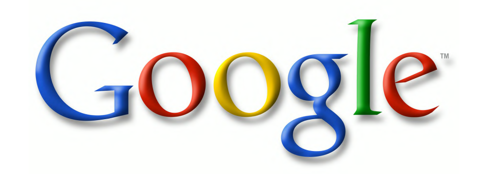
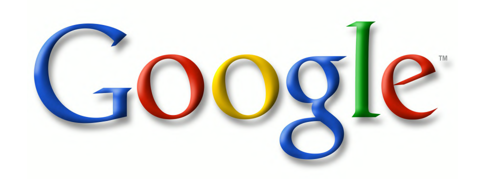

Google


Google




29.6.18.
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
Vet. Fr. III B. 1985





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES FOURIER.

TOME SIXIÈME.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. FOURIER.

TOME SIXIÈME.

LE

NOUVEAU MONDE

INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE,

OU

INVENTION DU PROCÉDÉ D'INDUSTRIE ATTRAYANTE ET NATURELLE DISTRIBUÉE EN SÉRIES PASSIONNÉES.

Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.
ÉVANGILE.

Ce ne sont pas là des hommes ; il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause.
J. J. ROUSSEAU.

TROISIÈME ÉDITION. — 2e TIRAGE.

PARIS
A LA LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE,
rue de Beaune, 2.

CHEZ LES DÉPOSITAIRES DU COMPTOIR CENTRAL DE LA LIBRAIRIE.
1848.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Fourier n'était pas un académicien doucereux et délicat, parlant, sur certains sujets, à mots couverts ou voilés d'une gaze coquette et souvent libertine. C'était tout simplement un homme de génie, tout droit, tout d'une pièce, qui parlait crûment, comme parle habituellement la Bible, comme parle presque toujours Montaigne, comme ont fréquemment parlé Molière, Diderot, Voltaire et d'autres.

Il en résulte qu'il y a dans les œuvres de Fourier des livres, la *Théorie des quatre mouvements* par exemple, qui sont, de leur nature, des livres de Bibliothèque, destinés, comme la plupart des écrits anciens et beaucoup d'écrits modernes, aux hommes faits, aux esprits mûrs ; et réservés, par conséquent, à une publicité d'un certain ordre.

Le *Nouveau Monde Industriel*, que nous rééditons, est une exposition abrégée de la Théorie sociétaire, très méthodique, très logique, d'une clarté admirable et, sauf une entrée en matière un peu épineuse peut-être pour les commençants (la première Notice), d'une grande facilité de lecture et d'intelligence. Pour donner à cet ouvrage le caractère que nous lui voulions dans cette édition, le caractère de livre de propagation courante, il n'y avait qu'à supprimer trois passages dont la crudité n'est point admissible dans un livre de grande circulation. Ces trois passages, l'un de 12, l'autre de 15, le troisième de 103 lignes de l'ancienne édition, formant ensemble moins de trois pages de la nouvelle et n'étant nullement nécessaires d'ailleurs à l'économie de l'ouvrage, nous n'avons pas dû hésiter à les retrancher.

Ce que nous avons fait n'est pas une mutilation de l'œuvre de Fourier. Les passages supprimés restent dans la Ire édition dont il existe de nombreux exemplaires : on pourra toujours les rétablir dans les éditions de bibliothèque. Voulant faire ici une machine de propagation active, une édition à répandre très largement, et mettant l'ouvrage à un prix relativement plus bas que les autres tomes des œuvres complètes, nous avons dû enlever quelques lignes, propres, nous le reconnaissons nous-mêmes, à choquer la délicatesse, et qui fournissaient prétexte aux fureurs hypocrites de certains entrepreneurs de scandale et débitants de morale publique.

Nous ne poursuivons pratiquement, dans la théorie de Fourier, et nous ne présentons au monde que la réalisation de ce que la société actuelle peut accepter, sans rien changer à ses idées et à ses lois civiles et morales. Notre propagation active et militante n'a pas d'autre objet. Sur le reste, qui regarde l'avenir, l'avenir prononcera. Nous croirions commettre un attentat contre les droits du génie et ceux de l'humanité, si nous anéantissions l'un quelconque des produits de la pensée d'un grand homme, produits que l'humanité aura le droit de juger, mais que nul dans l'humanité n'a le droit de faire disparaître. En même temps nous croyons donner preuve de convenance, de louable réserve et de sagesse en supprimant, dans une édition de propagation, des passages aussi peu conformes aux convenances actuelles et à la retenue conventionnelle de notre époque, que le sont les écrits de beaucoup de grands moralistes et nombre de pages des Écritures-Saintes dont l'église elle-même a cru devoir défendre la lecture aux fidèles.

Tel qu'il est, d'ailleurs, après les minimes suppressions que nous avons tenu à signaler nous-mêmes en tête de cette édition et qui sont indiquées dans le texte, le *Nouveau Monde Industriel* n'est point encore pourtant un ouvrage destiné aux pensionnats de demoiselles ou aux écoles primaires. C'est un livre scientifique que des esprits sérieux peuvent seuls aborder et lire avec fruit.

NÉOLOGIES OBLIGÉES

POUR INDIQUER DES DISPOSITIONS INCONNUES.

Phalanstère:	Édifice qu'habite une phalange agricole.
Seristère. . .	Nom des salles et pièces contiguës servant aux séances d'une Série passionnée.
Seriaire. . . .	Ce qui est relatif aux Séries passionnées.
Garantisme 6. *Sociantisme* 7. *Harmonisme* 8.	Noms des trois périodes sociales qui succèdent à la cinquième, dite *civilisation*.
Harmonien. . . .	Mot déjà employé.
Simplisme. . . .	*Simpliste*, ce qui tient au mouvement simple.
Passionnel. . . .	Ce qui tient au mécanisme des passions. Le mot *passionné* désignerait l'effet et non la cause.
Gastrosophie.	La gastronomie appliquée à l'attraction industrielle et à l'hygiène.
Cabaliste. . . . *Papillonne. . .* *Composite . . .*	Noms des trois passions jugées vicieuses qui font mouvoir une Série passionnée.
Unitéisme. . .	Passion de l'unité, inconnue des civilisés.
⋈ et X.	Signes de pivot et contre-pivot de Série.
Y et ⅄.	— de pivot direct et inverse.
K et ꓘ.	— d'ambigu direct et inverse.

Ces trois signes sont nécessaires dans les tableaux d'une Série passionnée, 63; les chiffres n'y suppléeraient pas; ils ont d'autres emplois, décrits p. 63 et 64.

RÉSULTATS DE L'INVENTION.

Moyen de quadrupler subitement le produit effectif, et de vingtupler le relatif, la somme de jouissances;

D'opérer l'affranchissement des nègres et esclaves, convenu de plein gré avec les maîtres;

L'accession générale des sauvages à l'agriculture, et des barbares aux mœurs policées;

L'établissement universel des unités de relations, en langage, monnaies, mesures, typographie, etc.

PLAN RÉDUIT.

	Préface.	Indices d'égarement.
		Monde à rebours.
PRINCIPES.	1re section.	Attraction passionnée.
	2e section.	Canton d'essai.
APPLICATION.	3e section.	Éducation harmonienne.
	4e section.	Mécanisme d'attraction.
	5e section.	Équilibre des passions.
CONTRE-PREUVE.	6e section.	Analyse de la civilisation.
	7e section.	Synthèse du mouvement.
	Postface.	Duperie du monde savant.
		Cataracte intellectuelle.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS. Entraves opposées aux inventeurs.................. IX

PRÉFACE. INDICES D'ÉGAREMENT, MONDE A REBOURS.

Article 1er. Exposé et notions préparatoires.................. 1
2e. Énormité du produit sociétaire.................. 15
3e. Cercle vicieux de l'industrie civilisée.................. 27

SECTION I. ANALYSE DE L'ATTRACTION PASSIONNÉE.

NOTICE I. *Notions élémentaires sur les Séries passionnées.*

Chap. I. Analyse de l'attraction passionnée.................. 47
II. Généralités sur les Séries passionnées.................. 52
III. Personnel des Séries passionnées.................. 55
IV. Relation des groupes d'une Série passionnée.................. 60

NOTICE II. *Distribution du passionnel des Séries.*

Chap. V. Des trois causes ou passions mécanisantes.................. 66
VI. Des trois effets obligés en Série passionnée.................. 78
VII. Des Séries faussées, leurs correctifs.................. 86
VIII. Des sortes et doses d'attraction.................. 91
Appendice, chapitres omis.................. 96

SECTION II. DISPOSITIONS DE LA PHALANGE D'ESSAI.

NOTICE III. *Partie matérielle des préparatifs.*

Chap. IX. Préparatifs en matériel et personnel.................. 99
X. Classification, direction, devis.................. 108
XI. Distribution des cultures en trois ordres.................. 119
XII. Distribution unitaire des édifices.................. 123

NOTICE IV. *Partie spéculative des préparatifs.*

Chap. XIII. Séries à préférer en règne animal.................. 130
XIV. Séries à préférer en règne végétal.................. 135
XV. Choix des manufactures spéculatives et usuelles.................. 139
XVI. Séries faussées et hongrées.................. 148
Complément. Duperie des détracteurs. Secte Owen.... 153

SECTION III. ÉDUCATION HARMONIENNE.

NOTICE V. *Éducation de la basse enfance.*

Chap. XVII. Absurdité de l'éducation civilisée.................. 166
XVIII. Éducation préparatoire, prime enfance.................. 170
XIX. Éducation des lutins par les bonnins.................. 180
XX. Éducation des bambins par les mentorins.................. 189
Conclusions.................. 201

NOTICE VI. *Éducation des moyenne et haute enfance.*

Concurrence des instincts et des sexes.
Préambule.................. 205
Chap. XXI. Des petites Hordes.................. 207
XXII. Des petites Bandes.................. 216
XXIII. De l'enseignement harmonien.................. 218
XXIV. Éducation de l'enfance mixte.................. 225
Résumé.................. 237

SECTION IV. MÉCANISME DE L'ATTRACTION.

NOTICE VII. *Engrenage des attractions industrielles.*

Chap. XXV. Initiative en attraction industrielle.................. 245
XXVI. Engrenage des Séries par la gastronomie.................. 253

XXVII. De la gastrosophie ou sagesse harmonienne............ 258
XXVIII. Du germe de discorde ou lien de famille. 264

NOTICE VIII. *Accords intentionnels en répartition.*

Chap. XXIX. Accords par les jouissances matérielles............... 270
XXX. Accord affectueux par fusion des trois classes......... 276
XXXI. Accord par le charme du mécanisme................. 282
XXXII. Accord par les trois unités.......................... 288
Résumé sur l'application............................. 294

SECTION V. ÉQUILIBRE DES PASSIONS.

NOTICE IX. *Accords et équilibres en répartition.*

Chap. XXXIII. De la classification des Séries..................... 303
XXXIV. Accord direct par cupidité.......................... 308
XXXV. Accord inverse par générosité....................... 316
XXXVI. Ralliement des seize antipathies................... 328
Complément. L'équilibre de population........... 335

NOTICE X. *Etude en mécanisme des passions.*

Chap. XXXVII. Échelle des caractères et tempéramens............ 340
XXXVIII. Groupes d'équilibre compensatif.................. 344
XXXIX. Du vrai bonheur..................................... 348
XL. Boussole en étude des passions.................... 351
CONFIRMATION tirée des SS. Evangiles......................... 357
Erreurs en interprétation des Saintes Ecritures............ 359
Impéritie en application des préceptes.................... 367
Fondations approximatives en essai sociétaire........... 380

SECTION VI. ANALYSE DE LA CIVILISATION.

NOTICE XI. *Caractères de base et de lien.*

Chap. XLI. Caractères successifs des quatre phases................ 386
XLII. Caractères permanens de la période.............. 388
XLIII. Caractères du commerce, en genres.................. 392
XLIV. Caractères du commerce, en espèces.................. 396

NOTICE XII. *Caractères de fanal et d'écart.*

Chap. XLV. Caractères de répercussion harmonique.............. 403
XLVI. Caractères de répercussion subversive............... 408
XLVII. Caractères de rétrogradation greffée............... 414
XLVIII. Caractères de dégénération de la troisième phase...... 418
Résumé sur la sixième section...................... 423

SECTION VII. SYNTHÈSE GÉNÉRALE DU MOUVEMENT.

NOTICE XIII. *Premier âge du monde social.*

Chap. XLIX. Construction de la quatrième phase civilisée.......... 427
L. Construction partielle de la sixième période, Gar..... 431
LI. Construction intégrale de la sixième période, Gar..... 436
LII. Construction des quatre périodes infra-civilisées...... 439
Intermède. ISSUES DU CHAOS SOCIAL................ 442

NOTICE XIV. *Partie transcendante du mouvement.*

Chap. LIII. Détermination du plan de Dieu........................ 445
LIV. Analogies générales du mouvement.................... 447
LV. Analogies spéciales du mouvement.................. 550
LVI. Immortalité de l'âme................................ 454
ÉPILOGUE sur l'analogie et le prix de 120,000 fr. par ligne.......... 458

POSTFACE SUR LA CATARACTE INTELLECTUELLE.

Duperie du monde savant et des partis politiques.......... 467
1°. Candidature spéculative..................................... 468
2°. Réfutation de la secte Owen................................ 472
3°. Du simplicisme cause de la cataracte...................... 476
4°. Démonstrations familières de la cataracte................. 478
5°. CANDIDATURE INDIVIDUELLE.................................. 483
Errata.. 490

AVANT-PROPOS.

ENTRAVES OPPOSÉES AUX INVENTEURS.

Un moyen de quadrupler subitement le produit de l'industrie ; de déterminer tous les maîtres à l'affranchissement conventionnel des nègres et esclaves ; de policer sans délai tous les barbares et sauvages (dont la philosophie ne s'est jamais occupée) ; d'établir spontanément toutes les unités en langage, mesures, monnaies, typographie, etc. ! ! ! c'est quelque charlatanerie, diront les beaux esprits.

L'auteur a dû prévoir cette défiance qu'excitent les promesses gigantesques ; il ne s'exposerait pas ainsi au soupçon de jonglerie, s'il n'était appuyé de preuves plus que suffisantes. Les charlatans scientifiques ont soin de ne pas heurter l'opinion ; ils prennent des formes patelines, insinuantes ; ils évitent les annonces invraisemblables : mais celui qui publie une découverte réelle, ne serait qu'un charlatan s'il ne contredisait personne ; il n'apporterait rien de neuf : Colomb, Galilée, Copernic, Newton, Harwey, Linnée, furent obligés de heurter de front leur siècle, démentir les opinions les plus enracinées.

Cependant les formes académiques s'opposent à ce qu'on donne un démenti aux sciences en crédit ; la règle est de distribuer de l'encens à tout le monde, si l'on veut se glisser dans les rangs des sophistes privilégiés. Le rôle d'un inventeur est tout différent ; il n'est pas prétendant à l'académie, ni obligé d'en prendre le ton ; il ne peut pas encenser des préjugés qu'il vient dissiper. Vouloir qu'un inven-

teur ne s'écarte pas des idées reçues, c'est comme si on exigeait qu'un naturaliste, au retour d'un voyage d'exploration, ne présentât aucune plante nouvelle. Ceux qui nous ont rapporté d'Amérique le quina, le tabac, la pomme de terre, le cacao, la vanille, l'indigo, le vigogne, la cochenille, ne nous ont-ils pas mieux servis que s'ils n'eussent rapporté que des espèces déjà connues?

Un moderne a dit avec raison: «*Le dernier des torts qu'on pardonne est celui d'annoncer des vérités nouvelles.*» (Thomas, *Éloge de Descartes.*)

Tel est mon tort, c'est de dévoiler beaucoup de sciences neuves et éminemment utiles; les nouveautés les plus précieuses ont été repoussées à leur apparition; la pomme de terre et le café ont été proscrits par des arrêts du parlement; la vaccine, le mécanisme à vapeur, ont été de même diffamés dans leur début. C'est un travers inhérent à l'esprit civilisé que de contrecarrer les découvertes, en insulter les auteurs. L'amour-propre des diverses classes trouve son compte à ce vandalisme; les philosophes inclinent à étouffer une invention qui compromet leurs systèmes; les badauds se croient de beaux esprits, en raillant, comme au siècle de Colomb, une théorie avant qu'elle ne soit éprouvée : de là vient que tout le monde s'accorde à repousser les inventions, et même les nouveautés en demi-faveur : Sévigné était applaudie quand elle disait: « *On se lassera du café comme des tragédies de Racine.* »

Pour motiver la défiance, la persécution contre les inventeurs, on objecte qu'il y a beaucoup de charlatans: c'est la faute du monde savant, qui n'a établi aucun jury d'examen, et qui s'est organisé de manière à ne favoriser que l'intrigue. Citez un charlatan qui ait été repoussé, citez un inventeur qui ne l'ait pas été. Les académies, pour s'excuser, rejettent la faute sur les siècles peu éclairés; le nôtre, qui se dit pourvu de lumières, n'a-t-il pas éconduit Fulton et Lebon, inventeurs du bateau à vapeur et de l'éclairage au gaz? On peut voir à la Postface un article où les savants

français se trahissent et se dénoncent eux-mêmes, en croyant s'excuser de ce vandalisme qu'on affecte de condamner pour mieux l'exercer, contre les hommes non protégés, dont la théorie froisse quelque amour-propre.

Renvoyons cette discussion : il est plus pressant de faire connaître au lecteur le sujet dont on va l'occuper, l'échelle des sociétés supérieures à la civilisation, et dont le mécanisme est enfin découvert. L'humanité, dans sa carrière sociale, a trente-six périodes à parcourir ; je donne ici un tableau des premières, qui suffira aux documents contenus dans ce volume :

ÉCHELLE DU PREMIER AGE DU MONDE SOCIAL.

Voyez, pour les trois autres âges, le chap. LIV.

Périodes antérieures à l'industrie.	K. Bâtarde sans l'homme (448).	*C*. 1.
	1. Primitive, dite Eden.	*C*. 2.
	3. Sauvagerie ou inertie.	*C*. 3.
Industrie amoncelée, mensongère, répugnante.	3. Patriarcat, petite industrie.	
	4. Barbarie, moyenne industrie.	
	5. Civilisation, grande industrie.	
Industrie sociétaire, véridique, attrayante.	6. Garantisme, demi-association.	
	7. Sociantisme, associat. simple.	*C*. 4.
	8. Harmonisme, assoc. composée.	*C*. 5.

Nota. Les lettres *C* indiquent les époques des créations passées et futures dont on parlera au chap. LIV.

Je ne fais pas mention des périodes 9 et suivantes, parce que nous ne pouvons nous élever aujourd'hui qu'à la période 8, déjà infiniment heureuse en comparaison des quatre sociétés existantes. Elle s'étendra subitement et spontanément au genre humain tout entier, par la seule influence du bénéfice, du plaisir, et surtout de l'attraction industrielle, mécanisme bien ignoré de nos politiques et moralistes. On en sent de plus en plus le besoin, car on ne peut amener au travail agricole,

Ni les nègres de Saint-Domingue, malgré les amorces, concessions de libertés, avances de moyens ;

Ni les nègres du Brésil, malgré les essais d'un colon aussi judicieux que généreux ;

Ni les sauvages d'Amérique, malgré les tentatives de la

secte Owen, qui s'était flattée de découvertes en régime d'industrie sociétaire et attrayante, et qui a échoué complètement : aucune horde, aucun propriétaire de nègres n'a voulu adopter son système tout opposé à la nature, et si peu lucratif que cette secte n'ose dire mot de ses bénéfices : ils sont donc bien médiocres ! et pourtant la vraie méthode sociétaire, *attrayante et naturelle*, donnerait dès la première année quadruple produit. Combien la secte Owen est loin d'atteindre ni à ce résultat, ni à l'attraction industrielle.

Pour créer cette attraction, il fallait découvrir le procédé nommé *Séries Passionnées*, exposé dans cet ouvrage. Il s'établit par degrés dans les périodes 6, 7, 8, du tableau précédent. La période 6 ne crée qu'une demi-attraction et ne séduirait pas encore les sauvages ; la 7e commencerait à les entraîner ; la 8e séduira en outre les riches oisifs. On pourra franchir les périodes 6 et 7, grâces à l'invention des *Séries Passionnées*, qui sont le mécanisme de 8e période.

La connaissance de l'échelle des destins sociaux, va dissiper nos préjugés sur le bonheur. Nous avons sur ce sujet des notions si erronées, que la philosophie nous concède une trentaine de *faux droits de l'homme*, souveraineté et autres, dont on n'a aucun besoin, puis elle nous refuse les droits naturels, au nombre de sept :

1. Chasse ; 2. Pêche ; 3. Cueillette ; 4. Pâture ;
5. Ligue interne ; 6. Insouciance ; 7. Vol externe.
⋊ Minimum gradué : K Libertés réelles.

Ce n'est que dans la 8e période qu'on peut obtenir en plein ces libertés, *ou des équivalents préférés*. Le monde social va passer à cette 8e période, en franchissant les 6 et 7e, dont la découverte et le parcours auraient pu coûter bien des siècles encore, par influence de l'obscurantisme, vieille plaie intellectuelle que créa la docte antiquité, en nous dépeignant la nature comme impénétrable et voilée d'airain. Écoutons là-dessus Cicéron : « *Latent ista omnia, crassis occultata et » circumfusa tenebris, ita ut nulla acies humani ingenii » tanta sit, quæ in cælum penetrare, in terram intrare pos-*

» *sit.* » Voilà les visions de voile d'airain bien établies par la docte antiquité. Les modernes donnent dans un autre excès, dans les gasconnades sur leurs torrents de lumières d'où on ne voit naître qu'indigence, fourberie, oppression et cercle vicieux.

Quelques savants modestes, les Montesquieu, les Voltaire et autres cités, 34, ont voulu faire entendre des opinions plus raisonnables, déclarer que la politique sociale était au berceau, que la raison était égarée dans un labyrinthe, comme l'ont pensé tant d'hommes célèbres qui, depuis Socrate et Aristote jusqu'à Montaigne, ont dit : « Ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » Ces opinions modérées ont dû échouer; les excès ont prévalu, surtout chez les philosophes tous enorgueillis, comme Crébillon, qui pensait qu'après lui on ne pourrait trouver aucun sujet de tragédie. Ainsi les politiques, les métaphysiciens, les moralistes, les économistes, ont cru ou feint de croire qu'on ne pourrait inventer aucune société supérieure à la civilisation et à la barbarie qui sont le terme de leurs étroites conceptions. Ils sont engouffrés dans des chimères de civilisation perfectible (réfutées en VI et VII sections) ; ils sont engoués d'un mesquin budget de 400,000 fr. dans Paris ; je prouve à la Postface que chacun d'eux, dans l'état sociétaire, obtiendra de son travail au-delà de 400,000 fr. de revenu.

Qu'ils cessent donc de s'alarmer de la découverte des destinées sociétaires ; mais la peur ne raisonne pas, les corporations aveuglées ne rétrogradent pas, on ne peut pas les convertir en masse ; peu importe : il suffira d'en désabuser une très-petite minorité, la tenter par l'appât d'une immensité de gloire et de fortune assurée à tout écrivain distingué, qui osera le premier dénoncer les chimères dites politique, moralisme, économisme, vraie cataracte qui aveugle l'esprit humain; ces sciences n'ont abouti qu'à détourner les nations des voies de progrès en échelle sociale. On verra, dans cet ouvrage, qu'un petit essai du régime naturel ou sociétaire appliqué à 1,800 personnes, couvrira de ridicule

les sociétés civilisées et barbares, et prouvera qu'elles ne ne sont point la destinée de l'homme.

Alors finiront nos controverses parasites sur le bonheur, la sagesse, la vertu, la philanthropie : il sera prouvé que le vrai bonheur consiste à jouir d'une grande richesse et d'une variété infinie de plaisirs ; vérité que nos philosophes ont niée, parce que leur science ne peut donner ce genre de bonheur à personne, pas même aux sybarites ni aux monarques. César, parvenu au trône du monde, n'y trouve que le vide, et s'écrie : *N'est-ce que cela !* Madame de Maintenon dit : « Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans » une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et qu'il n'y » a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber? » (secours bien faible s'il la conduit à mourir d'ennui !) elle ajoute : « Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore » les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leur journée ! » tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une » lassitude, une envie de connaître autre chose. » Horace l'avait dit en d'autres termes: *Post equitem sedet atra cura.* C'est donc en vain que les sybarites parisiens nous vantent leur talent de VIVRE SI BIEN ET SI VITE ; je prouverai, par un parallèle avec les plaisirs de l'harmonie sociétaire (période 8e du tableau précédent), que leur vie est bien mesquine, bien traînante, et que l'homme le moins riche, le moins favorisé dans l'état sociétaire, sera plus heureux que les sybarites parisiens, parce qu'il pourra donner cours à ses douze passions dont le développement combiné est le seul gage de parfait bonheur.

On persuade aux civilisés qu'ils volent à la perfectibilité, quand ils sont accablés de calamités nouvelles et récentes, dont 24 sont décrites au chap. XLVIII ; entre autres le fléau des dettes publiques, toujours croissant, et qui, à la première guerre entre les Occidentaux, amènerait une banqueroute universelle suivie de révolutions.

Il est bien d'autres plaies inarperçues : tel est l'empiètement du commerce qui menace de tout envahir, et dont les

gouvernements commencent enfin à s'alarmer ; la théorie sociétaire peut seule enseigner les moyens d'abattre ce Titan politique. (Voyez 6e section.)

Le vice de nos soi-disant régénérateurs est d'accuser tel ou tel abus, au lieu d'accuser la civilisation entière, qui n'est qu'un cercle vicieux d'abus dans toutes ses parties ; il faut sortir de cet abîme. J'en indique 32 issues, page 523.

Depuis 3000 ans, la philosophie ne sait inventer aucune disposition neuve en politique industrielle et sociale ; ses innombrables systèmes ne reposent que sur la distribution par familles, réunion la plus petite et la plus ruineuse : quelle stérilité de génie !

Voici enfin des idées neuves, une théorie qui s'accommode aux vues des gouvernements, au lieu de les harceler par des visions philanthropiques, vrais masques d'agitateurs ; tout ministre goûtera une méthode qui, quadruplant le revenu effectif, permettra de doubler subitement les impôts, tout en dégrevant les administrés de moitié, *en sens relatif*. (*Ils ne paieront que double sur un produit quadruple*, page 9.)

Un effet plus brillant sera d'opérer sur le monde entier, sauvage, barbare, civilisé ; métamorphoser le tout par un essai borné à une lieue carrée et 1800 personnes. Quel contraste avec la philosophie qui bouleverse des empires, de fond en comble, sans aucune garantie de bons résultats, ni d'accession des barbares et sauvages !

La pauvre civilisation fait des efforts gigantesques pour des riens ; envoi d'armées de terre et de mer pour délivrer *peut-être* un dixième de la Grèce ; révolutions et massacres pour essais sur l'émancipation des nègres ; tentatives infructueuses de secours à l'indigence ; tous ces travaux de pygmées vont finir : le genre humain va être affranchi et secouru TOUT ENTIER ; il se ralliera partout à l'industrie attrayante, dès qu'il saura, par essai sur un canton, les prodiges de richesse, de plaisirs et de vertus qu'on en recueille.

Là finiront les chimères et les fureurs de l'esprit de parti : chacun en voyant la vraie destinée de l'homme, *la mécanique*

des passions, sera si confus des absurdités civilisées, qu'on s'pinera à les oublier au plus vite.

Obligé de démasquer ici des professions vicieuses, commerce et autres, je ne blâme pas ceux qui en profitent : le tort est à la politique civilisée qui pousse les peuples au vice, en ne leur ouvrant d'autre voie de fortune que la pratique de la fourberie.

Il faudra de fréquentes redites pour dissiper certains préjugés, *les illusions*, « de tendre à la PERFECTIBILITÉ, dans cette civilisation où le mal fait dix pas en avant quand le bien en fait un : » de tendre à la richesse par l'industrie morcelée dont le faible produit, borné au quart de la sociétaire, est illusoire par le vice de population illimitée : de vouloir établir des mœurs avant d'avoir inventé le régime d'attraction industrielle, seul garant de bonnes mœurs et de juste répartition (308, 316).

On fait à Paris une tentative d'extinction de la mendicité, *tentative et non pas moyen réel :* le comité ignore qu'il faut opérer sur la campagne avant d'opérer sur la ville ; effectuer la réforme industrielle en agriculture, fabriques, commerce et ménage. Qu'on se dispense de recherches : dès ce moment on a l'option sur les moyens réels d'extirper et de plus prévenir cette lèpre, par avènement aux phases 2, 3, 4 du tableau, page 552.

Tant d'écrivains cherchent un sujet neuf : voici le plus fécond qui se soit jamais présenté. Je puis à peine en traiter la 20ᵉ partie (voyez Analogie, 458) : la proie est ample pour les coopérateurs ; je dois y préluder par une Préface réfutant nos prétendues perfections sociales, qui ne sont que l'absence de toute sagesse, que le *monde à rebours en politique et en industrie*, que la folle prétention *d'aveugles qui conduisent des aveugles*. ÉVANGILE.

PRÉFACE.

ARTICLE PREMIER.

Exposé et notions préparatoires.

Il n'est pas de désir plus général que celui de doubler son revenu par un coup de fortune, comme un riche mariage, un héritage, une sinécure; et si l'on trouvait le moyen d'élever le revenu de chacun, non pas au double, mais au quadruple, en valeur réelle, une telle découverte serait assurément la plus digne de l'attention générale

Tel sera le fruit de la méthode sociétaire naturelle : en France, le produit annuel, estimé six milliards, s'élèvera à vingt-quatre, dès la première année de régime sociétaire; même proportion pour les autres empires.

La richesse la plus colossale serait illusoire, si elle n'était soutenue d'un ordre distributif garantissant :

Répartition proportionnelle et participation de la classe pauvre à cet accroissement de produit,

Equilibre de la population, dont le progrès illimité neutraliserait bientôt un quadruplement et même un décuplement de richesse effective

Ces problèmes, écueil des sciences modernes, sont pleinement résolus par la découverte du mode sociétaire naturel, dont on va lire un traité abrégé.

Le titre de *Nouveau Monde industriel* m'a paru le plus exact pour désigner ce bel ordre sociétaire qui, entre autres propriétés, possède celle de créer l'attraction industrielle : on y verra nos oisifs, même les petites maîtresses, être sur pied dès les quatre

heures du matin, en hiver comme en été, pour se livrer avec ardeur aux travaux utiles, au soin des jardins et basses-cours, aux fonctions du ménage, des fabriques et autres pour lesquelles le mécanisme civilisé inspire du dégoût à toute la classe riche.

Tous ces travaux deviendront attrayants par l'influence d'une distribution très-inconnue, que je nommerai *Séries passionnées*, ou *Séries de groupes contrastés* : c'est le mécanisme auquel tendent toutes les passions, le seul ordre conforme au vœu de la nature. Le sauvage n'adoptera jamais l'industrie, tant qu'il ne la verra pas exercée en Séries passionnées.

Dans ce régime, la pratique de la vérité et de la justice deviennent voie de fortune; et la plupart des vices dégradants selon nos mœurs, comme la gourmandise, deviennent voie d'émulation industrielle, de sorte que les raffinements gastronomiques y sont encouragés comme ressorts de sagesse; un tel système est l'opposé du mécanisme civilisé qui conduit à la fortune par le mensonge et place la sagesse dans les austérités. D'après ce contraste, l'état civilisé où règnent le mensonge et l'industrie répugnante, sera surnommé *monde à rebours*; et l'état sociétaire, *monde à droit sens*, fondé sur l'emploi de la vérité et de l'industrie attrayante.

C'est surtout pour les savants et artistes que le régime sociétaire sera *nouveau monde* et *monde à droit sens*; ils y obtiendront tout à coup l'objet de leurs vœux les plus ardents, une immense fortune, vingtuple et centuple de ce qu'ils peuvent espérer dans l'état civilisé, vrai sentier de ronces pour eux; ils y sont abreuvés de tous les dégoûts, soumis à toutes les servitudes.

Quant aux autres classes à qui j'annonce le quadruple revenu, elles vont d'abord me suspecter d'exagération; mais la théorie sociétaire est si facile à comprendre, que chacun pourra en être juge, et apprécier au plus juste s'il est vrai que la méthode naturelle décrite ici sous le nom de Séries passionnées, doive donner un produit quadruple de celui de notre industrie morcelée et subdivisée en autant d'exploitations qu'il y a de couples conjugaux.

Un préjugé a de tout temps empêché les recherches sur l'association; on a dit : « Il est impossible de réunir en gestion domestique trois ou quatre ménages, sans que la discorde ne s'y » manifeste au bout d'une semaine, surtout parmi les femmes : il » est d'autant plus impossible d'associer trente ou quarante familles, » et à plus forte raison trois ou quatre cents. »

C'est très-faussement raisonné : car si Dieu veut l'économie et

la mécanique, il n'a pu spéculer que sur l'association du plus grand nombre possible; dès lors l'insuccès sur de petites réunions de trois et de trente familles était un augure de réussite sur le grand nombre, sauf à rechercher préalablement la théorie d'association naturelle ou méthode voulue par Dieu, et conforme au vœu de l'attraction, qui est l'interprète de Dieu en mécanique sociétaire. Il dirige l'univers matériel par attraction; s'il employait un autre ressort pour la direction du monde social, il n'y aurait pas unité, mais duplicité d'action dans son système.

L'étude de l'attraction passionnée conduit directement à la découverte du mécanisme sociétaire; mais si l'on veut étudier l'association avant l'attraction, l'on court le risque de s'égarer pendant des siècles dans les fausses méthodes, de se rebuter et de croire à l'impossibilité; c'est ce qui arrive aujourd'hui, où le problème de l'association, qu'on avait négligé pendant trois mille ans, commence enfin à fixer l'attention du monde savant.

Depuis quelques années on écrit sur le mot *Association* sans connaître la chose, sans même déterminer le but du lien sociétaire, les formes et méthodes qu'il doit adopter, les conditions qu'il doit remplir, les résultats qu'il doit donner. Ce sujet a été traité si confusément, qu'on n'a pas même songé à ouvrir un concours sur la marche à suivre dans une étude si neuve. Ce concours aurait conduit à reconnaître qu'on ne peut pas réussir par les moyens connus, et qu'il faut en chercher d'autres dans les sciences encore vierges et intactes, surtout dans celle de l'attraction passionnée, science manquée par Newton qui y touchait de près. Démontrons qu'elle est l'unique voie de succès en association.

Si les pauvres, la classe ouvrière, ne sont pas heureux dans l'état sociétaire, ils le troubleront par la malveillance, le vol, la rébellion; un tel ordre manquera le but, qui est d'associer le passionné. ainsi que le matériel, de concilier les passions, les caractères, les goûts, les instincts et inégalités quelconques.

Mais si pour satisfaire la classe pauvre on lui assure un bien-être, l'avance d'un *minimum* copieux en subsistance, vêtement, etc., ce sera la pousser à la fainéantise; on en voit la preuve en Angleterre où le secours annuel de deux cents millions aux indigents n'aboutit qu'à multiplier le nombre des mendiants.

Le remède à cette fainéantise et aux autres vices qui désorganiseraient l'association, est donc la recherche et la découverte d'un mécanisme d'attraction industrielle, transformant les travaux en

plaisirs, et garantissant la persistance du peuple au travail, et le recouvrement du *minimum* qu'on lui aura avancé.

D'après ces considérations, si l'on eût voulu procéder méthodiquement en théorie sociétaire, il eût fallu avant tout mettre au concours l'étude de l'attraction passionnée, par analyse et synthèse, afin de découvrir si elle fournit des ressorts d'attraction industrielle. Telle devait être la marche régulière que n'ont pas entrevue ceux qui ont écrit vaguement et superficiellement sur l'association. S'ils eussent étudié l'attraction, ils auraient découvert la théorie des Séries passionnées, sans laquelle il est impossible de fonder le mécanisme sociétaire, car on ne peut pas sans les Séries passionnées remplir les conditions primordiales, telles que

Attraction industrielle,
Répartition proportionnelle,
Equilibre de population.

Outre les écrits, on a fait des tentatives pratiques en association, des essais en Amérique et en Angleterre. Une secte dirigée par M. Owen prétend qu'elle fonde l'état sociétaire ; elle fait tout le contraire : elle travaille à décréditer l'idée d'association, par la fausseté de sa méthode contraire en tous sens à la nature ou attraction. Aussi la secte Owéniste n'a-t-elle séduit ni les sauvages ni les civilisés voisins : aucune horde, aucune province des Etats-Unis n'a voulu adopter ce régime monastique de communauté des biens, ce demi-athéisme ou absence de culte divin, et autres monstruosités que M. Owen décore du nom d'association. Il joue sur un mot en crédit ; il en fait un objet de spéculation en s'affublant de formes philantropiques ; et l'apathie des corps savants sur ce grand problème, leur négligence de préciser les conditions à remplir et le but à atteindre, donnent beau jeu aux intrigants pour égarer l'opinion sur ce sujet.

Aucun des écrivains ou des entrepreneurs n'aborde le fond de la question, le problème d'associer en gestion agricole et domestique, non seulement les facultés pécuniaires et industrieuses d'une masse de familles inégales en fortune, mais d'associer les passions, caractères, goûts, instincts ; de les développer dans chaque individu sans froisser la masse ; faire éclore dès le plus bas âge les vocations industrielles qui sont nombreuses chez l'enfant, placer chacun aux divers postes où la nature l'appelle, varier fréquemment les travaux et les soutenir de charmes suffisants pour faire naître l'attraction industrielle.

Au lieu d'envisager ainsi la tâche, on n'a fait qu'effleurer le sujet, donner, sur l'association, du bel esprit sans théorie; il semble qu'on n'ait soulevé cette question que pour l'étouffer. Aussi le mot *Association* est-il profané, déconsidéré. Les uns le prennent pour masque d'intrigues électorales et menées d'agiotage, d'autres y voient un ressort d'athéisme, parce que la secte Owen, par la suppression du culte divin, s'est attiré en Amérique le nom de secte d'athées. Tous ces incidens répandent sur la vraie association tant de défaveur que je n'ai pas cru convenable de placer dans le titre de mon abrégé ce mot *Association*, devenu vide de sens depuis qu'il sert de manteau à toutes les intrigues.

Plus on a abusé du mot, plus il importe de donner sur la chose des notions préliminaires, et disposer le lecteur à concevoir que la vraie association, l'art d'appliquer à l'industrie toutes les passions, tous les caractères, goûts et instincts, étant un nouveau monde social et industriel, il doit s'attendre à trouver dans cette théorie des principes tout opposés à ses préjugés, qui lui dépeignent l'état civilisé comme voie de perfection et destinée de l'homme, quand il est évident que le peuple des pays les plus civilisés est aussi malheureux, aussi pauvre que les populaces barbares de la Chine et de l'Indostan; et que l'industrie morcelée ou ménage de famille n'est qu'un labyrinthe de misères, d'injustice et de fausseté.

Fixons d'abord l'attention sur le résultat le plus saillant du régime sociétaire, le quadruple produit. Une grande réunion n'emploierait dans diverses fonctions que le centième des agents et des machines qu'exige la complication de nos petits ménages. Au lieu de trois cents feux de cuisine et trois cents ménagères, on n'aurait que quatre ou cinq grands feux préparant des services de divers degrés, assortis à quatre ou cinq classes de fortune, car l'état sociétaire n'admet point d'égalité. Il suffirait d'une dixaine de personnes expertes, pour remplacer les trois cents femmes qu'emploie le régime civilisé dépourvu des nombreuses mécaniques dont on ferait usage dans une cuisine préparant pour dix-huit cents personnes (c'est le nombre le plus convenable). Cette réunion abonnerait chacun à des tables et services de divers prix, sans aucun assujétissement contraire aux libertés individuelles.

Le peuple, dans ce cas, dépenserait bien moins pour faire bonne chère, qu'aujourd'hui pour vivre pitoyablement. L'épargne de combustible serait immense, et assurerait la restauration des fo-

rêts et climatures, bien mieux que ne feront cent codes forestiers inexécutables.

Le travail de ménage serait tellement simplifié, que les sept huitièmes des femmes de ménage et des domestiques deviendraient disponibles et applicables aux fonctions productives.

Notre siècle prétend se distinguer par l'esprit d'association; comment se fait-il qu'en agriculture il adopte la distribution par familles, qui est la moindre combinaison possible? On ne peut pas imaginer de réunions plus petites, plus anti-économiques et plus anti-sociétaires que celles de nos villages, bornées à un couple conjugal, ou une famille de cinq ou six personnes; villages construisant trois cents greniers, trois cents caves, placés et soignés au plus mal, quand il suffirait, en association, d'un seul grenier, d'une seule cave, bien placés, bien pourvus d'attirail, et n'occupant que le dixième des agents qu'exige la gestion morcelée ou régime de famille.

Parfois des agronomes ont inséré dans les journaux quelques articles sur les énormes bénéfices que l'agriculture obtiendrait des grandes réunions sociétaires, si l'on pouvait concilier les passions de deux ou trois cents familles exploitant combinément, et effectuer l'association *en passionnel comme en matériel.*

Ils en sont restés sur ce sujet à des vœux stériles, à des doléances d'impossibilité qu'ils motivent sur l'inégalité des fortunes, les disparates de caractère, etc. Ces inégalités, loin d'être un obstacle, sont au contraire le ressort essentiel; on ne peut pas organiser des Séries passionnées sans une grande inégalité de fortunes, caractères, goûts et instincts : si cette échelle d'inégalités n'existait pas, il faudrait la créer, l'établir en tous sens, avant de pouvoir associer le passionnel.

Nous voyons dans le régime civilisé des lueurs d'association *matérielle seulement*, des germes qui sont dus à l'instinct et non à la science. L'instinct apprend à cent familles villageoises qu'un four banal coûtera beaucoup moins, en maçonnerie et combustible, que cent petits fours de ménage, et qu'il sera mieux dirigé par deux ou trois boulangers exercés, que les cent petits fours, par cent femmes qui manqueront deux fois sur trois le juste degré de chaleur du four et cuisson du pain.

Le bon sens a appris aux habitans du nord, que si chaque famille voulait fabriquer sa bière, elle coûterait plus cher que les bons vins. Une réunion monastique, une chambrée militaire,

comprennent par instinct qu'une seule cuisine, préparant pour trente convives, sera meilleure et moins coûteuse que trente cuisines séparées.

Les paysans du Jura voyant qu'on ne pourrait pas, avec le lait d'un seul ménage, faire un fromage nommé *Gruyère*, se réunissent, apportent chaque jour le lait dans un atelier commun, où l'on tient note des versements de chacun, chiffrés sur des taillons de bois; et de la collection de ces petites masses de lait, on fait à peu de frais un ample fromage dans une vaste chaudière.

Comment notre siècle, qui a de hautes prétentions en économisme, n'a-t-il pas songé à développer ces petits germes d'association, en former un système plein, appliqué à l'ensemble des sept fonctions industrielles; savoir :

1° Travail domestique,
2° —— agricole,
3° —— manufacturier,
4° —— commercial,
5° —— d'enseignement,
6° Étude et emploi des sciences,
7° —— — des beaux-arts;

fonctions qu'il faut exercer cumulativement dans la plus grande réunion possible. On verra, par la théorie suivante, qu'elle doit être de dix-huit cents personnes. Au-dessus de deux mille, elle dégénèrerait en cohue, tomberait dans la complication; au-dessous de seize cents, elle serait faible en liens, sujette aux fautes de mécanisme, aux lacunes d'attraction industrielle.

Cependant on pourra faire à peu de frais une épreuve réduite au tiers du nombre, à six ou sept cents personnes; les résultats seront moins brillans, moins lucratifs, mais ils suffiront à prouver qu'une réunion, élevée au nombre suffisant, à dix-huit cents, réaliserait en plein les bénéfices et les accords décrits dans la théorie suivante.

Dès qu'il aura été constaté par cet essai, que le mécanisme nommé phalange de Séries passionnées, crée l'attraction industrielle, on verra l'imitation aussi rapide que l'éclair.: tous les sauvages, tous les nègres d'Afrique embrasseront l'industrie : on aura, deux ou trois ans après, le sucre à échange, poids pour poids, contre le blé, et proportionnément les autres denrées de la zone torride.

Un autre avantage entre mille, sera d'éteindre subitement les dettes publiques en tous pays, par suite du quadruple produit :

lorsque celui de France, qu'on estime six milliards, sera élevé à vingt-quatre, le fisc percevra bien plus aisément deux milliards sur vingt-quatre qu'aujourd'hui un sur six. Il y aura dégrèvement *relatif* de moitié, malgré le doublement *effectif* de l'impôt.

Il convient de présenter d'abord cette perspective aux lecteurs français et anglais, surtout à l'Angleterre où le fardeau de la dette est si accablant. La France marche rapidement à cet écueil, et a d'autant plus besoin de la découverte que je publie.

Doit-on s'étonner que l'invention d'une théorie qui va changer la face du monde, ait été retardée jusqu'à nos jours? On ne l'a jamais cherchée, elle a dû rester inconnue. On peut bien trouver par hasard un trésor, une mine d'or; mais une théorie qui exige des calculs ne se découvre pas tant qu'on ne la cherche point, et qu'on ne la propose pas au concours.

D'ailleurs ce n'est guère que depuis un siècle qu'on s'occupe de théories industrielles. L'antiquité ne fit sur ce sujet aucune étude; elle était entravée par l'esclavage qui aurait mis beaucoup d'obstacles à l'invention du mécanisme sociétaire impraticable avec des esclaves.

Les modernes qui n'étaient plus gênés par la coutume de l'esclavage, auraient pu spéculer sur l'association agricole et domestique; mais leurs économistes ont été arrêtés par un préjugé qui persuade que le morcellement ou culture subdivisée par familles, est nature de l'homme, destinée immuable. Toutes leurs théories reposent sur cette erreur primordiale, fortement étayée par la morale qui ne voit la sagesse que dans les relations de famille, dans la multiplication des chaumières.

Les économistes ont donc sanctionné comme nécessaires les deux vices radicaux qu'ils ont trouvés établis, le *morcellement de l'agriculture* et la *fausseté* du commerce livré à la concurrence individuelle qui est toute mensongère et complicative, élevant le nombre des agents au vingtuple de ce qu'emploierait le régime véridique.

Sur ces deux vices repose la société qu'on nomme *civilisation*, qui, loin d'être la destinée du genre humain, est au contraire la plus vile des sociétés industrielles qu'il peut former; car c'est la plus perfide, à tel point qu'elle excite le mépris des barbares mêmes.

Du reste la civilisation occupe en échelle du mouvement un rôle important, car c'est elle qui crée les ressorts nécessaires pour s'acheminer à l'association ; elle crée la grande industrie, les hautes sciences et les beaux arts. On devait faire usage de ces moyens pour s'élever plus haut en échelle sociale, ne pas croupir à perpétuité dans cet abîme de misères et de ridicules, nommé civilisation, qui, avec ses prouesses industrielles et ses torrents de fausses lumières, ne sait pas garantir au peuple du travail et du pain.

Sur d'autres globes comme sur le nôtre, l'humanité est obligée de passer environ une centaine de générations en mécanisme faux et morcelé, comprenant les quatre périodes, sauvage, patriarchale, barbare et civilisée, et d'y languir jusqu'à ce qu'elle ait rempli deux conditions :

1° Créer la grande industrie, les hautes sciences et les beaux arts, ces ressorts étant nécessaires à l'établissement du régime sociétaire qui est incompatible avec la pauvreté et l'ignorance;

2° Inventer ce mécanisme sociétaire, ce nouveau monde industriel opposé au morcellement.

On avait pour y réussir des voies très-nombreuses dont je traiterai à la suite de cet abrégé, on les a toutes négligées, entre autres le calcul de l'attraction passionnée que recommandaient les succès de Newton en calcul de l'attraction matérielle.

La première condition était fort bien remplie, nous avons depuis long-temps poussé l'industrie, les sciences et les arts au degré suffisant. Les Athéniens auraient déjà pu fonder le régime sociétaire, en substituant à l'esclavage les rachats payables par annuités.

Mais la deuxième condition n'a point été remplie : depuis cent ans qu'on commence à s'occuper de l'industrie, on n'a pas songé à inventer un mécanisme opposé au morcellement, aux petits ménages de famille : on n'a pas même proposé la recherche d'un régime d'industrie combinée en fonctions domestiques et agricoles. On propose des prix par centaines pour des controverses insignifiantes, des écrits parasites, et pas une petite médaille pour l'invention du procédé sociétaire naturel.

Cependant chacun s'aperçoit que le monde social n'est point arrivé au but, et que le progrès de l'industrie n'est qu'un leurre pour la multitude. Dans l'Angleterre tant vantée, la moitié de la population est réduite à travailler seize heures par jour, une partie

même dans des ateliers infects, pour gagner *sept sous de France* dans un pays où la subsistance est plus coûteuse qu'en France. Combien la nature est sage en inspirant aux sauvages un profond dédain pour cette industrie civilisée, fatale à ceux qui l'exercent et profitable seulement aux oisifs et à quelques chefs ! Si l'industrie n'était destinée qu'à produire ces scandaleux résultats, Dieu ne l'aurait pas créée, ou bien il n'aurait pas donné aux humains cette soif de richesses que l'industrie civilisée et barbare ne peut pas satisfaire, car elle plonge dans la misère toute la multitude industrieuse pour enrichir quelques favoris, qui encore se trouvent pauvres, à les en croire.

En réplique aux sophistes qui nous vantent ce chaos social comme une marche rapide vers la perfectibilité croissante, insistons sur les trois conditions primordiales de sagesse sociale, dont aucune ne peut être remplie dans le régime civilisé ; ce sont :

Attraction industrielle,
Répartition proportionnelle,
Équilibre de population,
Économie de ressorts.

C'est un sujet fort neuf sur lequel il faut quelques redites pour dégager le lecteur de ses nombreux préjugés, et le rallier à des principes sûrs.

J'ai fait observer que si le peuple civilisé jouissait d'un *minimum* copieux, d'une garantie de nourriture et d'entretien décent, il s'adonnerait à l'oisiveté parce que l'industrie civilisée est très-répugnante ; il faudra donc, en régime sociétaire, que le travail soit aussi attrayant que le sont aujourd'hui nos festins et nos spectacles ; dans ce cas, le remboursement du *minimum* avancé sera garanti par l'attraction industrielle ou passion du peuple pour des travaux très-agréables et très-lucratifs : passion qui ne pourra se soutenir qu'autant qu'on aura une méthode de répartition équitable, allouant à chaque individu, homme, femme ou enfant, trois dividendes affectés à ses trois facultés industrielles, *Capital*, *Travail* et *Talent*, et pleinement satisfaisants pour lui.

Quel que fût ce bien-être, le peuple retomberait bientôt dans le dénûment, s'il multipliait sans bornes, comme la populace de civilisation, les fourmilières d'Angleterre, France, Italie, Chine, Bengale, etc. Il faut donc découvrir un moyen de garantie contre l'accroissement indéfini de population. Nos sciences n'indiquent

aucun préservatif de ce fléau, contre lequel la théorie de l'attraction passionnée fournit quatre garanties, dont aucune ne peut être introduite en civilisation, cette société étant incompatible avec les garanties sociales, ainsi qu'on le verra aux sixième et septième sections.

Il est bien d'autres vices contre lesquels le régime sociétaire devra posséder des garanties efficaces ; le vol suffirait à lui seul pour faire avorter toutes les tentatives d'association : ces préservatifs se trouvent dans le mécanisme des Séries passionnées, et la civilisation ne peut s'en approprier aucun : elle échoue dans toutes les garanties dont elle veut faire l'essai : souvent elle aggrave le mal, comme on l'a vu dans l'affaire de la traite des nègres et celle de la responsabilité financière. Il existe une théorie spéciale sur les garanties, et nos sciences l'ont manquée comme la théorie d'association.

Celle-ci ouvre à l'ambition individuelle une chance bien magnifique : on voit quantité de personnages remarquables par le rang, la fortune, les lumières, s'agiter pendant de longues années pour obtenir le poste de ministre, et souvent de moindres places ; on les voit fréquemment échouer après de pénibles efforts, et en concevoir un chagrin perpétuel.

Voici, pour les ambitieux honorables, une carrière toute neuve et bien autrement brillante que celle de ministre amovible. Ici le succès ne sera ni douteux, ni différé, le rôle de fondateur de l'association n'exigera aucune intrigue, et élèvera de prime-abord le prétendant au faîte de la fortune et de la gloire.

Tout homme ou femme libre, ayant un capital de cent mille francs a faire valoir sur hypothèque, et jouissant d'un relief suffisant pour s'établir chef d'une compagnie d'actionnaires portée à deux millions de capital, peut fonder *l'association naturelle* ou *industrie attrayante*, la répandre subitement par tout le globe, convertir les sauvages à l'agriculture, les barbares à des mœurs plus policées que les nôtres, effectuer l'affranchissement *convenu* des esclaves, sans retour à la servitude, l'établissement universel des unités de relations en langage, mesures, monnaie, typographie, etc. ; opérer cent autres prodiges dont il recevra une éclatante récompense, par le vote unanime des souverains et des nations.

Les avantages assurés à ce fondateur et à ses actionnaires ou coopérateurs sont si immenses, qu'il faut différer à les faire

connaître. Je traiterai ce sujet à la postface, article *Candidature*

J'insiste sur la pauvreté des chances actuelles de célébrité et de bénéfice ; elles exigent des travaux effrayants, elles exposent a des contrariétés sans nombre. Le feu duc de La Rochefoucault-Liancourt s'était distingué dans une carrière d'utilité, celle d'encouragement de l'industrie ; il en a recueilli beaucoup de tribulations, et, je pense, peu de bénéfice ; il a de plus manqué son but, qui était d'améliorer le sort des classes ouvrières. On verra plus loin que le progrès industriel n'est pour le peuple qu'un écueil de plus, tant que dure la civilisation.

En 1827, un banquier de haut crédit avait formé le plan d'une société commanditaire de l'industrie, et avait déjà réuni vingt-cinq millions, avec espoir d'élever ce fonds à cent millions. Il en serait résulté de belles entreprises, qui auraient illustré leur auteur ; mais aussitôt des entraves sont survenues, et la société a dû se dissoudre.

Le même banquier, voulant tenter une grande combinaison économique sur les trente-sept brasseries de Paris, et les réunir en une seule, avait formé pour cette affaire une compagnie versant trente millions de capital : elle a rencontré des obstacles, des résistances, elle a avorté après beaucoup de démarches pénibles.

Il est donc avéré par les faits, qu'il ne reste aux gens riches aucune carrière d'illustration facile, profitable et exempte de contrariété.

Celle qui s'ouvre aujourd'hui pour eux, réunit tous les avantages, et ne présente aucun obstacle. Elle sert les intérêts des gouvernements et des peuples, des riches et des pauvres ; elle garantit la rapidité d'opération : en moins de deux mois d'exercice, la question sera décidée sans nulle incertitude ; en deux mois, le fondateur aura déterminé le changement de sort du monde entier, l'abandon des trois sociétés, civilisée, barbare et sauvage, et l'avénement du genre humain à l'unité sociétaire, qui est sa destinée.

Et pour obtenir ce triomphe, cent fois plus brillant que ceux des conquérants, faut-il une fortune colossale? Non, il suffit d'un patrimoine bourgeois, comme celui d'un *éligible*, trois cent mille francs, dont cent mille en capitaux disponibles, qu'il affectera sur hypothèque et à gros intérêt, à la fondation d'épreuve du mécanisme sociétaire.

La facilité de cette entreprise, la garantie de prompt succès,

reposent sur ce qu'elle s'accorde avec toutes les passions. Je l'ai prouvé sur la grande question de l'affranchissement des esclaves. Il sera *convenu*, *consenti* et même *provoqué* par les maîtres impatients de profiter des bénéfices de l'état sociétaire ; dès-lors aucune classe ne sera froissée dans ses intérêts pécuniaires, tandis qu'en suivant les méthodes connues, celle des Brissot, des Vilberforce et des sociétés d'abolition de la traite, on compromet les intérêts des possesseurs d'esclaves.

Remarquons bien cette propriété inhérente au mécanisme sociétaire, *contenter toutes les classes*, tous les partis; c'est par cette raison que le succès en sera si facile, et qu'une petite épreuve tentée sur sept cents personnes décidera subitement la métamorphose générale, parce qu'on y verra réalisés tous les bienfaits que la philosophie se borne à rêver, liberté réelle, unité d'action, règne de la vérité et de la justice devenues voies de fortune ; mais dans l'ordre civilisé où la vérité et la justice ne conduisent pas à la fortune, il est impossible qu'elles soient préférées ; aussi voit-on la fourberie et l'injustice dominer dans toute législation civilisée, et s'accroître en raison des progrès de l'industrie et des sciences.

Le peuple, en pressentiments sur la destinée, est meilleur juge que les savants ; il donne à l'état civilisé le nom de *monde à rebours*, idée qui implique la possibilité *d'un monde à droit sens* dont il restait à découvrir la théorie.

La classe savante n'a pas pressenti ce nouveau monde social que lui indiquait l'analogie ; nous voyons dans la nature matérielle, une double distribution, celle du faux et du vrai ;

L'ordre combiné et juste parmi les planètes,
L'ordre incohérent et faux parmi les comètes.

Les relations sociales ne sont-elles pas sujettes à cette dualité de marche? ne peut-il pas exister un ordre de vérité et liberté, par opposition à l'état de fausseté et contrainte qu'on voit régner sur notre globe ? Le progrès de l'industrie et des lumières n'y sert qu'à accroître la fausseté générale des relations, et la pauvreté des classes qui portent le faix de l'industrie : nos plébéiens, nos ouvriers, sont bien plus malheureux que le sauvage qui vit dans l'insouciance, la liberté, et parfois dans l'abondance, quand la chasse ou la pêche ont réussi.

Les philosophes, d'après leurs propres doctrines, auraient dû entrevoir la vraie destinée de l'homme, et la dualité de mécanisme en mouvement social, comme en mouvement matériel ; ils

s'accordent tous à enseigner qu'il y a unité et analogie dans le système de l'univers. Écoutons sur cette thèse l'un de nos métaphysiciens célèbres :

« L'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine, et l'ana-
» logie de chaque partie de l'univers avec l'ensemble est telle que
» la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque
» partie, et de chaque partie dans le tout. » SCHELLING.

Rien n'est plus vrai que ce principe : l'auteur et ses disciples devaient en conclure que si le monde matériel est sujet à deux mécanismes, combinaison planétaire et incohérence cométaire, le monde social doit être de même sujet à deux mécanismes, autrement il n'existerait point d'analogie entre les deux mondes matériel et social, point d'unité dans le système de l'univers. Et comme il est évident que nos sociétés civilisée, barbare et sauvage sont l'état d'incohérence et de fausseté, le *monde à rebours*, il fallait chercher les voies du *monde à droit sens* ou régime de vérité et d'harmonie sociétaire applicable aux passions et à l'industrie, et encourager cette recherche par des concours et prix.

Le hasard m'ayant livré le germe de cette théorie en 1798, je suis parvenu, en trente ans de travail, à la simplifier au point de la mettre à portée des hommes les moins instruits, et même des personnes frivoles et ennemies de l'étude ; c'est un calcul de plaisirs, il est de la compétence des femmes comme des hommes.

Toute femme qui désire s'illustrer et qui a quelques moyens pécuniaires, peut prétendre à la palme de fondatrice de l'unité universelle, et s'établir chef de la compagnie d'épreuve. Ce rôle aurait bien convenu à Madame de Stael qui aspirait à une grande célébrité et qui avait une fortune vingt fois plus que suffisante pour se mettre à la tête de la fondation.

Certains hommes sans fortune peuvent aussi prétendre à ce triomphe ; un écrivain en crédit peut décider quelque ami de l'humanité, comme le roi de Bavière, à faire l'épreuve sociétaire. Dans ce cas l'homme qui aura concouru à cette fondation, à titre d'orateur ou promoteur, participera au lustre et à la récompense du fondateur.

C'est une entreprise pour laquelle on peut indiquer en Europe cent mille candidats pourvus des moyens nécessaires ; il ne sera pas difficile d'en décider un, en lui démontrant qu'il en va recueillir l'immensité de fortune et de gloire. Je reviendrai sur ce sujet qui serait ici trop éblouissant. Le plus heureux favori de cour ne peut

pas obtenir un petit royaume héréditaire, comment croirait-on que le fondateur de l'état sociétaire obtiendra un vaste empire ? cela sera très-exactement démontré.

ARTICLE II.

Énormité du produit sociétaire.

Une des causes qui ont retardé l'invention du mécanisme sociétaire, c'est qu'on a manqué à la précaution de présenter comme motif d'espérance et stimulant d'étude, un tableau des immenses bénéfices de l'association. L'on pourrait en remplir plusieurs volumes ; je vais me borner à quelques pages, où je supposerai l'association établie partout, et les villages remplacés par des phalanges industrielles d'environ dix-huit cents personnes.

Distinguons leurs bénéfices en négatifs et positifs.

Le bénéfice négatif consistera à produire *sans rien faire*, plus que des civilisés forçant de travail.

Par exemple : j'ai prouvé qu'une cuisine sociétaire épargnerait en combustible les neuf dixièmes, et en ouvriers les dix-neuf vingtièmes de ce qu'emploient les cuisines des ménages. Outre le produit de toutes ces épargnes, on aurait celui d'une fabrication bien améliorée, le profit serait positif et négatif à la fois, car à l'épargne prodigieuse de combustible, se joindrait l'avantage de restauration des forêts, sources, climatures.

Continuons sur l'hypothèse d'exploitation sociétaire : je l'applique à la pêche des petites rivières. On peut, par inaction combinée, par accord sur les époques d'ouverture et clôture de la pêche, décupler la quantité du poisson et le conserver dans des réservoirs à engrais.

Ainsi par la seule inaction, les réunions sociétaires dites phalanges industrielles obtiendront dix fois plus de poisson, en employant à la pêche dix fois moins de temps et de bras que nous, et en se concertant pour la destruction des loutres dans toute région.

Voilà divers points sur lesquels le bénéfice est décuple et vingtuple du nôtre ; je n'exagère donc pas en estimant le produit sociétaire *au quadruple du nôtre*, et l'on verra que ce moyen terme est au-dessous de la réalité. Que de motifs d'examiner si

le procédé d'association naturelle et d'industrie attrayante est vraiment découvert! Continuons l'estimation.

L'épargne du larcin serait un immense bénéfice obtenu *sans rien faire* : le fruit est la plus facile de toutes les récoltes; mais le risque de vol empêche les neuf dixièmes des plantations qu'on voudrait faire, il oblige à une construction de murs très-dispendieux et nuisibles.

L'Association, exempte du risque de larcin, aura moins de peine à trentupler les plantations d'arbres, qu'on en a aujourd'hui à les clore et surveiller. Elle aura une telle affluence de fruits qu'elle en nourrira les enfants toute l'année, en conservant le fruit par procédés scientifiques, et l'employant en compotes et confitures qui coûteront moins que le pain ; parce que le régime des Séries passionnées ayant la propriété de créer l'attraction industrielle, convertir au travail agricole les sauvages, nègres, etc., la zone torride sera aussitôt cultivée sur tous les points, et le sucre ne coûtera pas plus que le blé, à poids égal. Dans ce cas la compote à quart de sucre deviendra, pour la classe pauvre, une nourriture moins chère que le pain : car le fruit de troisième choix, fruit à compote et marmelade, ne coûtera presque rien, tant les vergers seront immenses, quand le vol ne sera plus à craindre et que la restauration climatérique, effet des cultures générales et méthodiques, sera un sûr garant des récoltes : elles sont réduites aujourd'hui au tiers de ce qu'elles seront par suite de cette restauration qui aura lieu à la cinquième année de régime sociétaire.

Au lieu de cette surabondance, les civilisés sont privés même du nécessaire en fruit : car la peur du larcin les empêche de laisser mûrir le peu qu'ils en ont. *Les bons et simples* habitants de la campagne sont si fripons, qu'ils ne laisseraient pas un fruit sur un arbre non clos, si on ne cueillait pas avant maturité : ce risque oblige à faire une seule cueillette au lieu de trois, ce qui est très-préjudiciable aux qualités.

Il faudrait à trois cents familles d'une bourgade civilisée trois cents retranchements murés ; ce serait trois fois plus de dépense que les frais de plantation même ; d'ailleurs la plantation est fortement contrariée par le risque des fraudes à essuyer en achetant des pépiniéristes; fraudes qui cesseront quand le régime commercial aura passé du mode mensonger ou civilisé, au mode véridique.

Il est donc certain que le régime sociétaire gagnera à ne rien

faire ou à très-peu faire, dix fois plus que les civilisés ne gagnent en forçant de travail. Souvent le bénéfice aura lieu en double sens, comme dans l'exemple suivant.

On voit cent laitières civilisées porter au marché trois cents brocs de lait, que remplacerait en association un tonneau sur char à soupente, conduit par un homme et un cheval, au lieu de cent femmes, trois cents vases et une trentaine d'ânes. Cette économie s'élèverait du simple au composé, du producteur au consommateur, car le laitier rendu à la ville distribuerait son tonneau à trois ou quatre *ménages progressifs* (ménages d'environ deux mille personnes que forment les villes en association); l'économie déjà cinquantuple sur le transport, le serait de même sur la distribution bornée à trois ou quatre ateliers au lieu de mille familles.

L'un des côtés brillants de l'industrie sociétaire sera l'introduction de la vérité en régime commercial. L'association, en substituant la concurrence corporative, solidaire, véridique, simplifiante et garantie, à la concurrence individuelle, insolidaire, mensongère, complicative et arbitraire, emploiera à peine le vingtième des bras et capitaux que l'anarchie mercantile ou concurrence mensongère distrait de l'agriculture, pour les absorber à des fonctions tout à fait parasites, quoi qu'en disent les économistes; car tout ce qui peut être supprimé dans une mécanique sans en diminuer l'effet, joue un rôle parasite. On fait un tourne-broche avec deux roues; si un ouvrier trouve moyen d'y introduire quarante roues, il y en aura trente-huit parasites. C'est ainsi qu'opère le commerce mensonger ou système de concurrence complicative et pullulation d'agens.

Une phalange industrielle ou canton sociétaire ne ferait qu'une seule négociation d'achat ou de vente, au lieu de trois cents négoces contradictoires employant trois cents chefs de famille, qui vont perdre dans les halles et cabarets trois cents journées, à vendre sac par sac telle masse de denrées que la phalange sociétaire vendrait en totalité à deux ou trois des phalanges voisines, ou à une agence de commission provinciale. En commerce comme en toute autre branche de relations, le mécanisme civilisé n'est toujours que l'extrême complication, le mode le plus ruineux et le plus faux. Il est bien surprenant que nos philosophes qui se disent passionnés pour l'auguste vérité, se soient passionnés aussi pour le commerce individuel ou anarchie de fraude : ont-ils jamais rencontré dans aucune branche de commerce l'auguste vérité ? se

serait-elle réfugiée chez les marchands de chevaux ou chez les marchands de vin? pas plus que sous les colonnades de la Bourse.

Nous avons aussi, hors de l'industrie, des milliers de fonctions parasites, quelques unes bien visibles comme celles de judicature qui ne reposent que sur les vices du régime civilisé, et qui tomberaient par avénement à l'état sociétaire.

D'autres fonctions très-parasites sont inaperçues et même réputées utiles, comme l'étude des langues, travail très-pénible et qui produit moins que rien.

En effet : dès le début de l'état sociétaire, on adoptera un langage unitaire provisoire, peut-être le français, sauf à y ajouter environ trois à quatre mille mots dont il manque. Tout enfant sera élevé à parler dès le plus bas âge cette langue générale; dès lors chacun, sans étude des langues, pourra communiquer avec tout le genre humain, et en saura bien plus en ce genre que celui qui emploie aujourd'hui vingt années à étudier vingt langues, et ne peut pas se faire entendre des trois quarts des nations existantes.

La perfection sera bien plus immense en travaux publics. Aujourd'hui un état réputé opulent, la France, manque de deux cents millions qu'exigerait la réparation de ses mesquines routes : en association il y aura, par tout le globe, d'un canton à l'autre, de grandes routes à divers trottoirs; ces superbes routes seront construites et entretenues sans impôts, par chaque canton, sauf celles de service général pour les courriers et charrois.

Un cadastre de France doit coûter, dit-on, cent millions, cinquante ans de travail, et sera à peu près inutile; car les limites des propriétés seront toutes changées lorsqu'il sera fini. Un cadastre du globe entier ne coûtera qu'une année, et presque point de frais, car chaque phalange lèvera à ses frais le plan de son canton, avec indication de la nature des terrains.

Certaines fonctions civilisées absorbent au-delà du milluple de temps nécessaire : une élection, parmi nous, coûte à chaque électeur environ cinq journées de perte, y compris les réunions cabalantes dont elle a été précédée, les frais de voyage, etc. : elle ne coûtera en association, que deux tiers d'une minute, sans aucun voyage : c'est environ la quatre millième partie du temps qu'elle consume aujourd'hui. Je décrirai dans l'abrégé ce mode d'élection qui emploiera moins d'une minute, et auquel interviendront trois cent millions d'électeurs.

J'ai peu fait mention des produits positifs; on ne pourra en

juger que lorsqu'on connaîtra les influences de la méthode nommée *Séries passionnées*, les moyens de perfectionnement et d'économie qu'elle fournit. On verra qu'à l'aide de cette méthode le produit sociétaire s'élèvera bien au-delà du quadruple du nôtre.

Par exemple, le cheval ardennois est la race la plus chétive de l'Europe. A la place d'un ardennois qui ne vaut pas cent francs, les phalanges de l'Ardenne sauront meubler leur pays de races qu'on paierait aujourd'hui cent louis, et dont la longévité sera double.

Sur des objets où il nous paraît impossible d'atteindre seulement au double produit, comme sur la culture de la vigne, qui ne comporte pas de deuxième récolte, l'état sociétaire saura atteindre bien au-delà du quadruple, par combinaison de divers moyens savoir :

1° Manutention méthodique et complète,
2° Conserve générale jusqu'à maturité,
3° Alliages assortis et coupes journalières,
4° Qualité raffinée par l'équilibre de température,
5° Quantité obtenue par la même cause.

Non seulement ces moyens réunis élèveront le produit de la vigne au-delà du quadruple, mais un seul des cinq peut dans divers cas donner ce quadruple : en voici la preuve.

J'ai vu tel vin qui, après la récolte, n'aurait été vendu que cinq sous. Conservé et manutentionné avec habileté pendant cinq ans, il revenait à dix sous et on trouvait acheteur à cinquante sous, somme quintuple du prix réel y compris les intérêts et autres frais.

Mais sur tout le produit de ce canton, il n'y avait pas un dixième qui eût été manutentionné et conservé de la sorte pendant cinq ans ; la plupart des cultivateurs sont pressés de vendre ; tel vin qu'il faut garder cinq ans ne sera pas gardé cinq mois ; il se consommera dans les petits ménages et les cabarets, avant d'avoir atteint au quart de sa valeur possible.

Si à cette chance de conserve générale qui peut à elle seule quadrupler la valeur réelle de certains vins, on ajoute le bénéfice des quatre autres chances, il est évident que, sur la vigne même, l'état sociétaire saura obtenir le décuple produit, en supposant qu'il soit doublé en moyen terme par chacune des cinq chances, et surtout par la cessation du fléau nommé *second hiver* ou *lune rousse* qui, par les retards de végétation, empêche les secondes récoltes et maltraite si fréquemment les premières.

En these générale, la civilisation, dans son ensemble, présente les deux tiers d'improductifs; j'en donnerai un tableau détaillé. Dans ce nombre figurent non seulement les improductifs avérés, comme les militaires, les douaniers, les agents fiscaux; mais encore la plupart des agents réputés utiles, comme les domestiques, et même les cultivateurs qui sont parasites dans un grand nombre de fonctions. J'ai vu un jour cinq enfants employés à garder quatre vaches, encore leur laissaient-ils manger les épis de blé. On rencontre à chaque pas ce désordre dans la gestion civilisée.

En ajoutant l'épargne des classes détruites par les fatigues, les excès, la navigation imprudente, les épidémies, les contagions, l'on trouvera, entre les civilisés et les peuples sociétaires, une différence décuple quant aux facultés industrielles ou produits qu'on peut obtenir d'une masse d'habitants sur un terrain donné.

En effet, si les hommes, femmes et enfants travaillent par plaisir, dès l'âge de trois ans jusqu'à l'âge décrépit; si la dextérité, la passion, la mécanique, l'unité d'action, la libre circulation, la restauration de température, la vigueur, la longévité des hommes et des animaux, élèvent à un degré incalculable les moyens d'industrie, ces chances cumulées porteront bien vite au décuple la masse du produit; et c'est par égard pour les habitudes que j'énonce le quadruple seulement, de peur de choquer par des perspectives colossales, quoique très-exactes.

L'amélioration portera principalement sur le sort des enfants, très-mal gouvernés par les ménagères qui, dans leurs chaumières, leurs greniers et leurs arrières-boutiques, n'ont rien de ce qui est nécessaire au soin des enfants; elles n'ont ni les ressources, ni la passion, ni les connaissances, ni le discernement qu'exige ce soin.

Dans les grandes villes comme Paris, et même dans de moindres, telles que Lyon et Rouen, les enfants sont tellement victimes de l'insalubrité, qu'il en meurt huit fois plus que dans les campagnes salubres. Il est prouvé que, dans divers quartiers de Paris où la circulation de l'air est interceptée par des cours étroites, il règne un méphitisme qui attaque spécialement les enfants dans leur première année; on voit parmi ceux au-dessous d'un an, une mortalité qui en emporte sept sur huit, avant l'âge de douze mois, tandis que dans les campagnes salubres comme celles de Normandie, la mortalité de cette catégorie d'enfants est bornée à un sur huit.

Elle sera à peine d'un sur vingt dans les phalanges sociétaires qui, malgré cette chance de population, ne procréeront pas autant d'enfants que les civilisés. La terre, quoique donnant quadruple et même décuple produit, serait bientôt jonchée de misérables comme aujourd'hui, si l'état sociétaire n'avait pas la faculté d'équilibre en population, comme en toutes les branches de mécanique sociale. (*Voyez* la section v, des Équilibres.)

J'ai démontré, par quelques détails, combien les bénéfices de l'association seront gigantesques : un tableau complet de ces bénéfices remplirait plusieurs volumes. On a commis une faute inexcusable en négligeant de publier ce recueil d'aperçus, d'où chacun aurait conclu qu'il est impossible que Dieu, à titre de *suprême économe,* n'ait pas préparé les moyens d'organiser ce régime d'économie et de vérité d'où naîtraient tant de prodiges. Croire que Dieu y ait manqué, c'est l'accuser implicitement d'être l'ennemi de l'économie et de la mécanique.

A cela on réplique : *tant de perfection n'est pas faite pour les hommes !* Qu'en savent-ils ? Pourquoi désespérer de la sagesse de Dieu avant d'avoir étudié ses vues dans le calcul de la *révélation sociale permanente*, ou attraction passionnée, dont on ne peut déterminer les fins qu'en procédant régulièrement par analyse et synthèse ?

Prétendre que tel degré de perfection n'est pas fait pour les hommes, c'est accuser Dieu de méchanceté ; car il possède un moyen sûr d'appliquer aux relations humaines tel système qu'il lui plaira. Ce moyen est l'attraction, dont Dieu seul est distributeur; elle est pour lui une baguette magique, passionnant toute créature pour l'exécution des volontés divines. Dès lors si Dieu se complaît au régime de perfection sociale qui serait celui d'unité sociétaire, justice et vérité, il lui suffit, pour nous faire adopter ce régime, de le rendre attrayant pour chacun de nous. C'est ce qu'il a fait : on va s'en convaincre en lisant le traité du mécanisme sociétaire distribué en Séries passionnées ; chacun s'écriera : voila ce que je désire, ce serait pour moi le bonheur suprême.

La perfection est donc faite pour les hommes, si elle est vœu de Dieu comme on n'en saurait douter. C'est pour avoir trop peu espéré de Dieu que nous avons manqué les voies de perfection sociale qu'il eût été si facile de découvrir par calcul de l'attraction.

Mais ce calcul semble absurde au premier abord ; il nous ap-

prend que chacun voudrait des millions et un palais; comment faire pour en donner à tout le monde ?

Objections frivoles ! Est-ce là un motif d'abandonner une étude ? Poursuivez-la sans vous effrayer, suivez le précepte de vos philosophes, qui vous ordonnent *d'explorer en entier le domaine de la science*; achevez donc ce que Newton a commencé, le calcul de l'attraction : il vous apprendra que celui qui désire des millions et un palais, désire trop peu; car, dans l'état sociétaire, le plus pauvre des hommes jouira de cinq cent mille palais, où il trouvera gratuitement beaucoup plus de plaisirs que ne peut s'en procurer un roi de France, avec trente-cinq millions de rente et une douzaine de palais où ses plaisirs se bornent à entendre des solliciteurs de sinécures, des tripotages de parti, être harcelé par l'étiquette, et n'avoir d'autre délassement que les cartes ou la chasse dégénérée en tuerie, en plaisir de boucher.

Nous désirons donc trop peu, c'est ce que prouvera le calcul de l'attraction. Dieu nous prépare un bonheur bien supérieur à nos médiocres convoitises : demandons beaucoup à celui qui peut beaucoup; c'est faire injure à sa générosité, que d'attendre de lui des richesses médiocres, des plaisirs médiocres. Le destin du genre humain est, ou l'immense bonheur sous le régime divin et sociétaire, ou l'immense malheur sous les lois des hommes, dans l'état d'industrie morcelée et mensongère qui, comparativement à la sociétaire, ne donne pas le quart en produit effectif, et pas le quarantième en jouissances.

On voit les civilisés prêts à braver fatigues, périls et naufrages, pour hasarder de doubler leur fortune, ou d'en acquérir une petite : voici une chance bien autrement favorable, quadrupler subitement sa fortune, et sans se dépayser ni courir aucun risque sanitaire ou pécuniaire. Eh ! que faudra-t-il donc faire? s'écrie-t-on. Rien autre que de se divertir du matin au soir, puisque les amusements entraîneront au travail, devenu plus attrayant que ne sont aujourd'hui les spectacles et bals.

Plus ces perspectives de l'état sociétaire sont éblouissantes, plus il importe de s'assurer si la théorie en est exacte, si le calcul de l'attraction industrielle et du mécanisme des passions est réellement découvert. Pour familiariser les esprits à cette étrange nouveauté, il faudra les initier un peu à la connaissance du mouvement et des destinées qu'on réputait impénétrables, couvertes d'un voile d'airain. Il existe bien un voile, une cataracte des plus épaisses, qui aveugle

l'esprit humain : cette cataracte se compose de cinq cent mille tomes, qui déclament contre les passions et l'attraction, au lieu d'en faire l'étude.

Que l'attraction soit éblouissante et absurde au premier abord, ce n'est pas sur ces apparences qu'il faut la juger, mais sur l'ensemble du mécanisme auquel tendent ses impulsions, qui nous semblent vicieuses quand on les observe en détail. Je vais, pour disposer à cette confiance, expliquer le but d'une de ces impulsions réputées vicieuses.

Je choisis le penchant le plus général et le plus contrarié par l'éducation, c'est la gourmandise des enfants, leur passion pour les friandises, contre l'avis des pédagogues, qui leur conseillent d'aimer le pain, manger plus de pain que de pitance.

La nature est donc bien maladroite, de donner aux enfants des goûts si opposés aux saines doctrines ! tout enfant regarde comme punition un déjeûné au pain sec ; il voudrait des crêmes sucrées, laitages et pâtisseries au sucre, des marmelades et compotes, des fruits naturels et confits, des limonades, orangeades et vins blancs doux. Remarquons distinctement ces goûts, qui dominent chez tous les enfants ; il y a sur ce point un grand procès à juger : il s'agit de décider lequel a tort, ou de Dieu, ou de la morale.

Dieu, distributeur de l'attraction, donne à tous les enfants ce goût des friandises ; il eût été maître de leur donner du goût pour le pain sec et l'eau, il aurait servi les vues de la morale ; pourquoi donc opère-t-il sciemment contre les saines doctrines civilisées ? Expliquons ces motifs.

Dieu a donné aux enfants du goût pour les substances qui seront les moins coûteuses dans l'ordre sociétaire. Quand tout le globe sera peuplé et cultivé, jouissant de la libre circulation, sans aucune douane, les mets sucrés que j'ai désignés plus haut, seront bien moins coûteux que le pain ; les comestibles abondants seront le fruit, le laitage et le sucre, mais non pas le pain dont le prix s'élèvera beaucoup, parce que les travaux de culture du blé, et préparation journalière du pain, sont pénibles et peu attrayants ; il faudra les payer bien plus que ceux des vergers et de la confiserie.

Et comme il convient que les enfants fassent moins de dépense que les pères, en nourriture et en entretien, Dieu a opéré judicieusement en leur donnant attraction pour ces sucreries et friandises, qui seront moins chères que le pain, dès que l'on sera par-

venu à l'état sociétaire. Alors les saines doctrines morales se trouveront pleinement erronées sur la nourriture des enfants, comme sur tous les autres points où elles contrarient l'attraction. L'on reconnaîtra *que Dieu fit bien tout ce qu'il fit*, qu'il a eu raison de donner aux enfants attraction pour les laitages, fruits et pâtisseries au sucre ; et qu'au lieu de perdre follement trois mille ans à déclamer contre le plus docte ouvrage de Dieu, contre la distribution des goûts et attractions passionnées, on aurait mieux fait d'en étudier le but par calcul sur l'ensemble de ces impulsions que la morale insulte en détail, sous prétexte qu'elles sont nuisibles dans l'ordre civilisé et barbare ; cela est vrai, mais Dieu n'a pas fait les passions pour l'ordre civilisé et barbare. S'il eût voulu maintenir exclusivement ces deux sociétés, il aurait donné aux enfants l'amour du pain sec, et aux pères l'amour de la pauvreté, puisque tel est le sort de l'immense majorité des civilisés et barbares.

Ce sera une étude amusante et flatteuse que d'examiner les emplois de chaque branche d'attraction, l'utilité de chacune dans le mécanisme sociétaire : toutes seront reconnues aussi justes, aussi bien adaptées que la gourmandise des enfants ; chacun se convaincra que ses passions, ses instincts les plus critiqués trouvent des emplois précieux dans ce nouvel ordre : fût-il jamais de découverte plus flatteuse pour tout le monde ?

« Mais comment se fait-il, dira-t-on, qu'une invention si pré-
» cieuse soit l'ouvrage d'un inconnu, qui ne figure pas dans le
» monde savant? Tant d'hommes célèbres, depuis Platon jusqu'à
» Voltaire, ont exploré le domaine des sciences : peut-on penser
» qu'ils aient manqué la plus précieuse des découvertes ? cela
» n'est pas croyable, ce calcul de l'attraction et de l'association
» ne peut être qu'une charlatanerie : c'est quelque vision, quel-
» que songe creux. »

Ainsi raisonne l'orgueil : on est choqué de voir un inconnu enlever la palme que tant d'autres auraient pu cueillir avant lui. On aime mieux repousser une heureuse découverte que de la tenir d'un intrus. D'ailleurs l'amour-propre est flatté en ravalant les idées neuves. Cent mille pygmées du quinzième siècle se croyaient hommes de génie, en persifflant Cristophe Colomb qui leur démontrait la sphéricité du globe, l'existence probable d'un nouveau monde continental.

Je réponds à ces détracteurs : comment se fait-il que des découvertes éminemment utiles et à portée de tout le monde, comme

l'étrier et la soupente, aient échappé à vingt siècles savants ? Il ne manquait pas, dans Rome et Athènes, de bons mécaniciens, aptes à faire ces faciles découvertes. Tout charron, tout cavalier pouvait inventer la soupente et l'étrier, choses dont tout le monde avait grand besoin, car chacun voyage en voiture ou à cheval. Les voitures des César et des Périclès étaient cahotantes comme nos charrettes; les cavaliers romains étaient sujets à de graves maladies, qu'un étrier aurait prévenues; on plaçait sur les routes, des bornes de distance en distance, pour leur aider à remonter à cheval.

En considérant cette inadvertance de la docte antiquité sur deux inventions qui étaient à portée de tout bon simple, s'étonnera-t-on qu'une théorie vaste et brillante comme celle de l'attraction passionnée, ait échappé au monde savant? D'ailleurs, on n'en tient le germe que depuis un siècle, depuis Newton, qui a éventé la mine. Or, si l'on commet des étourderies de vingt siècles sur des inventions faciles, comme la soupente et l'étrier, on peut bien en commettre d'un siècle sur des études transcendantes comme celle de l'attraction; calcul bien aisé à comprendre aujourd'hui qu'il est fait, mis en ordre; mais la recherche en était plus difficile pour les savants que pour d'autres hommes, parce que le monde savant est tout imbu d'une doctrine appelée **Morale**, qui est mortelle ennemie de l'attraction passionnée.

La morale enseigne à l'homme à être en guerre avec lui-même, résister à ses passions, les réprimer, les mépriser, croire que Dieu n'a pas su organiser sagement nos âmes, nos passions; qu'il avait besoin des leçons de Platon et Sénèque, pour apprendre à distribuer les caractères et les instincts. Imbu de ces préjugés sur l'impéritie de Dieu, le monde savant était inhabile au calcul des impulsions naturelles ou attractions passionnées, que la morale proscrit et relègue au rang des vices.

Il est vrai que ces impulsions ne nous entraînent qu'au mal quand on s'y livre individuellement; mais il fallait en calculer le jeu sur une masse d'environ deux mille personnes sociétairement réunies, et non sur des familles ou des individus isolés : c'est à quoi le monde savant n'a pas songé; il aurait reconnu par cette étude, que dès qu'on atteint au nombre de seize cents sociétaires, les impulsions naturelles dites attractions tendent à former des séries de groupes contrastés, dans lesquelles tout entraîne à l'industrie devenue attrayante et à la vertu devenue lucrative.

En voyant ce mécanisme, ou seulement en faisant le calcul de ses propriétés, on comprendra que *Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait*, et qu'au lieu de perdre follement trente siècles à insulter l'attraction qui est l'ouvrage de Dieu, on aurait dû employer, comme je l'ai fait, trente ans à l'étudier. Les sciences devaient suivre leurs préceptes *d'explorer en entier le domaine de la nature, étudier l'homme, l'univers et Dieu*; elles devaient, au lieu de critiquer en détail nos attractions, les étudier dans leur entier, dans leur ensemble, en application à des masses nombreuses. L'attraction est le moteur de l'homme, elle est l'agent que Dieu emploie pour mouvoir l'univers et l'homme; on ne pouvait donc étudier *l'homme, l'univers et Dieu*, qu'en étudiant l'attraction *dans son entier*, en passionnel comme en matériel.

Enfin l'inadvertance est réparée, le calcul de l'attraction passionnée est découvert, et le monde peut à l'instant passer aux destinées heureuses. Il ne doit s'attacher dans cette conjoncture qu'à vérifier si la théorie est juste, et non à chicaner l'inventeur sur les formes; c'est le fond qu'il faut examiner. On a accordé tant de faveur aux charlatans en association! Le véritable inventeur ne demande que de la justice. Les charlatans ont trouvé de quoi fonder depuis vingt ans une vingtaine d'établissements qui, en Angleterre comme en Amérique, ont manqué complétement le but: l'inventeur ne veut former qu'un seul établissement qui, en deux mois, atteindra le but et opèrera l'imitation générale par appât du bénéfice et du plaisir.

Mais cet inventeur a le tort de ne pas s'accorder avec certaines sciences en crédit; eh! si je tombais d'accord avec les sciences politiques et morales, je ne serais qu'un sophiste de plus: Galilée, Colomb, Copernic, Newton, Linné, donnèrent un démenti à leur siècle: un inventeur est obligé de contredire les erreurs dominantes; un charlatan, pour faire des dupes, flagorne tous les sophistes; lequel des deux est digne de confiance?

On prétend que l'histoire éclaire les peuples et rectifie leur jugement; rien n'est plus faux, car ils sont aujourd'hui plus hostiles contre les inventions qu'ils ne l'étaient au temps de Galilée. Cent fois l'histoire leur a dit que « les grandes découvertes ont été dues plus souvent aux jeux du hasard qu'aux spéculations du génie; que le génie et le bon esprit se trouvent rarement chez les beaux esprits, gens routiniers et peu susceptibles d'idées neuves. »

Malgré les leçons de l'histoire et de l'expérience, on exige qu'un inventeur soit un personnage académique par les formes et le style. Etaient-ce donc des académiciens que ceux qui découvrirent la lunette et la boussole ? C'étaient des enfants et des êtres si obscurs que leur nom ne s'est pas transmis.

Lorsqu'un trésor est apporté, hâtez-vous d'en jouir au lieu d'intenter des procès à celui qui l'a trouvé ; pourquoi le quereller sur les formes et le style. Qu'il s'exprime en patois, peu importe : l'invention en a-t-elle moins de valeur ?

Zoïles qui prétendez que l'esprit académique est nécessaire dans un inventeur, quel bien votre faconde a-t-elle procuré aux nations modernes ? L'examen de cette question terminera la préface.

ARTICLE III.

Cercle vicieux de l'industrie civilisée.

En toute science le règne du faux précède le règne du vrai ; avant la chimie expérimentale on a vu les alchimistes occuper la scène ; avant l'astronomie exacte, on a vu dominer l'astrologie judiciaire ; avant la naissance de l'économie sociétaire, nous avons vu dominer pendant un siècle l'économie anti-sociétaire ou théorie du morcellement, encourageant les petits producteurs qui sont de petits vandales en industrie.

Partout le sophisme s'empare des sciences neuves avant que la raison ait su leur tracer la marche à suivre ; aussi à peine les idées d'association commencent-elles à poindre, que déjà les esprits sont égarés sur ce sujet par les obscurants en méthode sociétaire, les Owénistes, qui se sont emparés de l'opinion.

Que de sciences, et des plus révérées, sont encore dans cet âge de ténèbres qui précède le règne du vrai ! Par exemple, la morale : comment la concilier avec elle-même ? D'une part elle nous prêche le mépris des richesses et l'amour de l'auguste vérité ; d'autre part elle excite l'amour du commerce qui ne tend qu'à amasser des richesses par la pratique de toutes les astuces. On trouve même inconséquence, même contradiction dans toutes les sciences dites philosophiques.

Au dernier siècle, Condillac disait de leurs auteurs : « L'art » d'abuser des mots sans les entendre est pour eux l'art de rai- » sonner : de supposition en supposition fausse, ils se sont égarés » parmi une multitude d'erreurs, et ces erreurs étant devenues

» des préjugés, ils les ont prises pour des principes. Quand les » choses en sont venues à ce point, quand les erreurs se sont » ainsi accumulées, il n'y a qu'un moyen de remettre l'ordre » dans la faculté de penser, c'est d'oublier tout ce que nous avons » appris, et de refaire, dit Bacon, l'entendement humain. »

C'était alors le siècle de la modestie ; on n'avait pas honte de confesser que telle et telle science étaient encore au berceau, et surtout la politique sociale ; ses coryphées la dénonçaient avec amertume et dédain, écoutons-les parler.

Montesquieu : « Les sociétés policées sont atteintes d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché (le morcellement). »

J.-J. Rousseau : « Ce ne sont pas là des hommes, il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause. »

Voltaire :

« Montrez l'homme à mes yeux : honteux de m'ignorer,
» Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer ;
» Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature ! »

Barthélemy : « Ces bibliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs : »

Stael. « Les sciences incertaines ont détruit beaucoup d'illusions sans établir aucune vérité ; on est retombé dans l'incertitude par le raisonnement, dans l'enfance par la vieillesse. »

Aujourd'hui la scène change, tout ce labyrinthe de systèmes philosophiques est transformé en torrents de lumières, en marche rapide et vol sublime vers la région des perfectibilités. C'est surtout en politique industrielle que notre siècle étale cet orgueil ; fier de quelques progrès en matériel, il ne s'aperçoit pas qu'il est en rétrogradation politique, et que sa marche rapide est celle de l'écrevisse qui chemine, mais à reculons.

L'industrialisme est la plus récente de nos chimères scientifiques ; c'est la manie de produire confusément, sans aucune méthode en rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié de participer à l'accroissement de richesse ; aussi voyons-nous que les régions industrialistes sont autant et peut-être plus jonchées de mendiants que les contrées indifférentes sur ce genre de progrès.

Il importe de dissiper dès la préface les illusions d'industria-

lisme ou abus de l'industrie, parce qu'elles sont le régime le plus opposé à la politique sociétaire, qui a pour base :

L'attraction industrielle, la répartition proportionnelle,

L'économie de ressorts, l'équilibre de population,

et autres règles dont s'éloigne en tous sens le système industrialiste, production désordonnée, sans garantie de justice distributive.

Jugeons ici les systèmes par les résultats : c'est l'Angleterre qui est le point de mire, le modèle proposé aux nations, l'objet de leur jalousie; pour apprécier le bonheur de son peuple, je vais m'étayer de témoignages irrécusables.

Assemblée des maîtres artisans de Birmingham, 21 mars 1827. Elle déclare « que l'industrie et la frugalité de l'ouvrier ne » peuvent pas le mettre à l'abri de la misère, que la masse des » salariés employés à l'agriculture est nue, qu'elle meurt réelle- » ment de faim dans un pays où il existe surabondance de vi- » vres. » Aveu d'autant moins suspect, qu'il part de la classe des maîtres d'ateliers intéressés à rédimer le salaire des ouvriers, et à déguiser leur misère.

Voici un second témoin également intéressé à dissimuler le côté faible de sa nation; c'est un économiste, un industrialiste, qui va dénoncer sa propre science.

Londres, chambre des communes, 28 février 1826.

M. *Huskisson, ministre du commerce,* dit : « nos fabriques » de soierie emploient des milliers d'enfants qu'on tient à l'attache » depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du soir : » combien leur donne-t-on par semaine? un schelling et demi, » trente-sept sous de France, environ *cinq sous et demi par* » *jour*, pour être à l'attache dix-neuf heures, surveillés par des » contre-maîtres munis d'un fouet, dont ils frappent tout enfant » qui s'arrête un instant. »

Voilà l'esclavage rétabli par le fait : il est évident que l'excès de concurrence industrielle conduit le peuple civilisé au même degré de pauvreté et d'asservissement que les populaces de Chine et d'Indostan, les plus anciennement célèbres par des prodiges agricoles et manufacturiers.

A côté de l'Angleterre plaçons l'Irlande qui, par double excès en culture outrée et en subdivision des propriétés, est parvenue au même dénûment, où l'Angleterre arrive par double excès en manufactures et grandes propriétés. Ce contraste, dans un même empire, démontre bien le cercle vicieux de l'industrie civilisée.

Les *journaux de Dublin* (1826) disent : « Il règne ici une épi» démie *parmi le peuple :* les malades qu'on amène à l'hôpital » guérissent dès qu'on leur donne à manger. » Leur maladie est donc LA FAIM : il ne faut pas être sorcier pour le deviner, puisqu'ils sont guéris dès qu'ils trouvent à manger. Ne craignez pas que cette épidémie atteigne les grands : on ne verra ni le lord gouverneur, ni l'archevêque de Dublin tomber malades de faim, ce sera plutôt d'indigestion.

Et dans les lieux où le peuple civilisé ne meurt pas de faim *pressante*, il meurt de faim *lente* par les privations, de faim *spéculative* qui l'oblige à se nourrir de choses malsaines, de faim *imminente* en s'excédant de travail, en se livrant par besoin à des fonctions pernicieuses, à des fatigues outrées d'où naissent les fièvres, les infirmités : c'est toujours aller à la mort par la famine.

Et quand il ne souffre pas de la faim, de quoi subsiste-t-il ? Pour en juger il faut voir de près comment se nourrit le paysan français, même dans les provinces dont on vante la fertilité. Huit millions de Français ne mangent pas de pain, n'ont que des châtaignes ou autres pauvretés : vingt-cinq millions de Français n'ont pas de vin, et pourtant on est obligé, par surabondance, de jeter aux égoûts des récoltes entières.

Voilà le vol sublime de l'industrie vers la perfectibilité ; et cependant chaque année voit éclore une douzaine de philosophies nouvelles sur la richesse des nations : que de richesses dans les livres, que de misère dans les chaumières !

A ces illusions, opposons les réalités : est-ce un vol sublime que la situation de Londres, qui, tout en participant au secours annuel de deux cents millions accordés aux indigents, contient encore

117,000	pauvres connus à la charge des paroisses,
115,000	pauvres délaissés, mendiants, filous, vagabonds, parmi lesquels on remarque :
3,000	recéleurs dont l'un est riche à vingt millions,
3,000	Juifs distribuant de la fausse monnaie, excitant les valets à voler leurs maîtres, les fils à voler leurs pères.

TOTAL... 232,000 pauvres dans la ville qui est le grand foyer de l'industrie La France marche à cette misère : Paris a 86,000 pauvres connus, et peut-être autant d'inconnus. Les ouvriers

français sont si misérables, que dans les provinces de haute industrie comme la Picardie, entre Amiens, Cambray et Saint-Quentin, les paysans, sous leurs huttes de terre, n'ont point de lit ; ils se forment une couchette avec des feuilles sèches qui, pendant l'hiver, se changent en fumier plein de vers ; de sorte qu'au réveil, les pères et les enfants s'arrachent les vers attachés à leur chair. La nourriture, dans ces huttes, est de même élégance que le mobilier. Tel est l'heureux sort de la belle France. On citerait une douzaine de ses provinces où la misère est au même degré, Bretagne, Limousin, haute Auvergne, Cévennes, Alpes, Jura, Saint-Etienne, et même dans la belle Touraine, dite jardin de la France.

A cela les industrialistes répondent qu'il faudrait répandre les lumières, l'instruction, eh ! que sert-elle à des misérables qui n'ont pas de quoi subsister ? elle les poussera à la révolte.

Cette dégradation de l'humanité engendre l'athéisme ; il s'accroît en raison des progrès de l'industrie civilisée ; elle semble une dérision de la nature contre l'humanité : l'athéisme est le résultat nécessaire d'une civilisation trop longtemps prolongée, et donnant un vaste essor à l'industrie avant de connaître la méthode de répartition proportionnelle et garantie de *minimum* au peuple ; en d'autres termes, connaître le code naturel ou divin sur les relations industrielles.

Dieu fait des codes sociaux pour les insectes même ; aurait-il pu manquer à en faire un pour le genre humain, bien plus digne de sa sollicitude que les abeilles, guêpes, fourmis ! Aurait-il donc créé les passions et les éléments de l'industrie, sans savoir à quel ordre il les destinait ? Il serait dans ce cas plus imprudent que nos ouvriers mêmes ; car un architecte qui rassemble des matériaux de construction, ne manque pas de faire préalablement le plan de l'édifice auquel il veut les employer.

Dieu a dû prévoir l'impéritie de nos législateurs, des Solon, des Justinien, des Montesquieu, des Target. Si ces hommes se croient capables de faire des codes sociaux, Dieu à plus forte raison sait en faire ; ils n'ont pour appui de leurs lois que la contrainte, les sbires et les gibets; Dieu aurait pour appui des siennes l'attraction dont il est seul distributeur. Cent autres indices faisaient pressentir l'existence du code divin, il fallait donc en mettre au concours la recherche, et déterminer d'abord la méthode à suivre dans cette investigation.

Le code divin, pour être méthodique, doit statuer avant tout sur l'industrie qui est fonction primordiale, l'administration ne naît qu'à la suite : il fallait don chercher les lois de Dieu sur l'industrie, l'ordre qu'il a assigné aux travaux agricoles et domestiques.

Les publicistes au contraire ne se sont occupés pendant trois mille ans que du gouvernement, que des abus administratifs et religieux ; ils ont commencé depuis un siècle seulement à traiter de l'industrie, sans songer à en corriger les désordres. Soit inadvertance, soit erreur systématique, il est certain qu'ils en ont prôné les deux vices radicaux, *morcellement industriel* et *fraude commerciale* fardée du nom de libre concurrence.

La science est donc en fausse route ; au lieu de s'occuper à combattre les vices des deux branches dites agriculture et commerce, elle ne s'exerce que sur les deux branches dites gouvernement et sacerdoce, auxquelles on ne peut pas toucher sans causer des commotions et souvent des redoublements d'abus ; tandis qu'en corrigeant, par le système sociétaire, les vices du régime agricole et commercial, on opérerait en plein accord avec l'autorité, qui trouverait bien son compte dans le quadruplement de produit et dans la cessation de toutes les querelles de parti : elles seront regardées en pitié, dès qu'on aura passé au bonheur sociétaire.

Après cet exposé des vices généraux de l'industrie et de la science, il reste à parler des vices de détail et des erreurs de système. C'est un sujet qui exigerait un volume ; j'en vais donner seulement l'aperçu.

Nos économistes, confus de voir la tenacité et même le progrès de l'indigence, commencent à soupçonner que leur science est en fausse route ; un débat s'est engagé dernièrement sur ce sujet entre MM. Say et Sismondi : le second, revenant de visiter les prodiges d'outre-mer, a déclaré que l'Angleterre et l'Irlande, avec leur industrie colossale, ne sont que de vastes amas de pauvres ; que l'industrialisme n'est jusqu'à présent que la région des chimères. M. J.-B. Say a répliqué pour l'honneur de la science ; mais à parler net, l'économie politique a été désorientée par la crise pléthorique de 1826 ; elle cherche à se justifier. Déjà l'on voit des chefs d'école, tels que feu Dugald Stewart, dire que la science

est bornée au rôle passif, que sa tâche est limitée à l'analyse du mal existant.

C'est agir comme un médecin qui dirait au malade : « Mon » ministère consiste à faire l'analyse de votre fièvre, et non pas à » vous en indiquer les moyens curatifs. » Un tel médecin nous semblerait ridicule ; c'est pourtant le rôle que veulent prendre aujourd'hui quelques économistes qui, s'apercevant que leur science n'a su qu'empirer le mal, et embarrassés d'en trouver l'antidote, nous disent comme le renard au bouc :

« Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts. »

Si l'on admet ce rôle passif, cet égoïsme par lequel ils croient excuser l'impéritie de la science, ils seront encore très en peine de tenir parole, de donner l'analyse du mal ; parce qu'ils ne veulent pas en avouer l'étendue, confesser que tout est vicieux dans le système industriel, qu'il n'est en tout sens qu'un monde à rebours. Jugeons-en par un demi-aveu échappé récemment à M. de Sismondi : il a reconnu que la consommation s'opère en *mode inverse*, qu'elle se fonde sur les fantaisies des oisifs, et non sur le bien-être du producteur ; c'est déjà un premier pas vers la sincérité analytique. Mais le mécanisme inverse est-il borné à la consommation ? n'est-il pas évident

Que *la circulation est inverse*, opérée par les intermédiaires nommés *marchands, négociants* qui, devenant propriétaires du produit, rançonnent le producteur et le consommateur, et sèment les désordres dans le système industriel par leurs menées d'accaparement, agiotage, fourberie, extorsion, banqueroute, etc. ;

Que *la concurrence est inverse*, tendant à la réduction des salaires, et conduisant le peuple à l'indigence par les progrès de l'industrie : plus elle s'accroît, plus l'ouvrier est obligé d'accepter à vil prix un travail trop disputé ; et d'autre part plus le nombre des marchands s'accroît, plus ils sont entraînés à la fourberie par la difficulté des bénéfices.

Voilà déjà trois ressorts dirigés en mode inverse, dans le mécanisme industriel ; j'en compterai facilement trente (voyez 6e section) : pourquoi n'en avouer qu'un, celui de la consommation inverse ?

L'industrie présente une subversion bien plus saillante, c'est la *contrariété des deux intérêts collectif et individuel*. Tout industrieux est en guerre avec la masse, et malveillant envers elle par intérêt personnel. Un médecin souhaite à ses con-

citoyens de bonnes fièvres, et un procureur, de bons procès dans chaque famille. Un architecte a besoin d'un bon incendie, qui réduise en cendres le quart de la ville, et un vitrier désire une bonne grêle qui casse toutes les vitres. Un tailleur, un cordonnier ne souhaitent au public que des étoffes de faux teint et des chaussures de mauvais cuir, afin qu'on en use le triple, pour le bien du commerce : c'est leur refrain. Un tribunal croit opportun que la France continue à commettre chaque année cent vingt mille crimes et délits à procès, ce nombre étant nécessaire pour alimenter les cours criminelles. C'est ainsi qu'en industrie civilisée tout individu est en guerre intentionnelle avec la masse; effet nécessaire de l'industrie anti-sociétaire ou monde à rebours. On verra disparaître ce ridicule dans le régime sociétaire, où chaque individu ne peut trouver son avantage que dans celui de la masse entière.

De tous les indices qui devaient faire suspecter l'industrie actuelle, il n'en est pas de plus frappant que celui de l'échelle simple en répartition. J'entends par *simple*, une échelle qui ne croît que d'un côté et non de l'autre : en voici un exemple adapté aux cinq classes

	pauvre,	gênée,	moyenne,	aisée,	riche.
A	0	1	2	4	8
B	1	2	4	8	16
C	2	4	8	16	32
D	4	8	16	32	64
E	8	16	32	64	128

La ligne A représente l'origine des sociétés où la différence des fortunes était peu saillante, où la classe pauvre, figurée par *zéro,* n'existait pas.

A mesure que la fortune publique s'accroît, comme on le voit aux lignes B, C, D, E, il faudrait que la classe pauvre y participât selon la proportion indiquée dans chacune de ces lignes, c'est-à-dire, que dans un degré de richesse E, le riche ayant cent vingt-huit francs à dépenser par jour, le pauvre aurait au moins huit francs : dans ce cas l'échelle serait *composée,* croissant proportionnément pour les cinq classes, et sans égalité.

Mais en civilisation l'échelle ne croissant que d'un côté, la classe pauvre en reste toujours à zéro, de sorte que si la richesse est parvenue au cinquième degré E, la classe riche obtient bien son lot

de cent vingt-huit, et la pauvre, zéro seulement; car elle a toujours moins que le nécessaire; de sorte que l'échelle civilisée suit la ligne transversale 0, 2, 8, 32, 128; et la multitude ou classe pauvre, loin de participer à l'accroissement de richesse, n'en recueille qu'un surcroît de privations; car elle voit une plus grande variété de biens dont elle ne peut pas jouir; elle n'est pas même assurée d'obtenir le travail répugnant qui fait son supplice, et qui ne lui offre d'autre avantage que de ne pas mourir de faim.

Sous ce rapport, les peuples fainéants, comme l'Espagnol, sont plus heureux que les laborieux, car l'Espagnol est assuré de trouver du travail quand il lui plaira d'en accepter. Le Français, l'Anglais, le Chinois ne jouissent pas de cet avantage.

Je n'en conclus pas que le régime social de l'Espagne soit louable, tant s'en faut; je veux seulement arriver au but qu'indique le titre de cet article, démontrer que tout est cercle vicieux dans l'industrie morcelée ou civilisée; elle crée, par ses progrès, les éléments du bonheur, mais non pas le bonheur; il ne pourra naître que du régime d'attraction industrielle et répartition proportionnelle, selon la ligne E. Cette répartition est impossible, tant que l'industrie est répugnante; il faut que le peuple reste dans l'extrême dénûment pour consentir à l'exercer. D'ailleurs, la civilisation produisant à peine le quart de ce que produira l'association, et peuplant outre mesure, il serait impossible d'assurer à ses fourmilières de populace un lot de *minimum*, ou honnête nécessaire.

On a si bien reconnu ce cercle vicieux de l'industrie, que de toutes parts on commence à la suspecter, et s'étonner *que la pauvreté naisse en civilisation de l'abondance même.* Je viens de décrire cinq vices, dont chacun isolément suffirait à produire ce désordre; qu'est-ce donc lorsque les cinq vices agissent tous à la fois, et concurremment avec une cinquantaine d'autres non encore cités? (Voyez 6e section.)

Après avoir constaté la nécessité d'un sort malheureux pour le peuple civilisé, remarquons que le progrès de l'industrie n'ajoute que peu ou point au bonheur des riches. Aujourd'hui la bourgeoisie de Paris a de plus beaux meubles, de plus beaux colifichets que n'en avaient les grands du dix-septième siècle; qu'est-ce que cela ajoute au bonheur? Nos dames, avec leurs schalls-cachemires, sont-elles plus heureuses que n'étaient les Sévigné, les Ninon? L'on voit à présent les petits bourgeois de Paris servis en porce-

aine dorée ; sont-ils plus heureux que les ministres de Louis XIV, les Colbert, les Louvois, qui avaient de la vaisselle de faïence ?

Il y a sans contredit jouissance réelle dans les perfectionnements commodes et salutaires, comme la soupente des voitures ; mais on est blasé au bout d'une semaine sur les raffinements de luxe visuel comme la porcelaine ; ils ne servent qu'à irriter la convoitise du pauvre, qui s'imagine que la classe riche trouve un grand bonheur dans la possession de ces hochets. Ils ne seront utiles que dans l'ordre sociétaire, où ils auront la double propriété de stimuler l'attraction industrielle, et de multiplier les accords de passions qui sont une jouissance bien réelle, et qui s'étendront au pauvre comme au riche, malgré l'extrême inégalité des fortunes. Alors le plus pauvre des hommes aura beaucoup plus de jouissances que n'en a aujourd'hui le plus opulent monarque, parce que l'ordre, nommé Séries passionnées, crée les concerts sociaux ou plaisirs de l'âme, qui aujourd'hui sont à peu près inconnus des grands, et il élève les raffinements sensuels à une perfection dont le monde civilisé ne peut se former aucune idée.

L'industrie civilisée ne peut donc, je le répète, que créer les éléments du bonheur, mais non pas le bonheur. Il sera au contraire démontré que l'excès d'industrie conduit la civilisation à de très-grands malheurs, si on ne sait pas découvrir les moyens de progrès réel en échelle sociale. J'ai dit que notre politique n'avance qu'à la manière de l'écrevisse, tout en se vantant de progrès rapides. Ce sera un sujet assez digne de curiosité que l'analyse de cette rétrogradation à laquelle concourent les deux partis opposés,

Libéraux et industrialistes,

Obscurants et absolutistes.

La différence entre eux est que le parti obscurant ne nie pas qu'il tend à ressusciter le dixième siècle, tandis que le parti libéral se flatte de conduire à la perfection. C'est faux : il tend, par double voie, à faire rétrograder le char ; on verra dans les chapitres spéciaux, que la science n'a pas su élever l'état civilisé au seul progrès dont il était susceptible, c'était *l'ascension en quatrième phase.*

Chacune des périodes sociales, dite civilisée, barbare, patriarchale, sauvage ou autre, se subdivise en quatre phases analogues aux quatre âges de la vie ; ce sont 1° l'enfance, 2° l'adolescence, 3° la virilité, 4° la caducité. La quatrième phase, dite caducité, est parfois un progrès utile ; on en peut juger par l'Egypte, qui, en

adoptant la tactique militaire, l'art nautique et les sciences fixes, entre en barbarie caduque ou barbarie de quatrième phase, conduisant peu à peu à la première phase de civilisation. C'est donc un progrès réel, de même qu'une nuit avancée est un acheminement vers le jour.

Si la civilisation savait passer de sa troisième phase, qui est l'état actuel, à sa quatrième phase qui n'est pas encore née, ce serait un changement très-favorable, car on se rapprocherait de la période suivante, celle des garanties sociales, qui est l'échelon supérieur et contigu à la civilisation. Les garanties sont le bien que rêvent tous les philosophes, sans savoir y atteindre en aucun sens : pour s'élever aux garanties, il faut sortir de la civilisation, et monter à l'échelon suivant ; nos sciences, loin d'avoir su nous élever ainsi de période en période, n'ont pas même pu nous faire avancer dans la carrière civilisée, nous élever au moins de la troisième à la quatrième phase, dont j'expliquerai le mécanisme en 7e section.

Remarquons à ce sujet qu'après tant d'études sur la civilisation, l'on n'a pas encore songé à en faire l'analyse régulière, la décomposition en quatre phases, en assignant à chacune ses caractères spéciaux qui constituent la phase, tel que anarchie mercantile dans la troisième ; et en classant les caractères généraux qui régnent dans le cours des quatre phases, comme ligue des gros voleurs pour faire pendre les petits ; puis les caractères d'engrenage qui sont empruntés d'autres périodes : tel est le code militaire, qui est un emprunt sur la période inférieure, dite barbarie ; tandis que le régime des monnaies, seule relation où règne la garantie de vérité, est un emprunt sur la période supérieure, celle des garanties solidaires, qui n'est pas encore née.

En considérant que nos sciences ont oublié l'analyse de la civilisation, première étude qu'indiquait l'ordre méthodique, peut-on s'étonner qu'elles aient négligé beaucoup d'autres études, formant des sciences neuves et vastes, comme les suivantes, que je place en regard des classes de savants à qui elles sont attribuées :

Moralistes...... L'analyse de la civilisation.
Politiques....... La théorie des garanties solidaires.
Economistes..... —— des approximations sociétaires.
Métaphysiciens —— de l'attraction passionnée.
Naturalistes... —— de l'analogie universelle.

Lorsque chaque classe de savants manque ainsi sa tâche primordiale, il n'est pas surprenant qu'elle oublie de moindres détails,

comme l'analyse du cercle vicieux de l'industrie qui, dans son système, pèche évidemment contre les quatre bases de sage politique, savoir :

Attraction industrielle applicable aux trois classes rétives, les enfants, les sauvages, les riches oisifs.

Répartition proportionnelle satisfaisant chacun en raison de ses trois facultés, capital, travail et talent.

Equilibre de population maintenue au-dessous du nombre qui amènerait la gêne des classes inférieures.

Economie de ressorts, ou réduction la plus grande des improductifs, commerçants et autres, dont le nombre est aujourd'hui si énorme, qu'il comprend les deux tiers des civilisés.

Les industrialistes esquivent ces problèmes, et cent autres qu'on pourrait proposer à ceux qui se flattent de perfectionner le système social par un progrès de la culture morcelée et de l'anarchie mercantile ou concurrence de fourberie. Les écrivains ne savent qu'encenser les vices dominants pour se dispenser d'en chercher le remède : sur les questions fondamentales, comme l'équilibre de population, l'on voit la science *passer outre*, en disant qu'on n'y peut rien comprendre. C'est ainsi que Stewart débrouille cette énigme de l'exubérance de populace, énigme reprise après lui par Wallace et Malthus, qui n'y ont pas compris davantage.

Les questions de politique sociale seront toutes insolubles, tant qu'on voudra spéculer sur le régime civilisé qui est un labyrinthe intellectuel, un cercle vicieux en tous sens ; mais que ne s'exerçait-on à inventer une nouvelle société ? C'était là une belle carrière pour tant d'écrivains qui se battent les flancs à chercher un sujet neuf.

Et lorsque par hasard ils mettent la main sur quelque idée neuve, comme celle d'*association industrielle*, ils se hâtent de l'obscurcir et l'embrouiller, en y accolant leurs vieux sophismes jusqu'aux plus ridicules, comme la *communauté des biens, la douce fraternité des vrais philantropes, tous unis d'opinion.*

Loin de ces fadeurs morales que met en jeu la secte Owen, il faut, en régime sociétaire, autant de discords que d'accords : c'est même par les discords qu'on doit débuter ; et, pour former une phalange de séries passionnées (un canton de sociétaire de 1,800 personnes), il faut faire éclater au moins cinquante mille discords, avant d'organiser les accords. On peut juger par là combien notre siècle était loin des routes de l'association, en ap-

portant à cette étude tous les faux jugements de la morale sur les passions et les voies d'harmonie sociale.

L'industrialisme étant, je l'ai dit, la plus récente de nos illusions scientifiques et la plus accréditée, j'ai dû la réfuter avant d'entrer en matière, en désabuser les partisans, leur montrer le cercle vicieux de ses efforts mal dirigés, de cette industrie opérant sans but ni méthode.

Mais pourquoi tant d'impéritie chez des hommes si savants, si habiles écrivains; pourquoi leur beau talent n'a-t-il abouti qu'à nous jeter de Charybde en Scylla? ***C'est qu'ils marchent sans boussole dans un labyrinthe.***

Rappelons à ce sujet leur principe sur l'analogie (SCHELLING cité précédemment). S'il existe unité et analogie dans le système de la nature, nous devons avoir en politique deux boussoles comme en matériel. Les navigateurs ont, pour se diriger, l'aiguille aimantée et les astres; il faut que la politique sociale ait de même ses deux guides, sa boussole et sa contre-boussole. Il n'y aurait plus d'unité de système ni d'analogie, si Dieu n'avait pas pourvu le monde social comme le monde matériel de deux guides pour diriger sa marche. Avant de désigner ces deux boussoles sociales, il faut faire entrevoir leur absence et les efforts de l'esprit humain pour les découvrir, soit en industrie, soit en administration.

EN INDUSTRIE. Je choisis pour indice les vocations naturelles et l'art de les faire éclore. C'est un art profondément inconnu; on en va juger par un fait récent.

Un jeune charretier de 23 ans conduisait des métaux à l'usine de MM. Manby et Vilson, à Charenton. L'aspect de cet atelier, qu'on dit effrayant, le charma et développa sa vocation, son ***attraction industrielle*** méconnue jusque-là de ses parents et de lui-même; il s'engagea dans ce genre de travail, et il y fit un progrès si rapide, qu'au bout d'un an il put remplacer un ouvrier très-précieux qu'on payait vingt-deux francs par jour.

Dans ce petit événement, que de griefs contre nos méthodes industrielles, nos théories d'éducation, de perfectionnement et étude de l'homme! Pourquoi ne savent-elles pas discerner et faire éclore dès le bas âge les vocations industrielles de chaque enfant, l'appliquer aux divers emplois où la nature l'appelle? Voilà ce qui est impossible à la civilisation; elle veut faire de Métastase,

un portier; de J.-J Rousseau et de Franklin, deux ouvriers obscurs. Ce n'est que par des coups de hasard infiniment rares, qu'on voit quelques industrieux sauvés de cette absorption, et placés souvent très-tard au poste que l'instinct leur assignait : ce charretier ne trouva le sien qu'à vingt-trois ans, et ce fut par effet du hasard.

Il est donc évident qu'il nous manque une boussole, une clé pour déchiffrer ce grimoire des attractions et vocations industrielles ou scientifiques : on ne peut les faire éclore que par emploi des Séries passionnées, qui sont la boussole principale en toute branche de mécanique sociale et surtout en éducation.

Le problème qui va être résolu sur ce sujet est de faire éclore non pas *une* mais *vingt* vocations, chez tout enfant âgé de *trois ans;* dès l'âge de quatre ans il devra figurer déjà très-adroitement dans une vingtaine de Séries industrielles, et y gagner plus que ses frais de nourriture et entretien; y exercer alternativement toutes ses facultés matérielles et intellectuelles, donner à toutes un essor complet.

Au lieu de vingt vocations écloses et en plein exercice à l'âge de quatre ans, on ne trouve souvent, chez le civilisé, aucune vocation éclose à vingt ans. S'il est plébéien, ses parents l'appliquent forcément à un travail *hors d'instinct*, où il végètera, car tout individu devient un pauvre sujet quand il n'est pas au rôle que la nature lui assigne. S'il est de la classe aisée, il n'aura peut-être pas un état à trente ans; sur cent jeunes gens qu'on envoie aux universités, aux écoles de droit et de médecine, il en est à peine vingt qui réussissent.

L éclosion des vocations, l'art de les développer dès le bas âge, est l'écueil de nos sciences; il dénote que nous n'avons point de boussole en direction des instincts, même en exercice de l'agriculture; elle est présentée aux enfants villageois, de manière à n'exciter que leur répugnance. Nos sciences, en éducation industrielle comme en tout, sont visiblement hors des voies de la nature ou attraction; et il est clair qu'il faut recourir à une science neuve, pour obtenir une boussole de direction industrielle : c'est la *Série passionnée*. Quand elle est régulièrement formée selon les règles que j'exposerai en 1re section, l'homme, depuis le berceau jusqu'à l'âge décrépit, est toujours entraîné aux fonctions où il peut servir à la fois l'intérêt public et le sien, et donner la plus sage direction à ses facultés corporelles et intellectuelles.

Il est une seconde boussole sociale à déterminer, car la nature n'en donne pas une seule, mais deux en tous genres : elle nous doit donc la contre-boussole en mécanique sociale. Je vais d'abord en signaler l'absence :

En administration. L'instinct nous a fait découvrir le germe des garanties naturelles (garantie de vérité et d'économie), et l'on n'a su l'appliquer qu'au système des monnaies, seule relation où règnent la vérité et l'économie. Or qu'est-ce que le système des monnaies ? C'est une régie fiscale à deux contre-poids formés par le change et l'orfèvrerie : leur concurrence maintient le gouvernement dans les voies d'économie et de vérité ; c'est donc le système qu'il aurait fallu appliquer à tout l'ensemble du mécanisme commercial et administratif, pour y introduire les garanties d'économie et de vérité.

Le régime des monnaies est un monopole, mais un monopole *composé*, à double contre-poids ; en cela il diffère pleinement du monopole *simple* comme celui des tabacs, qui est l'arbitraire sans contre-poids.

Nous avons donc sous la main une des deux boussoles sociales, c'est le monopole composé que l'instinct a fait découvrir à tous les gouvernements ; ils n'ont pas su l'appliquer au commerce, et s'en emparer pour le bien des peuples qui ont besoin d'une garantie de vérité et d'économie dans le mécanisme de circulation.

Dupe des sophismes de liberté, l'administration s'est laissée frustrer de la plus belle portion de son domaine : elle abandonne le commerce aux particuliers, à la concurrence de fourberie, à l'anarchie mensongère et complicative.

Laquelle des deux méthodes est préférable, ou de la garantie qui règne dans le monopole des monnaies, ou de la liberté anarchique du commerce qui augmente chaque jour le nombre de ses agents, l'absorption de capitaux, les entraves de fourberie et la complication de mécanisme ? Pour en juger, il faudrait mettre pendant quelque temps la monnaie en régime commercial, en libre concurrence. L'on aurait bientôt dans chaque empire vingt mille fabricants de monnaie, qui en protestant de leur loyauté selon l'usage commercial, distribueraient à l'envi des monnaies de faux titre : toutes les transactions seraient entravées, l'industrie tomberait dans le chaos.

De là il est évident que la garantie industrielle réside dans le monopole composé ou *régie fiscale à double contre-poids*, et

que le régime de concurrence mensongère est l'absence de toute garantie. C'est donc le monopole composé qui est la deuxième boussole sociale; son application au commerce nous aurait ouvert une issue de civilisation et nous aurait élevés à la période des garanties solidaires, qui est l'échelon intermédiaire entre l'état civilisé et l'état sociétaire.

Ainsi nos philosophes dans leurs rêves de garantie sociale, vont chercher bien loin le trésor qu'ils ont sous la main, et dont ils voient le germe dans la plus remarquable de nos relations, celle des monnaies, exercée par monopole à double contre-poids.

Ils ont sur les contre-poids sociaux des idées confuses; ils raisonnent sans cesse de balance, contre-poids, garanties, équilibre; mais héritiers des travers de la philosophie ancienne, ils veulent introduire dans l'administration ces contre-poids qu'il faut placer dans l'industrie.

Cette fausse marche ne peut amener que des désordres : les gouvernements qu'on veut enchaîner par des constitutions, résisteraient toujours avec plein succès. La réforme ne doit porter que sur l'industrie. Dès qu'elle sera organisée en mécanisme de garantie ou d'association, tout gouvernement trouvera son intérêt à réprimer les abus qu'il protège en civilisation.

C'est donc sur l'industrie seule que les réformateurs auraient dû porter leurs vues; et pour se diriger dans cette carrière, il aurait fallu faire usage de l'une des deux boussoles :

Ou du *Monopole à double contre-poids*, qui existe déjà en germe, et qui, par son extension, aurait conduit à la période des garanties sociales;

Ou des *Séries passionnées :* dont l'invention plus difficile aurait conduit à l'association, destin ultérieur de l'humanité. (Les garanties ne sont qu'une transition, un état mixte entre la destinée malheureuse dite civilisation et la destinée heureuse ou état sociétaire.)

L'invention du monopole composé était mieux adaptée à l'esprit de notre siècle, qui se bat les flancs pour lutter contre un monopole simple exercé par l'Angleterre sur le commerce maritime. Cette tyrannie industrielle serait tombée comme toutes les autres devant le monopole composé, et l'Angleterre même y aurait trouvé du bénéfice. Cette invention eût illustré la science dite économie ou économisme, qui préfère lâcher pied, et prétend que sa tâche se borne à l'analyse de l'ordre existant : que n'a-t-

elle tenu au moins cet engagement, en donnant l'analyse du commerce qui nous aurait révélé d'étranges turpitudes ! (Voyez chap. 43 et 44.) On en aurait conclu à la réforme de ce cloaque de vices, de ce mécanisme inepte qui, par le concours de soixante caractères malfaisants, tels que les cinq déjà cités, consommation inverse, circulation inverse, concurrence inverse, etc., fait de l'industrie un trébuchet pour les peuples, et augmente à la fois leur misère et leur dépravation. L'on prétend que les hommes ne sont pas plus faux qu'ils n'étaient jadis ; cependant on pouvait, il y a un demi-siècle, se procurer à peu de frais des étoffes de bon teint et des comestibles naturels ; aujourd'hui l'altération, la fourberie dominent partout. Le cultivateur est devenu aussi fraudeur que l'était jadis le marchand. Laitages, huiles, vins, eaux-de-vie, sucre, café, farines, tout est falsifié impudemment. La multitude pauvre ne peut plus se procurer de comestibles naturels ; on ne lui vend que des poisons lents, tant l'esprit de commerce a fait de progrès jusque dans les moindres villages.

Lorsque le parti obscurant s'autorise de ce résultat pour motiver ses vues de rétrogradation, il peut se croire bien fondé, surtout depuis la crise pléthorique de 1826. Toutefois c'est une ressource méprisable et dangereuse que l'obscurantisme dans les conjonctures présentes ; il était un rôle brillant dont les adversaires du libéralisme n'ont pas su s'emparer ; ils auraient dû faire ce que les libéraux ne savent pas faire, *avancer en échelle sociale*, opérer un progrès réel par la réforme du système commercial, opération très-facile qui, en France, donnerait un revenu de deux cents millions au fisc, et d'un milliard à la nation ; puis un avantage plus précieux encore, la garantie de vérité et d'économie dans le mécanisme de circulation que l'anarchie actuelle complique au degré scandaleux : depuis un demi-siècle, le commerce a élevé au quadruple le nombre de ses agents, pour un travail qui n'a que peu ou point varié ; la fourberie s'est accrue en même rapport ainsi que l'absorption de capitaux.

Si les obscurants avaient su inventer cette opération, appliquer au commerce le système monétaire, le *monopole composé* ou régie fiscale à double contre-poids, ils auraient enlevé aux libéraux la faveur de l'opinion, et auraient pu leur dire : « C'est nous » qui conduisons l'état social au perfectionnement : vous ne sa» viez que le faire rétrograder en vous prosternant aux pieds du » veau d'or, en prostituant votre faconde à encenser un régime

» d'anarchie et de fourberie mercantile, au lieu de vous évertuer » à chercher le mode commercial véridique. »

Terminons en remarquant que les sophistes qui prétendent fonder l'association ou qui écrivent sur ce sujet, n'ont aucune connaissance des deux boussoles, pas même de la deuxième dite monopole à double contre-poids, qui est au milieu de nous comme un diamant inaperçu et foulé aux pieds.

D'autre part ces praticiens et théoriciens tombent tous dans le vice d'irréligion scholastique, l'erreur d'attendre de la raison humaine dite législation, des connaissances qu'il faut demander à la raison divine, par étude de l'attraction ou *loi naturelle.*

Au lieu d'incliner à cette étude, on voit les réunions soi disant sociétaires s'engager dans la controverse politique et religieuse. Quelques uns en viennent presque à faire scission avec Dieu; tels sont les Owénistes qui lui retranchent le culte public. Il suffirait de cette pitoyable innovation pour prononcer, même avant de connaître leurs dogmes et méthodes, qu'ils n'ont aucune connaissance en association.

S'ils avaient entrevu en quelque point ce mécanisme, ils sauraient que dans l'état sociétaire, l'amour de Dieu devient passion ardente chez tous les humains : jouissant à chaque instant de nouveaux plaisirs, et voguant sur un océan de délices, ils éprouveront le besoin d'adresser à toute heure des hommages au créateur d'un si bel ordre. Loin de se ralentir dans l'exercice du culte divin, ils s'en feront un charme habituel. Les assemblées religieuses dans les temples ne suffiront pas à leur gratitude; ils voudront encore, dans les groupes de travail et de plaisir, voir au milieu d'eux quelque emblème du bienfaiteur du monde, l'associer en quelque façon à leur bonheur, et entonner dans toute réunion un hymne à sa louange.

Les athées mêmes, en voyant le chef-d'œuvre de la sagesse divine, l'harmonie des passions et des caractères antipathiques, l'industrie devenue attrayante pour les Sybarites mêmes; les enfants, dès le plus bas âge, entraînés constamment au bien; l'excellence des impulsions données par l'attraction; les athées, dis-je, en voyant ces merveilles, feront trophée de se rallier à l'esprit religieux; ils seront les plus ardents à proclamer la gloire de Dieu et l'opprobre des lois civilisées; elles paraîtront ce qu'elles sont réellement, une œuvre de l'esprit infernal. Ces lois qui n'ont su qu'avilir la vertu, en assurant au vice tous les succès,

ont fait naître les doutes sur la Providence dont on ne voyait aucune empreinte dans les perfidies du régime civilisé, dans les honteux résultats d'une industrie qui fait le supplice des êtres condamnés à l'exercer, et rabaisse l'homme policé bien au-dessous du sauvage et de l'animal.

Je regrette que la nécessité d'abréger m'oblige à supprimer beaucoup de notions préliminaires : il aurait surtout convenu de donner aux savants et artistes un exposé des immenses richesses et du lustre dont ils jouiront dans le nouvel ordre. Ils sont fort enclins à s'ombrager des découvertes, ils craignent qu'une science neuve ne nuise à leur commerce de systèmes. Obligés de ramper pour obtenir quelque chétif émolument, ils traitent de vision l'idée d'un ordre où les savants et artistes figureront aux rangs supérieurs, et gagneront aisément les trésors que l'état civilisé ne donne qu'aux agioteurs et aux intrigants.

Quelle est leur duperie de se passionner pour un ordre de choses où ils occupent le dernier rang, car il n'est rien de plus asservi, baillonné, humilié que les savants et artistes ! Ils vantent l'auguste vérité comme la meilleure amie des humains ; elle n'est guère amie des philosophes ; car, s'ils osent la faire entendre, ils sont dépouillés ou persécutés, comme les Villemain, Lacretelle, Michaud, les Legendre, Tissot, Lefèvre-Gineau, etc.

Je m'engage à leur démontrer que, dans l'état sociétaire où ils jouiront d'une pleine liberté, il leur sera plus aisé de gagner des *millions* qu'aujourd'hui des mille francs, et que le moindre magister de village y deviendra un homme précieux, à plus forte raison les hommes capables de diriger en quelque branche l'école normale d'une province. Il faut, dans l'état sociétaire, que le peuple soit éclairé, initié aux sciences et aux arts ; c'est un moyen de fortune générale : dès-lors les obscurants actuels seront empressés de répandre l'instruction.

Les tableaux de cette fortune prochaine des savants seraient trop éblouissants pour des hommes façonnés au mal-être ; ils soupçonnent toujours de l'exagération, et croient que je mets, comme les financiers, des zéros de trop ; il n'en est rien, tout sera bien arithmétiquement démontré : loin d'enfler les comptes, je suis dans l'usage de réduire de moitié la somme, et l'on verra qu'une seule des nouvelles sciences, *l'analogie,* doit rendre aux auteurs un bénéfice de *cinq à six millions de francs par feuille de seize pages :* elle contiendra au moins trois mille volumes de la dimen-

soin de celui-ci, et paraîtra feuille par feuille pour satisfaire l'impatience générale : ce ne sera qu'une branche des profits énormes que l'état sociétaire assure aux savants et artistes.

Ils ont bonne grâce après cela de s'accrocher à leur mesquin budget de quatre cent mille francs dans Paris ! C'est imiter un misérable qui, appelé à recueillir un brillant héritage, habiter un hôtel et renoncer à sa cabane, penserait qu'il va mourir de faim, quand il n'aura plus ses pots de terre et ses cuillers de bois.

On peut excuser les médecins de s'alarmer du magnétisme, parce qu'il réduirait dans divers cas leur domaine sans présenter de compensation ; il n'en est pas ainsi du calcul de l'Attraction, qui est un Pactole pour tous les savants et artistes.

En passant à cette théorie, je ne puis mieux fixer l'attention du lecteur qu'en lui rappelant le but où elle doit nous conduire : elle donnera la richesse et de plus le bonheur, qu'on n'obtiendrait pas de la seule richesse, et qui consiste dans le plein développement des passions. C'est un bien dont les plus opulents sont encore très-éloignés ; on va se convaincre que le plus heureux d'entre eux, tel qu'un monarque puissant, jeune, beau et robuste, ne peut pas parvenir au degré de bonheur dont jouira, dans l'état sociétaire, le plus pauvre des hommes de même âge et même santé. Là se termineront toutes les controverses philosophiques sur le vrai bonheur : on va reconnaître qu'il n'est pas fait pour la civilisation, et que les Sybarites les plus vantés sont encore infiniment loin du bonheur.

LE NOUVEAU
MONDE INDUSTRIEL
OU
MÉTHODE SOCIÉTAIRE NATURELLE.

SECTION PREMIÈRE.

ANALYSE DE L'ATTRACTION PASSIONNÉE.

PREMIÈRE NOTICE.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES SUR LES SÉRIES PASSIONNÉES.

CHAPITRE PREMIER.

Des trois buts de l'Attraction, et de ses douze ressorts ou passions radicales.

L'Attraction passionnée est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé, etc.

En tous temps et en tous lieux l'attraction passionnee a tendu et tendra à trois buts :

1° Au luxe ou plaisir des cinq sens;

2° Aux groupes et séries de groupes, liens affectueux;

3° Au mécanisme des passions, caracteres, instincts; et par suite à l'Unité universelle.

1er But, LE LUXE. Il comprend tous les plaisirs sensuels; en les désirant nous souhaitons implicitement la santé et la richesse qui sont les moyens de satisfaire nos sens : nous souhaitons le *luxe interne* ou vigueur corporelle, raffinement et force des sens; et le *luxe externe* ou fortune pécuniaire. Il faut posséder ces deux

moyens pour atteindre au premier but de l'attraction passionnée, qui est de satisfaire les cinq ressorts sensuels : *goût, tact, vue, ouïe, odorat.*

L'analyse des sens est un sujet fort neuf; on ne connaît pas même l'échelle des facultés de chaque sens, et de ses emplois en sept degrés. (*Voyez* sur ce sujet, III, 356, les fonctions des sens graduées en échelle à tous degrés. III, 385, même graduation appliquée à la vue et à d'autres sens. IV, 333, l'attraction inverse ou combinaison des vilains goûts sensuels, et leur emploi en harmonie générale.)

2e But : LES GROUPES ET SÉRIES. L'Attraction tend à former des groupes qui sont au nombre de quatre.

MAJEURS.	Groupe d'amitié................	*Cercle.*
	Id. d'ambition, lien corporatif.	*Hyperbole.*
MINEURS.	Groupe d'amour...............	*Ellipse.*
	Id. de paternité ou de famille.	*Parabole.*

Tous les groupes formés passionnément et librement se rapportent à l'un de ces quatre genres.

Dès qu'un groupe devient nombreux, il se subdivise en sous-groupes formant une série de partis échelonnés en nuances d'opinions et de goûts. On voit la série se former, même dans un petit groupe de sept personnes; après quelques jours d'exercice, il présentera trois nuances ou partis, classés par deux, trois, deux sectaires, et si le groupe s'élève à une vingtaine d'individus, il s'y manifestera bien vite cinq, six, sept nuances d'opinions et de goûts.

De là il est évident que tous les groupes tendent à former la série, ou échelle de variétés en genre, en espèce; et que les séries de groupes sont deuxième but de l'attraction, dans toutes les fonctions des sens et de l'âme.

Par exemple, le sens de l'ouïe exige, en accords musicaux, une série de trois groupes, modulant en *dessus*, *medium* et *basse;* puis une série d'instruments tenus par des groupes inégaux en nombre. Il en est de même de tous les plaisirs sensuels; aucun n'est complet s'il n'est distribué en série de groupes. Il y a mesquinerie et pauvreté partout où il n'y a pas série dans l'exercice des plaisirs ou des travaux, et option sur les échelons de la série.

Il faut que le Créateur ait jugé les groupes et les séries bien nécessaires, puisqu'il a adopté cette distribution dans tous les

règnes : les naturalistes ne peuvent les classer que par groupes et séries ; que n'a-t-on fait sur ce sujet quelques essais appliqués aux passions.

3[e] But : LA MÉCANIQUE DES PASSIONS ou des séries de groupes ; la tendance à faire concorder les cinq ressorts sensuels, 1 goût, 2 tact, 3 vue, 4 ouïe, 5 odorat, avec les quatre ressorts affectueux, 6 amitié, 7 ambition, 8 amour, 9 paternité. Cet accord s'établit par entremise de trois passions peu connues et diffamées, que je nommerai, 10 la *Cabaliste*, 11 la *Papillonne*, 12 la *Composite*.

Elles doivent établir l'harmonie des passions, en jeu interne et externe.

Jeu interne : Chacun voudrait ménager, dans le jeu de ses passions, un équilibre tel que l'essor de chacune favorisât celui de toutes les autres ; que l'ambition, l'amour n'entraînassent qu'à des liaisons utiles, et jamais aux duperies ; que la gourmandise concourût à améliorer la santé, au lieu de la compromettre ; enfin, qu'on marchât toujours dans les voies de la fortune et de la santé, en se livrant aveuglément à ses passions. Cet équilibre, fondé sur l'abandon irréfléchi à la nature, est accordé aux animaux et refusé à l'homme civilisé, barbare et sauvage. La passion conduit l'animal à son bien, et l'homme à sa perte.

Aussi l'homme, dans l'état actuel, est-il en état de guerre avec lui-même. Ses passions s'entrechoquent ; l'ambition contrarie l'amour, la paternité contrarie l'amitié, et ainsi de chacune des douze.

De là naît la science nommée MORALE, qui prétend les réprimer ; mais réprimer n'est pas mécaniser, harmoniser ; le but est d'arriver au mécanisme spontané des passions, sans en réprimer aucune. Dieu serait absurde, s'il eût donné à notre âme des ressorts inutiles ou nuisibles. (*Voyez* II, 304, la thèse des attractions proportionnelles aux destinées.)

Jeu externe : Pour le régulariser, il faudrait que chaque individu, en ne suivant que son intérêt personnel, servît constamment les intérêts de la masse. Le contraire a lieu : le mécanisme civilisé est une guerre de chaque individu contre la masse, un régime où chacun trouve son intérêt à duper le public (34) ; c'est la discorde externe des passions ; il s'agit d'arriver à leur harmonie interne et externe, troisième but de l'attraction.

Pour y atteindre, chacun a recours à la contrainte, et impose à ses inférieurs des lois de sa façon, qu'il appelle *saines doc-*

trines. Le père de famille assujétit sa femme et ses enfants à un régime qu'il dit être la sagesse. Le seigneur fait adopter ses saines doctrines dans le canton où il domine; le magistrat, le ministre, opèrent de même sur le pays qu'ils régissent. Une petite maîtresse veut régénérer toutes les toilettes par de saines doctrines sur le bon genre; un philosophe veut régénérer toutes les constitutions, un écolier veut, à coups de poing, faire observer ses saines doctrines dans les jeux enfantins.

Chacun veut donc mettre les passions de la masse en harmonie coopérative avec les siennes; ainsi chacun tend à la mécanique *externe* des passions, et se persuade qu'il fait le bonheur de ceux qu'il assujétit à ses caprices. Chacun désire de même le mécanisme interne, qui mettrait ses passions en harmonie avec elles-mêmes. Il suit de là que le troisième but de l'attraction est le mécanisme interne et externe des passions.

Ce mécanisme doit être dirigé par les trois passions numérotées 10, 11, 12, et qu'on peut nommer DISTRIBUTIVES OU MÉCANISANTES. Je leur donne à chacune trois noms spéciaux, afin de laisser l'option aux lecteurs pointilleux.

10° La Cabaliste, intrigante, dissidente.

11° La Papillonne, alternante, contrastante.

12° La Composite, exaltante, engrenante.

Je définirai plus loin ces trois passions très-méconnues. Ce sont elles qui gouvernent le jeu des Séries passionnées; toute série est faussée, quand elle ne donne pas un libre cours aux trois passions mécanisantes.

Elles sont titrées de vices en civilisation : les philosophes prétendent que la 10e, l'esprit cabalistique, est un mal, qu'on doit être tous unis d'opinion, tous frères. Ils condamnent de même la 11e, dite Papillonne, besoin de varier ses jouissances, de voltiger de plaisirs en plaisirs; et la 12e, dite Composite, besoin de goûter à la fois deux plaisirs, dont l'amalgame élève l'ivresse au degré d'exaltation.

Ces trois passions titrées de vices, quoique chacun en soit idolâtre, sont réellement des sources de vice en civilisation, où elles ne peuvent opérer que sur des familles et des corporations; Dieu les a créées pour opérer sur des Séries de groupes contrastés; elles ne tendent qu'à former cet ordre, et ne peuvent produire que le mal, si on les applique à un ordre différent.

Elles sont les principales des douze passions radicales, elles

ont la direction des neuf autres : c'est de leur intervention combinée que naît la vraie sagesse, ou équilibre des passions, par contre-poids de plaisirs.

Les douze passions ont pour but l'unité d'action.

Le besoin d'unité, que je nommerai UNITÉISME, se manifeste fortement chez les conquérants et les philosophes.

Les conquérants rêvent l'unité forcée par terreur et asservissement universel : ils l'établissent partiellement; c'est l'unité inverse, violentée.

Les philosophes rêvent l'unité directe et spontanée, la philanthropie universelle, ou fraternité de tous les peuples, fédération imaginaire.

Ainsi chacun rêve l'unité à sa manière, soit pour l'ensemble, soit pour les détails. Chaque nation voudrait que son langage fût parlé par toute la terre. Les civilisés ont, plus que les barbares, le goût de l'unité, car ils voudraient que les quarantaines sanitaires fussent universelles : ils sont donc très-enclins à la passion pivotale, que je nomme UNITÉISME et qui est aux douze autres ce que le blanc est aux couleurs du prisme.

L'ordre sociétaire va réaliser subitement toutes les unités imaginables, soit en utilité, comme celles de quarantaines, langage, méridien; soit en agrément, comme celles de diapason et autres bagatelles. De là naîtra, entre autres avantages, l'extirpation des maladies accidentelles, pestes, épidémies, virus variolique, psorique, syphilitique, et autres virus non endémiques.

Au résumé, l'attraction tend à trois buts ou foyers.

Elle nous y pousse par douze aiguillons ou passions radicales, cinq sensuelles, quatre affectueuses, trois mécanisantes.

Apprenons, dès ce premier chapitre, à distinguer l'attraction du devoir; par exemple : aucun législateur n'a érigé le dîné en devoir, parce que le dîné étant vœu de la nature, ou attraction, ne sera jamais négligé.

N'admettons pour attraction que ce naturel invariable, comme le penchant à prendre ses repas, en dépit des dogmes et devoirs qui le défendraient. Toute théorie de devoir, de morale et de chaîne intellectuelle, ne conduirait qu'à s'abuser sur les ressorts et les fins de l'attraction.

CHAPITRE II.

Généralités sur les séries passionnées.

L'art d'associer ne consiste qu'à savoir former et développer en plein accord une masse ou phalange de Séries passionnées, pleinement libres, mues par la seule attraction, et appliquées aux sept fonctions industrielles (17) et aux plaisirs.

Notre étude ici sera donc bornée à deux points :

A la distribution interne d'une série et de ses groupes et sous-groupes.

A leur distribution externe, ou engrenage et coopération spontanée avec les autres séries de la phalange sociétaire et des phalanges vicinales.

La nature emploie les séries de groupes dans toute la distribution de l'univers : les trois règnes, animal, végétal et minéral, ne nous présentent que des séries de groupes. Les planètes mêmes sont une série d'ordre plus parfait que celui des règnes : les règnes sont distribués en séries simples ou libres (le mot *libres* signifie que le nombre de leurs groupes est illimité); les planètes sont disposées en série *composée* ou *mesurée*; cet ordre, plus parfait que le simple, est inconnu des astronomes et géomètres : de là vient qu'ils ne peuvent pas expliquer les causes de la distribution des astres, dire pourquoi Dieu a donné plus ou moins de satellites à telles planètes, pourquoi un anneau à l'une, et point à l'autre, etc.

Une série passionnée est une ligue de divers groupes échelonnés en ordre ascendant et descendant, réunis passionnément par identité de goût pour quelque fonction, comme la culture d'un fruit, et affectant un groupe spécial à chaque variété de travail que renferme l'objet dont elle s'occupe. Si elle cultive les hyacinthes ou les pommes de terre, elle doit former autant de groupes qu'il y a de variétés en hyacinthes cultivables sur son terrain, et de même pour les variétés de pommes de terre.

Ces distributions doivent être réglées par l'attraction; chaque groupe ne doit se composer que de sectaires engagés passionnément, sans recourir aux véhicules de besoin, morale, raison, devoir et contrainte.

Si la série n'était pas passionnée et méthodiquement distribuée, elle n'atteindrait pas aux propriétés géométriques en répartition; elle manquerait de la propriété primordiale, *influence*

des groupes extrêmes, égale à la double influence du groupe moyen; elle ne pourrait pas figurer dans une phalange sociétaire

Une Série passionnée agissant isolément, n'aurait pas de propriétés, quelque régulière qu'elle pût être; on pourrait, dans une ville, essayer de former une série sur un travail agréable, culture de fleurs, soin de jolis oiseaux ; cela serait inutile : il faut des séries engrenées et mécanisées, au nombre de quarante-cinq à cinquante *au moins ;* c'est le plus petit nombre sur lequel on puisse tenter un essai, une approximation de lien sociétaire et d'attraction industrielle.

J'ai dit que le mécanisme des Séries passionnées a besoin de discords autant que d'accords ; il utilise les disparates de caractères, de goûts, d'instincts, de fortune, de prétentions, de lumières, etc. Une série ne s'alimente que d'inégalités contrastées et échelonnées; elle exige autant de contraires ou antipathies, que de concerts ou sympathies; de même qu'en musique on ne forme un accord qu'en excluant autant de notes qu'on en admet.

Les discords sont tellement nécessaires dans une Série passionnée, que chacun des groupes doit y être en pleine antipathie avec ses deux contigus, et en antipathies graduées avec les sous-contigus ; de même qu'une note musicale est essentiellement discordante avec ses deux contiguës : RÉ discorde avec UT dièze, et avec MI bémol.

Outre ses propriétés géométriques en répartition des bénéfices, une réunion de Séries passionnées a des propriétés magnifiques en harmonie sociale, telles que ÉMULATION, JUSTICE, VÉRITÉ, ACCORD DIRECT, ACCORD INVERSE, UNITÉ.

Emulation, élevant tout produit au plus haut degré en qualité et quantité.

Justice, moyen de satisfaire chacun en prétentions d'avancement, d'éloges, d'appui.

Vérité, passionnément exercée, et de plus obligée par impraticabilité du mensonge.

Accord direct, par ligue des identités et des contrastes.

Accord indirect, ou absorption des antipathies individuelles, dans les affinités collectives.

Unité d'action, concours de toutes les séries aux dispositions qui conduisent à l'unité.

Le régime civilisé a toutes les propriétés opposées, langueur, injustice, fourberie, discorde, duplicité.

Le mécanisme des Séries passionnées ne repose jamais sur des illusions : il n'emploie que des ressorts franchement attrayants, et réunissant ordinairement quadruple charme; deux pour les sens et deux pour l'âme; tout au moins un plaisir des sens et un de l'âme, ou deux charmes de l'ame dans les fonctions incompatibles avec le plaisir des sens.

Une Série passionnée n'est régulière, et n'acquiert les propriétés précitées qu'en remplissant trois conditions :

1° La *compacité*, ou rapprochement des variétés cultivées par les groupes contigus. Sept groupes cultivant sept poires très-différentes, comme Beuré blanc, Messire-Jean, Rousselet, Bezy, Martin sec, Perle, Bon Chrétien, ne pourraient pas former une Série passionnée; ces groupes n'auraient ni sympathie, ni antipathie entre eux, ni rivalité, ni émulation faute de rapprochement ou compacité des espèces cultivées, comme seraient les trois beurés blanc, gris et vert. La passion dite *Cabaliste* n'aurait pas d'essor, et c'est l'une des trois qui doivent diriger toute série passionnée.

2° *Les courtes séances* : les plus longues bornées à deux heures. Sans cette disposition, un individu ne pourrait pas s'engager dans une trentaine de séries; dès-lors les accords de répartition et le mécanisme d'attraction industrielle seraient anéantis; les longues séances entraveraient la passion dite *Papillonne,* manie de voltiger de plaisir en plaisir, l'une des trois qui doivent diriger toute Série passionnée, et ménager un contre-poids aux excès, par option sur double plaisir à toute heure de la journée.

3° *L'exercice parcellaire :* Le travail de chacun doit se borner à telle parcelle de fonctions. Si la culture de la Rose-Mousseuse fournit cinq à six fonctions différentes, le groupe gérant doit y affecter cinq à six sous-groupes, qui se partageront les fonctions, selon le goût de chacun. Le mode civilisé obligeant un homme à remplir toutes les fonctions d'un travail, entraverait le jeu de la passion dite *Composite,* ou exaltante, l'une des trois qui doivent diriger chaque série passionnée.

En somme, le mécanisme des séries se réduit à une règle bien précise, bien fixe, qui est de développer les trois passions distributives, 10e, 11e, 12e, par emploi des trois méthodes, compacité, courtes séances, exercice parcellaire; et ces méthodes ne sont autre chose que la passion même, l'effet naturel de la passion.

Je développerai cette règle dans des chapitres spéciaux : il convient de la poser dès le début, pour faire connaître qu'il n'y

aura rien d'incertain ni d'arbitraire dans la théorie d'attraction industrielle et d'harmonie passionnelle. En effet, le problème est de donner libre cours aux douze passions radicales; à défaut, il y aurait oppression et non harmonie. Ces douze passions tendent à former des séries où les deux classes de passions, dites *sensuelles* et *affectueuses*, seront dirigées par la classe des *mécanisantes*. Il reste donc à examiner s'il est vrai qu'en formant des séries de groupes où les trois passions mécanisantes auront plein cours, on parviendra à donner également libre cours aux neuf autres passions sans aucun conflit. Dans ce cas, toutes les douze étant développées et satisfaites chez tout individu, chacun sera arrivé au bonheur, qui consiste dans le plein essor des passions. Cette doctrine, opposée à tous les systèmes civilisés, est la seule théorie conforme au vœu de la nature, aux vues présumables de Dieu, qui, il faut le redire, serait un mécanicien inepte, s'il eût créé nos passions pour entraver celles des faibles au profit des plus forts, selon la méthode civilisée et barbare.

Et dans celle que je vais proposer, on ne trouvera aucun ressort de mon invention, puisque je n'emploierai que trois des douze passions à régir tout l'ensemble, par la combinaison la plus grande et la plus économique, celle des séries de groupes, vœu unanime du cœur humain, et distribution suivie dans tout le système de la nature connue.

CHAPITRE III.

Détails distributifs sur le personnel des séries passionnées.

Nous donnons le nom de groupe à une assemblée quelconque, même à une troupe de badauds réunis par ennui, sans passion, sans but; esprits vides, gens occupés à tuer le temps, à attendre des nouvelles. En théorie des passions, l'on entend par groupe une masse liguée par identité de goût pour une fonction exercée. Trois hommes vont dîner ensemble : on leur sert une soupe qui plaît à deux et déplaît au troisième; en ce moment ils ne forment pas un groupe, car ils sont discordants sur la fonction qui les occupe. Il n'y a pas entre eux identité de goût passionné pour la soupe servie.

Les deux à qui plaît ce potage forment un groupe FAUX. Pour être juste et susceptible d'équilibre passionnel, un groupe doit s'élever à trois au moins, être disposé comme la machine appelée *balance*, qui se compose de trois forces, dont la moyenne maintient l'équilibre entre les deux extrêmes. Bref, il n'y a pas groupe à moins de trois personnes homogènes en goût sur la fonction exercée.

On répond : « ces trois hommes, quoique discordants sur » une bagatelle qui est la soupe, s'accordent sur l'objet essen- » tiel de la réunion, sur l'amitié ; ils sont intimes ; » en ce cas, le groupe est défectueux, car il est *simple*, il est réduit à un lien de l'ame. Pour l'élever au *composé*, il faut y ajouter un lien sensuel, une soupe qui convienne à tous trois.

« Bah ! s'ils ne sont pas d'accord sur la soupe, ils le seront sur » d'autres mets. D'ailleurs, ce groupe a réellement deux liens ; car, » outre le lien d'amitié, ces trois hommes ont celui d'ambition, de » ligue cabalistique ; ils se réunissent à dîné pour concerter une » intrigue d'élection : voilà donc le double lien, le lien composé » que vous exigez. »

Ce ne serait qu'un lien composé BATARD, formé de deux liens de l'ame ; le composé PUR exige un alliage de plaisirs de l'ame et des sens, et doit être exempt de dissidence : or, ici le repas commence par une dissidence sur la soupe, et le groupe est faussé malgré le double lien.

Ce sera bien pis si nous passons au pain et au vin. Les convives A, B, C, auront sur le pain des goûts très-opposés, une divergence complète ; par exemple, sur le degré de salaison : A veut le pain très-salé, B le préfère mi-salé, C le demande peu salé. Cependant on ne leur sert qu'une sorte de pain, selon l'usage civilisé ; il en faudrait au moins neuf sortes ; savoir : trois degrés en SALAISON, trois en LEVAIN, trois en CUISSON ; encore faudra-t-il que ces neuf variétés de préparation soient différenciées sur trois sortes de farines ; une farine acidulée, recueillie en terrain pierreux, une farine moyenne, et une grasse, comme le gruau de Chartres. En total, il faut vingt-sept sortes de pain pour donner à un groupe de trois hommes un dîné *harmonique*, un service concordant avec les passions et l'attraction. On doit établir pareille échelle de variétés sur le vin, la soupe, et sur la plupart des mets qui figurent au festin.

« Eh ! s'il faut tant de raffinements dans votre nouveau monde

» industriel, pour donner à dîner à trois hommes, on ne pourra » jamais les contenter, encore moins satisfera-t-on les huit cents » millions d'habitants dont le globe est meublé. »

On se trompe : la théorie des Séries passionnées fournit le moyen de satisfaire en détail toutes ces fantaisies, et cent mille autres que créera le régime sociétaire. Aussi ai-je dit qu'un monarque civilisé se trouvera beaucoup moins heureux que le moindre des *harmoniens*, peuples sociétaires : un enfant de sept ans, élevé dans l'harmonie, se moquera de nos sybarites actuels; il saura leur prouver qu'à chaque minute ils commettent des fautes grossières contre le raffinement des plaisirs sensuels et animiques. Sans cette nouvelle science de développement et raffinement des passions, l'on ne parviendrait pas à former des séries bien méthodiques, aptes à remplir les trois conditions (54).

Et comme les Séries passionnées ne se composent que de groupes, il faut, avant tout, apprendre à former les groupes.

« Ha ! ha ! les groupes, c'est un sujet plaisant que les groupes : » ça doit être amusant les groupes ! »

Ainsi raisonnent les beaux esprits quand on parle de groupes : il faut d'abord essuyer d'eux une bordée de fades équivoques; mais que le sujet soit plaisant ou non, il est certain qu'on ne connaît rien aux groupes, et qu'on ne sait pas même former un groupe régulier de trois personnes, encore moins de trente.

Cependant nous avons de nombreux traités sur l'étude de l'homme : quelles notions peuvent-ils nous donner sur ce sujet, s'ils négligent la partie élémentaire, l'analyse des groupes (III, 337)? Toutes nos relations ne tendent qu'à former des groupes, et ils n'ont jamais été l'objet d'aucune étude.

Les civilisés ayant l'instinct du faux, étant portés à préférer toujours le faux au vrai, ont choisi pour pivot de leur système social un groupe essentiellement faux; c'est le couple conjugal, groupe faux par le nombre borné à deux, faux par l'absence de liberté, et faux par les divergences ou dissidences de goûts, qui éclatent dès le premier jour sur les dépenses, les mets, les fréquentations, et sur cent menus détails, comme le degré de chaleur des appartements. Or, si on ne sait pas harmoniser les groupes primordiaux, ceux de deux à trois personnes, on saura encore moins harmoniser l'ensemble.

Je n'ai parlé que des *sous-groupes*, dont le minimum est de trois personnes ; un *plein groupe*, en mécanique sociétaire, doit

être de SEPT au moins, parce qu'il doit contenir trois subdivisions, dites sous-groupes, dont la moyenne soit plus forte que les extrêmes qu'elle doit tenir en balance. Le groupe de sept fournit les trois divisions deux, trois, deux, appliquées à trois parcelles d'une fonction. Dans ce cas, les groupes de deux, quoique faux, en action isolée, deviennent recevables par alliage à d'autres.

Si le centre, formé de trois personnes, est en balance avec les sous-groupes, deux et deux, formant les extrêmes, c'est que le centre est toujours affecté à la fonction la plus attrayante; il a donc en supériorité de nombre, un, et en supériorité d'attraction, un. Dès-lors son influence égale celle des quatre sectaires appliqués à deux autres fonctions.

Un groupe serait mal équilibré à six sectaires formant les divisions deux, deux, deux : son centre serait aussi faible en nombre que chaque aile; or, il faut, en principe, renforcer le centre et faire les ailes inégales, donner à l'aile ascendante plus de nombre qu'à l'aile descendante; voici pour exemple trois divisions appliquées à douze, seize et vingt-quatre.

12 Sectaires divisés par 4, 5, 3.

16 — par 2, 3—2, 3, 2—2, 2.

24 — par 2, 4, 2—3, 4, 2—2, 3, 2.

Ces divisions ne doivent pas s'établir par ordre d'un chef, mais par attraction, par emploi spontané. Il faut que l'attraction seule détermine vingt-quatre sectaires cultivant telle fleur, tel légume, à former les neuf sous-groupes indiqués, et à les affecter à autant de fonctions distinctes. C'est ce que j'ai nommé régime *parcellaire* au deuxième chapitre. (54)

Dans cet abrégé il faudrait donner au moins trente pages à ces détails minutieux sur la distribution des groupes, et je ne veux pas excéder trois pages. D'après cette briéveté d'instructions élémentaires, on fera des fautes innombrables dans une fondation sociétaire où je ne serai pas présent; les groupes, les séries chancelleront, manqueront d'attraction, seront divergents et faussés en tous sens; on en accusera ma théorie et bien à tort, il faudra accuser la tyrannie de l'opinion qui ne permet pas aux inventeurs de donner des théories suffisantes. On accorde un espace de cinq à six volumes à un Traité de chimie, de botanique et même à un roman; on permet à peine un volume à l'inventeur de la science d'où dépend le sort du genre humain ! Continuons.

Les séries se distribuent de la même manière que les groupes;

elles opèrent sur les groupes comme ceux-ci opèrent sur les individus. Elles doivent contenir au moins cinq groupes. Le nombre vingt-quatre est le plus bas qui puisse fournir une série complète; la division donnée plus haut pour vingt-quatre sectaires, remplit sept conditions exigibles, savoir :

Les trois groupes 2, 4, 2, — 3, 4, 2 — 2, 3, 2, inégaux.

Le central plus fort que chacun des extrêmes.

L'extrême supérieur plus fort que l'inférieur.

Les deux extrêmes subdivisés en trois termes.

Le moindre groupe élevé au minimum de sept membres.

Les sous-groupes de chaque terme renforcés sur le centre.

Les trois groupes en progression régulière de 7, 8, 9.

Cette série est donc rigoureusement exacte, quoique limitée au plus petit nombre possible : vingt-trois ne pourrait remplir ni la troisième ni la sixième condition.

Un groupe est suffisant à sept, mais il est plus parfait à neuf, et peut ajouter à ses trois sous-groupes un pivot ou chef, et un ambigu ou sectaire de transition; exemple :

Tansition,	1	ambigu,
Aile supér^e,	2	bacheliers,
Centre,	3	adeptes,
Aile infér^e,	2	novices,
Pivot,	1	chef,

Cette distribution s'établit naturellement dans toute réunion d'industrie ou de plaisir, si on y donne libre cours aux passions et instincts. L'homme étant par instinct ennemi de l'égalité, et enclin au régime hiérarchique ou progressif, cette échelle graduée s'établira dans une série de neuf groupes, comme dans un groupe de neuf individus, s'il y a pleine liberté.

Les nombres sept et vingt-quatre étant le minimum d'un groupe complet et d'une série complète, il faut, pour établir un service actif sur ce nombre, suppléer aux malades et absents, élever au moins le groupe à douze et la série à quarante sectaires, moyennant quoi l'on pourra avoir des chefs et sous-chefs, des ambigus et sous-ambigus.

Dans toute série, l'aile ascendante se compose des groupes exerçant sur les genres les plus mâles; l'aile descendante comprend les genres benin et trivial; le centre contient les genres les plus nobles et les plus attrayants, parce qu'il doit, je l'ai dit, contre-

balancer les deux ailes par double supériorité, en nombre de sectaires et en dose d'attraction. Exemple tiré d'une série de poiristes.

Ambigu,	4	groupes	cultivant coings, sortes bâtardes.
*Aile asc*e	10	—	cultivant poires cassantes.
Centre,	12	—	cultivant poires fondantes.
*Aile desc*e,	8	—	cultivant poires farineuses.
Pivot,	2	—	d'état-major en industrie et en apparat.

L'ensemble des séries formant une phalange se divise en neuf degrés ou puissances, savoir :

1° de classe,	5° de variété,	d'ambigu,
2° d'ordre,	6° de ténuité,	d'infinitésimal,
3° de genre,	7° de minimité,	
4° d'espèce,		

Il serait trop long d'entrer dans les détails qu'exige ce sujet, et il est inutile de les donner trop courts sur une matière si neuve : j'en parlerai à l'occasion. (*Voyez* pour détails sur le mode ambigu, IV, 328, et sur le mode infinitésimal, IV, 333.)

Insistons sur l'étourderie de cette civilisation qui prétend avoir étudié l'homme, et qui a oublié d'analyser les groupes, leurs propriétés contrastées (III, 344), leurs essors en divers degrés (III, 352). C'est une gaucherie de même force que si, en agriculture, on eût oublié les graminées ; et que le blé, l'orge, l'avoine fussent encore dédaignés, méconnus, comme le café l'a été pendant plusieurs mille ans, jusqu'à ce que des chèvres par leur ivresse en eussent décélé les propriétés.

Le monde savant a ce caractère de servilité, persistance dans un préjugé, parce que tel maître en était imbu. Aristote n'a pas fait mention du café, vingt siècles suivants en concluent que le cafier et sa fève ne sont pas dignes d'attention. Platon n'a fait aucune analyse des groupes, donc les groupes ne sont pas dignes d'étude. Ainsi opine le génie civilisé ; puis il prétend *avoir perfectionné la raison !!!*

CHAPITRE IV.

Détails distributifs sur les relations des groupes d'une série.

Si le mécanisme des Séries passionnées est un nouveau monde social, c'est surtout par sa faculté de faire naître les économies

et les bénéfices de toute disposition qui serait ruineuse dans l'état civilisé ; par exemple : s'il fallait chez nous fournir à diné vingt-sept sortes de pain (*Voyez* précédemment) et une trentaine y compris les ambigus, tels que pain de seigle, d'orge ou autre, puis fournir ces pains en trois degrés d'âge, en frais, en mixte, en rassis, total quatre-vingt-dix sortes, ce serait de quoi ruiner un Lucullus ; et pourtant cet immense assortiment devient économique dans les Séries passionnées en ce qu'il favorise l'attraction industrielle qui n'existerait pas, si on ne fabriquait qu'une ou deux sortes de pain.

Il en est de même des gens en place ou officiers, si dispendieux en civilisation : leur affluence est une voie de concorde et d'émulation dans l'état sociétaire ; ils y deviennent plus productifs que les subalternes ; on en crée par cette raison triple et quadruple corps : remarquons en seulement deux sortes, ceux d'industrie et ceux d'apparat, toutes deux indispensables dans chaque série.

On choisit pour officiers de direction industrielle les sectaires instruits, exercés ; et pour officiers d'apparat, les sectaires opulents qui peuvent représenter, faire de la dépense et donner du lustre à la série.

En civilisation les chefs ne dépensent rien pour les administrés ; au contraire : s'il y a un repas d'étiquette à offrir au nom d'une ville, la municipalité le dirige, mais elle n'y contribue que de son appétit, et le public paie le repas sans en goûter, heureux encore s'il ne paie que les frais réels qu'on fait si souvent mousser au double de ce qu'a coûté la fête.

Dans une Série passionnée, l'emploi des officiers d'apparat est fort différent ; ce sont eux qui paient pour la masse de la série admise gratuitement au festin. Ils contribuent de même pour des dépenses plus importantes, comme celle d'achat des plants et graines ; leur libéralité serait bien ignoble, si elle se bornait au rôle d'Amphitrion donnant à dîner. Toutefois les repas de corps coûtent fort peu en association, car on déduit sur le prix tout ce qu'auraient coûté les convives s'ils eussent mangé à leurs tables d'abonnés en première, deuxième et troisième classe ; on déduit en outre tous les restes qui sont livrés à moitié prix aux tables de troisième classe.

La dualité d'officiers, en apparat et industrie, a lieu pour les groupes comme pour les séries ; chaque série a ses capitaine,

lieutenant et sous-lieutenant d'apparat, ses recteur, vice-recteur et sous-recteur d'industrie; il en est de même pour chaque groupe.

En outre, dans les diverses fonctions, d'apparat ou de gestion, l'on établit partout l'état major et l'état minor. Plus on crée d'officiers en harmonie, plus on obtient de bénéfice; effet opposé au régime civilisé, où les chefs ne sont le plus souvent que des sangsues dont il faut restreindre le nombre.

La dualité d'officiers plaît beaucoup aux trois classes, riche, moyenne et pauvre; démontrons :

L'homme riche y gagne en revenu, en dividende affecté au capital, ce produit s'accroît en raison de l'enthousiasme qu'on apporte au travail. Pour électriser le peuple en industrie, il faut des chefs qui mettent la main à l'œuvre, et qui contribuent de leur bourse au soutien d'une fonction adoptée passionnément par la série entière.

Le pauvre y trouve l'avantage de travaux joyeux, produits et dividendes copieux, insouciance fondée sur la garantie du *minimum* que remboursera l'attraction industrielle, repas de corps gratuits à la fête de chaque groupe ou série : et comme les repas splendides coûtent fort peu en association (cela sera prouvé), un individu pauvre figure dans le cours de l'année à une cinquantaine de repas de corps, en chère de première classe; c'est un moyen de communiquer au peuple les mœurs polies des supérieurs. Au reste, le peuple harmonien jouit, même aux tables de troisième classe, d'une chère préférable à celle des bons ménages de civilisation, tous privés de l'assortiment gradué sur chaque mets.

La pluralité en espèces de chefs présente une autre amorce à la classe pauvre, c'est l'attrait des fonctions mythologiques ou demi-Dieux qu'élit chaque série, chaque groupe : c'est un apanage de la jeunesse pauvre : mais cette coutume ne s'établira pas dans la phalange d'essai. La classe moyenne participant des deux autres, ses intérêts se confondent ici avec les leurs.

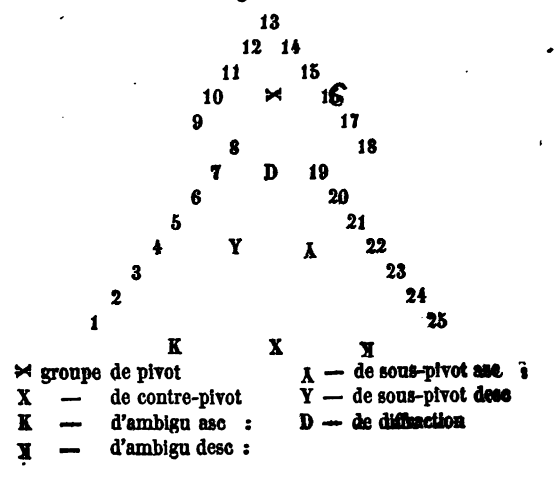
La fonction d'officiers, en régime sociétaire, s'étend aux trois sexes masculin, féminin et neutre ou impubère. Toute Série passionnée élit ses chefs en proportion de sexes; et comme plusieurs séries se composent de femmes ou d'enfants, exclusivement ou en grande majorité, aucune réunion d'un seul sexe ne va chercher ses officiers dans l'autre à moins de nécessité. Cent femmes qui cultivent un champ d'œillets pour la parfumerie, n'iront pas

appeler un pédant masculin pour les présider, soit en travail, soit en conseil, soit en parade : mais si leur série se compose de deux ou trois sexes, elle mélangera en proportion son corps d'officiers : du reste tout est libre dans ces choix, l'utilité en est la seule règle.

Je franchis divers détails sur les rangs des séries; elles ne se classent pas selon la masse de produit : celle des vergers, qui est énormément productive, est une des dernières en échelle de rétribution parce qu'elle attire très-fortement; et celle de l'opéra, que nous jugerions superflue, est une des plus rétribuées, parce qu'elle est la plus utile en éducation sociétaire.

Il conviendrait de parler ici des séries et groupes d'ambigu; c'est un des mille sujets qu'il est force de supprimer dans un abrégé. L'ambigu ou lien mixte, lien de transition, est un genre déshonoré par nos préjugés, et pourtant on ne peut pas former de série régulière sans y introduire aux deux extrêmes des groupes d'ambigu et même de sous-ambigu. Il faut que la nature fasse grand cas de l'ambigu, puisqu'elle l'a prodigué dans toutes ses créations, comme on le voit par les amphibies, l'orang-outang, le poisson volant, la chauve-souris, l'anguille et tant d'autres, dont le plus notable est la chaux, lien du feu et de l'eau.

Terminons par le tableau des accords et discords d'une Série passionnée d'ordre simple. Je suppose ici trente-deux groupes cultivant les variétés d'un végétal :



L'affinité ou sympathie de contraste s'établit de chaque groupe à celui qui est placé à distance de moitié en échelle générale, tels sont 1 et 13, 2 et 14, 5 et 17, 9 et 21.

La sympathie sera moins forte de 1 à 12 et 14, de 5 à 16 et 18, moindre encore de 1 à 11 et 15, de 5 à 15 et 19. Elle ira ainsi en déclinant jusqu'aux deux quarts d'échelle, où elle cessera, de sorte que 13 n'est plus sympathique avec 7 et 19, encore moins avec 8 et 18, où commence une légère antipathie; elle s'accroît de 13 à 9 et 17, et l'échelle de discord se renforce consécutivement au point de former une antipathie très-prononcée de 13 à ses deux contigus, 12 et 14; elle est un peu moins forte de 13 à ses sous-contigus 11 et 15, et ainsi de suite.

L'échelle des sympathies et antipathies n'est pas la même dans les groupes extrêmes, 1 à 3, 23 à 25, que dans les groupes de centre; mais l'examen de ces variantes nous conduirait au-delà des limites d'un abrégé; qu'il suffise de dire que trente ans d'étude et l'instinct du métier, m'ont appris à connaître en tous détails le grimoire des Séries passionnées, des accords et discords de leurs groupes, des contre-poids à établir sur tous les points de la série. Il faut attendre les sections suivantes pour juger si je connais à fond cette théorie. Provisoirement je me borne à dire aux fondateurs présomptifs, que là où je serai, la mécanique marchera bien et ne fera pas une faute, malgré l'absence de moyens suffisants. Là où je ne serai pas, on commettra cent maladresses; les mauvais pilotes feront chavirer la barque, et s'en prendront à moi, de qui ils n'auront pas suivi les instructions, ou bien ils échoueront faute de détails que l'opinion m'interdit en me limitant à un volume.

Achevons sur les notions élémentaires. Le groupe de pivot ⋈, est en sympathie avec tous les groupes, excepté les sous-pivotaux, Y et λ; ⋈, exerce sur une variété dont l'excellence et la supériorité sont si frappantes (tel serait le beuré gris parmi les poires), que les variétés vicinales 11, 12, 13, 14, 15, consentent à lui céder le pas, pour se faire valoir chacune contre ses rivales en échelons contigus et sous-contigus.

Les groupes de sous-pivot Y et λ sont naturellement en accord de contraste, comme chefs des deux ailes liguées contre le centre.

Le contre-pivotal X n'est en sympathie avec aucun autre

groupe, excepté avec le pivotal ⋈ ; mais il n'est antipathique avec aucun. (En série de poiristes, le groupe de contre-pivot serait celui qui cultive la grosse poire dure, immangeable quand elle est crue.)

Le groupe de diffraction D est en demi-accord avec tous les autres. (La diffraction est miroir inverse du pivot. L'albinos est diffraction de l'homme blanc faux, qui est l'européen noircissant au soleil ; le renne est diffraction du cerf : glissons sur ce sujet.) Les groupes de transition K et ꭗ sont en accord avec l'aile qu'ils terminent, et avec celle d'une autre série avec qui ils sont en contact. Ainsi, le groupe du brugnon ou prune-pêche s'accorde avec une aile de la série des prunes, et une aile de celle des pêches.

J'ai supposé ici une série très-régulière, cultivant toutes les sortes d'un végétal. Si par inconvenance de terrain, elle ne cultivait que certaines variétés d'une espèce, les accords et discords pourraient changer de proportion dans diverses branches. Mais lorsqu'on explique les règles du mécanisme, on spécule toujours sur des séries intégrales. (*Voyez* sur les variantes d'accords le chap. VII, *Séries faussées*.)

Dans toutes les sortes de Séries passionnées (il en est de beaucoup d'espèces, tant en ordre libre qu'en mesuré), les accords de passions et de sympathie, dont les règles semblent aux civilisés un grimoire impénétrable, sont au contraire un mécanisme organisé selon des méthodes géométriques. Les civilisés, sur ce problème comme sur tout autre, ne voient la nature qu'en mode simple ; ils croient toutes les sympathies permanentes ; il en est de permanentes, d'occasionnelles, de périodiques, etc., etc. Ce calcul est un des *nouveaux mondes scientifiques*, dont le génie civilisé n'a pas dû s'ouvrir l'accès, mais qui n'a rien d'impénétrable, comme on se le persuade : toute la nature est une immense mécanique de sympathies et antipathies très-méthodiquement réglée et très-pénétrable au génie, pourvu qu'il étudie préalablement les deux théories de l'attraction passionnée et de l'association dont nos beaux esprits n'ont jamais voulu s'occuper.

Ils en sont bien dupes aujourd'hui, mystifiés depuis vingt ans par les menées de la secte Owen, qui met en crédit des sophismes sur l'association, et étouffe la recherche de la méthode naturelle dont l'essai serait, pour tous les savants et artistes, une source d'immense fortune.

DEUXIÈME NOTICE.

DISTRIBUTION DU PASSIONNEL DES SÉRIES.

CHAPITRE V.

Des trois passions distributives ou ressorts organiques d'une série passionnée.

Ce ne sera pas en distribution matérielle des séries qu'on éprouvera de la difficulté; d'ailleurs je pourrai ajouter beaucoup d'instructions à celles des quatre chapitres que je viens de donner sur ce sujet.

L'obstacle à redouter tiendra au jeu de certaines Passions que les moralistes voudront entraver; et cependant la Série la mieux formée perdrait toutes ses propriétés d'Attraction industrielle, Accord direct des inégalités, Accord indirect des antipathiques, etc., si on négligeait d'y développer combinément les trois ressorts que j'ai nommés Passions mécanisantes ou distributives. Si l'une des trois est entravée dans une série, la série est faussée, les accords et l'attraction industrielle sont faussés de même, et réduits à des simulacres qui feraient avorter le principal équilibre, celui de répartition.

Définissons ces trois Passions :

Je commence par la *Papillonne* : c'est le besoin de variété périodique, situations contrastées, changements de scène, incidents piquants, nouveautés propres à créer l'illusion, à stimuler sens et ame à la fois.

Ce besoin se fait sentir modérément d'heure en heure et vivement de deux en deux heures. S'il n'est pas satisfait, l'homme tombe dans la tiédeur et l'ennui.

C'est sur le plein essor de cette passion que repose une branche de bonheur attribuée aux sybarites parisiens, l'art de *vivre si bien et si vite,* la variété et l'enchaînement des plaisirs, enfin la rapidité du mouvement, bonheur dont les Parisiens sont infiniment loin. (*Voyez* IV, 535, le parallèle d'une journée d'harmonien avec la

journée la plus heureuse que puisse espérer un civilisé, l'impossibilité où est celui-ci de s'élever un seul jour de sa vie au degré de bonheur dont jouit chaque jour le moins fortuné des Harmoniens.)

En opérant par séances très-courtes de une heure et demie, deux heures au plus, chacun peut exercer dans le cours de la journée, sept à huit sortes de travaux attrayants, varier le lendemain, fréquenter des groupes différents de ceux de la veille; cette méthode est le vœu de la onzième passion dite *Papillonne* qui tend à voltiger de plaisir en plaisir, éviter les excès où tombent sans cesse les civilisés qui prolongent un travail pendant six heures, un festin six heures, un bal six heures et durant la nuit, aux dépens de leur sommeil et de leur santé.

Ces plaisirs civilisés ne sont toujours que des fonctions improductives, tandis que l'état sociétaire applique la variété de plaisirs aux travaux devenus attrayants. Décrivons cet alternat par le tableau de deux journées d'harmoniens, un pauvre et un riche.

Heures.	JOURNÉE DE LUCAS AU MOIS DE JUIN.
à 3 1/2	lever, préparatifs.
à 4	séance à un groupe des écuries.
à 5	— à un groupe de jardiniers.
à 7	*le déjeuné.*
à 7 1/2	— au groupe des faucheurs.
à 9 1/2	— au groupe des légumistes sous tente.
à 11	— à la série des étables.
à 1	LE DINÉ.
à 2	— à la série des silvains.
à 4	— à un groupe de manufacture.
à 6	— à la série d'arrosage.
à 8	— à la bourse.
à 8 1/2	*le soupé.*
à 9	— fréquentation amusante.
à 10	*le coucher.*

Nota. On tient la bourse dans chaque phalange, non pas pour agioter sur la rente et les denrées, mais pour négocier les réunions de travail et de plaisir.

J'ai supposé ici une journée à trois repas seulement, comme le seront celles des débutants en harmonie : mais quand elle sera en plein exercice, la vie active, l'habitude des séances courtes

et variées donnera un prodigieux appétit : les êtres nés et élevés dans l'harmonie seront obligés de faire cinq repas, et ce ne sera pas trop pour consommer l'immense quantité de vivres que produira ce nouvel ordre, où les riches variant leurs fonctions plus fréquemment que les pauvres ont plus d'appétit et de vigueur. C'est en tout point le contraire du mécanisme civilisé.

Je vais décrire en cadre de cinq repas une journée d'homme riche, exerçant des fonctions plus variées que celles du précédent qui est un des villageois enrôlés au début.

JOURNÉE DE MONDOR EN ÉTÉ.

Heures.	Sommeil de 10 1/2 du soir à 3 h. du matin.
à 3 1/2	lever, préparatifs.
à 4	cour du lever public, chronique de la nuit.
à 4 1/2	*le délité*, 1er repas suivi de la parade industrielle.
à 5 1/2	séance au groupe de la chasse.
à 7	— au groupe de la pêche.
à 8	*le déjeuné*, les gazettes.
à 9	séance à un groupe de culture sous tente.
à 10	— à la messe.
à 10 1/2	— au groupe de la faisanderie.
à 10 1/2	— à la bibliothèque.
à 1	LE DINÉ.
à 2 1/2	— au groupe des serres fraîches.
à 4	— au groupe des plantes exotiques.
à 5	— au groupe des viviers.
à 6	*le goûté* à la campagne.
à 6 1/2	— au groupe des mérinos.
à 8	— la bourse.
à 9	LE SOUPER, 5e repas.
à 9 1/2	— cour des arts, concert, bal, spectacle, réceptions.
à 10 1/2	*le coucher.*

On ne voit dans ce tableau que très-peu d'instants laissés au sommeil : les harmoniens dormiront fort peu ; l'hygiène raffinée, jointe à la variété des séances, les habitueront à ne pas se fatiguer dans les travaux ; les corps ne s'useront pas dans la journée, n'auront besoin que d'un sommeil très-court et s'y habitueront dès l'enfance, par une affluence de plaisirs auxquels la journée ne pourra pas suffire.

Pour faciliter les déplacements fréquents qu'exige ce genre de vie, on ménage, dans tous les corps de bâtiments d'un phalanstère ou édifice de la phalange, des *rues-galeries* au premier étage et au bas, chauffées par tuyaux en hiver, et rafraîchies en été; puis, des couloirs sur colonnes entre les corps parallèles, et des souterrains sablés communiquant du phalanstère aux étables; moyennant quoi l'on peut parcourir à couvert les salles, ateliers et étables, sans savoir s'il fait chaud ou froid au dehors. Dans la campagne, on emploie de grandes voitures légères à dix-huit personnes pour le transport des groupes agricoles.

Quelques civilisés prétendent que cette distribution sera bien coûteuse : elle coûtera infiniment moins que les frais actuels de vêtements et voitures, mouillage et boue, rhumes, fluxions et fièvres, gagnées par les brusques transitions et les excès.

D'autres disent que la fréquente variété de séances consumera beaucoup de temps en déplacements : il en coûtera de cinq à quinze minutes, moins d'un quart d'heure en moyen terme, pour les déplacements champêtres, et moitié moins à l'intérieur.

Ceux qui regrettent ce chômage sont comparables à celui qui proposerait de supprimer le sommeil, parce que c'est un temps perdu pour l'industrie. C'est accélérer l'industrie, que de lui ménager des repos : le travail passionné des harmoniens sera ardent, ils feront en une heure ce que ne font pas en trois heures nos salariés lents, maladroits, ennuyés, musards, s'arrêtant et s'appuyant sur leur bêche dès qu'ils voient passer un oiseau. L'ardeur des harmoniens au travail deviendrait un excès nuisible, si elle n'était tempérée fréquemment par les relâches qu'exige le changement de séance. Mais les critiques veulent toujours juger le mécanisme sociétaire d'après les coutumes et moyens du système civilisé.

Je passe aux deux autres Passions mécanisantes.

La Cabaliste et la Composite sont en contraste parfait : la première est une fougue spéculative et réfléchie; la deuxième est une fougue aveugle, un état d'ivresse, d'entraînement qui naît de l'assemblage de plusieurs plaisirs des sens et de l'ame, goûtés simultanément.

La Cabaliste, ou esprit de parti, est la manie de l'intrigue très-ardente chez les ambitieux, les courtisans, les corporations affiliées, les commerçants, le monde galant.

L'esprit cabalistique a pour trait distinctif de mêler toujours les calculs à la passion : tout est calcul chez l'intrigant; ne fût-ce qu'un geste, un clin-d'œil, il fait tout avec réflexion et pourtant avec célérité. Cette ardeur de la 10ᵉ passion, dite *Cabaliste*, est donc une fougue réfléchie, formant le contraste de la fougue aveugle qui est le propre de la Composite, 12ᵉ passion. Chacune des deux stimule les groupes d'une Série industrielle par deux impulsions contrastées.

La Cabaliste est pour l'esprit humain un besoin si impérieux, qu'à défaut d'intrigues réelles, il en cherche avidement de factices, au jeu, au théâtre, dans les romans. Si vous rassemblez une compagnie, il faut lui créer une intrigue artificielle en lui mettant les cartes à la main, ou en machinant une cabale électorale. Il n'est rien de plus malheureux qu'un homme de cour exilé en province, en petite ville bourgeoise et sans intrigue. Un marchand retiré du commerce et isolé tout-à-coup des cabales mercantiles qui sont nombreuses et actives, se trouve, malgré sa fortune, le plus malheureux des hommes.

La propriété principale de la Cabaliste, en mécanique de série, c'est d'exciter les discords ou rivalités émulatives entre les groupes d'espèce assez rapprochée pour se disputer la palme et balancer les suffrages.

On ne verra pas s'accorder les groupes cultivant le beuré blanc précoce, le blanc tardif, le vert piqueté; ces groupes contigus en nuances sont essentiellement jaloux et discordants. Il en sera de même des trois groupes cultivant les reinettes jaune, grise et verte.

Le discord des nuances contiguës est loi générale de la nature : la couleur écarlate s'allie fort mal avec ses contiguës, cerise, nacarat, capucine; mais fort bien avec ses opposées, bleu foncé, vert foncé, noir, blanc. La note RÉ ne s'accorde point avec UT dièze, ni avec MI bémol qui lui sont contigus, très-peu avec UT et MI naturels qui lui sont sous-contigus. Redisons qu'il faut en harmonie sociétaire des discords comme des accords.

Mais les discords ne peuvent pas éclater entre groupes de nuances peu voisines comme ceux qui cultiveront la poire-perle et la poire-orange. Il existe déjà entre ces deux petites poires une différence trop saillante pour faire naître l'hésitation des juges; ils diront qu'elles sont bonnes toutes deux, mais trop peu rapprochées pour prêter au parallèle : dès-lors la jalousie, l'esprit de

parti n'éclateront pas entre les deux groupes qui les cultivent, on manquera le jeu de la Cabaliste.

Il faut donc, dans toute Série passionnée, soit d'industrie, soit de plaisir, former une échelle de fonctions très-rapprochées en nuances, *l'échelle compacte ou serrée.*

C'est un moyen sûr de donner un essor actif à la Cabaliste, élever chaque produit à une haute perfection, exciter une ardeur extrême dans les travaux, une grande intimité parmi les sociétaires de chaque groupe.

On manquerait ce brillant résultat si on n'excitait pas le raffinement de goûts parmi les consommateurs comme parmi les producteurs. Que servirait aux Harmoniens la grande perfection de culture dans chaque variété de produit, s'ils avaient affaire à un public moraliste et uniforme en ses goûts, ne mangeant que pour modérer ses passions, et s'interdisant tout raffinement de sensualité, pour le bien de la morale répressive? Dans ce cas, la perfection générale des cultures tomberait faute d'appréciateurs, l'esprit cabalistique perdrait son activité parmi les groupes de producteurs et préparateurs, l'industrie agricole retomberait dans la grossiéreté, comme aujourd'hui où l'on trouve à peine un centième des civilisés aptes à juger de l'excellence d'une denrée; d'où il résulte que le vendeur qui fausse les qualités a quatre-vingt-dix-neuf chances de vente contre une de refus : de là vient que tous les comestibles sont si mauvais en civilisation.

Pour obvier à ce désordre, l'état sociétaire élèvera les enfants à l'esprit cabalistique en trois emplois, en consommation, en préparation et en production. Il les habituera dès le bas âge à développer et motiver leurs goûts sur chaque mets, chaque saveur et chaque sorte d'accommodage; exiger sur les moindres comestibles des apprêts variés selon les divers goûts, former enfin l'échelle cabalistique en consommation, pour l'étendre par suite aux travaux de préparation, conserve et production.

Cette variété de goûts, qui serait très-ruineuse en civilisation, devient économique et productive en association; elle y procure le double avantage

D'exciter l'attraction industrielle,

Faire produire et consommer par séries.

Le mécanisme des Séries passionnées tomberait dès l'instant où il ne s'étendrait pas à la consommation : heureusement c'est là qu'il est le plus aisé de l'introduire par deux échelles ou séries

de goûts, une sur les apprêts, une sur les qualités. Cette échelle d'exigences naît d'elle-même partout où on laisse libre cours aux impulsions naturelles. Par exemple, dans une auberge où chacun paie son écot, et où il n'y a ni père, ni maître, ni influence qui oblige à dissimuler sa fantaisie, vous verrez, sur les moindres mets, sur une salade, sur une omelette, plusieurs goûts se manifester, désirer jusqu'à dix et douze variétés; presque autant de variétés que d'individus, si leur nombre n'excède pas sept.

Ainsi le penchant aux préparations graduées, ou cuisine par série, éclate partout où on ne le contraint pas. Je sais qu'il serait impossible en civilisation de satisfaire cette multiplicité de goûts; chaque ménage se ruinerait à faire une demi-douzaine de cuisines différentes pour le père, la mère, les enfants, les domestiques; c'est par cette raison que le père appelle à son secours la morale, qui prouve qu'on doit avoir des goûts uniformes qu'il dicte à sa volonté. Cela est bien en civilisation; mais nous allons parler d'un ordre où les variétés échelonnées seront plus économiques en préparation, et beaucoup plus productives en culture; on n'aura donc pas besoin d'entremettre la morale pour étouffer ce penchant.

En conséquence, la phalange d'essai devra s'attacher à provoquer parmi le peuple une grande variété de goûts sur tous les comestibles; on l'habituera à graduer les fantaisies en échelle compacte, en nuances minutieusement distinguées, et très-rapprochées. Sans cette échelle compacte, on ne parviendrait pas à établir, entre les groupes contigus de chaque série, des discords développant la passion dite Cabaliste, l'une des trois qui doivent diriger les séries.

La Composite ou exaltante, crée les accords d'enthousiasme. Il ne suffirait pas du ressort de cabale, ou esprit de parti, pour électriser les groupes dans leurs travaux : il faut mettre en jeu les deux contrastes, la fougue réfléchie de la Cabaliste, et la fougue aveugle de la Composite, qui est la plus romantique des passions, la plus ennemie du raisonnement. J'ai dit qu'elle naît de l'assemblage de plusieurs plaisirs des sens et de l'ame, goûtés simultanément. Elle est Composite bâtarde quand elle se forme de plusieurs plaisirs d'un seul ordre, tous sensuels ou tous animiques. Il faut que cette passion s'applique à tous les travaux sociétaires, que la Composite et la Cabaliste y remplacent les vils ressorts qu'on met en jeu dans l'industrie civilisée, le besoin de

nourrir ses enfants, la crainte de mourir de faim, ou d'être mis en réclusion dans les dépôts de mendicité.

Au lieu de ces mobiles abjects, l'ordre sociétaire sait, par emploi continuel des trois passions mécanisantes, et surtout de la Composite, animer chaque groupe industriel d'un quadruple charme ; savoir : deux illusions pour les sens et deux pour l'âme ; en tout, quatre sympathies entre les sectaires d'un même groupe.

Les deux sympathies de l'ame consistent dans les accords d'identité et de contraste.

Il y a accord d'identité entre les sectaires d'un groupe : ils sont nécessairement identiques d'opinion en faveur d'une fonction qu'ils ont choisie passionnément, et qu'ils peuvent quitter librement ; l'accord d'identité devient un charme puissant lorsqu'on se voit secondé par une troupe de coopérateurs, zélés, intelligents, bienveillants, au lieu de ces mercenaires gauches et grossiers, de ces fripons déguenillés qu'il eût fallu s'adjoindre en civilisation. La présence d'une compagnie gracieuse et amicale fait naître une vive ardeur à l'ouvrage, pendant la courte séance, un empressement à s'y retrouver, et à se réunir quelquefois dans des repas de groupe, aux époques où le travail est interrompu.

Le second charme de l'ame est celui du contraste : j'ai dit et je dois répéter que, pour le faire naître parmi les divers groupes industriels d'une série, il faut les écheloner par nuances consécutives et rapprochées, employer l'ordre compacte et serré d'où naissent les discords de chaque groupe avec ses contigus, et les accords avec les groupes opposés au contre-centre. (*Voyez* sur ce sujet le tableau d'une série libre et complète, qui est placé à la fin du chapitre IV.)

Outre les deux sympathies de l'ame, en identité et contraste, un groupe industriel doit être stimulé par deux autres véhicules de charme sensuel, qui sont le charme de perfection spéciale, ou excellence à laquelle chaque groupe élève son produit, et l'orgueil des louanges qu'il en reçoit, puis le charme de perfection collective, ou luxe d'ensemble qui règne dans les travaux et produits de la série entière.

Quelques groupes peuvent manquer d'un de ces quatre charmes ou le posséder faiblement ; peu importe, car il suffit déjà de deux charmes pour créer l'Attraction industrielle : on verra d'ailleurs qu'elle a beaucoup d'autres sources, et j'en compterai au-delà de douze dans les chapitres suivants. Il est dans l'ordre que

l'industrie sociétaire présente des amorces aussi nombreuses que les dégoûts de l'industrie civilisée.

Cet aiguillon de charmes sensuels et spirituels sera incomplet, peu actif dans la phalange d'essai ; mais on y en verra de beaux germes croissant rapidement ; et ces lueurs suffiront à faire entrevoir le haut degré où s'élèvera le charme industriel, quand le nouvel ordre aura acquis de la consistance, et roulera sur une génération élevée en harmonie, préservée de la double disgrace dont les enfants sont frappés par l'éducation civilisée, qui perclut les corps par la fausse gymnastique, et les ames par les préjugés.

Pour résumer sur ces trois passions dites mécanisantes qui sont les trois ressorts organiques d'une Série industrielle, observons que, si elles ne sont pas développées toutes trois combinément, l'Attraction industrielle ne naîtra pas, ou bien si elle apparaît, ce sera pour s'amortir peu à peu, et s'évanouir bien vite.

Ainsi la condition à remplir pour s'élever à l'industrie attrayante, est d'abord de former des séries de groupes subordonnées au jeu de ces trois passions :

Rivalisées par la CABALISTE, ou fougue réfléchie qui engendre les discords entre groupes contigus, pourvu que l'échelle des groupes soit compacte, formée de goûts et de fonctions très rapprochées en variétés.

Exaltées par la COMPOSITE, ou fougue aveugle, qui naît du charme des sens et de l'ame, quand ces deux sortes de charmes sont réunis et soutenus des quatre accords cités plus haut.

Engrenées par la PAPILLONNE, qui est le soutien des deux autres, et maintient leur activité par les courtes séances, par les options de nouveau plaisir qu'elle présente périodiquement, avant qu'on n'arrive à la satiété ni même à la tiédeur.

J'insiste sur l'importance de la Papillonne, qui est la plus proscrite ; sur la nécessité des séances courtes et variées, principe qui condamne toute l'industrie civilisée : observons les effets de cette méthode en matériel et en passionnel.

En MATÉRIEL, elle produit l'équilibre sanitaire : la santé est nécessairement lésée, si l'homme se livre douze heures à un travail uniforme, tissage, couture, écriture ou autre qui n'exerce pas successivement toutes les parties du corps et de l'esprit. Dans ce cas, il y a lésion même par le travail actif de culture, comme par celui de bureau ; l'un excède les membres et viscères, l'autre vicie les solides et fluides.

C'est pis si le travail actif ou inactif est continu pendant des mois, des années entières. Aussi voit-on dans certains pays un huitième de la population ouvrière affligée de hernies, indépendamment des fièvres nées d'excès et de mauvaise nourriture. Diverses fabriques de produits chimiques, de verrerie et même d'étoffes, sont un véritable assassinat des ouvriers, par le seul fait de continuité du travail. Il serait exempt de danger, si on n'y employait que de courtes séances de deux heures, tenues seulement deux ou trois fois par semaine.

La classe riche, faute de ce régime, tombe dans d'autres maladies; apoplexie, goutte, rhumatisme, inconnues du pauvre cultivateur. L'obésité, si commune chez les riches, dénote un vice radical d'équilibre sanitaire, un régime contre nature dans leurs travaux comme dans leurs plaisirs. La destination sanitaire de l'homme est dans cette variété perpétuelle de fonctions qui, exerçant tour à tour chaque faculté du corps et de l'esprit, maintiendrait chez toutes l'activité et l'équilibre. C'est précisément le but que manquent les sybarites parisiens, tout en se flattant de savoir vivre *si bien et si vite*, genre de vie qui n'est réservé qu'aux Séries passionnées et dont les Parisiens ne connaissent que le désir sans avoir aucune idée de la chose.

En Passionnel, la Papillonne produit l'accord des caractères, même des contraires; exemple : A et B sont deux personnages d'humeur incompatible, mais il arrive que sur soixante groupes que fréquente A, il s'en trouve un tiers, vingt où ses intérêts coïncident avec ceux de B, et où il tire parti des goûts de B quoique opposés aux siens. Il en est ainsi des goûts de B à l'égard de A; dès-lors sans s'aimer ils ont l'un pour l'autre des ménagements, de la considération, une protection intéressée.

Ainsi l'intérêt qui désunit les amis dans l'état civilisé, réunit les ennemis mêmes dans l'état sociétaire : il y concilie les caractères antipathiques, par coopération indirecte, née de l'engrenage ou papillonnage de fonctions qu'opèrent les courtes séances.

C'est par cette brièveté de séances qu'une série, ne fût-elle que de trente personnes, peut introduire ses sectaires dans cent autres séries, former avec elles des liens d'amitié et d'intérêt. On verra que cet engrenage est indispensable pour arriver aux deux buts principaux qui sont 1° la répartition équitable du triple dividende affecté au capital, au travail et au talent, 2° l'accord

parfait en intérêt par voie de la cupidité qui est aujourd'hui la plus féconde source de discordes.

C'est donc par emploi de la passion la plus proscrite des philosophes, de la Papillonne, que nous allons résoudre tous les problèmes sur lesquels ils ont échoué. Combien ils vont se désespérer de n'avoir jamais fait le calcul des courtes séances et des résultats qu'elles produiraient !

Il faut être comme les moralistes, ennemi de la nature et de l'évidence, pour nier ce besoin de variété, qu'on voit dominer même en affaires matérielles. Toute jouissance long-temps prolongée devient abusive, émousse les organes, use le plaisir : un repas de quatre heures ne se terminera pas sans excès ; un opéra de quatre heures finit par affadir le spectateur. L'ame est exigeante autant que le corps sur cette variété ; aussi les cœurs sont-ils très-sujets au variable chez la grande majorité des deux sexes.



Chaque homme et chaque femme voudraient avoir un sérail si la dépendance et la loi ne s'y opposaient. Les graves Hollandais, si moraux à Amsterdam, ont à Batavia leurs sérails assortis en femmes de trois couleurs, blanches, négresses et métisses. Voilà le secret de la morale, elle n'est qu'hypocrisie adaptée aux circonstances, et jetant le masque dès qu'elle peut le faire impunément.

Les races ont besoin d'alternat et croisement en végétaux comme en animaux. A défaut de cette variété elles s'abâtardissent. Les estomacs ont de même besoin d'alternat : une variété habituelle de mets facilite les digestions ; mais l'estomac rebutera bientôt le meilleur mets, s'il lui est présenté chaque jour.

L'ame se blasera sur l'exercice de toute vertu qui ne sera pas relayée par quelque autre vertu. L'esprit exige aussi cet alternat : les caractères fortement dominés de la passion dite PAPILLONNE, ont besoin d'avoir à la fois deux ou trois intrigues, soit en ambition, soit en amour, lire deux ou trois ouvrages cumulativement.

La terre même veut des alternats de semailles et productions : la plante veut des alternats de reproduction par graines, plants, marcottes, etc. ; le sol veut des échanges et transports de terre ; toute la nature veut donc la variété ; il n'existe au monde que les moralistes et les Chinois qui veuillent la monotonie, l'uniformité ; aussi les Chinois sont-ils les êtres les plus faux et les plus éloignés des voies de la nature.

Les moralistes mêmes approuvent indirectement ce besoin de

variété, car ils nous promettent des *charmes toujours nouveaux* dans l'obéissance à leurs saines doctrines de mépris des richesses, amour de l'ennui, de la mauvaise cuisine, du brouet noir, etc.

Les trois passions, Cabaliste, Papillonne et Composite, étant les plus critiquées par la morale, qui est l'antipode de la nature, on doit présumer que ces passions jouent un grand rôle dans le mécanisme social voulu par la nature ; elles y tiennent le gouvernail, car ce sont elles qui dirigent les Séries passionnées : toute série est faussée en mécanisme, si elle ne favorise pas l'essor combiné de ces trois passions qui forment le genre neutre dans la gamme des douze :

Genre actif, les quatre passions de l'ame, les groupes;

Genre passif, les cinq passions des sens;

Genre neutre, les trois passions mécanisantes;

elles sont neutres parce qu'elles ne sont que jeu de quelques unes des neuf autres; chacune des trois ne peut se développer qu'autant qu'elle met en mouvement au moins deux des neuf autres.

C'est par cette raison qu'elles ont échappé aux regards des analystes, et que personne n'a daigné leur accorder un brevet d'existence : je n'ai pu les découvrir qu'à la suite de calculs sur le genre neutre méconnu des modernes, quoique admis chez les anciens. Sur ce point comme sur tout autre, le génie moderne s'éloigne de plus en plus des voies de la nature, tout en vantant son vol sublime vers la perfectibilité.

Observons que les trois passions neutres conduisent au but, à l'harmonie et à l'équilibre des passions, par tous les moyens que dédaigne la morale; on verra dans le cours de l'abrégé que cet équilibre si vainement rêvé, naît du jeu de la Papillonne qui prévient tous les excès en présentant toujours de nouveaux plaisirs avant qu'on n'ait eu le temps d'abuser du plaisir présent. Elle amène donc les passions à l'équilibre par affluence de plaisirs et non par modération raisonnée, car elle opère par emploi de deux fougues,

La Cabaliste ou fougue réfléchie,

La Composite ou fougue aveugle,

qui toutes deux pousseraient aux excès, même en vertu, sans l'intervention périodique de la Papillonne ou manie de voltiger d'un plaisir à l'autre.

Ainsi les Séries industrielles seront dirigées par trois moteurs

les plus réprouvés de la morale, par deux fougues contrastées que tempérera l'inconstance. Tel est le secret de l'équilibre des passions; l'on n'y arrivera que par des voies opposées à nos visions de modération et de raison glaciale, que par emploi des passions les plus diffamées, telles que la gourmandise et la cupidité : elles sont en régime sociétaire les plus utiles à l'harmonie générale : on en jugera dès la 3e section où commence l'application des principes exposés dans les deux premières.

Nota. Ce chapitre étant le plus important de tous, puisqu'il contient la définition des trois ressorts qui doivent tout diriger, il m'a paru nécessaire de lui donner l'étendue que devrait avoir chaque chapitre d'un sujet aussi neuf. Tout y sera sans couleur faute de détails explicatifs. *Sic voluêre dii :* ainsi l'exige le monopole de génie qui repousse toute idée neuve, et restreint une science nouvelle à quelques pages, en vertu du principe :

« Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis. »

Avec leur bel esprit atteindront-ils au but où conduit ma théorie ? *Attacher à la pratique de la vertu quadruple plaisir des sens et de l'ame, au lieu de quadruple disgrace qu'on en recueille si on se confie aux dogmes de la morale.*

CHAPITRE VI.

Des trois effets obligés en mécanisme de séries passionnées.

Nous passons des trois Causes ou ressorts, aux trois Effets qui en doivent naître. Lorsqu'un point de doctrine est de la plus haute importance et forme la base d'une théorie inconnue, il convient de le reproduire sous diverses faces, afin de le mettre à portée des divers esprits. La méthode la plus régulière peut échouer vers certains lecteurs; il faut donc recourir ici à la précaution usitée en mathématiques où l'on donne la preuve et la contre-preuve. Ce chapitre sera la contre-preuve du précédent; c'est le même sujet expliqué en sens inverse.

Les trois Passions Mécanisantes ou Neutres, sont les Causes en formation de Séries passionnées : car elles poussent en tout sens

à cette distribution; elles produisent trois effets obligés qui sont, dans chaque Série passionnée :

E. de CABALISTE : l'échelle compacte parmi les groupes.

E. de PAPILLONNE : la brièveté et l'option de séances.

E. de COMPOSITE : l'exercice parcellaire en fonctions.

Nous allons établir la démonstration sur ces trois effets, prouver qu'ils sont les leviers par lesquels doivent opérer les trois passions, qu'aucune des trois ne peut agir utilement sans l'emploi du levier auquel on la voit ici accolée. Ce sera descendre des causes aux effets, ensuite nous remonterons des effets aux causes.

Déjà j'ai traité de la Cabaliste et de son effet spécial. Dans le cours du chapitre V j'ai démontré la nécessité de *l'Échelle compacte*, pour exciter l'esprit cabalistique, les jalousies et rivalités émulatives entre les groupes : il faut, pour les piquer d'émulation, mettre l'opinion en suspens, créer l'indécision des juges. L'opinion n'hésiterait pas (70), s'il fallait juger sur deux espèces peu voisines, prononcer sur le rang des groupes cultivant la pomme reinette ou la calvine; mais on hésitera, on controversera sur deux variétés de reinette ou de calvine, sur la priorité à donner aux groupes qui les cultivent. Cette balance de suffrages fera naitre les jalousies, prétentions, discords et intrigues, entre les groupes cultivant ces deux pommes rivales. Ces luttes sont l'aliment de la passion dite cabaliste; elle repose sur des prétentions échelonnées par variétés et même par ténuités, mais non par espèces : elle veut, dans les séries, la graduation la plus minutieuse, la plus compacte possible.

Je passe à un deuxième levier, *l'Exercice parcellaire* d'où dépend l'essor de la Composite.

La distribution parcellaire consiste à affecter un sous-groupe à chaque menue fonction d'un service : prenons pour exemple la culture d'une fleur, soit la Jonquille.

Le groupe qui s'y adonne a bien des fonctions à remplir, distinguons en trois catégories.

Les *aratoires*; bêcher, fumer, amender, mélanger, arroser les terres, sont autant de fonctions différentes à chacune desquelles on affectera quelques sectaires du groupe, et non pas le groupe entier dont plusieurs membres n'auraient pas de goût pour exercer sur toutes ces branches.

Les *mobilières* : soins des outils et ustensiles, préparation et pose des tentes (car en harmonie tout carreau de fleurs est pa-

rasolé contre le grand soleil et la grande pluie), soin du belvédère et des vêtements de travail qui y sont déposés. (Chaque groupe a un pavillon d'abri à proximité du terrain de ses cultures.)

Les *reproductives*; soin des bulbes, leur évulsion et séparation, l'étiquetage et classification des variétés, cueillette et conserve des graines, semis de graines.

Enfin la fonction pivotale, celle des archives, puis l'accessoire, celle des rafraîchissements.

Voilà pour le moins une douzaine de fonctions distinctes. Aucun sectaire ne voudra les exercer toutes, il en adoptera seulement une ou deux, trois au plus; il faudra donc former une douzaine de sous-groupes affectés à chacune de ces fonctions parcellaires : l'Attraction industrielle étant toujours parcellaire et jamais intégrale, on serait assuré d'ennuyer et rebuter tous les sectaires, si on exigeait que chacun d'eux vaquât à toutes les fonctions : mais le groupe ne fût-il que de douze personnes on pourra aisément en former douze groupes chacun de trois, quatre, cinq individus passionnés pour telle branche et même pour plusieurs des douze.

Examinons comment cet exercice parcellaire est une source d'enthousiasme et de luxe industriel, développant la passion dite Composite.

Chacun des sous-groupes se passionne fortement pour la parcelle d'industrie qu'il a choisie, et y développe la dextérité, l'intelligence qu'on apporte dans toute fonction attrayante préférée : il en résulte que chacun des douze sous-groupes se repose sur les onze autres du soin d'élever toutes les autres branches à la perfection : chacun dit aux onze autres : nous soignerons au mieux la parcelle que nous choisissons, soignez de même la vôtre et tout l'ensemble sera parfait.

La confiance, l'amitié, le charme seront d'autant plus vifs qu'on aura donné plus d'extension à cet exercice parcellaire, appliquant chaque individu aux fonctions où il excelle et qu'il préfère.

Pourquoi le travail en civilisation est-il accablant *même dans le cas d'attraction?* c'est que le maître est obligé de veiller à tout. J'en ai souvent conféré avec des florimanes obligés de s'adjoindre pour la grosse besogne des mercenaires qui volent graines et bulbes, si on leur commet le soin de les planter, arracher, recueillir; et qui, loin de prendre aucun intérêt au travail, le traînent en longueur, le compromettent pour être occupés une

journée de plus. Aussi arrive-t-il qu'un homme qui veut cultiver fleurs ou fruits, tombe dans le dégoût; il est dupé, volé, partout où il n'est pas présent; il est servi gauchement par ceux des mercenaires qui ont de bonnes intentions; ses travaux agricoles ne sont pour lui qu'un calice d'amertume, sans parler des risques de vol. On a vu un maréchal de Biron mourir de chagrin de ce que tous les fruits du jardin qu'il soignait lui-même furent volés en une nuit. Voilà les charmes de la civilisation perfectible, voilà les doux plaisirs que la morale garantit aux amis des travaux champêtres.

Comparez à ce mécanisme de fourberies qu'on nomme civilisation, les plaisirs d'une industrie exercée sociétairement et parcellairement, dans un ordre de choses où *le vol et la fraude sont impossibles*; comparez au triste sort d'un agronome civilisé, le contentement de ces douze sous-groupes dont chacun, sûr d'exceller dans sa parcelle favorite, se repose sur les onze autres du soin d'élever toutes les branches du travail à la perfection où il élève la sienne; et décidez après cela si l'industrie civilisée est compatible avec la nature de l'homme qui se plaint à bon droit de n'y trouver qu'un abîme de piéges et d'inquiétudes, qu'un océan de disgrâces.

Envisageons maintenant le mode parcellaire comme voie du luxe industriel nécessaire pour alimenter la Composite, ou exaltation qui n'admet rien de modéré en plaisirs.

Chacun des douze sous-groupes cultivant telle fleur, tient à stimuler les autres, en leur prouvant qu'il est un digne coopérateur; il veut, à cet effet, donner le plus grand lustre à la parcelle de travail qu'il a choisie; de là naissent les subventions personnelles pour le faste de chaque branche.

Crésus est membre du sous-groupe des tentes de la renoncule glacée (à deux couleurs, une en dessus, une en dessous). Lucullus est un sectaire de la renoncule panachée-jaspée : tous deux, très-jaloux du suffrage public, veulent faire briller leur fleur favorite : ils font les frais de tentes somptueuses en étoffe de soie à franges, festons et panaches. La phalange ne fournirait que des tentes élégantes en coutil rayé, ils en veulent de magnifiques, afin que l'étranger, attiré par ce luxe, accoure vers leurs carreaux de renoncules, et qu'elles figurent en reines des parterres de la contrée.

Tout homme riche en fera autant pour les sous-groupes dont

il sera membre ; de là naîtra le luxe général des cultures et ateliers, et par suite le charme industriel porté à l'exaltation qui est nécessaire au jeu de la douzième passion, dite Composite.

L'on va objecter qu'il ne se trouvera pas un Lucullus dans chaque sous-groupe industriel, notamment dans ceux de cordonniers et de savetiers, où les Lucullus ne se presseront pas de s'enrôler comme aux œillets et aux renoncules : c'est fort mal jugé. On verra plus loin que l'éducation sociétaire a la propriété de disséminer en toutes fonctions les gens riches, pourvu que cette classe soit en proportion numérique suffisante, et en graduation régulière.

En principe, reconnaissons que l'exercice parcellaire a la propriété de répandre sur l'industrie les deux sortes de charme, le matériel par le faste qu'il crée dans chaque branche, et le spirituel par l'enthousiasme qu'il fait naître dans chaque sous-groupe, ravi d'être dégagé de telles et telles fonctions inhérentes à son travail, et de les voir exercées par des collègues intelligents.

Souvent l'exercice parcellaire s'opère par embranchement : si tel groupe ne fournit pas une masse de sectaires suffisante pour tel service, comme celui des tentes, on pourra, en puisant dans plusieurs groupes ou séries, réunir une masse passionnée pour ce service, et qui exécutera pour divers groupes de fleuristes.

Sans l'exercice parcellaire, les groupes ne jouiraient pas du charme d'identité de goûts ; car, sur douze hommes passionnés pour la culture de l'œillet, aucun des douze n'aura de penchant pour douze fonctions que comporte cette culture, dès-lors ses sectaires tomberaient en discorde, s'ils manquaient à faire une répartition parcellaire des travaux.

D'autre part le charme de contraste n'existerait pas entre deux groupes qui ne seraient pas enthousiastes d'eux-mêmes : le charme ne s'établit que sur des contrastes d'harmonie, et non sur ceux de discorde.

L'exercice parcellaire est donc le moyen d'élever au plus haut degré la passion dite Composite ou exaltante ; en assurer le plein essor. Il repose sur l'exercice parcellaire, comme l'essor de la Cabaliste repose sur l'échelle compacte, poussée aux variétés et ténuités.

J'ai démontré que les deux leviers nommés ***échelle compacte*** et ***exercice parcellaire***, étant appliqués à des séries de groupes libres, y assurent l'essor des deux passions dites Cabaliste et

Composite. Il reste à prouver que le troisième levier, les *courtes séances à option*, étant appliqué à des séries de groupes libres, y assure l'essor de la passion dite Papillonne.

Si l'on suppose que chaque individu ait eu libre choix sur ces courtes séances, plus elles seront courtes et multipliées, mieux on atteindra à l'équilibre de passions, au préservatif des excès.

De là vient que les riches en association sont plus robustes que les pauvres; ils ont plus de moyens de papillonner, varier les séances jusqu'à une trentaine par jour, prévenir la satiété par emploi du *Parcours* ou réunion cumulative de plaisirs nombreux et rassemblés dans une même séance. Les riches n'ont pas ces jouissances en civilisation. Les courtes séances ne donneront plein essor à la Papillonne que dans un ordre où les plaisirs seront exempts de tout danger, et où le papillonnage ne pourra conduire chacun qu'au plus grand bien de ses intérêts et de sa santé.

Au résumé, les trois ressorts organiques de série,

La Cabaliste, ou fougue réfléchie,

La Composite, ou fougue aveugle,

La Papillonne, ou manie de variété,

sont tellement identifiés avec les trois leviers nommés Echelle compacte, Exercice parcellaire et Courtes Séances à option, qu'on peut indifféremment établir la théorie sur les Ressorts ou les Leviers, car ils naissent les uns des autres : l'action de ces six moteurs est inséparable dans une Série passionnée ; et en considérant

Les trois Ressorts comme CAUSES,

Les trois Leviers comme EFFETS,

on peut vérifier de deux manières la régularité d'une série ; car la dissection de son mécanisme doit présenter,

Les trois Causes en action, produisant les trois Effets,

Et les trois effets produits par l'impulsion des trois causes.

C'est une double méthode pour la vérification ; et chacun pour s'assurer si une Série industrielle est juste, soit en théorie, soit en pratique, aura l'option de ces deux pierres de touche : il suffit qu'on puisse voir dans une série les trois causes en action, pour qu'on soit assuré d'y trouver les trois effets; *et vice versâ*.

Puisque la théorie sociétaire ne repose que sur l'art de faire mouvoir combinément les trois Passions mécanisantes qui doivent diriger le tout, on ne saurait trop étudier ces trois passions sur lesquelles j'ajoute quelques détails.

Nos moralistes blâment l'*Esprit cabalistique*; cependant les économistes et les littérateurs ne cherchent qu'à l'exciter dans toute branche d'industrie ou de jouissance, par les variations de modes, par la controverse en affaires de goût, en peinture en poésie, etc., sur des raffinements de l'art inaperçus du vulgaire. C'est par une échelle de ces nuances délicates, qu'une Série passionnée sait électriser une vingtaine de groupes, et communiquer ce raffinement cabalistique, des consommateurs aux producteurs; elle dissémine, au sortir des courtes séances, chacun de ses sectaires : ils vont, de la consommation, prendre part à un travail de production, et y porter l'esprit de parti dont ils sont animés.

Nos compagnies administratives, dans leurs messes d'installation, demandent au Saint-Esprit de les préserver de l'esprit de cabale, les rendre tous frères, tous unis d'opinion; c'est inviter le Saint-Esprit à se mettre en révolte contre Dieu; car si le Saint-Esprit anéantissait l'esprit cabalistique, il détruirait la passion que Dieu a créée pour opérer sur les discords que doit contenir toute série bien échelonnée.

Le Paraclet, loin de déférer à leur demande incongrue, laisse les passions dans l'état où Dieu les a créées; aussi voit-on, au sortir de la messe, que les députés, loin de vouloir s'unir d'opinion, vont organiser des comités cabalistiques, des menées d'intrigues et d'esprit de parti. Tel est constamment le fruit de cette prière déraisonnable, où ils invitent l'Esprit Saint à imiter les philosophes, et à vouloir changer les lois de Dieu sur l'emploi des passions.

La Composite est tellement inhérente à la nature de l'homme, qu'on méprise tout être qui a le goût des plaisirs simples, borné à une seule jouissance. Qu'un homme ait une table exquise pour lui seul, sans y inviter jamais personne, il sera criblé de quolibets bien mérités; mais s'il réunit chez lui une compagnie bien assortie, où l'on goûte à la fois *plaisir des sens* par la bonne chère et *plaisir de l'âme* par l'amitié, il sera prôné, parce que ses banquets seront plaisir *composé et non pas simple.*

Une ambition n'est louable qu'autant qu'elle met en jeu les deux ressorts organiques de cette passion, intérêt et gloire : elle est vile, si elle n'a pour mobile que l'intérêt seul, elle est illusion perfide si elle ne tend qu'à la gloire; il faut donc l'élever du simple au composé, en recherchant à la fois l'intérêt et la gloire. Un amour n'est beau qu'autant qu'il est amour composé, réunissant

le double charme des sens et de l'âme; il devient trivialité ou duperie, s'il se borne à l'un des deux plaisirs.

La Papillonne est voie d'équilibre entre les facultés corporelles et spirituelles, gage de santé du corps et de progrès de l'esprit. Elle seule peut créer cette bienveillance générale que rêvent les philosophes, car si l'on dissémine les collaborateurs d'un travail dans cent autres groupes, il arrive de cet engrenage que chaque groupe a des amis dans tous les autres; c'est le contraire du mécanisme civilisé, où chaque profession est indifférente aux intérêts des autres, souvent même hostile avec elles.

La Papillonne est donc la sagesse présentée sous les couleurs de la folie; il en est de même des deux autres.

Ces trois passions sont fort actives chez les enfants, sexe neutre, qui, étant dépourvu des deux passions dites *affectueuses mineures*, amour sexuel et amour paternel, se livre d'autant plus aux trois Passions mécanisantes : aussi voit-on les enfants enclins à *la cabale*, à *l'exaltation* et au *papillonnage*, même dans leurs jeux, qu'ils ne continuent jamais au-delà de deux heures sans varier. C'est d'après cette disposition des enfants, que la manœuvre de série sera plutôt organisée parmi eux que parmi les pères.

J'ai dû définir amplement ces trois passions et les trois leviers qu'elles emploient, afin de prévenir les dispositions arbitraires en fondation sociétaire. On aura sur chaque Série industrielle deux trinités de règles dont il faudra vérifier l'observance; et toute dérogation à l'une des six règles rendra une série suspecte, comme un or qui, à la touche, se montre inférieur en titre. C'est par cette épreuve qu'on pourra se convaincre que tous les établissements soi-disant sociétaires, qu'on forme en Angleterre et en Amérique, sont vicieux au suprême degré, puisqu'on n'y connaît, ni la formation et l'emploi des Séries passionnées, ni les six règles à observer dans cette formation, qui est l'affaire primordiale en mécanique sociétaire.

Il reste à expliquer en quel sens les Séries passionnées tendent collectivement à l'unité d'action qui est but de Dieu en mouvement social comme en matériel.

Les passions sont distinguées en trois ordres, l'actif ou les quatre affectueuses, le passif ou les cinq sensuelles, et le neutre ou les trois mécanisantes qui opèrent en développant combinément les deux autres ordres; elles opèrent en action unitaire, car elles n'entravent rien, elles développent les trois ordres en pleine affinité.

La morale, au contraire, veut mettre en lutte les trois ordres de passions; elle veut que celles de l'âme étouffent les impulsions des sens, que la raison réprime celles de l'âme, et que les neutres soient exclues d'intervention; elle tend donc à étouffer ou faire entrechoquer les trois ordres de passions, sacrifier les unes aux autres, au lieu de les associer dans un développement commun et libre à toutes, d'où naîtrait l'unité d'action.

Le système de la philosophie n'établissant que divergence, entraves et conflits dans le jeu des passions, est une duplicité d'action organisée en tous sens; il est l'opposé de l'unité et doit donner des résultats contraires à ceux de l'unité; elle nous ferait jouir d'un bonheur composé et non pas simple, bonheur des sens et de l'âme à la fois; la morale qui met les passions en conflit et sacrifie l'une à l'autre, ne produit que malheur composé et non pas simple, malheur des sens et de l'âme chez l'immense majorité.

Aussi le juste qui sous le regime sociétaire obtiendrait la fortune et l'honneur, ne recueille-t-il que pauvreté et diffamation sous le régime philosophique ou civilisé. C'est un résultat dont on s'indigne et qu'on trouvera fort sage quand on connaîtra les lois du mouvement social; car Dieu nous laissant le libre arbitre, l'option pour ses lois ou pour celles des philosophes, nous devons attendre des lois de l'homme tous les résultats opposés à ceux des lois de Dieu, double bonheur pour les méchants et double malheur pour les bons : tel est l'effet constant de la civilisation ou régime philosophique.

Dieu déplore comme nous cet état de subversion inévitable dans les premiers âges d'un globe; il nous laisse toujours libres d'en sortir : l'attraction qui nous interprète son code sociétaire, ne cesse jamais de se faire entendre; il nous est toujours facile d'en calculer les impulsions, d'en déterminer le mécanisme et d'organiser le régime des Séries passionnées où elle veut nous conduire.

CHAPITRE VII.

Des séries faussées. — Correctifs à y appliquer.

A la suite des règles prescrites dans les chapitres V et VI, il faudrait donner quelques applications ou exemples de Séries faussées; des *Cacographies passionnelles* qui exerceraient le

lecteur à discerner dans quels cas une série passionnée remplit les conditions d'attirer à l'industrie, dans quel cas la série est faussée, mal équilibrée et susceptible de corrections.

Pour bien concevoir la méthode exacte, il faut étudier la fausse. J'en avais préparé des exemples dans les deux séries suivantes, A et B, contenant chacune sept groupes de cultivateurs de poires.

SÉRIE A *très-faussée.*

AILE SUPÉRIEURE.	*Poires cassantes.*	Groupe du martin-sec. — du messire-jean.
CENTRE. .	*Poires fondantes.*	Groupe du beurré-blanc. — du beurré-gris. — du beurré vert-piqueté.
AILE INFÉRIEURE.	*Poires farineuses.*	Groupe du bon-chrétien. — du rousselet.

Groupes. SÉRIE B *peu faussée.*

AILE SUPÉRIEURE.	1, 2 :	cultivant	2 sortes de beurré blanc.
CENTRE.	3, 4, 5,	—	3 sortes de beurré gris.
AILE INFÉRIEURE. .	6, 7.	—	2 sortes de beurré vert.

Il faudrait expliquer dans quel cas ces séries violeront ou observeront les règles de *rivalité, exaltation, engrenage,* établies chap. V; et les règles de *échelle compacte, courtes séances, exercice parcellaire,* établies chap. VI; comment la série B se rapprochera de ces règles tout-à-fait violées par la série A; comment cette série A manquera des quatre ressorts de sympathie, en identité, en contraste, en perfection spéciale, en perfection collective.

Pour traiter exactement ce sujet, il faudrait un chapitre de même étendue que les précédents V et VI : d'autres qui suivront exigeraient encore plus d'étendue.

Cependant des critiques notables et dignes de foi en pareille matière, exigent une extrême brièveté, trois cents pages, sous peine de ne pas être lu. Il faut donc se borner à indiquer les sujets dont on devrait traiter. Les effleurer, ce serait créer des doutes au lieu de donner des éclaircissements.

Les discussions contenues dans ce chapitre que je franchis, tendaient à prouver :

Qu'il y a lacune de discords dans toute série industrielle échelonnée par espèces, comme serait une série de douze groupes cultivant douze espèces de fleurs bulbeuses, Tulipe, Lys, Jonquille, Narcisse, Tubéreuse, Iris, Dahlia, etc., qu'il faut échelonner les groupes d'une série, au moins par variétés, et préférablement par ténuités et minimités, jamais par espèces, encore moins par genres, les variétés étant la plus basse des graduations d'où naisse le discord.

J'ai déjà établi ce principe en traitant de l'échelle compacte qui peut seule créer la controverse, l'obstination des partis et l'émulation qui s'ensuit. Il faut amener les groupes vicinaux d'une série au point de se traiter respectivement d'esprits faux, de profanes, d'hérésiarques, gens sans goût et sans raison. La série B indiquée ci-dessus approcherait de ce mécanisme de discords obstinés, tandis que la série A ne produirait que l'apathie, la fraternité.

La série A n'exciterait aucun intérêt parmi les autres; la série B aurait de tous côtés des partisans qui s'entremettraient à ses intrigues. Elle serait engrenée d'intrigue avec la masse de la phalange, lien que la série A ne saurait pas créer. Celle-ci a le vice d'embrasser une culture de région et non de canton, car on ne trouvera presque jamais un canton d'une lieue carrée, dont les terres puissent convenir aux trois genres de poires cassantes, fondantes et farineuses. La nature varie les qualités de sol, de lieue en lieue, de deux en deux, de trois en trois lieues; dès-lors une série qui voudra adopter trois genres, courra le risque d'échouer dans deux, être faussée par insuffisance d'attraction et d'enthousiasme.

Au contraire, une série qui n'embrasse qu'un genre ou moitié d'un genre, et qui en perfectionne les variétés et ténuités, excite l'enthousiasme dans les cantons voisins comme dans le sien; elle atteint à l'engrenage interne et externe en intrigues.

Cette règle est l'opposé des méthodes civilisées où chaque province, chaque village voudrait s'assortir de toutes les espèces, et se passer de tout achat chez les voisins. On suit le principe contraire en harmonie; un canton aime mieux se borner à une espèce de poire ou de pomme de terre, en cultiver vingt variétés ou ténuités, et en fournir vingt charriots aux cantons voisins, de qui il recevra vingt charriots d'autres espèces que son terrain n'élèverait pas à la perfection nécessaire pour le mécanisme d'at-

traction passionnée. Toutefois ajoutons que, dans l'état sociétaire, on n'aura pas à redouter les fourberies commerciales qui aujourd'hui font redouter les échanges et obligent chacun à cultiver vingt espèces de légumes ou de fruits, pour se préserver de relations avec des voisins malveillants et trompeurs.

J'ai dit (64) que ceux qui essaieront de fonder sans moi une phalange d'essai, tomberont dans mille erreurs sur la distribution de leurs Séries passionnées; ils en fausseront les neuf dixièmes, tout en croyant suivre littéralement les règles, comme dans la série A, qui, au premier coup d'œil, semble très-régulière, et qui pourtant est un assemblage de tous les vices;

Son centre manque de lien avec les deux ailes,

Chaque aile est d'échelle lâche, non compacte (54),

Chaque division est apathique faute de discords.

J'y compterais bien d'autres vices, quoique le centre soit bon, si on l'envisage isolément.

Des séries distribuées de la sorte, ne formeraient qu'une cacophonie et non pas une harmonie passionnée; non seulement elles avorteraient en Attraction industrielle, mais elles échoueraient tout net en mécanisme de répartition, puis on s'en prendrait à l'inventeur, on dirait que sa théorie est une belle chimère. J'ai donné pour cette distribution des règles très-précises, aux chap. V et VI; il eût convenu d'ajouter ici des cacographies, pour habituer l'étudiant à l'application complète de la méthode; si elle n'est pas suivie en plein, on verra tout le mécanisme industriel manquer de rivalités, d'exaltation et d'engrenage.

Le principal vice de la série A est le défaut de discords entre groupes contigus; les espèces 1, 2, 6, 7, n'ont point de rivalités avec le centre qui, de son côté, n'en a point avec elles. Tout le mécanisme de rivalité et d'émulation tombe, si l'échelle n'est pas bien compacte. Indiquons le remède à ce vice, le moyen de rétablir la compacité, qui interdit toute échelle d'espèces.

Je suppose que, dans une phalange, les goûts se manifestent de manière à former la série A, il faudra bien la tolérer, toute vicieuse qu'elle est, car on ne doit jamais entraver l'essor de l'attraction; mais l'art viendra au secours de la nature, et pour ramener cette série à la compacité, l'assemblée directrice, ou aréopage de phalange, examinera d'abord laquelle des cinq espèces contenues dans la série convient le mieux au terrain local : je suppose que ce soit l'espèce fondante nommée Beurré; il faudra manœuvrer

pour faire prévaloir cette culture, sans contrarier l'attraction de personne. On déclarera donc que les quatre espèces des ailes sont inconvenantes au terroir, et ne peuvent pas illustrer le canton, figurer dans son écusson (1). Elles seront mises *en éclipse*, et devront porter au drapeau la cravate de demi-deuil, crêpe violet à frange d'argent, indiquant le désavœu du canton.

En même temps on fera des efforts pour organiser une série complète en Beurés, comme celle B, l'élever à dix, douze, quinze groupes ; et organiser, s'il se peut, une seconde série de poires fondantes, Bézy ou autres, afin d'engager pleinement le genre où il peut exceller.

Quant aux quatre groupes éclipsés, s'ils donnent des fruits passables, on les adjoindra comme rameaux bâtards à des séries de leur espèce, qui excelleront dans d'autres cantons.

Dans tout jugement sur les espèces à éclipser, la faveur ne peut avoir aucune influence, car c'est la contrée entière qui est juge *par le fait*, par son empressement ou son insouciance à demander commercialement tel produit. Les sortes qui ne trouvent que peu ou point d'acheteurs, sont évidemment médiocres et passibles d'éclipse.

En suivant cette marche, tout canton se restreindra aux espèces où il pourra exceller en culture ou fabrication, et négligeant tout ce qu'il pourrait produire en qualité médiocre, il le prendra par assortiment semblable à la série B, dans les cantons qui y excelleront, et à qui il vendra pareil assortiment de sortes où il excellera lui-même.

Toutes ces fournitures seront faites par échelle assortie, graduée et compacte. Une phalange ne vend pas mille quintaux de blé en telle qualité, elle vend mille quintaux distingués en échelle de cinq, six, sept nuances de saveur dont elle a fait l'épreuve en

---

(1) En harmonie, les armoiries ou écussons ne sont pas insignifiants comme parmi nous ; ils sont emblématiques des moyens d'industrie et de célébrité que possède une phalange ; ils représentent ses richesses naturelles et artificielles.

La civilisation toujours déraisonnable, ne choisit que des écussons vides de sens, un lion passant, une croix potencée, un champ de gueules au pal de sable, et autres niaiseries dignes d'une société qui n'est en tout sens qu'un chaos de déraison et de fausseté.

boulangerie, et qu'elle fait distinguer selon les terrains de récolte et les méthodes de culture.

Sur les moindres denrées ou légumes, une phalange ne vendrait jamais en total une de ses qualités; on ne livre commercialement qu'une échelle de variétés assorties, parce qu'il faut consommer par séries de qualités, afin d'établir parmi les producteurs des séries bien intriguées; il faut lier exactement la consommation à la production, appliquer à toutes deux un mécanisme identique : cet ordre sera expliqué aux sections suivantes.

Dans l'état sociétaire, chaque canton ne produira que des denrées exquises; mais chacun aura besoin de s'approvisionner chez vingt de ses voisins, contre l'usage des civilisés. Le commerce vicinal des harmoniens sera au moins centuple du nôtre, car sur chaque légume, rave ou chou, une phalange tirera dix approvisionnements de dix phalanges voisines, chez qui elle prendra dix chargements de choux renommés, en leur envoyant autant de chargements de la qualité de choux où elle excellera, et qu'elle livrera par échelle de saveurs graduées.

Cet énorme commerce ne s'établira que sur les bonnes qualités seulement; les médiocres ne trouveront pas d'acheteur, parce que leur emploi fausserait le mécanisme d'attraction industrielle, les trois règles de rivalité, exaltation, engrenage.

Un tel mécanisme sera le contraire de notre monde à rebours, de notre civilisation perfectible, où tout le mouvement industriel s'opère à contre-sens des trois règles ci-dessus. Aussi voit-on chez nous les denrées de mauvaise qualité vingt fois plus abondantes et plus faciles à placer que les bonnes auxquelles personne ne veut mettre un juste prix, et qu'on ne sait pas même distinguer des mauvaises : la morale, habituant les civilisés à manger le bon et le mauvais indifféremment. Cette brutalité de goûts est l'appui de toutes les fourberies mercantiles et agricoles, ainsi qu'on en jugera par le parallèle des deux mécanismes sociétaire et civilisé.

CHAPITRE VIII.

Des sortes et doses d'Attraction.

Pour complément des notions élémentaires, analysons les degrés de l'Attraction industrielle et les emplois à en faire. Ces degrés sont au nombre de trois :

L'Attraction directe ou convergente,
L'indirecte ou mixte,
L'inverse ou divergente et faussée,

1° L'attraction est DIRECTE quand elle naît de l'objet même sur lequel s'exerce une industrie. Archimède, en étudiant la géométrie; Linnée, la botanique; Lavoisier, la chimie, ne travaillent point par appât du gain, mais par un ardent amour de la science. Un prince qui cultive des œillets, des orangers, une princesse qui élève des serins, des faisans, ne travaillent pas par cupidité, car ce soin leur coûtera plus qu'il ne leur produira; ils sont donc passionnés pour l'objet même, pour la fonction même.

Dans ce cas, l'attraction est directe ou convergente avec le travail; cette sorte d'attraction règnera dans les sept huitièmes des fonctions sociétaires, lorsque les Séries passionnées seront méthodiquement formées.

La plupart des espèces animales et végétales domestiques peuvent exciter l'attraction directe en régime sociétaire : elle pourra s'appliquer au pourceau même, quand les Séries industrielles seront bien intriguées.

2° L'attraction n'est qu'INDIRECTE quand elle naît d'un véhicule étranger à l'industrie, d'une amorce suffisante pour en faire surmonter passionnément les goûts, sans appât de gain. Telle est la situation d'un naturaliste qui entretient des reptiles dégoûtants, des plantes vénéneuses; il n'aime pas ces êtres immondes auxquels il donne des soins, mais le zèle pour la science lui fait surmonter le dégoût avec passion, même sans bénéfice.

Cette attraction indirecte s'adaptera aux fonctions sociétaires dépourvues d'attrait spécial; elles formeront un huitième dans la masse des travaux d'une phalange.

3° L'attraction DIVERGENTE ou faussée, est celle qui discorde avec l'industrie et l'intention; c'est la situation où l'ouvrier n'est mu que par besoin, vénalité, considérations morales, sans gaîté, sans goût à son travail, sans enthousiasme indirect.

Ce genre d'attraction, inadmissible dans les Séries passionnées, est pourtant le seul que sachent créer la politique et la morale : c'est celui qui règne dans les sept huitièmes des travaux des civilisés. Ils haïssent leur industrie, elle est pour eux une alternative de famine ou d'ennui, un supplice où ils vont à pas lents, d'un air pensif et abattu.

Toute attraction divergente est une répugnance réelle, un état

où l'homme s'impose à regret un supplice. L'ordre sociétaire est incompatible avec ce troisième genre ; et jusque dans les occupations les plus répugnantes, comme le curage des égoûts, il doit atteindre au moins à l'attraction indirecte, mettre en jeu des ressorts exempts de vénalité, des impulsions nobles comme esprit de corps, esprit religieux, amitié, philanthropie, etc.

Il faudra donc parvenir à bannir tout-à-fait d'une phalange sociétaire l'attraction divergente, travail de *pis-aller,* fondé sur la crainte du besoin.

Plaçons ici le parallèle des sortes et doses d'attraction industrielle dans les deux régimes.

L'ordre civilisé présente :

1|9 d'attraction indirecte;

7|9 d'attraction divergente, répugnance passive;

1|9 de répugnance active, ou refus d'industrie de la part des riches oisifs, des filous, des mendiants, etc., etc.

L'analyse du régime sociétaire présentera :

1|9 d'attraction indirecte ;

7|9 d'attraction directe ;

1|9 de chômage, obligé par maladie, infirmité, vieillesse ou basse enfance, mais non par goût.

L'attraction directe s'étendra donc à l'immense majorité des travaux, et l'indirecte au surplus : celle-ci y sera encore très-forte, et égale aux plus véhémentes que nous connaissions.

L'appât du gain qui, chez le salarié, n'excite qu'une attraction divergente, un pis-aller d'option entre la famine et l'ennui, sera souvent un ressort noble dans l'association ; par exemple : s'agit-il d'une invention urgente et négligée, comme le moyen préservatif de la fumée, l'ordre sociétaire saura allier les deux amorces de cupidité et de gloire. Je suppose qu'il offre un prix de dix francs pour la découverte du procédé anti-fumeux. Celui qui résoudra le problème recevra solennellement, de la part du globe, une somme de *cinq millions* de francs, à répartir sur chacune des cinq cent mille phalanges que pourra former la population actuelle. L'inventeur recevra aussi un diplome de magnat du globe, jouissant par toute la terre des honneurs attachés à ce rang. (Quel est l'aveuglement de ces savants ennemis de la théorie sociétaire qui va les élever à une si haute fortune !)

Elle serait colossale même dans les plus petites branches ; car si une bagatelle, ode ou symphonie, est récompensée à deux sous

par vote de la majorité des cinq cent mille phalanges du globe, l'auteur en reçoit la notification par le congrès d'unité sphérique. Muni de cette pièce, il fournit sur Constantinople (siège naturel du congrès) une traite de la somme de cinquante mille francs. Il peut gagner plusieurs fois dans le cours d'une année, cette somme et de plus fortes. Une bonne pièce dramatique obtient-elle un franc? C'est pour l'auteur cinq cent mille francs comptant; plus, un produit de vente des exemplaires, au moins dix par phalange, soit cinq millions d'exemplaires, sans possibilité de fraude ni contrefaçon. Si on accorde à l'auteur quatre sous de profit par exemplaire, c'est encore un million. Total, quinze cent mille francs de bénéfice pour une bonne pièce, tragédie ou comédie, avec garantie que l'examen, l'admission et la représentation ne pourront pas être différés d'un instant, et qu'aucune intrigue ne pourra prévaloir dans le jugement à porter. (*Voyez* I, 352.)

Je ne crains pas d'assurer que bientôt les corps savants déclareront eux-mêmes qu'ils étaient en démence lorsqu'ils repoussaient la théorie sociétaire plus désirable pour eux que pour aucune autre classe de civilisés.

La deuxième attraction, *l'indirecte*, qu'on n'emploiera que rarement en régime sociétaire, peut fournir encore de puissants moyens; en voici un exemple.

En 1840, une mine de houille fut inondée à Liége, et quatre-vingts ouvriers y étaient enfermés sans subsistance. Pour les délivrer à temps, il fallait faire en très-peu de jours une percée considérable : tous leurs camarades s'y entremirent avec ardeur; les plus forts sollicitaient la préférence par point d'honneur, et l'on fit en quatre jours un travail auquel des salariés auraient employé vingt jours. Aussi les relations disaient-elles : *Ce qu'on a fait en quatre jours est incroyable;* et ce n'était pas par vénalité, car les ouvriers se croyaient insultés quand on leur parlait d'argent pour les encourager à forcer de travail et sauver leurs camarades enfouis.

Il est donc évident qu'un ouvrage répugnant par lui-même, comme celui d'une percée de mineurs, peut devenir *attrayant indirectement*, s'il est soutenu d'impulsions nobles. Telle est la faculté dont jouissent les Séries passionnées : elles créent une quantité de ces attractions indirectes, qui sont au moins égales en force aux directes : on en jugera à l'article PETITES HORDES.

J'ajoute sur l'attraction indirecte un second exemple. A l'assaut

de Mahon, les soldats français escaladèrent des rochers si escarpés, que le maréchal de Richelieu ne concevant pas comment ils avaient pu réussir, voulut le lendemain, par forme de parade, faire une répétition de cet assaut. Les soldats ne purent pas gravir de sang-froid ces rochers qu'ils avaient escaladés la veille sous le feu de l'ennemi. Cependant ce n'était pas l'espoir du pillage qui les avait stimulés, car il n'y a rien à piller dans une citadelle : c'était l'esprit de corps, la fougue aveugle qu'une masse passionnée communique à chacun de ses membres. Dans ce cas, les coopérateurs font des prodiges incroyables pour ceux mêmes qui les ont opérés. (Effet de la douzième passion, Composite ou exaltante.)

On en a vu tant d'exemples, que cette belle propriété de l'attraction indirecte aurait dû fixer enfin l'attention. Notre siècle. engoué d'industrialisme, aurait dû mettre au concours la recherche des moyens d'appliquer à l'industrie l'une ou l'autre des deux attractions, directe et indirecte, qui enfantent des prodiges. Les animaux industrieux, castors, abeilles, ont reçu de la nature le don d'attraction *directe* pour leur industrie ; cette nature n'aurait-elle point en réserve quelque moyen de communiquer à l'homme la faculté d'attraction industrielle dont jouissent les animaux ?

Ici une redite (26) est nécessaire ; la philosophie nous enseigne *qu'il ne faut pas croire la nature bornée aux moyens connus*. Cette nature peut donc avoir quelques moyens inconnus de nous, pour introduire l'attraction dans l'exercice de l'industrie, mais où chercher ces moyens ? C'est encore la philosophie qui nous l'apprend, car elle ordonne « d'explorer en entier le domaine de la » science, croire qu'il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque » chose à faire. » Or, tout est à faire en recherches sur l'Attraction, sur son analyse et ses emplois ; on n'a pas encore commencé ni proposé ce travail, on n'a pas même fait la distinction préalable des trois sortes d'attractions que je viens de définir ; c'est un sujet dont la philosophie s'obstine à empêcher l'étude : et cependant comment résoudre le problème d'introduire l'attraction directe et indirecte dans l'exercice de l'industrie, si on ne veut pas consentir à étudier l'Attraction par analyse et synthèse ? *Quærite et invenietis.*

APPENDICE A LA PREMIÈRE SECTION.

CHAPITRES OMIS.

J'y ai traité huit sujets élémentaires, et j'en ai omis au moins double et triple nombre : on s'apercevra de cette lacune; par exemple, on trouve dès les premières lignes de la Section, un tableau des quatre groupes distingués en deux majeurs et deux mineurs. Là-dessus le lecteur dira : « Que signifie cet argot scien- » tifique de groupes majeurs et mineurs ? » On ignore qu'il faudrait pour l'expliquer un ample chapitre, puis un autre pour classer les quatre groupes en deux composés et deux simples, et pour indiquer les caractères qui motivent cette division.

A cela on réplique : « dites-nous les choses en sommaire. » J'y consens pour faire voir que trop de brièveté embrouille une matière neuve au lieu d'en donner des notions satisfaisantes. Essayons.

La différence du majeur au mineur tient aux influences des deux principes, matériel et spirituel, nommés CORPS ET AME. Les groupes de famille et d'amour sont d'ordre mineur, parce que le principe matériel y domine, surtout dans celui de famille qui est fixément sous le joug du matériel, car on ne peut pas rompre le lien du sang, changer de parents comme on change d'amis, d'amours, d'associés. Le groupe familial n'est donc pas libre : par suite de cette chaîne perpétuelle, il est vicieux en mécanique de passion, et ne peut y produire le bien que par absorption de son caractère anti-social, de son égoïsme qui porte un père à sacrifier la société à sa famille, se croire tout permis pour l'intérêt de sa femme et de ses enfants.

Le groupe d'amour quoique fortement assujetti au principe matériel n'en est pas esclave : le principe spirituel domine parfois en lien d'amour, comme quand on quitte une très-belle maîtresse pour en prendre une sans beauté, dont l'esprit ou les qualités vous ont captivé. Ainsi ce groupe n'étant pas sous la dépendance exclusive du matériel est le plus noble des deux mineurs.

Le groupe d'ambition ou lien corporatif a pour dominantes la gloire et l'intérêt. Il est influencé par la richesse ou matière industrielle, qui est plus noble que la corporelle; à ce titre et à celui d'amour de la gloire il est de l'ordre majeur, de celui où domine le principe spirituel.

Le groupe d'amitié est presque entièrement dégagé du matériel; à part les convenances d'industrie, il est tout au principe spirituel. Il est donc d'ordre majeur. (*Voyez* sur les huit ressorts élémentaires des quatre groupes. III, 347.)

J'appelle *composés* les deux groupes d'ambition et d'amour, parce qu'ils ont *dans les Séries passionnées et non pas en civilisation,* la propriété de développer en équilibre direct les deux principes, matériel et spirituel, maintenir en juste balance les ressorts de l'âme et des sens. tout en leur donnant libre cours.

Les deux autres groupes sont d'ordre simple, parce qu'ils ne peuvent arriver à l'équilibre des sens et de l'âme que par voie indirecte; il faut que l'un se rallie à la matière dont il est trop dégagé (voyez ce ralliement, section 4e Petites Hordes); et que l'autre se dégage de la matière dont il est trop esclave (*Voyez* 5e section les adoptions sympathiques et les hoiries disséminées.) deux groupes n'arrivent donc à l'harmonie que par voie indirecte ou dérogation à leurs caractères essentiels.

Les deux définitions qu'on vient de lire laissent trop à désirer; elles effleurent des points de doctrine qui auraient besoin de longs commentaires; elles obscurcissent le sujet au lieu de l'expliquer; elles prêtent le flanc aux sceptiques et aux ergoteurs; c'est pour éviter cet inconvénient que souvent je franchirai telle question, je glisserai sur telle autre. Non que je sois embarrassé de fournir tous les éclaircissements; j'ai, sur les problèmes d'harmonie, dix fois plus de solutions à donner qu'on n'aura d'objections à élever; mais je dois négliger ce qui nous engagerait trop avant dans la théorie. Quant aux exposés sommaires qu'on demande, je viens de prouver qu'ils ne serviraient qu'à élever des doutes au lieu de répandre des lumières.

Pour satisfaire sur cette double division des groupes,

En *majeurs et mineurs*, en *composés et simples*,

il faudrait au moins deux chapitres de l'étendue des V et VI, et autant sur chaque propriété contrastée des quatre groupes : soit celle d'entraînement; s'il s'agit de braver un péril dans le cas de guerre ou d'incendie, les quatre groupes sont soumis à des influences très-différentes.

Groupe d'amitié : tous s'entraînent confusément.
= d'ambition : le supérieur entraîne l'inférieur.
= d'amour : le féminin entraîne le masculin.
= de famille : l'inférieur entraîne le supérieur.

(*Voyez* III, 345, 346, les contrastes des groupes en influence relative au ton et à la critique.) L'examen de chacun de ces sujets est indispensable en étude des groupes, et obligerait à de longs développements, des parallèles et des contrastes, le tout étayé d'application aux propriétés des quatre sections coniques, types des quatre groupes. (48)

Brisant sur ces problèmes je me borne à rappeler que l'Attraction passionnée qu'on a prise pour une amusette, est une science immense et géométrique ; et puisqu'on n'en veut admettre qu'un aperçu très-succinct, il faut s'en rapporter sur le choix des matières, au seul homme qui ait parcouru pendant trente années ce nouveau monde scientifique. L'abrégé qu'on désire aura atteint son but, s'il amène les lecteurs à reconnaître l'impossibilité d'exposer superficiellement cette vaste science à laquelle je comptais donner non pas un abrégé, mais neuf gros volumes compactes, dont deux furent publiés en 1822, pour préluder sur les diverses branches et sonder l'opinion sur l'étendue qu'il conviendrait de donner à chacune. Au lieu de m'éclairer sur ce point, on m'a répondu par des invectives, récompense ordinaire des inventeurs, surtout en France.

Ici je me bornerai aux documents nécessaires pour un essai approximatif d'association domestique et agricole. Quand cet essai sera fait, on reconnaîtra l'importance de la nouvelle science, et on regrettera inutilement d'en avoir manqué le traité. Notre dix-neuvième siècle suit ici la marche du quinzième, qui se décida à croire au nouveau monde continental, lorsqu'il vit Colomb de retour avec les blocs d'or et les sauvages cuivrés. Ces conversions *in extremis* ou retour à la bonne voie quand le péché n'est plus possible, sont habituelles chez la civilisation moderne ; elle niera le *nouveau monde industriel* jusqu'au dernier moment ; peu importe, puisqu'il suffira d'un petit comité de fondateurs pour opérer subitement la métamorphose universelle : *pauci, sed boni.*

SECTION DEUXIÈME.

DISPOSITIONS DE LA PHALANGE D'ESSAI.

TROISIÈME NOTICE.

PARTIE MATÉRIELLE DES PRÉPARATIFS.

CHAPITRE IX.

Préparatifs en matériel et personnel. — Admission installation successive.

Je dois prévenir dès le début, et je devrai rappeler fréquemment que, pour être en état de diriger une approximation sociétaire ou phalange *d'échelle réduite*, il faut connaître le mécanisme de la phalange de pleine échelle à dix-huit cents personnes. L'opération en échelle réduite n'emploiera que le quart des capitaux qu'exigerait l'autre; mais on ne pourrait pas juger des réductions que chaque branche peut subir en petite échelle, si on ne connaissait pas le plein mécanisme, l'harmonie en grande échelle. C'est celle qu'on va décrire dans les cinq sections de principes et application, 1, 2, 3, 4, 5; elles serviront de base pour le calcul de l'échelle réduite placée à la suite de la 5e section. Il faudra donc, lorsqu'on trouvera les perspectives trop éblouissantes, se souvenir qu'on n'opérera pas si grandement, mais qu'il faut connaître ce mécanisme de haute harmonie des passions pour déterminer les réductions dont il est susceptible dans ses bas degrés.

Je distingue les préparatifs matériels en trois branches :

1° La formation de la compagnie actionnaire;

2° Les constructions, approvisionements, plantations;

3° Les engagements et installations successives.

1° *Formation de la compagnie :* Comme il faudra suivre à cet égard une marche très-opposée aux méthodes usitées, éviter la cohue des petits actionnaires, *pauci sed boni*, je crois à propos de renvoyer ce sujet à l'article CANDIDATURE placé à la post-face. Bornons-nous à supposer cette compagnie toute formée, et pourvue du capital nécessaire pour fonder en grande échelle, puisque c'est sur la grande échelle qu'il faut étudier la théorie, pour savoir fonder en échelle réduite.

2° Les *distributions matérielles du canton d'essai.* Elles seront exposées dans tout le cours de cette 2e section, ainsi que les dispositions relatives au mécanisme d'attraction, point sur lequel une compagnie d'actionnaires tomberait à chaque pas dans de graves erreurs, si elle se guidait sur le préjugé dominant.

3° Les *engagements, admissions et installations consécutives.* On suivra à cet égard une méthode opposée à celle des établissements civilisés, où l'on installe brusquement et d'un seul jet tous les coopérateurs. L'installation de la phalange d'essai (je la suppose complète) devra s'opérer en cinq actes, savoir :

	Les salariés, cohorte subsidiaire....	100
Germe,	1, le noyau et la régence....	300
Quart d'exercice,	2, la classe préparatoire.....	400
Demi-exercice,	3, la classe mixte...........	600
Trois quarts d'exe,	4, la classe aisée............	400
Plein exercice,	5, la classe riche...........	200
Et pour la fondation approximative 900 seulement......		2000

Il faut un peu forcer de nombre dans la phalange d'essai, l'élever à 1900 et 2000, y compris la cohorte salariée, parce qu'elle aura plus de difficultés à surmonter que celles qu'on fondera postérieurement et qu'on réduira d'abord à 1800 et ensuite à 1700 : le nombre fixe étant 1620, qu'il faudra un peu excéder, surtout pendant les premières générations qui manqueront de vigueur.

La méthode exigerait que je traitasse d'abord des bâtiments, des terrains ; mais ce serait un détail un peu aride que je diffère. Commençons par la règle à suivre en installation progressive des essaims.

Si l'édifice et les plantations pouvaient se trouver tout prêts, on installerait toute la phalange dans l'espace de neuf mois, sa-

voir : 1er essaim en Août, 2e en Septembre, 3e en Octobre, 4e en Mars, 5e en Mai.

On ne pourrait pas opérer si rapidement en grande échelle, parce qu'il faudrait construire et planter, puis installer dans les portions d'édifice à mesure qu'elles seraient prêtes. J'estime donc que l'installation comprendrait un terme de 21 à 24 mois; celle en échelle réduite se bornera à trois essaims qu'on installera, 1er en Août, 2e en Octobre, 3e en Mars; et avant tout les cent salariés, gens de peine, dont deux tiers d'hommes et un tiers de femmes, qu'on emploiera aux dégrossissements et fonctions qui ralentiraient l'Attraction industrielle. Cette centaine de salariés sera la béquille de la phalange d'essai, très-gênée par les lacunes d'attraction, et obligée de s'étayer d'un appui soit en grande, soit en petite échelle.

Si la compagnie d'actionnaires voulait engager tout-à-coup les 1900 personnes ou les 800 d'échelle réduite, elle échouerait: d'abord elle serait rançonnée par la classe ouvrière qui, ne sachant pas à quoi on va l'employer, serait fort exigeante sur les conditions; d'autre part les classes aisée et riche n'auraient pas de confiance et refuseraient tout engagement. Il s'agit d'amener les unes et les autres à solliciter l'admission comme une insigne faveur; et pour y réussir il suffira d'opérer judicieusement sur le premier essaim.

On traitera avec la classe industrieuse en stipulant l'option d'une somme fixe, que l'engagé pourra exiger en cas de mésintelligence dans les partages sociétaires du bénéfice (je supprime à regret des détails importants sur ces engagements); la régence ne doutera pas de l'accord dans la répartition; mais comme les engagés en douteront, il faudra les satisfaire par cette option d'un fixe.

Si le terrain contient quelque grand bâtiment, château ou monastère qu'on aura loué, on y installera d'abord le noyau ou premier essaim d'environ trois cents, plus la régence. Il se composera en grande partie de jardiniers qui prépareront les vergers, feront les transplantations et tous les ouvrages dont on doit s'occuper long-temps à l'avance; introduction des animaux, conserve de fruits et légumes, plantation de végétaux qui, comme l'asperge et l'artichaut, ne fructifient pas dès la première année.

Le premier travail sera de former ces débutants au développement de l'attraction, faire éclore leurs passions, leurs goûts, leurs

instincts; ils seront fort étonnés, pères et enfants, de ce que, au lieu de les rudoyer et moraliser, on ne s'occupera qu'à favoriser leurs goûts, répandre du charme dans leurs fonctions par les séances courtes et variées, les classer en groupes et sous-groupes qu'on exercera à se passionner cabalistiquement pour tels mets, telles préparations, à graduer et échelonner les goûts des trois sexes, qui sont très-distincts.

Une compagnie d'actionnaires ne manquerait pas de réprouver ce procédé, et de prétendre qu'il faut discipliner cette réunion selon les saines doctrines du commerce et de la morale : envisageons mieux le but. Il ne s'agira pas de former des civilisés, mais des Harmoniens, les amener à l'Attraction industrielle par la prompte formation des Séries passionnées. Plus tôt elles seront formées, plus tôt cette attraction naîtra; or, la voie la plus courte est la gourmandise raffinée et échelonnée; elle formera d'abord les séries en consommation, ensuite l'échelle sériaire s'étendra aux préparations culinaires : ce mécanisme, une fois organisé aux tables et aux cuisines, s'établira par suite dans les cultures et les ateliers de conserve. C'est une thèse à traiter aux troisième et quatrième sections : je me borne à la faire entrevoir.

Cette facile sagesse de gastronomie échelonnée, est le ressort que Dieu nous a ménagé pour opérer promptement et sûrement en mécanique d'attraction, réussir dès le premier mois d'essai. Une telle sagesse charmera tous les débutants; elle ne sera pas très-lucrative sur le premier essaim de trois cents personnes, car les bénéfices du régime sériaire ne s'établissent que sur le nombre 600; mais ce sera une semaille nécessaire à préparer les voies du régime de l'Attraction industrielle qui s'établira à l'entrée du deuxième essaim, et d'où naîtra le quadruple produit.

Remarquons à ce sujet que, sur la gastronomie, la culture des fleurs, l'emploi de l'opéra et autres fonctions réputées frivoles ou vicieuses, je serai obligé de contredire sans cesse les doctrines civilisées; je ne conteste pas que ces fonctions ne soient nuisibles dans l'état actuel, mais je les envisage en application au régime des Séries passionnées où elles deviennent voies de bien.

Dès que le peuple des villages et villes voisines connaîtra le genre de vie que mènent les trois cents débutants, leurs travaux à choix et en courtes séances, variées au moins quatre fois par jour, le service de leurs tables à option sur des qualités graduées, la sollicitude des chefs pour varier les plaisirs des hommes, fem-

mes et enfants, ce sera un sujet de rumeur extrême chez toute la classe industrieuse du voisinage. On ne s'entretiendra que du bien-être des débutants ; toute famille d'ouvriers, d'artisans, de petits cultivateurs, ambitionnera leur poste, et quiconque aura hésité sur l'engagement, viendra le solliciter comme haute faveur.

Je suppose qu'à cette époque une aile du phalanstère sera déjà construite et habitable : on engagera donc le deuxième essaim de quatre cents personnes, dont une partie en ouvriers instructeurs, charpentiers, charrons, cordonniers, serruriers ; une partie en petits cultivateurs, puis des instituteurs d'école primaire, car le régime des Séries passionnées excite bien vite le peuple et les enfants à demander l'instruction qu'ils n'acceptent que forcément en civilisation.

Dans l'engagement de ce deuxième essaim, la régence aura l'option sur les bons ouvriers qui, séduits par le train de vie des sociétaires, se présenteront en nombre décuple du nécessaire, et l'on pourra choisir les meilleurs.

Le noyau se trouvant porté à sept cents par cette recrue, passera de la manœuvre de dégrossissement à celle de sous-approximation, ou quart d'exercice.

Alors commencera l'essai du mécanisme des séries qui ne peut pas être ébauché à moins de six cents personnes (*Voyez* le tableau de la phalange, chap. X, en tribus et chœurs.) La régence livrera à tous les engagés leurs trousseaux de travail et de parade ; les groupes commenceront à aller au travail avec drapeaux, hymnes, fanfares. On établira aussi trois degrés pour les tables qui auront été bornées à deux espèces dans le premier essaim, plus celle de la régence.

Ce ne sera qu'après cette ébauche du mécanisme sériaire qu'on pourra entrevoir les propriétés de l'attraction, sa justesse géométrique, le préservatif d'excès par alternat de plaisirs, la perfection du travail et l'ardeur industrielle croissant en raison des raffinements gastronomiques, l'amour des richesses devenant voie de vertu, l'entrainement des enfants au travail productif, l'emploi des discords en harmonie générale, et l'accord indirect des antipathies. Tous ces prodiges, dont on verra des germes sur une masse de sept cents personnes, ne pourraient pas se manifester dans le noyau de trois cents ; mais celui de sept cents et même six cents, donnera des résultats qui ne laisseront aucun doute sur

la chute prochaine de la civilisation. (*Voyez* les détails en troisième et quatrième sections.)

Alors tous les regards se fixeront sur cet embryon de l'harmonie; les actions en seront recherchées à double prix : beaucoup de gens de la classe riche demanderont à faire partie du troisième essaim, que la régence travaillera à rassembler, ou plutôt ACCEPTER.

L'admission sera d'autant plus recherchée, qu'on verra déjà éclater l'une des plus belles propriétés du régime sériaire, le ***vingtuplement relatif*** de richesse, ou faculté de quadrupler le produit effectif, 4000 pour 1000, et de mener, dans la phalange, avec une somme de 4000 francs, le train de vie qui en coûterait 20000 en civilisation.

L'on ne sera admis que difficilement au troisième essaim, qui devra se composer d'instituteurs, d'habiles artisans, de cultivateurs expérimentés, d'agronomes, d'artistes chargés de donner la haute éducation aux plébéiens de la phalange, et surtout aux enfants.

Quant au choix à faire sur les prétendants riches ou pauvres, on devra s'attacher à diverses qualités réputées vicieuses ou inutiles en civilisation, telles sont :

La justesse d'oreille musicale,
La politesse des familles,
L'aptitude aux beaux arts,

et suivre diverses règles opposées aux idées philosophiques,

Préférer les familles ayant peu d'enfants,
Introduire un tiers de célibataires,
Rechercher les caractères titrés de bizarrerie,
Etablir l'échelle graduée en âges, fortunes, lumières.

L'industrie sociétaire tire grand avantage de certaines facultés, comme la justesse d'oreille, que méprisent les sophistes, d'après leur principe, ***qui bien chante et danse, peu avance***, principe très-faux en mécanique sociétaire, et surtout dans la phalange d'essai, qui ***avancera beaucoup*** si elle a un peuple très-poli, bien chantant et dansant.

D'abord elle aura (je parle de la grande échelle) une somme énorme à percevoir sur les curieux payants : cette seule branche de bénéfice triplera le capital des actionnaires. On manquerait en grande partie cette récolte, si la phalange ne présentait aux curieux qu'un peuple grossier, inhabile aux évolutions matérielles

de l'harmonie, et à la manœuvre de passions qui exige beaucoup de raffinement.

Comme il faudra un assortiment d'ouvriers instructeurs, au moins trois en chaque métier, afin d'établir la concurrence de méthodes; si chacun de ces ouvriers, tirés de la ville, amenait une famille considérable, on aurait presque moitié de pères et enfants non habitués à l'agriculture, ce qui fausserait le mécanisme sociétaire où l'agriculture doit tenir le haut rang.

Dans les crédits et comptes courants relatifs aux avances de subsistance, vêtements, logement et autres, la phalange ne connaît jamais de familles, mais seulement des individus qui ont leur compte distinct. Un homme ne peut pas traiter en commun pour sa femme et ses enfants; on stipule pour chacun individuellement, sauf les enfants au-dessous de trois ans, qui sont tenus aux frais de la phalange quand ils sont de la classe pauvre. D'après cela, tout ouvrier surchargé de petits enfants recherchera l'admission; mais la régence n'acceptera d'enfants que selon les proportions convenables : je les indiquerai ailleurs.

Il conviendra que la phalange, dès l'entrée du troisième essaim, ait au moins deux tiers de ses végétaux en espèces fécondes; on devra donc faire les frais de transplanter les arbres fruitiers, avec encaissement du massif de terre qui contient les racines. Si l'arbre est grand et qu'on ne puisse pas employer cette méthode, on suivra celle récemment publiée en Ecosse par sir Stuart, et qu opérant par déchaussement des racines, permet de transplanter avec succès les arbres de toute grandeur. Moyennant ces dispositions on ne courra pas le risque de fausser le mécanisme pendant deux ou trois ans, par des travaux ingrats et mal intrigués, comme seraient ceux de jeunes vergers qui ne passionneraient pas les groupes, tant qu'on n'y verrait pas de fruits.

La phalange d'essai devra, même en échelle réduite, pourvoir au bien-être d'une centaine de salariés qu'elle s'adjoindra, les élever au demi-bonheur sociétaire par les variantes de fonctions et autres moyens, leur garantir l'admission dans les premières phalanges à fonder, ou dans la leur si elle n'est que réduite, extensible de 900 à 1800. Il faut que tout soit heureux dans cette réunion, même les animaux; leur bien-être est une branche essentielle de l'harmonie sociétaire, et une des sources de sa richesse. Elle s'appauvrirait et fausserait son mécanisme, si elle donnait dans l'égoïsme de Platon qui, au lieu de chercher

un remède aux misères de l'humanité, remerciait les dieux d'avoir échappé au malheur commun, d'être né homme et non femme, Grec et non barbare, libre et non esclave. Je reviendrai sur cet égoïsme de Platon et consorts : faut-il s'étonner qu'avec un tel caractère les philosophes aient manqué le calcul de l'attraction qui tend au bonheur de tous ?

Il est aisé de prévoir que tout ouvrier, tout paysan, voudra, en entrant dans la phalange, abonner sa femme et ses enfants à des tables de degré inférieur, les placer en troisième degré, s'il s'abonne en deuxième. Il voudra aussi s'allouer tout le montant du fixe ou somme d'option accordée dans les engagements ; n'en céder qu'une parcelle à la femme et aux enfants. Tels sont les tendres pères civilisés ; les tendres paysans veulent tout pour eux sous prétexte de soutenir la morale douce et pure : ces tyrannies maritales et paternelles sont inadmissibles en régime sociétaire. D'ailleurs au bout d'un mois, tout sociétaire dédaignera cette rapacité civilisée, et sera assez satisfait d'être exempt de l'entretien de femme et enfants qui, par effet de l'attraction industrielle, gagneront bien plus que leurs frais.

La phalange pourvue de son troisième essaim pourra s'élever à *la grande approximation ou demi-exercice* qui exige 1300 personnes. Alors commenceront les opérations de haute harmonie, comme l'*éducation attrayante ou naturelle* qui n'aura pu être qu'ébauchée dans le quart d'exercice borné à 700 personnes.

L'éducation naturelle (troisième section) sera la plus puissante amorce pour la classe opulente : on sera convaincu, après avoir vu les enfants de la phalange, qu'un monarque même ne peut pas, avec ses trésors et ses gouverneurs salariés, donner à ses enfants le quart des développements matériels et intellectuels que recevra le plus pauvre enfant de la phalange. D'après cela, tous les gens riches qui auront des héritiers précieux à conserver, se disputeront l'admission dans les deux derniers essaims numéros quatre et cinq, ou demanderont à y introduire leurs enfants, sauf une prise d'action au cours qui sera déjà triple du capital primitif.

J'ai dit (40) que la propriété la plus saillante de l'éducation harmonienne est de développer dès le bas âge de trois à quatre ans une vingtaine de vocations industrielles, même chez l'enfant qui serait dans les ménages civilisés un paresseux obstiné ; et d'élever cet enfant au goût des sciences et des arts, au raffinement

matériel et intellectuel, sans autre précaution que de l'abandonner à l'attraction, à la nature, à toutes ses fantaisies (*Voyez* troisième et quatrième sections) : un enfant élevé dès sa naissance dans les Séries passionnées serait à quatre ans bien plus avancé en vigueur qu'un civilisé de six ans, et plus avancé en intelligence que la plupart des enfants de dix ans.

Pour donner du lustre à ces propriétés de la méthode naturelle, il faudra réserver des places aux enfants extérieurs que les princes et les grands offriront en foule. On devra donc éviter d'admettre dans les trois premiers essaims des plébéiens chargés de famille, qui causeraient encombrement d'enfants. Il suffira qu'on ait assez pour organiser en âge de cinq à treize ans les manœuvres chorégraphiques à 144 des deux sexes avec leurs chefs, soit 160. Or, le nombre d'enfants de 5 à 13 s'élèverait à 220 au moins sur 1300 individus de familles civilisées. On pourra donc réduire la proportion naturelle d'enfants sur les trois premiers essaims, et admettre des enfants à pension qui seront très offerts.

Je suppose que le troisième essaim aura été admis au commencement de l'automne; les 1300 sociétaires auront pu former pendant l'hiver assez de liens pour se déployer d'une manière brillante au printemps, lorsque la phalange songera à enrôler son complet numérique, ses derniers essaims quatrième et cinquième, à l'effet de frapper le grand coup, et déterminer *en six semaines de plein exercice*, l'abandon et la clôture de la civilisation. Déjà elle aura été condamnée de toutes voix ; mais comme l'hiver de demi-exercice sera sujet aux calmes de passions, par absence des deux classes supérieures, ce sera après leur entrée qu'on la verra confondue honteusement et bafouée par ses plus obstinés défenseurs.

Négligeons les détails d'installation de ces quatrième et cinquième essaims, puisqu'on se bornera à une petite phalange de trois essaims seulement. Elle suffira déjà pour attirer une foule immense de curieux payants qui viendront de toute part s'assurer s'il est vrai que la destinée de l'homme, la mécanique sociétaire des passions est découverte, que la loi naturelle va succéder aux visions morales tendant à réprimer, modérer et changer la nature, substituer aux lumières de Dieu, les lumières de Caton et Target.

CHAPITRE X.

Classification, direction, devis.

Dans toute réunion civilisée, on ne connaît d'autre hiérarchie que celle du rang ou de la fortune : l'ordre sociétaire emploie plusieurs autres échelles de classification inconnues parmi nous, comme celle des caractères qui sont pour les civilisés un grimoire indéchiffrable; et celle des tempéraments que la médecine réduit à quatre, et qui sont en même quantité et même distribution que les caractères individuels; mais il faudra de longues épreuves avant de pouvoir faire le triage et l'échelle régulière des caractères et celle des tempéraments.

La première classification à établir sera celle des caractères *collectifs* analogues aux divers âges; ils se classeront spontanément, personne ne sera obligé de se ranger dans telle catégorie d'âge.

Voyez ladite échelle (110). Sa distribution représente une série mesurée ou composée; c'est peut-être la seule qu'on pourra former dans la phalange d'essai.

Nota. Ce qu'on peut remarquer ici, c'est qu'une série mesurée se prête comme une simple à la division en trois corps, ailes et centre; mais si on décomposait cette série par sexes, on y établirait une autre division en quatre corps, dont il n'est pas pressant de parler.

Les trente-deux chœurs, leurs esprits de corps et leurs attributions graduées seront une féconde source d'accords, pourvu que les âges, les tribus et les chœurs se classent en pleine liberté. On ne distinguera pas de demi-caractère dans une phalange d'échelle réduite à huit cents sociétaires et cent salariés; la manœuvre du demi-caractère ne pouvant s'établir que sur une masse d'environ mille six cents. Je définirai plus loin la différence du plein du demi-caractère.

Les enfants se prêteront ardemment à former l'échelle corporative des âges, les six tribus nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, sauf à avancer les enfants précoces en facultés, et retarder les moins développés.

L'échelle d'âges, qui plaît beaucoup à l'enfance, est indispensa-

ble pour l'émulation, pour le ton et l'impulsion, qui doivent être donnés par degrés, et communiqués de la tribu numéro 6 aux tribus inférieures. Toute l'éducation pivote sur la tribu n° 6 (*Voyez* 3e et 4e sections). L'âge avancé formera avec plaisir les tribus 14, 15, 16, car les six chœurs de ces tribus jouissent de diverses prérogatives quant aux subsistances, vêtements, logements, voitures, etc. : un patriarche (16e tribu) est servi en chère de première classe, quelque pauvre qu'il soit : un révérend et un vénérable ont droit aux tables de deuxième classe, malgré le défaut de fortune; mêmes égards quant aux vêtements, logements, équipages ; nos modernes, en vrais sauvages, abandonnent la vieillesse, l'enfance, les malades ; on prodigue aux oisifs les litières suspendues, rembourrées, tandis que les blessés sont cahotés, martyrisés dans des fourgons sans soupente : pas un moraliste ne réclamera pour eux. Voilà les bienfaits de la civilisation perfectible, ses gasconades philantropiques et morales !

PHALANGE EN GRANDE ÉCHELLE.

DISTRIBUTION EN 16 TRIBUS ET 32 CHŒURS.

Distinction de plein et demi-caractère, de régence et complémentaire

ORDRES.		GENRES.	AGES.			NOMBRES.		
COMPLÉMENT ASCENDANT.		Nourrissons.	0 à 1	72				180
		Poupons.	1 à 2	60				
		Lutins.	2 à 3	48				
		TRIBUS ET CHŒURS.						
TRANSIT. ASCENDe.	1	Bambins et Bambines.	3 à 4 1/2					60
			Plein caractère.			Demi-caract.		
AILERON ASCENDANT.	2	Chérubins et Chérubines.	4 à 6 1/2	38		19		
	3	Séraphins et Séraphines.	6 1/2 à 9	44		22		
AILE ASCENDANTE.	4	Lycéens et Lycéennes.	9 à 12	50		25		
	5	Gymnasiens et Gymnasiennes.	12 à 15 1/2	56	392	28	196	
	6	*Jouvenceaux* et *Jouvencelles*.	15 1/2 à 20	62		31		
	7	Adolescents et Adolescentes.		68		34		
	8	Formés et Formées.		74		37		

Centre	X	Régence.		54		27	
	9	Athlétiques et Athlétiques.	70		35		
	10	Virils et Viriles	64		32		
	11	Raffinés et Raffinées.	58		29		
Aile descendante.	12	Tempérés et Tempérées.	52	364	26	182	
	13	Prudents et Prudentes.	46		23		
Aileron descend^t.	14	Révérends et Révérendes	40		20		
	15	Vénérables et Vénérables	34		17		
		Demi caractère.				405	405
		Plein caractère.		810			810
Transit. descend^e.	16	Patriarches et Patriarches.					45
Complément descendant.		Malades.	30				
		Infirmes.	40				120
		Absens	50				
						Total	1620

Nota. *On doit s'écarter de ce nombre et le porter :*

En phalange de première génération à. 1800
En phalange d'essai à 1900 et 100 salariés. 2000
En phalange approximitive à 800 et 100 salariés. 900

Les tribus 7e et 8e fort jeunes, et les 9e et 10e encore jeunes, se classeront sans aucune répugnance en échelle d'âges, à peu d'exceptions près, car tout sera libre dans cette classification, depuis la tribu 7e jusqu'à la 16e.

C'est aux tribus 11, 12, 13, que commence l'âge déclinant, et l'on va présumer que les femmes, sur le retour, seront peu flattées de figurer dans ces tribus, qu'elles refuseront tout net de s'y incorporer : il n'en sera rien. Le régime sociétaire fait naître une foule d'intérêts différents des nôtres : l'un de ses effets est d'assurer considération et affection à la vieillesse, qui, dans l'ordre civilisé, est mal vue des jeunes gens.

On verra, au chapitre des ralliements passionnels, que cette bannière d'âge avancé, qui serait aujourd'hui un épouvantail pour les femmes déclinantes, deviendra pour elles une amorce. D'ailleurs, chacun pourra se classer dans la tribu dont il obtiendra l'agrément. La femme de quarante ans pourra se ranger parmi celle de trente, si elle y est admise, et cette admission sera facile à obtenir.

La classifiation au-dessus de vingt ans étant libre, je n'indique pas les âges des tribus n° 7 et au-dessus.

L'emploi le plus précieux de cette échelle d'âges, est de faciliter l'éducation naturelle, créer chez les enfants des esprits de corps qui les entraînent passionnément aux études et aux travaux productifs. (*Voyez* troisième section.)

On devra observer, dans la classification par tribus, l'inégalité des deux grandes divisions : d'ailleurs la nature fournit moins de nombre dans l'âge descendant que dans l'ascendant ; aussi ai-je distribué les quatorze tribus de pleine harmonie, par

38, 44, 50, 56, 62, 68, 74. = 54. = 70, 64, 58, 52, 46, 40, 34.

Et non par nombres égaux en correspondance,

36, 42, 48, 54, 60, 66, 72. = 54. = 72, 66, 60, 54, 48, 42, 36.

La deuxième échelle supposerait l'égalité numérique des deux divisions d'âge. On aura au contraire, pendant trente ans, une surcharge de nombre dans la première division, parce que les enfants sont surabondants en civilisation.

La classe de plein caractère, qui comprend 810 individus, est celle des êtres qui jouissent de l'exercice plein en facultés corporelles et intellectuelles. Un enfant de trois à quatre ans ne peut pas avoir, même dans l'éducation sociétaire, la dextérité, l'intelligence, les penchants prononcés qui constituent le

plein caractère. En si bas âge, il a peu de goûts saillants ; il effleure tout, ce n'est guère que de quatre ans à quatre et demi que son naturel se manifeste nettement, et qu'on peut discerner ses passions dominantes, ses sous-dominantes, ses instincts, etc. En conséquence, la tribu des bambins ne fait pas distinction du demi-caractère. Il en est de même de la tribu des patriarches. Un vieillard du 16e âge n'a plus les facultés corporelles, et ne peut plus figurer dans le plein caractère, ni dans l'exercice actif.

De là vient que le demi-caractère n'est tiré que des 14 tribus, numéros 2 à 15. Il se compose de 405 individus dont les goûts sont peu distincts, ambigus, et fort utiles pour lier les fonctions, car un demi-caractère figure souvent en doublure de deux caractères pleins. Ce genre, qui serait dédaigné en civilisation, jouit en harmonie d'une grande considération ; le neutre et l'ambigu y sont éminemment utiles.

La classe des évolutions et manœuvres, classe dite harmonie active, se borne aux douze tribus 2 à 13.

J'ai dit qu'on tient chaque jour la bourse, ou réunion consultative pour concerter, soit en industrie, soit en repas et en plaisirs, les séances variées du lendemain et des jours suivants, ainsi que les prêts et emprunts de cohortes aux phalanges voisines. Le mécanisme de bourse, en association, est très-différent de celui de nos bourses de commerce, qui sont la suprême confusion. Une bourse harmonienne débrouillera plus d'intrigues et conclura plus de négociations en une demi-heure, que la bourse civilisée n'en terminerait en une demi-journée. Cette méthode est un des nombreux détails qu'il faut franchir dans un abrégé.

La régence chargée de diriger les affaires courantes et pourvoir au service général, n'est que le délégué de l'aréopage, qui est une autorité d'opinion ; il se compose : 1° des chefs de chaque série d'industrie ou de plaisir, les plaisirs étant aussi utiles en harmonie que les travaux ; 2° des trois tribus de révérends, vénérables et patriarches ; 3° des actionnaires principaux ayant un vote par action, et des actionnaires d'épargne, qui ont obtenu une action par petites économies cumulées ; 4° des magnats et magnates de la phalange. On en verra ailleurs la liste détaillée en trois sexes.

L'aréopage n'a point de statuts à faire ni à maintenir, tout étant réglé par l'attraction, et par les esprits de corps des tribus, des chœurs, des séries. Il prononce sur les affaires importantes, mois-

son, vendange, constructions, etc. Ses avis sont accueillis passionnément comme boussole d'industrie, mais ils ne sont pas obligatoires : un groupe serait libre de différer sa récolte, malgré l'avis de l'aréopage.

Il n'a aucune influence sur l'opération principale, qui est la répartition des dividendes en triples lots proportionnels au capital, au travail et au talent. C'est l'Attraction seule qui est arbitre de justice dans cette affaire. (*Voyez* Ve section.)

Ni l'aréopage, ni la régence ne sont chargés de responsabilités illusoires, comme celle de la finance civilisée qui, avec des fatras de chiffres, sait masquer tous les grivelages. La comptabilité, en harmonie sociétaire, est l'ouvrage d'une série spéciale, chargée de la tenue des livres, que chacun peut inspecter.

D'ailleurs, les comptes sont très-peu compliqués dans ce nouvel ordre. On n'y connaît pas les paiements journaliers, la coutume civilisée d'avoir toujours l'argent à la main. Chacun a un crédit ouvert en proportion de sa fortune connue ou de ses bénéfices présomptifs *en industrie attrayante*. Les phalanges vicinales ne paient point jour par jour ce qu'elles se vendent réciproquement : bestiaux, volailles, légumes, fruits, beurre, laitage, fourrage, vin, huile, bois, etc. On en fait écriture, et on balance à termes convenus, après virements ou compensations entre les cantons et régions. Quant aux comptes individuels, pour avance de subsistance et autres fournitures, ils ne se règlent qu'au bout de l'année à l'époque d'inventaire et répartition.

Les contributions pour le fisc et les armées industrielles, dont on parlera plus loin, ne donnent lieu à aucun travail de percepteurs ; chaque phalange règle avec le fisc en quatre billets payables par trimestre au chef-lieu de province : quant aux armées industrielles, chaque troupe envoyée par une province ou un district, jouit d'un crédit fixe, sa dépense est payée par elle-même, en mandats sur son district. Aucun fournisseur ne peut griveler.

Le contentieux est réduit à quelques arbitrages. Chacun peut retirer à tout instant le montant de ses actions, sauf le dividende courant à régler lors d'inventaire.

Il n'est besoin pour les enfants d'aucun tuteur : on ne peut pas leur enlever une obole de leur fortune, qui consiste en actions enregistrées au grand livre de chaque phalange, et portant intérêt fixe, ou dividende réglé chaque année d'après inventaire. Ainsi un pupille n'est exposé à aucun leurre, et ses fonds, dans chaque

phalange où il a des actions, s'accumulent avec intérêts, jusqu'à l'âge de majorité (vingt ans), où il en disposera.

Il faudra distinguer trois classes de fortune et de dépense pour la table. C'est une échelle indispensable en harmonie, où toute égalité est poison politique. Parmi les sociétaires engagés, il s'en trouvera quelques uns possédant un petit capital, des terres, bestiaux et instruments aratoires qu'ils auront vendus, une cabane démolie qu'on leur aura payée. Ils obtiendront pour ces versements une action ou parcelle d'action. Ils formeront une classe déjà supérieure à la multitude, et pourront être admis, s'ils le désirent, aux tables de deuxième ordre, où l'on recevra de même ceux qui, par des connaissances précieuses en industrie, mériteront crédit pour l'admission en deuxième classe.

On créera une première classe, composée des ouvriers principaux, des instructeurs enrôlés à la ville, et créanciers d'une somme d'option considérable; puis des cultivateurs qui, par fourniture de terrains étendus, ou d'une maison bonne à l'emploi, se trouveront actionnaires notables : ces trois degrés seront nécessaires même dans la petite phalange d'échelle réduite.

La régence, ou comité d'actionnaires gérants, formera une quatrième classe, qui ne pourra bien s'identifier à la phalange qu'à l'époque où les derniers essaims y feront leur entrée.

Plusieurs familles riches pourront se décider à s'incorporer dès l'automne, ce qui serait fort utile pour donner de l'activité aux intrigues pendant l'hiver qui précédera l'entrée en plein exercice.

Pour frapper un coup décisif au printemps, il faudra de bonne heure exercer les sociétaires et *surtout les enfants*, aux manœuvres chorégraphiques et autres, depuis celles de l'opéra jusqu'à celles de l'encensoir. Il faudra que cette phalange, quoique insuffisante en nombre, sache, à l'issue de l'hiver, se présenter en *belle tenue matérielle et spirituelle ;* qu'elle soit manœuvrière comme des danseurs et comparses d'opéra, et qu'elle présente déjà des équilibres de passions, par option sur des alternatives de plaisir prévenant tout excès, et dénotant que cet effet sera général quand le mécanisme sera porté au complet par l'introduction des derniers essaims.

En insistant sur la nécessité d'opérer sur des essaims consécutifs, j'ai prouvé que la dépense d'amorce ne portera que sur le premier, très-peu nombreux. Je passe au devis estimatif.

FRAIS DE FONDATION EN PLEINE ÉCHELLE.

Ils ne s'élèveront qu'au quart en échelle réduite.

Loyer d'un an pour terres et édifices	600,000
Construction de logements et étables	5,000,000
Bestiaux, végétaux, mobilier rural	1,200,000
Frais d'engagements et avances	1,200,000
Equipement, linge, vaisselle	1,000,000
Manufactures, ateliers, matières premières	1,500,000
Subsistance de six mois	800,000
Semailles d'attraction	800,000
Frais de bureau, régence, négociations	600,000
Ouvriers coopérateurs non sociétaires	400,000
Transplantation avec massif de terre	400,000
Conserve de fruits et légumes	300,000
Bibliothèque publique	300,000
Musique et opéra	300,000
Palissade et grillage	200,000
Dépenses imprévues	400,000
	15,000,000

Il suffira du quart, 4 millions, en échelle réduite, et l'on pourra commencer avec deux millions, car dès qu'on aura mis la main à l'œuvre, on trouvera des actionnaires plus qu'on n'en voudra.

Toutefois il convient d'avertir que si l'on fonde en petite échelle, on y perdra :

La revente des actions dont les deux tiers réservés et valant 10 millions, pourraient être vendus 40 millions, dans le cas où l'on ferait un coup d'éclat, une fondation brillante qui étalerait subitement les hautes harmonies de passions.

Et le bénéfice des curieux payants, qu'il faut estimer 50 millions pour les deux premières années où la phalange de grande échelle serait la seule, et pour la troisième année où elle serait en supériorité de mécanisme.

En estimant les curieux payants au moyen terme de cent francs par jour, six cents personnes admises chaque jour fourniraient une recette de 44 millions en deux ans, et l'on en aurait encore

beaucoup dans le cours de la troisième année; mais une phalange d'échelle réduite où les accords seront peu brillants, ne causera pas en Europe l'éblouissement d'où résulterait cette affluence de voyageurs opulents, amenés par la curiosité.

Une phalange d'échelle réduite n'en attirera guère que le quart, et à quart de prix.

On répond qu'il n'est pas aisé de trouver 15 millions de souscriptions; oui, parce que les esprits civilisés ne sont défiants que sur les affaires sûres et exemptes de risque. Mais s'il s'agit de quelque folie, on trouve des capitaux par 100 millions. N'a-t-on pas proposé récemment aux Français la folle entreprise d'amener des vaisseaux à Paris? vaine gloriole qui coûterait 300 millions, selon le devis, et peut-être le double en réalité, car, dans ces sortes de travaux, le devis est toujours bien radouci, et les obstacles ne sont pas portés en compte.

Ici il ne s'agira que de 4 millions, dont deux seulement pour le début; or, combien de capitalistes peuvent à eux seuls faire la fondation ! Un pair de France a placé récemment trois millions dans la faillite Paravey. Si on trouve tant d'hommes aventureux pour les affaires dangereuses, n'en trouvera-t-on pas un pour une affaire exempte de danger.

La phalange d'essai étant obligée de construire, devrait acheter et non pas louer son terrain; mais, pour ménager le capital actionnaire, elle devra louer le terrain, et s'il se peut, les édifices, avec faculté de les acheter sous deux ans, pour un prix convenu. Dès qu'elle sera installée, elle trouvera plus qu'elle ne voudra des capitaux pour consommer l'achat.

Quoique tout terrain de bonne qualité soit convenable pour l'essai, il faudra rechercher un pays coupé, varié en expositions et meublé de monticules, comme le pays de Vaud, la Savoie, le Charollais, les belles vallées du Brisgau et des Pyrénées, celles de Bruxelles à Halle; un pays propre à comporter des cultures variées, et pourvu d'un beau courant d'eau.

Il faut fonder près d'une grande capitale; peu importera qu'on en soit éloigné de 10 lieues, pourvu que les curieux puissent arriver de cette ville à la phalange sans coucher en chemin. Si l'on s'éloignait trop des grandes villes, la phalange, au printemps, aurait de la peine à engager les familles riches qui devront y entrer à cette époque.

Relativement aux édifices, on devra peu spéculer sur les bâti-

ments faits ; un édifice distribué pour les relations civilisées ne le sera pas pour celles d'Attraction industrielle. On aura beau remanier les bâtiments actuels, ils seront toujours gênants pour les relations des Séries passionnées. Les monastères civilisés qu'on pourrait acheter ont tous le défaut d'être à corps simple (une seule file de chambres), leurs étables ne sauraient convenir pour la distribution en séries.

On peut tirer parti d'un de ces vastes châteaux qui abondent aux environs de Paris, et même de plusieurs, pour loger les curieux payants et résidant plus d'un jour ; une jolie maison, éloignée du phalanstère d'un quart ou d'une demi-lieue, sera également très-utile pour castel ou entrepôt rural ; mais il faut éviter de s'entourer d'un village ; car, lors même qu'on engagerait ce village entier, il faudrait encore en abattre les maisons, ce qui serait très-dispendieux, et ne donnerait qu'un terrain fort ingrat.

Si le phalanstère était voisin de quelque village ou de familles non sociétaires, elles entraveraient le mécanisme par leurs importunités ; on les aurait continuellement sur les bras : il faut donc un terrain dégagé d'habitants, dût-on abattre et extirper une portion de forêt.

Du reste, si le canton contient quelques familles éparses, on peut les considérer comme enrôlées et réserver leur place dans le phalanstère : elles seront bien empressées de s'incorporer à la phalange d'essai, et livrer leurs lambeaux de terre en échange d'actions ; les femmes surtout, lorsqu'elles auront vu le ménage sociétaire, seront si harassées du ménage civilisé, qu'elles y sècheront d'ennui. Quant aux enfants, il faudra bien se garder de les introduire dans la phalange, car après avoir vu un jour les chœurs et groupes d'enfants en mécanisme d'attraction, ils tomberaient malades de chagrin quand il faudrait les quitter.

J'ai porté au devis les frais de palissade, comme indispensables ; on sera déjà encombré par l'admission journalière des curieux payants, il faudra donc se garantir des curieux importuns, et employer la palissade partout où il n'y aura pas de barrière naturelle, rivière ou muraille grillée. Je dis grillée, parce que l'ordre sociétaire n'admet pas les murs monastiques masquant la vue et transformant en prison la voie publique. Il faut tout le mauvais goût des civilisés pour s'habituer à ces hideuses perspectives.

CHAPITRE XI.

Distribution des cultures en trois ordres.

Pour introduire dans les travaux champêtres l'intrigue, le charme, la variété, vœu des trois Passions mécanisantes, on distribue les cultures sociétaires en trois ordres entrelacés et adaptés aux diverses localités : 1° L'ordre simple ou massif; 2° l'ordre ambigu ou vague ; 3° l'ordre composé ou engrené.

1° L'ordre *simple ou massif* est celui qui exclut les entrelacements ; il règne en plein dans nos pays de grande culture où tout est champ d'un côté, tout est bois de l'autre, et ainsi des prés et des vignes ; quoiqu'il y ait dans chaque massif, beaucoup de portions qui pourraient convenir à d'autres cultures, surtout dans les forêts, où il faut ménager des clairières pour la circulation de l'air, le jeu des rayons solaires et la maturation du bois de tige.

2° L'ordre *ambigu ou vague et mixte* est celui des jardins confus dits *anglais*, dont l'idée est due aux Chinois. Cette méthode, qui rassemble comme par hasard toutes sortes de cultures, n'est employée chez nous qu'en petit, et jamais dans l'ensemble d'un canton. L'état sociétaire en tirera grand parti pour l'embellissement général et le charme industriel. Les massifs actuels de prés, de bois, de champs, perdront leur triste aspect par emploi de l'ordre ambigu.

3° L'ordre *engrené ou composé* est le contraire du système civilisé, des clôtures et barricades. En harmonie, où l'on ne peut pas essuyer le moindre vol, la méthode engrenée est pleinement praticable, et produit le plus brillant effet. Chaque série agricole s'efforce de jeter des rameaux sur divers points; elle engage des lignes avancées et des carreaux détachés dans tous les postes des séries dont le centre d'opérations se trouve éloigné du sien ; et par suite de ce mélange (subordonné aux convenances de terrain), le canton se trouve parsemé de groupes, la scène y est animée, et le coup d'œil varié et pittoresque.

Ces trois ordres peuvent être comparés à ceux de l'architecture grecque. On n'a rien su trouver de neuf après les trois colonnes grecques, à peine quelques légères variantes ; il en sera de même de toutes les méthodes agricoles qu'on pourra indiquer, elles ne seront que modifications des trois ordres ci-dessus.

L'ordre massif est le seul pratiqué dans les cultures grossières de civilisés ; ils réunissent d'un côté toutes les céréales ; d'autre part, chacun d'eux fait dans son jardin abus de la méthode engrenée, il accumule vingt espèces où il en faudrait à peine trois ou quatre.

Une phalange exploitant son canton en système combiné, commence par déterminer deux ou trois emplois convenables à chaque portion. L'on peut toujours faire avec succès des mélanges, hors le cas de vignoble très-précieux qui encore peut comporter fruits et légumes, en accessoires de la culture pivotale. Ces alliages ont pour but d'amener divers groupes, leur ménager des rencontres qui les intéressent aux travaux engrenés avec le leur, et laisser le moins que possible un groupe isolé dans ses fonctions.

A cet effet, chaque branche de culture cherche à pousser des divisions parmi les autres : le parterre et le potager qui chez nous sont confinés autour de l'habitation, jettent des rameaux dans tout le canton. Leur centre est bien au voisinage du phalanstère, mais ils poussent dans la campagne de fortes lignes, des masses détachées qui diminuent par degrés, s'engagent dans les champs et prairies dont le sol peut leur convenir et de même les vergers, quoique moins rapprochés du phalanstère, ont à sa proximité quelques postes de ralliement, quelques lignes ou blocs d'arbustes et espaliers, engagés dans le potager et le parterre.

Cet engrenage agréable sous le rapport du coup-d'œil, tient encore plus à l'utile, à l'amalgame des passions et des intrigues. On doit s'attacher surtout à ménager des *mariages de groupes*, des rencontres de ceux d'hommes avec ceux de femmes, par suite de l'engrenage des cultures ; l'idée de mariage des groupes est plaisante et prête à l'équivoque, mais ce sont des rencontres industrieuses, fort décentes, et aussi utiles que nos réunions de salon et de café sont stériles ; par exemple :

Si la Série des cerisistes est en nombreuse réunion à son grand verger, à un quart de lieue du phalanstère, il convient que, dans la séance de 4 à 6 heures du soir, elle voie se réunir avec elle et à son voisinage ;

1° Une cohorte de la phalange voisine et des deux sexes, venue pour aider aux cerisistes ;

2° Un groupe de dames fleuristes du canton, venant cultiver une ligne de cent toises de Mauves et Dahlias qui forment perspec-

tive pour la route voisine, et bordure en équerre pour un champ de légumes contigu au verger;

3° Un groupe de la série des légumistes, venu pour cultiver les légumes de ce champ;

4° Un groupe de la série des mille fleurs, venu pour la culture d'un autel de secte (1) placé entre le champ de légumes et le verger de cerisiers;

5° Un groupe de jouvencelles fraisistes, arrivant à la fin de la séance, et sortant de cultiver une clairière garnie de fraisiers dans la forêt voisine.

A cinq heures trois quarts, des fourgons suspendus partis du phalanstère amènent le goûter pour tous ces groupes : il est servi dans le castel des cerisistes, de cinq heures trois quarts à six un quart, ensuite les groupes se dispersent après avoir formé des liens amicaux et négocié des réunions industrielles ou autres pour les jours suivants.

Plus d'un civilisé va dire qu'il ne voudrait envoyer ni sa femme, ni sa fille à ces réunions; c'est juger (69) des effets de l'état sociétaire, par les effets de civilisation; les pères seront les plus empressés de voir leurs femmes et filles dans les Séries industrielles, parce qu'ils sauront que rien de ce qui s'y passe ne peut rester inconnu. Or, les femmes sont bien circonspectes en lieu où elles sont certaines que toutes leurs actions seront connues de père, de mari, de rivales; c'est ce qui n'a pas lieu dans une maison civilisée, où le père, s'il veut surveiller femmes et filles, est trompé par tout ce qui l'entoure.

Les mariages étant très-faciles en harmonie, *même sans dot*, les filles sont toujours placées de 16 à 20 ans. Jusque-là on peut leur laisser pleine liberté, parce qu'elles se surveillent entre elles, ainsi qu'on le verra aux chapitres spéciaux; or, il n'est

---

(1) Sur ces autels champêtres, on place au sommet d'un monticule de fleurs ou arbustes, les statues, les bustes des patrons de la secte, des individus qui ont excellé dans ses travaux et l'ont enrichie de quelques méthodes utiles. Ce sont les demi-dieux mythologiques de la secte ou série industrielle. Un corybante ouvre la séance en brûlant l'encens au-devant du demi-dieu. L'industrie étant aux yeux des Harmoniens la plus haute fonction, l'on a soin d'y allier tous les mobiles d'enthousiasme, comme les honneurs mythologiques rendus aux hommes ou femmes qui ont servi l'humanité en perfectionnant l'industrie.

pas de garde plus sûre aupres d'une femme que l'œil de ses rivales.

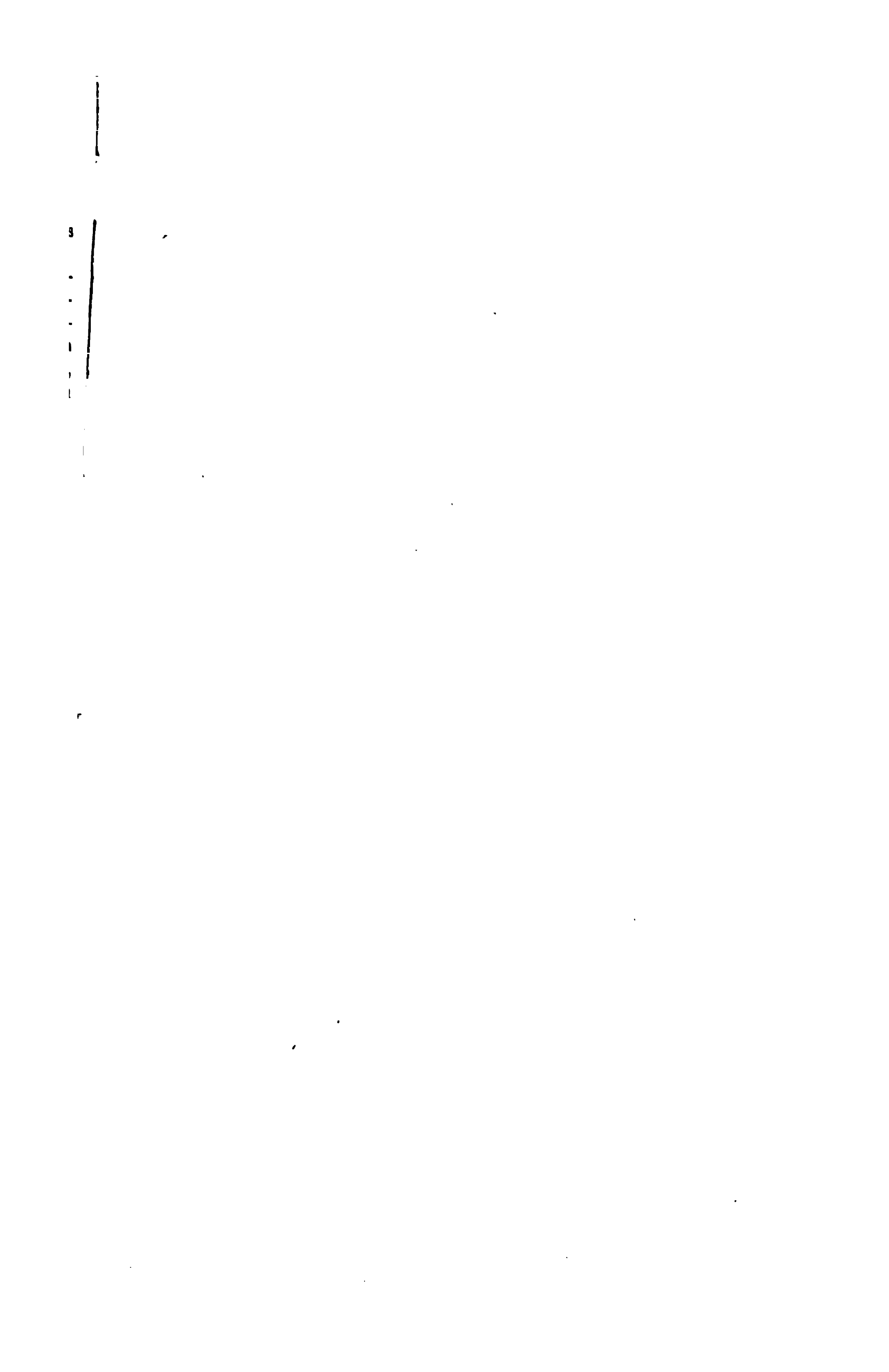
Je renvoie au Traité III, 478 à 504, pour les détails relatifs à l'alliage des trois ordres agricoles ; III, 486. On y trouvera des remarques utiles à un fondateur, sur les mariages de groupes, les affiliations des sexes dans une Série industrielle, et les moyens d'en tirer parti pour atteindre au but ultérieur, à l'accord de répartition, sans lequel tout le mécanisme sociétaire s'écroulerait le lendemain du jour où éclaterait la discorde en partage des dividendes.

L'amalgame judicieux des trois ordres de cultures est le moyen d'allier le bon et le beau. Ces ordres ne sont pas même connus des agronomes civilisés, qui n'en peuvent employer que les trois caricatures, savoir :

En *ordre massif*, les amas de forêts ou de champs : leurs guérêts sottement prônés par les poëtes, offrent l'aspect le plus monotone ; tandis que les forêts sont un chaos de masses informes, et peu productives faute de culture qui, en civilisation, ne s'étend pas aux forêts. Nous sommes encore sauvages sur ce point. C'est un caractère d'engrenage en période sauvage, comme le code militaire est engrenage en période barbare.

En *ordre ambigu*, il ne peut s'appliquer parmi nous qu'à des lieux de plaisance, comme les jardins royaux, les Tivoli et guinguettes ; encore n'embrasse-t-il qu'un petit espace où il règne sans amalgame avec les deux autres ordres, et qui pis est sans production, sans alliage du bon et du beau : il n'est dès-lors qu'une caricature de sa destination.

En *ordre engrené*, on ne voit dans nos cultures que l'engrenage inverse, ou dissémination tendant à l'appauvrissement et l'enlaidissement. Trois cents familles villageoises cultivent trois cents carreaux de choux sur divers points dont à peine trente sont convenables à cette culture ; et dans leurs trois cents jardins, on trouvera tout au plus dix chétives sortes de ce légume, tandis qu'une phalange en se bornant à trente *choutières* disséminées en terrains favorables, y cultivera avec succès cent variétés de choux. Nous sommes donc, sur l'emploi des ordres agricoles comme sur toute autre branche du système industriel, à l'opposé des vues de la nature.



LÉGENDE.

A. Grande place de parade au centre du Phalanstère.

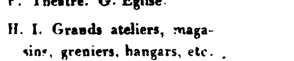
B. Jardin d'hiver, planté d'arbres verts, environné de serres chaudes, etc.

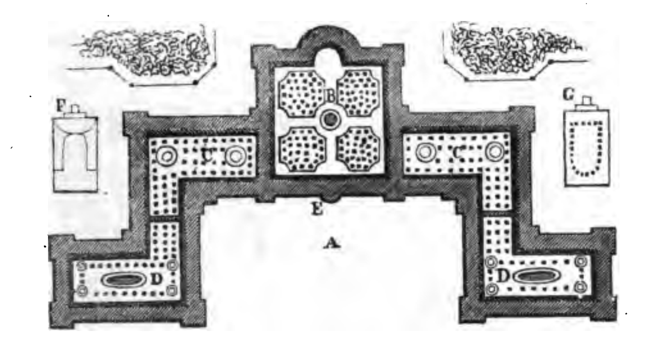
C. D. Cours intérieures de service, avec arbres, jets d'eau, bassins, etc.

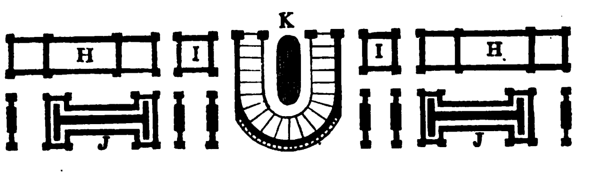
E. Grande entrée, grand escalier, tour d'ordre, etc.

F. Théâtre. G. Église.

H. I. Grands ateliers, magasins, greniers, hangars, etc.







LÉGENDE.

J. Étables, écuries et bâtiments ruraux.

K. Basse-cour.

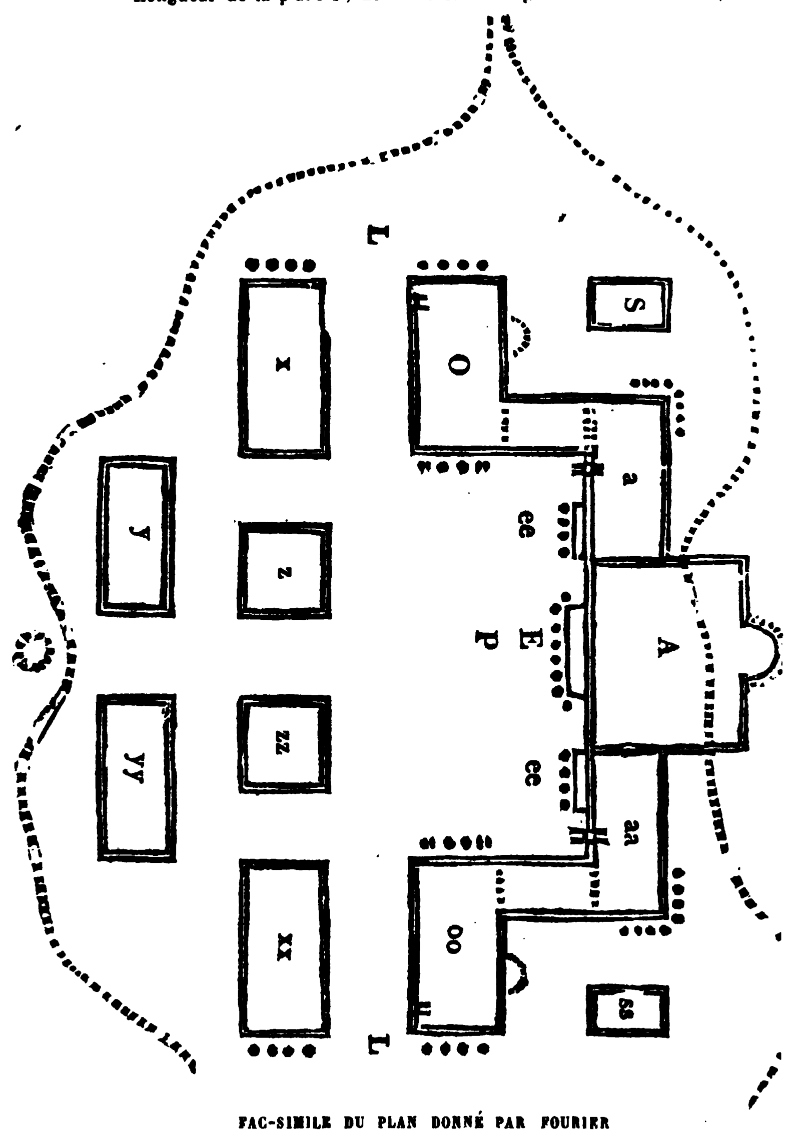
NOTA. Les bâtiments ruraux auront généralement un développement plus considérable que celui de la figure. — La grande route passe entre le palais d'habitation et les bâtiments d'exploitation. — La rue-galerie est figurée le long des faces intérieures du Phalanstère

PLAN D'UN PHALANSTÈRE

Ou Palais habité par une Phalange industrielle.

PLAN D'UN PHALANSTÈRE EN GRANDE ÉCHELLE.

Longueur de la place P, 200 toises. — Longueur du front entier, 360 t



FAC-SIMILE DU PLAN DONNÉ PAR FOURIER

DANS LA 1re ÉDITION DU NOUVEAU MONDE.

Nota. Les lettres de ce plan se rapportent à la description du texte, pag. 123 et suiv.

CHAPITRE XII.

Distribution unitaire des édifices.

Il est très-important de prévenir l'arbitraire en constructions : chaque fondateur voudra distribuer à sa fantaisie. Il faut une méthode adaptée en tout point au jeu des Séries passionnées : nos architectes qui ne les connaissent pas, ne pourraient pas déterminer le plan convenable ; cependant si le matériel est faussé en dispositions, il en sera de même du passionnel.

Les civilisés ayant communément l'instinct du faux, ne manqueraient pas à préférer la plus vicieuse distribution. Cela est arrivé à New-Harmony, où le fondateur Owen a précisément choisi la forme de bâtiment qu'il fallait éviter, le carré ou monotonie parfaite. C'est jouer de malheur comme un milicien qui attrape le billet noir : l'un des inconvénients du carré est, que les réunions bruyantes, incommodes, les ouvriers au marteau, les apprentis de clarinette, seraient entendus de plus de moitié du carré sur quelque point qu'on les plaçât. Je citerais vingt autres cas où la forme carrée causerait du désordre dans les relations. Il suffirait de voir le plan de cet édifice (Coopérative magazine : January 1826), pour juger que celui qui l'a imaginé n'a aucune connaissance en mécanisme sociétaire. Du reste, son carré peut être bon pour des réunions monastiques, telles qu'il en fonde, la monotonie étant leur essence.

La principale cause qui empêchera d'employer avec fruit les bâtiments civilisés, c'est qu'il est presque impossible d'y pratiquer des séristères ou masses de salles et pièces disposées pour les relations des Séries passionnées : les étables existantes ont le même défaut. Cependant on pourra faire emploi de certains bâtiments actuels pour la phalange d'échelle réduite, on ne le pourrait pas en pleine échelle, dont je vais donner le plan.

Les doubles lignes représentent les corps de bâtiments, le blanc figure les cours et les vides.

Les lignes de points sinueux et carrés figurent le cours d'un ruisseau à double canal.

La ligne directe de L à L est une grande route qui passerait entre le phalanstère et les étables ; mais on se gardera bien de la

faire passer les routes dans l'intérieur de la phalange d'essai qu'il faudra au contraire palissader contre les importuns.

P.. = est la place de parade au centre du phalanstère.

A.. = est la cour d'honneur formant promenade d'hiver, plantée de végétaux résineux et ombrages permanents.

a, aa; *o, oo*; cours placées entre les corps-de-logis.

Gros points ****, colonnades et peristyles, d'un tracé informe, trop espacé hors les douze colonnes de la rotonde.

x, y, z; *xx, yy, zz*; cours des bâtiments ruraux.

II II les 4 porches fermés et chauffés, non saillants.

E, ee, trois portails en avant-corps pour divers services.

:::: Ces doubles points entre deux corps de bâtiments, sont des couloirs placés sur colonnes au premier étage.

Les bâtiments dont la grande cour A est entourée et avoisinée sont affectés aux fonctions paisibles; on peut y placer l'église, la bourse, l'aréopage, l'opéra, la tour d'ordre, le carillon, le télégraphe, les pigeons de poste.

On devra placer dans l'un des ailerons toutes les fonctions bruyantes et incommodes aux voisins.

La moitié saillante du carré A, la portion d'arrière, est spécialement affectée à loger la classe riche qui s'y trouve éloignée du fracas et rapprochée du parterre principal, ainsi que de la promenade d'hiver, agrément dont les capitales civilisées sont dépourvues, quoiqu'elles aient, presque toutes, plus de mauvaise que de belle saison.

Les deux cours *a, aa*, qui tiennent aux ailes, sont affectées l'une aux cuisines, l'autre aux écuries et équipages de luxe. Toutes deux doivent être ombragées autant que possible. Je ne désigne pas les arcades de passage.

Les deux bâtiments S, ss, pourront être employés, l'un pour l'église, si on veut l'isoler, l'autre pour la salle d'opéra qu'il est prudent d'isoler. Ils auront communication souterraine avec le phalanstère.

Les deux cours O, oo, placées au centre de chaque aileron, seront affectées l'une au caravanserai, l'autre aux ateliers bruyants, charpente, forge, marteau, écoles criardes.

On évitera par ces dispositions, un inconvénient de nos villes civilisées où l'on trouve à chaque rue quelque fléau des oreilles, ouvrier au marteau, marchand de fer, apprenti de clarinette, brisant le tympan à cinquante familles du voisinage, tandis que

le marchand de plâtre ou de charbon les enveloppe d'une poussière blanche ou noire qui empêche d'ouvrir les croisées, obscurcit les boutiques et le voisinage pour la liberté du commerce.

L'aileron affecté au caravanserai contient les salles de relations des étrangers ; on les y place afin qu'ils n'encombrent pas le centre du phalanstère et qu'ils se répandent dans les bâtiments ruraux, vers les groupes des champs et des jardins, sans obstruer l'intérieur du palais.

Tous les enfants riches ou pauvres logent à l'entresol, pour jouir du service des gardes de nuit, et parce qu'ils doivent dans beaucoup de relations, surtout dans celles du soir, être isolés de l'âge adulte. On en verra la nécessité à la section III qui traite de l'éducation.

Les patriarches logent la plupart au rez-de-chaussée.

En donnant au phalanstère des développements trop étendus on ralentirait les relations; il conviendra donc de redoubler les corps-de-logis, comme on le voit dans le plan : quelques uns (x) de 80 toises sur 40, pourront être subdivisés en 2 ou 4 corps détachés et de formes variées.

On ménagera entre ces doubles corps deux sortes de communications, 1° des souterrains, 2° des traverses au premier étage par couloirs placés sur colonnes, aux points où les corps de bâtiments seront rapprochés comme en *a* et *aa*.

Pour épargner les murs et le terrain, il conviendra que l'édifice gagne en hauteur, qu'il ait au moins trois étages, plus l'étage de frise. En y ajoutant le rez et l'entresol, on aura six échelons de logement, y compris le camp cellulaire, placé à la frise. C'est un local pour les passages d'armées industrielles.

Il faudra éviter de construire des bâtiments à simple file de chambres, comme nos monastères, palais, hôpitaux, etc. Pour activer les relations, tous les corps-de-logis devront être, à double file de chambres, assez profondes pour contenir des alcoves et cabinets qui épargneront beaucoup de constructions.

La rue-galerie est la pièce la plus importante ; ceux qui ont vu la galerie du Louvre au Musée de Paris peuvent la considérer comme modèle d'une rue-galerie d'harmonie, qui sera de même parquetée et placée au premier étage, et dont les croisées pourront, comme celles des églises, être de forme haute, large et ceintrée, pour éviter trois rangs de petites croisées. Toutefois on

rabattrait beaucoup de ce luxe dans une phalange d'essai, même en grande échelle.

Le rez-de-chaussée aura quelques passages en rue-galerie, mais elle ne pourra pas y être continue comme au premier, où elle ne sera point interrompue par les passes de voitures et les porches.

Lesdites galeries, tempérées en toutes saisons par des tuyaux de chaleur ou de ventilation, servent de salle à manger dans le cas de passage d'armée industrielle. (On n'en verra pas dans la phalange d'essai.)

Ces communications abritées sont d'autant plus nécessaires dans l'état sociétaire, que les déplacements y sont très-fréquents, les séances des groupes ne devant durer qu'une heure et demie ou deux heures au plus.

Les abris et passages couverts sont un agrément dont les rois mêmes sont dépourvus en civilisation; en entrant dans leurs palais, on est exposé à la pluie, au froid; en entrant dans la phalange, la moindre voiture passe des porches couverts aux porches fermés, et chauffés ainsi que les vestibules et escaliers.

Je ne dirai rien du camp cellulaire ou amas de chambrettes placées à l'étage de frise. On n'en finirait pas de ces minutieuses descriptions.

Les séristères ou lieux de réunion d'une Série passionnée, ne ressemblent en rien à nos salles publiques où les relations s'opèrent confusément, sans graduation. Un bal, un repas ne forment chez nous qu'une seule assemblée sans subdivision : l'état sociétaire n'admet pas ce désordre; une série a toujours 3, 4, 5 divisions qui occupent autant de salles contiguës : chaque séristère doit avoir des pièces et cabinets adhérents à ses salles, pour les groupes et comités de chaque division ; par exemple dans le séristère de banquet ou de salles à manger, il faut 9 salles fort inégales, savoir :

1 pour les patriarches,
2 pour les enfants,
3 pour la classe pauvre,
2 pour la classe moyenne,
1 pour la classe riche;

non compris les salles du caravanserai, plus les cabinets et petits salons nécessaires, soit pour la chère de commande, soit pour les compagnies qui veulent s'isoler des tables de classe, quoique servies du même buffet.

Les appartements sont loués et avancés par la régence à chacun des sociétaires. Les lignes d'appartements doivent être distribuées en *series engrenées*, c'est-à-dire que s'ils sont de vingt prix différents, depuis 50, 100, 150, jusqu'à 1000; il faut éviter la progression consécutive continue, celle qui placerait au centre tous les appartements de haut prix, et irait en déclinant jusqu'à l'extrémité des ailes; il faut au contraire engrener les séries d'appartements dans l'ordre suivant :

DISTRIBUTION EN ÉCHELLE COMPOSÉE.

Aux 2 corps d'ailerons par	50. 100. 150. 200. 250.
	150. 200. 250. 300. 350.
Aux 2 corps d'ailes par	250. 300. 350. 400. 450. 500.
	400. 450. 500. 550. 600. 650.
— de centre par	550. 600. 650. 700. 750. 800. 850.
	700. 750. 800. 850. 900. 950. 1000

Exemple : pour engrener ces doubles échelles, il faudra que les logements dans une aile, soient échelonnés comme il suit, en alternat de prix :

250. 400. 300. 450. 350. 500. 400. 550. 450. 600. 500. 650.

La progression simple, constamment croissante ou décroissante, aurait des inconvénients très-graves : elle blesserait l'amour-propre, et paralyserait divers leviers d'harmonie ; elle rassemblerait au centre toute la classe riche, et aux ailerons tout le fretin ; il arriverait que les ailerons seraient déconsidérés et réputés classe inférieure. On doit distinguer les classes, mais non pas les isoler.

Au moyen de la progression engrenée, tel individu logeant dans le centre A, qui est le quartier d'apparat, peut se trouver inférieur en fortune à tel qui occupe un logement en ailes ; car les principaux appartements d'aile payés 650, sont plus précieux que les derniers de centre payés 550. On manquerait un accord de la plus haute importance, la fusion des trois classes, riche, moyenne et pauvre, s'il existait dans le phalanstère un quartier de petites gens, un local en butte aux railleries, comme il en est dans chaque ville. On évitera cet écueil par la progression engrenée.

Une phalange régulière, telles qu'elles seront au bout de 40 ans, aura 3 ou 4 châteaux placés sur les points fréquentés de son territoire ; on y portera le déjeûné ou le goûté,

dans le cas où des cohortes du voisinage se seront réunies sur ce point pour quelque travail : elles perdraient du temps en revenant prendre un repas au phalanstère, qui ne peut pas se trouver dans la direction de leur chemin de retour.

Chaque série aura aussi son castel sur un point situé à portée de ses cultures ; chaque groupe aura son belvédère ou petit pavillon d'entrepôt ; mais on n'aura pas tout ce luxe dans la phalange d'essai, quelques hangars et abris modestes suffiront. Il faudra seulement s'attacher à bien disposer le phalanstère et les moyens de séduction comme les communications abritées.

Elles seront une amorce très-puissante sur les gens riches qui, dès la première journée, prendront en aversion les maisons, palais et villes civilisées, les rues boueuses et les équipages, où il est ennuyeux de monter et descendre vingt fois dans une matinée. On trouvera bien plus agréable, en temps pluvieux ou froid, d'aller sur parquet ou carreaux, à toutes les réunions intérieures, cheminer en couloirs chauffés ou rafraîchis selon le temps ; ce sera pour les curieux payants une première séduction qui les excitera à parcourir tous les ateliers, les étables, y admirer la dextérité des groupes, leur bonne tenue, la distribution parcellaire et graduée ; au bout de 3 à 4 jours, ils auront pris parti à plusieurs de ces détails parcellaires ; et on aura même dans une phalange d'échelle réduite, des postulants de classe riche, plus qu'on n'en voudra.

Il reste à parler du matériel des constructions : il faudra sur ce point aller à l'économie, bâtir en brique et moellon, car lors même qu'on fonderait en pleine échelle, il serait impossible dans cette première épreuve, de déterminer exactement les dimensions convenables à chaque séristère et chaque étable. On ne pourra estimer au juste cette proportion que lorsqu'on saura à quelles espèces de travaux chaque phalange devra s'adonner de préférence, quand les rivalités et convenances de chaque pays auront été fixées par une expérience de quelques années.

Chaque phalange, au bout de 3 à 4 ans, aura beaucoup de nouvelles relations et nouvelles Séries passionnées qu'elle ne pourrait pas organiser dans le début ; en conséquence, les édifices d'origine seront déjà fort inconvenants au bout de 10 ans, et plus encore au bout de 20 et 30 ans ; alors on reconstruira tous les phalanstères du globe très-somptueusement, parce qu'on saura par expérience que dans l'état sociétaire le luxe, en architecture

comme en tout, est semaille d'attraction et par suite voie d'enrichissement.

Je supprime de ce plan beaucoup de détails; j'en ai donné suffisamment pour guider dans une fondation en échelle réduite, dont les actionnaires, tout en rétrécissant le plan donné, devront s'en rapprocher autant que possible dans les distributions.

QUATRIÈME NOTICE.

PARTIE SPÉCULATIVE DES PRÉPARATIFS.

Antienne. Je devais placer ici deux chapitres sur les écueils d'une fondation en échelle réduite, et sur les vices de direction à éviter au début.

Ces deux instructions, quoique très-importantes pour des fondateurs, sont du nombre de celles que je supprime pour abréger : je les reproduirai aux corollaires, si l'espace le permet.

CHAPITRE XIII.

Examen des séries à préférer en règne animal.

La phalange d'essai agirait maladroitement, si elle tentait la formation de séries dans toutes les fonctions qui en paraîtront susceptibles. Il est un choix à faire sur les fonctions : je vais indiquer les règles de ce choix.

On manquera au début d'un grand nombre de moyens industriels comme vergers et forêts en culture méthodique, animaux harmonisés par éducation combinée, rigoles d'irrigation, etc. Cependant il faudra parvenir à former un grand nombre de séries, car la théorie indique :

Pour une phalange de pleine harmonie et d'accords transcendants, séries..............................	405 — 9/9
Pour une harmonie ébauchée, selon les faibles moyens des années de débuts..............................	135 — 3/9
Pour un *minimum* d'essai sur la plus basse échelle d'approximation..............................	45 — 1/9

Spéculons donc sur l'assortiment de séries dont on pourra faire choix pour élever la phalange d'essai au *maximum* d'harmonie *ébauchée*, y organiser au moins 135 séries de bon mécanisme, et même 150 à 200. Le choix devra porter :

1° Sur le règne animal de préférence au végétal, parce que le règne animal entretient les séries en exercice permanent pendant le chômage d'hiver;

2° Sur le règne végétal préférablement aux manufactures, parce qu'il est plus attrayant, et alimente les accords directement, chap. VII;

3° Sur les cuisines, parce qu'elles sont un travail permanent, sans chômage, travail d'initiative en attraction industrielle (*Voyez* IVe section), travail lié à la production et à la consommation, travail le plus apte à entretenir l'esprit cabalistique;

4° Enfin, sur les fabriques attrayantes plutôt que sur les lucratives, la politique des fondateurs devant être de créer un bel équilibre de passions, et non de spéculer sur des bénéfices mal liés au système sociétaire. Ces profits deviendraient duperie, s'ils ne conduisaient pas au but, qui est de déployer promptement le mécanisme d'attraction industrielle, confondre la civilisation dès la première campagne, dès le deuxième mois de plein exercice, et obtenir, par un éclatant succès, la récompense et les bénéfices de fondation, le tribut des curieux, etc.

Ces principes établis, je passe à un aperçu des fonctions les plus convenables à une phalange d'essai, entravée par de nombreuses lacunes d'attraction, et par sa solitude ou *solité*.

Commençons par le règne animal hors des eaux, en espèces domestiques et productives.

Ce règne est des plus pauvres en espèces utiles; les deux créations malfaisantes dont notre globe est meublé, nous ont donné si peu de serviteurs précieux en oiseaux et quadrupèdes, que la France en contient à peine seize espèces, dont quelques unes sont trop peu subdivisées en variétés pour occuper une série de groupes; ce sont :

Chien,	Mouton,	Poulet,	Canard,
Cheval,	Chèvre,	Faisan,	Oie,
Ane,	Cochon,	Pigeon,	Dinde,
Bœuf,	Lapin,	Paon,	Pintade.

Ces espèces, dont je distrais le poulet, n'occuperaient pas quinze Séries industrielles de trois, quatre, cinq groupes, soignant autant de variétés; l'âne, la chèvre, le lapin, le paon, la pintade, occuperont à peine un ou deux groupes sur chaque espèce, à moins qu'on ne forme des séries *d'échelles alimentaires*, opérant

sur les variétés de nourriture et de tenue, et luttant sur l'excellence de divers régimes appliqués à une seule espèce d'animaux. C'est la marche qu'on suivra.

Ces séries de régime sont *artificielles*, car elles ne s'établissent pas sur des diversités naturelles d'espèce, mais sur les diversités d'éducation et d'engrais; ce sont des séries GREFFÉES, qui introduisent artificiellement l'ordre sériaire sur les points où la nature n'a pas fourni les moyens de l'établir.

(*Nota.*) Je range le paon parmi les oiseaux productifs de basse-cour; les gastronomes romains en faisaient grand cas : c'est bizarrerie à nous de le mépriser, comme aux Bohémiens de mépriser les écrevisses qu'ils ne daignent pas manger, quoique leurs rivières en soient remplies. L'écrevisse est pourtant le régal des Parisiens, très-supérieurs aux Bohémiens en gastronomie.

Le cygne et le chat ne sont pas réputés productifs, quoiqu'on fasse bon usage du duvet de cygne, et qu'on mange fort bien le chat, même sans famine. Il vaut le lapin : on le recherche dans les villes assiégées.

Le chameau, le buffle et le bison ne sont pas indigènes de France ni d'Angleterre; d'ailleurs les deux premiers étant fort peu attrayants, ne seraient pas objet de spéculation pour la phalange d'essai : elle ne doit pas s'encombrer de gros animaux; leur soin emploie trop de bras et de temps, et ce serait un obstacle à la formation de nombreuses séries.

D'autres espèces comme la perdrix, plus facile à priver que les poulets, et se laissant conduire en troupeau par des chiens, sont tout-à-fait négligées. Il est probable que la caille s'apprivoiserait de même, *en deuxième ou troisième génération*, comme le halbran, qui ne se prive pas en première. Le soin des perdrix et cailles entretiendra des séries fortes d'attraction et très-utiles.

Les deux créations dont notre globe est meublé, sont d'une pauvreté révoltante en insectes productifs; l'abeille seule pourra occuper une série à régimes diversifiés, ou série *greffée*, artificiellement créée (*Voyez* plus haut). Je ne compte pas la cochenille, insecte de climat chaud. J'ignore si cet insecte et le kermès qui le remplace durent assez long-temps pour entretenir une Série passionnée ou seulement un groupe temporaire.

Le ver à soie est un travail qui ne conviendra en aucun sens à la phalange d'essai; il est répugnant et il aurait l'inconvénient de

distraire toute la jeunesse à l'époque où les jardins, étables et colombiers l'attireront très-fortement, et où les intrigues de fusion des trois classes de fortune commenceront à se nouer : il faudra se garder de tout ce qui pourrait les ralentir. D'ailleurs, ce travail distrairait encore de celui des fours à éclosion, qui tombe à la même époque, travail qui se lie très-bien à tout le système agricole, et qui présentera l'avantage d'entretenir une série *infinitésimale*. Voyez-en la définition, chap. XIV.

L'éducation des grands quadrupèdes, chevaux et bœufs, conviendra peu aux intrigues de la phalange d'essai ; elle y perdrait trop de temps, n'ayant pas la dextérité ni les connaissances qu'auront les générations élevées en harmonie ; en outre elle n'aurait pas de chevaux et bœufs raffinés par l'éducation harmonienne, et dont un millier sera plus facile à diriger qu'une douzaine des nôtres. On laissera donc en grande partie ce soin à la cohorte de cent salariés adjoints : ils seront très-nécessaires dans cette industrie, car la phalange aura plus de bœufs et beaucoup plus de chevaux que nos villageois, notamment des chevaux nains pour monter la cavalerie enfantine. (*Voyez* III[e] section.)

Au résumé, les oiseaux et quadrupèdes en domesticité n'entretiendront que peu de séries ; pour en grossir le nombre, il faudra recourir au mode que j'ai nommé série *de régime*, ou série *greffée*, mode qui, par la différence des méthodes en nutrition et tenue, fera naître sur le soin d'un même animal, des esprits de parti, des discords et rivalités entre divers groupes. Ce sera allier une série de méthodes à un travail qui, par lui-même, ne prêterait pas aux rivalités de série.

Malgré ces ressources, pour augmenter, en règne animal, le nombre des Séries industrielles, je ne présume pas qu'on puisse les élever au-delà de vingt, car il faut distraire celle des poulets, oiseaux qui, prêtant plus que tous autres aux sous-divisions, seront affectés à une série d'un ordre supérieur, l'ordre *infinitésimal*.

Je compte pour emploi d'une série animale, le soin des chiens ; leur éducation entretiendra divers groupes et partis, car on leur confiera beaucoup de fonctions qui occupent aujourd'hui des hommes et des courriers. Chaque phalange expédiera d'heure en heure à ses voisines des chiens portant au cou les dépêches peu précieuses, et en rapportant au retour. Les pigeons feront, en service lointain, mêmes fonctions que les chiens en service vicinal.

L'état sociétaire élèvera en domesticité beaucoup d'espèces reléguées dans les eaux et forêts par la brutalité des civilisés ou leurs préjugés. L'association aura des parcs de lièvres apprivoisés, comme nous en avons de lapins. On objecte que cet animal est rétif, et ne veut pas se priver; oui, en première génération, comme le halbran; mais la deuxième s'apprivoisera par deux moyens inconnus des civilisés, ce sont :

La dénaturation domestique en deuxième et troisième génération,

Les dispositions unitaires et méthodes harmoniques.

C'est par le concours de ces moyens que l'association aura des troupeaux de divers oiseaux d'eau et de forêt, aussi aisément que nous avons des troupeaux d'oies, bien que l'oie sauvage soit le plus défiant et le plus inabordable des oiseaux, le plus désolant pour le chasseur : c'est pourtant le même que l'oie domestique.

En quadrupèdes, elle élèvera des troupeaux de zèbres, quaggas, onagres, aussi bien escadronnés que nos chevaux; elle aura des troupeaux de vigognes, des parcs de castors construisant leur édifice aquatique, et peut-être aussi de biches et de daims privés.

Elle aura de même, dans des étangs et viviers spéciaux, beaucoup de races métisses en poissons, une vingtaine d'espèces en poissons de mer acclimatés *par degrés* en eau douce, des viviers de merlans, maquereaux, soles et turbots, dans des pays où ces poissons ne sont pas même connus. Les différences du régime privé au régime naturel établiront dans les saveurs la même variante que du sanglier au pourceau, du canard au halbran.

Quant aux moyens présents, nous ne devons compter les oiseaux (poulet déduit) et les quadrupèdes, que pour entretien d'environ vingt séries, y compris les greffées ou artificielles.

On peut en ajouter dix autres; savoir :

Deux pour la chasse, deux pour la pêche,
Trois pour les volières,
Trois pour les poissons à l'engrais en réservoir.

TOTAL. Trente séries en industrie de règne animal.

Le poisson ne tardera pas à en fournir un plus grand nombre, mais seulement lorsqu'il y aura concours des diverses régions pour cette branche d'éducation, aussi étrangère aux exploitations civilisées que la culture des forêts. Cependant le poisson, quoique

l'un des plus sains et des plus agréables comestibles, est le moins coûteux de tous, car il se nourrit de son superflu de pullulation; mais nous ne savons exploiter ni le poisson, ni le fruit dont nos arbres ne donnent que des feuilles ou quart de récolte.

CHAPITRE XIV.

Séries industrielles en règne végétal, en manutention et direction générale.

Il serait trop long d'examiner pièce à pièce les séries convenables en végétal; je me borne à rappeler la règle de *compacité*, chapitre VI, et l'instruction de négliger et mettre *en éclipse* tout végétal qui ne pourrait pas fournir une série compacte, bien graduée en nuances rapprochées.

La culture des végétaux, y compris les forêts, prairies, serres chaudes et fraîches, pourra occuper cinquante séries dans la belle saison. L'on ne connaît en civilisation que les serres chaudes. Sur ce point comme sur tant d'autres, les esprits sont tout au SIMPLISME, ou mode simple, qui est le type du génie civilisé. Les serres *composées* ou chaudes et fraîches, combinément exploitées, seront, comme les volières, une branche d'attraction très-puissante sur les trois sexes et principalement sur la classe riche. On devra donc donner beaucoup de soins à l'organisation de cette sorte d'industrie.

La culture des forêts et prairies emplantées et mélangées méthodiquement, sera un détail immense; chaque morceau de pré ou de bois recevra les espèces qui lui seront convenables. On formera des séries *d'apparat champêtre* cultivant les autels et bordures de fleurs et d'arbustes, autour des pièces affectées à chaque espèce de végétaux. Ce luxe est une branche d'attraction et d'intrigue très-précieuse.

Les manufactures attrayantes, même en supposant une fondation sur grande échelle ne fourniront pas plus de dix à douze séries. (*Voyez* le détail, chap. XV et XVI.)

Total des aperçus :

Règne animal 30 séries	....	100 séries.
Règne végétal, 50 séries	....	
Manufactures, 20 séries	....	

Pour atteindre à 135, il en reste encore une quarantaine à former; passons en revue les travaux domestiques propres à fournir ce nombre, en déduisant la cuisine, qui sera l'objet d'un compte à part.

1. 2. 3. Les *greniers*, en graminées, légumes, fourrages. — 4. 5. 6. La *cave*, la *sous-cave*, pour bière, cidre, vinaigre, liqueurs, etc.; et le *caveau*, très-copieux pour les curieux payants. — 7. 8. 9. Les *fruitiers :* on achètera énormément de fruits pour les conserver : ce soin entretiendra au moins trois séries. — 10. Le *légumier*, lieu de conserve en herbe ou sous terre, ou en vases, avec préparation. — 11. L'*huilerie*. — 12. La *grèneterie* générale. — 13. La *laiterie*, sans la fromagerie. — 14. 15. 16. Les *tabulistes* et *caméristes :* service des tables et chambres. — 17. Les *meublistes :* conserve du mobilier depuis les glaces jusqu'aux marmites. — 18. 19. L'*irrigation*, y compris le soin des pompes et des tuyaux. — 20. Les *bonnes*, soignant le séristère des marmots. — 21. Les *nourrices*, y compris celles de supplément et rechange. — 22. Les *bonnins* et *bonnines*, opérant sur l'âge de 2 à 3 ans, pour l'éclosion des vocations industrielles. — 23. Les *mentorins* et *mentorines*, opérant sur l'âge de 3 ans à 4 1/2, pour l'éclosion des caractères, l'appréciation du titre en caractère et tempérament. — 24. La *médecine* en toutes fonctions, jusqu'aux infirmiers. — 25. 26. L'*institution*, bien plus étendue que dans l'état civilisé. J'y comprends l'enseignement en agriculture et manufactures. — 27. 28. Les *petites hordes* et *petites bandes*, séries principales en éducation. (*Voyez* la III[e] section.) — 29. 30. 31. L'*harmonie* vocale et instrumentale, la série des chants, hymnes, celle des instruments à corde, celle à vent. — 32. La *comédie*, fournissant une série d'espèces bien graduées. — 33. L'*opéra* en toutes espèces. — 34. 35. La *chorégraphie* et la *gymnastique*. — 36. La *corvée périodique*. — 37. 38. Enfin, deux séries d'ambigu, en industrie animale et végétale, et peut-être quatre.

Ces 40 séries forment le complément des 100 précédentes, car le minimum d'une harmonie ébauchée (130) est de 135 séries. Je supprime à regret les détails annexés à chacune de ces fonctions; j'en extrais un seul fragment.

La corvée (série 40) comprend toutes les fonctions où il y a isolement et absence d'attraction, comme les emplois de postillon et cour-

tion, faction à la tour d'ordre, au télégraphe, au service de salve ou brandissement de pavillon, à la sonnerie du carillon, veillée aux deux conciergeries du phalanstère et du caravanserai, éveil au phalanstère et aux étables, garde nocturne, vigie de feu et de fanal, etc., etc.

La série des corvéistes reçoit un dividende considérable, outre le tribut de dispense des riches qui se rachètent, comme chez nous, de la garde. Ce tribut est alloué à la série entière et non aux individus, car le service individuel salarié serait déshonorant en association.

En outre, on encourage les corvéistes par diverses faveurs, comme le service en chère de deuxième classe (ils sont communément de la troisième); on veut que la corvée, qui revient à peu près de quinzaine en quinzaine, soit une journée de gaîté pour le peuple.

Ces précautions paraîtront bien superflues à des civilisés, tous habitués à considérer l'oppression comme sagesse morale; ils oublieront ici à chaque page qu'il s'agit de créer l'Attraction industrielle, opérer l'accord en répartition, et la fusion des trois classes; il faut donc bien se garder de ravaler aucune fonction, ni de mécontenter aucune classe; il faut avoir des moyens sûrs de répandre la gaîté dans les travaux répugnants et dédaignés. (*Voyez* petites hordes, III[e] section.)

Je reproduis ici la règle donnée (154) sur les travaux de règne animal : peu s'adonner au soin des grandes espèces, chevaux et bœufs, et des grands végétaux, arbres forestiers, qui coûteraient trop de temps à notre génération peu exercée. On ne devra pourtant pas les négliger comme aujourd'hui; mais le but est de former un grand nombre de séries bien intriguées. Celles des fleurettes et des petits légumes seront presque aussi utiles que celles des chênes et des sapins, dont la culture emploierait dix fois plus de temps.

Outre cette masse de séries libres que j'ai désignées, une phalange doit avoir en pivot de mécanisme au moins quatre séries mesurées, et quatre infinitésimales; ce sera une lacune pour la phalange d'essai, qui ne pourra former qu'une série mesurée, celle des âges et des trente-deux chœurs (chap. VII.), et tout au plus deux séries infinitésimales, ou subdivisées à l'infini en échelle sous-série. Le poulailler en fournira une. Son échelle, au lieu d'atteindre au huitième degré, pourra tout au plus s'élever au cinquième. (*Voyez* 88 et III, 135 à 157.)

On pourra former une deuxième série infinitésimale sur la gastronomie, plaisir qui n'est pas proscrit par nos mœurs, mais seulement par la morale.

Nous n'avons jusqu'ici estimé qu'aux environs de cent quarante le nombre des séries que pourra former la phalange d'essai; mais j'ai annoncé qu'il reste une forte branche à porter en compte, celle des cuisines, qui va élever l'ensemble des séries à deux cents; car les cuisines pourront en créer une soixantaine, d'autant plus précieuses qu'elles seront la plupart permanentes, exerçant toute l'année.

Il n'est guère de comestible, en règne animal ou végétal, qui ne puisse occuper et intriguer aux cuisines une Série passionnée et quelquefois plusieurs; le poulet et le cochon, la pomme de terre et le chou en occuperont chacun plusieurs, qu'on pourra même *dualiser* (1), en alliant les intrigues de l'échelle de préparation avec celle de l'échelle de production.

Kotzebuë dit que les traiteurs de Paris savent accommoder les œufs de quarante-deux manières : il n'a trouvé que cela de remarquable dans Paris. Les œufs peuvent donc entretenir aux cuisines trois séries dualisées, dont chacune se composerait de douze à quinze groupes.

Mais on n'atteindra à ce grand nombre de séries qu'autant qu'on adoptera le principe opposé à celui des moralistes, l'extrême raffinement de goûts et de passions, moyen sans lequel les variétés de saveur ne seraient point appréciées, et les séries ne pourraient former leur échelle ni en produits, ni en préparations culinaires. Comment pourrait-on intriguer vingt groupes cultivant vingt variétés d'une espèce, quand les consommateurs mangeraient indif-

---

(1) Il aurait convenu de donner un chapitre sur les espèces de séries; j'ai indiqué plus haut les *dualisées*, on a vu, (132), les *greffées*, j'ai parlé des *engrenées* en traitant de l'échelle des logements; il est quantité d'autres séries dont la définition fournirait un ample chapitre; mais on n'en finirait pas de détails élémentaires, si l'on s'arrêtait à toutes ces minuties didactiques.

Par exemple, il faudra former des séries *embranchées* puisant dans toutes celles d'un même genre; si c'est en *grèneterie*, chaque série recueille et enserre ses graines; mais la série de grèneterie générale puise dans toutes pour former la collection assortie et mise en vente. La série embranchée est donc la tige commune de toutes celles d'un même genre.

féremment chacune des vingt, sans distinction de qualité ni d'apprêt ?

La cuisine, tant méprisée par les philosophes, produit sur l'émulation agricole même effet que la greffe sur les fruits ; elle en double la valeur. Les intrigues de culture, soins des bestiaux et volailles, redoublent d intensité par alliage aux intrigues de préparation culinaire. De là naissent les séries *dualisées*, se stimulant l'une par l'autre : ce sont de puissants ressorts en attraction industrielle.

Dans l'état actuel, l'agriculture est affectée de deux vices opposés à ces belles propriétés de la cuisine sociétaire ; l'un est le travail répugnant, exercé par vénalité et nécessité ; l'autre est la limitation de la bonne chère aux oisifs. Celui qui cultive n'est intrigué, ni par attraction spéciale pour son industrie, ni par cabale sur sa méthode, ni par débats sur la préparation du produit ; car il n'en goûte pas ou n'en mange que les rebuts, et les mange très-mal apprêtés. La phalange au contraire devra cultiver en chaque produit animal ou végétal, une quantité telle que les tables de troisième degré puissent y participer : à défaut, elles ne seraient pas intriguées sur cette industrie.

Notre mécanisme agricole est donc faussé en tous sens par absence d'intrigues et cabales appliquées au produit, et par absence du raffinement sensuel limité aux oisifs, chez qui il est tout-à-fait inutile ; car il ne sert qu'à leur inspirer du mépris pour la triste condition du peuple qui travaille à servir leurs fantaisies.

Ce vice radical du mécanisme civilisé deviendra plus sensible quand on aura lu en entier la théorie sociétaire. Par acheminement, il est bon de faire remarquer que les méthodes employées par la morale sont toujours à contre-sens des vues de la nature. C'est la principale thèse à démontrer dans un traité de l'Attraction passionnée, car la morale et l'attraction sont les deux antipathiques, l'une voulant conduire aux accords sociaux par l'engorgement des passions, l'autre y conduisant par le plein développement des passions.

CHAPITRE XV.

Choix des manufactures spéculatives et industrielles.

Ce choix est une des opérations les plus délicates. Il s'agit d'établir, entre les manufactures et l'agriculture, une réciprocité de

convenance qui fasse concourir ces deux classes d'industrie au succès l'une de l'autre : elles se heurteraient, si l'on manquait à la règle de favoriser l'essor de l'Attraction industrielle, préférablement aux vues de bénéfice pécuniaire : c'est le vice où tomberait tout pilote civilisé.

Conformément à cette règle, on devra, dans le choix des fabriques de la phalange, veiller à ce que chacune soit avec l'agriculture en double affinité,

En lien de passion cabalistique,
Et en lien d'intérêt local.

Signalons les préjugés contraires à ces deux méthodes :

Les manufactures tant prônées dans le système politique des modernes, qui les met au niveau de l'agriculture, ne figurent dans l'état sociétaire qu'à titre d'accessoires et compléments du système agricole, fonctions subordonnées à ses convenances.

Je ne prétends pas dire qu'elles seront peu considérées dans le nouvel ordre, car toute phalange sera manufacturière, et tout individu riche ou pauvre qui aura été élevé dès le bas âge en harmonie, sera coopérateur passionné d'une dizaine de manufactures; mais elles ne tiendront que le second rang en industrie, et seront, malgré les chances de bénéfice, abandonnées quand elles ne pourront pas alimenter les intrigues cabalistiques alliées avec l'agriculture du canton.

Celui qui proposerait d'établir dans la phalange d'essai une filature à coton, commettrait une faute choquante, car cette phalange que je suppose fondée en France, Allemagne ou Angleterre, ne cultiverait pas le coton; ses voisins ne le cultiveraient pas non plus : elle adopterait donc une fabrique dépourvue de lien avec ses cultures et passions locales.

Ce genre de fabrique sera très-admissible quand les phalanges seront fortifiées par un exercice de quelques années, par des liens et rivalités avec les phalanges voisines, par un mécanisme de commerce véridique, etc. Alors il conviendra d'avoir dans toute phalange une fabrique opérant sur des produits exotiques; ce sera pour elle une voie de liens avec des régions lointaines.

Mais la phalange d'essai, faible en mécanisme par défaut de voisines, et par tant d'autres lacunes d'attraction (IV, 575), ne pourra pas admettre les fabriques dépourvues de lien avec l'agriculture locale; ce sera un enfant au berceau qu'il faudra gouverner différemment des hommes faits; elle devra donc se concentrer

quant aux manufactures, dans le cercle de ses productions locales ou vicinales, et ne fabriquer que des objets liés à ses intrigues agricoles.

Distinguons en deux ordres les manufactures qu'elle devra adopter, les *usuelles* et les *spéculatives*.

Je nomme usuelle toute fabrique de besoin journalier, comme celles des ouvriers répandus partout, menuisiers, cordonniers, tailleurs, blanchisseuses, etc. Ces sortes de fabriques sont usuelles, indispensables, et non pas spéculatives ; car aucun canton ne peut s'en passer. J'y ajoute celles dont on a besoin dans tout arrondissement vicinal, comme un atelier de sellier, de tonnelier, de chapelier-repasseur, de coutelier, etc., etc.

Les fabriques spéculatives sont celles dont le produit doit être objet de commerce extérieur, et sur le choix desquelles nous aurons à statuer. Posons d'abord sur ce choix des principes généraux au nombre de trois.

Le premier est d'établir l'attraction en doses proportionnelles pour les trois sexes : chaque fabrique pourra ne pas convenir également à tous trois ; on devra même observer cette graduation, choisir l'une au goût des enfants, l'autre au goût des femmes, l'autre au goût des hommes, de manière que l'ensemble des fabriques spéculatives ménage à chacun des trois sexes des doses d'attraction proportionnées.

Le deuxième est de réserver aux femmes une moitié d'emploi dans les branches lucratives; on devra éviter de les reléguer comme parmi nous aux fonctions ingrates, aux rôles serviles que leur assigne la philosophie qui prétend qu'une femme n'est faite que pour écumer le pot et ressarcir les vieilles culottes.

Les femmes en association reprendront bien vite le rôle que la nature leur assigne, le rôle de rivales et non pas sujettes du sexe masculin. Il faut veiller à ce que cet effet s'opère d'emblée dans la phalange d'essai ; à défaut l'on verrait son mécanisme chanceler sur divers points.

Le troisième est d'organiser chaque fabrique en série de rivalités, en triple et quadruple méthode ; il faudra donc engager les ouvriers instituteurs en triple nombre et triple système.

Ces ouvriers étant enrôlés pour éduquer la phalange, former des élèves cabalistiques, il faudra se garder en chaque genre, d'un maître unique; on devra en avoir trois ou quatre pour chaque industrie, car un seul pourrait se trouver de mauvaise école,

ainsi qu'on le voit parmi les barbiers de Paris dont la plupart ne savent pas raser, n'ont point de principes sur la pose et le maniement du rasoir, encore moins sur les nombreux accessoires de leur art. Aucun d'eux ne sait maintenir la mousse de savon au degré de chaleur ; ils commettent vingt fautes également ridicules, et quand on les leur reproche, quand on leur apprend ce qu'ils ont à faire, ils sont ébahis, et disent : on ne nous a jamais parlé de cela.

Il faudra donc, en toute fonction, enrôler autant que cela se pourra, des ouvriers CONTROVERSISTES SUR LEUR ART, des maîtres à prétentions, propres à *faire école*, à créer des rivalités, des luttes émulatives. On ne pourra pas, dans la phalange d'essai, observer strictement cette règle ; cela exigerait trop d'enrôlements d'ouvriers, car les bons sont très-rares ; et comme ils ne savent souvent ni enseigner ni analyser leurs procédés, il faudrait enrôler des théoriciens et des praticiens, ce serait trop de dépense, on se bornera à approcher du but.

Après cet exposé des principes à suivre en choix des fabriques spéculatives, je vais désigner une série de celles qui m'ont paru préférables pour une phalange d'essai ; je les indique sauf meilleur avis.

FABRIQUES SPÉCULATIVES PRIMAIRES.

1 pour hommes et enfants masculins,	ÉBÉNISTERIE	A
2 pour femmes et enfants féminins,	PARFUMERIE	B
3 pour hommes, femmes et enfants,	CONFISERIE	C

SPÉCULATIVES SECONDAIRES POUR LES TROIS SEXES.

4 *Fromagerie*	D.	5 *Charcuterie*	E
6 *Conserve artificielle*	F.	7 *Grèneterie de fleurs*	G
Pivotale H la LUTHERIE.		Ambiguë K l'OISELLERIE.	

Nota. Je ne désigne ici que des fabriques permanentes et non celles de courte durée comme les fours à éclosion.

Examinons si ce choix s'accorde avec les attractions collectives, et s'il satisfait à la règle posée plus haut, de faire naître les deux liens de *passion* et *d'intérêt*, entre les fabriques et l'agriculture locale.

1 A. — L'ÉBÉNISTERIE : le travail sur bois plaît aux hommes de tout âge et surtout aux enfants, pour qui le bonheur suprême est de

manier les petites scies, petites haches, petits rabots, le tour, le ciseau, etc.; la boutique du menuisier les charme presque autant que celle du confiseur.

Cette fabrique établira *lien de passion* entre les deux classes du sexe masculin, les pères et les enfants, puis *lien d'intérêt local*, convenance avec les productions du pays; car on emploiera, à la superficie des meubles fabriqués, les bois du pays, en France, noyer, cerisier, orme, frêne, érable, concurremment avec les bois étrangers; puis les bois de chêne et autres à l'intérieur des meubles.

La phalange en s'instruisant sur les défauts des bois, par emploi dans son atelier d'ébénisterie, mettra d'autant plus de soin à éviter ces défauts dans la culture de ces forêts, et la manutention des bois coupés; ainsi s'établiront les deux liens de *passion* et d'*intérêt local* avec l'objet manufacturé qu'elle voudra faire briller à double titre, comme produit de sa culture et de ses fabriques.

2 B. — La PARFUMERIE plaît aux femmes de tout âge, adultes ou enfants; elle s'allie fort bien à la culture des champs de fleurs qui est, dans l'ordre sociétaire, une attribution féminine. Cet atelier présentera encore l'avantage d'intéresser les femmes aux travaux champêtres, en les habituant à cultiver en grand, et en plein champ, sous tente mouvante, les fleurs qu'elles ne soignent aujourd'hui qu'en pots, sans aucune vue de rivalité cabalistique ni d'enthousiasme pour leur pays et sa renommée.

La parfumerie et les cultures attenantes s'allient aux goûts du sexe faible, comme le travail sur bois s'allie aux goûts du sexe fort. D'ailleurs les deux fabriques pourront comporter divers alliages des sexes, chacune offrant des fonctions applicables à l'autre sexe ainsi qu'aux enfants.

3 C. — La CONFISERIE : elle fournit des travaux adaptés aux goûts des trois sexes et de tous les âges.

La gestion des fours et manutention des bassines est un travail de force propre aux hommes.

Les femmes s'occuperont à la préparation des fruits et matières, à l'empotage, etc.

Les enfants y trouveront quantité de menues fonctions, comme encartage, triage, moulage, etc.

Cette fabrique opérant sur le sucre, les fleurs, les fruits, les végétaux, les parfums, les liqueurs, a de quoi satisfaire tous les

goûts des divers âges et sexes ; elle est très-bien liée a l'industrie locale, employant les produits indigènes combinément avec les exotiques.

D'ailleurs la phalange d'essai aura sur les lieux mêmes, une consommation assurée de ses produits de confiserie, pour les curieux opulents qui viendront la visiter, y passer trois ou quatre jours : elle serait bien dupe de mettre cent mille francs, successivement à l'achat de confiseries dont la fabrication ne lui coûtera que moitié et favorisera beaucoup l'attraction industrielle.

Tel est, sauf erreur, le choix de fabriques spéculatives le mieux assorti aux convenances primaires d'une phalange d'essai : elle devra donc engager en ces trois genres, au moins une douzaine de bons maîtres d'enseignement, 4 pour chacune des 3 branches.

Toutefois ces manufactures quoique éminemment convenables, ne pourraient exciter aucune attraction, si les ateliers de la phalange étaient dégoûtants de saleté comme les nôtres qui, par leur exiguité, ne se prêtent pas aux dispositions d'agrément, au luxe et aux ressorts d'enthousiasme. Le luxe est premier but de l'attraction, c'est son premier besoin ; il est donc difficile qu'elle naisse directement dans une industrie dont le luxe est banni. C'est le vice de tous nos ateliers civilisés.

Mais si le séristère de confiserie est construit pour une masse de 5 à 600 personnes, hommes, femmes et enfants, avec luxe des habits et instruments de travail; on pourra, même dans la pièce des fours qui est la plus malpropre, mettre de l'élégance : une graduation de fours garnis en marbres différents, des murs souvent repeints en gris ou brun, des bordures souvent rafraîchies. Les autres pièces non enfumées seront susceptibles de tout ornement, et l'ensemble du séristère sera aussi séduisant que le sont, au premier de l'an, les chapelles sucrées de nos confiseurs.

Ces trois manufactures primaires sont faites pour entretenir pendant l'hiver de grandes séries bien intriguées, et suppléer aux lacunes d'attraction agricole.

Je passe aux fabriques secondaires qui sont des travaux attenants à l'agriculture, mais pouvant en être séparés et former fonction spéciale.

4 D. — La *Fromagerie*, fabrication des fromages et beurres : la phalange d'essai pourrait vendre ses laitages à la ville voisine ; il sera mieux d'en fabriquer des fromages qui auront nécessairement

une supériorité par suite des soins qu'elle donnera aux pâturages et à la bonne tenue des bestiaux.

Le travail de la laiterie plaît aux femmes, c'est leur apanage; il plaît de même aux enfants. Le soin des fromages fournit pour les hommes diverses fonctions.

Cette fabrique se lie bien à l'éducation des troupeaux. Elle est très-propre à exciter des rivalités sur les divers systèmes de nutrition et d'éducation; ils seront jugés par la saveur des fromages tirés de trois divisions d'un même bétail diversement traitées. Si l'on vendait le lait, on ne pourrait pas savoir quel effet il produit à l'emploi en fromage et en beurre. Plus cet effet sera constaté, mieux les divers groupes se passionneront pour leurs méthodes réciproques. C'est donc une fabrication qui satisfait à la double règle de passion cabalistique et d'intérêt local.

5 E. — La *Charcuterie* et macération est encore un travail bien lié au mécanisme agricole, et attrayant même pour les femmes; elles sont assez intelligentes à préparer la cochonnaille. Les hommes exerceront volontiers le travail de grande salaison, et les enfants ne craignent pas celui de triperie. D'ailleurs dans la partie rebutante on s'aidera de la cohorte des 100 salariés adjoints.

Cette fabrique doit être comptée parmi les attrayantes : elle se lie cabalistiquement avec le soin des pourceaux qui seront très-nombreux dans la phalange, pour consommer les énormes débris des tables et cuisines : on en formera plusieurs systèmes d'engrais, et la série des charcutiers opérera sur diverses qualités de porcs auxquels des variantes en aliments auront donné des saveurs différentes.

Dans cette industrie figurera la macération qui donne de beaux produits, tels que le bœuf fumé de Hambourg. Cette série sera fort utile pour habituer peu à peu les enfants au travail de boucherie, de manière qu'on puisse, au bout de deux ans, se passer de bouchers salariés et hors d'harmonie.

6 F. — La *Conserve* artificielle de fruits et légumes, industrie fort étendue, attrayante et très-négligée en France, où on ne sait pas même conserver le haricot vert, comme en Allemagne, le pois vert, le chou en chou-croûte, les prunes à gâteau, tant d'autres légumes et fruits dont les harmoniens garniront toute l'année leurs tables, même celles de classes inférieures ou troisième degré.

La France ne connaît guère que la conserve des fruits à l'eau-de-vie, et de quelques vilenies, comme poires tapées. La phalange d'essai devra réunir toutes les branches de conserve artificielle, et en faire le travail principal de ses premiers essaims, qui seront installés avant l'entrée en demi-exercice : elle emploiera les procédés d'Appert et autres, pour donner la plus grande extension à cette série qui sera très-précieuse, tant pour la bonne chère de curieux payants, que pour celle du peuple qui, dans cette phalange, mangera des fruits et des légumes précieux, à l'époque où les grands des capitales n'en auront pas.

7 G. — La *grèneterie de fleurs et légumes*. L'art de recueillir, préparer, classer et conserver les graines, est à peu près inconnu en civilisation. Le paysan n'a sur ce point ni lumières ni moyens. Le travail de grènetier est confié à quelques hâbleurs mercantiles, aussi trompeurs que les pépiniéristes.

Ce travail occupera, dans la première phalange, une série distincte, avec qui chaque série et groupe agricole sera en relation. C'est une série *embranchée*, puisant dans toutes celles d'un ordre, dans toutes les séries du règne végétal. Son approvisionnement, destiné pour la vente, sera indépendant des graines que chaque groupe gardera pour son usage spécial.

⋈. — On s'étonnera si je désigne pour manufacture principale la LUTHERIE ou fabrique d'instruments à vent et à cordes : on objectera qu'elle satisfait peu aux deux conditions imposées.

C'est une erreur : elle se lie bien avec l'agriculture par emploi des bois, comme l'ébénisterie ; elle s'allie bien aux facultés des femmes et des enfants par la marqueterie, les petits ouvrages de luxe en bois, en ivoire, en nacre, etc. Je suppose qu'on n'adopterait que les ornements en nacre, en bois et non ceux en cuivre.

Ce qui formera dans ce genre de travail le lien de passion, c'est que chacun, dans la phalange, deviendra musicien au bout de six mois, excepté chez les nations disgraciées d'oreille comme les Français ; mais en Italie, en Allemagne; chacun deviendra musicien trois mois après l'organisation sociétaire; chacun s'occupera des instruments et prendra un vif intérêt à cette fabrication ; elle passionnera les trois sexes, et favorisera le progrès musical, qui est de haute importance en éducation harmonienne.

Quant à l'intérêt pécuniaire, j'observe que rien ne sera plus précieux au début de l'association que les instruments de musique.

Il sera impossible pendant trois ans, de s'en approvisionner et de trouver subitement

Un million de jeux d'orgues,
Vingt millions de violons et altos,
Six millions de basses et contre-basses,

et en proportion tous les autres instruments d'orchestre et de fanfare.

En conséquence, la fabrique de lutherie sera très-digne de choix et très-profitable sous les rapports d'attraction industrielle et bénéfice. Du reste, on pourra la négliger.

K.—L'OISELLERIE, ou éducation de jolis oiseaux grands et petits, est encore un travail qui remplit très-bien les conditions, et dont les produits seront infiniment précieux, car toute phalange aura besoin de volières en divers genres. C'est une forte branche d'attraction et un moyen d'habituer les enfants de la classe riche à la dextérité dans le soin des colombiers. Cette industrie est dédaignée en civilisation, parce que les oiseaux deviennent insipides quand on les voit dans les boutiques sales et fétides des oiseliers de Paris, où l'on entasse pêle-mêle des criards et des chanteurs, tous dans des cages étroites, où ils sont comprimés et infectés.

Le séristère d'oisellerie sera un vaste colombier à plusieurs chambrées distinguant les espèces : toutes y seront tenues dans le plus grand luxe et commodément, en grand espace, avec ombrages et arbustes enfermés dans les cages d'été, avec ruisseaux, gazons et tentes. Les incommodes, comme les perroquets, seront assez éloignés pour ne pas troubler les espèces harmonieuses ou paisibles.

L'oisellerie est une branche d'industrie qui n'a jamais pu être exercée en grand chez les civilisés : elle sera l'une des curiosités de la phalange d'essai.

Il suffira bien de ces fabriques spéculatives pour ménager à la première phalange un commerce de produits manufacturés, avec les autres qui s'élèveront autour d'elle. Quant aux civilisés, il sera indifférent qu'elle manque de commerce avec eux dans ses débuts, car le régime de négoce véridique ne pourra être établi qu'entre phalanges, et tout commerce avec des êtres faux comme les civilisés, ne pourrait exciter dans aucun cas des intrigues favorables à l'attraction industrielle.

Quelques fondateurs opineront à choisir des fabriques plus distinguées que D, E, comme seraient la broderie et la passemente-

rie, propres à passionner le sexe féminin; mais ce sont deux travaux fort ingrats quant au bénéfice; d'ailleurs, ils ne peuvent comporter qu'un des deux liens exigés; celui d'affinité en passion; mais non pas celui d'affinité avec le produit local.

Ces deux fabriques n'alimenteraient donc pas des intrigues de rivalité dans les exploitations du règne animal et végétal; tandis que la fromagerie et la charcuterie, fabriques non élégantes, et pourtant adaptées au goût des femmes, se lient aux travaux de règne animal et règne végétal, par rivalités sur les systèmes de nutrition, les qualités des laitages et viandes.

La broderie et la passementerie présentent l'avantage de convenir pour l'hiver aux deux classes riche et moyenne; mais cette convenance ne repose que sur l'absence d'intrigues, dont ces deux classes sont fort dénuées dans leur domestique. Ce vide spirituel n'aura plus lieu en association. Du reste, on peut admettre ces deux fabriques et d'autres qu'il serait trop long d'examiner.

Je ne prétends pas que les neuf, cotées A B C, D E F G, ⋈, K, soient exclusivement convenables pour la phalange d'essai. Je répète que le choix des fabriques spéculatives propres à intriguer une série de groupes, devra se proportionner aux moyens locaux que je ne peux pas prévoir : j'ai voulu seulement enseigner l'application de la règle qui doit servir de boussole en pareil choix, c'est d'établir le double lien d'intrigue cabalistique et d'intérêt local entre les sociétaires et leurs cultures.

CHAPITRE XVI.

Distinction entre les séries faussées et les hongrées.

Nous passons des fabriques spéculatives aux fabriques usuelles, qui peuvent fournir une douzaine de séries en fonctions obligées, comme buanderie, travail sur bois, sur cuir.

Ces séries que je vais indiquer, seront la plupart défectueuses, peu compatibles avec deux des trois règles posées au chapitre VI, *la compacité d'échelle* et *l'exercice parcellaire*. C'est un vice inévitable pendant quinze à vingt années d'initiative sociétaire.

Les fonctions non compactes en échelle pourront s'élever à une cinquantaine de genres et une douzaine de séries dans la phalange d'essai; elle ne voudra pas être dupe des ouvriers de la ville, ni les appeler chaque fois qu'il y aura un clou à poser; ce

serait s'encombrer mal à propos de civilisés. Pour s'en garantir, elle aura engagé des instructeurs en tous genres de travaux domestiques, fournissant quatre à cinq catégories, comme travail sur bois, sur cuir, sur métaux, sur étoffes, etc. On pourra composer, de ces divers genres, les séries suivantes :

A En bois : charpentiers, menuisiers.
B *Idem* : tonneliers, vanniers.
C En cuir : cordonniers, gantiers, culottiers.
D En mixte : selliers, bourreliers, layetiers.
E En fer : serruriers, éperonniers, maréchaux.
F En mixte : carossiers, charrons, taillandiers.
G En ornements : modistes, brodeuses, passementières.
H En étoffes : tailleurs, tailleuses, ravaudeuses, repriseuses, corsetières.
J En métaux : chaudronniers, poêliers, ferblantiers, lampistes, fondeurs, pompiers.
L En mixte : couteliers, tabletiers, arquebusiers.
M *Idem* : horlogers, joailliers, orfèvres.
N En toile : lingères, tisseuses.

Il reste divers emplois qu'on pourrait difficilement classer en séries, vu le peu de lien qu'ils ont entre eux, tels sont :

1 Chapelier,	6 Dégraisseur,	10 Parasolier,
2 Tapissier,	7 Cartonnier,	11 Emballeur,
3 Plumassier,	8 Pelletier,	12 Vitrier,
4 Pailliste,	9 Imprimeur,	13 Opticien.
5 Perruquiers,		

Une phalange de grande échelle aura besoin de tous ces emplois. Il serait fâcheux à elle de recourir aux ouvriers de la ville pour imprimer son bulletin de la bourse et autres minuties ; pour raccommoder pendule, montre, tabatière, cuiller, couteau, chapeau : les instructeurs enrôlés aux deuxième et troisième essaims auront dû former des élèves en ces divers genres. Sans adopter les fabriques de tissage, il en faudra quelque peu, un seul groupe, afin d'éveiller ce goût, le faire éclore chez certains enfants, à qui il est naturel.

Mais la génération élevée dans l'état civilisé ne se passionnera que lentement pour les fabriques usuelles, qui, par cette raison, ne pourront pas, dans les premières années, fournir des séries régulières en chaque espèce indiquée plus haut, sous les chiffres 1 à 13, et même dans les genres cotés de A jusqu'à N. Plusieurs des douze séries A N manqueront de compacité entre leurs grou-

pes, et seront mal intriguées (chap. VI). Ce seront des séries *hongrées*, insuffisantes en ressorts d'harmonie, en équilibre de passions. Il sera force, pendant la première génération, de se contenter de ces séries défectueuses, dites hongrées ou non compactes.

Les fonctions 1 à 13 ne formeront guère que des groupes détachés : elles n'ont pas de lien entre elles ; mais chacune, au bout de 30 ans, fournira une série, parce que les enfants élevés dans l'état sociétaire y prennent parti pour un très-grand nombre de métiers, *sauf exercice parcellaire ;* de sorte que pour une fonction peu étendue, comme celle d'emballeur ou parasolier, la phalange aura aisément une trentaine de sectaires, formant série.

L'emploi des séries hongrées et mal échelonnées, est une faute où tomberont fréquemment des fondateurs non exercés ; il importe de les prévenir sur ce sujet, déjà effleuré au chap. VII, sous le titre de séries faussées.

Il y a peu de différence entre les hongrées et les faussées. J'appelle faussée celle qui est mal assortie, mal graduée, mais corrigible, comme on l'a vu au chap. VII.

La série hongrée pèche par le même défaut de graduation inexacte, mais sans possibilité d'y remédier, parce qu'elle se compose de fonctions dont on ne peut pas se passer, quoiqu'elles ne soient pas assez vicinales pour qu'on en puisse former une série d'échelle compacte, bien nuancée. J'ai donné au chap. VII un exemple de série faussée : j'en ajoute un de série hongrée très-méthodique.

TRAVAIL SUR MÉTAUX COMMUNS.

Transition asc. : = Lampistes.

Aile ascendᵉ { Ferblantiers. Chaudronniers. Arquebusiers.

Centre : { Serruriers, Maréchaux, Éperonniers. Taillandiers. Charrons.

Aile descendᵉ { Carossiers. Pompiers. Coffretiers.

Transition desc : = Couteliers.

Ici les fonctions sont bien graduées, mais éloignées entre elles,

formant échelle d'espèces et non de variétés. Ce vice est le caractère des séries hongrées : elles manquent de compacité; leur échelle est d'ordre lâche, quoique régulier; et par cette raison leurs groupes ne sont pas susceptibles de rivalités vicinales et discords gradués entre groupes contigus. Ce sont des séries rabaissées en échelle, car la leur se forme d'espèces; une bonne échelle n'est formée que de variétés très-voisines, discordantes et jalouses; et comme ici les douze groupes ont des fonctions trop distinctes pour créer les discords, c'est une série hongrée, privée du jeu de la cabaliste ou passion des intrigues rivales.

On sera forcé, pendant la 1re génération, de former dans toutes les fonctions de fabriques usuelles et même dans d'autres industries, ces Séries défectueuses, cumulatives d'espèces éloignées : au reste, dans son début, le mécanisme sociétaire ne pourra être en son ensemble qu'une harmonie hongrée, puisqu'il sera privé des relations d'amour libre qu'on ne pourra établir qu'à la 2e ou 3e génération, et des relations de famille harmonisée qui ne pourront naître que dans les 4e et 5e générations sociétaires. (*Voyez* Ve section, ce qui touche aux harmonies de famille et d'héritage.)

Heureusement les Séries agricoles, dans la phalange d'essai, ne seront pas sujettes à ce défaut de compacité qui paralyserait tout; on pourra les former en échelle de variétés bien nuancées, donnant plein essor aux 3 Passions mécanisantes.

Les principes que je viens d'établir sur le choix et la direction des fabriques tant usuelles que spéculatives, sont fort opposés a ceux de la science dite économie politique, aux yeux de qui toute industrie est utile, pourvu qu'elle crée des légions d'affamés qui se vendent à bas prix aux conquérants et aux chefs d'atelier. La concurrence outrée réduit toujours cette populace au plus minime salaire en cas d'activité, et à l'indigence en cas de stagnation.

L'ordre sociétaire n'envisage dans les manufactures que le complément de l'agriculture, le moyen de faire diversion aux calmes passionnels qui éclateraient pendant la longue fériation d'hiver et les pluies équatoriales. Aussi toutes les phalanges du globe auront-elles des fabriques, mais elles s'efforceront de porter les produits manufacturés à la plus haute perfection, afin que la longue durée de ces objets réduise à peu de temps le travail de fabrication.

Posons sur ce sujet un principe méconnu de tous les économis-

tes, principe qui se lie au chap. VIII, sur les sortes et doses d'attractions.

Dieu n'a distribué pour le travail manufacturier qu'une dose d'attraction correspondante au *quart du temps* que l'homme sociétaire peut donner au travail Les trois autres quarts doivent être employés au service des animaux, des végétaux, des cuisines, des armées industrielles, enfin de tout travail autre que celui des manufactures, dans lequel je ne comprends pas les cuisines de consommation journalière, car elles sont service domestique.

Si l'on voulait, dans une phalange, outre-passer la dose d'attraction manufacturière, pousser ce genre de travail au-delà du quart du temps applicable à l'industrie, enfin donner aux fabriques moitié du temps disponible en travail non domestique, on verrait avorter l'attraction manufacturière, et par suite l'attraction agricole; car les séries d'agriculture perdraient un tiers de leur temps d'exercice, et par suite un tiers de leurs sociétaires : on verrait diminuer en même rapport leur compacité et leur activité.

Ainsi tout le mécanisme d'Attraction industrielle serait bouleversé si l'on procédait comme les civilisés, confusément et sans maintenir la proportion des doses d'industrie avec les doses d'attractions spéciales que distribue la nature.

En outre, cette proportion serait faussée en toutes branches de manufactures, si l'on fabriquait comme aujourd'hui des qualités inférieures, et ruineuses pour le corps social; car des étoffes et teintures défectueuses réduisant la durée d'un vêtement à demi, tiers ou quart de ce qu'elle doit être, obligeraient à augmenter d'autant la masse de fabrication, et restreindre en même rapport la somme de temps et de bras que donnerait à l'agriculture une population limitée à tel nombre fixe.

Des sophistes répondront que ce serait un moyen d'augmenter la population; c'est précisément le vice qu'on voudra éviter en harmonie : du moment où le globe sera parvenu à son grand complet d'environ cinq milliards, on ne s'occupera qu'à assurer le bonheur de ses habitants, et non pas à en accroître le nombre. Or ce bonheur déclinerait si l'on faussait les équilibres d'attraction, en prenant du temps aux cultures pour en donner aux fabriques plus que ne leur en assigne la nature; elle veut réduire les travaux de fabrication à la plus courte durée possible, en organisant les intrigues des séries de manière à élever tout produit à la perfection.

C'est d'après ce principe que les manufactures, au lieu d'être comme aujourd'hui concentrées dans des villes où s'amoncellent des fourmilières de misérables, seront disséminées dans toutes les campagnes et phalanges du globe, afin que l'homme en se livrant au travail de fabrique, ne dévie jamais des voies de l'attraction qui tend à employer les fabriques en accessoire et variante de l'agriculture, et non pas en fonction principale, ni pour un canton ni pour aucun de ses individus.

En terminant ces notions élémentaires sur la formation des séries, rattachons toutes les règles à un précepte général, qui est d'assurer aux 3 Passions mécanisantes un plein essor en toutes fonctions. Or dans l'hypothèse d'accroissement de l'industrie manufacturière aux dépens de l'industrie agricole qui est la plus attrayante, on n'arriverait qu'à un résultat absurde, au ralentissement de ces 3 Passions dont l'activité est gage de l'attraction industrielle et de tous les biens qu'on en doit recueillir.

COMPLÉMENT DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Duperie des détracteurs; secte Owen.

Déjà l'on peut s'apercevoir que ma théorie sociétaire ne donne point dans l'arbitraire des faiseurs de systèmes; elle se fonde sur un procédé spécial, puisé dans la nature, conforme au vœu des passions et aux théorèmes de géométrie; car le mécanisme des Séries passionnées est géométrique en tous sens; on en verra la preuve aux chapitres qui traitent de la répartition, section V^e^, et de l'analogie, section VIIe.

Nous pouvons maintenant examiner les inconséquences commises à cet égard par le 19e siècle qui, sur l'affaire d'où dépend le changement de sort du genre humain, sur l'invention du procédé sociétaire, se confie à des hâbleurs fardés de philantropie, et ne leur impose aucune règle à suivre en théorie ni en pratique (10).

On voit qu'il y avait un procédé à inventer, c'est la Série passionnée, découverte qui exigeait de profondes recherches sur les dispositions et les emplois de ce ressort tout-à-fait étranger au mécanisme civilisé.

Pour peu qu'on eût voulu opérer méthodiquement, on aurait

exigé des prétendants, comme M. Rob Owen ou autre, une invention et non pas des statuts ni des bizarreries telles que la communauté des biens, l'absence de culte divin, l'abolition brusque du mariage : ce sont là des lubies de casse-cou politique et non des moyens neufs; c'est pourtant à ces billevesées que le 19e siècle a donné sa confiance depuis vingt ans.

Observons que dès son début Rob Owen opéra tout à contresens de l'association : ignorant que l'agriculture doit être la base du mécanisme sociétaire, il rassemblait à New Lanark 2000 tisserands n'ayant pas un arpent de terre à cultiver. En commettant cette lourde faute, il se vantait de convertir les nations à sa méthode, et se faisait présenter aux souverains comme régénérateur présomptif du monde social. Sa science n'était autre que celle des sophistes, HASARDER TOUT, jouer en casse-cou sur les innovations; *audaces fortuna juvat;* et surtout faire sonner bien haut sa philantropie; ce masque fait toujours des dupes.

Comment notre siècle, après tant d'expériences, après avoir vu depuis quarante ans tous les ambitieux affublés de ce titre, peut-il se laisser prendre encore à la fausse monnaie philantropique? Un vrai philantrope aurait dit : « Il faut tenter des essais d'association; mais on doit en même temps s'exercer à la recherche de la méthode naturelle et mettre au concours cette découverte. »

Une marche si loyale ne sera jamais adoptée par des hommes qui veulent jouer un rôle sans moyens réels : M. Owen a préféré se donner pour inventeur, il a bâti un système qui est la contre-partie de celui de G. Penn, fondateur des Quakers. J'en donnerai ailleurs le parallèle : remarquons seulement dans la méthode Owen, une marche de casse-cou politique, décidé à tout hasarder, à essayer des monstruosités sans en prévoir les résultats.

Par exemple : sur la liberté d'amours, il ignore quels seraient les effets de l'orgie amoureuse corporative, qui ne manquerait pas de s'établir quand la nouvelle secte aurait acquis de la consistance : il paraît aussi peu instruit sur le mécanisme des amours libres que sur les effets d'une absence de culte divin. Avant d'admettre seulement une demi-liberté en amour, il faut introduire des contre-poids que les harmoniens mêmes ne pourront créer qu'au bout de quinze ou vingt ans d'exercice.

Au reste les changements que pourra subir le régime des amours, n'auront lieu qu'après avoir été demandés par le gou-

vernement, le sacerdoce, les pères et les maris ; lorsque ces quatre classes, de commun accord, voteront une innovation, l'on pourra être sûr qu'elle est utile et non pas dangereuse.

Sans doute le système conjugal engendre une foule de vices ; j'en ai décrit bon nombre à l'intermède III, 51 à 134 ; tous ces désordres ne sont pas un motif de supprimer le mariage, mais de le ramener à une échelle méthodique, établir dans les mariages une série régulière comprenant sept degrés, plus l'ambigu et le pivotal.

Et pour ne parler que des 1er et 2e degrés, n'est-il pas évident qu'un mariage stérile est un lien moins fort que celui qui donne un enfant? Voilà une distinction des 1er et 2e degrés ; il reste à établir celle des 7 autres. Je renvoie ce détail, en faisant observer que lors même qu'on connaîtrait les neuf degrés à établir en mariage, il faudrait encore connaître et organiser l'état de choses qui fournira des contre-poids et garanties contre l'abus des libertés, abus que n'a pas prévu le sophiste Owen ; il veut émanciper tout à coup, lâcher la bride aux amours, comme si l'on était à l'île d'Otahiti, au pays d'Hamil, à Lancerote, à Java, en Laponie et autres lieux où les coutumes et les préjugés ont établi des contre-poids.

Négligeons ce débat, puisque ce ne sera qu'après trente ans d'harmonie qu'on commencera à s'en occuper ; mais pendant la 1re génération sociétaire, il sera nécessaire de laisser les amours (*Voyez* chap. XVI) dans l'état d'hypocrisie et de tromperie universelle qui caractérise la civilisation : l'amour et la paternité sont les dernières passions qu'on pourra amener au régime véridique ; difficulté très-ignorée de ceux qui veulent, comme M. Owen, faire sur la liberté des passions, un essai aussi téméraire que celui des philosophes de 1791, sur le brusque affranchissement des nègres.

C'est l'affluence de ces sophistes qui prévient contre les véritables inventeurs, et engouffre notre siècle dans la détraction : elle est plus que jamais le travers dominant. Au reste elle est vice endémique du caractère civilisé ; les découvertes les plus précieuses ont été proscrites à leur apparition : le café et la pomme de terre ont été judiciairement interdits et mis au rang des poisons ; Fulton inventeur du bateau à vapeur, et Lebon inventeur de l'éclairage au gaz, ne purent se faire écouter de personne dans Paris.

D'après ces bévues récentes des Zoïles, on peut juger de la con-

fiance que méritent leurs jugements; ils se disent partisans des lumières, ennemis de l'obscurantisme; ils accusent tel ministre d'être un nouvel Omar, telle société d'être une réunion d'éteignoirs, eh ! que sont-ils eux-mèmes quand ils impriment, *qu'il ne peut point exister de découverte en calcul d'attraction*; et quand ils excitent à *ne pas lire le livre* qui en apporte la théorie complète, dont Newton n'a donné qu'un lambeau ?

Ainsi le 19e siècle se montre en digne héritier du 15e et de la génération qui persécuta les Colomb et les Galilée; alors c'était la superstition qui proscrivait les sciences neuves; aujourd'hui elles sont proscrites par ceux qui se disent ennemis de la superstition. Voilà le secret de leur zèle simulé pour le progrès des lumières; voilà leur vol sublime : ils n'attaquent la superstition que pour prendre sa place, opprimer autant et plus qu'elle.

Etrange inconséquence ! On porte aux nues l'homme qui a pris l'initiative en calcul d'attraction, Newton qui en a traité savamment la branche inutile et de pure curiosité; car que nous sert de savoir le poids de chaque planète ? il restait, en attraction, à explorer les deux branches importantes :

L'UTILE ou théorie de l'Attraction passionnée.
L'AGRÉABLE ou théorie de l'Analogie et des causes.

Celui qui apporte ces deux sciences est une bête brute au dire des Zoïles qui pourtant exaltent Newton, pour avoir traité de la branche INUTILE, celle des effets matériels en attraction où il ne peut expliquer aucune cause; si on demande aux newtoniens pourquoi Dieu a donné 7 satellites à Saturne et 4 à Jupiter qui est double en grosseur, pourquoi un anneau à Saturne et point à Jupiter, ils ne pourront donner aucune réponse.

Leur science n'en est pas moins belle par sa justesse mathématique; mais elle n'est qu'un germe borné à l'explication des effets et non des causes; et au moment où la théorie des causes est dévoilée, il faut ou flétrir Newton, puisqu'il a commencé l'étude de l'attraction, ou protéger son continuateur bien plus digne d'appui, en ce qu'il a traité les deux branches de l'utile et de l'agréable, dont l'une conduit au bonheur social, bien autrement précieux que la science.

Ajoutons que le calcul de l'analogie, quoique branche d'agrément, a bien son côté utile, car c'est à cette nouvelle science qu'on devra la découverte de tous les antidotes naturels, la plu-

part inconnus, tels que ceux contre la goutte, l'hydrophobie, l'épilepsie, et autres maladies qui sont encore l'écueil de l'art. C'est un appât pour notre siècle et surtout pour la France, à faire trêve de malveillance contre les inventeurs et accorder à la plus précieuse des découvertes, sinon une protection positive, au moins un accueil dubitatif, motivé sur des considérations que goûtera tout homme impartial ; en voici l'abrégé :

« C'est la première fois qu'on nous présente une théorie régulière » sur le problème de l'association, réputée insoluble, et sur le mécanisme d'armonie des passions, considéré jusqu'ici comme une énigme impénétrable : si cette théorie est praticable, elle nous donnera » les biens que tous les siècles ont vainement rêvés, la cessation de la » mendicité prévenue par concession d'un *minimum* à la classe pauvre, l'abolition convenue de l'esclavage et de la traite, le règne de » la vérité et de la justice, fondé sur les bénéfices dont elles deviendraient la voie dans le nouvel ordre ; il est donc prudent d'examiner cette théorie, en indiquer les côtés défectueux, inviter de plus » habiles à la rectifier S'ILS LE PEUVENT, et à défaut de ce, en faire » l'essai bien exempt de risque, puisqu'elle ne roule que sur des travaux agricoles et domestiques évidemment lucratifs par le régime de » combinaison et d'économie qu'elle y introduit. »

Sur ce, les beaux esprits répliquent : « On pourrait prêter » l'oreille, si l'auteur savait se revêtir des formes usitées et rendre hommage à l'auguste philosophie moderne. » Eh ! c'est la ruse de tous les sophistes : un inventeur serait bien suspect s'il adoptait cette manière hypocrite ; on serait fondé à penser qu'il n'est comme tant d'autres, qu'un charlatan de plus, cherchant à se mettre en scène *per fas et nefas* : tous ces contrebandiers scientifiques savent prendre le ton académique, passeport des erreurs et des jongleries. Ici il s'agit d'éveiller les beaux esprits sur leurs illusions et leur duperie ; de prouver qu'ils sont les premières victimes de leur crédulité pour les faiseurs de systèmes.

Depuis vingt ans qu'on parle d'association, s'ils avaient pris des mesures pour atteindre au but, à la vraie association, s'ils n'avaient pas donné une folle confiance au sophiste Owen, ils auraient obtenu la vraie théorie; un essai aurait décidé la métamorphose ; le chaos civilisé barbare et sauvage aurait déjà disparu, les savants et artistes vivraient tous dans la haute opu-

lence, et ne seraient pas réduits à déclamer contre la censure et l'obscurantisme (qu'ils exercent eux-mêmes à l'égard des inventeurs); ils jouiraient de la pleine liberté, de la fortune et des dignités, sans être sous la férule d'aucun Omar.

Pour les désabuser de cette duperie, de cette manie de choisir le rôle servile et la pauvreté, faut-il que je me traîne à leurs pieds? ils me croiraient d'autant moins que je les flagornerais plus. On a vu récemment, à l'époque où les systèmes universels étaient à la mode, un sophiste éloquent prodiguer l'encens aux savants, les louanger tous nominativement, et ne pas réussir à accréditer près d'eux son système universel. (dans lequel il avait oublié seulement l'analyse de l'homme ou des passions et attractions, celle des 3 mécanismes, civilisé, barbare et sauvage, de leurs caractères permanents successifs et engrenés; celle des turpitudes civilisées, telles que le commerce mensonger ou concurrence inverse et circulation inverse; il avait oublié aussi la théorie des destinées futures et passées, la théorie des *causes* en mouvement, etc., etc., etc.)

Les savants lui ont reproché à juste titre de ne rien dire de neuf, de répéter en d'autres termes ce que cent autres avaient dit avant lui. Je me rangerais dans la catégorie de ces beaux esprits faiseurs de systèmes, si je m'affublais de leurs formes académiques dont souvent l'on tire bien peu de fruit. L'auteur cité n'en a recueilli que le compliment assez banal de savoir se faire lire en flattant les puissances académiques.

Le ton d'adulation n'est guère familier aux inventeurs; au lieu de la souplesse oratoire, ils ont le caractère de droiture et de fermeté qu'Horace admire dans l'homme juste: *non civium ardor prava jubentium mente quatit solidâ.* Mon sujet ne comporte pas le ton adulateur; il s'agit de remontrer les hommes sur leur refus de foi en la Providence, leur manque d'espérance et d'activité à rechercher le code divin, leur défaut de charité, leur insouciance sur une invention qui doit mettre subitement un terme à l'esclavage, à l'indigence et aux misères de l'humanité.

Ici le seul ton convenable est celui de la chaire; on n'exige pas que les Bossuet, les Bourdaloue encensent un siècle pervers; on les approuve quand ils tonnent contre les fausses doctrines qui nous égarent; et si je n'ai pas leur éloquence, je n'en dois pas moins adopter leur manière, dédaigner la souplesse banale des charlatans scientifiques, et m'en tenir au ton de franchise et de rondeur

qui est le seul convenable à un inventeur étayé de preuves mathématiques et irrécusables.

Un écueil où le monde savant ne manquera pas de tomber, c'est la jalousie; on voit avec dépit qu'un intrus enlève la plus belle proie; et le premier mouvement de chacun est de nier, d'étouffer la découverte qu'il ne peut pas s'approprier, de foudroyer le profane inventeur qui, en dépit du monopole de génie, veut s'introduire dans les rangs des privilégiés, méconnaître la loi.

« Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis. »

Je sais que s'il s'agissait d'invention médiocre, il serait imprudent de violer cette loi : un poète moderne, *Viollet le Duc*, a fort bien dit : « S'il vous vient quelque idée neuve,

« Sachez la présenter avec ménagement,
« Comme leur propre idée arrangée autrement. »

de sorte que pour passe-port de sa découverte, l'auteur doit dire aux monopoleurs de génie : « C'est à vos vastes lumières que je » la dois, c'est dans vos doctes écrits que j'en ai puisé les éléments; » vous aviez créé tous les matériaux de cette nouvelle science; je » les ai mis en œuvre selon vos sages méthodes; je ne fais qu'ac» quitter ma dette en vous dédiant une invention qui est la vôtre » bien plus que la mienne; elle n'est qu'un fleuron détaché de » votre couronne, et que je dois y replacer. »

A ces mots le monde philosophique dirait : « voilà un ouvrage écrit avec sagesse, impartialité, l'auteur sait se faire lire, son ton est décent, son style est fleuri, suave, marchand : *Æra metet Sosiis — dignus intrare in nostro docto corpore.*

Si je me présentais ainsi l'encensoir à la main, ce serait tromper le monde savant; il vaut mieux, pour son intérêt, lui dire franchement quels seront dans cette affaire ses bénéfices et les miens, assigner à chacun son lot.

Le leur sera immense; aux bénéfices pécuniaires indiqués (45), ils pourront joindre une moisson de gloire non moins immense. Je leur livre des mines vierges; ma théorie leur ouvre l'entrée du nouveau monde scientifique, l'accès à vingt sciences que je ne peux pas traiter moi seul, pas même en partie; je me réserve

seulement celle de l'attraction passionnée sur laquelle il restera beaucoup à dire après moi ; quant aux autres sciences, j'en livre la clé : celle de l'analogie exigera plus de deux cent mille articles fort étendus, j'en pourrai à peine donner deux cents, parce que je ne suis pas versé dans les trois branches de l'histoire naturelle : il m'eût fallu y employer trois ans d'étude exclusive ; je ne l'ai pas pu et ne le pourrai pas.

Les savants ont donc à se louer, dans cette affaire, de ce que la proie échoit à un homme qui ne peut pas la dévorer, et qui est obligé de leur en laisser la majeure partie, en se réservant seulement l'honneur d'invention. Le sort les a bien servis en me livrant la mine scientifique : un homme plus instruit que moi, aurait pu tout accaparer pour lui seul.

Après cette franche explication, il reste à les prémunir contre leur penchant à la détraction et la jalousie, dont ils seraient dupes dans cette conjoncture : je vais faire parler des hommes plus en crédit que moi, qui leur reprochent d'être aveuglés par l'orgueil et la petitesse. Condillac leur dit : « des sciences neuves » qui seraient traitées avec une grande netteté, une grande pré- » cision, ne seraient pas à la portée de tout le monde ; ceux qui » n'auraient rien lu les entendraient mieux que ceux qui ont fait » de grandes études, et surtout que ceux qui ont beaucoup » écrit. »

Voilà pour l'orgueil et la jalousie qui les aveuglent au point de prétendre que la science de l'attraction passionnée ***traitée avec une grande netteté, une grande précision***, n'est pas intelligible. J'ai vu des demoiselles de 15 ans comprendre à merveille le mécanisme des Séries passionnées, expliqué par les 3 Causes et les 3 Effets, selon les chap. V et VI ; et des savants exercés prétendront que cela est obscur ; c'est qu'ils ne veulent pas comprendre. Si j'étais mort et qu'on pût exercer le plagiat sans obstacle, ils sauraient trop bien comprendre et travestir ma théorie, essayer de se l'approprier EN PARTIE, car personne ne pourra tenter de la piller en totalité. Ma ***prise de possession*** est trop bien constatée par les insultes des contemporains, déclarant ***qu'il ne peut pas exister de découverte en théorie d'attraction :*** pourquoi n'ont-ils pas opposé à Newton, cette savante décision ? que ne faisaient-ils excommunier Newton comme on excommunia Chr. Colomb, que la cour de Rome se hâta d'absoudre quand elle fut mieux avisée ; ainsi feront les antagonistes de la théorie

sociétaire, ils ne tarderont guère à démentir leurs actes de vandalisme.

Condillac, cité plus haut, a signalé l'orgueil qui les irrite contre les sciences neuves ; un autre va signaler leur petitesse ; je transcris ses expressions sur l'outrage fait à un homme célèbre par les Zoïles de son temps.

« Bâcon, dont le génie prophétique se fit contemporain du 18e
» siècle, Bâcon qui avait ouvert dans ses écrits un trésor inépui-
» sable de vérités, eut le tort de prendre un vol trop élevé, et de planer
» à une si grande hauteur sur les hommes et les idées de son temps,
» qu'il n'exerça sur eux aucune influence. » (*Jouy*.)

Même chose a lieu aujourd'hui : ma doctrine, comme celle de Bâcon, n'est point trop élevée, mais notre siècle est comme celui de Bâcon, trop petit pour y atteindre, sauf quelques personnages d'exception qu'il s'agira de rencontrer ; *pauci, sed boni*. Je ne recherche que ces hommes qui, tels que Bâcon et Condillac donnent à leur siècle le sage conseil de *refaire l'entendement humain, d'oublier tout ce qu'on a appris des sciences philosophiques*, plus obscurantes encore qu'au temps où Jésus-Christ leur reprochait leur obscurantisme en disant : « Malheur à vous,
» scribes et pharisiens, qui vous êtes saisis de la clé de la science,
» et qui n'y étant point entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée
» à ceux qui voulaient y entrer. » (Saint-Luc, chap. XI).

Les scribes de nos jours sont encore ce qu'ils étaient au temps de J.-C. Newton leur a donné la clé de la science en attraction ; ils l'ont saisie, et n'ayant pas su y entrer, s'avancer plus loin que Newton, étudier les branches que ce géomètre n'avait pas traitées, ils veulent aujourd'hui en dérober la connaissance et diffamer l'inventeur qui a apporté au monde la suite du calcul newtonien, la théorie de l'attraction passionnée et de l'unité sociétaire : science à défaut de laquelle toutes les autres ne sont qu'un opprobre pour la raison ; car que nous servent ces trophées scientifiques, lors que la multitude privée du nécessaire est au-dessous du sort des animaux sauvages, qui vivent heureux dans la liberté et l'insouciance ?

« On convient de cela, disent les critiques ; mais il eût fallu
» dans votre théorie ménager les sciences révérées, comme la
» tendre morale, douce et pure amie du commerce. » Eh ! c'est par son alliance avec le commerce et le mensonge qu'elle est de-

venue méprisable ; elle a apostasié à ses derniers moments ; elle était excusable dans ses erreurs, quand elle prêchait le mépris des richesses, en se fondant sur ce qu'il est presque impossible de les gagner en civilisation par la voie de la justice ; elle a perdu ses droits à l'estime en transigeant avec l'esprit mercantile : si elle l'eût attaqué par une recherche du régime véridique, elle se serait ouvert une belle issue de civilisation, une brillante carrière de progrès social ; elle a cédé lâchement au vice heureux, elle a embrassé le culte du ***veau d'or***, comment peut-elle prétendre à la considération ?

J'avoue que tant qu'on a ignoré la théorie de l'attraction ou développement harmonique des passions, on a dû s'en tenir à la méthode répressive dite morale ; mais elle devient dès ce moment inutile, et on ne lui doit pas de capitulation honorable, parce qu'elle a repoussé la lumière, la théorie sociétaire qui seule peut garantir une récompense à la vertu, et parce qu'elle a de tout temps manqué à ses devoirs, tels que l'analyse franche de la civilisation et de ses caractères (section VI[e]), et la recherche du mode commercial véridique. Elle n'a spéculé que sur la vente de systèmes que chaque année voit éclore au nombre d'une quarantaine, pour le bien du commerce de morale.

Nous n'avons eu cette année que 17 traités de morale, disait un journal de 1803, qui s'apitoyait sur la modicité de cette récolte. Il ne parlait que de la France : en y ajoutant les autres États qui font le commerce de morale ou la fabrique de morale, très-active en Angleterre, Allemagne, Italie, les traités doivent s'élever au moins à une quarantaine par an, même dans les temps de disette ; et comme tous ces traités sont contradictoires, chacun renversant celui de la veille, il faut changer de conduite et de mœurs au moins quarante fois par an pour être docile aux leçons de la morale douce et pure ; il faut avoir en outre beaucoup d'argent pour acheter ses innombrables controverses, beaucoup de temps et de patience pour les lire, et beaucoup d'intelligence pour les comprendre, car leurs auteurs ne se comprennent pas eux-mêmes. Nous expliqueront-ils comment on peut être à la fois ami du commerce et ennemi des richesses perfides ? Ce sont là deux dogmes de morale, aussi judicieux, aussi homogènes que tous les autres. En est-il un qui ne soit regardé en pitié par ses auteurs mêmes ? Sénèque tout en nous prêchant de renoncer aux richesses, dès aujourd'hui, sans attendre à demain, et d'embrasser sans délai

la philosophie, accumulait une fortune de cent millions de francs. Aussi la morale n'a jamais été qu'une jonglerie oratoire et un masque d'ambition. Tout hypocrite qui médite quelque fraude, s'affuble soigneusement de moralité.

On répond qu'elle n'est pas moins bonne en elle-même, quoiqu'elle serve de manteau à l'hypocrisie : non ; elle est vicieuse, et par double raison : l'une est qu'elle conduit à sa perte celui qui essaie de pratiquer exactement ses doctrines, tandis qu'elle conduit à la fortune celui qui la prend pour masque et non pour guide ; l'autre est que ses dogmes sont contradictoires et la plupart impraticables, comme celui qui ordonne d'aimer et soutenir l'auguste vérité : qu'un homme aille dans un salon y dire l'auguste vérité sur le compte des personnes réunies, dévoiler les grivelâges de tel financier présent, les galanteries de telle dame présente, enfin la conduite secrète de tous les assistants, il sera honni de toutes voix ; qu'il s'avise de publier la vérité, toute la vérité sur le gaspillage des deniers publics, et compromettre de hauts personnages, il verra où conduit la pratique de l'auguste vérité. Tous les dogmes de la morale sont également impraticables.

D'ailleurs n'est-il pas avéré qu'elle a constamment produit des effets opposés à ses promesses, et que plus une nation enfante de traités de morale, plus elle s'engouffre dans la dépravation ? Voilà donc une science trompeuse par le fait comme par les doctrines toutes contradictoires. Elle a mal fini ; elle s'est prostituée sur ses vieux jours, en s'alliant à l'esprit mercantile, source de tous les vices : la religion ne s'est pas souillée de cette infamie.

Mais pourquoi cette boutade contre la tendre morale ? C'est que les hypocrites s'étayent de la morale pour dénigrer la théorie de l'attraction. Ils sont jaloux de voir naître une science qui va donner les biens que promettait l'astucieuse morale, établir le règne de la vérité, de la justice et des bonnes mœurs, conduire à la fortune ceux qui les pratiqueront, et conduire à la ruine et au déshonneur ceux qui essaieront de pratiquer la fausseté.

Quelques-uns de ces détracteurs veulent aussi s'affubler d'esprit religieux, prétendre que la théorie de l'attraction n'est pas en pleine harmonie avec la religion ; ce n'est pas moi qui répondrai à ces tartufes, c'est l'Evangile ; c'est la parole de Jésus-Christ qui les confondra. Je traiterai ce sujet dans un article spécial.

C'est parce que ma théorie marche en tout point dans le sens

de la religion, qu'elle doit discorder avec ces scribes et pharisiens modernes, ces moralistes insidieux, ces saltimbanques de vertu que Jésus-Christ démasquait si bien, et qu'il maudissait comme obscurants, comme sophistes vandales, feignant de chercher la lumière, et ligués pour l'étouffer à son apparition. Ils sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps de Jésus-Christ; manqueraient-ils à diffamer le chef-d'œuvre de la sagesse divine, le code d'unité sociétaire et d'harmonie des passions appliquées à l'industrie?

Si les moralistes sont de bonne foi, et tiennent à paraître tels, que n'acceptent-ils un défi, un essai, afin que l'expérience prononce entre leur science et la mienne? S'ils augurent bien de leur méthode et mal de la mienne, ils doivent souhaiter qu'une épreuve me confonde authentiquement, ce sera pour eux un triomphe éclatant; mon but est le même que celui où ils feignent de tendre, c'est d'établir le règne de la vérité, de la justice et des vertus réelles. On verra bien vite laquelle des deux méthodes arrive au but.

Si la mienne est juste, elle doit décider le procès en six semaines de plein exercice. La leur a eu non pas six semaines, mais trente siècles d'exercice en de nombreux empires; il n'en est résulté que le progrès du mal; en outre ils ont fait obtenir au moins vingt épreuves à la fausse méthode sociétaire, celle de Rob Owen: à force de la prôner dans les journaux, ils ont procuré à son auteur des souscriptions pour une grande quantité d'établissements, qui ont avorté comme on le sait, puisqu'aucun propriétaire d'esclaves ne l'a adoptée pour les nègres, aucune horde ne s'y est soumise.

Ils se sont donc abusés en systèmes d'association, comme en systèmes de morcellement industriel; leurs moyens sont évidemment illusoires, c'est une présomption favorable pour une théorie opposée aux leurs, et opérant en quelques semaines. S'ils n'acceptent pas le défi, ce sera faire preuve d'insigne mauvaise foi et d'insouciance complète pour le véritable progrès social.

Avertissons-les sur la fausse position où ils se placent. Un incident les réduira tous à une palinodie subite : dès qu'un écrivain notable et désireux de jouer un grand rôle, se prononcera *dubitativement* pour l'examen et l'essai, les Zoïles compromis, opineront à se rétracter en toute hâte, sans attendre l'épreuve qui les couvrirait de ridicule. Ceux de Colomb furent confondus, lorsque

le confesseur d'Isabelle, plus judicieux que les savants, opina à l'examen; aussitôt la débâcle des détracteurs fut complète.

Ici le rôle dubitatif est bien plus sûr pour un écrivain; car avec Colomb il restait deux risques, naufrage en mers inconnues et danger de fausse route, de recherche infructueuse ; mais en essai de l'Attraction industrielle on aura, au lieu de risque, une garantie de bénéfice énorme dans tous les cas. En proposant cette épreuve, un écrivain appuyé du précepte de Descartes, DOUTE ET EXPÉRIENCE, obtiendra le plus brillant succès. Il sera en politique ce que fut Saint Augustin en religion: il renversera les faux dieux scientifiques, le caduc édifice de la philosophie; il sera l'apôtre de la métamorphose sociale. Je reviendrai sur la haute fortune que ce rôle vaudra à l'orateur.

SECTION TROISIÈME.

ÉDUCATION HARMONIENNE.

CINQUIÈME NOTICE.

ÉDUCATION DE LA BASSE ENFANCE.

CHAPITRE XVII.

Contrariété de l'éducation civilisée avec la nature et le bon sens.

En passant des principes à l'application, je dois rappeler que la difficulté apparente en théorie sociétaire, c'est d'établir une répartition satisfaisante pour les trois facultés industrielles de chacun, Capital, Travail et Talent. L'ordre civilisé ne sait répartir équitablement que sur le capital, en raison des versements; c'est un problème d'arithmétique et non de génie; le nœud gordien du mécanisme sociétaire est l'art de satisfaire chacun sur le travail et le talent. C'est là l'obstacle qui a épouvanté tous les siècles et empêché les recherches.

Pour escobarder ce double problème de répartition, la secte Owen met en jeu la communauté des biens, l'abandon à la masse, de tout profit autre que celui du revenu des actions. C'est avouer qu'elle n'ose pas même envisager le problème d'association.

On ne peut atteindre à cette répartition équilibrée qu'en étendant aux trois sexes l'harmonie des passions. Les enfants considérés chez nous comme nuls en mécanique sociale, sont la cheville ouvrière de l'harmonie sociétaire et de l'Attraction indus-

trielle ; il faudra donc examiner d'abord les ressorts que l'attraction met en jeu chez le sexe neutre ou impubère, qui étant privé de deux passions, amour et paternité, n'a pas autant de ressources que l'âge pubère pour la formation des Séries passionnées. La méthode une fois étudiée sur les enfants, sera d'autant plus facile à appliquer aux deux autres sexes qui présentent plus de moyens, plus de passions. C'est donc par l'éducation qu'il faut commencer, d'autant mieux qu'elle sera la branche de mécanisme qu'on devra organiser la première, parce que les enfants n'étant que peu faussés par les préjugés et les défiances, seront plus dociles à l'attraction que les pères ; ils s'y livreront en plein dès la première semaine, et manifesteront bien vite l'excellence du régime des Séries passionnées.

L'éducation sociétaire a pour but d'opérer le plein développement des facultés matérielles et intellectuelles, les appliquer toutes, même les plaisirs, à l'industrie productive.

L'éducation civilisée suit une marche opposée : elle comprime et dénature les facultés de l'enfant ; le peu d'essor qu'elle leur laisse ne tend qu'à l'éloigner de l'industrie, la lui rendre odieuse, l'exciter à la destruction. Elle dirige donc le jeune âge à contresens de la nature ; car le premier but de la nature ou attraction est le Luxe (47) : il ne peut naître que de l'industrie, partout odieuse à l'enfant, quoique les produits industriels, gimblettes, panaches, friandises, aient un vif attrait pour lui. Il est donc en développement faussé, en guerre contre lui-même. Nos soi-disant observateurs de l'homme ne s'aperçoivent pas de ces contre-sens de mécanisme : analysons-les avec distinction de *luxe interne et externe* (47).

Luxe interne, *vigueur corporelle et raffinement des sens*. L'éducation civilisée est contraire à la santé, elle affaiblit l'enfant en raison des frais d'éducation. Cent enfants de dix ans, pris au hasard dans la classe opulente qui leur donne des gardes et des médecins, et de bons comestibles, seront bien moins robustes que cent enfants de village à demi-nus, exposés aux intempéries, nourris de pain noir et dépourvus de médecins : ainsi l'éducation civilisée éloigne l'homme de la santé ou luxe interne, en raison des efforts qu'elle fait pour l'y conduire ; elle l'éloigne aussi du raffinement des sens qui, grossiers naturellement chez l'enfant villageois, sont grossiers spéculativement chez l'enfant opulent. Les pères et précepteurs entravent chez lui les penchants à la pa-

rure et surtout au raffinement gastronomique, principal ressort de l'éducation naturelle ou harmonienne. D'autre part les civilisés, même au village, sont moins robustes que les sauvages qui n'ont aucun système d'éducation philosophique (Je parle des contrées où le voisinage des civilisés n'a pas abâtardi les hordes par les vexations, les liqueurs fortes, les maladies, etc.).

Cependant, parmi les civilisés, on voit souvent des exemples de longévité qui attestent que l'homme pourra fournir une très-longue carrière, lorsqu'il sera secondé par l'éducation naturelle et l'industrie attrayante. Il atteindra communément au terme des ultra-centenaires, tels que la famille Rovin, en Hongrie, dont les moins robustes ont vécu 142 ans, et quelques-uns 170 ans, longévité qui s'est étendue aux femmes comme aux hommes.

Récemment en France un chirurgien nommé TIMAN, à Vaudemont en Lorraine (octobre 1825), est mort à l'âge de 140 ans, avec des circonstances qui promettaient 180 ans. « La » veille de sa mort, disent les rapports, il avait fait avec beau- » coup d'habileté et d'une main ferme, l'opération du cancer » à une femme âgée. Jamais il n'avait été saigné, ni purgé, » ni médicamenté, n'ayant jamais été malade, quoiqu'il n'ait » passé aucun jour de sa vie sans s'enivrer à souper, re- » pas qu'il n'a jamais manqué de faire. » On voit que sa mort prématurée fut l'effet de quelque impression nuisible que lui causa l'opération de la veille. Tel est le genre de santé qu'on obtiendra communément de l'éducation sociétaire.

La nôtre, qui nous éloigne de la santé ou luxe interne, opère de même à contre-sens, quant au luxe externe ou richesse. Je viens de l'observer au sujet de la manie destructive des enfants et de leur aversion pour l'industrie utile. Mais, de toutes les preuves, la plus frappante est celle déjà donnée dans la préface, l'*absorption des vocations*. J'ai cité à ce sujet (39) le charretier devenu habile fondeur *par effet du hasard*, par initiation fortuite. Cet événement est la condamnation de tous les systèmes d'éducation civilisée ; ils ne donnent aucun moyen de discerner et faire éclore dès le bas âge les vocations industrielles, au nombre de vingt et trente, et non pas une seule ; au contraire, ils travestissent tous les caractères. Sénèque et Burrhus ont formé Néron qui eût été en harmonie un très-beau caractère; Condillac avec ses subtilités métaphysiques, ne sut produire qu'un imbécille; J.-J. Rousseau n'osa pas élever ses enfants ; Diderot et tant d'autres n'ont pas

mieux brillé en ce genre. Au reste, la civilisation sent fort bien qu'elle est tout-à-fait hors de nature en éducation; c'est à peu près le seul point sur lequel elle soit assez modeste pour avouer qu'il lui reste beaucoup à inventer.

Je supprime plusieurs pages de détails très-importants sur cette contrariété de l'éducation civilisée avec la NATURE. Il resterait à examiner sa contrariété avec le BON SENS, par confusion de méthodes et duplicité d'action. Indépendamment des variantes de système en institution publique, on entremet encore, soit dans le domestique, soit dans le monde, une douzaine de méthodes hétérogènes, donnant à l'enfant autant d'impulsions contradictoires, lesquelles, à l'âge de puberté, sont absorbées par une nouvelle éducation, dite l'*esprit du monde*; c'est encore un des chapitres à omettre pour abréger. J'ai décrit quatre de ces méthodes, (IV, 201); il en est un bien plus grand nombre : j'en compte jusqu'à seize, données par les pères, les précepteurs, les voisins, les parents, les camarades les valets, etc. Je me borne à en citer une.

La MONDAINE, ou *absorbante*, qui broche sur toutes les autres : elle en élimine ou modifie tout ce qui n'est pas à sa convenance. Lorsque l'enfant, à seize ans, fait son entrée dans le monde, on lui enseigne à se moquer des dogmes qui intimident et contiennent le bas âge, à se conformer aux mœurs de la classe galante, se rire comme elle des doctrines morales, ennemies du plaisir; se rire bientôt après des principes de probité, lorsqu'il passera des amourettes aux affaires d'ambition. Quelle absurdité à nos sciences de façonner les enfants à un système d'opinions et de préceptes qui seront dédaignés et même conspués dès l'entrée en âge pubère! car on ne verra pas un jeune homme de vingt ans qui, trouvant une heureuse occasion d'adultère, veuille, comme le chaste Joseph, résister à la belle Zaluca pour obéir à la morale et aux saines doctrines. Un tel jeune homme, s'il s'en trouvait un, serait la fable du public et des moralistes mêmes. Le monde âgé se moquerait mieux encore d'un financier qui, malgré l'assurance d'impunité, ne grivellerait pas une obole. Il serait de toutes voix titré «d'imbécille, de visionnaire, qui ne sait pas que lorsqu'on » est au ratelier, c'est pour manger. » Dans quelle fausse position se placent nos sciences, avec ces doctrines de civilisation perfectible, qui ne sont parfaites qu'en impraticabilité ou en sottise : telle est parmi les seize éducations divergentes, l'*hérédi-*

taire, tendance du père à inoculer aux enfants tous ses défauts. Un procureur, un marchand, donnent pour modèle à leurs enfants le plus rusé ; un père juif vante le plus rampant ; un buveur admire celui qui boit bien dès le bas âge ; un joueur les façonne à aimer le jeu ; puis la morale nous conte que l'instituteur naturel est le père !

Passons à l'éducation naturelle ou harmonienne, bien exempte de ces contradictions. Je la diviserai en quatre phases et un prélude ou dégrossissement appliqué au bas âge.

Prélude,		en âge brut, ou prime enfance,	0 à 2 ans.
1re Phase,		Educat. antér. en basse enfance,	2 à 4 1/2.
2e	—	Educat. citér. en moyenne enfance,	4 1/2 à 9.
3e	—	Educat. ultér. en haute enfance,	9 à 15 1/2.
4e	—	Educat. post. en mixte enfance,	15 1/2 à 20.

CHAPITRE XVIII.

Éducation préparatoire, âge brut, ou prime enfance.

Rappelons ici le grand problème que doit résoudre l'éducation sociétaire, c'est d'employer les caractères de Néron, Tibère, Louis XI, aussi utilement que ceux de Titus, Marc-Aurèle, Henri IV.

Pour atteindre ce but, il faut, dès le berceau, développer franchement le naturel que l'éducation familiale tend à étouffer et travestir même chez l'enfant au berceau.

Le régime civilisé ne donne à cet âge que des soins purement matériels ; il n'en est pas ainsi de l'éducation sociétaire qui, dès l'âge de six mois, opère très-activement sur les facultés intellectuelles, comme sur les matérielles, faussées chez nous dès le plus bas âge.

La phalange d'essai opérant sur des enfants déjà viciés par l'éducation civilisée, ne pourra que difficilement essayer les dispositions d'harmonie sur les âges de neuf à vingt ans ; mais on pourra opérer avec succès sur les âges de deux à neuf, et encore mieux sur l'âge brut, zéro à deux ans.

(*Nota*. Je renvoie plus loin divers principes qu'il faudrait poser ici sur l'unité et l'intégralité de l'éducation : cette didactique ennuierait le lecteur).

Observons d'abord que l'entretien des âges extrêmes, petits enfants jusqu'à trois ans, et patriarches ou infirmes, étant considéré en association comme œuvre de charité obligée pour le corps sociétaire, la phalange donne gratuitement tous les soins à l'enfant jusqu'à trois ans ; c'est le canton entier qui supporte les frais des séristères de nourrissons, poupons et lutins. (Je n'y ajoute pas les bambins, âgés de trois ans à quatre ans et demi, qui gagnent déjà leur entretien). Quant aux séries de bonnes et bonnins, elles sont rétribuées comme toutes les autres, par un dividende sur le produit général.

La boussole à suivre dans les détails de l'éducation sociétaire est la même que dans tout le mécanisme ; il s'agit toujours de former les séries soit de fonctionnaires, soit de fonctions ; il faudra donc former la série des bonnes, la série des salles et la série des enfants, toutes trois distinguées en genres et espèces.

La brute enfance comprend les catégories de ***nourrissons ou allaités***, et ***poupons ou sevrés.***

Toutes deux sont subdivisées, sans distinction de sexe, en série trinaire, savoir :

Nourrissons et poupons :	Les pacifiques ou benins,
	Les rétifs ou malins,
	Les désolants ou diablotins.

Pour loger ces deux collections de marmots, il faut deux séristères, chacun de trois salles au moins, avec des pièces accessoires comme dortoirs séparés des salles bruyantes, pièces affectées aux fonctions des bonnes et nourrices, et des médecins qui visitent chaque jour les enfants, sans distinction de riches ni de pauvres.

Observons à ce sujet que la médecine harmonienne spécule, comme toute autre fonction, à contre-sens de nos calculs d'égoïsme civilisé (1).

---

(1) *Médecine harmonique.* En civilisation le médecin gagne en proportion du nombre de malades qu'il a traités; il lui convient donc que les maladies soient nombreuses et longues, principalement dans la classe riche.

Le contraire a lieu en harmonie, les médecins y sont rétribués par un dividende sur le produit général de la phalange. Ce dividende est

Dans une grande phalange, les fonctions des bonnes et sous-bonnes ou adjointes, n'occupent guère que le vingtième ou vingt-quatrième du nombre immense de femmes que la civilisation absorbe à ce service ; et pourtant l'enfant le plus pauvre y est beaucoup mieux soigné que ne peut l'être en civilisation l'enfant d'un monarque ; expliquons ce mécanisme.

La série des bonnes et sous-bonnes comprend à peu près un quart des femmes actives, et ne les occupe que le sixième du temps qu'on donne au soin des enfants civilisés, ce qui réduit le service au vingt-quatrième du temps actuel : examinons.

On emploie chaque jour, pour les six salles des deux séristères de nourrissons et poupons,

18 bonnes en six séances, relayées de deux en deux heures.
6 officières, pour inspection et direction.

Total : 24 bonnes de garde chaque jour, avec pareil nombre de sous-bonnes qui, la plupart, sont de petites filles de sept à neuf ans. On en trouve de très-zélées à cet âge pour le service des petits enfants. Le total du poste qui soigne les marmots est donc d'environ quarante-huit femmes ou petites filles.

Et comme on ne fonctionne à ce service qu'un jour sur trois, la série des bonnes et sous-bonnes doit être de cent quarante-quatre,

---

conditionnel pour le taux : il s'accroît de un, deux, trois, quatre, cinq, six dix-millièmes, ou décroît d'autant, en raison de la santé *collective* et *comparative* de la phalange entière. Moins elle aura eu de malades et morts dans le cours de l'année, plus le dividende alloué aux médecins sera fort. On estime leurs services par les résultats, et comparativement aux statistiques sanitaires des phalanges voisines jouissant de pareils climats.

L'intérêt des médecins harmoniens est le même que celui des assureurs sur la vie ; ils sont intéressés à prévenir et non à traiter le mal ; aussi veillent-ils activement à ce que rien ne compromette la santé d'aucune classe, que la phalange ait de beaux vieillards, des enfants bien robustes, et que la mortalité s'y réduise au *minimum*.

Les dentistes spéculent de même sur les rateliers, moins ils opèrent plus ils gagnent ; aussi surveillent-ils assidûment les dents des enfants comme des pères.

Bref, l'intérêt de ces fonctionnaires est que chacun ait bon appétit, bon estomac, bon ratelier ; s'ils étaient comme les nôtres, dans le cas de spéculer sur les maladies individuelles, il y aurait dans leur industrie duplicité d'action, contrariété de l'intérêt individuel avec le collectif, comme dans le mécanisme civilisé qui (33) est une guerre universelle des individus contre les masses. Et nos sciences politiques osent parler d'unité d'action !

fournissant chaque jour un tiers. Ajoutons six officières supérieures ; total : cent cinquante femmes pour la série des bonnes et sous-bonnes. C'est le quart de ce qu'en emploie la civilisation ; car un bourg de dix-huit cents personnes contient neuf cents femmes, dont six cents entremises aux soins des enfants.

Les bonnes, réduites au quart en harmonie, ne font que le sixième du service des femmes actuelles, car on n'est de garde au séristère qu'un jour sur trois, et pendant cette journée on ne fait que huit heures de faction sur vingt-quatre ; les bonnes civilisées en font seize heures, et souvent plus à la ville.

Le soin des enfants est donc réduit au vingt-quatrième du temps et des bras qu'il emploie en civilisation ;

1/4	de réduction	sur le nombre,
1/3	»	sur les jours de service,
1/2	»	sur les heures de faction.

Ces trois nombres multipliés donnent 1/24.

On peut répliquer que le calcul est exagéré, en ce que les femmes de villages ne donnent pas seize heures par jour aux enfants ; elles vont aux champs, il est vrai ; mais souvent elles donnent à l'enfant une partie de la nuit : mère et fille le veillent s'il est indisposé, et ses cris troublent encore le sommeil du père. C'est perte réelle pour un paysan qui a besoin de repos. Au surplus, pour compenser au juste, réduisons l'ensemble des trois économies à un douzième au lieu d'un vingt-quatrième ; mon usage étant de réduire toujours à moitié de l'estimation régulière

Je passe au parallèle des deux méthodes.

Une bonne n'est pas tenue de stationner vingt-quatre heures au séristère, comme un soldat de garde, ou comme les bonnes de la classe riche; il suffit qu'elle arrive aux heures de faction.

Ce service deviendrait fastidieux s'il avait lieu tous les jours : une bonne peut, pendant les deux jours de vacance, ne pas se mêler du soin des enfants; il ne varie pas malgré les changements de bonnes, car leur série est divisée en groupes cabalistiques, exerçant chacun sur tel système, à la pratique duquel on n'admet que les adeptes passionnées pour ladite méthode.

Une bonne peut, pour voyage ou autre cause, se faire suppléer par une collègue. Le service de nuit ne la fatigue point, car il y a dans les cabinets du séristère, des lits pour les bonnes qui veu-

lent y passer une portion de nuit, comprise entre deux factions comme de minuit à quatre heures.

Une bonne, en civilisation, est grondée, querellée par ceux qui la paient pour cet esclavage perpétuel ; en harmonie, elle est complimentée sans cesse par les mères qui viennent au séristère allaiter ou voir l'enfant, admirer la bonne tenue des nattes et berceaux.

La série des bonnes et sous-bonnes reçoit non seulement un fort dividende, mais de grands honneurs ; elles sont considérées comme mères communes, et tiennent un rang distingué dans les festivités. Leur fonction procure beaucoup d'avancement, car elle exige beaucoup d'officières, au moins un tiers sur le tout. Il faut la réunion de toutes ces amorces et facilités d'exercices, pour qu'on parvienne à former une série bien passionnée et bien intriguée, sur un travail si peu attrayant par lui-même.

Ces bonnes sont très-précieuses pour les mères harmoniennes qui ne peuvent pas, comme les nôtres, vaquer aux soins de leurs enfants. Une mère, dans l'état sociétaire, fréquente une quarantaine de groupes industriels, dont elle épouse chaudement les intrigues ; elle est déjà fort ennuyée que la corvée des couches l'ait distraite pendant un mois, de toutes ces réunions cabalistiques ; en conséquence, dès le jour des relevailles, elle sera fort empressée de revoir tous ces groupes ; elle ne sera pas inquiète de l'enfant, assurée qu'il est soigné au mieux dans le séristère des nourrissons, où veillent nuit et jour des bonnes expertes, disposées par la nature pour ce service.

J'ai dit (171) que les nourrissons et poupons sont distribués en six salles distinctes pour les pacifiques, les rétifs et les diablotins ; afin que les hurleurs ou diablotins ne puissent incommoder ni les pacifiques, ni même les rétifs déjà traitables.

Parmi ces six corvées, les bonnes ayant l'option, choisissent le poste où l'attraction les appelle, et sont stimulées par rivalité avec des phalanges voisines, qui peuvent différer en méthode. Elles ont aussi entre elles des systèmes différents, qu'on applique à divers groupes d'enfants ; c'est un sujet d'intrigue pour les pères et mères, dont chacun se passionne pour la méthode de tel groupe de bonnes. Obligées de soutenir leur renommée, elles éprouvent les enfants dans une salle préparatoire avant de les classer et les admettre aux salles des nattes.

La civilisation, toujours *simpliste* ou simple dans ses méthodes,

ne connaît que le berceau pour asile du nourrisson ; l'harmonie, qui opère partout en ordre composé, donne à l'enfant deux situations : elle le fait alterner du berceau à la natte élastique. Les nattes sont placées à hauteur d'appui, leurs supports forment des cavités où chaque enfant peut se caser sans gêner ses voisins. Des filets de corde ou de soie, placés de distance en distance, contiennent l'enfant sans le priver de se mouvoir ni de voir autour de lui, et d'approcher l'enfant voisin, dont il est séparé par un filet.

La salle est chauffée au degré convenable pour tenir l'enfant en vêtement léger, et éviter l'embarras de langes et de fourrures. Les berceaux sont mus par mécanique : on peut agiter en vibration vingt berceaux à la fois. Un seul enfant fera ce service, qui occuperait chez nous vingt femmes.

Les nourrices (171) forment une série distincte et doivent être classeés par tempérament, afin qu'on puisse les assortir aux enfants, surtout dans les cas de changement de lait. Le nourrissage indirect est fort usité en harmonie, parce qu'il est très-lucratif et peu fatiguant, et parce que les harmoniens, plus judicieux que J.-J. Rousseau, penseront que lorsque la mère est d'une complexion délicate, il est très-prudent de donner à l'enfant une nourrice robuste ; c'est le greffer, le renforcer ; la nature veut ces croisements. Si on accole un enfant faible à une mère faible, c'est les exténuer tous deux pour l'honneur d'une rêverie morale. Au reste, on s'appliquera beaucoup à perfectionner le régime d'allaitement artificiel, et l'employer concuremment avec le naturel, ou isolément. Dans l'état sociétaire, une mère, quelque opulente qu'elle soit, ne peut jamais songer à élever son enfant chez elle isolément ; il n'y recevrait pas le quart des soins qu'il trouve au séristère des pouparts ou nourrissons ; et avec toutes les dépenses imaginables, on ne pourrait pas y réunir une corporation de *Bonnes passionnées*, intelligentes, se relayant sans cesse, en trois caractères assortis à ceux des enfants. Un princesse, malgré tous ses frais, n'aurait pas des salles si habi lement soignées, des nattes élastiques, avec voisinage d'enfant qui se servent réciproquement de distraction, et sont assortis e caractères. C'est principalement dans cette éducation de prim enfance qu'on reconnaîtra combien le plus riche potentat civilise est au-dessous des moyens que l'harmonie prodigue aux plus pauvres pères et enfants.

Loin de là, tout est disposé en civilisation, de manière que le nourrisson fait le tourment d'une maison organisée pour le tourmenter lui-même. L'enfant, sans le savoir, désire les dispositions qu'il trouverait dans un séristère d'harmonie; à défaut de quoi il désole, par ses cris, parents, valets et voisins, tout en nuisant à sa propre santé.

Ceci nous conduit à parler des germes d'éducation intellectuelle que les potentats mêmes ne pourraient dans aucun cas faire donner à leurs enfants de un et deux ans. Il font, pour y parvenir, une dépense énorme, sans autre fruit que de travestir le caractère de leur enfant, fausser ses facultés et nuire à sa santé.

Pour expliquer cette duperie, je m'appuie d'un principe qui ne sera pas contesté, c'est que « les deux âges extrêmes, âges de » transition, doivent être préservés de passions vives et rame- » nés au calme, parce que leurs organes, leurs sens n'ont plus » ou n'ont pas encore la force de se prêter aux émotions vio- » lentes qui leur seraient nuisibles et souvent mortelles; mais » ils peuvent comporter les émotions douces; elles sont donc » bonnes à employer dans l'éducation des enfants de zéro à deux » ans. »

Indiquons cet emploi par quelque exemple de culture des sens appliquée à la masse des enfants.

A l'âge de six mois, où nous ne songeons pas à donner aux marmots le moindre enseignement, on prendra de nombreuses précautions pour former et raffiner leurs sens, les façonner à la dextérité, prévenir l'emploi exclusif d'une main et d'un bras, qui condamne l'autre bras à une maladresse perpétuelle; habituer dès le berceau l'enfant à la justesse d'oreille en faisant chanter des trios et quatuors dans les salles de nourrissons, et promenant les poupons d'un an au bruit d'une petite fanfare à toutes parties. On aura de même des méthodes pour joindre le raffinement auditif au raffinement musical, donner aux enfants la finesse d'ouïe des rhinocéros et des cosaques, exercer de même les autres sens.

Il est, sur chacun des cinq sens, quantité de perfectionnements auxquels on façonnera l'enfant harmonien. Les bonnes auront sur la culture du matériel divers systèmes en rivalité. De là vient que l'enfant sociétaire sera, à trois ans, plus intelligent, plus apte à l'industrie, que ne le sont à dix ans beaucoup d'enfants civilisés

qui n'ont à cet âge que de l'antipathie pour l'industrie et les arts.

L'éducation civilisée ne fait éclore chez l'enfant au berceau que des manies anti-sociales : chacun s'exerce à lui fausser les sens, en attendant l'âge où on lui faussera l'esprit. Si c'est en France, les parents et valets lui chantent à l'envi des airs faux et sans mesure ; partout on lui ôte l'usage des doigts de pied et on l'habitue à se fausser un bras.

On croit en civilisation que les doigts de pied sont inutiles ; les harmoniens s'en serviront comme des doigts de main : par exemple une orgue harmonienne aura des claviers pour les doigts de pied ; et l'organiste enfourché sur une selle, travaillera des doigts de pied presque autant que de ceux de main. Il fera du talon le service des pédales que nous faisons du pied.

Le rôle de bonne exigera donc de nombreux talents, et ne se bornera pas comme en France à chanter faux et à faire peur du loup. Les bonnes s'exerceront surtout à prévenir les cris des enfants ; le calme leur est nécessaire, et ce sera sur l'art de le maintenir que s'exerceront les prétentions cabalistiques et émulatives.

Le vacarme des petits enfants, si désolants aujourd'hui, se réduira à peu de chose ; ils seront très-radoucis dans les séristères, et il en est une raison bien connue, c'est que les caractères querelleurs s'humanisent avec leurs semblables : ne voyons-nous pas chaque jour, les ferrailleurs et pourfendeurs devenir fort doux, et renoncer à l'humeur massacrante quand ils se trouvent en compagnie de leurs égaux ? Il en sera de même des marmots élevés dans un séristère d'harmonie et distribués en plusieurs salles de caractère. J'estime que ceux de troisième genre, les diablotins ou démoniaques, seront déjà moins méchants, moins hurleurs que ne le sont aujourd'hui les benins. D'où naîtra ce radoucissement ? Aura-t-on, selon le vœu de la morale, *changé les passions des petits enfants ?* Non, sans doute ; on les aura développées sans excès, en leur procurant les délassements de réunion sympathique, la distribution en séries trinaires, en groupes de caractères bénin, mixte et malin, dans les deux âges de prime enfance, comprenant nourrissons et poupons.

Quelle distraction donnera-t-on à ces diaboliques rejetons? Ce sera chose à inventer par les bonnes : stimulées par les rivalités de méthodes, elles auront, en moins d'un mois, deviné ce qui peut calmer les enfants, et mettre fin à leur infernal charivari.

Je me borne à établir en principe, la nécessité de les réunir en corps, et les distribuer par séries d'âge et de caractère, de même que les bonnes par séries de caractères et de systèmes. La série est toujours la boussole de toute sagesse en harmonie sociétaire; c'est le fanal que Dieu nous présente dans le rayon de lumière. S'écarter du régime sériaire, c'est s'engager à plaisir dans les ténèbres.

Le point où il est le plus à craindre d'échouer, c'est dans la tenue des petits enfants, parce qu'ils ne peuvent expliquer ni leurs besoins ni leurs instincts; il faut tout deviner. Quel en est le moyen ? Celui qu'indique l'attraction pour les pères mêmes : former en tout sens des séries, en fonctions, en salles, en tempéraments, en caractères, en âges, en méthodes et en tout.

Vu la nécessité d'éducation unitaire et fusion des classes parmi les enfants, j'ai recommandé et je réitère l'avis de choisir pour la phalange d'essai des familles polies, surtout dans la classe inférieure, puisqu'il faudra dans les travaux mélanger cette classe avec les riches, et leur faire trouver dans cet amalgame un charme qui dépendra beaucoup de la politesse des subalternes, c'est pourquoi le peuple des environs de Paris, Blois et Tours, sera très-convenable pour l'essai, sauf encore à faire un bon choix.

Il reste à vérifier la régularité des dispositions indiquées, leur conformité aux vœux des trois Passions mécanisantes qui doivent tout diriger, et dont le jeu combiné est gage d'équilibre et d'harmonie. (Chap. v et vi).)

La Cabaliste, dans les salles où l'on élève les nourrissons et poupons, a pour aliment les méthodes rivales que pratiquent les bonnes, dans la phalange et dans les voisines. Ces méthodes sont un sujet de débat et d'esprit de parti chez les parents; ils ont l'option de confier leur enfant à telle classe de bonnes, sauf adhésion de celles-ci; elles ne reçoivent pas un enfant capable de compromettre leur renommée. Si pour vice de tempérament ou excès de malignité, il n'était admis par aucun groupe de bonnes, on le placerait à la salle d'ambigu, soignée comme d'autres.

Quant à l'enfant en si bas âge, il n'est point encore susceptible d'esprit cabalistique, étant privé de la parole et ne connaissant en intrigue d'autre ressort que les pleurs par lesquels il sait réduire ses parents à l'obéissance.

La Composite est développée chez les bonnes par double charme : 1° l'exercice parcellaire borné à telle fonction préférée,

sans surcharge d'autres emplois, comme chez les bonnes civilisées qui font le travail en entier. Les bonnes et sous-bonnes harmoniennes se subdivisent l'ouvrage ; chacune, aux heures de faction, n'exerce que sur la partie dont elle s'est chargée ; il y a toujours au séristère seize bonnes, sous-bonnes et officières, c'est plus qu'il n'en faut pour se répartir les fonctions selon les goûts. 2° Le tribut de louanges qu'elles reçoivent des parents qui ont pris parti pour leur méthode, puis des voisins de canton ou des voyageurs passionnés pour cette méthode.

Chez les enfants, la Composite naît du double charme que leur procure le régime des nattes élastiques divisées par cases contiguës ; ils y gagnent, pour le corps, liberté et souplesse des mouvements; pour l'esprit, contact avec leurs semblables qu'ils aiment à voir et approcher, contact qui serait dangereux et causerait des maladresses sans la séparation des cases par un filet de soie ou de lin.

La Papillonne est satisfaite chez les bonnes par l'intermittence d'exercice borné à un jour sur trois, et à huit heures en quatre séances dans l'intervalle desquelles on vaque à autre chose, sans tomber dans l'esclavage des mères et bonnes civilisées qui n'ont aucun répit.

Elle est satisfaite chez l'enfant par alternat du berceau à la natte, par variété dans les plaisirs de tous les sens, aliments, concerts, spectacles, gimblettes, promenades en char, etc.

Voilà pour l'éducation du premier âge, des règles fixes et non pas des systèmes que chacun peut varier selon son caprice. Je suivrai la même base dans l'éducation des autres âges d'enfance, et dans toutes les relations des pères : toujours le développement combiné des trois Passions mécanisantes qui doivent diriger les neuf autres, et par suite diriger l'ensemble du mécanisme sociétaire distribué en Séries passionnées, hors desquelles il est impossible de faire jouer combinément les trois Passions rectrices.

Pour compléter les preuves, il faudrait vérifier sur chacune des dispositions, si elle favorise le jeu des trois Passions mécanisantes ; tout ce qui peut les entraver est faux et doit être supprimé, remplacé par un procédé qui atteigne au but.

Les règles données sur l'éducation de la prime enfance, ne sont que l'application des principes établis aux chapitres v et vi ; et comme elles s'étendront à tous les âges, à toutes les relations,

l'on voit que le Créateur a pourvu à tout par des méthodes fort simples dont l'observance garantit de tout écart. Cessons donc de prêter l'oreille aux alarmistes qui nous effraient de l'impénétrabilité des mystères. L'Évangile leur disait : *cherchez et vous trouverez;* mais en éducation comme en tout, ils ont mieux aimé faire le commerce de systèmes arbitraires et répressifs, que de chercher le système de la nature, qui, une fois connu, donne congé à toutes ces méthodes civilisées tendant à réprimer et changer les passions, soit des enfants soit des pères.

CHAPITRE XIX.

Éducation des lutins par les bonnins et bonnines.

Je viens de décrire la période matérielle de l'éducation, celle où les fonctions ne s'étendent guère qu'à la culture des sens, à l'art de les dégrossir et les préserver du faussement dont ils sont frappés en civilisation dès le bas âge. Sur mille enfants français il en est 999 qui ont l'oreille faussée, et ainsi des autres sens.

Nous passons à la période d'initiative en industrie et en Attraction industrielle, sans laquelle tout est faux en éducation ; car le premier des trois buts de l'homme étant la richesse ou le luxe, on peut dire que son éducation est faussée et qu'il se dirige à contresens, si dès les premiers pas, dès l'âge d'environ 2 ans, il ne s'adonne pas spontanément au travail productif, source de la richesse ; et s'il se livre, comme l'enfant civilisé, à ne faire que le mal, souiller, briser, commettre des dégâts que de sots parents trouvent charmants.

Cette duplicité d'action dans le bas âge, cet instinct, de si bonne heure en divergence avec l'attraction, serait la honte du Créateur, s'il n'avait pas inventé un autre mécanisme propre à faire concerter les passions et l'attraction à tout âge. Examinons ce mécanisme sur le premier âge susceptible d'industrie.

Dès que l'enfant peut marcher et agir, il passe de la classe des poupons et pouponnes à celle des lutins et lutines. S'il a été élevé dès sa naissance dans les séristères d'une phalange, il sera dès l'âge de 21 mois assez fort pour passer aux lutins. Parmi ces enfants on ne distingue point les deux sexes ; il importe de les confondre à cette époque pour faciliter l'éclosion des voca-

tions et l'amalgame des sexes à un même travail. On ne commence à distinguer les sexes que dans la tribu des bambins.

J'ai dit que la nature donne à chaque enfant un grand nombre d'instincts en industrie, environ une trentaine, dont quelques-uns sont primaires ou dirigeants et doivent acheminer aux secondaires.

Il s'agit de découvrir d'abord les instincts primaires : l'enfant mordra à cet hameçon dès qu'on le lui présentera ; aussi dès qu'il peut marcher, quitter le séristère des poupons, les bonnins et bonnines à qui il est remis s'empressent-ils de le conduire dans tous les ateliers et toutes les réunions industrielles peu éloignées ; et comme il trouve partout de petits outils, une industrie en miniature, exercée déjà par les lutins de 2 1/2 à 3 ans, avec qui il veut s'entremettre, fureter, manier, on peut discerner, au bout d'une quinzaine, quels sont les ateliers qui le séduisent, quels sont ses instincts en industrie.

La phalange ayant des travaux excessivement variés, (voyez chapitres XV et XVI), il est impossible que l'enfant qui les parcourt n'y trouve pas l'occasion de satisfaire plusieurs de ses instincts dominants ; ils éclateront à l'aspect des petits outils maniés par d'autres enfants plus âgés que lui de quelques mois.

Au dire des pères et instituteurs civilisés, *les enfants sont de petits paresseux :* rien n'est plus faux ; les enfants dès l'âge de 2 à 3 ans sont très-industrieux, mais il faut connaître les ressorts que la nature veut mettre en œuvre pour les entraîner à l'industrie *dans les Séries passionnées, et non pas en civilisation.*

Les goûts dominants chez tous les enfants sont :

1. Le FURETAGE ou penchant à tout manier, tout visiter, tout parcourir, varier sans cesse de fonction ;
2. Le *fracas* industriel, goût pour les travaux bruyants ;
3. La *singerie* ou manie imitative ;
4. La *miniature* industrielle, goût des petits ateliers ;
5. L'ENTRAINEMENT PROGRESSIF du faible au fort.

Il en est bien d'autres, je me borne à citer d'abord ces cinq, très-connus des civilisés. Examinons la méthode à suivre pour les appliquer à l'industrie dès le bas âge.

Les bonnins et bonnines exploiteront d'abord la manie de furetage si dominante chez l'enfant de deux ans. Il veut entrer

partout, manier, retourner tout ce qu'il voit. Aussi est-on obligé de le tenir à l'écart dans une pièce démeublée, car il briserait tout.

Ce penchant à tout manier est une amorce naturelle à l'industrie; pour l'y attirer, on le conduira aux petits ateliers; il y verra des enfants de 2 1/2 et 3 ans opérant déjà avec de petits outils, petits marteaux. Il voudra exercer sa manie imitative dite SINGERIE; on lui prêtera quelques outils, mais il désirera être admis avec les enfants de 26, 27 mois, qui savent travailler et qui le repousseront.

Il s'obstinera si ce travail est au nombre de ses instincts : alors le bonnin ou le patriarche présent lui enseignera quelque parcelle du travail, et il parviendra bien vite à se rendre utile sur quelques riens qui lui serviront d'introduction; examinons cet effet sur un menu travail à portée des plus petits enfants, un égoussage et triage de pois verts. Ce travail qui occuperait chez nous des bras de 30 ans, sera confié à des enfants de 2, 3, 4 ans : la salle contient des tables inclinées, à diverses concavités; deux bambines sont assises au côté supérieur, elles égrènent des pois en silique; l'inclinaison de la table fait rouler le grain vers le côté inférieur où se trouvent assis trois lutins ou lutines de 25, 30, 35 mois, chargés du triage et pourvus d'instruments spéciaux.

Il s'agit de séparer les plus petits pour le ragoût au sucre, les moyens pour le ragoût au lard et les gros pour la soupe. La lutine de 35 mois choisit d'abord les petits qui sont les plus difficiles à trier; elle renvoie tout le gros et moyen à la cavité suivante, où la lutine de 30 mois pousse à la troisième cavité ce qui paraît gros, renvoie à la première ce qui est petit, et fait glisser le moyen grain dans le panier. Le lutin de 25 mois, placé à la troisième cavité, a peu de chose à faire; il renvoie quelques moyens grains à la deuxième et recueille les gros dans sa corbeille.

C'est à ce troisième rang qu'on placera le lutin débutant; il s'entremettra fièrement à pousser les gros grains dans le panier; c'est un travail de rien, mais il croira avoir fait autant que ses compagnons; il se passionnera, prendra de l'émulation, et dès la troisième séance il saura remplacer le bas lutin de 25 mois, rejeter les grains de deuxième grosseur en deuxième case, et recueillir seulement ceux de première faciles à distinguer. Dès

qu'il saura figurer à ce minime travail, on lui placera solennellement sur son bourrelet ou bonnet un pompon d'aspirant au groupe d'égoussage des pois verts.

C'est une précaution employée dans tous les ateliers sociétaires que de réserver aux très-petits enfants un travail de nulle valeur, comme celui de recevoir quelques gros pois qu'on fait glisser vers l'enfant et qu'il pousse dans une corbeille. On pourrait faire cela sans lui et sans perdre de temps, mais on manquerait l'amorce industrielle qu'il faut toujours présenter à un lutin arrivant dans l'atelier et même à un bambin ou chérubin; car tel qui n'a pas pris parti à 2 ans, pourra s'engager à 3 ou à 4.

Cette amorce qu'on réserve partout aux divers âges ne peut être pour le lutin de 24 mois qu'une ombre de travail, flattant son amour-propre, lui persuadant qu'il a fait quelque chose, et qu'il est presque l'égal des bas lutins de 26, 28 mois, déjà engagés à ce groupe, déjà revêtus de panaches et ornements qui inspirent un profond respect au lutin débutant (187).

L'enfant de 2 ans trouve donc aux petits ateliers d'une phalange quantité d'amorces que la civilisation ne saurait lui offrir : elles sont au nombre d'une vingtaine, dont je vais donner un tableau.

RESSORTS D'ÉCLOSION DES VOCATIONS.

1. Le charme de petits outils, en dimension graduée pour les divers âges, et de petits ateliers.
2. Les gimblettes harmoniques, ou application de tout l'attirail des gimblettes actuelles, chariots, poupées, etc., à des emplois d'apprentissage ou de coopération en industrie (Voyez chap. XVIII).
3. L'appat des ornemens gradués; un panache suffit déjà chez nous pour ensorceler un villageois, lui faire signer l'abandon de sa liberté; quel sera donc l'effet de cent parures honorifiques, pour enrôler un enfant au plaisir et à des réunions amusantes avec ses pareils?
4. Les privilèges de parades et maniement d'outils; on sait combien ces amorces ont de pouvoir sur l'enfant.
5. La gaité inséparable des réunions enfantines quand elles travaillent par plaisir ou attraction.
6. L'enthousiasme pour la phalange où l'enfant jouira de tous les plaisirs dont son âge est susceptible.

7. Les compagnies de table, variées chaque jour selon les intrigues du moment, et servies de mets adaptés au goût des enfants qui ont leur cuisine spéciale.
8. L'influence de la gastronomie sériaire qui a la propriété de stimuler les cultures par la gourmandise, et lier tout le mécanisme industriel. (Voyez VII[e] notice).
9. L'orgueil d'avoir fait quelque rien que l'enfant croit de haute importance : on l'entretient dans cette illusion.
10. La manie imitative qui, dominante chez les enfans, acquiert une activité décuple, quand l'enfant est stimulé par les prouesses de tribus enfantines plus âgées.
11. La pleine liberté d'option en sortes de travail, et en durée de chaque travail.
12. L'indépendance absolue, ou dispense d'obéissance à tout chef qui ne serait pas choisi passionnément.
13. L'exercice parcellaire ou avantage de choisir, dans chaque industrie, la parcelle sur laquelle on veut exercer.
14. Le charme des séances courtes, variées fréquemment, bien intriguées et désirées par leur rareté. Elles sont rares, même lorsqu'elles sont diurnales, car elles n'emploient à tour de rôle que 1/3 ou 1/4 des sectaires.
15. L'intervention officieuse des patriarches, des bonnins, des mentorins, tous chéris de la basse enfance qui ne reçoit d'enseignement qu'autant qu'elle en sollicite.
16. L'absence de flatterie paternelle, déjouée dans l'ordre sociétaire où l'enfant est jugé et remontré par ses pairs.
17. L'harmonie matérielle ou manœuvre unitaire inconnue dans les ateliers civilisés, et pratiquée dans ceux d'harmonie où l'on opère avec l'ensemble des militaires et des chorégraphes, méthode qui fait le charme des enfants.
18. L'influence de la distribution progressive, qui peut seule exciter chez l'enfant le charme et la dextérité nécéssaires en études industrielles.
19. L'entraînement collectif ou charme de suivre les collègues s'exaltant par les hymnes, parures, festins, etc.
20. Les esprits de corps très-puissants chez les enfants, et très-nombreux en régime sociétaire.
21. Les émulations et rivalités entre chœurs et sous-chœurs contigus, entre groupes d'un même chœur et d'une même série, entre catégories d'un groupe.
22. La prétention périodique à s'élever, soit aux chœurs et aux tribus supérieures, soit aux catégories moyenne et haute de chaque tribu.
23. L'enthousiasme pour les prodiges opérés par les chœurs supé-

rieurs en degré, selon la loi de déférence pour l'ascendant. (III, 345 et 346.)

24. Les intrigues vicinales ou luttes émulatives avec les enfants des phalanges voisines et rencontre avec leurs cohortes. Ce ressort manquera à la phalange d'essai.

Je ne mentionne pas ici d'autres stimulants qui n'agissent guere avant l'âge de 4 ans, tels que

La concurrence des sexes et instincts,

L'appât du gain et des forts dividendes.

Ces deux ressorts n'ont point encore d'influence sur les lutins et peu sur les bambins; ce n'est que parmi les chérubins qu'ils commencent à se développer.

La réunion de ces amorces opérera en moins d'un mois, au bout duquel on aura fait éclore chez l'enfant trois ou quatre de ces vocations primordiales qui, avec le temps, en feront éclore d'autres; celles où le travail est difficile ne pourront naître que vers l'âge de 30 à 32 mois.

L'éclosion sera facile, si l'on observe la règle générale, (chapitres v et vi), de mettre en jeu les trois Passions mécanisantes : elles peuvent déjà germer (178, 179) parmi les poupons, et bien mieux parmi les lutins. La Cabaliste, la Composite, la Papillonne, seront pleinement satisfaites chez les lutins, par leurs visites, furetages et essais aux petits ateliers, où tout est charme et intrigue pour eux.

Le bonnin ou la bonnine qui promènent l'enfant d'atelier en atelier, savent discerner les époques opportunes pour le présenter à tel travail; ils tiennent note de ce qui a paru lui plaire, on essaie à deux ou trois reprises si le goût naîtra, on juge s'il faut attendre quelques mois, et on n'insiste jamais quand la vocation ne se déclare pas, on sait qu'il en éclora une trentaine dans le cours de l'année, peu importe lesquelles.

Un bonnin promène communément trois lutins à la fois; il aurait peu de chances avec un seul, mais sur trois il s'en trouve un plus adroit, un autre plus ardent, l'un des deux entraîne le troisième à l'ouvrage. Le bonnin ne les prend pas tous trois de même âge; d'ailleurs il en change dans les ateliers, il laisse tel lutin à l'égoussage, il emmène les autres qui n'ont pas accepté, et un troisième qui a achevé.

La fonction de bonninisme convient aux deux sexes, et exige un talent spécial qu'on peut trouver chez tous deux; celle de bonne

est communément pour les femmes seules, sauf rares exceptions.

Le meilleur stimulant pour un lutin débutant, sera la vérité qu'il ne trouve jamais vers les père et mère, tous d'accord à flatter un marmot de 2 ans sur toutes ses maladresses. Le contraire a lieu dans les ateliers sociétaires; les enfants entre eux ne se font point de quartier, et raillent impitoyablement un maladroit; on le renvoie avec dédain, il va pleurnicher vers le patriarche ou le bonnin qui lui donnent des leçons, et le présentent de nouveau quand il est de force; et comme on lui ménage toujours de très-petits, très-faciles travaux, il s'insinue bien vite dans une dizaine de groupes où son éducation se fait par pure attraction et très-rapidement, car on n'apprend vite et bien que ce qu'on apprend par attraction.

De tous les ressorts qui peuvent exciter l'enfant à l'industrie, le plus inconnu, le plus travesti en civilisation, est *l'entraînement ascendant*; le penchant de tout enfant à imiter ceux qui sont un peu supérieurs en âge, déférer à toutes leurs impulsions. tenir à honneur de s'incorporer avec eux dans quelque petite branche de leurs amusements (Tous les travaux sont amusements pour les enfants harmoniens; ils n'agissent que par attraction).

Cette manie d'entraînement ascendant est très-pernicieuse aujourd'hui, parce que les amusements d'une troupe d'enfants libres sont, ou malfaisants, ou dangereux, ou très-inutiles, mais ces enfants libres ne s'adonneront qu'aux travaux productifs, grâces aux amorces mentionnées plus haut; on reconnaîtra l'erreur fondamentale où sont tombés tous les auteurs de systèmes sur l'éducation civilisée.

Ils ont prétendu que l'instituteur naturel est le père, ou bien un précepteur endoctriné par le père; la nature opine en sens contraire, elle veut exclure le père d'élever le fils, il en est triple motif.

1° Le père cherche à communiquer ses goûts à l'enfant, étouffer l'essor des vocations naturelles presque toujours différentes de père à enfant. Or tout le mécanisme des Séries passionnées serait détruit, si le fils héritait des goûts du père.

2° Le père incline à flatter et louer à l'excès le peu de bien que fera l'enfant; celui-ci au contraire a besoin d'être critiqué très-sévèrement par des groupes de collaborateurs fort exigeants.

3° Le père excuse toutes les maladresses, il les prend au besoin pour

des perfections, comme font les philosophes sur leur infame civilisation qu'ils appellent un perfectionnement de la raison; le père entrave donc tous les progrès que doit opérer une critique soutenue, si elle est goûtée de l'enfant.

La nature, pour parer à tous ces vices de l'éducation paternelle, donne à l'enfant une répugnance pour les leçons du père et du précepteur: aussi l'enfant veut-il commander et non pas obéir au père. Les chefs qu'il se choisit passionnément sont toujours les enfants dont l'âge est de 1/3 ou de 1/4 supérieur au sien, par exemple :

A 18 mois, il révère l'enfant de 2 ans, et le choisit passionnément pour guide :
A 2 ans il choisira l'enfant de 30 mois ;
A 3 ans, celui de 4 ans ;
A 6 ans, celui de 10 ;
A 12 ans, celui de 15.

Cet entraînement ascendant redoublera de force, si l'enfant voit les enfants supérieurs en lien corporatif, et jouissant d'une considération méritée par des succès dans l'industrie et les études.

Les instituteurs naturels de chaque âge sont donc les enfants un peu supérieurs en âge; mais comme en civilisation ils sont tous enclins au mal et s'entraînent respectivement à mal faire, on ne peut pas établir parmi eux une hiérarchie d'impulsions utiles : cet effet n'est possible que dans les Séries passionnées, hors desquelles l'éducation naturelle est impraticable, même en approximations.

Elle sera le plus frappant des prodiges qu'on viendra admirer dans la phalange d'essai, où on laissera les sept ordres d'enfants s'élever les uns par les autres et se diriger, selon le vœu de la nature, par *entraînement ascendant* qui ne pourra que conduire au bien la masse entière ; car si les jouvenceaux, ordre le plus élevé, ne tournent qu'au bien en industrie, en étude et en mœurs, ils ne pourront qu'entraîner au bien les gymnasiens à qui ils donneront l'impulsion ; même influence des gymnasiens sur les lycéens, des lycéens sur les séraphins, puis sur les chérubins, les bambins, les lutins. Les sept corporations abandonnées à l'entraînement ascendant rivaliseront d'excellence et d'activité aux travaux utiles et aux harmonies sociales, quoique abandonnés à leur pleine liberté. En voyant ce prodige, on ne pourra plus douter

que l'attraction est l'agent de Dieu, sauf à la développer en Séries passionnées, et que dans ce mécanisme elle est vraiment la main de Dieu dirigeant l'homme au plus grand bien possible.

Cette harmonie, qui sera un coup de foudre pour la civilisation et la philosophie, avorterait si l'on manquait à développer l'attraction dans toutes ses branches *admissibles*. L'amour ne sera pas admissible dans l'essai ; mais cette exception ne gênera pas le mécanisme des sept ordres d'enfants exerçant en industrie. C'est pourquoi il faudra s'attacher dans le début à l'organisation des enfants, seul des trois sexes qui puisse arriver d'emblée au plein de l'harmonie.

Achevons sur le service des bonnins : loin de flatter ou excuser l'enfant, leur tâche est de lui ménager des refus, des affronts dans divers groupes, et le stimuler à s'en venger par des preuves d'habileté. Un père ne pourrait pas remplir cette fonction, il donnerait tort au groupe qui aurait repoussé son enfant; il prétendrait que ce groupe est barbare, ennemi de la tendre nature : delà vient que pour les fonctions de bonnin et bonnine, et de même pour celles de bonne, il faut des caractères fermes et judicieux, cabalistiques dans leurs fonctions, gens qui, par esprit de corps, se passionnent pour le progrès des lutins en général et non pour les caprices de tel ou tel.

On n'avance en grade chez cette série, comme chez toute autre, que par des succès d'ensemble ; chaque bonnin est en concurence avec des rivaux ; chacun peut choisir les enfants adaptés à ses moyens, ceux dont il compte pouvoir faire éclore les vocations sans délai, soit en plein, soit en demi instinct ; et dans ce choix d'enfant, il se guide sur les renseignements donnés par les pouponnistes, bonnes du séristère des poupons, d'où sortent les lutins.

L'importance du ministère de bonnin se fonde sur ce qu'ils opèrent sur l'époque la plus influente en éducation. Si l'enfant réussit bien en début industriel, c'est un gage de succès continu pour toute sa carrière enfantine: une fois initié à dix branches d'industrie, il le sera bientôt à cent, et connaîtra à l'âge de 15 ans presque toutes les cultures, fabriques, sciences et arts dont s'occupent sa phalange et les voisines. Examinons cet effet.

Tel enfant, quoique fils d'un prince, témoigne dès l'âge de 3 ans du goût pour l'état de savetier et veut fréquenter l'atelier des savetiers, gens aussi polis que d'autres en association. Si on l'en empêche, si on réprime sa manie savetière, sous pré-

texte qu'elle n'est pas à la hauteur de la philosophie, il s'irritera contre les autres fonctions, ne prendra aucun goût pour les travaux et études auxquelles on voudra l'entraîner; mais si on le laisse débuter par le point où l'attraction le conduit, par la savaterie, il sera bientôt tenté de prendre connaissance de la cordonnerie, de la tannerie, puis de la chimie sous le rapport de diverses préparations du cuir, puis de l'agronomie sous le rapport des qualités que les peaux de bestiaux peuvent acquérir par tel système d'éducation et de régime, telle sorte de pâturage.

Peu à peu il s'initiera à toutes les industries par suite d'une émulation primitive en savaterie. Peu importera par quel point il ait commencé, pourvu qu'il atteigne dans le cours de sa jeunesse à des connaissances générales sur toutes les industries de sa phalange et qu'il en conçoive de l'affection pour toutes les séries qui l'y auront initié.

Cette instruction ne peut pas s'acquérir en civilisation, où rien n'est lié. Les savants nous disent que les sciences forment une chaîne dont chaque anneau se rattache au tout et conduit de l'une à l'autre; mais ils oublient que nos relations morcelées sèment la discorde parmi toutes les classes d'industrieux, ce qui rend chacun indifférent pour les travaux d'autrui; tandis que dans une phalange chacun s'intéresse à toutes les séries, par suite d'intrigues avec quelques-uns de leurs membres, sur la gastronomie, l'opéra, l'agriculture, etc. Le lien des sciences ne suffit donc pas pour entraîner aux études; il faut y joindre le lien des fonctions, des individus, des intrigues rivales, chose impraticable en civilisation.

Il reste encore divers détails sur l'éducation des lutins; on peut les joindre à celle des bambins dont je vais traiter.

CHAPITRE XX.

Éducation de la tribu des bambins par les mentorins et mentorines.

Nous abordons une classe fort intéressante parmi les enfants sociétaires, celle qui dès l'âge de 4 ans sait déjà *gagner beaucoup d'argent*: je dois faire sonner ce mérite puisque c'est le plus apprécié en civilisation, chez l'enfant comme chez le père.

Les enfants dont il s'agit, les bambins et bambines, âgés de

3 ans à 4 1/2 tiennent un rang très-notable dans la phalange : ils forment la première des seize tribus d'harmonie; mais la première et la seizième étant deux âges extrêmes ou âges de transition, d'ambigu, dérogent en divers points aux règles générales. Par exemple, elles n'ont point de sous-tribu en demi-caractère. J'en ai expliqué les causes.

La distinction du plein et du demi-caractère est l'objet principal de l'éducation des bambins, confiés à une catégorie de fonctionnaires spéciaux : le nom de mentorins et mentorines que je leur donne est assez impropre, car un mentor est un homme qui étouffe le naturel pour y substituer des doctrines ; au contraire les mentorins d'harmonie ne s'attachent qu'à développer très-exactement le caractère, afin qu'on parvienne à en discerner le rang en échelle générale, et que ce rang soit bien connu vers l'âge de 4 ans 1/2, où l'enfant devra entrer aux chœurs de chérubins et chérubines.

Les mentorins ont une deuxième tâche, qui est de discerner le tempérament de l'enfant et lui assigner, comme au caractère, son rang dans l'échelle des 810 tempéraments de plein titre, ou des 405 de demi-titre.

On ne réussirait point à discerner caractères et tempéraments, si l'enfant, pendant l'année passée aux lutins, avait été gêné dans ses fantaisies industrielles ou gastronomiques. La période lutine est celle du dégrossissement en l'un et l'autre genre ; un lutin s'est déjà prononcé pour diverses branches d'industrie, on voit quelle carrière il veut suivre, à quelles fonctions la nature le destine. Il en est de même en gastronomie ; l'enfant, au sortir des hauts lutins, âge de 3 ans, a déjà des goûts prononcés en gastronomie ; il est engagé dans les cabales et l'esprit de parti, aux tables, aux cuisines, et par suite dans les jardins, les vergers ; ce genre de passion ne se trouverait pas chez un bas lutin de 26 à 28 mois : ainsi le lutin de 36 mois est pleinement dégrossi en arrivant aux bambins.

Parmi les lutins on évite de distinguer les deux sexes par costumes contrastés, comme le jupon et le pantalon ; ce serait risquer d'empêcher l'éclosion des vocations et de fausser la proportion des sexes en chaque fonction. Quoique chaque branche d'industrie soit spécialement convenable à l'un des sexes, comme la couture pour les femmes, la charrue pour les hommes, cependant la nature veut des mélanges, quelquefois par moitié et sur quelques

emplois par un quart; elle veut au moins un huitième de l'autre sexe dans chaque fonction. Ainsi quoique la cave soit spécialement le domaine des hommes, il convient que la série des cavistes contienne un huitième de femmes qui prendront parti au travail des vins blancs, mousseux, bourrus, sucrés, et autres genres agréables aux femmes, dont quelques-unes, comme la femme du savant Pittiscus, aiment les vins mâles et vendent au besoin la bibliothèque du savantas pour solder en secret le marchand de vin.

Moyennant ce mélange, en chaque emploi, le sexe féminin formera une rivalité utile au masculin. On se priverait de cette concurrence en excluant un sexe entier de quelque fonction, comme la médecine et l'enseignement; et ce serait l'en exclure par le fait, que d'empêcher le développement de ces instincts chez les enfants de 2 à 3 ans. La différence de costumes serait un obstacle à cette éclosion; les filles se sépareraient des garçons; et il convient de les laisser confondus à cet âge, afin que les penchants *extra-sexuels*, penchants mâles chez une petite fille, penchants féminins chez un petit garçon, éclosent sans obstacles, par la présentation confuse des deux sexes à chaque atelier, à chaque travail.

Ces penchants sont déjà éclos à 3 ans, lorsque l'enfant passe à la tribu des bambins et bambines. Là on commence à distinguer les sexes qu'il était sage de confondre parmi les lutins. Il semble que cette confusion s'écarte de la règle générale de rivalité des sexes, voulue par la 10e passion, la Cabaliste. A cela il faut observer que les lutins et lutines, âge de 2 à 3 ans, sont la classe de sous-transition en industrie, demi-avénement à l'industrie, car ils ne font que l'effleurer; les bambins, âge de 3 à 4 1/2, sont la pleine transition à l'industrie. Or la nature exige que dans les périodes formant transition ou ambigu, l'on déroge aux lois générales du mouvement; aussi à l'extrémité de chaque série de végétaux ou animaux, place-t-elle des produits de transition nommés ambigus, mixtes, bâtards, comme le coing, le brugnon, l'anguille, la chauve-souris, produits qui font exception aux méthodes générales, et qui servent de lien.

C'est pour avoir ignoré la théorie des exceptions ou transitions, théorie de l'ambigu, que les modernes ont échoué partout dans l'étude de la nature; ils commencent à s'apercevoir de cette erreur.

Les mentorins ont le même but que les autres instituteurs, c'est de diriger toutes les facultés de l'enfant à l'industrie productive et aux bonnes études par des amorces judicieuses.

En amorce d'industrie le ressort primordial est toujours la série ou division trinaire : ainsi, qu'on opère sur des bambins, sur des chérubins ou autres, on doit toujours les distinguer en trois degrés, les *hauts*, les *moyens* et les *bas*, distinction que nous avons vue appliquée même aux poupons et aux pouparts, soit pour les âges, soit pour les caractères. Plus on forme de séries, plus le mécanisme est facile. La série à quatre divisions n'est pas moins parfaite qu'à trois.

On applique d'abord cette échelle aux instituteurs ; formant pour la basse enfance une série quaternaire, bonnins et bonnines, mentorins et mentorines. Aucun de ces précepteurs n'exerce sur tous les caractères indifféremment : chacun d'eux se fixe aux catégories d'enfant qui lui conviennent, soit par les passions déjà apparentes, soit par les penchants industriels. Chaque instituteur, dans le choix des enfants à régir, consulte ses sympathies ; aucun ne se chargerait comme en civilisation d'une cohue d'enfants confusément assortis. L'enfant, de son côté, consulte aussi ses affinités dans le choix des instituteurs, le régime de l'attraction réciproque devant s'établir en éducation comme partout ; il n'y existerait plus du moment où on adopterait la confusion civilisée.

Je ne traiterai pas des procédés qu'emploient les mentorins pour distinguer les caractères et les tempéraments ; cette branche d'éducation ne sera pas praticable dans les débuts. D'ailleurs, avant d'en parler, il faudrait donner connaissance du clavier général des caractères (Voyez V[e] section).

La phalange d'essai manquera d'officiers experts en ce genre ; au lieu de gens habiles à discerner le naturel des enfants, donner cours à leurs penchants, elle n'aura que des esprits faussés par la morale, excitant l'enfant à réprimer l'attraction, à mépriser les richesses perfides, à être en guerre avec ses passions, etc. De telles visions, nommées aujourd'hui *saines doctrines*, seront inadmissibles dans un ordre où il faudra exciter l'enfant au raffinement des passions dès l'âge de 2 ans ; car on ne peut discerner ni son tempérament ni son caractère, tant qu'il n'a pas des goûts prononcés et cabalistiques sur le choix des travaux et des comestibles.

La fonction des bonnins et bonnines, l'art de faire éclore les vocations, s'exerce encore sur les bambins comme sur les lutins, car il est beaucoup d'industries hors de la portée d'un lutin et sur lesquelles on n'a pas pu mettre ses penchants à l'épreuve; il est des branches de travail qu'il ne pourra aborder qu'à 10 ans, d'autres à 15 : jusqu'à ce qu'il soit parvenu aux chérubins où l'émulation seule suffira à le guider, il faut lui appliquer les méthodes d'éclosion artificielle. Ce sujet nous conduit à parler des *gimblettes harmoniques*, sorte d'amorce industrielle qu'on emploie avec les lutins et bambins : un exemple en va faire connaître l'usage.

Nisus et Euryale touchent à l'âge de 3 ans et sont impatients d'être admis parmi les bambins qui ont de beaux costumes, beaux panaches, et une place à la parade sans y figurer activement. Pour être admis à cette tribu, il faut donner des preuves de dextérité en divers genres d'industrie, et ils y travaillent ardemment.

Ces deux lutins sont encore trop petits pour s'entremettre au travail des jardins. Cependant, un matin, le bonnin Hilarion les conduit au centre des jardins, au milieu d'une troupe nombreuse de bambins et chérubins qui viennent de faire une cueillette de légumes. L'on en charge douze petits chars attelés chacun d'un chien. Dans cette troupe figurent deux amis de Nisus et Euryale, deux ex-lutins admis depuis peu aux bambins.

Nisus et Euryale voudraient s'entremettre avec les bambins; on les dédaigne en leur disant qu'ils ne sauront rien faire, et pour essai on donne à l'un d'eux un chien à atteler, à l'autre des petites raves à lier en botte; ils n'en peuvent pas venir à bout, et les bambins les congédient sans pitié, car les enfants sont très-sévères entre eux sur la perfection du travail. Leur manière est l'opposé de celle des pères qui ne savent que flagorner l'enfant maladroit, sous prétexte qu'il est trop petit.

Nisus et Euryale congédiés reviennent tout chagrins vers le bonnin Hilarion qui leur promet que sous trois jours ils seront admis s'ils veulent s'exercer à l'attelage. Ensuite on voit défiler ce beau convoi de petits chars élégants : les chérubins et bambins, après le travail achevé, ont pris leurs ceintures et panaches; ils partent avec tambours et fanfare, chantant l'hymne autour du drapeau.

Nisus et Euryale, dédaignés par cette brillante compagnie, remontent en pleurant dans le cabriolet du bonnin; à peine sont-ils

arrivés, qu'Hilarion les conduit au magasin des gimblettes harmoniques, leur présente un chien de bois, leur enseigne à l'atteler à un petit chariot; ensuite il leur apporte un panier de petites raves et oignons de carton, leur apprend à en former des paquets, et leur propose de prendre pareille leçon le lendemain; il les stimule à venger l'affront qu'ils ont reçu, et leur fait espérer d'être admis bientôt aux réunions des bambins.

Ensuite les deux lutins sont conduits vers quelque autre compagnie, et remis à un autre bonnin par Hilarion qui a terminé avec eux sa faction de deux heures.

Le lendemain ils seront empressés de revoir le bonnin Hilarion, répéter avec lui la leçon de la veille. Après trois jours de pareille étude, il les conduira au groupe de la cueillette des petits légumes, ils sauront s'y rendre utiles, et on les y admettra au rang de novices postulants. Au retour, à huit heures du matin, on leur fera l'insigne honneur de les inviter à déjeûner avec les bambins.

C'est ainsi que la fréquentation d'une masse d'enfants aura entraîné au bien deux enfants plus petits qui, en civilisation, ne suivraient leurs aînés que pour faire le mal avec eux, briser, arracher, ravager.

Remarquons ici l'emploi fructueux des gimblettes : on donne aujourd'hui à l'enfant un chariot, un tambour qui seront mis en pièces le jour même et qui, dans tous les cas, ne lui seront d'aucune utilité. La phalange lui fournira toutes ces gimblettes en diverses grandeurs, mais toujours dans des circonstances où elles seront employées à l'instruction. S'il prend un tambour, ce sera pour se faire admettre parmi les bas tambours, enfants qui figurent déjà en chorégraphie : je prouverai de même que les gimblettes féminines, poupées et autres, seront utilisées chez les petites filles, comme le chariot et le tambour chez les petits garçons. (*Voyez* VIIe notice).

Des critiques diront que le menu service des douze petits chars à légumes serait fait plus économiquement par un grand char. Je le sais; mais pour cette petite économie, on perdrait l'avantage de familiariser de bonne heure l'enfant à la dextérité dans les travaux agricoles, chargement, attelage et conduite, puis l'avantage bien plus précieux de créer aux enfants des intrigues sur les cultures auxquelles ils auront coopéré par ces petits services, qui les passionneront peu à peu pour l'ensemble de l'agriculture. Ce serait une bien fausse économie que de négliger ainsi les semailles

d'Attraction industrielle, et les moyens de faire éclore les vocations; épargne aussi désastreuse que la concurrence réductive du salaire, qui réduit les ouvriers en victimes de naumachie, s'entretuant *politiquement* pour se disputer le travail.

Un stimulant qu'on ne peut pas faire valoir en civilisation et qui est décisif en régime sociétaire, c'est la précocité de certains enfants. Dans toutes les catégories il s'en trouve de précoces d'esprit ou de corps. J'en ai vu un qui, à dix-huit mois, valait en l'un et l'autre genre les enfants de trois ans. Ces précoces montent en grade avant le temps; c'est un sujet de jalousie et d'émulation pour leurs pareils, dont ils ont quitté la compagnie. La civilisation ne peut tirer aucun moyen émulatif de cette précocité que l'harmonie utilise en matériel et en intellectuel. L'ascension prématurée d'un enfant fait une vive impression sur les plus habiles de la tribu qu'il abandonne; ils redoublent d'efforts pour l'égaler, se présenter bientôt aux examens d'ascension. Cette impulsion se communique plus ou moins aux inférieurs, et l'éducation marche d'elle-même par tous ces petits ressorts dont la civilisation ne peut faire aucun emploi, parce que ni l'industrie, ni les études ne sont attrayantes hors des Séries passionnées.

L'état sociétaire peut seul présenter à l'enfant, dans toutes les branches d'industrie, un matériel échelonné qui fait le charme du bas âge, comme sera une échelle de chariots, bêches et outils en sept grandeurs différentes, appliquées aux sept corporations de lutins, bambins, chérubins, séraphins, lycéens, gymnasiens et jouvenceaux. Les outils tranchants, haches, rabots, ne sont pas encore livrés aux lutins et bambins.

C'est principalement par emploi de cette échelle qu'on tire parti de la *singerie* ou manie imitative qui domine chez les enfants; et pour renforcer cet appât, on subdivise les diverses machines en sous-échelons. Tel outil, à l'usage des lutins, est encore de trois dimensions adaptées aux trois catégories de hauts lutins, mi-lutins et bas lutins; c'est à quoi devront veiller ceux qui feront les préparatifs de la phalange d'essai.

On emploie de même cette échelle dans les grades industriels qui sont de plusieurs degrés, aspirant, néophyte, bachelier, licencié, officiers divers.

Dans tout travail, ne fût-ce que l'assemblage des allumettes, on établit cette échelle de grades et de signes distinctifs, afin que l'enfant puisse déchoir ou s'élever d'un degré selon son mérite.

Les enfants harmoniens ont le même faible que les pères civilisés, le goût des hochets, des titres pompeux, des décorations en tringles, etc. : un enfant de trois ans, haut lutin, a déjà pour le moins une vingtaine de dignités et décorations, comme celles de

Licencié au groupe des allumettes,
Bachelier au groupe d'égoussage,
Néophyte au groupe du réséda, etc., etc.,
Avec ornements indicatifs de toutes ces fonctions.

L'on procède avec beaucoup de pompe dans les distributions de grades qui ont lieu aux parades.

L'impatience d'admission à ces dignités, ainsi qu'aux échelons bas, moyen et haut de chaque chœur, est un grand stimulant pour les enfants, cet âge étant peu distrait par l'intérêt, point par l'amour, est tout à l'ambition de gloriole; chaque enfant brûle de s'élever de tribu en tribu, d'échelon en échelon, toujours empressé de devancer l'âge, s'il n'était contenu par la sévérité des examens et des thèses. Chaque tribu en laisse le choix au récipiendaire, car il est indifférent que l'enfant prenne parti pour tels ou tels groupes industriels (chapitre XIX), il doit seulement faire preuve de capacité dans certain nombre de groupes qui, en se l'agrégeant, attestent par le fait sa dextérité et son instruction. Ces attestations sont expérimentales, et nulle protection ne pourrait les faire obtenir, puisqu'il faut opérer et figurer adroitement dans les fonctions d'épreuve. Les groupes d'enfants étant très-orgueilleux, aucun d'eux n'admettrait un postulant qui pourrait exposer le groupe aux railleries dans les rivalités avec les phalanges voisines.

Je cite pour exemple une bambine de quatre ans et demi, postulant l'admission au chœur de chérubines. Elle subira à peu près les épreuves suivantes :

1. Intervention musicale et chorégraphique à l'Opéra.
2. Lavage de 120 assiettes en une demi-heure, sans en fêler aucune.
3. Pelage d'un demi-quintal de pommes en temps donné, sans en retrancher au-delà de tel poids indiqué.
4. Triage parfait de telle quantité de riz ou autre grain en temps fixé.
5. Art d'allumer et couvrir le feu avec intelligence et célérité.

En outre, on exigera d'elle des brevets de licenciée dans cinq groupes,

De bachelière dans sept groupes,
De néophyte dans neuf groupes.

Ces épreuves, dont le choix est libre pour la postulante, sont

exigées lorsqu'elle veut monter de chœur en chœur ; on en exige d'autres pour monter d'échelon en échelon, comme des bas chérubins aux mi-chérubins, etc.

L'éducation harmonienne dédaigne l'usage des prix qu'on donne aux enfants civilisés et parfois aux pères ; elle n'emploie que des ressorts nobles, plus justes que les prix si souvent donnés à la faveur, comme on l'a vu lors des prix décennaux sous Bonaparte. Elle met en jeu l'honneur et l'intérêt ; l'honneur de s'élever rapidement de grade en grade, et l'intérêt ou récolte de forts dividendes dans plusieurs séries. (*Voyez* chapitre XIX, tableau des ressorts pour la basse enfance ; j'en décrirai bien d'autres pour la haute enfance).

Jusqu'à 9 ans les épreuves roulent sur le matériel plus que sur le spirituel ; et au-delà de 9 ans, plus sur le spirituel que sur le matériel qui est déjà formé.

Dans la basse enfance on s'attache d'abord à obtenir l'exercice intégral des fonctions corporelles, et le développement simultané des organes. Si des bambins ou bambines se présentent aux chérubins, on exigera d'eux, outre les cinq emplois et les brevets indiqués plus haut, une autre épreuve en *dextérité intégrale,* appliquée aux diverses parties du corps ; par exemple, les sept exercices qui suivent :

1er De main et bras gauche ; 2e de main et bras droit.
3e De pied et jambe gauche ; 4e de pied et jambe droite.
5e De 2 mains et un bras ; 6e de 2 pieds et une jambe ;
7e Un des quatre membres,

plus une thèse intellectuelle qui, selon les facultés de leur âge, roulera sur la compétence de Dieu seul en direction sociale, et l'incompétence de la raison humaine dont les lois n'engendrent que barbarie et civilisation, que fourberie et oppression.

En gradation des chérubins aux séraphins, on sera plus exigeant, soit en matériel sur des exercices plus difficiles que les précédents, soit en intellectuel sur des sujets à portée de l'âge de 6 ans.

Si l'on exige de la basse enfance majorité ou totalité d'épreuves en matériel, c'est pour se conformer à l'impulsion de l'âge qui est tout au matériel. On ne s'applique en harmonie qu'à seconder l'attraction, favoriser l'essor de la nature avec autant de soin que la civilisation en met à l'étouffer.

L'éducation se terminant aux deux chœurs de jouvenceaux et

jouvencelles, ils n'ont plus d'épreuves à subir pour passer aux deux chœurs d'adolescents et adolescentes; mais ces épreuves se prolongent par degrés dans tous les chœurs et échelons de l'enfance; elles sont le ressort qui excite l'enfant impatient de s'élever, et honteux de quelques revers, à solliciter passionnément l'instruction.

Les chœurs et tribus, même les plus jeunes, sont pétris d'amour-propre, et n'admettraient pas un candidat maladroit. Il serait renvoyé mois par mois, d'examen en examen. Les enfants sont des juges très-rigoureux sur ce point. L'affront du refus devient piquant pour ceux qui ont passé l'âge d'admission dans une tribu. Après six mois de répit et d'épreuves réitérées, ils sont, en cas d'insuffisance, placés dans les chœurs de demi-caractère. Les parents ne peuvent pas se faire illusion sur leur infériorité, ni prôner comme à présent la gentillesse d'un enfant idiot. L'émulation est étouffée dans sa source, tant que les *gâteries* du père n'ont aucun contre-poids.

Le renvoi au demi-caractère, quoique peu flatteur, n'est pas offensant, parce que cette classe contient beaucoup d'individus disgraciés en facultés sensuelles, quoique remplis d'aptitude intellectuelle. Ladite classe contient aussi certains ambigus précieux, figurant dans deux caractères et doublant l'un et l'autre.

D'ailleurs, comme le plein caractère forme un corps très-nombreux où l'avancement est difficile, les enfants faibles en moyens intellectuels se décident aisément pour le demi-caractère, où la faiblesse réelle d'un sujet se trouve déguisée sous un rôle d'ambigu.

En outre, lorsqu'un enfant passe au demi-caractère de la tribu supérieure, c'est pour lui un avancement réel qui ne l'empêchera pas de passer au plein caractère de cette tribu, lorsqu'il fera preuve de l'aptitude nécessaire.

Certains individus peuvent passer leur vie entière dans les chœurs de demi-caractère; ils n'en sont pas moins heureux pour cela, ni déconsidérés, puisque cette classe, je l'ai dit, contient des individus de très-grand prix. On sait d'ailleurs que souvent un caractère, mal prononcé dans les premiers âges, se déploie avec le temps et devient un titre de très-haut degré.

Du reste, dans le demi comme dans le plein caractère, les nombreux moyens d'Attraction industrielle (*Voyez* ceux de la basse-enfance) conservent toute leur influence. La seule envie de passer des aspirants aux néophytes de tel groupe, des néophytes aux

bacheliers, suffit pour électriser un jeune enfant dans les ateliers, jardins, étables et manœuvres : l'on est moins en peine d'exciter son émulation que de modérer son ardeur, et le consoler d'une impéritie dont il s'indigne et s'efforce de se corriger. Quel contraste avec les enfants civilisés qu'on dit charmants et qui, a 4 ans, n'ont d'autre talent que de tout briser et souiller, et de résister au travail auquel on ne peut les résoudre que par le fouet et la morale !

Aussi leur sort est-il si fâcheux, qu'ils soupirent tous après la *récréation,* chose qui sera ridicule aux yeux des enfants harmoniens : ils ne connaîtront d'autre amusement que de parcourir les ateliers et les réunions bien intriguées sur l'industrie. L'un des prodiges qu'on viendra admirer dans la phalange d'essai, sera le spectacle d'enfants qui ne voudront jamais se récréer, mais toujours passer d'un travail à un autre, et qui n'auront de sollicitude que celle de savoir quels rassemblements vont être négociés à la bourse, pour les travaux du lendemain, par les chœurs de chérubins de qui les bambins prennent l'impulsion ; car ils ne sont pas encore en activité à la bourse, et n'ont la direction d'aucun travail.

La pleine liberté qu'on accorde aux enfants harmoniens ne s'étend pas aux licences dangereuses ; il serait ridicule qu'on permît à un bambin de manier un pistolet chargé. Les harmoniens n'abusent pas du mot liberté comme les civilisés qui, sous prétexte de liberté, autorisent chez un marchand toutes les fourberies imaginables.

L'admission à manier l'arme à feu, les chevaux nains, les instruments tranchants, n'est accordée que par degrés, lorsqu'on s'élève de chœur en chœur, d'échelon en échelon ; et c'est un des moyens d'émulation qu'on met en jeu pour stimuler l'enfant à l'industrie, à l'étude, sans jamais l'y obliger.

On ne verra pas cette émulation en pleine activité dans la phalange d'essai, parce qu'elle manquera de tous les ressorts que fournissent les relations extérieures pour exciter l'amour-propre et les rivalités parmi l'enfance. Un enfant de cette phalange n'aura pas la perspective d'arriver, dès l'âge de 12 à 13 ans, à de hautes dignités, telles que le commandement de dix mille hommes dans une manœuvre de parade ou d'armée; mais il suffira des résultats déjà très-brillants qu'on obtiendra au début, pour faire juger de ceux que donnera le nouvel ordre, quand il sera

pourvu de toutes les ressources, et élevé au plein mécanisme par l'organisation générale.

Il est dans l'éducation des bambins et bambines, une branche sur laquelle je n'ai pas pu disserter, c'est l'art de déterminer le caractère et le tempérament de l'enfant, l'échelon qu'il occupe dans une échelle de 810 pleins et 405 mixtes, plus les transcendants. C'est une discussion qui sortirait du cadre des connaissances actuelles; j'ai dû l'éviter et je n'en fais mention que pour signaler la haute importance du rôle de mentorin et mentorine auquel sont affectées ces fonctions scientifiques.

Faut-il s'étonner que la nature qui assigne aux mentorines un emploi si éminent, leur inspire du dégoût pour les rôles subalternes de l'éducation, le soin des marmots au berceau! Comment pourraient-elles vaquer à l'éclosion des caractères, à celle des penchants industriels, à la classification des tempéraments, et aux épreuves très-délicates qu'exigent ces divers services, si elles étaient obligées de passer tout leur temps à donner la bouillie aux marmots, écumer le pot, ressarcir les culottes, pour se rendre dignes d'un mari moraliste? Il est donc dans l'ordre que les femmes réservées à ces hautes fonctions dédaignent la broutille du ménage, et que ne trouvant pas dans l'état civilisé des emplois dignes de leur talent, elles se jettent dans les distractions, bals, spectacles, amourettes, pour combler le vide que la mesquinerie civilisée laisse à tous les caractères supérieurs. C'est bien à tort qu'on les accuse de dépravation, quand on ne doit accuser que le régime civilisé qui, en éducation comme en toutes choses, n'ouvre de carrière qu'aux femmes enclines à la petitesse, à la servilité, à l'hypocrisie. L'étalage d'amour maternel n'est souvent qu'hypocrisie, marche-pied de vertu pour les femmes qui n'ont aucune vertu réelle, aucun moyen.

Diogène dit que l'amour est l'occupation des paresseux; on en peut dire autant des excès maternels. Ce beau zèle de certaines femmes pour le soin du marmot, n'est qu'un pis aller de désœuvrement. Si elles avaient une vingtaine d'intrigues industrielles à suivre pour leur intérêt et leur renommée, elles seraient fort aises qu'on les délivrât du soin des petits enfants, sauf garantie de leur bonne tenue.

L'harmonie ne commettra pas comme nous la sottise d'exclure les femmes de la médecine et de l'enseignement, les réduire à la couture et au pot. Elle saura que la nature distribue aux deux

sexes par égale portion, l'aptitude aux sciences et aux arts, sauf répartition des genres; le goût des sciences étant plus spécialement affecté aux hommes, et celui des arts plus spécialement aux femmes, en proportion approximative de

hommes,	2/3 aux sciences,	1/3 aux arts.
femmes,	2/3 aux arts,	1/3 aux sciences.
hommes,	2/3 à la grande culture,	1/3 à la petite.
femmes,	2/3 à la petite culture,	1/3 à la grande..
hommes,	2/3 aux mentorins,	1/3 aux bonnins.
femmes,	2/3 aux bonnines,	1/3 aux mentorines.

Ainsi les philosophes qui veulent tyranniquement exclure un sexe de quelque emploi, sont comparables à ces méchants colons des Antilles qui, après avoir abruti par les supplices leurs nègres déjà abrutis par l'éducation barbare, prétendent que ces nègres ne sont pas au niveau de l'espèce humaine. L'opinion des philosophes sur les femmes est aussi juste que celle des colons sur les nègres.

L'éducation harmonienne, en direction des penchants, se trouve achevée à l'époque où la nôtre n'est pas commencée, à l'âge d'environ 4 ans et 1/2. Dès cet âge l'enfant passant à la tribu des chérubins, s'élevera par le seul effet de l'attraction et de l'émulation. Sans doute il aura encore beaucoup à apprendre jusqu'à 20 ans; mais ce sera lui qui demandera l'enseignement, et s'instruira de lui-même dans les réunions scientifiques ou industrielles. Aucun officier ne le surveillera pour le diriger comme les bambins et lutins; il sera, dès l'âge de 5 ans, ce qu'est chez nous l'homme de 25 ans qui ne s'instruit qu'à son gré et fait d'autant plus de progrès.

Ajoutons une différence à établir entre les deux éducations; c'est que la nôtre sépare les sciences et l'industrie qui sont toujours réunies dans l'ordre sociétaire. L'enfant y fait marcher de front l'agriculture, la fabrique, les sciences, les arts; c'est une propriété de l'exercice parcellaire des courtes séances, méthodes impraticables hors des Séries passionnées.

CONCLUSIONS.

Avant d'aller plus loin en éducation, remarquons la contrariété de nos méthodes civilisées avec le vœu de la nature. Loin de vou-

loir que les femmes soient toutes uniformes en penchants maternels, toutes empressées de soigner les petits enfants, elle n'en veut affecter à ce soin qu'environ le huitième, et répartir ce petit nombre à des fonctions très-opposées, celles de bonnes, bonnines et mentorines qui n'ont aucun rapport, et qui encore sont subdivisées chacune en emplois parcellaires, en différents rôles sur lesquels on a l'option.

En outre la nature veut mettre en concurrence les sexes et les instincts ; ce sont des instincts très-différents, que ceux des trois corporations précitées; et cependant ils concourent à former une série coopérative des deux sexes dans l'ensemble de la basse éducation.

Ainsi, dès son enfance, l'homme n'est point compatible avec la simple nature ; il faut pour l'élever un vaste attirail de fonctions contrastées et graduées, même dès le plus bas âge où il n'est point fait pour le berceau. J.-J. Rousseau s'est insurgé contre cette prison où l'on garotte les enfants, mais il n'a pas su imaginer le régime de nattes élastiques, des soins combinés et des distractions nécessaires à l'appui de cette méthode. Ainsi les philosophes ne savent opposer au mal que des déclamations stériles, au lieu d'inventer les voies du bien qui, fort éloignées de la simple nature, ne naissent que des méthodes composées.

Plus nous avancerons dans l'examen de l'éducation harmonienne, plus nous reconnaîtrons cette contrariété de la morale avec la nature. Il convient d'en récapituler ici quelques détails tirés de l'éducation de basse et prime enfance.

La morale veut fonder le système d'éducation des petits enfants sur la plus petite réunion domestique, celle du ménage conjugal. La nature veut fonder cette éducation sur la plus grande combinaison domestique, distribuée en trois degrés, les groupes, les séries de groupes et la phalange de séries. Hors de cette vaste réunion, l'on ne peut ni former les deux échelles de fonction et de fonctionnaires exerçant émulativement sur chaque parcelle de l'échelle, ni satisfaire chez l'enfant le caractère et le tempérament qui ont besoin des salles et des services annexés à cette double échelle, services impraticables hors d'une phalange de Séries industrielles. Aussi, dans les ménages de famille, l'enfant s'ennuie-t-il au point de hurler nuit et jour, sans que ni lui, ni les parents puissent deviner les distractions dont il a besoin et qu'il trouverait dans un séristère de prime enfance.

La morale veut que, dans ce ménage de famille, le père se complaise à entendre le vacarme perpétuel de marmots qui le privent de sommeil et troublent son travail. La nature veut au contraire que l'homme, pauvre comme riche, soit délivré de ce charivari moral et que, rendu à sa dignité, il puisse reléguer en local éloigné cette diabolique engeance, placer les enfants en lieu où ils soient sainement et agréablement tenus, selon la méthode sociétaire qui assure le repos des pères, des mères et des enfants; ils sont tous harcelés par le régime civilisé nommé doux ménage, véritable enfer pour le peuple, quand il n'a ni appartement séparé pour les marmots, ni argent pour subvenir à leurs besoins.

La morale veut que la mère allaite son enfant, précepte inutile avec les mères pauvres qui forment les sept huitièmes : loin d'avoir de quoi payer une nourrice, elles cherchent des nourrissons payants. Quant aux mères fortunées, en nombre de un huitième, il faudrait leur interdire cette fonction, car elles sont assassines de l'enfant. Par désœuvrement, elles s'étudient à lui créer mille fantaisies nuisibles, qui sont un poison lent et tuent la plupart des enfants riches.

On s'étonne sans cesse que la mort enlève le fils unique d'une opulente maison, tandis qu'elle épargne dans les chaumières de misérables enfants privés de pain; ces marmots de village ont une garantie de santé dans la pauvreté de leur mère qui, obligée d'aller au travail des champs, n'a pas le temps de s'occuper de leurs fantaisies, et encore moins de leur en créer, comme le fait la dame du château. Ainsi J.-J. Rousseau en croyant rappeler les mères aux tendres sentiments de la tendre morale, a fait naître la mode d'allaitement chez la classe de femmes qu'il fallait en exclure; car dans cette classe riche elles manquent pour l'ordinaire, ou de la santé nécessaire, ou du caractère froid et prudent qui serait un préservatif de mal pour la mère et l'enfant.

La morale défend au père de gâter l'enfant; c'est au contraire la seule fonction réservée au père, son enfant étant suffisamment critiqué et remontré en régime sociétaire par les groupes qu'il fréquente (IV, 30 à 38), ou s'il est très-petit, par les bonnes qui le soignent au séristère du bas âge.

La morale veut que le père soit instituteur naturel de l'enfant; c'est un soin dont la nature l'exclut et qu'elle réserve aux bonnins et mentorins, gens formés pour cette fonction par l'instinct et l'esprit corporatif.

La morale veut qu'on place autour de l'enfant une demi-douzaine d'aïeules et tantes , sœurs et cousines, voisines et commères pour lui créer des fantaisies qui nuisent à sa santé et lui fausser l'oreille par la musique française. La nature veut qu'on n'emploie pas le vingtième de cet attirail pour tenir l'enfant gaîment et sainement, dans un séristère assorti à tous les instincts du premier âge.

La morale veut que l'enfant soit élevé, dès le bas âge, à mépriser les richesses et estimer les marchands; la nature veut au contraire que l'enfant soit élevé de bonne heure à estimer l'argent, et s'évertuer à en acquérir par la pratique de la vérité qui, en civilisation, ne peut pas conduire aux richesses, et qui est incompatible avec le commerce inverse ou méthode actuelle.

La morale veut qu'on ne permette aux enfants aucun raffinement, surtout en gourmandise, et qu'ils mangent indifféremment tout ce qu'on leur présente. La nature veut qu'on les élève aux exigences gastronomiques, aux finesses de cet art qui, en harmonie, devient moyen direct de les passionner pour l'agriculture. (II, 213, 215.)

Il est donc certain que la morale, même en lui supposant de bonnes intentions, joue le rôle d'un médecin ignorant qui ne donne que des avis pernicieux, ne sait que contrarier les vues de la nature, et tuer les malades avec un étalage de belles doctrines. Mais est-il certain que la morale et ses coryphées aient de bonnes intentions? Avant de prononcer sur ce point, continuons à analyser la contrariété de cette science avec la nature; après l'avoir pleinement convaincue de contre-sens perpétuel, nous examinerons ses perfidies égales à son ignorance.

SIXIÈME NOTICE.

ÉDUCATION DE MOYENNE, HAUTE ET MIXTE ENFANCE, CONCURRENCE DES INSTINCTS ET DES SEXES.

PRÉAMBULE. Je me suis étendu assez longuement sur l'éducation de première phase ou basse enfance, parce qu'elle sera le côté fort de la phalange d'essai, le point où elle pourra briller d'emblée, n'étant que peu contrariée par le préjugé : il n'aura pas encore circonvenu les enfants de 3, 4 et même de 5 ans; ils seront moins imbus de morale, moins faussés que ceux de 10 et 15 ans; on aura plus de facilité à déployer franchement leur naturel et apprécier en eux la justesse de l'attraction. Dès l'âge de 5 ans, la civilisation commence à leur meubler l'esprit de saines doctrines qui travestissent leur caractère, surtout celui des filles. De là vient que la phalange d'essai aura beaucoup de peine à classer les caractères, discerner le plein et le demi-titre. Assurément elle n'y réussira pas dès la première année.

Nous passons aux phases 2e, 3e, 4e de l'éducation :

2e phase. La moyenne enfance comprend les deux tribus de chérubins et séraphins ; âge, 4 ans et 1/2 à 9 ans.

3e phase. La haute enfance comprend les deux tribus de lycéens et gymnasiens, âge, 9 ans à 15 et 1/2.

4e phase. La mixte enfance, tribu des jouvenceaux et jouvencelles, âge de 15 ans et 1/2 à 19 et 1/2 ou 20 ans.

Les limites d'âge seront moins élevées au début; d'ailleurs elles ne seront pas les mêmes pour les deux sexes.

Je traiterai cumulativement des phases 2 et 3, parce que le système qui y règne est le même quant au fond, sauf à observer qu'en 2e phase on doit cultiver plus activement les facultés matérielles, et en 3e les spirituelles.

Ce n'est que dans la 4e phase que le système d'éducation doit subir des changements, parce que l'amour y intervient. Il convient donc d'étudier conjointement les 2e et 3e phases, et isolément la 4e.

Il faudrait non pas quatre chapitres, mais vingt au moins pour traiter convenablement le sujet ; c'est pourquoi je ne puis

pas même en promettre l'abrégé, mais seulement l'exposé, l'argument. Je renverrai souvent au Traité qui contient les détails circonstanciés sur l'éducation des 2e, 3e et 4e phases d'enfance harmonienne.

On va voir que la morale a manqué toutes les bases d'opérations relatives à ces trois phases, et placé, selon son usage, au rang des vices tous les ressorts que la nature veut employer à créer des vertus.

Pour établir la lutte des instincts et des sexes qui enfante des prodiges en industrie et en vertu, on divise toute la haute et la moyenne enfance (les quatre tribus de gymnasiens, lycéens, séraphins et chérubins) en deux corporations d'instinct ; ce sont :

Les petites hordes affectées aux travaux répugnants pour les sens ou l'amour-propre;

Les petites bandes affectées au luxe collectif.

Ces deux corporations, par leur contraste, emploient utilement les instincts que la morale cherche en vain à comprimer dans chaque sexe, le goût de la saleté chez les petits garçons, et de la parure chez les petites filles.

En opposant ces goûts, l'éducation sociétaire conduit l'un et l'autre sexe au même but par diverses voies:

Les petites hordes au beau, par la route du bon ;

Les petites bandes au bon, par la route du beau.

Cette méthode laisse aux enfants l'option, la liberté dont ils ne jouissent pas dans l'état actuel, où l'on veut toujours les obliger à un même système de mœurs. L'état sociétaire leur ouvre deux voies contrastées favorisant les inclinations opposées, parure et malpropreté.

Parmi les enfants on trouve environ deux tiers de garçons qui inclinent à la saleté ; ils aiment à se vautrer dans la fange, et se font un jeu du maniement des choses malpropres ; ils sont hargneux, mutins, orduriers, adoptant le ton rogue et les locutions grossières, animant le vacarme et bravant les périls, les intempéries, etc., pour le plaisir de commettre du dégât.

Ces enfants s'enrôlent aux petites hordes dont l'emploi est d'exercer, par point d'honneur et avec intrépidité, tout travail répugnant qui avilirait une classe d'ouvriers. Cette corporation est une espèce de légion à demi sauvage qui contraste avec la politesse raffinée de l'harmonie, seulement pour le ton et non pas pour les sentiments, car elle est la plus ardente en patriotisme.

L'autre tiers de garçons a du goût pour les bonnes manières et les fonctions paisibles; il s'enrôle aux petites bandes; et, par opposition, il est un tiers de filles qui ont des inclinations mâles et qu'on nomme petites garçonnières, aimant à se faufiler dans le jeu des garçons dont on leur interdit la fréquentation : ce tiers de filles s'enrôle aux petites hordes. Ainsi le contenu des deux corporations est :

Petites hordes, 2/3 de garçons, 1/3 de filles.
Petites bandes, 2/3 de filles, 1/3 de garçons.

Chacun des deux corps se subdivisera en trois genres qu'il faudra dénommer : on adoptera pour les petites hordes trois noms de genre poissard, et pour les petites bandes trois noms de genre romantique, afin de contraster en tout point ces deux réunions qui sont des leviers de haute importance en Attraction industrielle

CHAPITRE XXI.

Des petites Hordes.

Analysons d'abord leurs attributions et leurs vertus civiques. Plus ces vertus sembleront colossales, plus il sera intéressant d'examiner par quels ressorts l'attraction peut obtenir ces efforts généreux que la civilisation n'ose pas même rêver, malgré son penchant pour les chimères morales et philanthropiques.

Les petites hordes ont rang de *milice de Dieu* en service d'unité industrielle : à ce titre, elles doivent être les premières à la brèche, partout où l'unité serait en danger ; et l'on verra en cinquième section que pour le soutien de l'unité, elles doivent s'emparer de toutes les branches d'industrie qui, par excès de répugnance, obligeraient à rétablir des classes de salariés et de gens dédaignés.

Dans l'exercice de ces travaux elles se divisent en trois corps : le premier affecté aux fonctions immondes, curage des égoûts, service des fumiers, triperies, etc.; le deuxième affecté aux travaux dangereux, à la poursuite des reptiles, aux emplois de dextérité; le troisième participant de l'un et de l'autre genre. On doit monter sur chevaux nains toute la classe composée de lycéens et gymnasiens, d'un et d'autre sexe.

Elles ont, parmi leurs attributions, l'entretien journalier des grandes routes *en superficie :* c'est à l'amour-propre des petites hordes que l'harmonie sera redevable d'avoir, par toute la terre, de grands chemins plus somptueux que les allées de nos parterres, des routes garnies d'arbustes, et même de fleurs en lointain.

Si une route de poste essuie le moindre dommage, l'alarme est à l'instant sonnée ; les petites hordes vont faire une réparation provisoire et arborer le pavillon d'accident, de peur que le dommage, étant aperçu par quelques voyageurs, ne donne lieu d'accuser le canton d'avoir une mauvaise horde, reproche qu'il encourrait de même, si on trouvait un reptile malfaisant, une bourse de chenilles, ou si l'on entendait un croassement de crapauds à la proximité de grands chemins : cette immondicité ferait dédaigner la phalange et baisser le prix de ses actions.

Quoique le travail des petites hordes soit le plus difficile, par défaut d'attraction *directe* (110), elles sont de toutes les séries la moins rétribuée ; elles n'accepteraient rien s'il était décent en association de n'accepter aucun lot ; elles ne prennent que le moindre, ce qui n'empêche pas que chacun de leurs membres ne puisse gagner les premiers lots dans d'autres emplois ; mais à titre de congrégation de philanthropie unitaire, elles ont pour statut le dévouement aussi gratuit que possible.

Pour donner de l'éclat à ce dévouement, on laisse aux petites hordes la faculté (quoiqu'elles soient composées d'enfants mineurs) de sacrifier dès l'âge de 9 ans un huitième de leur fortune au service de *Dieu* ou de *l'Unité*, mots synonymes, puisque l'unité ou harmonie est le but de Dieu. Ainsi l'enfant qui possède 80 mille francs, dont il ne peut disposer qu'à l'âge de majorité, a le droit d'en distraire 10 mille dès l'âge de 9 ans, pour les verser au trésor des petites hordes, s'il en est membre. Encore ne sera-t-il pas aisé aux enfants riches d'obtenir cette faveur, malgré l'offre de belles sommes qui, en civilisation, seraient un gage de brillant accueil.

A la séance de répartition, les petites hordes font apporter leur trésor en nature ; et si quelque série se plaint d'une lésion proportionnelle de 100 ou 200 louis, le Petit Kan porte une corbeille de 200 louis devant les chefs de cette série. Elle doit l'accepter ; en la refusant elle outragerait l'opinion qui a décidé d'avance que la milice de Dieu a le droit de sacrifier sa fortune pour le soutien de l'unité, pour la réparation des fautes

qu'ont pu commettre les jugements des hommes. C'est pour cette série un affront, un avis de mieux s'organiser une autre année, mieux distribuer son assortiment de caractères et de rivalités, de manière qu'il ne s'élève, à la séance de répartition, aucun débat capable de compromettre l'unité. Une phalange qui passerait pour être sujette aux mésintelligences dans l'instant décisif, au jou de la répartition, serait décréditée dans l'opinion, comme faussée en échelle de caractères : ses actions tomberaient; on s'en déferait promptement, parce qu'on sait en harmonie que le matériel ou industrie périclite si le passionnel est en discorde, et que le passionnel est de même en danger si le matériel n'est pas satisfait.

Les petites hordes étant le foyer de toutes les vertus civiques, elles doivent employer au bonheur de la société *l'abnégation de soi-même*, recommandée par le christianisme, et *le mépris des richesses* recommandé par la philosophie : elles doivent réunir et pratiquer toutes les sortes de vertus rêvées et simulées en civilisation. Conservatrices de l'honneur social, elles doivent écraser la tête du serpent au physique et au moral ; tout en purgeant les campagnes de reptiles, elles purgent la société d'un venin pire que celui de la vipère ; elles étouffent, par leurs trésors, toute rixe de cupidité qui pourrait troubler la concorde ; et par leurs travaux immondes elles étouffent l'orgueil qui, en déconsidérant une classe d'industrieux, tendrait à ramener l'esprit de caste, altérer l'amitié générale, et empêcher la fusion des classes ; elle est l'une des bases du mécanisme sociétaire fondé sur

L'Attraction industrielle, la répartition équilibrée;

La fusion des classes, l'équilibre de population.

Il semblera que pour obtenir de l'enfance des prodiges de vertu, il faille recourir à des moyens surnaturels, comme font nos monastères qui, par des noviciats très-austères, habituent le néophyte à l'abnégation de soi-même ; on suivra une marche tout opposée, on n'emploiera avec les petites hordes que l'amorce du plaisir.

Analysons les ressorts de leurs vertus : ils sont au nombre de quatre, tous réprouvés par la morale ; ce sont les goûts de saleté, d'orgueil, d'impudence et d'insubordination. C'est en s'adonnant à ces prétendus vices, que les petites hordes s'élèvent à la pratiqué de toutes les vertus. Examinons, en nous aidant d'un indice.

J'ai dit que la théorie d'attraction doit se borner à utiliser les

passions telles que Dieu les donne, et sans y rien changer. A l'appui de ce principe, j'ai justifié la nature sur plusieurs attractions du bas âge qui nous semblent vicieuses; telles sont la *curiosité* et *l'inconstance* : elles ont pour but d'attirer l'enfant dans une foule de séristères où se développeront ses vocations. Le penchant à *fréquenter les polissons plus âgés;* c'est d'eux qu'il doit recevoir en harmonie l'impulsion d'entraînement à l'industrie, (ton corporatif ascendant, IV, 45). *La désobéissance au père et au précepteur*; ce ne sont pas eux qui doivent l'élever : son éducation doit être faite par les rivalités cabalistiques des groupes. Ainsi toutes les impulsions du jeune âge sont bonnes en basse enfance et, de même en haute enfance, pourvu qu'on y applique l'exercice en Séries passionnées.

Ce ne sera pas du premier jour qu'on entraînera une horde aux travaux répugnants: il faudra l'y amener par degrés; on excitera d'abord son orgueil par la suprématie de rang. Toute autorité, les monarques mêmes, doivent le premier salut aux petites hordes; elles possèdent les chevaux nains et sont première cavalerie du globe; aucune armée industrielle ne peut ouvrir sa campagne sans les petites hordes ; elles ont la prérogative de mettre la première main à tout travail d'unité ; elles se rendent à l'armée au jour fixé pour l'ouverture. Les ingénieurs ont fait le tracé du travail; et les petites hordes, défilant sur le front de bandière, fournissent la première charge aux acclamations de l'armée : elles y passent quelques jours et s'y signalent dans de nombreux travaux.

Elles ont le pas sur toutes les autres troupes; et dans tout exercice matinal, le commandement est dévolu à l'un des Petits Kans. Si des légions ont campé dans une phalange (aux camps cellulaires), le lendemain après le repas du délité, on s'assemble pour le départ à la parade, et c'est le Petit Kan qui la commande. Il a son état-major comme un général, prérogative qui charme les enfants, de même que l'admission à l'armée; elle n'est accordée qu'aux petites hordes ou à quelques élus des petites bandes qui n'y sont reçus que par la protection des hordes.

Dans les temples, une petite horde prend place au sanctuaire, et dans les cérémonies elle a toujours le poste d'honneur.

Ces distinctions ont pour but d'utiliser leur penchant aux fonctions immondes. Il faut par des fumées de gloriole, qui ne coûtent rien, les passionner pour ces travaux, leur y créer une carrière

de gloire; c'est pour cela qu'on favorise leurs goûts d'orgueil, d'impudence et d'insubordination.

Elles ont leur argot, ou langage de cabale, et leur petite artillerie : elles ont aussi leurs druides et druidesses qui sont des acolytes choisis parmi les personnes âgées, conservant du goût pour les fonctions immondes, et à qui ce service vaut de nombreux avantages.

La méthode à suivre avec les petites hordes est d'utiliser leur fougue de saleté, mais non pas de *l'user* par des travaux fatigants. Pour ne point user cette fougue on l'emploie gaîment, honorifiquement et en courtes séances; par exemple :

S'il s'agit d'un travail très-immonde, on rassemble les hordes de quatre ou cinq phalanges vicinales ; elles viennent assister au délité ou repas matinal servi à 4 heures 3/4; puis après l'hymne religieux, à 5 heures, et la parade des groupes qui vont au travail, on sonne la charge des petites hordes par un tintamarre de tocsin, carillons, tambours, trompettes, hurlements de dogues et mugissements de bœufs : alors les hordes, conduites par leurs kans et leurs druides, s'élancent à grands cris, passant au-devant du sacerdoce qui les asperge; elles courent frénétiquement au travail qui est exécuté comme œuvre pie, acte de charité envers la phalange, service de Dieu et de l'unité.

L'ouvrage terminé, elles passent aux ablutions et à la toilette; puis, se dispersant jusqu'à huit heures dans les jardins et ateliers, elles reviennent assister triomphalement au déjeûné. Là, chaque horde reçoit une couronne de chêne qu'on attache à son drapeau; et, après le déjeûné, elles remontent à cheval et retournent dans leurs phalanges respectives.

Elles doivent être affiliées au sacerdoce à titre de confrérie religieuse, et porter dans l'exercice de leurs fonctions un signe religieux sur leurs habits, croix ou autre emblème. Parmi leurs stimulants industriels, on ne doit pas négliger l'esprit religieux, mobile très-puissant sur les enfants pour exciter le dévouement.

Après les avoir électrisés corporativement dans des fonctions difficiles, il sera bien aisé de les façonner aux emplois habituels de service immonde dans les appartements, les boucheries, cuisines, étables, buanderies; elles sont toujours sur pied à trois heures du matin, prenant l'initiative du travail dans la phalange comme à l'armée.

Elles ont la haute police du règne animal, veillant dans les

boucheries à ce qu'on ne fasse souffrir aucune bête et qu'on lui donne la mort la plus douce. Quiconque maltraiterait quadrupède, oiseau, poisson, insecte, en rudoyant l'animal dans son service ou en le faisant souffrir aux boucheries, serait justiciable du Divan des petites hordes; quel que fût son âge, il se verrait traduit devant un tribunal d'enfants, comme inférieur en raison aux enfants mêmes; car on a pour règle en harmonie, que les animaux n'étant productifs qu'autant qu'ils sont bien traités, celui qui, selon la coutume française, maltraite ces êtres hors d'état de résister, est lui-même plus animal que les bêtes qu'il persécute.

La phalange d'essai n'aura pas, pour enthousiasmer sa petite horde, les moyens de relations générales décrits plus haut; mais elle approchera du but par quelques moyens de circonstance, tels que les contrastes à établir entre la petite horde et la petite bande; par exemple, en costumes : les petites bandes ont les vêtements chevaleresques et romantiques, et la manœuvre moderne ou mode rectiligne nommé escadron; les petites hordes ont la manœuvre tartare ou mode curviligne, les parures grotesques, et probablement le costume mi-partie du barbaresque et du hongrois, dolman et pantalon de couleurs tranchantes et variées sur chaque individu, de manière que la horde semble un carreau de tulipes richement panachées : cent cavaliers devront étaler deux cents couleurs artistement contrastées; problème bien embarrassant pour la belle France, qui, avec ses perfectibilités mercantiles, n'a jamais su trouver 40 couleurs pour différencier méthodiquement à deux couleurs tranchantes, les marques distinctives des régiments.

On peut voir sur ce sujet de plus amples détails (IV, 138 à 166). J'en ai dit assez pour faire entrevoir qu'une corporation d'enfants adonnée à tous les goûts que la morale interdit à leur âge, est le ressort qui réalisera toutes les chimères de vertu dont se repaissent les moralistes :

1° La *douce fraternité*; si l'immondicité parvenait à déconsidérer quelque fonction, la série qui l'exerce deviendrait classe de Parias, d'êtres avilis avec qui les riches ne voudraient plus se rencontrer dans les travaux. Toute fonction qui produirait ce vicieux effet est ennoblie par les petites hordes qui s'en emparent, et maintiennent ainsi le rapprochement, l'unité ou fusion des classes, riche, moyenne et pauvre.

2° Le *mépris des richesses*. Les petites hordes ne méprisent

pas la richesse, mais l'égoïsme en usage des richesses; elles sacrifient partie de la leur pour augmenter celle de la phalange entière, et maintenir la vraie source de richesse, qui est l'Attraction industrielle étendue aux trois classes, et opérant leur réunion affectueuse dans tous les travaux, même au genre immonde réservé aux enfants; car ceux des riches seront aussi empressés que les pauvres d'être admis à la horde; c'est le caractère qui décide ce choix en corporation.

3° La *charité sociale*. On verra que les petites hordes, en exerçant cette vertu, entraînent tout le monde à l'exercer *indirectement* en affaires d'intérêt. (*Voyez* sect. V), l'équilibre de répartition en mode inverse ou voie de générosité, par laquelle les riches se coalisent pour favoriser le pauvre qu'ils s'accordent tous à spolier en civilisation.

On se convaincra dans les sections suivantes que tous les triomphes de la vertu tiennent à la bonne organisation des petites hordes; elles seules peuvent, en mécanique générale, contrebalancer le despotisme de l'argent, maîtriser ce tyran du monde, ce VIL MÉTAL, vil aux yeux des moralistes, et qui deviendra très-noble quand il sera employé au maintien de l'unité industrielle : il en est l'écueil dans nos sociétés civilisées où l'on titre de *gens comme il faut*, ceux qui, à l'appui de la richesse, ne font rien, ne sont bons à rien. Leur surnom de gens comme il faut se trouve malheureusement fort sensé; car la circulation en régime civilisé ne se fondant que sur les fantaisies des oisifs, ils sont vraiment les gens *comme il en faut* pour soutenir le régime de circulation inverse et consommation inverse (33).

Pour résumer sur les petites hordes, il nous resterait à analyser la force des ressorts qui les font mouvoir; on n'en pourra bien juger qu'après que j'aurai décrit leur contraste ou force opposée, qui est la corporation des petites bandes. Je vais les définir abréviativement, après quoi il faudra définir encore les deux corps de vestalat et damoisellat, avant de pouvoir expliquer le système des équilibres de passions parmi les diverses tribus de l'enfance.

Remarquons provisoirement que parmi les petites hordes, aucune passion n'a été comprimée; au contraire on donne plein essor à leurs goûts dominants, entre autres à celui de saleté.

Si nos moralistes avaient étudié la nature de l'homme, ils auraient reconnu ce goût de saleté chez le grand nombre des enfants

mâles, et ils auraient opiné à l'employer utilement, comme fait l'ordre sociétaire qui tire parti de ce goût pour former une corporation de Décius industriels, en favorisant ces penchants immondes que la tendre morale réprime à grands coups de fouets, ne voulant pas chercher les moyens d'employer les passions telles que Dieu nous les a données. C'est par son obstination à ne pas étudier la nature, qu'elle a manqué en éducation le ressort primordial, *l'entrainement progressif ascendant* (186), *ou impulsion corporative échelonnée,* manie commune à tous les enfants de se laisser diriger par des groupes d'enfants un peu supérieurs en âge. L'échelle corporative des âges est le seul maître que l'enfant veuille reconnaître ; il en suit avec transport les impulsions ; c'est pourquoi la nature qui le destine à cette discipline, (voyez chap. XXIII, opéra, chorégraphie), le rend rétif aux ordres des pères et des instituteurs qu'elle réserve pour l'instruction sollicitée.

CHAPITRE XXII.

Des Petites Bandes.

L'activité et l'émulation des petites hordes doubleront d'intensité si on leur oppose le contraste que la nature a dû leur ménager. La majorité des enfants mâles incline pour le genre immonde, l'impudence et la rudesse ; on voit, par opposition, la majorité des petites filles incliner pour la parure et les belles manières. Voilà un germe de rivalité bien prononcé ; il reste à le développer, en application à l'industrie.

Plus les petites hordes sont distinguées par les vertus et le dévouement civique, plus la corporation rivale doit réunir de titres pour entrer en balance dans l'opinion. Les petites bandes sont conservatrices du *charme social*, poste moins brillant que celui de soutiens de la *concorde sociale* affecté aux petites hordes ; mais les soins donnés aux parures collectives, au luxe d'ensemble, deviennent en régime sociétaire aussi précieux que d'autres branches d'industrie. Les petites bandes interviennent très-utilement dans ce genre de travail, elles ont pour attribution l'ornement du canton entier *en matériel et spirituel.*

Chacun est fort libre en harmonie quant au choix de ses vêtements; mais lors des réunions corporatives, il faut des costumes unitaires : chaque groupe, chaque série en discute le choix, et

dans les concours qu'exige l'ornement matériel ou choix et renouvellement des costumes, le goût des poupées est utilisé comme celui des gimblettes citées en éducation de basse enfance. Les petites bandes, composées en majorité de filles, sont chargées de la présentation des poupées et mannequins sur lesquels on fera choix, après examen critique.

Opposées en ton aux petites hordes, elles se passionnent pour l'atticisme; elles sont si polies que les garçons y cèdent le pas aux filles; et c'est une coutume très-utile pour donner aux enfants le change sur les manières galantes des tribus de 20 à 30 ans. L'enfance n'en soupçonne pas la cause, parce qu'elle voit régner cette courtoisie parmi les petites bandes qui sont composées d'enfants impubères ; elles brillent principalement aux écoles.

En sexe masculin, qui n'y figure que pour un tiers, elles réuniront les jeunes savants, les esprits précoces comme Pascal, ayant pour l'étude une vocation prématurée, et les petits efféminés qui dès le bas âge inclinent à la mollesse.

Moins actives que les petites hordes, elles se lèvent plus tard et n'arrivent aux ateliers qu'à 4 heures du matin. Elles n'y seraient pas nécessaires plus tôt, ne s'adonnant que fort peu au soin des grands animaux, mais à celui des espèces difficiles à élever et priver, comme les pigeons de correspondance, les volières, les castors en travail combiné, et les zèbres.

Elles ont la haute police du règne végétal; celui qui casse une branche d'arbre, qui cueille fleur ou fruit mal à propos, qui foule une plante par négligence, est traduit au sénat des petites bandes, qui juge en vertu d'un code pénal, appliqué à ce genre de délits, comme le divan des petites hordes en police du règne animal.

Chargées de l'ornement spirituel et matériel du canton, elles exercent les fonctions des académies *française* et *della crusca*; elles ont la censure du mauvais langage et de la prononciation vicieuse : chaque chevalière des petites bandes a le droit d'agir comme la revenderesse d'Athènes qui badina Théophraste sur une locution défectueuse. Le sénat des petites bandes a le droit de censure littéraire sur les pères mêmes, il dresse la liste des fautes de grammaire et de prononciation commises par chaque sociétaire, et la chancellerie des petites bandes lui envoie cette liste, avec invitation de s'en abstenir.

Auront-elles fait des études suffisantes pour exercer une criti-

que si difficile? Sans doute. Mais je brise sur ce sujet qui tient au chapitre de l'enseignement.

Stimulées par les grands exemples de vertu et de dévouement social que donnent les petites hordes, elles ont à cœur de les égaler en ce qui est de leur compétence; une chevalière fortunée fera dans le cours de sa jeunesse, et lors de son admission à la cavalerie (âge de 9 ans), un présent d'un ornement quelconque à son escouade et à l'escadron entier, si ses moyens le lui permettent. Elle serait méprisée si on pouvait la suspecter d'égoïsme, d'esprit civilisé qui entraîne les femmes à dédaigner leur sexe, à se réjouir de ses disgraces, de ses servitudes et privations, ne faire cas d'un colifichet qu'autant que des voisines pauvres en sont privées. Les petites bandes s'honorent de mœurs tout opposées à celles des femmes civilisées, et ne s'adonnent à la parure que pour en faire un ressort d'amitié générale et d'ornement du canton, un levier d'enthousiasme dans l'industrie et de générosité corporative.

On devra former aux petites bandes un trésor corporatif pour l'exercice de cette générosité. Si l'on accorde aux petites hordes l'emploi d'un huitième de leur patrimoine en service philantropique, on pourra bien accorder aux petites bandes l'emploi d'un seizième, et au besoin le produit des agios de leurs actions, agios que l'enfance accumule, parce qu'elle gagne toujours au-delà de sa dépense.

Les petites bandes s'adjoignent parmi l'âge pubère des coopérateurs titrés de corybants et corybantes, par opposition aux druides et druidesses des petites hordes. Même contraste règne dans leurs alliés voyageurs qui sont les grandes bandes de chevalières errantes et chevaliers errants voués aux beaux arts. D'autre part les petites hordes ont pour alliés voyageurs, les grandes hordes d'aventuriers et aventurières vaquant aux travaux publics.

La nature a ménagé, dans la répartition des caractères, une division fondamentale en nuances fortes ou *majeures* et nuances douces ou *mineures*, distinction qui règne dans toutes les choses créées; en couleurs, du foncé au clair; en musique, du grave à l'aigu; etc., etc. Ce contraste forme naturellement, chez l'enfance, la distinction des petites hordes et petites bandes, adonnées à des fonctions opposées.

Les fonctions des petites hordes opèrent le grand prodige de la fusion des classes; on obtient des petites bandes un service non

moins éminent, qui est le raffinage des séries dès le plus bas âge; c'est le but de l'éducation.

On a vu (chap. V et VI), qu'une Série industrielle serait défectueuse si elle manquait de compacité ; pour la rendre compacte, il faut mettre en jeu la distinction minutieuse des goûts en variétés, ténuités, minimités. On habituera de bonne heure les enfants à ces distinctions de nuances en passion. C'est la tâche des petites bandes qui réunissent les enfants enclins aux raffinements minutieux sur les parures, controverse familière aux petites filles et aux femmes ; elles voient, comme nos littérateurs et nos peintres, des effets choquants là où un homme vulgaire n'apercevra aucun défaut.

Les petites bandes ont l'aptitude à établir des scissions sur les nuances de goût, classer les finesses de l'art et opérer ainsi la compacité des séries, par le raffinement des fantaisies et la graduation d'échelle. Cette propriété règne bien moins chez les petites hordes, excepté en gastronomie.

Ainsi l'éducation harmonienne puise ses moyens d'équilibre dans les deux goûts opposés, celui de la saleté et celui de l'élégance raffinée ; penchants condamnés tous deux par nos sophistes en éducation. Les petites hordes opèrent en sens négatif autant que les petites bandes en sens positif ; les unes font disparaître l'obstacle qui s'opposerait à l'harmonie, elles détruisent l'esprit de caste qui naîtrait des travaux répugnants ; les autres créent le germe des séries par leur aptitude à organiser les échelles de goûts, les scissions nuancées entre divers groupes ; de là il est évident que :

Les petites hordes vont au beau par la route du bon, par l'immondicité spéculative ;

Les petites bandes vont au bon par la route du beau, par les parures et les efforts studieux.

Cette action contrastée est loi universelle de la nature ; on trouve, dans tout son système, les contre-poids et balances de forces en jeu direct et inverse, en vibration ascendante et descendante ; en mode réfracté et réflecté, majeur et mineur ; en force centripète et centrifuge, etc. ; c'est partout le jeu direct et inverse, principe absolument inconnu dans l'institution civilisée qui, toujours simple et simpliste en méthode, veut façonner toute la masse des enfants à un moule unique : à Sparte elle les veut tous amis

du brouet noir ; à Paris tous amis du commerce, sans contraste ni concurrence des instincts.

D'autre part elle emploie le mode confus au lieu du composé ; elle assujettit les enfants à différentes morales selon les castes, à différents principes selon les changements de ministères ; on les élève aujourd'hui selon Brutus et demain selon César. C'est-à-dire qu'au lieu de l'unité de système, on emploie la monotonie quant aux caractères, la confusion quant aux méthodes : et nulle part on ne trouve dans l'éducation civilisée aucune trace de la méthode naturelle ou contraste des instincts et des sexes, dont nous examinerons plus loin l'emploi sur l'âge qui entre en puberté. Préalablement il faut traiter du système d'enseignement sociétaire dont les ressorts et les méthodes n'ont aucun rapport avec les nôtres.

J'ai donné peu de détails sur les petites bandes (Voyez IV, 166 à 190). Quant aux preuves, elles seraient les mêmes que sur toute autre disposition ; il s'agit de vérifier si on a formé la série et donné plein cours aux trois Passions mécanisantes. La série se formera aux petites bandes comme aux petites hordes, par trois divisions, dont deux sur fonctions de genre contrasté, et une sur fonction mixte, le tout en contraste avec les emplois des petites hordes. Si cette règle est bien observée les trois Passions auront un développement plus facile que celui décrit (178, 179), au sujet de la fonction la plus ingrate de toute l'éducation. Réservons ces détails pour la fin de la section.

CHAPITRE XXIII.

De l'enseignement harmonien.

Jusqu'ici je n'ai envisagé l'éducation sociétaire qu'en détail, chœur par chœur, fonction par fonction : il faut maintenant envisager l'ensemble des tribus au-dessous de la puberté, les ressorts de leur émulation ; en faire un parallèle avec l'éducation civilisée où nous remarquons cinq désordres :

1. Contre-sens de marche. — 3. Vice de fond.
2. Simplisme d'action. — 4. Vice de forme.
5. Absence d'attraction matérielle.

1° *Contre-sens de marche* : elle place la théorie avant la

pratique ; tous les systèmes civilisés tombent dans cette erreur : ne sachant pas amorcer l'enfant au travail, ils sont obligés de le laisser en vacance jusqu'à 6 ou 7 ans, âge qu'il aurait dû employer à devenir un habile praticien ; puis à 7 ans, ils veulent l'initier à la théorie, aux études, à des connaissances dont rien n'a éveillé en lui le désir. Ce désir ne peut manquer de naître chez l'enfant harmonien qui, à 7 ans, pratique déjà une trentaine de métiers différents, et éprouve le besoin de s'étayer de l'étude des sciences exactes. Voilà l'éducation civilisée en contre-sens de marche, plaçant la théorie avant la pratique, vrai *monde à rebours* comme tout le système dont elle fait partie.

2° *Simplisme d'action.* L'enfant est limité à un seul travail qui est d'étudier, pâlir sur le rudiment et la grammaire, matin et soir, pendant 10 à 11 mois de l'année, peut-il manquer de prendre les études en aversion ? c'est de quoi rebuter ceux mêmes qui ont l'inclination studieuse. L'enfant a besoin d'aller dans la belle saison travailler aux jardins, aux bois, aux prairies ; il ne doit étudier qu'aux jours de pluie et de morte-saison, encore doit-il varier ses études. Il n'y a point d'unité d'action là où il y a simplicité de fonction.

Une société qui commet la faute d'emprisonner les pères dans des bureaux, peut bien y ajouter la sottise de renfermer l'enfant toute l'année dans un pensionnat où il est aussi ennuyé de l'étude que des maîtres. Si nos faiseurs de systèmes connaissaient les passions, je leur demanderais comment cet assujétissement des enfants à la réclusion, à la *nullité* d'emploi, peut s'accorder avec les deux passions dites Papillonne et Composite (chap. V)? Nos auteurs politiques et moraux parlent sans cesse de la nature et ne veulent pas la consulter un instant : qu'ils observent les enfants amenés en vacances, lorsqu'au nombre d'une demi-douzaine, et revêtus de blouses, ils vont se rouler sur le foin, s'entremettre joyeusement aux vendanges, aux cueillettes de noix, de fruits, aux chasses d'oiseaux, etc. ; qu'on essaie en pareil moment d'offrir à ces enfants d'étudier le rudiment, et on pourra juger si la nature de l'enfant est d'être enfermé tout le jour pendant la belle saison, avec un entourage de livres et de pédants.

On réplique : ne faut-il pas qu'ils étudient dans le jeune âge, pour se rendre dignes du beau nom d'hommes libres, dignes du commerce et de la charte? Eh ! quand ils étudieront par attrac-

tion et rivalités cabalistiques, ils en apprendront plus en cent leçons d'hiver, bornées à deux heures de séance, qu'en trois cent trente journées qu'on leur fait passer dans la réclusion nommée pensionnat.

3° *Vice de fond* dans l'emploi de la contrainte. L'enfant civilisé ne peut être façonné à l'étude qu'à l'aide des privations, des pensums, des fouets, des palettes de cuir. Depuis un demi-siècle seulement, la science, confuse de cet odieux système, a cherché à le farder par des procédés moins acerbes; elle s'étudie à masquer l'ennui des enfants aux écoles, à créer un simulacre d'émulation chez les élèves, et d'affection pour les maîtres; c'est-à-dire qu'elle a entrevu ce qui devrait être, mais elle n'a trouvé aucun moyen de l'établir.

L'accord affectueux des maîtres et élèves ne peut naître que dans le cas d'instruction *sollicitée comme faveur :* c'est ce qui n'aura jamais lieu en civilisation où tout l'enseignement est faussé par le contre-sens de placer la théorie avant la pratique, et par l'action simple ou perpétuité d'étude.

On trouve quelques enfants, tout au plus un huitième, qui *acceptent* l'instruction avec docilité, mais qui ne l'ont pas *sollicitée.* Les professeurs concluent de là que les sept huitièmes sont vicieux : c'est argumenter sur des exceptions prises pour règle; illusion habituelle chez tous les chantres de perfectibilité. Il est dans toutes les classes un huitième d'exception qui déroge aux habitudes générales, et qu'on peut aisément ployer à de nouvelles mœurs; mais le changement n'est réel qu'autant qu'il s'applique à la grande majorité, aux sept huitièmes, et c'est ce que ne font pas nos systèmes; j'ai observé qu'ils n'amènent l'élève qu'à *accepter* et non pas *solliciter* l'enseignement. Quant aux sept huitièmes d'enfants formant la majorité, ils sont ce qu'ils ont été de tout temps, fort ennuyés de l'école et n'aspirant qu'à en être délivrés. J'ai vu et questionné des enfants sortant des écoles célèbres, comme celle de Pestalozzi et autres, je n'ai trouvé en eux qu'une médiocre dose d'instruction, une grande insouciance pour l'étude et les maîtres.

4° *Vice de forme*, méthode exclusive, opérant sur les élèves comme si leurs caractères étaient tous uniformes.

J'ai décrit (IV, 279), une série de neuf méthodes auxquelles on pourrait en ajouter bien d'autres. Toutes sont bonnes, pourvu qu'elles sympathisent avec le caractère de l'élève, et ce ne serait

pas trop d'une série de neuf ou douze méthodes sur lesquelles un enfant aurait l'option.

J'ai fait observer (tom. IV, 281) que d'Alembert fut raillé lorsqu'il osa proposer, en étude de l'histoire, *la synthèse inverse* qui procède à contre-sens de l'échelle chronologique; elle remonte du présent au passé, par opposition à la *synthèse directe* qui va du passé au présent. On reprocha à d'Alembert de vouloir *détruire le charme de l'histoire* et porter la sécheresse mathématique dans les méthodes d'enseignement : étrange sophisme ! Aucune des méthodes ne porte la sécheresse; elles sont toutes fécondes, sauf application aux caractères faits pour les goûter. Si on ne présente pas aux enfants une série de méthodes à choix, beaucoup de caractères ne pourront pas prendre goût à l'étude. Les contrastes seraient fort goûtés : au livre adulateur, intitulé *Beautés de l'histoire de France*, qu'on oppose en parallèle un écrit sincère sur *les duperies de la politique française*, même sous Louis XIV et Bonaparte, deux règnes si homogènes; on verra l'étude des duperies séduire dix fois plus que celles des prétendues beautés.

J'ai donné sur l'enseignement harmonien, trois chapitres (tome II, 272 à 302); on peut les consulter pour la marche à suivre dans la phalange d'essai, où il faudra tenter l'approximation des méthodes concurrentes, malgré l'impossibilité de les employer pleinement au début.

5° *Absence de ressorts en attraction matérielle.* On a vu plus haut que nos méthodes manquent du ressort affectueux ou spirituel; elles manquent de même des ressorts d'attrait matériel, l'opéra et *la gourmandise appliquée*.

L'opéra forme l'enfant à l'unité mesurée qui devient pour lui source de bénéfice et gage de santé; il est donc la voie des deux luxes interne et externe, qui sont premier but en attraction; il entraîne les enfants, dès le plus bas âge, à tous les exercices gymnastiques et chorégraphiques. L'attraction les y pousse fortement, c'est là qu'ils acquièrent la dextérité nécessaire dans les travaux des Séries passionnées, où tout doit s'exécuter avec l'aplomb, la mesure et l'unité qu'on voit régner à l'opéra; il tient donc le premier rang parmi les ressorts d'éducation pratique du bas âge.

Sous le nom d'opéra je comprends tous les exercices chorégraphiques, même ceux du fusil et de l'encensoir. Les enfants sociétaires enchériront beaucoup sur nos manœuvres en ce genre;

nous ignorons souvent les plus élémentaires, telle que la série de pas combinés; par exemple, chaque phalange forme pour le service divin, un corps de 144 figurants à pas gradués, savoir :

THURIFÉRAIRES.		FLEURISTES.		PAS.
Gymnasiens,	24.	Gymnasiennes,	24.	*Le coupé.*
Lycéens,	20.	Lycéennes,	20.	*Le mi-plein.*
Séraphins,	16.	Séraphines,	16.	*Le plein.*
Chérubins,	12.	Chérubines,	12.	*Le doublé.*

Ce nombre de douze douzaines convenant merveilleusement à la variété d'évolutions, la procession religieuse sera beaucoup plus pompeuse dans un canton d'harmonie que dans nos grandes capitales où elle est fort mesquine, surtout à Paris.

Les évolutions chorégraphiques de l'encensoir, du fusil, de l'opéra, plaisent excessivement aux enfants; c'est pour eux une haute faveur que d'y être admis. L'opéra réunit tous ces genres d'exercices, et c'est être ignorant sur la nature de l'homme, que de ne pas placer l'opéra en première ligne parmi les ressorts d'éducation du bas âge qu'on ne peut attirer qu'aux études matérielles.

L'éducation sociétaire envisage dans l'enfant le corps comme accessoire et coadjuteur de l'âme : elle considère l'âme comme un grand seigneur qui n'arrive au château qu'après que son intendant a préparé les voies ; elle débute par façonner le corps, dans son jeune âge, à tous les services qui conviendront à l'âme harmonienne, c'est-à-dire à la justesse, à la vérité, aux combinaisons, à l'unité mesurée. Pour habituer le corps à toutes les perfections, avant d'y façonner l'âme on met en jeu deux ressorts bien étrangers à nos méthodes morales, ce sont l'*opéra et la cuisine* ou gourmandise appliquée.

L'enfant doit exercer

Deux sens actifs, goût et odorat, par la *cuisine*.

Deux sens passifs, vue et ouïe, par l'*opéra*,

et le sens du tact dans les travaux où l'individu excelle.

La cuisine et l'opéra sont les deux points où le conduit l'attraction dans le régime des Séries passionnées : la magie de l'opéra et des féeries entraîne fortement le bas âge. Aux cuisines d'une phalange distribuées en mode progressif, l'enfant acquiert la dextérité, l'intelligence en menus travaux sur les produits de deux règnes auxquels il s'est intéressé dans les débats gastronomiques à table, et les débats agronomiques au jardin, aux étables : la cuisine est le lien de ces fonctions.

L'opéra est la réunion des accords matériels, on y en trouve une gamme complète :

Intervention chorégraphique de tous âges et sexes.

1. Chant ou voix humaine mesurée.
2. Instruments ou sons artificiels mesurés.
3. Poésie ou pensée et paroles mesurées.
4. Pantomime ou harmonie du geste.
5. Danse ou mouvement mesuré.
6. Gymnastique ou exercices harmoniques.
7. Peintures et costumes harmoniques.

Mécanisme régulier, exécution géométrique.

L'opéra est donc l'assemblage de toutes les harmonies matérielles, et l'emblème actif de l'esprit de Dieu ou esprit d'unité mesurée. Or, si l'éducation de l'enfant doit commencer par la culture du matériel, c'est en l'enrôlant de bonne heure à l'opéra qu'on pourra le familiariser avec toutes les branches d'unité matérielle, d'où il s'élèvera facilement aux unités spirituelles.

Je n'ignore pas combien de dépenses et d'inconvéniens causerait l'emploi de l'opéra dans l'éducation civilisée ; ce serait un levier très-dangereux : il convient peu de polir le peuple en régime d'industrie répugnante : mais autres temps, autres mœurs ; il conviendra en harmonie que le peuple rivalise en politesse la classe opulente avec qui il se trouvera entremêlé dans les travaux. Un peuple grossier en ferait disparaître le charme ; dès-lors la 12e passion dite Composite manquerait d'essor.

L'opéra n'étant parmi nous qu'une arène de galanterie, un appât à la dépense, il n'est pas étonnant qu'il soit réprouvé par les classes morale et religieuse ; mais il est, en harmonie, une réunion amicale, il ne peut donner lieu à aucune intrigue dangereuse entre gens qui se rencontrent à chaque instant dans les divers travaux des Séries industrielles (IV, 76).

L'opéra si dispendieux aujourd'hui, ne coûte presque rien aux harmoniens ; chacun d'eux s'y entremet pour la construction, les machines, la peinture, les chœurs, l'orchestre, les danses ; ils sont tous dès le bas âge maçons, charpentiers, forgerons, par attraction. Chaque phalange, sans recourir aux cohortes vicinales et aux légions de passage, aura environ 12 à 1300 acteurs à fournir, soit en scène, soit à l'orchestre et aux mécaniques. Le plus pauvre canton sera mieux monté en opéra que nos grandes capitales. C'est à l'habitude générale de la scène que les harmo-

niens devront, en grande partie, l'unité de langage et de prononciation réglée en congrès universel.

Résumant sur les voies et moyens de l'enseignement harmonien, j'observe qu'il emploie la pratique long-temps avant la théorie, et que cette pratique repose sur deux séries de genre contenant chacune beaucoup de séries d'espèces (60).

L'opéra fournissant d'amples séries en musique, danse, peinture, etc. (*Voyez* plus haut ses neuf divisions).

La *Cuisine*, également pourvue de séries en tout genre, ustensiles, batterie, mécanique ; tout le matériel est distribué par séries dans l'immense cuisine d'une phalange ; par exemple, on peut bien y compter sept degrés de broches, depuis celles où rotissent les plus grandes pièces, jusqu'aux brochettes de petits oiseaux qui occupent déjà quelques bambins exercés. Quant à la préparation, j'ai observé (138) qu'elle peut entretenir une soixantaine de séries bien intriguées et d'exercice permanent.

Mais comment l'enfance prendra-t-elle parti à ce travail de cuisine, si elle n'est pas stimulée par des débats gastronomiques sur les préparations culinaires, ces débats ne pourront s'établir qu'autant qu'on exercera l'enfant dès le plus bas âge aux raffinements de gourmandise, penchant dominant chez tous les enfants. Il suffira donc, après avoir bien formé les séries en tous genres, d'abandonner les enfants à l'attraction ; elle les portera d'abord à la gourmandise, aux partis cabalistiques sur les nuances de goûts ; une fois passionnés sur ce point, ils prendront parti aux cuisines, et du moment où les cabales graduées s'exerceront sur la consommation et la préparation, elles s'étendront dès le lendemain aux travaux de production animale et végétale, travaux où l'enfant arrivera fort des connaissances et prétentions écloses tant aux tables qu'aux cuisines. Tel est l'engrenage naturel des fonctions.

On peut consulter sur ce sujet les chapitres des amorces que trouve l'enfant aux cuisines sériaires (IV, 102 à 115), des cultures enfantines de l'harmonie (IV, 94), de l'éducation harmonique des animaux (IV, 84), et tout le traité d'éducation harmonienne (IV, 1 à 303).

Je devrais un article sur les instituteurs civilisés, qui ont eu l'art de se placer au dernier rang en civilisation, où ils font un métier de forçats mesquinement rétribués, et courbés sous toutes les espèces de jougs. Le sacerdoce tombe dans le même écueil ; à

part quelques évêques et un très-petit nombre de favoris, la masse des curés et vicaires végète dans un état voisin du dénûment, et sans moyens d'avancement. Combien ces deux classes ont besoin de stimuler un homme à l'essai du régime sociétaire, où elles vivront dans la grande opulence (*Voyez* IV, 272)!

CHAPITRE XXIV.

Éducation de l'enfance mixte.

Nous en sommes à la partie délicate de l'éducation, à l'âge de ansition amoureuse, point sur lequel échouent toutes nos méthodes répressives qui ne savent établir en relations d'amour que l'hypocrisie universelle, dès le début comme dans tout le cours de la vie galante.

Il est fatigant d'avoir sans cesse des reproches d'impéritie a adresser aux sciences; mais il est force d'en redoubler la dose en affaires d'amour où elles se montrent plus inhabiles qu'en toute autre partie.

Sur les abus de l'administration, de la finance, de la chicane, les philosophes ont du moins essayé quelques antidotes; mais rien en amour, où ils doivent pourtant être confus de leur ouvrage, car ils n'y ont établi que la fausseté générale et la rébellion secrète aux lois; l'amour n'ayant pour se satisfaire d'autre voie que la fausseté, il devient un conspirateur permanent qui travaille sans relâche à désorganiser la société, fouler tous les préceptes.

La nécessité d'abréger me réduit ici à donner seulement le sommaire du sujet qui est exposé assez amplement au Traité (IV, 217). J'y ai prouvé que la civilisation n'a sur l'amour que des lois inexécutables (IV, 241; III, 60; III, 96), assurant partout l'impunité à l'hypocrisie, protégeant les infracteurs en raison de leur audace.

Au lieu de ces scandales qu'engendre la législation coërcitive des civilisés, il faut que l'harmonie sache, d'une pleine liberté en premier amour, faire naître :

1. L'entraînement de divers âges à l'industrie.
2. La concurrence de bonnes mœurs entre les sexes.
3. La récompense aux vertus réelles.
4. L'emploi de ces vertus au bien public, dont elles sont isolées en civilisation.

Attirer à l'industrie les deux âges opposés, celui au-dessous et celui au-dessus de la puberté, tel est le plus important des rôles réservés aux premiers amours de l'état sociétaire. On y organise, dans la tribu des jouvenceaux et jouvencelles, deux corporations qui forment, comme les petites hordes et les petites bandes, concurrence d'instincts et de sexes. Je donne à ces deux corps les noms de

Vestalat,	**contenant**	**2/3 vestales,**	**1/3 vestels.**
Damoisellat,	**—**	**1/3 damoiselles,**	**2/3 damoiseaux.**

Le corps du vestalat pratique la chasteté jusqu'à un âge convenu, 18 ou 19 ans. Le corps du damoisellat se livre plus tôt à l'amour : l'option est libre à chacun, l'on peut s'engager à volonté dans l'un ou l'autre corps, et en sortir à volonté ; mais il faut, tant qu'on y figure, en observer les coutumes : virginité au vestalat, fidélité au damoisellat. Les harmoniens ont sur ce point des garanties suffisantes, même sur la fidélité des hommes, plus suspecte encore que celle des femmes.

Les jeunes gens ont peu d'inclination à imiter le chaste Joseph ; il est dans l'ordre qu'ils soient en minorité au corps du vestalat ; encore faudra-t-il que ce corps présente de grands avantages, pour qu'un jeune homme se soumette jusqu'à 18 ou 19 ans à une chasteté bien constatée. Dissertons sur ces avantages que présentera le rôle vestalique, et répétons que les usages que je vais décrire ne pourront pas s'établir au début de l'harmonie ; on ne les introduira *partiellement* qu'au bout de 10 ans, et pleinement qu'au bout de 40 ou 50 ans, lorsque la génération élevée dans l'ordre civilisé sera éteinte.

En général, ce sont les caractères de forte trempe qui optent pour le vestalat et s'y maintiennent jusqu'au terme ; les caractères de nuance douce préfèrent communément le damoisellat ou précocité en exercice amoureux. Pour la décence, une jeune fille, sortant du chœur des gymnasiennes, commence d'ordinaire par entrer au vestalat et y passer au moins quelques mois.

Les damoiselles et damoiseaux qui ont cédé à la tentation sont obligés de déserter les assemblées matinales de l'enfance ; car fréquentant l'une des salles de la cour galante qui tient séance de 9 à 10 heures du soir, ils ne pourraient pas se lever de bonne heure, comme l'enfance et le corps du vestalat qui se couchent à

9 heures en hiver. Par suite de cette désertion et d'autres incidents, le corps damoisel est déconsidéré parmi l'enfance qui ne révère que le corps vestalique. Toutes les jeunes tribus ont pour les vestales l'affection qu'on a pour un parti resté fidèle après une scission. Les petites hordes envisagent les damoiseaux comme les anges rebelles de Satan, elles escortent le char des hautes vestales.

Les tribus supérieures, âgées de 20, 30, 40 ans, ont pour la vestalité et virginité réelle une considération fondée sur d'autres motifs; en sorte que le corps vestalique réunit au plus haut degré la faveur de l'enfance et de l'âge viril. C'est un ressort très précieux pour le succès de l'industrie locale et des travaux d'armée.

La chasteté des vestales et vestels est d'autant mieux garantie qu'ils sont pleinement libres de quitter le corps en renonçant aux avantages du rôle : d'ailleurs cette chasteté qui dure tout au plus jusqu'à 19 ou 20 ans, peut finir légitimement à 18 et 17 ans, si le sujet trouve une alliance convenable dans son séjour aux armées dont je parlerai plus loin.

Les logements vestaliques sont disposés de manière à donner pleine garantie sur les mœurs secrètes : la civilisation n'a de garantie que sur les mœurs visibles. La corporation vestalique ne peut occuper que deux quartiers affectés à chacun de ses deux sexes. On ne voudrait pas se fier aux pères et mères sur cette surveillance; ils sont trop aveugles sur les manœuvres de qui sait les flatter. Du reste les vestales et vestels ne sont point en réclusion hors l'heure du coucher; la fréquentation journalière du monde est indispensable pour les vestales, obligées de suivre leurs travaux habituels dans vingt ou trente groupes d'un et d'autre sexe.

Elles ont leurs séances de cour et leurs poursuivants titrés. Les vestels ont aussi leurs poursuivantes. Le titre de *poursuivant admis* procure l'avantage d'être reçu, à la prochaine campagne, dans l'armée où figurera la personne courtisée. Ce titre est concédé par le corps vestalique, assisté de dignitaires féminins et masculins de la cour d'amour. Si c'est un homme qui postule, sa conduite est scrutée; on ne lui fait pas un crime de l'inconstance, car elle a son utilité en harmonie; mais on examine si dans ses liaisons il a fait preuve de déférence et de loyauté avec les femmes. Ceux qu'on appelle en France d'aimables roués, faisant tro-

phée de duper le sexe faible, seraient refusés, et de même ces aigrefins moraux, dont la feinte discrétion n'est qu'une ruse pour engeoler femmes et filles : ces caffards sentimentaux sont souvent pires que les roués ; ceux-ci ne cherchent que le plaisir, les autres en veulent à la bourse ; leurs vertus ne sont qu'une comédie pour happer une riche héritière. Il est inutile d'ajouter qu'une femme sera soumise au même examen, si elle sollicite le titre de poursuivante d'un vestel ; on n'admettrait pas celle qui aurait fait de ses charmes un trafic direct, ou *indirect selon la mode civilisée*, qui alloue le titre *d'honnêtes et comme il faut* à des femmes aussi vénales que les courtisanes.

Des beaux esprits vont répondre : « On laissera vos réunions vestaliques s'il y règne tant de bégueulerie. Quel homme voudra se faufiler avec un comité de femmes qui se donneraient les airs de censurer en plein conseil ses actions, ses habitudes, son caractère ? Le vaudeville ferait justice de leur prudotte synagogue. » Voilà des objections de civilisé ; mais en harmonie un homme ne trouverait pas son compte à être mal dans l'opinion des vestales ; il serait le lendemain rayé du testament d'une cinquantaine de vieillards de qui il attend des legs et portions d'hoirie (*Voyez* section cinquième, les Hoiries disséminées). La vieillesse fondera son bien être et ses plaisirs sur l'appui de quatre corporations, vestales, petites hordes, faquiresses et fées sympathistes ; et comme elle ne sera pas tentée de retomber à la triste condition des vieillards civilisés, elle saura bien protéger les quatre appuis de son bonheur. D'ailleurs, le lustre des vestales sera fondé sur le besoin d'idolâtrie qui est une passion de tous les âges.

Les Romains, à part leur atrocité envers les vestales séduites, eurent une idée heureuse en faisant de ces prêtresses un objet d'idolâtrie publique, une classe intermédiaire entre l'homme et la divinité. Les harmoniens leur confient de même la garde du *feu sacré*, non pas d'un feu matériel, objet de vaine superstition, mais du feu vraiment sacré, celui des mœurs loyales et généreuses et de l'Attraction industrielle.

Chez de jeunes filles de 16 à 18 ans, rien ne commande mieux l'estime qu'une virginité non douteuse, un dévouement ardent aux travaux utiles et aux études. Quant aux travaux, les vestales sont coopératrices des petites hordes, excepté pour le genre immonde ; mais lorsqu'on sonne le ban d'urgence, comme

pour enlèvement de récolte par imminence d'orage, le corps vestalique et les petites hordes sont les premiers au poste.

Chaque phalange s'efforce de produire les plus célèbres vestales, et pour mettre en évidence les divers genres de mérite, on les distingue en vierges :

1° D'apparat ou beauté.	2° De talent.
3° De charité ou dévouement.	4° De faveur.

Sur cet assortiment, les moralistes diront qu'on ne doit rien donner à la faveur ; c'est en ne lui accordant rien que nos lois aboutissent à lui tout donner. Il faut, avec la faveur, agir comme avec le feu, à qui on fait sa part dans un incendie, afin qu'il ne dévore pas tout. L'harmonie aura même des trônes, donnés spécialement à la faveur. Ceux qui prétendent l'exclure sont bien ignares en mécanique de passions.

Chaque mois les vestales élisent un quadrille de présidence qui occupe le char dans les cérémonies, et fait aux jours de gala les honneurs de la phalange, dans les repas et assemblées d'étiquette. Lorsqu'un monarque y arrive, on se garde bien de l'obséder comme chez nous par un envoi de discoureurs glacials, pérorant sur les beautés du commerce et de la charte, sur leurs transports d'amour pour les pensions et les sinécures. Au lieu de cette escorte insipide, chaque phalange lui députe ses plus aimables vestales qui vont le recevoir aux colonnes du territoire, ou ses vestels si c'est une princesse.

Lors du rassemblement d'une armée, ce sont les vestales qui lui remettent l'oriflamme et qui y tiennent le premeir rang dans les fêtes, comme dans les séances d'industrie : la réunion des plus fameuses vestales est une des amorces qui attirent les jeunes gens à ces armées, où le travail, exécuté sous tente mobile, n'a rien de fatigant. Comme on y donne chaque soir des fêtes magnifiques, on n'a pas besoin d'y amener les jeunes gens la chaîne au cou, à l'instar de nos conscrits fiers du beau nom d'hommes libres. L'armée industrielle étant composée par tiers de bacchantes, bayadères, faquiresses, paladines, héroïnes, fées, magiciennes, et autres emplois féminins, on trouve pour ce service beaucoup plus de jeunes gens et de jeunes femmes qu'on n'en veut. C'est pourquoi l'admission est une récompense, et les vestales sont le premier corps qui doit y participer. On y admet toutes celles qui sont à leur deuxième année et même à la première en cas que la phalange y voie matière à spéculation.

L'un des services rendus par le corps vestalique, est de faire briguer l'admission à l'armée : là se décident les choix et unions avec les poursuivants ou avec des monarques de divers degrés, masculins et féminins, qui viennent à l'armée pour y faire choix d'une épouse ou d'un époux à leur goût; car les monarques ne sont pas esclaves en harmonie comme en civilisation où on les marie oppressivement, selon la mode chinoise, à femme ou homme qu'ils n'ont jamais vu.

Recommandé par tous les titres à la faveur de l'enfance et de l'âge mûr, il n'est pas étonnant que le corps vestalique soit l'objet d'une idolâtrie sociale, d'un culte semi-religieux. Le genre humain aime à se créer des idoles (IV, 236), et par suite de ce besoin général, le corps vestalique devient en masse l'idole de la phalange : il a rang de corporation divine, *ombre de Dieu*. Les petites hordes qui n'accordent le premier salut à aucune puissance de la terre, inclinent leur drapeau devant le corps vestalique, révéré comme ombre de Dieu, et lui servent de garde d'honneur.

Les plus belles carrières ouvertes à cette corporation sont les sceptres gradués et l'hérédité princière; j'en vais donner une définition succincte.

1° Les *sceptres gradués*. L'harmonie en a de tous degrés, depuis les couples régnant sur une seule phalange, jusqu'à ceux qui règnent sur le globe entier : cette échelle nécessaire en équilibre de passions, forme 13 degrés de souveraineté (12 et le pivotal, *Voyez* II, 376).

Si dans chacun des 13 degrés l'on n'établissait qu'un couple de monarques, ce serait exciter les fureurs de l'ambition, comme dans l'état civilisé; il faudra pour satisfaire cette passion, au moins seize et peut-être vingt-quatre couples de souverains dans chacun des 13 degrés.

Encore, parmi ces couples, établit-on des régles très-distinctes, de manière que le sexe masculin n'empiète pas sur les attributions du féminin ; qu'une Reine, une Impératrice, une Césarine, une Omniarque, ne soient pas souveraines de nom et esclaves de fait, comme en civilisation où elles n'ont ni commandement, ni pouvoir positif; elles sont réduites au rôle servile de SOLLICITEUSES, rôle que dédaigneraient des femmes harmoniennes élevées au véritable honneur, à la vraie liberté. Chez nous madame la présidente ne préside rien, madame la maréchale ne commande rien; leur rang n'est qu'une fumée honorifique. Une harmonienne

exerce les fonctions qu'indique son titre; une présidente préside tel conseil, telle cour; une maréchale commande telle armée. Les femmes figurant en tiers aux armées industrielles, si la réunion est de trois cent mille légionnaires, il s'y trouve cent mille femmes, bacchantes, bayadères, paladines, fées, magiciennes, etc., qui ne veulent point d'hommes pour les commander; elles ont leurs maréchales et officières de tous degrés.

Il en est de même dans les 16 couples de souveraineté échelonnée en 13 degrés; sur ces postes, dont 14 sont électifs, l'un appartient au corps vestalique. Ainsi une vestale, pendant la courte durée de sa chasteté, peut être élue en degré suprême, OMNIARQUE du globe, ou

En 1er degré AUGUSTE, régnant sur un tiers du globe;
2e degré CÉSARINE, sur un 12e du globe;
3e degré IMPÉRATRICE, sur un 48e environ;
4e degré CALIFE, sur un 144e environ;
5e degré SOUDANE, sur un 576e environ;
6e degré REINE, sur un 1728e environ;
7e degré CACIQUE, sur un 6912e environ.

Ces divers sceptres comportent de beaux traitements et offrent de vastes chances de gloire à une vestale. Les sceptres de 8e, 9e, 10e, 11e, et 12e degrés devenant trop nombreux, n'ont de traitement que celui des frais qui sont presque insensibles, malgré le faste énorme des dignitaires (1).

---

(1) Comment un faste énorme coûtera-t-il fort peu de chose quand on voit la civilisation dépenser énormément pour un faste mesquin? C'est que le luxe sociétaire est combiné avec l'industrie, dont il est isolé aujourd'hui; par exemple, dans toute phalange, les vestales primates vont en char à 12 chevaux blancs, trijugués et panachés de rose, avec un cortége brillant de fanfares, cavalerie et chars; elles portent les pierreries du trésor, formé des dons que lui fait en mourant chaque sociétaire opulent; leur cortége, que je ne m'arrête pas à décrire, est plus fastueux que celui d'un roi de France, allant au TE DEUM en voitures de gala.

Cependant il en coûtera fort peu : cet attirail, au sortir de là, sera employé au travail; des chevaux blancs travailleront aussi bien que des noirs, cette horde brillante, ces faquirs et paladins, qui forment le cortège, seront une heure après aux jardins, aux ateliers. Le monarque même qu'on est allé recevoir, s'entremettra dans ceux des travaux pour lesquels il est passionné; il voudra connaître les procédés de cette phalange où il séjourne, les comparer avec ceux de sa phalange.

Quant à la dépense d'apparat, chars et costumes, c'est une portion du mobilier de la phalange : un beau char servira consécutivement

2° *L'hérédité princière*, le rôle de génitrice choisie par un prince de l'un des treize degrés.

Les princes en titre familial, qui sont les mêmes que nos rois et seigneurs actuels, se rendent à l'armée pour y faire choix d'une génitrice, ou d'un géniteur si c'est une princesse. D'ordinaire c'est aux vestales et vestels qu'ils donnent la préférence, quoique bien libres dans leurs choix. (Voyez V[e] section, aux Harmonies de paternité, pourquoi ils sont tenus d'aller faire le choix à l'armée, et comment cette formalité favorise leurs passions, en leur donnant la double faculté de choix d'une épouse et d'un successeur, deux libertés dont nos monarques civilisés sont dépouillés). Le titre de génitrice peut conduire au titre d'épouse de souverain, si la vestale devient mère : nos rois font cette distinction, rompent un mariage stérile. Il faudrait de longues explications sur cet ordre que la phalange d'essai ni la génération présente n'auront pas besoin de connaître (IV, 238).

Remarquons que le rôle vestalique doit, comme tout autre, donner cours aux 3 Passions dites Cabaliste, Papillonne et Composite. Il doit compenser quelques retards en amour par des chances de lustre immense et de haute fortune : à défaut, il ne serait plus rôle passionné, mais poste moral, fastidieux, accablant, comme celui de nos demoiselles, réduites à être toutes philosophes, à modérer leurs passions, étouffer leurs penchants affectueux, sans aucune indemnité pour cette pénible privation.

Au tableau des honneurs accordés en harmonie à la virginité, il conviendrait de joindre un parallèle des mépris qu'elle recueille en civilisation, où la faveur n'est que pour le simulacre de virginité, pour les jongleries de libertines qui, dans le cours de plusieurs liaisons galantes, ont appris l'art de traire les hommes, imposer aux dupes, et se faire des prôneurs parmi les aigrefins qui dirigent l'opinion (IV, 241).

à toutes les vestales ; on n'est pas obligé, comme en civilisation, d'acheter un mobilier d'apparat pour chaque individu, tenir des chevaux, des gardes et des valets oisifs hors des momens de réprésentation. Nos coutumes ne créent que des oisifs payés chèrement par le peuple ; en harmonie, les fonctionnaires sont productifs, ce sont tous gens qui, au sortir d'un cérémonial très-court, exercent et soutiennent des travaux utiles pour lesquels ils sont passionnés cabalistiquement ; de là vient qu'on créera vingt fois plus de dignitaires qu'en civilisation, au lieu de les supprimer selon l'avis de nos politiques.

Quel encouragement trouve parmi nous une fille décente à conserver sa virginité au-delà de seize ans ? Si elle est pauvre, elle n'engeolera pas les épouseurs, tous bons arithméticiens, sachant que les vertus ne sont pas des provisions pour le ménage. Ses parents seront réduits à spéculer sur quelque sexagénaire ou quelque dévergondé qui la prostituera par spéculation, elle ne trouvera pas même un honnête homme de moyen âge; sa beauté deviendra un sujet d'inquiétude maritale, sa vertu sera suspectée pour l'avenir.

Jouit-elle d'une fortune moyenne ? elle sera pendant long-temps l'objet d'un sordide négoce entre les courtiers et courtières de mariage, puis enfin livrée à quelque homme pétri de vices, car il y a beaucoup plus de mauvais maris que de bons.

Si elle chôme dix ans sans époux, elle est en butte au persifflage public : dès qu'elle atteint vingt-cinq ans, on commence à gloser sur sa virginité comme denrée suspecte ; et pour prix d'une jeunesse perdue dans les privations, elle recueille, à mesure qu'elle avance en âge, une moisson de quolibets dont toute vieille fille est criblée; injustice bien digne de la civilisation ! elle avilit le sacrifice qu'elle a exigé : ingrate comme les républicains, elle paie le dévouement des jeunes filles par des outrages et des vexations. Faut-il s'étonner après cela qu'on ne trouve chez toute demoiselle peu surveillée, qu'un masque de chasteté; que le simulacre d'une obéissance dont toute vierge serait punie dans sa vieillesse, par l'opinion même qui exige le sacrifice de sa belle jeunesse au préjugé !

Quoi de plus inutile qu'une virginité perpétuelle ! c'est un fruit qu'on laisse corrompre au lieu de s'en nourrir : monstruosité digne de cet ordre civilisé qui prétend à la sagesse et à l'économie ! Et quand on garantirait à la fille décente un mariage pour prix de sa chasteté, sera-ce une récompense ? elle risque fort de rencontrer un mari brutal, quinteux, joueur, débauché ; une honnête fille a rarement assez de finesse pour discerner les hypocrisies de ses prétendants, leur délicatesse fardée, dont une femme un peu manégée ne serait pas dupe : d'ailleurs s'il y a un bon parti en homme, il sera enlevé par quelque intrigante exercée à l'art d'ensorceler des amants; la fille décente y échouera, elle n'obtiendra qu'un stérile tribut d'estime, et vieillira dans le célibat.

Je devrais ici un chapitre spécial sur les vestels, un autre sur les damoiselles et damoiseaux ; mais on veut un abrégé qui ne

peut se faire qu'en franchissant beaucoup d'articles nécessaires: ceux qui touchent aux relations d'amour ne peuvent pas être effleurés, ce sont des sujets qui de prime-abord blessent le préjugé; il faut donc les traiter à fond, pour démontrer que l'indécence, l'hypocrisie et les mauvaises mœurs sont du côté des coutumes civilisées; et que les coutumes d'harmonie, quoique choquantes au premier aperçu, font naître toutes les vertus que rêve inutilement la civilisation.

J'ai dû disserter préférablement sur le régime de l'enfance harmonienne, parce que les dispositions dont il se compose ne contredisent que des systèmes, et rarement des préjugés; par exemple, si je décris les fonctions de bonnins et bonnines, de mentorins et mentorines, faisant éclore les vocations industrielles de l'enfant, le dirigeant au mieux dans les voies de santé, de fortune, d'émulation, de bonnes mœurs, et sans frais, tout père à cette lecture s'écrie : voilà ce que je voudrais pour mes enfants; mais si j'entreprends de décrire des coutumes amoureuses autres que la vestalité, des moralistes hargneux vont crier que je blesse les convenances : elles seront nécessairement blessées dans tout parallèle; par exemple dans celui des mariages vestaliques avec les mariages civilisés, où la morale n'établit que des coutumes indécentes et scandaleuses : l'union des conjoints est précédée de cérémonies obscènes appelées *noces*, ou l'on entremet les calembourgeois et les ivrognes du quartier, qui viennent godailler, dégoiser quelques bordées de mauvaises plaisanteries sur la mariée.

Ces coutumes de dévergondage ne sauraient convenir à une société décente comme celle des vestales; elles ont des méthodes pour consommer les unions avant d'en informer les calembourgeois et les ivrognes qui ne l'apprennent que le lendemain, lorsqu'il ne reste plus de marge, ni pour leurs éternels jeux de mots, ni pour leur goinfrerie morale.

Vestels. On ne commettra pas, en harmonie, l'inconséquence de créer des vestales sans créer des vestels; ce serait imiter la contradiction de nos coutumes qui prescrivent la chasteté aux filles et tolèrent la fornication chez les garçons. C'est provoquer d'un côté ce qu'on défend de l'autre : duplicité digne de la civilisation.

Quelle sera la classe de jeunes gens qui prendront parti au vestalat? ce seront ceux qui, comme le fils de Thésée, entraînés par des fonctions actives, inclinent peu à l'amour. Si la chasse à

elle seule, suffisait pour distraire Hippolyte de l'amour, que sera-ce d'un ordre social où tout jouvenceau sera préoccupé d'une trentaine d'intrigues industrielles et ambitieuses, plus intéressantes que n'est le médiocre plaisir de la chasse?

Il est pour la vestalité masculine bien d'autres chances; d'abord l'amour pour une vestale dont on est poursuivant, et par suite admissible avec elle aux grandes armées. Les armées sont de douze degrés en harmonie; et une campagne vestalique y est comptée pour double, même aux poursuivantes de vestels. Douze campagnes donnent le rang de paladin et paladine, officiers de l'unité universelle.

Les vestels tant soit peu distingués, ont aux armées une belle chance d'alliance monarcale; ils peuvent être choisis par quelque haute souveraine, comme géniteurs d'héritiers titulaires, et parvenir au titre d'époux, s'il survient progéniture vivante. Qu'une souveraine perde son héritière, elle vient aux armées choisir un géniteur; et c'est d'ordinaire sur un vestel que porte son choix.

La virginité des vestels sera applaudie même des femmes, qui aujourd'hui s'en moqueraient; elles spéculeront bien différemment des dames civilisées qui, incertaines des jouissances futures, se pressent d'user les jeunes gens. On pourra voir à l'article Faquirat, que les femmes harmoniennes ont des moyens décents de pourvoir à leurs plaisirs, et que l'essor de passions est assuré dans cet ordre à tous les âges, dans chaque sexe.

Rappelons que ces coutumes qui, à la lecture, peuvent sembler romantiques, ont pour but de quadrupler la richesse effective, de vingtupler et quarantupler la richesse relative, en faisant coopérer l'amour, dans toutes ses variétés, au progrès de l'industrie. La richesse s'élèvera en proportion du libre essor de toutes les passions; c'est pour cela que les vieillards qui, en harmonie, aimeront les richesses et les plaisirs plus qu'on ne les aime à présent, seront les premiers à demander l'établissement de la liberté amoureuse, à l'époque où l'harmonie sociétaire sera parvenue au degré nécessaire pour fonder régulièrement ce genre de liberté, l'étayer de tous les contre-poids qui peuvent le garantir d'abus dans les divers âges, et le coordonner en tous sens au soutien de l'industrie. Ces contre-poids se composent d'un grand nombre de corporations dont je ne peux pas traiter, et qui établissent la concurrence des instincts et des sexes.

D'autre part les vieillards s'apercevront bien vite qu'ils sont

les dupes du régime coërcitif et des astuces de civilisation. Les lois civilisées ayant été de tout temps l'ouvrage de la vieillesse, il est bizarre qu'elle les ait faites entièrement à son désavantage, et que nos vieillards aient organisé les amours et les relations de famille de manière à se faire haïr, persiffler et pousser dans la tombe par la jeunesse; quelques rares exceptions confirment la règle : on voit, je le sais, des familles où les enfants ne souhaitent pas la mort des vieillards; mais combien cette affection est rare, surtout parmi le peuple ! Or, je ne peux pas dans cet ouvrage, supprimer, en faveur de quelques gens vertueux, la critique des vices généralement régnants.

Je reviendrai sur ce sujet; car nous aurons sur l'amour, un grand problème à résoudre, celui de procurer aux pères et mères les jouissances de paternité dont ils sont presque entièrement privés dans l'état civilisé, en dépit des illusions dont ils se repaissent. Les harmonies de paternité étant intimement liées avec celles d'amour, il faudra traiter simultanément les deux sujets, et d'abord expliquer les harmonies de famille convoitées par tous les pères civilisés qui sont loin d'y parvenir : lorsqu'ils auront été convaincus que les accords d'amour et de famille sont inséparables, ils deviendront tolérants sur les innovations en régime amoureux, sans lesquelles il leur est impossible d'atteindre aux jouissances de famille où ils voudraient placer leur bonheur. Je renvoie à la cinquième section pour dissiper leurs illusions et leur duperie, bien expliquées (III, 60 et 96). Il n'est pas de classe plus froissée et plus fondée à se plaindre de la civilisation.

RÉSUMÉ DE LA THÉORIE EXPOSÉE.

Plus le sujet est neuf et éblouissant, plus il est nécessaire d'aider le lecteur par de fréquentes récapitulations, et de l'affermir sur les principes qu'il oublie facilement pour se rallier aux préjugés moraux dont il est imbu.

On a vu qu'en fait de principes ma théorie est UNE, et invariable dans tous les cas; quelque problème qui se présente sur l'accord des passions, je donne toujours la même solution : former des séries de groupes libres, les développer selon les trois règles d'*Echelle compacte*, *Exercice parcellaire et Courtes séances* (chapitre VI), afin de donner cours aux trois Passions, CABALISTE, COMPOSITE et PAPILLONNE qui doivent diriger toute Série passionnée (chapitre V).

Voilà la règle bien précise pour la formation et le développement des séries; quant à leur but, j'ai dit qu'elles doivent établir partout la concurrence des sexes et des instincts; j'ai appliqué cette méthode aux divers âges de l'enfance et aux fonctionnaires de l'enfance, depuis le berceau jusqu'à la puberté.

Telle est ma réponse aux détracteurs qui accusent ma théorie d'obscurité, en disant : on ne conçoit pas comment marcheront toutes ces séries. La règle est UNE pour toutes; et quand nous en viendrons au problème le plus important, qui est la répartition satisfaisante aux trois facultés de chacun, capital, travail, talent, je suivrai constamment le même procédé, l'emploi de séries passionnées conformes aux règles précitées.

J'ai dû appliquer ma théorie à l'enfance, parce qu'elle ne connaît pas les deux passions amour et paternité (affectives mineures) qui, dans le cours des première et deuxième génération, seront moins susceptibles d'harmonie et ne s'y ploieront que par degrés. Le lecteur est choqué à l'idée de liberté amoureuse d'où résulterait un mélange d'enfants de diverses branches; pour le désabuser sur ses préventions à cet égard, il faudrait une théorie très-étendue que je ne veux pas effleurer; elle prouvera que le régime civilisé engendre tous les vices qu'on redoute de la liberté d'amours, et que cette liberté appliquée à une phalange de Séries passionnées,

sera le préservartif de tous les désordres qu'elle produirait en civilisation.

On a vu que les dix autres passions s'harmonisent chez les enfants par la pleine liberté, jointe au développement par séries de groupes libres; si les deux passions *amour* et *paternité* n'étaient pas applicables à ce régime de libre essor en série, il y aurait duplicité dans le système de Dieu; il aurait destiné dix passions à jouir de la liberté dont deux seraient exclues, et il commettrait le contre-sens d'appliquer la liberté aux enfants, et l'oppression aux pères, aux âges pubères.

J'ai dit que la méthode civilisée conduit à tous les écueils qu'elle veut éviter en relations d'amour et de famille; appliquons la thèse aux quatre âges, en nous bornant à signaler pour chaque âge un écueil entre cent.

1° *Age impubère*. Il est privé de la garantie de paternité. La statistique de Paris nous présente un tiers des hommes reniant et abandonnant leurs enfants; sur 27,000 naissances, on compte au-delà de 9,000 bâtards délaissés ; et cependant Paris est le centre des lumières morales et des perfectibilités perfectibilisantes. S'il existait partout autant de perfectibilité qu'à Paris, on verrait partout le tiers des enfants condamné à l'abandon.

2° *Age adolescent*. L'ordre civilisé le rend victime des maladies syphilitiques; fléau qui cesserait au bout de quatre à cinq ans de quarantaine générale dont l'ordre sociétaire est seul susceptible. Les coutumes civilisées habituent tellement la jeunesse à la fausseté, qu'elle se fait un jeu de répandre ces maladies, dont le danger oblige toute personne prudente à s'isoler du monde galant.

3° *Age viril*. Il est trompé à son tour sur la fidélité des femmes qu'il a trompées précédemment : elles usent de représailles ; et si dans Paris, foyer de la morale, on voit chaque année 9,000 pères abandonner leurs enfants, la vengeance des mères doit être en même rapport, et sur 27,000 naissances, 9,000 femmes adjugeront au mari ou à l'amant un enfant qui ne sera pas de lui : c'est réciprocité de lésion pour les enfants, les pères et les mères.

Le résultat présente :

9000 enfants frustrés de l'appui paternel,

9000 mères frustrées de l'appui marital,

9000 pères frustrés de la réalité de progéniture et chargés des enfants d'autrui, après abandon des leurs.

4° *Age avancé*. Les vieillards, après l'âge d'amour, conçoivent le plaisant projet de se concentrer dans les affections familiales au sein de leurs tendres enfants et neveux élevés selon les saines doctrines; ils ne trouvent en ce genre d'affection que duperie et simulacre de réciprocité. C'est leur fortune qu'on considère et non pas eux. Pour s'en convaincre, il faudrait qu'ils parvinssent à s'introduire dans les réunions secrètes où les amants et maîtresses glosent sur les parents; ils s'y verraient traités comme des Harpagons ridicules ou des Argus incommodes; ils entendraient le comité galant accélérer par ses vœux l'instant où on pourra jouir d'une fortune dont ils ne savent pas jouir, si l'on en croit la jeunesse.

On va répondre que les familles *honorables* sont à l'abri de ces orgies secrètes: oui, tant que la contrainte y règne; mais dès que les pères et les Argus sont morts ou absents, l'orgie s'établit à l'instant, et souvent même du vivant des pères; car les jeunes gens persuadent au père qu'ils ne viennent point pour séduire les demoiselles, qu'ils sont de vrais amis de la charte et de la morale; d'autre part ils persuadent à la mère qu'elle est aussi jeune que ses filles, *cela est quelquefois vrai*. A l'appui de ces deux arguments, ils organisent dans la maison une orgie masquée. Le père entrevoit la manigance, il essaie de regimber; mais sa femme lui prouve qu'il n'a pas le sens commun, il finit par se taire.

Et lors même que les pères savent éviter ce trébuchet, ne tombent-ils pas dans vingt autres disgrâces, dans un cercle vicieux de sottises morales? Ici c'est une fille obéissante, une victime qui tombe malade et meurt par besoin d'un lien que la nature exige; là c'est un enlèvement ou une grossesse qui déjoue tous les calculs des parents; ailleurs c'est une séquelle de filles sans dot, que le père porte sur les épaules; pour s'en débarrasser, il ferme les yeux sur les allures des plus belles, afin qu'elles en finissent de lui demander de l'argent pour leurs chiffons; il jette les moins belles dans une prison perpétuelle en leur disant qu'elles seront bien heureuses, qu'elles seront avec Dieu. Plus loin c'est un mariage d'attrape qui ramène à la charge du père une fille et sa jeune famille ruinée; il croyait avoir placé un enfant, c'est tout le contraire, il en a une demi-douzaine de plus.

On citerait par centaine ces disgrâces paternelles et conjugales

(voyez III, 60 et 96), auxquelles la morale, toujours gasconne, oppose quelques exceptions, quelques ménages heureux qui servent à prouver que le bonheur pourrait exister, mais que l'immense majorité des ménages en est privée dans l'état civilisé : les pères comme les enfants y sont en fausse position, le bon ordre n'y repose que sur une contrainte plus ou moins masquée ; or la contrainte étouffe les affections ; elle les réduit à un simulacre de liens. Les pères n'obtiendront la réalité que dans un ordre conforme au vœu de la nature dont les moralistes n'ont jamais voulu faire aucune étude en amour ; voici un exemple récent de leurs bévues sur cette passion.

On vantait beaucoup un pensionnat d'Yverdun en Suisse, dont on promettait des merveilles, parce qu'il était dirigé par le célèbre PESTALOZZI aidé du célèbre KRUSI et du célèbre BUSS, qui élevaient les jeunes gens d'un et d'autre sexe selon la méthode *intuitive.* Il arriva que cette jeunesse, peu satisfaite de la méthode intuitive, y joignit en secret la méthode *sensitive;* delà résulta un galimatias épouvantable, quantité de demoiselles enceintes du fait des maîtres d'études ou des jeunes élèves, au grand désappointement des trois maîtres *célèbres* qui, dans leurs subtilités intuitives, avaient oublié de porter en compte les intuitions amoureuses. Ainsi les passions que la philosophie croit supprimer, viennent inopinément supprimer les systèmes de la pauvre philosophie.

Les demoiselles, qui n'étaient pas enceintes n'en furent pas moins suspectées d'avoir essayé la méthode *sensitive* plus prudemment que leurs camarades ; il fallut congédier toute cette orgie de nouvelles Héloïses amoureuses de leurs précepteurs. Dès qu'on veut se rapprocher de la liberté, soit en amour, soit en autre passion, l'on tombe dans un abîme de sottises, parce que la liberté n'est faite que pour le régime des Séries passionnées, dont la morale n'a aucune notion. Assurément la liberté est destin du genre humain, mais avant d'en faire aucun essai, ni en ménage ni en éducation, il faut connaître le mécanisme des contre-poids à opposer aux abus de liberté. Jusque-là l'esprit humain est dans les ténèbres, ses novateurs tombent de Charybde en Scylla ; et cela est assez prouvé par les essais politiques des révolutionnaires, et lés essais moraux des Pestalozzi (1), Owen et autres casse-

---

(1) Je ne connaissais pas ce dénouement en 1822, lorsque j'écrivis le

cou en libertés politiques ou amoureuses. Si l'on veut établir une liberté réelle en exercice d'ambition, ou d'amour, ou d'autres passions, la méthode à suivre est bien invariable ; je la résume dans la règle suivante, imposant neuf conditions *sur le dispositif*. Je donnerai celles de mécanique générale en cinquième section.

Former des séries passionnées ;

y développer	A. la Cabaliste.	Trois causes ou ressorts radicaux d'harmonie. (CHAP. V.)
	B. la Papillonne,	
	C. la Composite,	

y établir la concurrence des instincts et des sexes ;

procéder par	A. Echelle compacte,	Tendance et effets des 3 passions mécanisantes. (CHAP. VI.)
	B. Courtes séances,	
	C. Exercice parcellaire,	

Atteindre à l'Unité d'action.

Cette unité n'existe qu'autant qu'une disposition satisfait en plein les personnages de tout sexe et de tout âge qu'elle entremet, qu'elle touche directement ou indirectement. Ladite condition est violée dans toutes les libertés civilisées, notamment dans le système électoral qui exclut du poste représentatif les 99/100 de la population.

Il suit de là que les civilisés n'ont aucune connaissance exacte sur les libertés d'ambition ; comment en auraient-ils sur les libertés d'amour, de famille et autres passions, dont ils n'ont jamais fait aucune étude ? Les deux philosophes Owen et Pestalozzi qui font des essais de liberté amoureuse, ignorent qu'avant de pouvoir remplir seulement la première des neuf conditions, former des séries d'amour, il faut au moins 50 à 60 ans d'harmonie, il faut une belle vieillesse, des femmes très-robustes, et autres éléments qui n'existent chez nous qu'en exception.

Quant aux séries de famille, il faudra de 100 à 120 ans avant de pouvoir les former en plein ; on n'y parviendra que lors-

Traité que je cite parfois. Je voyais alors les esprits engoués de la méthode intuitive de Pestalozzi qu'on prônait dans les journaux ; et je crus servir les lecteurs à leur goût, en disposant mes deux premiers volumes selon la méthode intuitive. Il s'agissait d'enseigner la distribution des Séries contrastées ; je disposai le 1er tome en Série composée ou mesurée, et le 2e en Série simple. Les lecteurs ont été effarouchés de cette innovation *intuitive* que je ne voulais pas continuer dans les volumes suivants, et que j'essayais croyant satisfaire leur prédilection pour la méthode intuitive.

que l'espèce humaine, régénérée par degrés, aura repris sa vigueur, sa longévité primitive, et qu'elle verra communément sa cinquième génération.

Je dois ces détails pour démenti aux détracteurs qui prétendent que je propose d'établir des libertés en amour dès le début de l'harmonie, quand le contraire est exprimé en toutes lettres dans vingt passages de mon Traité de 1822. Loin d'opiner ainsi, je suis le seul homme qui puisse expliquer pourquoi ces libertés seront inadmissibles au début de l'harmonie, comme en civilisation. Il existe d'abord un obstacle matériel, la syphilis qu'il faudra extirper radicalement du globe entier ; puis l'obstacle politique des habitudes ; mais un empêchement plus fort est celui de l'orgie secrète et corporative qui naît à l'instant, partout où on laisse à l'amour quelque liberté. L'orgie amoureuse est à la Série amoureuse ce qu'est la chenille au papillon; c'est la subversion de toutes les propriétés industrielles et de tous les caractères honorables d'une Série passionnée ; et pourtant la secte Owen hasarde de s'engager dans ce cloaque de vices, par ses tentatives de liberté confuse, sans connaissance des contre-poids naturels ; elle n'arriverait qu'à l'orgie corporative, résultat inévitable, tant qu'on ne pourra pas former la série des âges et fonctions en amour.

On a vu, par l'aperçu des amours du premier âge d'harmonie, que l'orgie corporative en est exclue non par voie répressive, mais par prédominance de vertu et d'honneur ; il en sera de même de toutes les corporations amoureuses de l'harmonie. Une science inconnue, l'algèbre des sympathies essentielles et occasionnelles, transformera en anges de vertu ces corporations qui, sous les noms profanes de Bacchantes et Bayadères, peuvent être suspectées de libertinage. Si j'emploie ces noms, c'est que je ne pourrais pas leur en donner d'autres sans tomber dans la néologie, qui n'est permise en France qu'aux privilégiés du monde académique.

Quant aux vues de Dieu relativement à ces modifications futures, j'ai traité ce sujet (III, 80, 81 et 95) ; et j'y toucherai à l'article *Confirmation tirée des SS. Écritures*, où, sans rien préjuger sur les décrets divins qui pourront intervenir après la régénération sociétaire, je satisferai aux doutes et objections, en m'étayant de faits notoires et d'autorités irrécusables.

Du reste il faut se garder de croire que Dieu ait créé la plus belle des passions pour la réprimer, comprimer, opprimer, au gré des législateurs, des moralistes et des pachas. Qu'arrive-t-il du

régime coërcitif des civilisés? Que l'essor secret et illégal de l'amour est sept fois plus étendu que l'essor légal, dont je distrais les mariages spéculatifs ou forcés qui ne sont pas liens d'amour. Est-ce un ordre sensé, naturel, que celui où la contravention est septuple de l'essor licite? Et lorsque les moralistes choisissent un tel régime pour voie de sagesse, comment osent-ils se vanter d'étudier la nature, d'être amis de la nature?

Ils ont organisé l'amour de manière qu'il détourne du travail et des études; il n'excite la jeunesse qu'à l'indolence, à la frivolité, aux folles dépenses. Les premières amours des harmoniens redoubleront l'émulation à la culture et à l'étude. (Voyez chapitre XXVIII).

Quant aux harmonies de famille auxquelles ils veulent nous amener, sans connaître celles d'amour qui en sont inséparables, je leur répondrai dans la section des équilibres, en décrivant des séries de familisme ou harmonie familiale (IV, 444), qui doit s'étendre à la domesticité (IV, 392), l'une des sources de disgrâce dont se plaignent les familles civilisées. On peut voir aux articles III, 60 et 96, combien ces familles sont loin du bonheur défini (IV, 537).

J'ai rempli dans cet article une tâche importante, en rappelant au lecteur que sur tous les problèmes d'harmonie sociale, il n'est qu'un procédé à suivre, c'est la formation des séries selon les conditions exposées plus haut. Si je m'écartais de cette méthode, mes dispositions tomberaient dans l'arbitraire et l'esprit de système; qu'on me prouve que je m'en écarte en quelque point, et l'on sera fondé à critiquer et corriger ma théorie; mais quel détracteur osera tenter pareille réfutation?

On peut déjà faire le parallèle de ma méthode et des leurs: ils ne savent et ne peuvent procéder que par la contrainte; il n'ont aucune idée de la voie naturelle ou attraction. Veulent-ils former des filles chastes, des vestales, ils emploient les duègnes, les moralistes, les verroux, les bourreaux dans l'antiquité, les brâsiers d'enfer dans l'âge moderne. Quels moyens ai-je employés? La liberté, l'honneur, le charme, l'appât de la gloire et des grandeurs, les distractions d'une vie active et intriguée.

Il en sera de même sur toutes les phases de la vie; ma théorie n'emploiera que des ressorts nobles pour conduire à la vertu et à la vérité. Les philosophes civilisés ne veulent et *ne peuvent* employer que la contrainte et la fourberie mercantile. Ils parlent

sans cesse de liberté, de libéralisme, et ne peuvent en faire aucun usage, par exemple :

En relations *d'amour*, la moindre liberté accordée aux jeunes femmes civilisées conduit à l'orgie secrète, qui est la source de tous les vices.

En affaires d'ambition, la liberté engendre les fureurs des partis, les fourberies commerciales ; elle ne trouve de remède à ses excès, que dans des oppressions scandaleuses, comme cette loi du cens électoral, admettant à la représentation un intrigant qui a pillé 300 mille francs, puis excluant un homme d'honneur qui n'a que 150 mille francs.

En affaires de famille, on verrait chez les neuf dixièmes des ménages, autant de scandales que dans la famille des Atrides, si les lois coërcitives ne réduisaient les discordes à éclater en procès, en débats litigieux toujours favorables au plus fourbe.

En relations d'amitié, on ne voit que le jeu des dupes et des fripons, tant de faux amis, tant de piéges, que les pères interdisent aux enfants les sociétés amicales, et leur prêchent l'égoïsme dont ils ont appris la nécessité.

Voilà le fruit des théories philosophiques, des perfectibilités civilisées ; c'est un ordre qui ne peut reposer que sur la contrainte et la défiance, et qui engendre tous les vices dès qu'il s'écarte de la contrainte. Qu'on prononce après cela entre la théorie sociétaire et les sciences morales qui la diffament, parce qu'elle opère par Attraction et n'emploie d'autres ressorts que la liberté et la vérité, dont l'emploi conduit tout civilisé à une perte inévitable, à moins qu'il ne soit un homme puissant et opulent ; c'est le seul cas où il soit possible à un civilisé de pratiquer *parfois* la justice et la vérité.

SECTION QUATRIÈME.

MÉCANISME ET HARMONIES DE L'ATTRACTION.

SEPTIÈME NOTICE.

ENGRENAGE DES ATTRACTIONS INDUSTRIELLES.

CHAPITRE XXV.

Initiatives d'attraction individuelle et collective en industrie sériaire.

Distinguons en deux séries les classes qu'il faudra attirer au travail productif; ce sont :

La série des trois sexes, hommes, femmes et enfants ;

La série des trois fortunes, riches, moyens et pauvres.

Parmi les sexes, le faible entraîne le fort (III, 344). Il faut donc séduire d'abord les enfants ; ils entraîneront les mères à l'industrie, puis les mères et les enfants réunis entraîneront les pères, plus rétifs par effet des défiances qui règnent entre civilisés au-delà du jeune âge. Parmi les classes, la plus fortunée entraîne les inférieures ; il faudra donc se mettre en mesure de séduire les riches, car la bourgeoisie et le peuple travailleront assez, quand ils verront les grands s'entremettre passionnément à l'ouvrage. Examinons si les travaux sociétaires séduiront de prime abord les enfants et les gens riches.

La première amorce pour les enfants sera la gourmandise : une cuisine spéciale pour eux, et la libre manifestation de leurs goûts qui seront suivis en toute fantaisie, dès qu'il y aura demande formée par un groupe de 7 enfants pour tel mets, tel accommodage à déjeûné, diné, goûté, soupé. Lorsque la phalange sera

au complet, on souscrira aux fantaisies d'un groupe de 3 enfants. Dès les premiers jours on les exercera à former des partis sur chaque mets, bien classer leurs goûts sur chaque sorte de préparation. Cette nouvelle sagesse leur semblera si délicieuse, qu'ils seront autant de Seïdes pour la phalange.

On a vu quelles seront les autres amorces, industrie en miniature, petits ateliers, petits outils, courtes séances, manœuvres chorégraphiques, etc.

La classe riche hésitera d'abord, elle s'engagera peu à peu dans quelques minuties, nommées travaux parcellaires. Examinons cet effet sur une culture vulgaire, le chou.

La nature a donné à Mondor du goût et de l'aptitude pour la *parcelle de travail agricole* qu'on nomme GRÈNETERIE, cueillette et conserve de graines. Mondor aime le chou rouge, il en a vu de beaux carreaux à la phalange, et les a trouvés très-bons à table : il demande à voir les graines de ce chou ; il disserte sur leur tenue, et donne de bonnes idées au groupe des grainistes. Ce groupe complimente Mondor, dont l'amour-propre est très-satisfait de briller sur cette bagatelle. Il prend parti avec les grainistes du chou, mais non pas avec les autres groupes qui vaquent à cette culture ; sa passion en ce genre étant parcellaire et bornée aux graines, il s'enrôlera plutôt dans la série de grèneterie générale que dans les divers groupes qui soignent le chou rouge.

Le lendemain de ce premier engagement, Mondor voit, à la parade matinale, s'avancer vers lui la fanfare enfantine, âgée de 8 à 10 ans ; elle bat le ban des promotions ; puis une hérauté de la série des choutistes proclame Mondor, bachelier du chou rouge, dispensé de noviciat, vu l'étendue de ses connaissances. Ensuite la vestale de parade qui distribue les insignes de promotion, embrasse Mondor en lui présentant un bouquet de fleur de chou artificielle ; puis il reçoit les félicitations des chefs, accompagnées d'une salve de la fanfare enfantine (Cette réception est le contraire de la coutume civilisée qui ne fait que du barbouillage en cérémonial, et ferait embrasser une jeune bachelière par un municipal de 80 ans).

Mondor au bout de la première quinzaine aura déjà plusieurs trophées de cette espèce ; il ne voudra plus quitter la phalange, il y aura noué des intrigues et pris parti dans les prétentions de divers groupes.

Ainsi chaque personnage riche, homme ou femme, après avoir parcouru quelques jours les travaux de la phalange, sera fort étonné de voir éclore en lui-même vingt attractions industrielles dont il ne se savait pas doué, mais qui seront attractions *parcellaires et non pas intégrales*, car elles ne s'appliqueront point à l'ensemble du travail, comme l'exigerait le mécanisme civilisé, contraire en tout sens au vœu de la nature.

C'est par influence de l'exercice parcellaire qu'on verra les sept huitièmes des femmes se passionner pour les fonctions de ménage qu'elles répugnent aujourd'hui : telle femme qui n'aime pas le soin des petits enfants, prendra parti dans un groupe affecté à quelque branche de couture ; telle autre qui dédaigne le pot au feu, se passionnera pour la préparation des crêmes sucrées, y excellera et deviendra présidente de ce groupe, quoique étrangère aux autres branches de cuisine. L'écumoire et le pot trouveront de même des sectaires passionnées, quand ce travail n'astreindra pas à en exercer vingt autres dont on surcharge les ménagères civilisées, non moins rebutées par le défaut d'argent que par la complication de travaux ; car les maris et la morale donnent aux ménagères beaucoup de conseils et peu d'argent. Les femmes ne trouvent dans le ménage que tracasseries et privations ; les hommes ne trouvent à la culture que friponnerie et dégoûts. Faut-il s'étonner que tous prennent en aversion ces travaux qui sont leur destination naturelle !

Quoique l'exercice parcellaire soit la principale source d'initiative en Attraction industrielle, on la verra naître de beaucoup d'autres amorces ; telles seront les intrigues de contact, et la domesticité passionnée.

L'intrigue de contact enrôle à un travail tel individu qui n'y aurait jamais songé. Chloé, après avoir servi plusieurs fois à table les sectaires de la lutherie, dans leurs dînés cabalistiques, finit par s'intéresser à leurs intrigues dont ils confèrent avec chaleur ; elle prend fantaisie de visiter les ateliers de cette compagnie ; elle y trouve de menus travaux, ou sur bois, ou sur ivoire et nacre, qui lui plaisent ainsi que la société ; elle s'engage dans quelque fonction parcellaire, et n'y aurait pas pris parti si elle eût visité l'atelier sans s'être auparavant mise en contact d'intrigue avec les sectaires.

Bientôt la lutherie entraînera Chloé à d'autres fonctions qui lui étaient indifférentes, et qui seront stimulées par ce contact

d'intrigues dont on n'a aucune connaissance en civilisation, chaque classe d'ouvriers étant insouciante et railleuse sur les intrigues des autres classes.

La domesticité indirecte est un des plus brillants effets d'harmonie passionnée et un puissant ressort d'Attraction industrielle. Tel qui aujourd'hui est réduit, pour subsister, à servir autrui, essuyer les rebufades et les vexations d'un maître, se trouvera tout-à-coup pourvu d'une cinquantaine de serviteurs passionnés, travaillant pour lui par préférence affectueuse, et sans aucun salaire de sa part.

Bastien, jeune homme sans fortune, a déchiré par un accroc son plus bel habit. Le lendemain le groupe des caméristes, en faisant la chambre de Bastien, emporte cet habit à l'atelier des repriseuses, présidé par Céliante, dame opulente, âgée de 50 ans, et passionnée pour le travail des reprises perdues, où elle se prétend incomparable.

Céliante affectionne Bastien, qu'elle rencontre souvent dans divers groupes où il excelle; c'est lui qui, au colombier des faisans, soigne les faisans favoris de Céliante, et ses œillets à parfum de girofle, au groupe chargé de cette variété; elle est empressée de s'en reconnaître, et voyant un habit étiqueté Bastien, elle s'en empare et exécute la reprise avec une haute perfection.

Dans ce travail, Bastien a eu pour ouvrière une dame millionnaire qui l'a servi par passion et très-gratuitement, car c'est la phalange qui paie chaque service par un dividende alloué au groupe. Nul ne reçoit de salaire individuel, ce serait déshonneur.

On verra que Bastien, quoique très-pauvre, est partout servi de même. Les fonctions de faire le lit, battre l'habit, cirer les chaussures, seront toutes remplies par des femmes ou enfants qui, dans les groupes de caméristes, batteuses et décrotteuses, auront choisi de préférence les vêtements de Bastien et de tels autres qu'elles affectionnent. Tout travail domestique roulant sur un groupe libre, chacun choisit à volonté les personnes qu'il veut servir, et les quitte de même. Celui dont l'habit n'est choisi par personne, sera servi par les complémentaires qui, à tour de rôle, exercent pour la masse non choisie.

Sur cet aperçu, il reste à prouver que chacun, vieux ou jeune, pauvre ou riche, trouve des serviteurs passionnés en tout genre, et a réellement une cinquantaine de domestiques affectionnés, souvent cent fois plus riches que lui. Le travail de domesticité qui

en civilisation désole les valets et parfois les maîtres mêmes, devient dans la phalange une source de liens innombrables.

Ce ralliement en doit faire pressentir un autre plus précieux encore, c'est celui de l'éducation qui est toute passionnée : chaque enfant pauvre est entraîné à une trentaine de fonctions et même une centaine dans le cours de sa jeunesse; partout il trouve des vieillards qui, zélés pour la continuation de ces travaux, se plaisent à instruire tel enfant pauvre en qui ils entrevoient un héritier de leur travail favori; de là vient que souvent un petit garçon sans fortune devient l'un des adoptifs d'une femme âgée, qui a reconnu en lui le continuateur de quelqu'un de ses travaux favoris, et lui fait un legs à ce titre.

C'est pour ménager ce beau ralliement, que la nature donne aux enfants des penchants différents de ceux des pères qui s'en plaignent amèrement en civilisation. Bientôt ils admireront la sagesse du créateur dans les harmonies sublimes que l'état sociétaire fait naître de cette diversité de goûts en même lignée (cinquième section).

En opposition à ces brillants accords, l'industrie morcelée n'aboutit en tout sens qu'à brouiller les âges opposés et les classes opposées; le salaire y devient un sujet de querelles interminables, et le commandement individuel un sujet de haines. Tout commandement arbitraire est humiliant pour celui qui obéit. L'individu en harmonie n'est jamais commandé que pour discipline convenue, collective, et consentie passionnément; dans ce cas il n'y a rien d'arbitraire dans l'ordre donné, rien d'offensant dans l'obéissance; tandis que la méthode civilisée ou régime de domesticité individuelle et salariée crée toujours double et souvent quadruple discorde, là où la méthode sociétaire produit double et quadruple charme, liens et accords de toute espèce.

Passant aux initiatives en attraction collective, je comptais en décrire trois ressorts :

L'emploi des passions ambiguës (III, 135),

Les relations galantes aux armées,

L'échelle d'amour maternel. Je me borne au premier.

On appelle Groupes d'ambigu, Séries d'ambigu, les réunions mues par des goûts bâtards et méprisés parmi nous, où l'on n'en a aucun emploi. Démontrons l'utilité de ces prétendus vices, précieux en exercice combiné.

Je suppose qu'il s'agisse d'entreprendre un travail difficile,

comme la plantation d'une forêt, pour couronner ou meubler une montagne nue qui dépare le canton : l'on ne trouvera guère à former une série qui veuille se charger passionnément de l'ensemble du travail; il faudra mettre en jeu une série d'ambigu, en rechange successif.

D'abord on fera agir la cohorte de salariés pour les premiers transports de terre et le dégrossissement du travail. (Je parle de la phalange d'essai, car au bout de trois ans on n'aura plus besoin de cohorte salariée).

Ensuite on fera intervenir les *initiateurs*, gens qui commencent tout et ne finissent rien, n'ont qu'un feu de paille limité à quelques séances : n'importe, ils sont précieux pour aider à franchir les premiers pas qui sont les plus épineux; ces caractères sont faciles à stimuler, l'entreprise la plus inconsidérée ne les effraie pas : ils mettront donc la main à l'œuvre, fourniront quelques séances de 2 heures, et lâcheront pied au bout d'une quinzaine, ainsi qu'on l'aura prévu. Entretemps l'ouvrage aura déjà pris couleur; les initiateurs aidés d'une cohorte salariée auront bien avancé le dégrossissement et placé quelques bouquets d'arbres sur divers points.

Alors on aura recours aux caractères *occasionnels* ou girouettes, gens versatiles tournant à tout vent, inclinant pour l'avis du dernier venu, et ne goûtant une nouveauté que lorsqu'elle commence à prendre crédit : ils jugeront l'entreprise très-plausible, quand ils la verront en activité, et s'adjoindront à ce qui restera des initiateurs aidés d'une masse de salariés.

On recourra ensuite aux *ambiants* ou fantasques, gens qui veulent s'entremettre dans ce qui est fait à demi, le modifier et remanier, refaire la maison à moitié construite, changer inconsidérément de fonctions, quitter même un bon poste pour un mauvais, sans autre motif qu'une inquiétude naturelle dont ils ne peuvent pas pénétrer la cause. Ils s'entremettront ardemment dans la plantation quand ils la verront avancée; on leur accordera quelque changement insignifiant pour les amadouer, et ils figureront pendant quelque temps dans ce travail avec le restant des coopérateurs précédents.

Viendront ensuite les *caméléons ou protées*, sorte d'ambigus très-nombreux en civilisation, gens qui s'engagent dans une affaire quand ils la voient en bon train. Ils ne voudront pas paraître insouciants pour l'entreprise parvenue aux deux tiers, et

opineront à y coopérer sans attendre la fin. Leur intervention avancera d'autant le travail qui, dès lors, approchera de son terme.

Ce sera le moment d'engager les *finiteurs*, gens qui se passionnent pour un ouvrage quand ils le voient presque achevé. Jamais il n'obtient leur suffrage au début ; ils crient à l'impossible, au ridicule, se répandent en diatribes contre l'autorité qui fait une amélioration, traitent de fou le propriétaire qui construit, dessèche, innove en industrie.

Mais lorsque l'ouvrage en est aux trois quarts, on voit ces aristarques changer de ton, se déclarer prôneurs de ce qu'ils ont tant décrié, prétendre, *comme la mouche du coche*, qu'ils ont aidé l'entreprise ; on les voit souvent prôner cet ouvrage à ceux même qu'ils ont indécemment raillés pour l'avoir soutenu dans le principe. Ils ne s'aperçoivent pas de leur inconséquence, entraînés par la passion qui ne germe chez eux qu'au dénouement de l'affaire. C'est en France que ce caractère est le plus commun ; aussi les Français revendiquent-ils, après coup, toutes les nouveautés qu'ils ont raillées à l'apparition.

Les Français ne manqueront pas de se montrer en *finiteurs* sur la fondation de l'harmonie ou Attraction industrielle. Ils ont débuté par diffamer l'invention et l'auteur ; plus tard ils railleront les actionnaires fondateurs, puis ils commenceront à se raviser, lorsqu'ils verront s'avancer les dispositions du canton d'épreuve. Enfin, au moment de l'installation, ils rachèteront les actions au triple et au quadruple; ils prouveront que ce sont eux qui ont protégé l'auteur, qu'ils ont admiré, encouragé sa découverte. Et comme les extrêmes se touchent, les Français sont grands *initiateurs* sur les choses connues ; aucun peuple n'est plus enclin à tout commencer sans rien finir, changer de plan sur un travail à moitié fait. On ne voit jamais chez eux un fils achever sur le plan du père, ni un architecte continuer sur le plan de son prédécesseur : les Français sont *ambiants*, ne pouvant se tenir fixément à un goût, à une opinion, passant brusquement d'un extrême à l'autre et amalgamant les contraires. Ils étaient, il y a un demi-siècle, pleins de mépris pour le commerce, ils en sont aujourd'hui plats adulateurs; ils se vantaient de loyauté, et maintenant ils sont dans le commerce, aussi faux que les Juifs et les Chinois.

Bref, on voit affluer chez eux tous les caractères d'ambigu que je viens de décrire. L'ambigu, en tous genres, est le caractère

national chez les Français; et quand les harmoniens, écrivant l'histoire de la civilisation, classeront les peuples par échelles de caractères, le Français y figurera comme type de l'ambigu et non de la loyauté.

On peut entrevoir ici que nos goûts les plus critiqués par la morale, seront utilisés et deviendront vertus précieuses en régime sociétaire. Les civilisés ne cessent de se railler l'un l'autre sur tel goût bizarre; en réponse à cette critique, je viens de décrire un ouvrage des plus pénibles, des plus rebutants, effectué passionnément par le concours de tous ces caractères ambigus.

Plus on avancera dans l'examen du mécanisme des Séries passionnées, plus on se convaincra qu'il existe surabondance de moyens pour attirer à l'industrie les masses comme les individus; que nos penchants, nos instincts, nos caractères même les plus bizarres, seront bons tels que Dieu les a faits, sauf à les employer en Séries passionnées; que le règne du mal ne provient aucunement des passions, mais du régime civilisé qui les emploie en exercice morcelé ou familial, d'où naissent autant de calamités que le régime divin aurait produit de bienfaits.

Résumant sur le sujet de ce chapitre, je pourrais indiquer beaucoup d'autres voies d'initiative en Attraction industrielle; mais il suffit de ces quatre :

Exercice parcellaire,	Domesticité indirecte,
Intrigue de contact,	Emplois d'ambigu (III, 135),

pour prouver que le monde social est hors des voies de la nature quand il distribue l'industrie par familles, méthode où la fourberie des relations, la longueur des séances, la saleté des ateliers, la complication des travaux, l'ingratitude des fonctions subalternes, l'injustice et l'égoïsme des maîtres, la grossièreté des coopérateurs, tout concourt à transformer l'industrie en supplice, et, qui pis est, à réduire le produit au quart de ce qu'il serait en régime sociétaire. L'état civilisé est donc l'antipode de la destinée, *le monde à rebours*, L'ENFER SOCIAL : il faut être frappé de la cataracte philosophique pour ne pas reconnaître cet égarement de la raison.

CHAPITRE XXVI.

Engrenage des Séries par la gastronomie cabalistique.

Dans le cours des sections précédentes et de la Préface, on a pu badiner sur une thèse plusieurs fois répétée et risible au premier abord; c'est (224) ***qu'en régime sociétaire la gourmandise est source de sagesse, de lumières et d'accords sociaux.*** Je puis donner sur cette étrange thèse les preuves les plus régulières.

Aucune passion n'a été plus mal envisagée que la gourmandise. Peut-on présumer que Dieu considère comme vice la passion à laquelle il a donné le plus d'empire ? (car il n'en est point de plus généralement dominante sur le peuple.) D'autres passions, l'amour, l'ambition, exercent sur les âges adulte et viril beaucoup plus d'influence; mais la gourmandise ne perd jamais son empire sur les divers âges : elle est la plus permanente, la seule qui règne depuis le berceau jusqu'au terme de la vie. Déjà très-puissante sur la classe polie, elle règne en souveraine sur le peuple et sur les enfants, qu'on voit partout esclaves de la gueule. On voit le soldat faire des révolutions pour qui veut l'enivrer; et le sauvage, si dédaigneux pour les civilisés, s'associer à leur industrie moyennant un flacon d'eau-de-vie, leur vendre au besoin sa femme et sa fille pour quelques bouteilles de liqueurs fortes.

Dieu aurait-il asservi si impérieusement les humains à cette passion, s'il ne lui eût assigné un rôle éminent dans le mécanisme auquel il nous destine ? Et si ce mécanisme est celui de l'Attraction industrielle, ne doit-elle pas se lier intimément avec l'attraction gastronomique dite gourmandise ? En effet, c'est la gourmandise qui doit former le lien général des Séries industrielles, être l'âme de leurs intrigues émulatives.

Dans l'état civilisé la gourmandise ne se lie pas à l'industrie, parce que le producteur ***manouvrier*** ne goûte pas des denrées exquises qu'il a cultivées ou manufacturées. Cette passion devient donc parmi nous l'attribut des oisifs; et par cela seul elle serait vicieuse, si elle ne l'était déjà par les dépenses et les excès qu'elle occasionne.

Dans l'état sociétaire la gourmandise joue un rôle tout opposé:

elle n'est plus récompense de l'oisiveté, mais de l'industrie; car le plus pauvre cultivateur y participe à la consommation des denrées précieuses. D'ailleurs elle n'influera que pour préserver des excès à force de variété, et stimuler au travail en alliant les intrigues de consommation avec celles de production, préparation et distribution (263). La production étant la plus importante des quatre, posons d'abord le principe qui doit la diriger; c'est la généralisation de la gourmandise. En effet :

Si on pouvait élever tout le genre humain aux raffinements gastronomiques, même sur les mets les plus communs, tels que choux et raves, et donner à chacun une aisance qui lui permît de refuser tout comestible médiocre en qualité ou en accommodage, il arriverait que chaque pays cultivé serait, au bout de quelques années, couvert de productions exquises; car (94) on n'aurait aucun placement des médiocres, telles que melons amers, pêches amères, que donnent certains terroirs où l'on ne cultiverait ni le melon ni la pêche : tout canton se fixerait aux productions que son sol peut élever à la perfection; il rapporterait des terres sur les lieux qui donnent de mauvaises qualités, ou bien il mettrait le local en forêt, en prairie artificielle ou autre emploi qui pût donner un produit de bonne qualité. Ce n'est pas que les Séries passionnées ne consomment du commun en comestibles et en étoffes; mais elles veulent, même dans les choses communes, telles que les fèves et le gros drap, une qualité aussi parfaite que possible, conformément aux proportions que la nature a établies en attraction manufacturière (voyez 152).

Le principe d'où il faut partir, *est qu'on arriverait à une perfection générale de l'industrie, par exigence et raffinement universel des consommateurs, sur les comestibles et vêtements, sur le mobilier et les plaisirs*. Ce principe est reconnu par les moralistes mêmes; car on voit les CLASSIQUES tonner contre le mauvais goût du public, adonné aux mélodrames et aux monstruosités que dédaignerait une société d'un goût épuré.

Sur ce point comme sur tout autre, la morale est en contradiction avec elle-même, car elle nous veut raffinés sur la littérature et les arts; puis elle nous veut grossiers sur la branche essentielle du système social, celle des subsistances qui sont la partie de relations (139 et 224) où doit germer l'Attraction industrielle, pour se répandre de là dans toutes les autres branches. Ainsi les moralistes, toujours malencontreux en théorie comme en pratique,

ont appliqué le principe de perfectionnement, ou nécessité de goût raffiné, au dernier objet auquel on devait l'appliquer, aux beaux arts; et je les place au dernier échelon en politique sociale, parce que le raffinement qu'on y a introduit tombe dans double vice :

1° Il pervertit les arts mêmes qui, par spéculation mercantile, s'engagent de plus en plus dans les faux brillants, le romantique outré, les écarts de toute espèce; dépravation qui se communique au génie adonné plus que jamais à l'esprit de système, et au dédain de la nature ou attraction.

2° Si le raffinement règne plus ou moins dans les arts, il y est limité, il ne se répand point dans les relations primordiales, celles de consommation et préparation, d'où il se communiquerait à la production (139 et 224). Ainsi la marche du bon goût ou raffinement est tout-à-fait faussée ou neutralisée par cette bévue morale qui veut le limiter aux arts avant de l'introduire en gastronomie, d'où il se répandrait partout, sauf emploi des Séries passionnées.

A l'appui de ce double grief, observons que Paris, qui est le foyer des beaux arts, est aussi le foyer du mauvais goût en gastronomie. Les Parisiens consomment indifféremment le bon ou le mauvais (1); c'est une fourmilière de huit cent mille philosophes

---

(1) L'assertion peut sembler injurieuse aux Parisiens, je vais l'appuyer de faits décisifs.

Depuis 1826, les boulangers et pâtissiers de Paris ne font cuire qu'à demi toutes leurs pâtes. Paris était donc bien ignare en gastronomie, au temps où l'on faisait cuire en plein le pain et la pâtisserie! Ce temps pourtant, celui des Grimod et des Berchoux qui se trouvent coupables de *gastro-ânerie*, si la mode actuelle est conforme aux saines doctrines. Faut-il dire le secret de cette monstruosité? C'est que les pâtes à demi cuites conservent plus d'eau, sont plus lourdes et se maintiennent mieux en cas de mévente. Cette demi-cuisson sert l'intérêt des marchands, mais non pas celui des consommateurs. Si les Parisiens n'étaient pas vandales en gastronomie, on aurait vu la grande majorité d'entre eux s'élever contre cette impertinence mercantile, et exiger une cuisson suffisante; mais on leur fait croire que c'est le bon genre, *le genre anglais qui vient de l'anglais.*

En 1797, on les habitua aussi, par mode anglaise, à manger de la viande à demie crue, avec fourchettes courbées à rebours et presque impossibles à manier. C'est encore l'anglomanie qui les a habitués à proscrire au déjeuné les bons mets de leurs pays, et les remplacer par une vilenie qu'on appelle thé, drogue dont les anglais s'accomodent forcément, parce qu'ils n'ont ni bon vin, ni bons fruits, à moins d'énorme dépense. Ils sont réduits au thé, comme les malades, et au beurre, comme les petits enfans à qui une mère pauvre donne une rôtie de beurre.

qui ne se nourrissent que pour modérer leurs passions et favoriser l'astuce des marchands par une servile résignation à toutes les fraudes, à tous les poisons qu'il plaît au commerce d'inventer.

Un autre genre de dépravation particulier à la France, et qui est encore d'origine parisienne, c'est le dédain du sexe féminin pour la gastronomie, dédain qui va croissant. Ce sera un très-grand vice au début de l'harmonie ; car on ne peut pas se passionner vivement pour les cultures, épouser avec ardeur les intrigues des séries agricoles, si on ne se passionne pas en gastronomie, voie initiale d'Attraction industrielle. Des prédicants de morale et de bon ton persuadent aux dames françaises que la gourmandise est une passion de mauvais genre ; il faudra qu'elles changent de thème en harmonie, qu'elles s'élèvent au raffinement cabalistique, au moins sur les dix passions permises par les coutumes civilisées. Le sexe féminin est moins vicié en Allemagne, il s'y livre plus franchement à la gourmandise, même sur les vins, que le beau sexe français tient à honneur de mépriser.

Tous ces goûts de modération ne sont que travestissement de la nature : elle a ménagé, en comestibles solides ou liquides, un assortiment propre à passionner les trois sexes ; et de plus un engrenage de goûts, engageant dans les goûts mâles un huitième de femmes, et dans les goûts féminins un huitième d'hommes. Cet

---

Peut-on nommer gastronomes des êtres sans goût prononcé, dociles à toutes les sottes idées que leur suggère la mode, l'astuce mercantile ? Témoin la vogue de la colle rance nommée *vermichelli*, qui est devenu soupe générale à Paris, parce qu'elle fait gagner l'épicier et épargne du temps à la cuisinière. Voilà le savoir des parisiens en gastronomie, la docilité à tout fripon qui veut les duper ; aussi ne voit-on nulle part tant de falsifications des liquides, vin, vinaigre, liqueurs, bière, lait, huile, sucre, etc. : leurs viandes sont échauffées et infectées par les courses forcées de l'animal à qui le marchand veut faire sauter une étape ; leurs herbages sont imprégnés du parfum de certaine denrée dont on fume les jardins de la banlieue ; ils ont quelque bons fruits parce que le commerce ne peut pas les falsifier comme leurs vins, fabriqués avec bois de teinture, potasse, litharge, lie, esprit 3/6, vin cuit, mélasse, réglisse, miel alun, iris et autres poisons mercantiles dont le pire est le vin de Languedoc St.-Gilles. Du reste, leurs cultivateurs sont ignares au point de gâter la moitié des pommes de terre dès le jour de la récolte : sur vingt paniers pris au marché, vous en trouverez dix immangeables par amertume, aigreur, viscosité. Est-il de nation plus profane, plus vandale en gastronomie ? Un enfant de 5 ans, élevé en harmonie, trouverait cinquante fautes choquantes au diné d'un soi-disant gastronome de Paris. Que dire de leurs autres anglomanies, leur écriture où on ne voit que des u, uuuuuuuuuu ?...

engrenage existe quoique déguisé. Je connais une demoiselle de neuf ans qui aime beaucoup l'ail et mange des gousses d'ail avec avidité. Sans doute à quinze ans elle se sevrera de ce régal; mais il prouve qu'en dépit des arrêts de la mode, les femmes sont pourvues, en proportion convenable, de tous les goûts nécessaires à l'engrenage des Séries passionnées, selon les règles posées en 1re section.

Il faudra donc développer ces goûts dans la phalange d'essai, faire éclore chez les femmes leurs penchants naturels souvent fort opposés au bon ton. Ce sera d'abord sur la gastronomie qu'il faudra les rappeler à la nature, si l'on veut atteindre sans délai à l'engrenage des séries industrielles et à l'équilibre des passions. Une jeune fille aime l'ail en dépit des plaisants; spéculez sur ce goût pour un engrenage double, il peut opérer :

1° L'alliage des sexes dans une série; car la série qui cultivera les légumes bulbeux, oignon, ail, échalotte, porreau, ciboule, sera communément masculine. Il faut, par engrenage, y introduire au moins 1/8 de femmes; et c'est dans le bas âge qu'il faut les chercher, car ce n'est guère à seize ans que les filles prennent goût à l'ail.

2° L'alliage des travaux chez l'individu. Telle jeune fille aime l'ail et n'aime pas étudier la grammaire. Ses parents voudront qu'elle renonce à l'ail et qu'elle s'adonne à l'étude; c'est doublement contrarier son naturel; cherchez plutôt à le développer en double sens. Après l'avoir mise en liaison cabalistique à table et au jardin avec les amateurs de l'ail, présentez-lui l'Ode en l'honneur de l'ail, par M. Marcellus : elle s'empressera de la lire, si elle est vivement piquée contre les détracteurs de l'ail. Profitez de cette lecture pour l'initier superficiellement à la poésie lyrique, aux distinctions de strophes et de vers libres; peut-être se passionnera-t-elle pour la poésie avant la grammaire, et l'une conduira bientôt à l'étude de l'autre. Ainsi l'enseignement sociétaire combine l'esprit cabalistique et les penchants bizarres pour éveiller chez un enfant le goût des études, et le conduire indirectement à celle qu'il aurait repoussée obstinément sans le concours de quelques stimulants d'intrigue.

J'insiste sur le principe de rattacher toutes ces intrigues à la gourmandise, qui est pour les enfants la voie naturelle d'initiative et d'engrenage en industrie. Sans doute il est d'autres ressorts à mettre en jeu, mais celui-là est au premier rang chez l'enfance.

La phalange d'essai, en méconnaissant ce principe, s'engagerait dans la fausse route : elle n'avancerait qu'à pas de tortue; et, pour peu qu'elle commît une autre faute grave, elle échouerait.

CHAPITRE XXVII.

De la Gastrosophie ou sagesse des Séries gastronomiques.

Nos soi-disant gastronomes, tant écrivains que praticiens, ne sont point du tout à la hauteur du sujet; ils le ravalent en le traitant sur le ton plaisant. Il est vrai qu'en civilisation la gastronomie ne peut jouer qu'un rôle très-subalterne, et plus voisin de la débauche que de la sagesse; mais en harmonie elle sera révérée comme ressort principal d'équilibre des passions.

Le sens du goût est un char à 4 roues, qui sont :

1 la GASTRONOMIE,	3 la CONSERVE,
2 la CUISINE,	4 la CULTURE.

La combinaison de ces quatre fonctions, exercées en Séries passionnées, engendre la GASTROSOPHIE ou sagesse hygiénique, hygiène graduée, appliquée aux échelles de tempéraments qui ne sont pas connues de la médecine civilisée (voyez la note tome IV 407).

Conformément à sa propriété de *monde à rebours*, la civilisation marche à contre-sens dans cette carrière; elle veut commencer par où il faudrait finir. Tout père approuverait fort que son fils et sa fille excellassent dans les 3e et 4e branches, *culture* et *conserve;* on veut même que les jeunes filles s'exercent à la 2e branche qui est la *cuisine* : ainsi on admet les 3 branches de science qui ne peuvent pas créer l'Attraction industrielle, et on proscrit la 1re branche, la *gastronomie*, d'où naîtrait la passion pour les 3 autres. Cette gaucherie est encore une des prouesses de la morale tendant à nous rendre ennemis de nos sens, et amis du commerce qui ne travaille qu'à provoquer les abus du plaisir sensuel.

D'autre part, des écrivains scandaleux donnent des leçons de gourmandise à nos Lucullus, qui ont bien assez des lumières de leurs cuisiniers, sans que la poésie et la rhétorique viennent leur

prêter appui. Cette prostitution littéraire compromet la gastronomie, comme les billevesées de la secte Owen compromettent l'association.

La gastronomie ne deviendra science honorable, que lorsqu'elle saura pourvoir aux besoins de tous ; or il est de fait que la multitude, loin de faire des progrès vers la bonne chère, est de plus en plus mal nourrie. Elle est privée même des comestibles salubres et nécessaires : on voit dans Paris 3 à 4000 gastrolâtres se goberger au mieux ; mais on voit à côté d'eux 3 à 400,000 plébéiens qui n'ont pas même de la soupe naturelle : on leur fait maintenant un simulacre de bouillon avec des ingrédients qui sentent le lard rance, la chandelle et l'eau croupie. L'esprit de commerce va croissant, et ses fourberies accablent de plus en plus les classes inférieures.

La gastronomie ne sera louable qu'à deux conditions : 1° lorsqu'elle sera appliquée *directement* aux fonctions productives, *engrenée*, *mariée* avec le travail de culture et préparation, entraînant le gastronome à cultiver et cuisiner ; 2° lorsqu'elle coopérera au bien-être de la multitude ouvrière, et qu'elle fera participer le peuple à ces raffinements de bonne chère que la civilisation réserve aux oisifs.

Pour atteindre ce but, il faut engrener les fonctions du goût, les rallier toutes à la plus attrayante des quatre qui est la gourmandise. On est assuré que celle-là ne sera pas abandonnée, qu'elle sera toujours attrayante ; il faut donc la choisir pour base de l'édifice, si l'on veut qu'il soit régulier et durable.

Nos philosophes posent en principes que *tout est lié dans le système de la nature*, mais rien n'est lié passionnément dans notre système industriel : l'industrie doit former ses liens par les Séries gastronomiques ; elles conduisent, par passion, des débats de la table aux fonctions de cuisine et de conserve, puis aux cultures, enfin à la formation des échelles de tempérament et des préparations culinaires adaptées au régime sanitaire de chaque échelle. On s'efforcera donc en harmonie d'enrôler de bonne heure chaque individu aux 4 fonctions précitées, afin qu'il ne se borne pas au rôle ignoble de *gastrolâtre*, déshonneur de nos Apicius dont tout le savoir se réduit à jouer des mâchoires, sans aptitude à agir dans les 3 autres fonctions du goût.

Aucune passion n'a plus d'influence que celle du goût, pour opérer l'engrenage des fonctions. J'ai donné, chap. XXVI, un exemple

tiré de l'ail, où je suppose la personne entraînée à l'étude de la poésie par cabale pour le soutien de son goût, et par enthousiasme pour la branche de littérature qui l'a prôné (Essor de la Cabaliste et de la Composite). Si l'on veut spéculer de la sorte sur les manies gastronomiques de chaque enfant, appliquées à des Séries passionnées, on trouvera dans cette seule branche de fantaisies des moyens de passionner l'enfant pour les diverses branches d'étude, et de même les pères et mères; car il faudra au début de l'harmonie faire l'éducation des pères, comme celle des enfants. Je ne saurais donc assez rappeler la nécessité de spéculer avant tout sur la gastronomie, comme semaille d'attraction plus efficace que toute autre, et moyen le plus prompt d'aller au but: engrener passionnément les fonctions, entraîner de l'une à l'autre par les stimulants de cabale et d'enthousiasme, enfin établir ces liens généraux que rêve la philosophie, sans savoir en former aucun, surtout dans l'enseignement qu'elle ne sait allier ni avec le plaisir, ni avec la pratique de l'agriculture.

Une fâcheuse lacune en ce genre est de n'avoir pas su lier la médecine avec le plaisir, et surtout avec celui du goût. Chaque année voit éclore de nombreux systèmes en médecine, dont pas un, excepté celui de la médecine du cœur, n'a cherché à sortir de l'ornière. Une carrière bien neuve, mais peu fructueuse pour la faculté, serait la *médecine du goût*, la théorie des antidotes agréables à administrer dans chaque maladie. On a vu des cures opérées par des confitures, des raisins, des pommes reinettes, de bons vins; j'ai vu une fièvre coupée et dissipée par un petit verre de vieille eau-de-vie. Le peuple a contre le rhume un remède agréable, une bouteille de vin vieux, chaud et sucré, et le sommeil à la suite. Cette médecine sera une branche de la science dite gastrosophie hygiénique, méthode préservative et curative à la fois; car elle préviendra tous les excès de table, par l'affluence, la variété de bons comestibles, par la rapide succession de plaisirs faisant diversion à celui de la table.

C'est pour nous amener dès le bas âge à ce régime, que la nature donne aux enfants la gloutonnerie pour passion dominante. Ils sont, dit-on, de petits gourmands, rien n'est plus faux; ils ne sont pas gourmands, mais seulement *gloutons*, *goinfres*, *goulus*. Ils mangent avec avidité des fruits verts et autres vilenies; s'ils étaient gourmands, connaisseurs, ils renverraient ces aliments grossiers aux pourceaux. Leur gloutonnerie est un germe qu'il faut

amener à la gourmandise, à la gastronomie raisonnée et appliquée aux 3 autres fonctions du goût.

On observe partout que la classe la plus réservée à table, est celle des cuisiniers ; ils sont juges sévères, dissertant bien sur les mets, sans en faire aucun excès ; ils sont proportionnément la plus sobre des classes qui ont la bonne chère à discrétion. Le meilleur préservatif des abus de la table, serait donc, pour les enfants comme pour les pères, un ordre de choses où ils deviendraient tous cuisiniers et gourmands raffinés, alliant la gastronomie avec les 3 fonctions de cuisine, conserve, culture, et avec l'hygiène graduée selon les échelles de tempérament.

Et comme cette méthode gastrosophique est celle qui rencontrera le plus d'opposants parmi une société d'actionnaires ; comme on verra les uns, par préjugé de morale, et les autres par économie mal entendue, opiner contre la provocation ou tolérance de gourmandise, je dois les prévenir fortement contre cette erreur qui est l'écueil le plus à craindre en épreuve sociétaire.

On s'étonnera que j'attribue une si haute influence à l'emploi de la gastronomie, et que j'en fasse la condition *sine quâ non* de succès d'une phalange d'épreuve, condition qui n'est pas imposée dans le *Traité* de 1822.

Cette opinion est le résultat d'une étude approfondie sur la dose d'influence qu'aura chacune des 12 passions, pour faire éclore et engrener les attractions industrielles dans le canton d'épreuve, contrarié par de nombreuses lacunes d'attraction (IV, 575). Essayons, pièce à pièce, la revue de ces doses d'influence.

Ambition : elle fournira en émulation industrielle des ressorts nombreux et brillants, mais non pas au début ; par exemple : l'échelle de sceptres citée 231, sera un stimulant magnifique, mais qui ne s'établira qu'après la pleine fondation par toute la terre. Voilà donc un levier dont l'emploi est différé de 4 à 5 ans ; or il faut des ressorts qu'on puisse mettre en usage dès la 1re quinzaine ; et pour effectuer ce prompt service, la gastronomie sera le moyen le plus applicable à toutes les classes. L'ambition fournira au début 4 aiguillons très-notables, savoir : la perspective des récompenses de fondation, le bénéfice sur les curieux payants, les minuties honorifiques (Mondor 246), et les cabales émulatives ; mais pour créer *subitement* les attractions industrielles, et engrener cabalistiquement ces attractions, aucun moyen n'équivaudra à la *gastronomie appliquée*.

Amour : il fournira des stimulants d'industrie si puissants, si efficaces, qu'à l'époque de formation des séries amoureuses, organisation des libertés et contre-poids en amour, on verra, en moins de deux ans, le produit accru de moitié. J'ai dit que ce produit sera quadruple du nôtre au début, il serait sextuple en cas de liberté d'amour *équilibrée*. Mais on a vu (244) que le libre exercice de cette passion sera renvoyé à un demi-siècle ; il restera jusque-là au rang des crimes : ce n'est donc pas un objet de spéculation pour emploi subit, comme le sera la gastronomie qui n'a rien de criminel, même aux yeux de ses antagonistes ; car on voit tel prédicateur, à la suite d'un beau sermon contre la gourmandise, figurer très-bien à une bonne table. D'ailleurs cette passion cessera d'être vice quand elle sera équilibrée, prévenant tout excès, et de plus hygiénique, faisant coopérer le plaisir au soutien de la santé.

Paternité : ses emplois en Attraction industrielle ne commenceront guères qu'au bout d'un siècle, sauf exceptions ; car au bout de dix ans, on en verra germer une branche, celle des *adoptions industrielles* : d'autres branches, comme les adoptions sympathiques, l'échelle d'amour paternel, seront différées plus long-temps encore ; tout cela est fort loin de remplir la condition d'emploi subit, applicable à toutes les classes.

Amitié : on en tirera un grand secours ; mais le moyen de la développer en peu de temps, sera l'emploi des échelles et des cabales gastronomiques. Rien ne forme des liens si prompts que les affinités de goût sur tels mets, telle préparation, surtout s'il s'agit d'un goût bizarre, ambigu et raillé par la majorité. C'est donc favoriser l'amitié, que d'employer la gastronomie en mécanisme sociale. Il eût été plus noble d'attribuer à l'amitié ce système des engrenages d'Attraction industrielle que je fais reposer sur le sens du goût ; mais si je donnais ici la priorité à l'amitié, ce serait placer l'effet en 1re ligne et la cause en 2e. Je me garderai de cette erreur.

Jugeons plus régulièrement nos sens ; n'ayons pas honte de leur influence quand elle conduit au bien, à l'industrie, et aux accords sociaux. Dieu ne veut pas déshonorer, mais utiliser la matière, en façonnant les sens aux convenances de l'âme, et en leur donnant une initiative (222), comme nous la donnons aux serviteurs qui préparent les voies pour le maître, avant son arrivée. C'est ainsi qu'on doit envisager l'initiative que je donne à

la gastronomie, employée comme voie des premiers liens d'amitié entre les groupes industriels qu'assemble une affinité de goûts sur la consommation, la préparation et la culture de chaque espèce ou variété.

Je n'examine pas quelles ressources fourniront les 3 Passions mécanisantes, pour l'engrenage des fonctions industrielles; toutes trois agissant sur les neuf autres, il suffit d'analyser les forces de chacune des 9 au début. J'ai évalué l'influence des 4 affectueuses, comparativement à celle du sens du goût; estimons celle des 4 autres sens dans une phalange débutante.

Tact, vue, ouie, odorat : traitons-en cumulativement.

Aucun des quatre n'aura d'influence notable sur les paysans et ouvriers qui formeront la grande majorité d'une phalange d'essai, et qui auront reçu la grossière éducation populaire. Il faudra dans les débuts de l'harmonie, se contenter de ces brutes à figure humaine que forme la civilisation, de ces épais Limousins et Bas-Bretons qui n'auront jamais de commerce avec les muses. Indifférents sur les raffinements de la vue, de l'ouie, de l'odorat et du tact, ils ne convoitent que les jouissances du goût et le bénéfice pécuniaire : un fumier bien gras, bien fécondant a plus de charme pour eux que les fleurs du printemps qui ne donnent aucun profit. Le plus beau site, à leurs yeux, ne vaut pas un bon diné; ils vous dispenseront des beaux arts, pourvu que la table soit bien servie.

Laissez donc éteindre cette génération brute qu'a formée la civilisation perfectible; attendez quinze ans ou dix, avant d'essayer, en système général, l'empire des 4 sens nommés tact, vue, ouie, odorat. Jusque là on en tirera parti, autant que possible, chez les individus susceptibles de ce genre de raffinement; mais à coup sûr ils seront en petit nombre, tandis que les gastrolâtres seront en immense majortié *dans les 3 classes*. Il faut donc, en début, spéculer sur les moyens de circonstance, et non sur des perfections futures. Sous ce rapport, c'est la gastronomie qui méritera toute l'attention des fondateurs; elle sera le *germe provisoire* des accords sociaux, jusqu'à ce quilon puisse opérer sur une génération moins faussée, moins grossière, et applicable à l'exercice cumulatif des 12 passions. Nos lois n'en tolèrent que 10, excluant l'amour et la paternité libres (les 2 affectives mineures; car la civilisation est hongrée en essor mineur).

A côté de la passion la plus puissante pour former les engre-

nages industriels, il convient de signaler la passion entachée des propriétés contraires, celle qui tend à rompre les liens et qui, par cette raison, est chérie des moralistes : c'est l'esprit de famille ou paternité, source de tous les désordres sociaux. Un aperçu de ses vices est nécessaire dans la notice des engrenages industriels, dont elle est l'obstacle principal.

CHAPITRE XXVIII.

Du germe de discorde générale ou lien de famille en mode simple.

En traitant des germes d'accords sociétaires, qui occuperont toute la 4e section, il est nécessaire de définir celui de discorde générale, germe bien inconnu : c'est le lien de famille tant prôné par les moralistes. Le monde civilisé est si fortement prévenu en faveur du lien de famille que, pour le désabuser, il faut placer les preuves avant la théorie, et renvoyer les principes à la fin du chapitre. Examinons les vices les plus saillants de l'industrie familiale, *société la plus petite possible* et, par suite, la plus opposée aux vues de Dieu, à l'économie, aux liens.

1° L'*instabilité* : rien n'est stable dans notre industrie : la mort accidentelle du chef de famille peut d'un jour à l'autre désorganiser toutes ses entreprises ; les partages d'hoirie, les disparates de caractère du père au fils, l'inégalité de connaissances, vingt autres causes bouleverseront tout l'ouvrage du père. Ses plantations seront abandonnées, morcelées, dégradées ; ses ateliers tomberont en désordre, sa bibliothèque ira au bouquiniste et ses tableaux au fripier. Le contraire a lieu dans une corporation civile ou religieuse : tout y est maintenu et perfectionné, l'inconstance ou la mort d'un individu ne troublent en rien les dispositions industrielles.

2° La *contrariété en progéniture* : un homme industrieux voudrait au moins un fils pour le remplacer et suivre ses travaux ; le sort ne lui donne que des filles en mariage, et il n'a de garçons que des illégitimes, proscrits par la loi ; son nom s'éteindra. Il trouverait en industrie des continuateurs passionnés, mais dans des classes disparates par la fortune et les conditions. D'autres fois ses enfants refusent de le seconder, ou bien ils en sont

incapables. Souvent c'est la surabondance d'enfants, la dépense d'éducation qui paralyse les entreprises du père ; son travail ingrat ne peut suffire à les élever et les établir ; et, pour prix de tant de fatigues, il en voit plusieurs désirer sa mort, par impatience de jouir de l'héritage.

3° *Disgrâces conjugales* et *domestiques* : c'est un sujet si étendu, qu'il convient de le franchir (voyez III, 69 et 96). L'homme industrieux sera rebuté par l'inconduite d'une épouse ou de quelques enfants, par les grivelages des coopérateurs, les calomnies et les procès des envieux, par la perte d'un enfant sur qui reposaient toutes ses espérances. L'on voit des pères et mères civilisés tomber dans le délire à la perte d'un enfant préféré ; ils n'ont aucun contre-poids à opposer à cette disgrâce, ni à tant d'autres. C'est donc un trébuchet que cet état de famille ; c'est la boîte de Pandore. Comment présumer que Dieu ait voulu fonder l'industrie sur un état si critique pour ceux qui la dirigent, et plus encore pour les subalternes qui l'exécutent.

4° *Piége industriel* : La politique et la morale ne sachant pas créer l'Attraction industrielle, ont recours à la ruse : elles vantent les charmes du mariage sans fortune, et disposent tout le système social de manière à forcer le pauvre au mariage, afin que la surcharge d'enfants le force à travailler pour nourrir de petits affamés. Aussi tous les pères de la classe pauvre, les 7/8 des pères, s'écrient-ils : dans quelle galère je me suis fourré ! Ce piége est le but secret des moralistes dans leurs éloges du doux mariage ; ils y poussent le peuple, afin d'avoir abondance de conscrits et d'ouvriers faméliques travaillant à vil prix, pour enrichir quelques chefs.

5° *Répugnance cumulative de l'industrie* : La répugnance est déjà bien forte chez l'enfant : il ne travaillerait pas sans la crainte des châtiments ; mais ce désordre s'accroît par l'avénement en puberté ; l'amour (243) vient ajouter au dégoût pour l'industrie, le goût pour la dépense et pour les fréquentations contraires aux vues du père et à l'harmonie de la famille. Ce nouveau ressort, qui intervient à l'âge de 15 ans, devrait améliorer le mécanisme industriel ; car lorsqu'on ajoute une pièce à une mécanique, c'est pour en perfectionner le jeu. L'amour, chez les harmoniens, renforcera l'Attraction industrielle par double voie ; par le charme nouveau que trouvera l'adolescent dans les réunions des deux sexes, aux ateliers, étables, etc., et par l'initia-

tion à la plus gracieuse des sciences, l'ANALOGIE, dont on ne peut pas donner connaissance aux impubères. Cette science, très-séduisante, excitera chez les adultes une frénésie studieuse qui ne s'amortira qu'au bout d'une vingtaine d'années, lorsqu'ils connaîtront l'ensemble des règnes et des cent mille emblèmes de passions représentées dans les produits des différents règnes. Au lieu de ces 2 stimulants à l'industrie et à l'étude, les amours civilisés n'engendrent que les 2 vices opposés, et deviennent le tourment des pères, obligés de surveiller sans cesse, fournir à des frais de parure, de dot, et souvent à des dettes et autres écarts de la jeunesse. Il est donc certain que l'état conjugal est pour les pères un sentier de ronces, sauf rares exceptions dans les ménages riches; et que l'amour ne naît chez les adultes, que pour les dépraver.

Passons de ces indices à l'analyse régulière du mal. J'observe que l'état conjugal, base de notre système social, est la plus petite combinaison possible; on ne saurait en imaginer de moindre que celle d'un couple conjugal. Si pourtant Dieu, comme nous avons lieu de le présumer, veut former les plus grandes combinaisons sociétaires, et établir la plus grande liberté possible, il en résulte que le germe du mal, l'état le plus opposé aux vues de Dieu, se trouve dans la plus petite et la moins libre des réunions: c'est le régime conjugal exclusif d'où naît le lien de famille SIMPLE, limité à une seule branche, lien homogène avec la civilisation, parce qu'elle est la plus discordante des sociétés.

Le germe du mal doit nécessairement résider dans l'une des 12 passions: ce ne peut être que dans celle qui établit les dispositions les plus opposées aux vues de Dieu. Il est évident, par le mécanisme de l'univers, que Dieu veut *liberté et combinaison de l'ensemble*, selon des lois de justice géométrique; et nous adoptons un ordre familial où tout n'est qu'arbitraire, fausseté, injustice, désunion, oppression, contrariété des intérêts collectifs et individuels de chaque ménage (33).

Autre vice radical dans le groupe de famille : il n'est point libre et les trois autres le sont; l'on peut à volonté changer d'amis, de maîtresses, d'associés en intérêt; mais on ne peut rien changer au lien du sang: il est perpétuel, opposé au libre choix. C'est un vice qu'on n'a pas songé à remarquer, et qui est si grave, que le régime d'harmonie lui opposera beaucoup de contre-poids

absorbants, entre autres les adoptions industrielles et participations d'hoirie.

Ces indices vont nous servir à expliquer le règne du mal : de tout temps il a dominé, son empire s'est même accru de nos jours, par le triomphe de l'esprit mercantile qui a rendu les civilisés plus vils et plus faux qu'ils ne l'avaient été dès l'origine. Sur ce, les sophistes mettent en problème si l'homme est vicieux de sa nature, et la plupart opinent affirmativement : c'est raisonner comme les fatalistes mahométans qui décident que la peste est un mal inévitable, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine d'établir des quarantaines sanitaires. Nos philosophes donnent dans le même travers : pour se dispenser de trouver le remède du mal, ils le déclarent destin inévitable; et pourtant ils publient des milliers de systèmes curatifs qui doivent perfectibiliser la civilisation par l'amour du commerce, et autres visions qu'ils donnent pour torrents de lumières et oracles de l'auguste vérité. Le moyen le plus sûr d'embrouiller une question ou une affaire, est d'y entremettre les beaux esprits. Jamais les chenilles n'ont tant pullulé dans certains cantons de la France, que depuis qu'elle a créé trois cents académies d'agriculture.

Les lois du mouvement universel démontreront que le mal, ou *ordre faux*, intervient pour un huitième dans le mécanisme de l'univers; que son règne embrasse le huitième des temps, des lieux et des choses; et comme tout est lié dans le système de la nature, il faut bien que le mal se lie à l'ensemble du système par quelque point où il ait sa racine. Ce point, en affaires sociales, ne peut être que le groupe de famille, assemblage le plus restreint et le plus contraint. Pourrait-on voir la source du mal dans l'un des 3 autres groupes? non; car ils tendent tous trois à la liberté et aux vastes combinaisons, aux liens très-étendus et variables à volonté. La morale même nous vante l'extension de ces liens; car elle veut que notre amitié s'étende philantropiquement à tous les humains transformés en une grande famille de frères, que notre ambition nous ligue aves les amis du commerce, partout le globe. L'amour, de son côté, ne connait pas de bornes, dès qu'on le laisse aller à sa pente naturelle : un homme libre et opulent aura bientôt, comme le sage Salomon, un millier de femmes; et une femme libre voudrait pareil assortiment d'hommes. Cette pluralité d'amours est si naturelle, que jamais on ne voit un sultan, même dans la caducité, se réduire à une

seule femme ; tous conservent leur sérail. L'amour tend donc comme les autres groupes, aux plus vastes combinaisons.

Telle sera la marche du lien de famille, quand on saura et qu'on pourra l'élever du mode simple au mode composé, du mode forcé au mode libre, et procurer à chacun une famille aussi nombreuse que celle du sophi de Perse *Feth-Ali-Schah*. Dans l'âge futur, après 3 ou 4 siècles d'harmonie, chaque vieillard, quoique borné à peu près à deux ou trois enfants directs, aura en collatéraux et adoptifs plus de trois cents enfants, y compris ses petits fils et leurs rameaux. Alors les humains jouiront de tous les charmes de la paternité qu'ils cherchent en vain dans l'état actuel, notamment le charme d'unité d'intérêts, conciliant la cupidité avec les sentiments honorables, et amenant l'héritier à désirer, pour son propre bénéfice, la longévité du donateur (voyez la 10e notice).

Les civilisés, qui ne raisonnent que d'équilibre et contre-poids, auraient dû s'apercevoir que leur système familial est essentiellement dénué d'équilibre, car l'affection est toujours triple des ascendants aux descendants, et à peine tierce des descendants aux ascendants. C'est une vérité dont se plaignent amèrement tous les pères. Comment cette disproportion est-elle restée indifférente à nos équilibristes qui veulent tout balancer et pondérer ; comment satisferont-ils les pères en leur procurant un retour d'amour filial, égal à la dose d'amour paternel ? La solution du problème est que l'amour filial doit provenir de 3 branches.

1° Des consanguins ou fils et petits fils directs sur qui repose aujourd'hui tout le domaine du père en affection.

2° Des adoptifs industriels ou héritiers des divers goûts du père, continuateurs de son industrie dans une trentaine de groupes et séries, où ils ont été des disciples.

3° Des sympathiques de double échelle ; ceux en identité de caractère, et ceux en contraste de caractère. Nos rêveurs de sympathies ignorent cette qualité obligée.

Ces classes 2e et 3e, qui obtiennent en harmonie une adoption et un legs, n'existent pas en civilisation, où l'on n'a point de continuateurs passionnés, et où l'on ne découvre point ses sympathiques d'un et d'autre genre (identité et contraste), les caractères étant tous travestis par l'éducation morale qui les étouffe, ou par la grossièreté populaire. D'ailleurs les familles sont si égoïstes, si jalouses, qu'elles ne souffriraient point de partage dans l'atta-

chement du père : forcé de s'en tenir à ses enfans, il ne rencontre souvent en eux que ses antipathiques de caractère, que les ennemis, les destructeurs de son ouvrage. On peut démontrer, par calcul régulier sur l'échelle des caractères, que lorsqu'un homme a 3 enfants et 3 petits enfants, total 6 descendants directs, il y a DEUX CENTS à parier contre UN, que sur les 6 il ne trouvera ni un sympathique de caractère ni un sympathique d'industrie ou continuateur passionné, surtout lorsque cette industrie est bornée à un seul genre, comme il arrive en civilisation. Quelle triste perspective pour les pères civilisés, quel trébuchet que cet amour paternel !

En conséquence de tous ces vices inhérens au groupe de famille, le régime sociétaire lui enlève toute influence en affaires d'intérêt et de répartition, où il n'introduirait que l'injustice et la rapine. Ce groupe doit être ABSORBÉ pour devenir apte aux accords généraux ; on doit noyer l'égoïsme familial à force de ramifications et d'extension données aux 3 branches décrites plus haut. J'expliquerai cette méthode à la notice des ralliements.

Quelques lecteurs, par un scrupule déraisonnable, repousseront cette doctrine qui place le germe du mal dans le lien conjugal. S'il est l'arbre du mal, ce n'est pas à cause des vices qu'il engendre (III, 69, 77, 96), mais parce qu'étant le lien le moins nombreux possible, il est, par cette raison, le plus anti-économique, le plus contraire aux vues d'un Dieu *suprême économe :* à ce titre, il ne peut pas adopter pour pivot de système l'excès de complication et de morcellement, les 300 cabanes de familles hostiles entre elles, au lieu d'un édifice de relations combinées. Lorsqu'on voit des sciences qui se disent économiques préférer obstinément cette réunion la plus vicieuse qu'on puisse imaginer, n'est-ce pas le cas de dire avec Beaumarchais, « *que les gens d'esprit sont bêtes !* »

Mais, répliquent-ils, on n'en connait point d'autre. Il fallait donc en chercher : *quærite et invenietis*; et il faut examiner la théorie du seul homme qui ait *cherché et trouvé*.

HUITIÈME NOTICE.

ACCORDS INTENTIONNELS SUR LA RÉPARTITION.

PRÉAMBULE. Nous approchons du problème de repartition, sur la solution duquel repose tout le mécanisme sociétaire. Si les accords faiblissaient sur ce point, on verrait bien vite crouler tout l'édifice; la phalange d'épreuve serait dissoute au bout de sa 1re campagne. Pour lui garantir l'accord de répartition, nous aurons deux moyens plus que suffisans: le 1er est la CUPIDITÉ qui ne manquera jamais chez les hommes; or si on trouve moyen de la transformer en gage de répartition équitable, on sera déjà assuré du règne de la justice. Le 2e moyen d'équilibre en répartition, sera la GÉNÉROSITÉ qui n'est pas praticable en civilisation ; les civilisés ne jugeant que d'après leurs mœurs, pourraient la croire également impossible en harmonie ; il est donc indispensable de leur décrire en abrégé ces accords de générosité, d'où résultera le concert intentionnel, avant même qu'on ne procède à la répartition. Cet examen sera le sujet de quatre petits tableaux distingués en accords matériels, affectueux, mécanisants et unitaires.

CHAPITRE XXIX.

De l'accord intentionnel par les jouissances matérielles.

LA 1re voie d'accord en association est l'enrichissement; aussi voit-on, dans toute compagnie de commerce, les associés se brouiller, se séparer quand l'entreprise ne donne pas de bénéfice. L'accord intentionnel ne pourra donc régner dans la phalange, qu'autant que chacun y verra, dans sa fortune et ses jouissances, un accroissement colossal, un revenu quadruple en effectif, trentuple et quarantuple en relatif. Démontrons cette propriété du régime sociétaire, déjà expliquée (Préf. Art. II). Je ne l'envisage ici qu'en parallèle de l'effectif au relatif.

Une famille vivant dans les bonnes provinces de France, Touraine, Anjou, est, quant à la vie animale, dix fois plus riche que si elle vivait à Londres. Elle aura dans les campagnes voisines de

Tours et Saumur des fruits et des vins au 10e de ce qu'elle les paierait dans Londres ; aussi voit-on beaucoup de familles anglaises habiter en Touraine, pour y faire des épargnes tout en vivant splendidement. Il est donc des circonstances qui peuvent élever certaines branches de richesse au décuple relatif, sans qu'on ait rien ajouté à la fortune effective ; et si à ces moyens se joint un quadruplement du revenu effectif, il élèvera la richesse au quarantuple relatif, puisqu'on aura quatre fois plus de facultés pécuniaires pour se procurer un bien-être décuple.

La richesse *relative* en régime sociétaire peut, dans diverses branches, s'élever à un degré incalculable, même au centuple, en la combinant avec le quadruplement du revenu réel ; en voici deux exemples tirés des plus somptueux et des plus minimes objets de luxe.

Transport. Il en coute à Paris 6000 f. par an à tout ménage qui veut rouler carosse, avoir seulement 3 voitures, une de ville, une de campagne et un cabriolet, entretenir les valets, renouveler les chevaux et équipages. Cette famille pourra en harmonie, moyennant 600 f. par an, jouir de l'abonnement aux voitures de tous degrés même de gala, et aux chevaux de selle.

Cette richesse décuple, quant aux frais du matériel, devient vingtuple si l'on porte en compte les avantages d'option sur un assortiment de voitures nombreuses de toute espèce, la dispense de débattre avec des marchands et ouvriers trompeurs, la dispense de laquais, de leurs voleries et intrigues, de leur espionnage et autres ennuis de surveillance qui font dire, avec raison, que la valetaille est le fléau des grands.

En fait de transport, les voitures et chevaux ne sont pas la seule voie sur laquelle il y ait des jouissances à désirer ; souvent les voitures ne sont qu'un pis-aller ennuyeux, comme dans Paris et Londres, où la voiture n'est guère que plaisir négatif, moyen d'échapper aux boues, aux intempéries et aux longues courses; puis aux embarras de la campagne parisienne, où la classe riche est emprisonnée dans ses châteaux par les mauvaises routes et les pavés fatigants, bordés de 2 haies de fange dégoutante. Les routes des environs de Paris sont le supplice du promeneur et du chasseur : cloaques de boue pendant sept mois d'hiver, océan de poussière pendant 5 mois de belle saison, quelquefois dès le mois de mars, comme en 1825.

Le contraire a lieu en association, où l'on ménage au transport

des chemins à variantes, ayant trottoirs à chariots, trottoirs à voitures légères, trottoirs à piétons, trottoirs à chevaux et zèbres, voies ombragées, sentiers arrosés, etc. Sur cette 3e branche de transport, comme sur les deux précédentes, le bien-être sera au moins décuple du nôtre : nous voilà déjà au trentuple de jouissance comparative sur le transport.

Une quatrième branche de charme est celle des communications couvertes dans tout l'intérieur des logements, étables, magasins et ateliers ; le plaisir d'aller aux séances de travail, à l'église, en visite, aux réunions de spectacle, bal, etc., sans s'apercevoir s'il fait chaud ou froid, sans courir aucun risque de rhumes ni fluxions au sortir d'un bal, d'où l'on s'en va chez soi par des couloirs chauffés. Si l'on s'en retourne à une lieue de là, on monte en voiture dans un porche chauffé, où les animaux partagent le bien-être des hommes. Je ne dirai pas qu'en ce genre de jouissance le bien-être des harmoniens soit décuple du nôtre, car il n'en existe point pour nous. Les déplacements sont presque toujours gênants, souvent dangereux, même pour un roi : car le roi de France n'a pas de porche couvert et chauffé; il faut, pour monter en carosse, qu'il reçoive la neige et la bise. On voit des femmes gagner une fluxion de poitrine au sortir du bal ; un particulier, dans une matinée employée aux visites, aux affaires, est obligé de monter en voiture vingt fois, monter et descendre sans cesse des escaliers. L'on n'appréciera les embarras de ce genre de vie, que lorsqu'on pourra faire le parallèle du charme des communications couvertes, et se convaincre qu'en édifices comme en toutes choses, la distribution civilisée est le *monde à rebours*.

En ajoutant ce bien-être, estimé vingtuple, au trentuple déjà énuméré, nous trouvons la somme de jouissance portée au cinquantuple dans la partie des transports et déplacements ; et comme on aura, pour jouir de ce bien-être, un quadruple revenu, la somme d'amélioration, en multipliant le quadruple effectif par le cinquantuple relatif, s'élèvera au *deux centuple* : c'est dire que l'accroissement de bien-être en harmonie est incalculable. Continuons sur le matériel ; je passe aux menus détails.

Les rois, avec leur attirail d'officiers de bouche, ne peuvent pas se procurer une chère aussi délicate que sera celle du bas peuple harmonien. Ils ne peuvent pas avoir option sur divers bouillons à parfum naturel ou légumineux ; on masque leurs

bouillons par des jus et des coulis, leurs cuisiniers n'auraient ni le talent ni la patience de leur faire un assortiment en bouillons purs de viandes et légumes. Ces cuisiniers de cour sont encore plus inférieurs sur beaucoup de mets qu'ils croient au-dessous de leur dignité. Cependant l'estomac d'un prince comme d'un bourgeois a besoin de variété ; on se blase sur les mets recherchés comme sur les communs : dernièrement une grande princesse en voyage, placée à une table somptueusement garnie par les soins des préfets et des maires, leur disait : « Tout cela est » bien beau, mais je préférerais des pommes de terre. » Elle n'en trouvera pas aisément dans Paris où ce légume est si maladroitement cultivé et recueilli. D'ailleurs ses cuisiniers connaîtront-ils la méthode qui conserve le parfum du végétal, c'est la cuisson sous la cendre, opération des plus difficiles et dédaignée d'un cuisinier royal. S'informe-t-il en quelle espèce de terrain et selon quelle méthode un légume a été cultivé ? Ces raffinemens de qualité, qu'un roi civilisé ne peut pas se procurer, seront assurés au plus pauvre des harmoniens. Ne mangeât-il qu'une omelette, une salade, il pourra se dire *je suis bien mieux servi que les rois civilisés*. En effet, on ne connaît pas chez nous les distinctions de saveur sur les œufs provenant de divers systèmes de nutrition des poules ; un roi est obligé de se contenter d'œufs achetés au hasard, et dont quelques uns sont de mauvais goût, avec une belle apparence.

En calculs de mécanique des passions, la régularité exige qu'on établisse les preuves sur les 2 extrêmes de chaque série. J'ai cité en parallèle de jouissances, l'une des plus fastueuses, celle des équipages et voitures de gala ; je vais descendre à l'une des plus vulgaires, n'en déplaise aux beaux esprits qui ne peuvent pas se façonner à cette règle du contact des extrêmes, règle qui, disent-ils, n'est pas à la hauteur de la philosophie : elle va dédaigner un parallèle trivial, un sujet tiré du testament burlesque de Scarron qui lègue

> A Molière le cocuage,
> « Au gros Saint-Amand, du fromage : »

Si le fromage est digne de la poésie, et même de la muse lyrique, (voyez l'ode de Lebrun sur le triomphe de nos paysages, y compris le fromage de Vanves sorti des mains de Galatée.) Ce mets champêtre pourra d'autant mieux figurer dans ma prose

bourgeoise, où l'on va voir une croûte de fromage s'élever à la hauteur de la plus sublime philosophie, en nous dévoilant le néant des grandeurs civilisées.

Humainement parlant : la thèse est qu'un roi, avec tous ses trésors, ne peut pas servir à sa table du fromage satisfaisant pour ses convives ; car il faut, en service harmonique de fromage, présenter trois séries, 1° des espèces, 2° des variétés de chaque espèce, 3° des âges de chaque variété. Cette distinction en 3 échelles, exigera environ cinquante morceaux de fromage fraîchement coupés, lors même qu'on ne tablerait que sur trois espèces, comme *Gruyère, Gex* et *Brie*, les plus employées à Paris où l'on voit, sur les meilleures tables, et sans doute chez le roi, servir à peine trois morceaux de fromage, sans aucune échelle, ni d'espèce, ni de qualités, ni d'âges. Les plus pauvres harmoniens jouiront de cette variété refusée à nos rois. Le fromage étant, ou très-sain ou très-malsain, selon son affinité avec les facultés digestives de chaque sujet, douze convives auront besoin de douze qualités de fromage qu'ils ne peuvent rencontrer que sur une girandole contenant, sous diverses cloches, un assortiment d'une cinquantaine de variétés en trois séries d'espèce, qualités et âges; variété dont jouira chaque jour le moindre des harmoniens, et qui n'est pas possible aujourd'hui, même à un roi.

Il importe de remarquer, sur les plus minimes détails, comme cette minutie de fromage, que le bas peuple harmonien sera, en tous genres de jouissance, bien plus avantagé que nos grands et nos souverains. Un homme oserait-il dire à la table du roi, ces 3 fromages ne sont pas ce qu'il me faut, je veux la sorte *très-salée, yeux moyens, larmes abondantes, chair compacte sans élasticité et rougeâtre vers la croûte ?* Un tel homme serait traité de manant : on doit trouver tout bon à la table du roi, si on veut obtenir une sinécure. C'est ainsi que les civilisés sont à chaque pas harcelés par les convenances, obligés de modérer leurs passions. Le charme des harmoniens sera de ne les modérer en rien, et de pouvoir exiger telle qualité sur la croûte et la mie de fromage. Ils la trouveront sur l'assortiment en triple série et de même sur tout autre mets.

Concluons maintenant sur ce qui touche aux accords intentionnels qu'auront fait naître les jouissances matérielles, graduées de manière à procurer à tous des charmes à chaque moment, car le charme de la vie *matérielle* est de pouvoir à tout instant

satisfaire minutieusement ses plus petites fantaisies. Les rois sont fort loin de ce genre de bonheur qu'on n'obtient que des Séries passionnées ; et ce sera un des motifs pour lesquels un roi, après avoir vu la phalange d'essai, ne reverra ses palais, sa cour, son étiquette qu'avec un profond dédain.

On voit que j'ai estimé au-dessous de la réalité en disant *quadruplement* de richesse effective et *quarantuplement* de jouissances ; car dans plusieurs branches, comme les communications et transports, on excèdera le centuple. Les mots vingtuple, quarantuple que j'emploie, sont une expression modeste pour adoucir une vérité éblouissante.

On voit aussi que le mécanisme sociétaire observe exactement les règles de contact des extrêmes et lien des parties : les jouissances qu'il procure s'étendent à toutes les classes et aux plus minimes détails.

En combinant avec ces plaisirs sensuels l'absence de soins matériels dont les pères et mères seront délivrés, le contentement des pères dégagés des frais de ménage, éducation et dotation, le contentement des femmes, délivrées de l'ennuyeux ménage sans argent, le contentement des enfans abandonnés à l'attraction, excités aux raffinemens de plaisirs, même en gourmandise ; enfin le contentement des riches, tant sur l'accroissement de la fortune que sur la disparition de tous les risques et piéges dont un civilisé opulent est entouré ; il est aisé de pressentir que la phalange d'essai n'aura dès le 1er mois d'autre sollicitude que de maintenir un si bel ordre ; et sachant que le maintien va dépendre uniquement de l'accord en répartition, elle s'inquiétera des moyens d'opérer cet accord dont on doutera pendant le cours de la 1re campagne, parce qu'on ne l'aura pas encore vu ; la répartition ne pouvant se faire qu'en janvier ou février, après la clôture de l'inventaire.

On verra donc les séries, les groupes, les individus, se concerter sur cet accord, prendre à l'envi les résolutions les plus généreuses, l'engagement à des sacrifices pécuniaires *qui ne seront point nécessaires :* chacun luttera de dévoûment *intentionnel* et de résolutions désintéressées. Chacun, à l'idée de retomber en civilisation, sera effrayé comme à l'idée de tomber dans les brasiers de l'enfer, chacun proclamera qu'il souscrit d'avance à abandonner s'il faut, la moitié de son bénéfice. Dès lors le vœu d'unité, l'accord intentionnel sur le maintien de l'unité, s'élèvera au

plus haut degré. Nous allons remarquer le même résultat dans les relations autres que les matérielles.

CHAPITRE XXX.

De l'accord affectueux opéré par la fusion des 3 classes.

Nous passons des plaisirs des sens aux plaisirs de l'ame, aux impulsions de générosité qui en naîtront, et qui disposeront à un accord intentionnel en répartition.

Le premier acheminement est de faire disparaître les antipathies de classe à classe : les Petites Hordes (207) atteignent ce but en s'emparant des travaux méprisés : c'est lever le principal obstacle à la fusion des classes, et aux intentions conciliantes en partage des bénéfices.

Pour faire entrevoir la facilité de cette fusion, partons de quelque point de fait. Nous voyons que les caractères les plus nobles, comme HENRY IV, sont ceux qui inclinent le plus à se familiariser avec leurs inférieurs, valets ou autres, pourvu qu'ils rencontrent des subalternes dignes de cette bienveillance. LOUIS XVI était aussi très familier avec ses inférieurs, tels que les serruriers qui l'aidaient à sa forge. Il s'amusait à jeter les coussins du lit à la tête de son valet de chambre Cléry qui lui ripostait de même.

Ces exemples dénotent que la classe opulente serait heureuse si elle était entourée de subalternes assez probes, assez désintéressés pour qu'on pût, sans inconvénient, se rapprocher d'eux en quelques relations. Le contraire a lieu dans l'ordre civilisé, où les domestiques sont un cortège importun et suspect pour les grands, obligés de maintenir une police très-sévère parmi ces dangereux serviteurs.

J'ai déjà décrit (248) le charme que procure la domesticité passionnée ; insistons par quelques détails.

Damon est florimane : lorsqu'il habitait Paris, il dépensait beaucoup au soin de son parterre ; il était mal secondé, trompé par les vendeurs, et volé par les jardiniers ou valets : aussi avait-il fini par se dégoûter de la culture des fleurs, sans cesser de les aimer.

Installé à la phalange d'essai, Damon se passionne de plus belle pour les fleurs, parce qu'il est secondé par des adeptes ardens qui,

loin d'exciter sa défiance, vont au devant de tous ses désirs, et exercent avec intelligence toutes les branches de travail dont il ne veut pas se charger. Il n'a aucun démêlé d'intérêt avec eux, puisque tous les frais sont au compte de la phalange; il est aimé et considéré d'eux par ses connaissances qui leur sont précieuses; il est festoyé d'eux comme appui de la corporation; il affectionne chacun des sous-groupes, surtout les enfans empressés d'aller, aux apparences de grande pluie, placer des tentes sur les lignes de fleurs: cette réunion de florimanes est pour lui une seconde famille; il y élit des adoptifs en industrie.

Par exemple: Aminte, jouvencelle pauvre, l'une des plus habiles sectaires, est enthousiasmée de Damon; elle oublie qu'il a la soixantaine, elle voit en lui le soutien de ses cultures chéries; elle veut s'en reconnaître; et comme elle est membre du groupe des caméristes ou pagesses, elle se charge de la chambre de Damon, du soin de sa garde-robe, (Les fonctions de balayage, etc., sont dévolues aux petites hordes). Aminte est donc, par passion, la gouvernante de Damon; ce n'est pas lui qui la paie, elle serait déshonorée par un salaire; elle a, comme d'autres, son dividende au groupe des caméristes, car elle ne sert pas le seul Damon, mais il est celui dont elle affectionne particulièrement le service. Sa passion pour la culture des fleurs se réfléchit sur Damon qui est, par ses lumières et sa fortune, la colonne de cette industrie.

Damon recueille ici double charme, deux services passionnés; l'un au parterre avec Aminte et autres coopérateurs qui secondent si bien ses vues, l'autre à son appartement, dont la belle Aminte a adopté la surveillance et les soins domestiques.

Il ne s'ensuit pas qu'Aminte sera maîtresse de Damon: son service est hors du cadre des amours. Il est bien probable que Damon convoitera Aminte; mais quelque épisode qui survienne à cet égard, il aura le charme de trouver en elle double service passionné, double sujet d'enthousiasme pour elle, au parterre et aux appartements. Il trouvera donc son bonheur à être familier avec une personne qui fait pour lui fonction de *deux domestiques civilisés*, d'un garçon jardinier et d'un valet de chambre; il ne manquera pas de la reconnaître pour *adoptive industrielle*, titre qui lui assure une part quelconque dans la succession de Damon.

Observons qu'ici je n'ai mis en jeu que des liens d'amitié, de coopération industrielle, qui seraient bien plus forts chez l'enfance, car c'est chez les enfants que l'amitié peut prendre un bel

essor : elle n'y est contrariée ni par la cupidité, ni par l'amour, ni par les intérêts de famille. L'amitié dans le bas âge confondrait tous les rangs, si les pères n'intervenaient pour habituer leurs fils à l'orgueil.

Dans l'âge d'adolescence, l'amour vient confondre les rangs et mettre un monarque au niveau d'une bergère qu'il recherche. Nous avons donc, même dans l'ordre actuel, des germes de fusion des classes inégales ; on en trouve jusque dans l'ambition : elle habitue le supérieur à se familiariser avec l'inférieur en affaires de parti, en intrigues électorales ; on a vu les Scipion et les Caton aller au devant d'un rustre et lui serrer la main pour obtenir son suffrage ; que de bassesses commettent les lords anglais pour capter un *bourg-pourri*, tout en le payant chèrement !

Nous avons donc, dans l'état actuel, beaucoup de germes tendant à ébaucher la fusion des classes, mais par des voies d'abjection, de sordide cupidité. On voit déjà ces vils moyens opérer des rapprochements entre gens de classes antipathiques ; ces rapprochements seront vingt fois plus faciles quand on opérera par des moyens nobles, des liens de franche affection, comme ceux que je viens de décrire entre Damon et Aminte.

Outre ces liens formés par Damon sur la culture des fleurs, il en aura formé vingt autres sur divers travaux dans chacun desquels il sera lié avec la plupart des sectaires. Il y aura contracté des affections corporatives ; et ce lien est d'autant plus actif en harmonie, que chacun recueille de ses compagnons un tribut de flatteries bien sincères, parce que l'exercice parcellaire, borné à une seule branche du travail, applique chaque sectaire à la branche où il peut exceller.

La flatterie perpétuelle, ou récolte journalière d'encens, est un des principaux charmes du riche harmonien ; elle dérive de deux sources, de son habileté dans les travaux parcellaires (chacun excelle dans les parcelles attrayantes pour lui), et des services qu'il rend à ses séries, à ses groupes, en munificence industrielle. Damon, homme riche, a pu faire des dépenses pour tirer de pays lointain des espèces de fleurs précieuses dont la régence n'aurait pas fait les frais ; à ce titre, il est considéré de tous les sectaires : ils le choisissent pour chef d'apparat, colonel de la grande série des florimanes ; chacun d'eux est conservateur passionné de ces espèces rares que Damon a fait venir et qui, en civilisation, seraient volées ou fripées par les valets. Damon est donc payé le

son présent par double lien affectueux, par sa gratitude pour des coopérateurs zélés, intelligents, et par leur amitié, leur considération et celle des voisins rivaux : il recueille d'eux tous un tribut de flatteries, et il en recueille autant dans beaucoup d'autres séries où il est sociétaire de premier ordre par son habileté parcellaire. C'est ainsi que ce prétendu vice, maudit par la morale,

» Détestables flatteurs, présent le plus funeste
» Qu'ait pu faire aux humains la colère céleste,

devient comme tous nos soi-disant vices un encouragement à l'industrie, une source d'harmonie sociétaire : les pauvres même sont comblés de flatteries dans les groupes où ils excellent ; mais en civilisation il n'y a d'encens que pour le riche, et on ne lui en donne que pour le duper ou l'exciter au mal.

Si tant de motifs affectionnent les riches aux pauvres, il en est bien davantage pour affectionner les pauvres aux riches ; tels sont les suivants :

Esprit de propriété sociétaire, part au bénéfice,
Service indiret du riche envers le pauvre (248),
Éducation de l'enfant pauvre par les riches adoptants,
Adoption industrielle et participation d'hoirie,
Fruit recueilli des dépenses du riche pour la phalange,
Desserte des tables de 1er degré, livrée à demi-prix,
Festins corporatifs payés par les riches,
Flatterie cabalistique distribuée par les riches,
Abandon de part aux enfants pauvres (Ve sect.).

Tant de liens nouveaux établiront bien vite l'unité entre ces deux classes, dont les relations n'engendrent aujourd'hui que haines réciproques, spoliations et perfidies.

Ce qui charmera un homme riche dans l'état sociétaire, ce sera de pouvoir accorder pleine confiance à tout ce qui l'entoure, oublier toutes les astuces dont on est obligé de se hérisser dans les relations civilisées, sans pouvoir éviter les duperies. Dans la phalange, un riche s'abandonnant en pleine confiance, n'aura jamais aucun piège à redouter, aucune demande importune à essuyer : les petites hordes pourvoient aux secours nécessaires ; ce cas est bien rare parce que les harmoniens, pourvus d'un *minimum* suffisant, n'ont rien à demander à personne en affaires d'intérêt, assurés qu'ils sont de recevoir, en chaque branche d'industrie attrayante, une rétribution proportionnée à leur travail, à

leur talent et à leur capital, s'ils en ont. C'est une jouissance pour eux que l'absence de protection, la certitude que toute protection serait inutile à leurs rivaux comme à eux-mêmes, que la rétribution et l'avancement seront équitablement répartis, en dépit de toute intrigue. L'on verra ce mécanisme dans les notices 9 et 10.

Les liaisons entre inégaux seront donc très-faciles en harmonie : les réunions y séduiront l'homme par la gaîté, le bien-être, la politesse et la probité des classes inférieures, par l'appareil fastueux du travail et le concert des sociétaires. Les plus pauvres seront fiers de leur nouvelle condition et des hautes destinées de leur phalange qui va changer la face du monde ; ils tiendront à se distinguer des civilisés par une probité, une équité qui seront l'unique voie de bénéfice (Voyez Ve sect., IXe notice). Ils auront adopté en peu de temps l'esprit et les manières de ceux qu'un coup de fortune fait passer subitement d'une chaumière dans un hôtel, et ce bon ton s'établira fort aisément chez la classe pauvre de la 1re phalange, si on la choisit dans les régions où le peuple est poli, comme aux environs de Tours et Paris.

Ce sera en partie par haine pour le peuple civilisé que les riches se passionneront d'emblée pour celui de la phalange : ils le considéreront comme une autre espèce d'hommes, et se familiariseront avec lui par redoublement d'horreur pour la fausseté et la grossièreté civilisée. Ils oublieront leur rang auprès du peuple harmonien, aussi facilement qu'ils l'oublient aujoud'hui près des grisettes polies, qui sont pourtant femmes du peuple, mais prétendant aux belles manières.

J'estime donc que la fusion s'ébauchera dès le 2e mois ; que la classe riche sera la première à s'indigner contre le principe de politique civilisée : *Il faut qu'il y ait beaucoup de pauvres, pour qu'il y ait quelques riches* ; principe qui sera bien vite remplacé par celui-ci : *Il faut que les pauvres jouissent d'une aisance graduée, pour que les riches soient heureux.*

Rappelons qu'un des principaux moyens pour opérer cette fusion sera le progrès des enfants sur l'éducation naturelle ou entraînement à l'industrie et aux études par plaisir, sans aucune impulsion de pères ni de maîtres. C'est surtout ce prodige qui enthousiasmera les chefs de familles opulentes, et les disposera à la fusion.

L'accord de répartition n'échouerait pas, lors même qu'on ne parviendrait pas à opérer la fusion dès la 1re année. On verra en

IXe notice qu'il existe pour cet accord un moyen indépendant de la fusion des 3 classes : elle ne pourrait pas s'opérer promptement, si la phalange d'essai était composée d'une populace grossière.

Et en spéculant sur le choix d'un peuple poli, cette fusion manquera encore de 2 ressorts ; car le peuple élevé en civilisation sera toujours en arrière de la haute éducation, et d'autre part les familles riches, passant à l'état sociétaire, n'auront point contracté avec leur peuple des liaisons d'enfance.

Malgré ces deux obstacles, la fusion sera déjà possible par suite de l'enthousiasme général ; et bientôt les riches ne voudront connaître les distinctions de rang que dans les cérémonies publiques et les réunions d'étiquette. Partout ailleurs l'amitié collective l'emportera et donnera naissance à la passion inconnue des civilisés, l'unitéisme, dont je donne quelques aperçus au 32e chap.

Si les relations sociales sont chez nous un sujet de discorde générale, c'est qu'elles vexent partout la majorité pour les plaisirs de la minorité. Cent personnes s'amusent dans un bal, mais cent cochers et valets se gèlent en plein air, ainsi que les chevaux stationnant à la neige, à la bise ; même ennui pour les cuisiniers et valets qui préparent la fête, sans aucun goût pour ce travail : il deviendrait attrayant dans les Séries passionnées, soit par les intrigues de préparation, soit par la distribution des édifices ; mais surtout par la domesticité indirecte qui, dans diverses fonctions, transforme le riche en serviteur passionné du pauvre.

Et comme ces accords feront le charme du riche, bien autant que celui du pauvre, on verra de part et d'autre égal empressement, concours d'intentions généreuses pour faciliter la répartition d'où dépendra le maintien du bel ordre sociétaire. Mais quel sera l'étonnement des coopérateurs, lorsqu'ils apprendront que pour établir concorde et justice dans cette répartition, il n'est d'autre ressort à entremettre que la cupidité ou amour de l'argent, désir d'obtenir les plus grosses parts ! On verra en Ve sect., l'éclaircissement de cette étrange énigme, qui sera géométriquement expliquée : n'en déplaise à la morale, on verra que l'amour de l'argent est la voie de justice et de vertu dans les Séries passionnées.

CHAPITRE XXXI.

De l'accord intentionnel par le charme de mécanisme.

Nous touchons à l'un des côtés merveilleux du lien sociétaire : ce ne sont pas des prodiges qu'on va lire, mais de doubles prodiges. Nos esprits forts contestent à Dieu le pouvoir de faire des miracles ; on va voir chez le monde sociétaire une faculté plus surprenante, celle des DOUBLES MIRACLES, pouvoir d'opérer dans chaque branche de relations deux prodiges, cumulativement et non pas un seul.

Ce n'est pas sans raison que la nature nous donne du penchant pour les féeries : ces illusions romantiques sont nature de l'homme sociétaire, mais en sens fort différent de celui qu'ont adopté les romanciers qui ne nous présentent que des prodiges simples. Ils sont, à cet égard, moins clairvoyants que le peuple, qui aperçoit et définit fort bien la destinée de l'homme, *bonheur ou malheur composé et jamais simple.*

Ce principe est exprimé dans deux adages vulgaires, appliqués l'un à la richesse, l'autre à la pauvreté.

R : La pierre va toujours au tas.

P : Aux gueux la besace. « *Abyssus Abyssum invocat.* »

En effet, si un homme est riche, on lui jette à la tête les sinécures : Bonaparte donnait aux riches banquiers des sénatoreries de 25,000 fr. de rente. Si un homme est pauvre, on ne veut pas même lui donner de l'emploi ; sa probité est suspectée; on ajoute l'outrage à sa misère : le bien et le mal ne sont jamais *simples* pour l'homme social, sa destinée est la dualité en bonheur ou en malheur, le mode *composé* et non pas *simple.*

Ignorant ce principe, nos sciences politiques, morales et métaphysiques ont toutes donné le SIMPLISME, dans l'erreur d'envisager le mouvement social et la nature humaine en mode simple, croire que l'homme est fait pour le bonheur simple ou pour le malheur simple : ce faux principe, que je nomme SIMPLISME, les a conduits d'égarement en égarement, jusqu'au plus honteux de tous, au *matérialisme* et à l'*athéisme*, qui sont deux opinions *simplistes*, réduisant la nature à un seul principe, au matériel ; et le siècle tombé dans cette absurdité ose vanter son vol sublime ! Je reviendrai sur ce sujet : dissipons d'abord le préjugé de desti-

née simple ; démontrons par 3 exemples sur la richesse, la santé et l'économie, que dans nos relations domestiques et industrielles tout sera bonheur composé, charme dualisé, lorsque l'homme sera rendu à sa nature, au mécanisme sociétaire.

1° *Double prodige en richesse*. Les civilisés s'estiment heureux lorsque, pour fruit de leurs travaux, ils parviennent à l'aisance après quelques années de privations. Les 7/8 d'entre eux sont réduits à supporter le dénûment pendant la jeunesse, pour n'atteindre, en fin de compte, qu'à la pauvreté dans la vieillesse. On peut donc nommer classe avantagée celle qui, pour prix d'une jeunesse laborieuse, acquiert *l'aisance* ou *petite fortune*, dans l'âge moyen, à 40 ans, où l'on est encore à temps de jouir. Un tel succès est un demi-prodige, vu les difficultés à surmonter ; et il y a prodige complet, lorsqu'en débutant sans capitaux, on arrive par industrie à la grande fortune dès l'âge de 40 ans. Mais si on arrivait à la grande fortune de bonne heure, sans versement de capitaux, sans autre effort que de se livrer immodérément aux plaisirs de toute espèce, le charme serait double : il y aurait prodige de faire grande récolte sans semailles apparentes, et prodige d'obtenir la fortune par l'exercice des plaisirs qui, en civilisation, la font perdre si souvent à qui la possède.

Chacun, en harmonie, voit s'opérer en sa faveur ce double miracle ; en effet, les travaux y étant transformés en plaisirs lucratifs et attrayants, chacun arrive à la fortune par l'exercice des plaisirs; et on y arrive de bonne heure, à 20 ans, à 10 ans, et même à 5, puisque un harmonien jouit de tous les biens enviés par nous : voitures, chevaux, meutes, bonne chère, spectacles et fêtes continuelles ; tous ces agréments sont, en harmonie, l'apanage du plus pauvre des êtres ; il a les voitures, meutes et chevaux de *minimum*, valant le train d'un Parisien renté à trente mille francs, et qui ne jouit pas d'un assortiment à option.

Et comme les plaisirs sont payés dans cet ordre social qui les utilise, comme on rétribue d'un dividende les groupes qui s'adonnent à la chasse, à la musique, ainsi que ceux qui exercent à la charrue, devenue attrayante, il arrive :

1° Que l'harmonien, dès son jeune âge, recueille sans semailles, puisqu'il n'a songé qu'à se divertir.

2° Qu'il s'enrichit par l'exercice de ces nombreux plaisirs, qui aujourd'hui le ruineraient en peu de temps.

C'est donc en sa faveur un double prodige, un charme compo-

sé et non pas simple en acquisition de richesses. Passons à d'autres miracles *composés*.

2° *Double prodige en santé*. Une règle, qui nous paraît fort sage, est d'user modérément des plaisirs, afin de ménager le corps; et l'on regarde comme prodige l'avantage bien rare de conserver la santé en se vautrant dans la débauche. L'antiquité s'étonna que Néron conservât une pleine vigueur, après 18 ans d'excès habituels.

Si cet usage immodéré des plaisirs devenait voie de santé, si celui qui s'adonnerait le plus aux jouissances quelconques devenait l'homme le plus robuste, un tel effet serait double prodige, très inconcevable dans les mœurs civilisées, où chaque plaisir entraîne d'ordinaire à des excès qui compromettent la santé; tandis que dans les Séries passionnées, où il existe partout des contrepoids fondés sur la variété des jouissances, chacun gagne en vigueur, selon son activité à figurer dans les plaisirs de toute espèce.

Démontrons : l'homme qui aura parcouru dans le cours de la journée trente sortes de jouissances, aura donné à chacune environ une demi-heure ; celui qui n'en aura goûté que quinze, y aura donné le double de temps, environ une heure par séance, ou deux heures s'il s'est borné à 8 plaisirs. Il est évident que le premier, bornant chaque plaisir à une demi-heure, aura beaucoup moins abusé, moins approché de l'excès que le 3e, qui aura donné deux heures à chaque séance. Quatre hommes se plaignent d'indigestion le lendemain d'un grand et long repas ; on peut assurer que trois d'entre eux auraient échappé à l'indigestion, si le repas eût duré moitié moins. Les généraux d'Alexandre firent une orgie d'ivrognerie et gloutonnerie qui se prolongea pendant toute la nuit ; quarante-deux d'entr'eux en moururent le lendemain : si l'orgie n'eût duré que 2 ou 3 heures, il n'en serait pas mort un seul ; car on aurait évité les excès qui d'ordinaire n'ont lieu qu'à la fin du repas et dans les séances trop prolongées.

Selon ce principe, plus les plaisirs seront nombreux et fréquemment variés, moins on risquera d'en abuser ; car les plaisirs, comme les travaux, deviennent gage de santé quand on en use modérément. Un dîné d'une heure, varié par des conversations animées qui préviennent la précipitation, la gloutonnerie, sera nécessairement modéré, servant à réparer les forces qu'userait un long repas sujet aux excès, comme les grands dînés de civi-

lisation, les réunions morales d'électeurs, francs-maçons, corporations, et autres qui passent une demi-journée à table, en l'honneur de la douce fraternité. Ces longues fêtes de civilisation, des repas et bals interminables, ne sont que pauvreté, absence de diversion et de moyens.

L'harmonie qui présentera, surtout aux gens riches, des options de plaisir d'heure en heure, et même de quart d'heure en quart d'heure, préviendra tous les excès par multiplicité de jouissances; leur succession fréquente sera un gage de modération et de santé. Dès lors chacun aura gagné en vigueur, en raison du grand nombre de ses amusements : effet opposé au mécanisme civilisé, où la classe la plus voluptueuse est partout la plus faible de corps. On ne doit pas en accuser les plaisirs, mais seulement la rareté de plaisirs d'où naît l'excès, qui semble autoriser les moralistes à condamner la vie épicurienne : ils prêchent la modération *inverse* ou résistance à l'appât du plaisir ; ils ignorent le régime de modération *directe* ou abandon à une grande variété de plaisirs contre-balancés l'un par l'autre, et garantis d'excès par leur multiplicité, leur enchaînement.

Ce n'est pas en civilisation que peut s'établir ce mécanisme ; il est réservé aux Séries passionnées. Toute notre sagesse est d'ordre inverse, notamment en médecine où nous employons la sobriété, la privation spéculative, au lieu de la gastrosophie ou gourmandise équilibrée par la variété qui satisfait à la fois le goût, l'imagination et l'estomac, bien plus fort en facultés digestives, quand on le soutient par une échelle de variétés adaptées au tempérament.

L'ordre sanitaire naîtra donc de l'affluence même des plaisirs, aujourd'hui si pernicieux par l'excès que provoque leur rareté. Un tel résultat sera double prodige, ou charme *composé*, relativement à la santé. 1° Il transformera en gage de vigueur cette vie épicurienne qui, dans l'état actuel, est voie de perdition, tant de la santé que de la fortune. 2° En prodiguant aux riches ces alternats continuels de plaisirs, il transformera en voie de santé la richesse qui, aujourd'hui, n'est que voie d'affaiblissement ; car la classe la plus riche est toujours la plus sujette aux maladies : témoins les gouttes, rhumatismes et autres maux qui s'acharnent sur le prélat et le ministre, et n'entrent pas dans la cabane du paysan ; où d'autres maladies, comme les fièvres, ne pénètrent que par les excès de travail et non de plaisir.

3° *Double prodige en économie.* Je l'ai déjà énoncé : c'est la propriété qu'ont les Séries passionnées d'élever les économies en raison de la multiplicité des caprices et raffinements. Une phalange peut fabriquer vingt sortes de pain, à moins de frais qu'un seul pain qui, par sa *solité* d'espèce, aurait le vice de ne point exciter les rivalités cabalistiques, et qui par suite ne répandrait aucun charme sur les travaux, ne mettrait pas en jeu le levier économique d'attraction industrielle.

Au premier moment on est choqué d'entendre dire qu'il en coûtera moins de servir cinquante sortes de salades qu'une seule, de fournir des voitures de cinquante espèces que d'une seule ; quelques lignes vont lever les doutes.

La phalange cultive plusieurs sortes de salade, et en reçoit chaque jour d'autres sortes de ses voisines, selon la règle exposée (89). Elle peut donc, à un service de 1600 personnes (petits enfants déduits), fournir sept sortes de salades qui, assaisonnées chacune de 7 à 8 manières pour satisfaire tous les goûts, forment une cinquantaine de salades différenciées en qualité et préparation. Qu'on veuille, par illusion d'économie, se réduire à 3 au lieu de 50, tout le mécanisme d'attraction industrielle est renversé ; plus de débats cabalistiques sur les qualités, sur les variantes d'assaisonnement ; plus de ligues pour les subdivisions parcellaires, cultivant selon diverses méthodes, et variant les saveurs du légume ; plus de rivalités actives avec les phalanges voisines : l'émulation tombe ; la série des saladistes n'a plus de ressorts, ses produits dégénèrent, ses travaux sont dédaignés, on ne peut les soutenir que par entremise des corvéistes ; et (137) il en coûtera plus cher pour avoir une mauvaise salade, que pour une option sur 50 sortes raffinées en qualités et en assaisonnement. Même théorie s'applique aux voitures et à tout autre objet.

Nous regarderions déjà comme un prodige économique l'art de mener un train de vie fastueux, sans dépenser plus que si l'on vivait dans la médiocrité ; que sera-ce de l'art de dépenser beaucoup moins dans le grand faste, que si l'on végétait dans la vie parcimonieuse. Il y aura encore dans ce résultat miracle redoublé ou composé : vingtupler, centupler les jouissances, en réduisant la dépense au-dessous de celle d'une vie monotone, d'un régime de privations.

Les miracles de mécanique sociétaire, que je borne ici au genre *composé* ou redoublé, s'élèveront dans diverses branches au *sur-*

composé ou triple, et au *bi-composé* ou quadruple prodige(III, 186). Ces merveilles incompréhensibles, et pourtant certifiées par ceux qui auront vu la phalange, causeront sur le globe une telle stupéfaction, que tous les gens aisés voudront faire le voyage et voir de leurs yeux des effets si inconcevables : c'est ce qui garantira à la phalange d'essai un bénéfice de quarante millions sur les curieux, admis à cent francs par jour, dans le cas où elle prendra ses mesures pour opérer en pleine échelle, et étaler l'harmonie des passions dans toutes les branches qu'elle peut comporter au début.

A l'aspect de cette féerie sociétaire, de ces accords, de ces prodiges, de cet océan de délices produit par la seule attraction ou impulsion divine, on verra naître une frénésie d'enthousiasme pour Dieu, auteur d'un si bel ordre ; et l'infâme civilisation perfectible sera couverte de malédictions universelles. Ses bibliothèques politiques et morales seront conspuées, déchirées dans le premier instant de colère, et livrées aux plus vils emplois, jusqu'à ce qu'on les ait réimprimés avec la glose critique, placée en regard du texte, pour en faire la risée perpétuelle du genre humain. (Voyez IV, 477 et 560.)

Plaçons ici une remarque sur l'erreur fondamentale des sciences philosophiques, *le simplisme*. Elles envisagent toujours la nature et la destinée humaine en mode simple ; elles s'obstinent à dissimuler le malheur social, à n'y voir qu'une disgrâce ou privation *simple*, quand elle est communément double, quadruple, décuple ; et quand aux perspectives de bonheur moral ou politique dont elles nous leurrent, ce n'est toujours qu'un bonheur simple et trompeur, comme celui d'aimer la vertu pour elle-même, sans bénéfice, ni gloire, ni grandeurs attachées à l'exercice de cette vertu. Une telle mesquinerie ne saurait convenir à l'homme ; sa destinée est le mode composé, en bonheur comme en malheur.

Il eût convenu d'ajouter à ce tableau un contraste ou parallèle des malheurs composés qui pèsent sur le civilisé : on n'en finirait pas si l'on voulait à chaque chapitre dire seulement le nécessaire (Voyez III, 194 et 565), l'ébauche de ce tableau renfermant 24 disgrâces qui accablent les civilisés pauvres. On pourra aisément porter au double cette série des misères actuelles, effets nécessaires du régime subversif, qui produit en tous sens l'opposé des bienfaits sociétaires.

D'après l'admiration qu'excitera le mécanisme des Séries passionnées, on peut juger de l'empressement des associés, qui en recueilleront le fruit, à consentir tout sacrifice qui serait nécessaire pour assurer l'accord de répartition. J'ajoute un dernier chapitre sur cette harmonie intentionnelle dont, je le répète, on n'aura aucun besoin, car la cupidité, *à elle seule*, suffit pour établir l'exacte justice, quand les séries industrielles sont régulièrement organisées.

CHAPITRE XXXII.

De l'accord intentionnel par les trois unités matérielles, affectueuses et mécaniques.

L'UNITÉ est le mot le plus profané par le monde savant; convaincu qu'elle devrait être le but en mécanique sociale, mais ne sachant par quelle voie y arriver, il est borné à rêver des unités en accords sociaux, unités plus illusoires les unes que les autres, depuis celle des 3 pouvoirs, dont l'un dévore les 2 faibles, jusqu'à celle des ménages où un sexe opprime les 2 faibles.

Un des prodiges que les curieux viendront de tous les points du globe admirer dans la phalange d'essai, sera l'unité d'action, l'accord des passions abandonnées à la pleine liberté.

Ce n'est pas un accord de passions qu'un état de choses violenté, où les sbires empêchent les disputes : nous savons, par la crainte des prisons et des gibets, amener les 400 familles d'une bourgade à ne point se battre; elles ne sont pas pour cela amicales, affectueuses, unitaires; il en est de même de l'intérieur des familles où le père, au moyen du fouet et de la morale, établit un calme qui n'est point un accord passionné.

Il faudra donc, dans une phalange de 1800 personnes, que chaque individu aime passionnément tous les autres, qu'il soit porté à les soutenir de sa bourse au besoin.

Aimer tous les autres sociétaires, cela est matériellement impossible, dira-t-on, puisque chaque caractère a ses antipathiques. Répétons à ce sujet que toute assertion générale en mouvement, sous-entend l'exception d'un huitième : *aimer tous les autres*, parmi 1600 sociétaires au-dessus de 4 ans, c'est en aimer 1400 par affection directe, et les 200 autres par affection indirecte, par spéculation sur tels services qu'on tire d'eux. Si l'affection directe

s'étend seulement aux 7/8, il y aura accord unitaire. Décrivons-le d'abord, nous en examinerons ensuite les propriétés.

Tel ménage d'ouvriers est aujourd'hui fort indifférent au millionnaire Dorimon qui habite l'hôtel voisin. C'est une famille de menuisiers; si Dorimon les emploie, il les paie; tout est fini là, il n'y a point entre eux de relations amicales.

Il arrive dans la phalange que tous ces individus rendent à Dorimon de précieux services : le père a présidé en partie à l'éducation industrielle du fils aîné de Dorimon qui, âgé de 6 ans, voulait monter des chérubins aux séraphins. L'enfant avait à faire sept preuves de talent en divers genres; comme il avait pour la menuiserie un goût très-prononcé, il a choisi ce travail pour une de ses sept épreuves; et le menuisier Jacques l'a si bien dirigé, qu'il a été admis d'emblée sur cette branche d'industrie.

Dans six autres branches, il a été de même enseigné par six individus envers qui Dorimon se trouve reconnaissant, parce que ces services ne sont point payés directement. L'enfant et le maître s'assemblent par convenance mutuelle, par attraction et sympathie; et comme le fils aîné de Dorimon a, dès l'âge de 6 ans, plus de 30 passions en exercice de l'industrie et des arts, Dorimon se trouve obligé, non pas envers 30 instituteurs, mais envers cent qui ont, par pure affection, coopéré à cette instruction; car un enfant harmonien trouve communément 3 à 4 instituteurs passionnés dans chaque branche où il exerce.

Dorimon a deux autres enfants de 4 à 2 ans, et les soins donnés à leur éducation seront pour lui un sujet de gratitude envers 200 autres personnes tenant aux séries des bonnes, des bonnins, des mentorins, etc. Il verra ses enfants profiter dix fois plus vite que ceux de civilisation; charmé de leurs progrès, il aimera tous ceux qui y auront coopéré par affection pour les enfants mêmes.

Voilà donc, sur une seule branche de relations, sur l'éducation de ses enfants, 300 liens amicaux que Dorimon aura formés avec des hommes, femmes et enfants de la phalange qu'il habite : je place dans ce nombre les enfants; car parmi les instituteurs on compte bon nombre d'enfants qui, par amitié, enseignent à leur inférieur en âge ce qu'ils ont appris un an avant lui.

Ajoutons que Dorimon est lui-même instituteur de beaucoup d'enfants en qui il découvre instinct et vocation pour les branches d'industrie qu'il préfère. C'est un charme pour tout le monde que de donner l'enseignement à de jeunes élèves intelligents et zélés,

en qui l'on voit des successeurs industriels. Les soins qu'il donne à ces enfants lui valent, de la part des parents, une affection égale à celle qu'il porte aux instituteurs de ses enfants. C'est ainsi que l'enseignement, à lui seul, crée pour Dorimon une masse de liaisons amicales qui s'étendent au quart de la phalange. Et si Dorimon est un homme âgé, qui ait des petits enfants en 2e et 3e degré, ses liens de gratitude en service d'éducation seront d'autant plus nombreux.

Si nous examinons les autres branches de relations où Dorimon pourra former des liaisons affectueuses, telles que la gastronomie, les sciences et arts, l'agriculture, les amours, etc., on verra qu'il se trouve lié passionnément, par affection corporative, avec les 7/8 des sociétaires de sa phalange, et que le peu d'entr'eux avec qui il n'a pas de lien direct, sont encore considérés de lui pour service indirect : il n'aime pas Géronte, il y a entre eux une antipathie prononcée ; mais il arrive que Géronte est le sectaire le plus intelligent de la culture des asperges dont Dorimon est grand amateur. Sous ce rapport, il protège les travaux de Géronte ; il le considère, il a pour lui une affinité indirecte, une amitié spéculative.

Cette multiplicité de liens, cette alliance passionnée avec tous les sociétaires, se fonde sur l'emploi des 3 moyens indiqués au chap. VI, savoir : *séances courtes et variées, exercices parcellaires, séries compactes ;* moyens qui ne sont en d'autres termes que l'exercice des 3 passions mécanisantes, chap. V, auxquelles le système d'attraction industrielle est coordonné dans tous les détails.

Comment pourrait-on, sans les courtes séances et l'exercice parcellaire, mettre chaque individu en relation avec 30 séries et cent groupes ou sous-groupes, et par suite avec la phalange entière ?

C'est sur cette multiplicité de relations, et notamment sur les intrigues de gastronomie combinées avec celles de culture, que repose le lien général des sociétaires. Ils seraient insouciants les uns pour les autres, si chacun d'eux s'occupait isolément, comme en civilisation, d'un travail qu'il exercerait dans toutes ses branches et sans collaborateurs nombreux.

Les philosophes nous disent que tout est lié et doit être lié dans le système de la nature : il faut donc établir d'abord les liens dans la plus basse des relations, qui est celle de régime domestique. Nous ne savons pas même former les liens dans une petite famille

de 6 personnes : tout tomberait en discorde sans l'intervention de la loi, ou du fouet et de la morale. Il faut, sans le secours de ces 3 agens, organiser les liens passionnés entre 1800 personnes composant l'état domestique, le plus bas degré des réunions sociétaires. Si on y réussit, il sera évident qu'on peut établir pareille harmonie entre 1800 phalanges formant 3,000,000 d'individus, et entre 18,000 et 1,800,000 phalanges, puisque le mécanisme est le même pour une ou pour l'ensemble des phalanges du globe, qui s'élèveront au nombre de 3 millions, quand la population sera portée au complet de 5 milliards.

Lorsqu'il sera avéré par l'aspect de la 1re phalange qu'elle atteint à l'unité domestique et industrielle, à l'accord passionné en relations de caractères et en relations d'intérêt ou de dividendes à répartir, on en conclura que l'unité va s'établir dans toutes les relations du globe ; et pour faire juger de l'enthousiasme qu'excitera cette espérance, il suffira d'énumérer ici quelques emplois de l'unité : elle règnera.

1° En langage, signes typographiques et voie de communication ;
2° En mesures sanitaires, quarantaines et purgations collectives de l'espèce humaine ;
3° En extinction des genres hostiles ou nuisibles du règne animal, et de quelques végétaux, des marécages, etc. ;
4° En restauration des espèces animales et végétales, substitution des races précieuses aux mauvaises ;
5° En restauration *composée* des climatures (voyez la note A, II. 84) ;
6° En relations matérielles, monnaies, poids, mesures, méridiens, etc., jusqu'au diapason ;
7° En relations industrielles, travaux publics des armées, entreprises relatives aux sciences et arts ;
8° En relations commerciales et fiscales, approvisionnements combinés du globe, et garanties de *minimum* proportionnel aux classes ;
9° En accords généraux de passions, art de les lier et développer coopérativement par tout le globe.

A ne parler que du 1er de ces accords, celui de langage, signes typographiques et autres voies de communication (1), comment le monde civilisé ose-t-il parler d'unité, se vanter de perfectionnement, de vol sublime, quand il n'est pas même arri-

(1) Voy. la note du § 4 de la Postface

Note des éditeurs.

vé au plus bas ressort d'harmonie, en voies de communication ? Deux civilisés, un Français et un Allemand, qui se disent perfectibilisés par la métaphysique de Kant ou de Condillac, ne savent pas même s'entendre, se parler ; ils sont, dans cette branche de relations, fort au-dessous des brutes ; car chaque animal sait de prime abord établir entre lui et son semblable toutes les communications dont leur espèce est susceptible.

Cependant l'unité de langage et d'écriture, qui est voie d'acheminement à toutes les autres, est matériellement possible en civilisation ; car on y en voit de beaux germes. La langue italienne est unitaire pour toutes les côtes maritimes de la Méditerranée et même pour le Portugal, Maroc et la Mer-Noire. La langue anglaise est unitaire pour toutes les côtes maritimes du Nord, au-dessus de la Manche. Les signes musicaux et leurs mots italiens sont unitaires en tous pays civilisés, malgré les diversités typographiques.

Si donc la civilisation échoue sur les unités les plus urgentes, celles de communication dont elle possède tous les germes, que sera-ce des unités sur lesquelles elle est réellement entravée, comme les quarantaines sanitaires, l'extirpation générale de toutes les maladies accidentelles, virus psorique, variolique, siphylitique, épizootique, etc., qui seront extirpés par toute la terre dès la 5[e] année d'harmonie ?

On est d'autant plus arriéré sur la purgation des fléaux matériels non inhérens à l'espèce humaine, la destruction des loups, des bêtes féroces, des malfaisantes, comme sauterelles, rats, chenilles, des insectes mal-propres, des reptiles de marécages, et autres vices qui disparaîtront dès la 1[re] génération d'harmonie.

On peut voir sur les unités les art. (II, 149, et III, 586), notamment la note (III, 586), sur le faux système métrique établi ou *tenté* par les Français qui ont choisi le faux pour base, le nombre DIX, au lieu du nombre DOUZE ; et qui, selon l'usage civilisé, ont fait des travaux gigantesques pour chercher ce qu'ils avaient sous la main, la *mesure naturelle* donnée fortuitement par le pied-de-roi de Paris.

Pour établir la différence des méthodes unitaires aux méthodes civilisées, j'ai démontré (III, 592) qu'une élection qui, dans l'état actuel, coûte à chaque électeur 5 à 6 jours en voyages, intrigues préparatoires, dînés électoraux, scrutins, etc., coûte moins d'une

minute en harmonie, lors même qu'il s'agit d'une élection *universale*, dans laquelle interviendront les 300 millions d'hommes, ou 300 millions de femmes, ou 300 millions d'enfants du globe.

On peut, sur l'unité des relations scientifiques, voir les détails (II, 358 à 363), et juger par là de la duperie des savans qui préfèrent, à cette immense fortune, le rôle abject de flagorner la civilisation qui les tient comme des écoliers sous la férule, et flagorner l'agiotage qui les nomme gredins de savans à qui il ne faut qu'un grenier à 50 francs par mois. Le corps législatif les traite d'écrivains de galetas, salariés à 1200 fr. par mois. C'est un contre-sens : on n'habite plus au galetas, quand on reçoit 1200 fr. par mois.

Ce qu'il y a de plus clair dans ces verbiages, c'est que le monde savant est bafoué par les autres classes, qui paient ses torrents de lumières par des torrents de mépris. Quelle est leur servilité de se passionner pour cette civilisation qui les traîne dans la boue ? Que ne saisissent-ils l'occasion d'en sortir et s'élever subitement à une haute fortune, en provoquant la fondation de l'état sociétaire qui, par besoin de leurs talents, sera obligé de se les disputer à force de largesses, et qui, à ce pactole inespéré, en joindra trois autres : l'exploitation des sciences neuves, les récompenses unitaires produisant des millions là où la civilisation ne paie qu'en stériles médailles, et les critiques à publier sur la civilisation et les sciences philosophiques, sujet fécond qui, pendant plus de 20 ans, sera pour les écrivains exercés une voie de bénéfices incalculables. Voyez la Postface.

J'ai démontré dans ces 4 chapitres que l'accord intentionnel régnera dans les 4 branches de relations ;

Dans celles du Matériel ou de l'intérêt ;

Dans celles du Spirituel ou des liens affectueux ;

Dans celles du Mécanisme interne ou domestique ;

Et par suite dans celles de tendance à l'Unité d'action extérieure, source de charmes et de bénéfices gigantesques pour tout le genre humain.

Lorsque le désir d'un accord collectif sera si général, il sera bien aisé de parvenir à l'accord de répartition, pour peu que les méthodes soient régulières et assorties au vœu des passions. L'on va juger dans la section suivante si elles rempliront cette condition.

RÉSUMÉ SUR L'APPLICATION.

Pour décrire les relations d'harmonie, pour appliquer les principes exposés aux sections I et II, j'ai adopté trois divisions.

La section III[e] traite des relations de l'âge impubère, borné à dix passions, ignorant l'amour et la paternité.

La section IV[e] traite des relations de l'âge pubère, qui est pourvu des douze passions, dont deux, amour et paternité LIBRES, seront comprimées au début de l'harmonie.

La section V[e] traitera des relations d'équilibre passionnel communes à ces deux classes, répartition des bénéfices, et ralliement des antipathies sociales.

J'ai dû décrire d'abord l'âge impubère, parce qu'il est le plus susceptible de pleine harmonie, étant dégagé des deux passions qui sont criminelles selon nos coutumes, et qu'on sera obligé d'entraver pendant les premières générations.

En traitant de l'âge pubère, section IV, j'ai été fort limité, ne pouvant parler, ni de l'amour libre, ni de la paternité libre, deux passions qui seront interdites pendant un demi-siècle, et dont l'engorgement causera d'énormes lacunes dans le mécanisme d'harmonie.

J'ai rallié les relations de l'âge pubère à deux grandes questions de mécanisme, savoir :

L'engrenage des attractions industrielles, 7[e] notice ;

Les accords intentionnels sur la répartition, 8[e] notice.

Récapitulons brièvement les sujets les plus importants de ces deux sections : les effets les plus éloignés de nos coutumes.

En éducation. L'on a vu que nos systèmes pèchent sur tous les points ; on n'a pas même connaissance du but à atteindre, on n'ose pas l'envisager : il s'agit d'élever l'enfant à sa destinée industrielle. Si l'homme doit vivre du travail agricole et manufacturier, il faut le faire cultivateur et fabricant avant de le faire savant. Telle est la marche de l'éducation harmonienne où un enfant, fût-il héritier du trône du monde, est élevé dans les jardins, colombiers, ateliers et cuisines d'une phalange, dès qu'il peut marcher ; il y devient cultivateur et manufacturier avant de s'occuper des études ; il ne les aborde que peu à peu, et comme accessoires des travaux productifs auxquels il s'entremet constam-

ment de 2 à 4 ans. Ensuite il sollicite l'enseignement, pour l'appliquer à ces travaux où il est impatient de se perfectionner, et il obtient l'enseignement *intégral* donné en toutes méthodes, sur lesquelles il peut opter, sans être assujéti au système de tel sophiste.

Dans cette éducation la marche est directe, l'enfant va droit au but, à l'industrie. L'étude est sollicitée par l'enfant pour emploi industriel, pour favoriser les travaux où il trouve son bonheur. Hors de cette application, l'étude est toujours un ennui pour l'enfant, sous quelque forme qu'on la lui présente; et nos méthodes ont l'inconvénient de ne savoir pas la présenter. Les élèves de nos meilleures écoles sont fatigués de l'étude, et ne s'y livrent qu'avec dégoût; les maîtres sont aussi ennuyés de donner l'enseignement que les enfants de le recevoir; le salaire est l'unique mobile des instituteurs, ils ignorent tout-à-fait l'attraction réciproque ou double affinité du maître et de l'élève, pour eux personnellement, et pour l'objet enseigné.

Aujourd'hui chaque maître, chaque pensionnat prétend avoir inventé des méthodes nouvelles; et, ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune n'approche du but, qui est l'application à l'industrie et l'attraction réciproque, telles que je viens de les expliquer.

On n'a guères vu dans l'éducation moderne qu'une idée neuve, c'est l'enseignement mutuel, méthode essentielle de l'harmonie où un professeur, exerçant par attraction, ne pourrait pas abonder à soigner un cent d'élèves; à peine en admet-il aux leçons particulières 7, 8, 9, dont quelques uns transmettent la science à pareil nombre, et ainsi de suite.

On assure que ce mode est renouvelé des Grecs de qui on reproduit tant d'idées qu'on nous donne pour neuves. (Voyez l'ouvrage de DUTENS, *Origine des découvertes attribuées aux modernes*, ouvrage peu répandu, parce qu'il fourmille de vérités fâcheuses pour l'orgueil et le plagiat. Il démontre que le génie moderne est, dans tous ses détails, une réminiscence des ébauches de l'école grecque, à qui les moyens manquaient pour approfondir les sciences dont elle avait su découvrir tous les germes, notamment la théorie de Newton sur l'attraction, entrevue par Pythagore.)

Une école civilisée ayant à peine parmi ses élèves un dixième de passionnés désireux de la science, l'enseignement mutuel n'y est praticable qu'en ébauche, parce qu'on ne peut pas classer la

troupe en plusieurs échelles d'étudiants passionnés chacun dans leur degré, tant pour l'étude que pour la transmission.

Les antagonistes de cette innovation la dépeignent comme plagiat sur l'école de Pythagore; à supposer que ce soit l'ouvrage des modernes, c'est encore un sujet de honte pour eux; il leur faut donc 3000 ans pour pénétrer le moindre mystère de la nature, un procédé dont elle suggère l'idée à tout maître un peu surchargé d'écoliers; et à peine ce procédé est-il mis en scène, qu'il cause quadruple scandale :

Il est dénigré comme inutile et dangereux;
Il est ravalé comme réchauffé de l'antiquité;
Il devient un levier de l'esprit de parti;
Il est l'objet d'un plagiat sur l'école lancastrienne.

Que de malfaisance dans les esprits civilisés! que de lenteurs dans leurs inventions, que de scandale dans l'emploi qu'ils en font! Quel chaos d'impéritie et de vices dans cette gasconne société qui vante son progrès vers la perfectibilité! Si elle connaissait les lois du mouvement social, elle saurait qu'en éducation, comme en tout, il faut d'abord conduire l'homme au premier but de l'attraction, au luxe interne et externe (Santé et richesse); or la classe qui reçoit le plus d'éducation est la plus ennemie du travail ACTIF en culture et manufacture, c'est aussi la moins robuste : elle manque donc les 2 voies de luxe, richesse interne ou santé, et richesse externe qui ne peut provenir que du travail productif. Dès lors les systèmes d'éducation civilisée sont tous aussi faux les uns que les autres. Quelques légères différences n'empêchent pas que tous ne tombent dans les fautes capitales que je viens d'énumérer.

La 8e notice, qui traite des 4 genres d'accords intentionnels, présente un contraste surprenant du mécanisme harmonien au mécanisme civilisé. Celui-ci, qui aurait grand besoin d'accords intentionnels pour contre-poids aux discordes qu'il engendre, ne produit aucun de ces accords; tandis que l'harmonie crée ces accords à profusion, quoiqu'elle n'en ait pas besoin, ayant d'autres moyens suffisans pour concilier les prétentions ambitieuses.

La nature ici semble inconséquente au premier coup d'œil : elle prive de ressorts une société qui en a besoin, elle les prodigue à celle qui peut s'en passer. Est-ce une distribution vicieuse? Non, elle est fort juste selon la règle du mouvement composé ou dualisé, chap. XXXI; on y a vu que l'homme est fait pour le double bonheur ou le double malheur, et non pour le simple :

c'est en partie l'ignorance de cette règle qui a jeté les philosophes dans l'athéisme : on incline à suspecter Dieu, quand on ne connaît pas la cause de cette loi de mouvement composé ; la voici :

Dieu ayant créé les passions pour l'état sociétaire, qui durera sept fois plus que le chaos social, et ayant donné à l'ordre sociétaire la propriété de bonheur composé, miracles redoublés, chap. XXXI, l'ordre civilisé qui est le jeu subversif des passions doit opérer à contre-sens ; les ressorts, les 12 passions étant les mêmes dans l'un et l'autre état, ils ne peuvent manquer de produire un effet double en bien ou en mal. Si le malheur des civilisés n'était que simple, il s'ensuivrait que le bonheur des harmoniens ne serait que simple ; or il serait fâcheux que pour favoriser les temps malheureux, Dieu eût rédimé le bonheur des temps heureux qui dureront sept fois davantage.

D'ailleurs plus nos misères sont cumulées dans l'état civilisé, mieux le génie est avisé de son égarement et stimulé à chercher l'issue du labyrinthe. Si le malheur et l'injustice n'y étaient que médiocres et simples, on pourrait croire que cet ordre civilisé, est réellement perfectible, comme le persuadent les sophistes pour se dispenser d'en inventer un meilleur. Nous avons à nous préserver de cette erreur; et pour nous la faire apercevoir, il est utile que le malheur composé, ou double mal, soit le fruit constant de toutes nos réformes philosophiques.

En lisant le chap. XXIX, on a dû revenir des préventions civilisées contre le genre ambigu qui tient place dans les passions et caractères, comme dans les produits de tous règnes. On l'a méprisé de tout temps, on n'a dressé aucun tableau des ambigus ; et dernièrement un écrivain passant d'un extrême à l'autre, a voulu faire de l'ambigu un règne à part sous le nom de *psychodiaire ;* c'est une erreur : l'ambigu n'est pas un règne spécial, mais lien de tous les règnes ; de même que les transitions ne sont pas branche particulière d'un écrit, mais lien des diverses parties.

Une autre erreur où tombent les beaux esprits, est de ravaler le genre trivial (273), comme l'ambigu (250), et vouloir qu'on exclue des calculs de mouvement la partie triviale qu'ils accusent de n'être pas à la hauteur de la philosophie. Disons, plus exactement, que la philosophie n'est point à la hauteur du mouvement ; elle ignore la règle du *contact des extrêmes*, selon laquelle un système de preuves, en mécanique de passions, doit passer des effets les plus sublimes aux plus triviaux.

En théorie de mouvement il faut, non pas des fleurs académiques, mais de la justesse mathématique et de l'intégralité. Or la preuve n'est complète, intégrale, qu'autant qu'elle s'applique aux deux extrêmes et par suite aux degrés intermédiaires. Exclure le trivial, c'est raisonner comme un chirurgien qui ne voudrait pas opérer sur certaines parties du corps parce qu'elles sont triviales, ou comme un chimiste qui refuserait d'analyser les substances triviales. Il faut se garder de cette erreur des critiques parisiens qui m'ont blâmé de mettre en scène, *quand il le faut*, l'ambigu et le trivial, selon la loi de contact des extrêmes : si j'avais exclu de mes recherches ces deux genres, je n'aurais déterminé ni la corporation du vestalat, ni celle des petites hordes qui sont les deux ressorts les plus puissants en éducation naturelle, quoique leurs emplois tiennent à l'ambigu et au trivial.

Les littérateurs civilisés tombent en déraison sur tout ce qui touche aux questions de mouvement : ils n'ont sur ce sujet aucun principe fixe, aucune direction raisonnée; et comme le dit fort bien l'Évangile, *ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.* (St. Matth. Chap. XV.) Si on en doutait, il suffirait pour s'en convaincre, de la versatilité de leurs doctrines qui, après avoir prêché de tout temps le mépris des richesses, nous excitent aujourd'hui à l'amour du trafic.

Un journal (*Gazette de France*) a dénoncé avec raison la dépravation de la morale dont il dit : « elle s'est bien humanisée ! » douce, complaisante, elle ne nous enseigne plus à combattre, » mais à céder. » Ce serait bien le vœu de la nature qui veut que nous cédions à l'attraction, pourvu que ce bonheur s'étende à tous, dans un régime social où chacun ait la faculté de se livrer à l'attraction et où *tout soit lié*, selon le principe des philosophes qui enseignent que tout est lié dans le système de la nature, et doit être lié de même dans le système social.

Pour opérer ce lien, il faut que le peuple participe aux jouissances, qu'elles ne soient pas limitées à la classe riche : or que veut le peuple ? Il tient avant tout à la nourriture, à la bonne chère : j'ai prouvé (373, 374) que le monarque même ne peut pas être bien servi si le peuple ne l'est pas ; il fallait donc découvrir un ordre industriel (Séries passionnées) qui assurât ce genre de bien-être à toutes les classes, en proportion de leurs moyens pécuniaires ; un ordre qui établit le lien recommandé par la philosophie, et qui l'appliquât d'abord aux subsistances

du peuple, d'où on l'aurait étendu au régime des subsistances générales du globe (voyez III, 564), en y organisant le système lié et le mode composé, qui sont la nature de l'homme (Chap. XXXI).

Au lieu de proposer ces grands problèmes, nos moralistes professent le mépris du peuple et l'insouciance pour ses besoins, pour les fourberies commerciales dont il est victime. Ils ne songent qu'à s'introduire dans les salons de la finance : le veau d'or enchaîne à son char tout le monde savant ; nos philosophes dédaignent la gargotte morale, le brouet noir des Spartiates, les raves de Curius Dentatus et les ragoûts à l'eau de la citoyenne Phocion ; habitués maintenant aux volailles truffées des publicains, ils oublient que le peuple souffre et qu'il faut, pour le faire participer au bien-être, un système où *tout soit lié*, où le bonheur s'étende jusqu'aux dernières classes populaires.

J'ai observé cette règle de lien général dans les relations décrites aux sections III et IV ; j'y ai toujours fait marcher de front le beau et le bon : tous deux y sont liés sans cesse ; je n'y ai pas négligé les fleurs pour les pommes de terre, comme aux beaux jours de 1793, où l'on plantait moralement des pommes de terre au jardin des Tuileries ; je n'y ai pas non plus négligé les pommes de terre pour les fleurs, comme le font aujourd'hui nos perfectibiliseurs qui, sous prétexte de s'élever à la hauteur de la philosophie, veulent proscrire certaines fonctions qu'ils disent triviales, et dont l'absence fait avorter les fonctions nobles. Aussi voit-on les Parisiens aussi ignorants sur le beau que sur le bon : leurs parterres, tout remplis de pissenlits arborescents, sont aussi mal tenus que leurs potagers ; vandales sur la culture des fleurs qu'ils détruisent en automne quand elles pourraient durer encore un mois (surtout le souci), ils sont également vandales sur le soin des pommes de terre que la philosophie juge au-dessous de sa dignité. Ainsi tout est lié ; si on échoue sur le beau, on échouera sur le bon : c'est un écueil inévitable hors des Séries passionnées.

En conséquence, il faudra refaire l'éducation sur le beau comme sur le bon ; la morale veut n'occuper les femmes que du pot au feu, il faudra les habituer à l'appréciation des fleurs qu'elles ne connaissent point ; elles ne font cas que des roses, et leurs maris n'estiment que les choux ; de là vient que pour faire l'éducation harmonienne des pères et mères engagés dans la première pha-

lange, il faudra employer les champs de fleurs concurremment avec la *gastronomie* élevée au mode GASTROSOPHIQUE (258). Motivons cette préférence.

Quelles sont les branches de culture sur lesquelles la phalange d'essai pourra opérer ? Il en est neuf.

Grande culture, grains, vignes,

Fleurs et serres,	Bestiaux,
Vergers,	Colombiers,
Jardins,	Viviers et chasses,
Forêts,	

Cuisines et conserve.

La plupart de ces branches ne fourniront que peu ou point d'intrigues industrielles dans le début : on ne pourra pas encore s'occuper des forêts ; les vergers seront sans intérêt, à moins de transplantation indiquée au devis ; le grand bétail occupe trop de temps pour une phalange peu experte et qui doit créer promptement des intrigues actives ; la grande culture, graminées et vignes, aura le même inconvénient ; les viviers seront probablement réduits à peu de chose ; les fleurs et serres fourniront quelques amorces, mais le fort de l'attraction ne pourra porter que sur les jardins et les colombiers, deux objets qui se lient intimement avec le travail de cuisine et conserve : les 3 branches réunies tiennent à la gastronomie ; on ne pourra donc les intriguer vivement et promptement que par application des intrigues gastronomiques.

Je n'avais pas autant approfondi ce sujet, lorsque j'écrivis le *Traité* de 1822 : par déférence pour les préjugés de trivialité, j'insistai trop peu sur la nécessité de la gastronomie, ressort le plus efficace au début : je craignais que cette branche de théorie ne parût manquer de gravité ; je ne la produisais qu'étayée de calculs très-rigoureux, comme ceux de l'art. III, 135.

Aujourd'hui, après six ans d'observations qui ont mûri d'autant la théorie, j'insiste sur la nécessité de spéculer principalement sur la gastronomie appliquée aux travaux culinaires et agricoles; c'est le plus sûr moyen de faire éclore en peu de temps les attractions indutrielles.

Il faudra surtout désabuser les femmes, toutes prévenues contre cette passion, les façonner à l'amour de la table par les repas de corps et de fantaisie alternés, par les mélanges de sexe et les serviteurs aimables : une réunion de 10 à 12 hommes entre en gaîté si elle

voit le service du dîné fait par 2 ou 3 jolies filles ; le repas sera beaucoup moins gai si on le fait servir par 2 ou 3 béates.

Il faudra, dans la phalange d'essai, ménager de même aux tables de femmes un service de beaux jeunes gens, ce sera un moyen de plus pour ramener le sexe aux raffinements gastronomiques. Je parlerai des antiennes, qui sont un moyen très-puissant (9e notice) ; d'ailleurs la table plaira aux femmes par le choix de compagnies passionnément assorties au moyen des négociations faites jour par jour à la bourse. Les femmes n'auront plus l'ennui d'un comité mâle qui, à table, ne les entretient que de la charte, du budjet, du trois pour cent, des élections, du commerce et autres pesanteurs assommantes pour elles. Quand aux hommes et aux enfants, on ne sera pas en peine de les passionner promptement pour la gastronomie appliquée.

Il est encore de nombreux ressorts d'attraction industrielle qui influeront puissamment sur les femmes et les enfants ; tels seront, *à la culture*, les champs de fleurs cultivées, sous tente mobile, pour la parfumerie (143) et pour les graines (146) ; *aux ateliers*, une chance très propre à passionner les femmes, sera celle du travail de faveur, de bienveillance, de courtoisie, tel que celui de Céliante pour Bastien (248) ; la faculté assurée à chaque femme de travailler pour tel jeune homme, en passionnera bon nombre pour les fonctions qu'elles dédaigneraient sans cette amorce, et dont l'amour leur donnera le goût, l'initiative, pas le plus difficile à franchir.

Une conclusion à tirer des tableaux contenus dans les sections III et IV, c'est que plus le sexe mâle donne de liberté aux deux autres sexes, femmes et enfants, plus il est riche et heureux. On a vu qu'en harmonie un père est délivré du fardeau dispendieux nommé ménage, entretien de femme et enfants, frais d'éducation, de placement, dotation, etc. ; tout le monde est placé dans sa phalange même, à la culture, aux fabriques, aux sciences, aux arts, dont il tire d'amples bénéfices : le père n'a d'autre tâche que de féliciter ses enfants, sans dépenser une obole pour eux. Le produit, estimé aujourd'hui :

Enfant	1	devient	Enfant	7	Différence de 7 à 28.
Mère	1		Mère	9	
Père	5		Père	12	

Tel sera le fruit de la vraie liberté fondée sur l'essor de l'attraction. Les résultats en richesse et bonheur seront plus brillants en-

core, quand on pourra, au bout d'un demi-siècle, organiser l'amour et la paternité libres.

Entravé sur ces deux passions, l'état sociétaire ne sera point entravé sur l'ambition, qui nous paraît la plus indomptable de toutes. On verra en Ve section qu'elle est la plus flexible, et que rien n'est si aisé que de concilier César et Pompée, Bonaparte et Louis XVIII. C'est un problème qui doit répandre de l'intérêt sur la Ve section, à laquelle nous allons passer, et qui enseignera l'art d'établir d'autant plus de justice et d'harmonie sociale, que les ambitions seront plus insatiables de grandeurs et de richesses. Le problème peut sembler gigantesque aux yeux des philosophes, il n'est qu'un jeu d'enfant pour qui connaît la théorie du mécanisme *sériaire* des passions.

J'ai omis un préalable bien utile qu'il eût convenu de placer avant le procédé de répartition ; c'est le calcul des ralliements passionnels ou accords des seize antipathies sociales. J'ai expliqué un de ces ralliements, en traitant de la domesticité passionnée ; j'ai préludé sur quelques autres. On peut donc renvoyer l'ensemble du sujet à la 9e notice, et passer dès à présent au mécanisme de répartition, que le lecteur se lasserait d'attendre.

SECTION CINQUIÈME.

DE L'ÉQUILIBRE GÉNÉRAL DES PASSIONS.

NEUVIÈME NOTICE.

DE L'ACCORD EN RÉPARTITION.

CHAPITRE XXXIII.

De la classification des Séries.

Rien n'est plus aisé que de répartir en proportion du capital : c'est une opération purement arithmétique, bien connue de tout le monde ; mais la rétribution du travail et du talent, l'art de contenter chacun sur ces deux points est tellement ignoré, que tous les civilisés se plaignent d'injustice et passe-droits vexatoires sur l'une et l'autre dette. Il serait impossible de satisfaire ces deux prétentions, s'il fallait donner à chaque individu le produit *direct* de son travail dans une trentaine de séries et une centaine de groupes dont il est coopérateur : on serait obligé de vendre séparément chaque récolte, partager le montant d'un carreau de choux à plusieurs groupes qui l'ont soigné en exercice parcellaire : tel groupe en labourage, tel autre en plantation ou semis ; celui-ci en arrosage, celui-là en soins des grains. Ce serait une complication indéchiffrable ; il faut une méthode expéditive qui abrège, comme l'algèbre en comparaison de l'arithmétique.

Pour expliquer ce mécanisme de répartition abréviative, il faut enseigner d'abord à classer les séries selon leur degré d'importance et de droits à un dividende plus ou moins fort. Chaque série étant associée et non pas fermière de sa phalange, elle perçoit un dividende, non sur le produit de son travail spécial, mais sur celui

de toutes les séries; et sa rétribution est en raison du rang qu'elle occupe dans le tableau des fonctions, divisé en trois classes, *nécessité*, *utilité et agrément.*

Par exemple : telle série qui produit les graminées ne perçoit ni demi, ni tiers, ni quart du produit de ses grains recueillis : ils entrent dans la masse du revenu à vendre ou à consommer ; et si la série qui les a produits est reconnue de haute importance en industrie, elle est rétribuée d'un lot de 1er ordre dans la classe où elle figure. La série qui produit les grains est évidemment de la 1re classe dite *nécessité*; mais dans cette classe on peut distinguer environ cinq ordres de séries, et il est probable que celle qui produit les grains, froment, seigle, orge, avoine, maïs, etc., sera tout au plus de 3e ordre en échelle de nécessité ; car le travail de labour et celui de manutention du grain ne sont pas répugnants, et doivent être classés après les répugnants qui sont au 1er des cinq ordres de nécessité.

Le travail des Petites Hordes est le premier de tous ; vient ensuite celui de boucherie, où elles interviennent pour la partie fétide ou triperie. Les fonctions des nourrices, des pouponistes et des infirmistes étant répugnantes, doivent être classées avant celles du labour ; il en est de même des fonctions chirurgicales et médicales, ainsi que du travail des corvéistes : ces emplois comprennent plusieurs séries qui figurent en 1er ordre dans la classe de nécessité.

Répétons que ce n'est pas sur la valeur du produit qu'on règle les rangs, c'est sur l'influence d'un travail en mécanique d'attraction et d'harmonie : voici à cet égard, un problème sur lequel se tromperont tous les civilisés. Laquelle des deux séries de FLORICOLES OU FRUCTICOLES doit être placée avant l'autre ? Chacun répondra que ce n'est pas un sujet de doute, que les fruits sont infiniment plus précieux que les fleurs ; donc la grande série qui cultive les vergers, les espaliers, doit non-seulement être classée avant celle qui cultive les fleurs, mais celle des fructicoles doit être placée en catégorie d'utilité, et celle des floricoles en catégorie d'agrément qui est moins rétribuée. Ainsi opineront les civilisés : n'ayant pas besoin d'attraction industrielle, ni d'harmonie, ils n'en estiment pas les ressorts.

C'est juger au plus mal, et tomber dans double contresens ; la série des vergers, des fructicoles, quoique infiniment productive, reste dans la catégorie d'agrément ; tandis que la série des flori-

coles qui produit à peine autant qu'elle coûte, passe en catégorie d'utilité : expliquons les motifs de ce classement, déduits des influences de l'attraction.

Les vergers, en harmonie, sont des séjours délicieux; leur soin est le plus récréatif de tous les travaux. Les rencontres des cohortes vicinales et les amours, dont je n'ai pas parlé, s'y joignent à mille autres amorces. Tout verger est parsemé d'autels de fleurs, entouré de cordons d'arbustes : le travail n'y exige guères de tentes mobiles, parce que les arbres en tiennent lieu. En ajoutant le charme spécial de cette culture, les rivalités émulatives, la réunion des sexes, le repas fort gai servi au castel à la fin de la séance, on pensera que sur 1000 personnes, il doit s'en trouver 990 en attraction pour le soin des vergers, au moins dans quelque branche : ce sera une série *infinitésimale* ou d'attraction générale, comme celle du poulailler (IV, 336).

La secte des fructicoles, abstraction faite de son produit, est donc la dernière en titres au bénéfice, parce qu'elle est la plus forte en dose d'attraction. D'autres sectes recourront aux expédients pour se renforcer d'attraction; celle-ci ne cherchera qu'à diminuer l'intensité d'appât, et ralentir l'empressement général à s'y enrôler.

Quant à la secte des floricoles, elle est fort mal appréciée en civilisation. Si son produit a du charme, son travail n'en a guères; il exige beaucoup d'assiduité, de connaissances, de soins délicats pour un plaisir de courte durée; mais il est précieux pour façonner les enfants et les femmes aux exigences de la culture, aux études et aux raffinements agronomiques : et c'est pour en faire une école d'agriculture, que la nature donne ce goût des fleurs aux femmes et aux enfants. D'ailleurs le travail des vergers n'est pas en tous sens à portée des enfants, tandis que celui des fleurettes et même des grandes fleurs convient en tous points au bas âge. A ces titres, la série des floricoles sera placée en 2e catégorie, au rang d'utilité.

On peut juger, par ce parallèle des fruits et des fleurs, que les harmoniens, en appréciation de travail, se règlent sur des bases fort différentes de celles admises chez les civilisés; et que la quantité ou valeur réelle du produit, qui serait parmi nous boussole exclusive d'estimation des travaux, ne le sera point dans l'état sociétaire.

Il placera au dernier rang l'industrie fructicole, qui est la plus

précieuse peut-être; car deux sexes d'harmoniens, les femmes et les enfants, vivront de fruits, soit crus, soit en compote, soit en marmelade, bien plus que de graminées. Nous en avons l'indice dans le bas prix actuel des sucres cultivés par des indigènes, comme en Indoustan. Le fruit allié au sucre est nourriture essentielle des harmoniens (III, 564) : le pain, substance commune, est un mets de civilisé, de goujat, quand il est pris pour base comme chez le peuple, et fabriqué en farines communes.

D'autre part, des fonctions qui nous semblent de pure superfluité, comme L'OPÉRA, seront en harmonie au 2e ordre de nécessité, immédiatement après les répugnantes. « Cependant, diront » les civilisés, on peut se passer d'opéra et non de boulangers ni de meuniers. » L'objection est juste quant à l'Ordre civilisé, qui n'est pas susceptible d'attraction industrielle ; mais on a vu, aux chapitres de l'éducation, que l'opéra est un des plus puissants ressorts pour former l'enfant à la dextérité, à l'unité en fonctions industrielles : sous ce rapport l'opéra est de 1re nécessité, et rétribué comme tel.

En définitive, le classement des séries est reglé selon les convenances générales, et non selon les produits. Posons plus régulièrement le principe : on estime leur priorité de rang, en raison composée des bases suivantes :

1° En raison directe de leur concours aux liens d'unité, au jeu de la mécanique sociale ;

2° En raison mixte des obstacles répugnants ;

3° En raison inverse de la dose d'attraction et d'engrenage que peut fournir chaque industrie.

1° *Titre direct :* LE CONCOURS A L'UNITÉ. Le but est de soutenir le lien sociétaire dont on obtient tant de richesse et de bonheur ; la série la plus précieuse est donc celle qui, *productive* ou *improductive*, concourt le plus efficacement à serrer le lien sociétaire. Telle est la série des Petites Hordes, sans laquelle tout le mécanisme de fusion des 3 classes et harmonie intentionnelle serait impraticable. Cette série est donc la 1re en *titre direct*, en concours direct aux liens d'unité ; elle est de même la 1re en titre mixte.

2° *Titre mixte* : OBSTACLES RÉPUGNANTS. Tel est le travail des mineurs, des infirmistes et des bonnes. L'obstacle purement industriel est souvent un sujet d'amusement, divers athlètes s'en font un jeu ; mais on ne peut pas se faire un jeu d'une répugnance

qui fatigue les sens, comme serait le curage d'un égoût, la descente dans une mine : on peut surmonter cette répugnance par point d'honneur, par esprit religieux, comme le font les Petites Hordes et les infirmistes; elle n'est pas moins lésion sensuelle, tandis que la fatigue simple et sans dégoût, comme celle d'un ouvrier qui monte sur des noyers et cerisiers, peut devenir amusette, plaisir réel. De là vient que l'ordre sociétaire n'estime et n'admet en priorité de rang que les fatigues répugnantes.

3° *Titre inverse* : DOSE D'ATTRACTION. Plus un travail excite d'attraction, moins il a de valeur *pécuniaire* : dès-lors l'opéra et le soin des vergers devraient être deux séries de 3e classe ou agrément, car il n'est rien de plus attrayant dans les campagnes que le soin des arbres à fruit; et, dans les villes, que le tripot de comédie, les intrigues de coulisse : tous les gens riches aiment à s'y faufiler, même à titre d'actionnaires, au risque d'y perdre de bonnes sommes.

La série des vergers est renvoyée au 3e rang, à l'agrément, parce qu'elle n'a de mérite qu'en *titre inverse*, en forte dose d'attraction ; elle ne concourt pas plus à l'unité que les autres fonctions agricoles. Quant à la série de l'opéra, elle concourt à l'unité par des services exclusifs, par sa propriété de former l'enfant à toutes les harmonies matérielles. Cette série est donc précieuse à double titre, *en direct* et *en inverse;* elle doit prendre place au 1er rang dans la catégorie de nécessité.

C'est en combinant bien les trois règles ci-dessus, qu'on parvient à classer exactement les rangs de chaque série en prétentions au dividende pécuniaire alloué au travail. Du reste quelques erreurs sur ce point ne seraient pas un préjudice notable pour la phalange d'essai ; elle compensera ce défaut de méthode par la force des accords intentionnels (8e notice), par le noble orgueil de changer la face du monde et voir accourir les sages de toutes les régions pour admirer le germe de l'unité universelle. Observons que cette affluence de curieux rendra à la phalange d'essai une somme de 40 à 50 millions, à n'estimer le prix d'admission que cent francs par jour, subsistance aux frais de chacun.

Je dois redire que les erreurs sur le classement des séries ne préjudicieront point à l'accord collectif, car ces débats subalternes seront absorbés dans la passion générale d'UNITÉISME (chapitre XXXII), qui n'est pas connue des civilisés, et qui naîtra chez les harmoniens dès les premiers jours. Nos philosophes, qui croient

connaître toutes les passions, sont comparables à des enfants de dix ans qui, enchantés de leurs globules de marbre, pensent qu'à l'âge de vingt ans ils n'auront point de plaisirs plus séduisants. Juger des passions d'harmonie par les passions civilisées, c'est imiter un paysan qui, n'étant jamais sorti de son nid, croit que le clocher de son village est le plus beau clocher du monde, et que son curé est le plus savant homme de la terre. Quand ce paysan aura vu le monde, parcouru les capitales, il trouvera bien à décompter en fait de clochers et de savants.

Il en sera de même des passions futures, et surtout du LIBÉRALISME, dont on profane aujourd'hui le nom sans avoir aucune idée de la chose (*Voyez* Chap. XXXV). Parmi ces passions à naître, la principale sera l'*unitéisme* ou philanthropie réelle, fondée sur la plénitude, la réplétion de bonheur, le besoin de répandre autour de soi le charme dont on est pénétré. Nous voyons une ombre de cette passion dans les événements qui remplissent de joie une population entière. Lorsque Troie, après dix ans de siège, est enfin délivrée des assaillants, les Troyens sortent en foule, *panduntur portæ, juvat ire*: l'ivresse est telle, que les rangs se confondent; on se félicite réciproquement, on se redit les détails du siège. Ici étaient Achille et les Thessaliens; ici étaient les Dolopes. C'est vraiment l'instant de la fraternité rêvée par les moralistes; c'est une ombre de la passion unitéisme, fusion des classes, réplétion de bonheur qui régnera sans cesse chez les harmoniens, et qui aplanira tous les obstacles relatifs aux accords de répartition. D'ailleurs on va se convaincre que pour établir l'harmonie dans les partages, il suffit, comme je l'ai annoncé, de l'amour des richesses.

CHAPITRE XXXIV.

De l'accord direct en répartition, ou équilibre par la cupidité.

Enfin nous arrivons à l'objet principal, à l'effrayant problème d'établir une justice éclatante, une pleine harmonie dans le partage des bénéfices et une rétribution satisfaisante pour chacun, selon ses trois facultés industrielles *travail*, *capital* et *talent*. Ce prodige tient à élever la cupidité du mode simple au mode composé.

Voici le triomphe de la cupidité tant diffamée par les moralistes; Dieu ne nous aurait pas donné cette passion, s'il n'en eût pas prévu un emploi utile en équilibre général. Déjà j'ai prouvé que la gourmandise, également proscrite par les philosophes, devient voie de sagesse et d'accords industriels dans les Séries passionnées. On va voir que la cupidité y produit le même effet, qu'elle y devient voie de justice distributive, et qu'en créant nos passions, *Dieu fit bien tout ce qu'il fit.*

L'homme civilisé ne trouvant son bénéfice que dans la rapine et la rapacité, il doit s'abandonner à ces vices tant qu'on ne sait lui créer d'autres stimulants de justice que l'honneur d'être philosophe, d'obéir à Sénèque et Diogène : ce ne sont pas là des contre-poids à la cupidité. Il est connu que le monde n'estime que la fortune acquise *per fas et nefas ;* qu'on n'a que raillerie et duperie à recueillir en pratiquant l'équité; dès lors le civilisé s'en garde comme d'un piège. Il faut donc, pour l'y rallier, un régime où l'individu trouve son bénéfice personnel dans la justice distributive ; il ne la pratiquera qu'à cette condition. Les harmoniens seront justes en répartition, parce que l'équité leur vaudra bénéfice, honheur et plaisir; puis elle procurera mêmes avantages à la masse, qui aujourd'hui est froissée en tout sens par les prétentions individuelles: notre cupidité est donc *simple*, *égoïste*, étrangère aux intérêts de nos voisins; elle deviendra COMPOSÉE quand elle servira leur intérêt et le nôtre à la fois. Examinons :

Si chacun des harmoniens était, comme les civilisés, adonné à une seule profession, s'il n'était que maçon, que charpentier, que jardinier, chacun arriverait à la séance de répartition avec le projet de faire prévaloir son métier, faire adjuger le lot principal aux maçons, s'il est maçon; aux charpentiers, s'il est charpentier, etc. Ainsi opinerait tout civilisé; mais en harmonie où chacun, homme, femme ou enfant, est associé d'une quarantaine de Séries, exerçant sur l'industrie, les arts, les sciences, personne n'a intérêt à faire prévaloir immodérément l'une d'entre elles; chacun, pour son bénéfice personnel, est obligé de spéculer en sens inverse des civilisés, voter sur tous les points pour l'équité. Décrivons d'abord ce mécanisme en action, j'en expliquerai ensuite la théorie.

Je distingue en générales et spéciales les impulsions qui entraînent tout harmonien à l'équité.

1° *Impulsions générales* appliquées aux 3 facultés, capital, travail et talent : Alcippe est un des riches actionnaires; telle

somme dont il tirait en civilisation 3 à 4 0/0 (revenu des domaines), lui rendra dans la phalange 12 à 15 0/0, selon les aperçus d'inventaire, si l'on parvient à s'accorder en répartition. Il lui importe donc d'opiner pour la justice distributive, et de repousser toute mesure qui léserait une des trois facultés. Si à titre de fort capitaliste il veut faire allouer moitié du produit aux *capitaux*, par exemple : capital 6/12, travail 4/12, talent 2/12, les 2 classes nombreuses qui n'ont à percevoir que sur les deux autres facultés, *travail* et *talent*, seront mécontentes : l'attraction se ralentira, le produit et les accords diminueront, et dès la 3e année le lien sociétaire se dissoudra. Alcippe voit que pour son intérêt même il faut fixer la répartition comme il suit : capital 4/12, travail 5/12, talent 3/12. Calculée sur ce pied, elle donnera encore à Alcippe un revenu quadruple de celui qu'il avait en civilisation ; elle garantira en outre le contentement des deux classes peu fortunées et le maintien du lien sociétaire. Alcippe incline d'autant mieux pour cette justice, qu'il a lui-même bon nombre de lots à percevoir, dans diverses séries, sur le capital et le talent ; car les plaisirs, tels que chasse, pêche, musique, art dramatique, soin des fleurs, des volières, sont payés comme le travail des champs et des vignes. En outre, il a formé beaucoup de liaisons amicales avec la classe des non capitalistes; il la protége, il veut que justice lui soit rendue.

Dans ce cas, la cupidité qui l'aurait poussé à voter un lot de moitié pour le capital, se trouve contre-balancée par deux impulsions honorables ; ce sont : l'affection qu'il a conçue pour les divers sociétaires des séries qu'il fréquente, et où il a de plus des lots de travail et talent à percevoir, puis la conviction de trouver son intérêt dans l'intérêt collectif, dans le contentement de la phalange entière, dans le progrès de l'attraction industrielle, source de richesses à venir.

Ainsi l'impulsion véhémente, celle de cupidité qui aujourd'hui pousserait aux prétentions outrées, rencontre ici deux contrepoids qui la maintiennent dans la juste mesure, dans la voie d'équilibre et de justice satisfaisante pour les 3 facultés et les divers individus. Ce bel accord de passions est calqué sur la propriété fondamentale des séries mathématiques, *égalité de la somme des extrêmes, au double du terme moyen* (Dans la série 2, 4, 6, deux fois 4 équivalent à 2 et 6).

Analysons mêmes contre-poids, même équilibre, dans les impulsions de la classe pauvre.

Jeannot n'a point de capitaux, point d'actions; opinera-t-il à favoriser la faculté de travail aux dépens du capital ou du talent? faire adjuger en proportion de

travail 7/12, capital 3/12, talent 2/12?

Ici l'impulsion dominante est pour favoriser le travail, au préjudice des deux autres facultés, capital et talent. Tel serait l'avis de tout civilisé pauvre; le paysan dit : *c'est moi qui produis tout*; il croit de bonne prise tout ce qu'il vole au seigneur qui, de son côté, se croit en droit de tout ravir au paysan. Tel est l'équilibre des passions dans l'état civilisé, une lutte de pillage et d'astuce, nommée perfectibilité.

En harmonie, le pauvre Jeannot pensera bien différemment. Sa plus forte impulsion est de favoriser le travail, puisqu'il n'a rien à prétendre sur les dividendes alloués au capital; mais deux autres impulsions viennent contre-balancer cet essor brut de la cupidité : Jeannot a des lots à prétendre sur le talent; il brille dans certaines parcelles de divers travaux, il lui convient que le talent conserve ses droits. D'autre part, il connaît l'importance des capitalistes dans une phalange, les avantages que le pauvre tire de toutes leurs dépenses, la participation aux spectacles gratuits, aux voitures et chevaux, aux repas de corps, aux dessertes de tables riches, aux adoptions industrielles pour ses enfants; lors même qu'il ne saurait pas apprécier le fruit de toutes ces chances de bénéfice, il l'apprendrait dans la compagnie des 40 groupes qu'il fréquente : les corporations ne se trompent pas sur leurs intérêts.

Ces deux impulsions disposent Jeannot à ménager le talent et le capital, et à se réduire de 7/12 à 5/12 sur le lot du travail; réduction qui, tout balancé, tourne à son avantage; car il ne peut être heureux qu'en soutenant la phalange et l'attraction, qui péricliteraient du moment où le capital et le talent seraient mal rétribués. Ici la cupidité brute, la passion dominante qui chez nous absorberait tout, se trouve pondérée par deux contre-poids, deux impulsions favorables au talent et au capital, facultés sur lesquelles Jeannot a le moins de prétentions. C'est, comme chez Alcippe, l'influence de deux forces extrêmes balançant la double influence de la force moyenne. Les harmoniens des trois classes, riche, moyenne ou pauvre, sont constamment entraînés

à ces vues de justice, par impulsion de deux intérêts collectifs luttant contre la rapacité déraisonnée qui, chez les civilisés, ne rencontre aucun contre-poids, aucune chance de bénéfice fondée sur le soutien de l'intérêt général, sur la justice distributive.

J'insisterai, dans les 2 chapitres suivants, sur ce penchant de tout harmonien pauvre à soutenir la classe riche et le lot de capital; je donnerai, sur cette impulsion, des preuves irrécusables. En attendant, observons que le pauvre, en harmonie, a de nombreuses chances de fortune: il n'est point découragé comme nos salariés qui n'entrevoient aucun moyen de s'élever au rôle de maître; il a l'espoir de voir ses enfants parvenir à de hautes dignités, par la science, le talent, la beauté, les alliances monarcales; il a une petite fortune croissante du fruit de ses économies que la caisse d'épargne reçoit écu par écu; il ne fait pas de dépense, parce qu'il est bien nourri et bien vêtu aux frais de la phalange qui lui fournit tous les habits de travail, et trois uniformes de parade pour les trois saisons; il ne songe pas comme nos ouvriers à fréquenter la guinguette et le cabaret, parce qu'il trouve à ses cinq repas excellente chère, vins à option, joyeuse compagnie; dès-lors il économise, et place en coupons d'actions tout le bénéfice qui lui reste après le paiement de son compte de frais; il est petit propriétaire, il a l'esprit de propriété, le droit de vote en divers conseils, et de suffrage en toutes élections; il ne peut donc pas ressentir d'aversion pour les riches qu'il fréquente, dont il a sans cesse à se louer, et dont il espère devenir l'égal. Sans cet espoir d'avènement à la fortune, la vie devient un fardeau pour l'homme.

2° *Impulsions spéciales :* Analysons maintenant l'équilibre de cupidité dans les détails. Philinte est membre de 36 séries qu'il distingue en trois catégories, A, B, C; dans les 12 séries de l'échelle A, il est ancien sectaire, expérimenté, tenant l'un des premiers rangs en importance et en droits au bénéfice. Dans les 12 séries C, il est nouveau sectaire, peu exercé, ne pouvant espérer que de faibles lots; et dans les 12 de l'échelle B, il est en moyen terme d'ancienneté, de talent et de prétentions. Ce sont trois classes d'intérêts opposés, stimulant Philinte en triple direction et le forçant, par cupidité et par amour-propre, à opter pour la stricte justice.

En effet : s'il y a fausse estimation du mérite réel de chaque série, Philinte sera lésé, d'abord sur les dividendes à recueillir,

dans les 12 séries où il excelle, et où il a droit aux plus fortes parts; en outre, il sera piqué de voir leur travail et le sien mal appréciés. A la vérité, cette injustice pourra favoriser les 12 séries C; mais comme il n'est que subalterne, rétribué de faibles lots, il ne serait pas compensé des réductions à éprouver sur les 12 séries A, où il obtient les lots supérieurs. D'autre part il ne veut pas qu'on ravale les séries C, où son penchant l'a enrôlé récemment; il estime et protège leur industrie; il les soutient par amitié cabalistique et par amour-propre. Quant aux 12 séries B, où il est sectaire de moyen rang, obtenant des lots moyens, il convient à ses intérêts qu'elles aient ce qui leur est dû, sans empiéter sur les catégories A et C.

Sous tous les rapports, il se trouve entraîné à vouloir l'exacte justice en répartition; elle est l'unique moyen de satisfaire à la fois son intérêt, son amour-propre et ses affections. Ajoutons une preuve de détail.

S'il parvenait à faire favoriser les 12 séries A, où il perçoit de forts dividendes, il serait dupe; l'injustice, dans l'état sociétaire bien organisé, tourne au détriment de son auteur; je le démontre.

Les 12 séries A sont de 3 ordres: environ 4 de *nécessité*, 4 d'*utilité*, 4 d'*agrément* (ch. XXXIII); or, si Philinte réussissait à faire dominer la faveur, il ne pourrait pas l'étendre aux trois ordres de nécessité, utilité, agrément, mais seulement à l'un des trois ; dès-lors, obtenant du gain sur 4 de ces 12 séries A, il perdrait d'autant sur les 4 de l'ordre opposé, et ne gagnerait rien sur les 4 moyennes. Il n'aurait aucun bénéfice réel sur l'ensemble des 12; il ne recueillerait de cette injustice que le déshonneur, la défiance générale et la perte de tous les suffrages pour divers emplois lucratifs qui sont très-nombreux. La défaveur de l'opinion est très-préjudiciable à un harmonien; elle est indifférente à un civilisé, car les places lucratives ne sont pas électives, et quand elles le seraient, ce ne serait pas l'honnête homme qui les obtiendrait en civilisation, où la masse électorale est toujours le jouet des intrigues.

Le besoin de justice distributive existera donc dans les détails comme dans l'ensemble de la répartition. Le régime des séries passionnées est un mécanisme qui *sue la justice*, et qui transforme en soif de justice le prétendu vice nommé *soif de l'or*. Nos passions deviennent toutes bonnes, si on les développe dans

l'ordre sériaire auquel Dieu les destine; mais ce développement doit être conforme aux règles d'engrenage (établies chap. V et VI, et notice 7e). Si on observe bien ces règles, il arrivera que chaque individu sera attiré dans une masse de séries bien échelonées en tous sens, en nécessité, utilité et agrément; qu'il y figurera en échelle de rôles, expérimenté dans un tiers, novice dans un 2e tiers, et mixte dans un 3e tiers; une fois engrené de cette manière, il ne ressentira que des impulsions de justice, tant sur l'ensemble que sur les détails de répartition aux 3 facultés, capital, travail et talent.

C'est pour atteindre ce but que la sollicitude des fondateurs devra se porter sur les moyens d'engrenage des passions : mes instructions à cet égard seront suffisantes si on les suit exactement, si on consent à ne point lésiner sur les frais de semailles d'attraction, sur les moyens de variété fréquente en fonctions, et d'enrôlement à un grand nombre de séries. Il faut que chacun soit entraîné à les parcourir successivement, à quitter une série pour entrer dans une autre, en restant sociétaire émérite, et adjoint auxiliaire aux séries quittées.

La méthode, pour répartir aux groupes d'une série et aux membres d'un groupe, est la même que pour répartir aux classes et aux ordres de séries; le mouvement étant, selon l'idée de Schelling (pe 14), *miroir de lui-même en tout sens, analogie universelle.*

Le lot de talent, borné à 3/12 et peut-être 2 12, est encore très copieux, parce qu'il y a dans chaque branche d'industrie une masse de sectaires novices et dépourvus de titre aux lots de talent: leur nombre est au moins d'un tiers en chaque fonction, souvent moitié; ce qui assure une forte part à l'autre moitié, seule rétribuée en talent. Les lots de travail ne présentent pas cette chance; car tout sectaire d'un groupe y travaillant du plus au moins, a droit à une part quelconque. C'est pourquoi le travail mérite au moins 5/12 du bénéfice; et il est douteux si on ne l'élèvera pas plus haut, selon le rapport: *Travail* 3/6, *Capital* 2/6, *Talent* 1/6.

On peut déjà entrevoir que nos passions sont les rouages d'une mécanique où règne la justesse mathématique. Je n'ai point eu recours aux systèmes pour surmonter la difficulté en répartition, je me suis borné à appliquer au jeu des passions: les règles élémentaires de mécanique et d'arithmétique, la *balance* et la *série*,

ce qui est la même chose ; car la balance est, comme la série, un accord de deux forces extrêmes faisant contrepoids à la double force moyenne. Si chacune des balances doit porter un quintal, il faut que le fléau puisse porter deux quintaux.

Les détracteurs prétendent que ma théorie repose sur des idées extraordinaires, bizarres, abstruses. Qu'y a-t-il de plus ordinaire que les théorèmes élémentaires de mathématiques? Le calcul de la mécanique des passions sera étayé en tous sens de ce genre de preuves ; la nouvelle science de l'attraction passionnée est dans tous ses détails coordonnée aux mathématiques ; les passions, lorsqu'on les distribue par séries, sont les mathématiques en action ; par exemple : les propriétés des 4 courbes élémentaires, nommées sections coniques, sont très-exactement les types des propriétés des 4 groupes distingués en mode majeur et mineur :

MAJEUR.	Amitié,	*cercle,*	MINEUR.	Amour,	*ellipse,*
	Ambition,	*hyperbole.*		Paternité,	*parabole.*

En conséquence, ma théorie, loin de tomber dans l'esprit systématique, est au contraire la première et la seule qui ait évité ce vice, et rallié l'étude des passions à des principes puisés dans la nature. Elle ouvre enfin la voie de ces équilibres si vainement rêvés par la philosophie ; car on a vu ci-dessus, dans le mécanisme de répartition, la propriété :

D'absorber la cupidité individuelle dans les intérêts collectifs de chaque série et de la phalange entière, et d'absorber les prétentions collectives de chaque série, par les intérêts individuels de chaque sectaire dans une foule d'autres séries.

On peut réduire ce brillant effet de justice à deux impulsions, dont l'une milite en raison directe du nombre de séries que fréquente l'individu, et l'autre en raison inverse de la durée des séances de chaque série.

1° *En raison directe du nombre de séries fréquentées.* Plus ce nombre est grand, plus l'individu se trouve intéressé à ne point les sacrifier toutes à une seule, mais à soutenir les droits de 40 compagnies qu'il chérit, contre les prétentions de chacune d'entre elles.

2° *En raison inverse de la durée des travaux.* Plus les séances sont courtes et rares, plus l'individu a de facilité à s'enrôler dans un grand nombre de séries, dont les influences ne pour-

raient plus se contrebalancer, si l'une d'entre elles, par de longs et fréquents rassemblements, absorbait le temps et la sollicitude de ses sectaires et les passionnait exclusivement.

Dans ces équilibres de mécanisme des séries, observons que la boussole est UNE; c'est toujours la déférence rigoureuse au vœu des trois passions rectrices, développées de manière à se satisfaire l'une par l'autre : la *Papillonne*, par la plus grande variété possible en fonctions attrayantes ; la *Cabaliste*, par le classement trinaire des intrigues de séries (63), leur contraste méthodiste, et l'échelle bien nuancée des espèces et variétés; la *Composite*, par le double charme, les miracles redoublés, d'où naît le bonheur composé (282). *Voyez* le Chapitre d'une journée de bonheur, 10e notice.

Je n'ai décrit dans ce chap. 34 que l'équilibre direct; il sera un peu incomplet la 1re année : le défaut d'expérience et les lacunes d'attraction causeront quelques irrégularités ; mais la force des accords intentionnels y suppléera amplement, et l'on arrivera, au bout de deux ans, à des données expérimentales et certaines sur tous les détails relatifs à l'accord en répartition. Les moyens qu'on vient de lire sur l'accord direct, ont besoin de deux appuis qu'on va trouver dans les deux chapitres suivants, où je traite de l'équilibre indirect et des ralliements d'antipathies.

CHAPITRE XXXV.

De l'accord inverse en répartition, ou équilibre par générosité.

DISTINGUONS les deux accords direct et inverse. L'accord par cupidité est DIRECT, parce qu'il naît de la 1re passion qui dirige l'homme en partage de bénéfices ; il naît de l'impulsion d'égoïsme que les idéologues nomment le MOI, sur lequel ils asseient leurs systèmes, Ce *moi*, cet égoïsme, est très odieux en civilisation, où il ne pousse qu'à la rapine et à l'injustice.

Nos sciences métaphysiques ont illustré ce *moi égoïste*, au lieu de chercher à lui subsister un *moi équitable*. Tel est leur usage : vanter chaque vice dominant pour se dispenser d'en trouver le remède. Quand on encense l'anarchie commerciale et mensongère, on peut bien faire *par système* l'apologie de l'égoïsme.

Venons à l'accord *indirect* en répartition. La nature ne se

borne jamais à un seul ressort en équilibres; la générosité qui va fournir le 2e ressort, donnera un accord opposé à l'impulsion naturelle qui nous fait désirer la plus forte part, ou tout au moins la portion due à notre industrie.

Je vais traiter d'un sentiment généreux qui, fondé sur ce que les réunions de travail ont été des séances de plaisir, excite le riche sociétaire à refuser ce qui lui est dû pour coopération à ces séances. On verra naître de cette impulsion des accords magnanimes et géométriquement disposés, ainsi que les précédents. C'est l'application du fameux théorème newtonien sur l'équilibre de l'univers, en raison directe des masses, et inverse du carré des distances.

Je vais décrire cet accord dans un petit groupe de 10 individus : A, B, C, D, E, F, G, H, J, L. Je les suppose exerçant en culture de fleurs : leur travail a été rétribué à 216 fr. d'où résultent les lots suivants, provenant du travail seulement et non du capital ni du talent, qui forment deux lots à part :

A. opulent,	28 fr.	F. gêné,	36 fr.
B. riche,	32 fr.	G. pauvre,	40 fr.
C. aisé,	24 fr.	H. enf. pauv.	12 fr.
D. moyen,	20 fr.	J. enf. nov.	8 fr.
E. juste,	16 fr.	L. aspirant,	0 fr.

A et B, quoique opulents, obtiennent des lots copieux; ce n'est point par faveur, les plus riches sont quelquefois ceux qui ont le plus travaillé et le plus mérité; tout se faisant par passion, ce n'est pas le besoin qui est mesure du travail.

A et B, gens fortunés, déclarent qu'ils s'en tiennent au revenu de leur capital et qu'ils ne veulent pas être payés pour un travail fait par plaisir avec des amis qui servent leur culture favorite; ils n'acceptent que le *minimum* ou 8e de leur lot, car l'usage défendra de refuser le tout. Ce *minimum* est 4 fr.; il reste de ces lots deux sommes de 24 et 28 à distribuer, = 52.

C et D opinent dans le même sens; mais, moins riches, ils se bornent à recevoir moitié. Reste deux sommes de 12 et 8 à répartir, = 20 + 52, total 72, qui tourneront au profit des sociétaires pauvres, dans la proportion suivante; E, 24 : F, 18 : H, 12 : J, 9 : L, 9, d'après scrutin.

Il résulte de cette générosité que les gens pauvres, lorsqu'ils ne se sentent pas fondés à obtenir les lots supérieurs, aiment à

les faire allouer aux riches; car ces lots reviendront indirectement aux pauvres et à leurs enfants. On voit qu'ici les enfants H et J, que je suppose pauvres, obtiennent deux lots de supplément, 12 et 9 fr., sur la portion abandonnée par les riches. L'aspirant L en reçoit de même une petite part dont il peut avoir besoin. En supposant qu'un enfant pauvre obtienne dans une trentaine de groupes ce supplément d'environ 12 fr., ce sera 360 fr. en sus de ses bénéfices, et trente motifs pour le père de s'affectionner aux riches.

La principale part est donnée à G, sectaire qui ne tient qu'un rang médiocre en industrie; c'est un lot de faveur, usage d'harmonie; on y tient à se livrer à ses passions, en dépit de la morale : un groupe, une série, ont toujours favori ou favorite. Je suppose que G est une fameuse vestale, ornement de la contrée, les riches A et B se plaisent à l'attirer à leur travail préféré, les pauvres l'aiment également; tous les groupes la recherchent. Peut-être ne lui revenait-il qu'un lot de 24 fr., on lui donne celui de 40; mais les riches A et B, satisfaits de cette déférence, abandonnent d'autant mieux leurs lots dont les pauvres tirent 72 fr., en compensation de 16 qu'ils ont cédé à la vestale Galatée. La faveur, aujourd'hui source d'injustice, devient en harmonie une des plus fécondes sources d'accords; aussi établira-t-on en tous degrés des sceptres de *favoritisme*, en masculin et féminin, depuis le bas degré qui ne comprend qu'une phalange ou canton, jusqu'au degré 13e qui est l'omniarchat du globe.

On peut voir au traité (IV, 496), cette répartition indirecte exposée plus amplement, et appliquée à un groupe de 30 personnes qui fournit des accords plus variés, mieux échelonés; mais il suffit de ce petit nombre de 10 pour analyser le mécanisme indirect en répartition.

Examinons maintenant la partie géométrique de cet équilibre. Si les plus riches sociétaires ont voulu recueillir le moindre lot possible; si loin de prétendre à la plus forte part, en raison de leur fortune, ils abandonnent ce qui leur échoit en sus du *minimum*, il en résulte qu'ils tendent au luxe, au bénéfice, *en raison inverse des distances de capitaux*, car ils possèdent la plus forte part des capitaux actionnaires; s'ils ne veulent accepter en lot de talent que la plus faible part de bénéfice, leur tendance au luxe est, *sur ces deux points, talent et travail*, en raison in-

verse des distances de capitaux : c'est l'une des deux conditions d'équilibre indirect en répartition.

L'autre condition est de tendre au luxe (1er foyer d'attraction 47) *en raison directe des masses de capitaux*. Sur la somme de 4/12 qui sera répartie aux capitaux, les riches actionnaires percevront d'autant plus qu'ils ont plus d'actions, les moyens et les pauvres ne concourant que pour peu au partage de ce lot ; les riches, *sur ce point*, tendent au luxe *en raison directe des masses* ; plus ils sont opulents, plus ils bénéficient. Cette 2e condition forme le contrepoids à la 1re, et toutes deux réunies constituent l'équilibre INDIRECT de répartition conforme à celui du monde sidéral.

Dans tout le système de la nature, les équilibres s'opèrent par le concours de forces opposées qu'on nomme en physique centripètes et centrifuges ; l'équilibre de répartition a de même son impulsion *centripète*, celle de la cupidité, et son impulsion *centrifuge*, celle de la générosité. (Loi d'analogie, page 14.)

Nous voyons l'effet contraire dans tout le mécanisme civilisé, où règne l'absence d'impulsions contrastées. L'homme riche tend et arrive au bénéfice, en raison DIRECTE des masses et DIRECTE des distances de capitaux ; car dans toute entreprise où le riche intervient à la fois de ses capitaux et de son travail, comme dans une maison de commerce, une régie de banque publique, enfin dans toute société d'actionnaires, celui qui coopère des deux manières, par gestion active et versement de fonds, veut non-seulement un dividende proportionnel à sa masse d'actions, ce qui est fort juste, mais il veut encore une levée ou traitement plus fort que celui des commis sans capitaux, à qui pourtant il laisse les plus pénibles fonctions.

Il tend donc au bénéfice en raison DIRECTE de *la masse de capitaux*, et DIRECTE des *distances de capitaux* ; ce qui constitue l'absence de contrepoids, la subversion du principe d'équilibre indirect, opéré par générosité. Il résulte de ce vice, que le mécanisme civilisé ne peut produire que des monstruosités, que des fourmilières d'indigents à coté de quelques fortunes colossales : aussi, à la honte de nos verbiages de balance, contrepoids, garantie, équilibre, ne voit-on qu'indigence, fourberie, égoïsme et duplicité d'action.

L'accord que je viens de décrire, la générosité qui excitera les gens riches à renoncer aux 7/8 de leurs dividendes en travail et

talent, et les gens moyens à renoncer à 1/2 de leur lot; cet accord, dis-je, sera traité de vision romantique, si on veut en juger d'après les mœurs actuelles. Je réplique à ces doutes que je n'ai pas encore fait connaître les ressorts de cette générosité. D'avance j'ai réfuté l'objection de romantisme, en disant que l'accord *direct*, celui de la cupidité (chap. précédent), suffira à la 1re génération d'harmonie et même à la 2e; je n'en dois pas moins décrire l'accord de générosité, ou accord indirect, pour expliquer en plein le mécanisme sociétaire. On ne pourra établir ce 2e accord qu'à l'époque où le genre humain passera aux harmonies d'amour libre et paternité libre, d'où naîtront les séries *puissancielles* et *mesurées* : expliquons ces mots.

On connaît en mathématiques deux sortes de séries.

Les arithmétiques: 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, 16.

Les géométriques: 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256.

La 2e est *puissancielle*, parce qu'elle est formée de termes qui sont multiples du 1er ; dans l'autre, les termes ne sont qu'addition du 1er. La 2e est donc de nature supérieure, comme seront les séries qui réuniront les accords mineurs d'amour libre et paternité libre, aux accords majeurs d'amitié et d'ambition, auxquels l'âge impubère est limité.

Lorsqu'on pourra réunir les accords majeurs aux mineurs, combiner le jeu des uns et des autres, les faire intervenir cumulativement dans la répartition, ils donneront en tous sens les harmonies indirectes décrites dans ce chapitre, et qui, romantiques selon les mœurs actuelles, seront bienséance obligée et passionnée chez les générations parvenues à la pleine harmonie.

Les séries *mesurées* dont je ne traite pas dans cet abrégé, ne s'établiront, comme les *puissancielles*, que lorsqu'on pourra développer combinément les accords mineurs avec les majeurs.

On pourra élever sur cet accord indirect plusieurs objections, entre autres celle de défaut apparent d'analogie mathématique, en disant qu'ici l'équilibre est en raison *inverse* des distances, et non pas *inverse du carré* des distances. J'ai prouvé au Traité que cette anomalie apparente est une régularité selon l'échelle des créatures. (*Voyez* IV, 514, le chapitre qui répond à cette objection et à d'autres.)

Il reste à parler du lot distinct qu'on affecte au talent; c'est un avantage considérable pour les vieillards peu fortunés, qui sont toujours expérimentés dans diverses branches et précieux dans

la direction des travaux, où les jeunes sectaires ne peuvent pas avoir acquis de connaissances notables. L'industrie du talent qui doit établir la balance entre les bénéfices de capital et de travail, n'est parmi nous qu'un marche-pied pour l'injustice, parce que chaque agent supérieur s'attribue les connaissances qu'il emprunte de son TEINTURIER, d'un subalterne pauvre.

Ce 2e mode de répartition, l'accord par générosité, ou accord indirect, est le ressort le plus efficace pour établir l'intimité des classes riche et pauvre; elle est à tel point, qu'un monarque, en harmonie, sourirait de pitié si on lui proposait une garde. Ceux qui l'entourent sont tous ses gardiens de cœur et sans aucune solde; ils l'escortent dans le cérémonial auquel il préside; il a donc sans frais et par pure affection, ce que les monarques civilisés ne peuvent se procurer à aucun prix, la sûreté personnelle: nos rois civilisés ne se croient pas en sûreté au milieu de leurs sujets, ils s'entourent d'étrangers stipendiés, et sont encore fréquemment assassinés.

C'est par l'extrême inégalité des fortunes, qu'on arrive à ce bel accord de générosité : il sufffirait d'une ombre d'égalité, d'un rapprochement de fortunes, pour empêcher ce genre d'accord : aucun homme de moyenne richesse ne donnerait l'impulsion en abandon de ce qui excède le lot de *minimum;* il faut, pour cet acte bienveillant, des sociétaires assez satisfaits du revenu considérable qui leur échoira en dividende alloué aux actions. Ainsi, en dépit des diatribes morales contre les grandes fortunes, la phalange où les inégalités de fortune seront les plus grandes et les mieux graduées, sera celle qui atteindra le mieux à la double harmonie de cupidité et de générosité. Combien la pauvre morale était loin de pénétrer ce secret de la nature sur l'harmonie de répartition, comme sur toutes les autres harmonies dont celle-ci est la base!

A la suite de cette solution sur le problème principal d'harmonie sociétaire, je suis fondé à m'élever contre les détracteurs qui prétendent que ma théorie est bizarre, incompréhensible; on voit qu'au contraire elle est partout exempte d'arbitraire, et appliquée aux théorèmes géométriques, fort intelligibles pour eux, s'il faut les en croire : on ne doit pas s'étonner que cela paraisse bizarre à des écrivains qui, dans toutes leurs conceptions sociales, n'ont pour règle que leur fantaisie, pour ressort que la contrainte fardée du nom de loi. Lequel est l'interprète présumable de la

nature, lequel est digne de confiance et d'essai, ou de leur science qui, procédant par violence légale, n'engendre que pauvreté et fausseté, ou de la mienne qui procède par la liberté et l'attraction, et qui borne à un canton d'une lieue carrée, l'essai que ces sophistes veulent toujours étendre à un empire entier, pour n'aboutir souvent qu'à le baigner dans le sang, au lieu du bonheur dont on l'a leurré? Ici on ne peut craindre aucun leurre, puisque le pis-aller d'un essai des Séries passionnées serait de doubler le produit par un concours de moyens vraiment neufs, tels que les courtes séances, l'exercice parcellaire, les échelles cabalistiques, l'attraction industrielle qui naît de ces 3 ressorts combinément employés, l'extension de la mécanique, l'emploi opportun des sexes, les économies incalculables de ce nouvel ordre, et le perfectionnement qu'il garantit en tous genres de produits.

Tâchez de vous concilier avec vous-mêmes, philosophes! vous vantez Newton comme le premier des génies modernes, parce qu'il a commencé, le calcul de l'attraction, en se bornant à une branche; pourquoi déprimer l'homme qui continue ce calcul, et qui l'étend du matériel au passionnel, branche bien autrement utile que celle qu'a traitée Newton.

Vos encyclopédistes vantent la série et prennent pour devise, *tantùn series juncturaque pollet* : ils se déclarent donc partisans des séries et de l'application des séries aux relations sociales; ils invoquent la science que j'apporte, le moyen d'établir SÉRIE ET LIEN dans toutes les branches du mécanisme social.

Vous vantez l'analogie comme règle de justesse, je suis le seul qui observe cette règle; ma théorie est la seule qui soit calquée sur les lois immuables de la nature, sur les harmonies mathématiques; il n'est pas un théorème de géométrie qui ne soit applicable à l'attraction passionnée; pas une branche d'analogie dont ma théorie ne donne la clé.

Mais vous craignez que cette nouvelle science ne nuise au trafic de systèmes philosophiques; rassurez-vous : le but du trafic n'est autre que de gagner; or, pourvu que vous arriviez tous à une fortune subite, que vous importe quels systèmes on vendra? Du reste, pour juger sainement sur ce qui touche à vos intérêts pécuniaires, attendez l'explication annoncée deux fois, et renvoyée à la postface; elle vous convaincra que votre industrie actuelle est un champ de ronces. Vous vantez l'esprit d'association; puisque vous avez l'art d'écrire et non d'inventer, sachez vous asso-

cier à quelqu'un qui ait l'art d'inventer et de vous fournir des sujets, vous ouvrir la mine des sciences vierges, plus nombreuses que les sciences connues.

CHAPITRE XXXVI.

Des accords transcendants, ou ralliements des seize antipathies naturelles.

En traitant de l'accord indirect de répartition (accord par générosité), j'ai annoncé des moyens très puissants et très inconnus qui y coopéreront; je vais en donner un aperçu fort insuffisant. Voir de plus amples détails (IV, sect. VII.)

Le créateur tient tellement à établir l'harmonie des passions, qu'il nous a ménagé des moyens d'accords surabondants, afin que les concerts sociaux soient poussés au degré d'enthousiasme véhément.

De tous les accords inconnus en civilisation, la branche la plus riche est celle des *ralliements*, art de concilier les classes les plus antipathiques, telles que

riches et pauvres en relations d'amitié;
jeunesse et vieillesse en relations d'amour.

On obtient tous ces ralliements dans l'ordre sociétaire, par la seule influence du nombre et des Séries passionnées appliquées à des masses de 16 à 1800 personnes.

Le régime civilisé produit par exception quelques ralliements; par exemple en amour, on voit les grands s'humaniser avec une réunion de petites bourgeoises. Il s'agit de créer, dans toutes les relations, ce rapprochement de classes extrêmes et divergentes, les amener à une pleine intimité, malgré les antipathies, les disparates de fortune et de rang.

J'ai observé que le moyen est très facile, puisqu'il ne tient qu'à opérer sur des masses très nombreuses, pourvu qu'elles soient organisées en Séries passionnées. Dans ce cas, les passions les plus inconciliables aujourd'hui s'élèvent au plein accord. J'en vais donner la preuve, tirée de quatre antipathies ralliées: une en amitié, une en ambition, une en amour, une en paternité.

AMITIÉ. C'est un sujet que j'ai traité aux articles de la *Domesticité passionnée* (277, 248). J'y ai prouvé que le service per-

sonnel qui est, dans l'état actuel, une source de haines, peut devenir un germe d'amitié, même entre les personnages et les âges les plus disparates.

AMOUR. Lacune forcée par le préjugé qui m'oblige à supprimer la partie gracieuse du calcul des ralliements.

Il reste à décrire deux ralliements, en ambition et en paternité.

AMBITION. Traitons d'abord de l'ambition et de ses caractères haineux. Il existe en civilisation seize classes, non compris l'esclavage (IV, 388); on voit régner parmi toutes ces classes des haines corporatives; l'ordre civilisé, avec ses verbiages de douce fraternité du commerce et de la morale, n'engendre qu'un labyrinthe de discordes qu'on peut distinguer,

en échelle ascendante de haines.
en échelle descendante de mépris.

Observons cette échelle dans les cinq classes nommées la cour, la noblesse, la bourgeoisie, le peuple et la populace; les cinq castes se haïssent, et chacune des cinq est subdivisée en trois sous-castes, comme haute, moyenne et basse noblesse ; haute, moyenne et basse bourgeoisie, etc. : la haute méprise la moyenne qui, à son tour, méprise la basse; puis la basse hait la moyenne qui, réciproquement, hait la haute.

Examinons plus en détail ce ricochet de haines en échelle ascendante, et de mépris en échelle descendante. La noblesse de cour méprise la noblesse non présentée ; la noblesse d'épée méprise celle de robe ; les seigneurs à clocher méprisent les gentillâtres ; ceux-ci méprisent les parvenus anoblis, qui méprisent les castes bourgeoises. On retrouve dans la bourgeoisie pareille échelle de mépris ; les banquiers et financiers méprisés des nobles, s'en consolent en méprisant les gros marchands et gros propriétaires ; ceux-ci tout fiers de leur rang *d'éligibles*, méprisent le petit marchand et le petit propriétaire qui ne sont qu'électeurs, mais qui, à ce titre, méprisent les savants et autres castes moins pécunieuses. Ensuite la basse bourgeoisie méprise les 3 castes de peuple dont elle se pique d'éviter les manières; enfin parmi le peuple et la populace, combien de subdivisions haineuses, telles que les compagnons du *devoir* et du *gavot!*

Telle est la douce fraternité du commerce et de la morale; tel est le savoir-faire de nos sciences philanthropiques; ricochet de

mépris des supérieurs aux inférieurs, et ricochet de haines des inférieurs aux supérieurs.

Lorsqu'on voit en civilisation quelques lueurs de ralliement entre castes, comme à Naples où la noblesse protège les lazzarones, en Espagne où le clergé riche protège les mendiants, cette alliance de castes extrêmes n'est qu'une source de vices, l'état civilisé ne créant que des ralliements subversifs et malfaisants, soit en amour, où les rapprochements entre les grands et les femmes du peuple ne sont que des germes de désordre, par la naissance d'enfants bâtards, ou par des mariages disparates qui brouillent les familles; soit en ambition, où la classe opulente ne se rapproche du peuple que pour machiner des intrigues funestes au repos public, des affaires de parti, des ligues d'oppression.

Il s'agit de rallier, pour le bien, toutes ces castes hétérogènes, surtout en débats d'ambition. Posons sur ce sujet un principe fort neuf, c'est que les hommes civilisés, même les plus insatiables de pouvoir, de conquêtes et de richesses, n'ont pas le quart de l'ambition nécessaire en harmonie.

Après la chûte de Bonaparte, on cita de lui, comme acte de démence, une médaille qu'il avait fait frapper à Moscou, et qui portait cette exergue : *Dieu au ciel et Napoléon sur la terre* : il voulait donc laisser à Dieu l'empire du ciel, et s'emparer de celui de la terre; prétention bien effrayante pour des Français, qui n'osent pas convoiter une province *française* placée à sept marches de leur capitale (Liége est de langage et de circonscription française).

L'intention de monarchie universelle, décelée par cette médaille, est ce qu'il y a eu de plus sensé dans les vues de Bonaparte. Chaque harmonien, femme ou homme, sera élevé dès l'enfance à ambitionner l'empire du monde ; on regardera comme pauvre sujet, eunuque politique, celui ou celle qui inclinera à se contenter d'une souveraineté subalterne, comme le trône de France.

La thèse peut sembler bizarre au premier coup d'œil; son examen va nous servir à expliquer l'un des beaux ralliements d'ambition que j'ai annoncé en disant (302) : *Rien n'est plus aisé que de concilier César et Pompée.* On y réussira par la variété et la multiplicité des sceptres qui ouvriront à chacun une carrière adaptée à son génie. César et Pompée règneront tous deux peut être au même lieu, mais dans des emplois différents, et en degré

différents, (231). Voyez sur les emplois ou titres monarcaux la note (1).

Ces sceptres, en tous titres et en tous degrés, seront une chance ouverte à tout homme ou femme, sans en excepter le titre *héréditaire*, comme celui des monarques civilisés, et le titre *adoptif*, dont nos souverains n'ont pas la faculté d'user, privation qui les rend souvent très-malheureux ; c'est le tourment de leur vieillesse.

Le souverain et la souveraine en titre héréditaire devant choisir un géniteur ou une génitrice dans chaque division territoriale de leur domaine, à tour de rôle, chaque harmonien peut espérer que ce choix tombera sur lui ; ou s'il est agé, sur l'un de ses fils ou petits-fils. D'autre part, tout monarque héréditaire ayant la faculté d'élire un successeur partiel, à son choix, pour succéder à certaines branches de la souveraineté, chaque harmonien peut encore prétendre à cette dignité adoptive, moyennant laquelle ni le prince ni les citoyens ne sont lésés comme en civilisation, où les citoyens ne peuvent pas prétendre au trône par alliance, tandis

---

(1) Les sceptres, en harmonie, sont de 16 espèces ou titres, formant 16 emplois différenciés par autant de trônes : le titre d'hérédité, le titre d'adoption, le titre de favoritisme, le titre de vestalat, le titre de sibyl ou d'éducation, le titre de roitelet ou d'enfance, etc., etc.

Dans chacun de ces emplois ou titres, on distingue (231) 13 degrés ou échelons, occupés par une échelle de souverains, dont le plus élevé régit le globe entier ; le moins élevé ne régit qu'une phalange ; et les 11 degrés intermédiaires ont des régies d'étendue progressive, depuis une phalange seule jusqu'à la totalité du globe (231) ; de sorte que dans le degré 1 borné à la régie d'une phalange, il y aura 500,000 couples de titulaires au début de l'harmonie, puisqu'il y aura 500,000 phalanges ; et chacun des sceptres assignera aux femmes des fonctions distinctes, au lieu de les réduire comme aujourd'hui à une souveraineté nominale, honoraire et sans fonctions.

Dans cette échelle d'emplois et degrés d'emplois, il sera bien facile de concilier des rivaux tels que César et Pompée, car l'un peut être élu en titre de favori, l'autre en titre d'artiste, etc., etc. : ils sont d'un génie trop différent pour courir la même carrière. Enfin l'un peut régner en titre électif, l'autre en titre héréditaire. Tous deux (et tous quatre, s'ils sont quatre rivaux) pourront régner dans Rome,

soit en mêmes titres et en divers degrés, 1er, 2e, 3e, etc. ;
soit en mêmes degrés et en divers titres.

Les éclaircissemens sur ce sujet exigeraient au moins une douzaine de tableaux sur les degrés (231), les titres, les variantes, les croisements et autres chances qui satisfont tous les caractères et toutes les prétentions ; ce n'est pas dans un abrégé qu'il convient de s'engager en pareil détail. (*Voyez* II, 376).

que le monarque ne peut pas transmettre à qui lui plaît, son sceptre ou partie de ses fonctions monarcales.

Mais où puiser les trésors nécessaires à payer tant de têtes couronnées? J'ai dit à ce sujet (231) qu'on ne paie pas les degrés 1, 2, 3, 4, 5, de chaque titre, sauf les frais de localité; le traitement ne s'étend qu'aux degrés 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, et ⋈ pivotal, qui sont peu coûteux par leur petit nombre; car le n° 6, régissant envron 500 phalanges, est 500 fois moins nombreux que le n° 1. L'économie va croissant sur le n° 7, qui régit environ 1700 phalanges, le n° 8 environ 7000, le n° 9 environ 20,000, le 10, 83,000; le 11, 250,000. On n'aura, au début, point de monarque en 12e degré, qui régirait environ 1 million de phalanges; il n'en existera que 500,000. On établira donc un couple seulement en degré 11, 3 couples en degré 10, puis 12 couples en degré 9, et ainsi de suite en chacun des 16 titres. Cette échelle s'élèvera aux degrés 12 et ⋈, lorsque la population du globe sera portée avec le temps au complet de 5 milliards.

Le traitement monarcal se compose d'une somme prélevée sur toutes les phalanges à l'époque de l'inventaire, avant répartition, et sans déboursé de la part du peuple qui tient fortement à cet impôt; il y trouve une chance de loterie perpétuelle et coups de fortune, presque sans avoir mis au jeu, car cet impôt frappe sur les capitaux dont le peuple ne possède qu'une faible part, et sur le lot de talent, qui est l'apanage de la vieillesse, plus riche que la jeunesse.

Grâce à la perspective de ces souverainetés, presque toutes éligibles, un jeune homme, une jeune fille peuvent se flatter de devenir monarques du globe, élus de 1er degré (omniarques); un père augure aisément que ses enfants obtiendront cette dignité en quelque titre et en quelque degré, sinon en omniarcat, au moins en 2e degré, qui règne sur un tiers du globe, ou en 3e degré, qui règne sur un douzième. D'ailleurs il est tant de sortes et degrés de sceptres à obtenir, qu'on peut raisonnablement nourrir des espérances. Telle jeune fille peut avoir des sceptres à titre de roitelette, dès l'âge de douze ans, ensuite des sceptres de vestale, à 16, 17, 18 ans; puis des sceptres de faquiresse, à 20 ou 25 ans; ensuite des sceptres d'armée, de haute paladine, d'hyperfée; puis des sceptres en titres de sciences et d'arts. Il en est même une espèce, le titre de CARACTÈRE, qui est donné par la nature (*Voyez* chap. XXXVII), et qui échoira nécessairement à

ceux qu'elle aura doués du degré spécial de caractère. Chacun peut donc, sans trop d'illusion, se persuader que lui ou ses enfants atteindront à quelqu'une des couronnes supérieures. Tel qui n'a pas le talent de devenir le plus grand poète ou le plus grand peintre, peut espérer que son fils y parviendra, et obtiendra les trônes attachés à ce rôle, sceptres qui ne sont qu'annuels ou biennaux, afin qu'on puisse en gratifier successivement tous ceux qui en sont dignes.

Dans un tel ordre, chacun pouvant à tout instant compter sur d'agréables surprises, comme de voir son enfant, son ami, promu à un trône de haute importance, il conviendra de désirer beaucoup, d'ambitionner les sceptres du monde et non pas un trône de moyen ordre comme celui de France. Nous raillerions celui qui ambitionnerait de devenir un poète médiocre, un peintre médiocre; l'artiste doit et devra aspirer au 1er rôle et par conséquent au trône du monde, lorsque diverses couronnes en tous degrés seront le prix des arts et des sciences. Il suit de là que ceux qui ont ambitionné l'empire du monde, comme Alexandre, César, Bonaparte, ont été les plus rapprochés de la nature. Ce ne sont pas nos passions qu'il faut critiquer, mais la civilisation qui ne leur ouvre aucune carrière, surtout en ambition; un homme aujourd'hui ne peut pas s'élever au-dessus du rang de ministre *amovible*; encore en voit-on cent y échouer, pour un qui y réussit. Quelle pauvreté en chances laissées aux ambitieux !

Une autre branche mal à propos critiquée dans l'ambition populaire, est celle des coups de fortune par loterie ou incidents romanesques. Le peuple est destiné à ce genre de jouissance; chaque jour un plébéïen pauvre pourra, soit pour lui, soit pour ses enfants ou amis, obtenir quelque rang éminent, quelque bonne fortune inespérée; c'est une loterie où on ne peut que gagner sans y perdre, et où il survient périodiquement pour chacun des aubaines de bonheur; par exemple : une petite fille de 11 à 12 ans est nommée maréchale des Petites Hordes en tel empire, comprenant 3 à 4 califats comme la France; nomination d'autant plus honorable qu'elle provient du suffrage d'environ vingt millions d'enfants dont nulle intrigue ne peut capter la majorité. C'est pour elle un acheminement à la place de haute roitelette du globe, qu'elle pourra obtenir l'année suivante par quelque action d'éclat. Le traitement, quoique modique, sera déjà une haute fortune pour l'enfant; si elle obtient à 12 ans un honoraire de 3

francs par vingt mille phalanges dont elle est maréchale pour un an, c'est 60,000 fr.; si à 13 ans elle est nommée haute roitelette au traitement de 1/2 franc, c'est 250,000 fr. fournis par les 500,000 phalanges du globe, haute fortune pour une enfant pauvre.

Le peuple aime à se repaître de ces espérances, de ces loteries de dignités pour lui et les siens. Tous ces coups de fortune étant en harmonie le prix du vrai mérite, stimuleront les pères et mères à exciter chez leurs enfants l'amour des sciences, des arts, de l'industrie honorable, et des hauts faits en tous genres. La classe inférieure se réjouira de voir une petite somme d'impôts 1/50 du bénéfice, appliqué au traitement de ces nombreuses fonctions en souverainetés, ministères, généralats masculins, féminins et enfantins; dignités dont les enfants, comme les pères, goûtent le charme à tout âge; une petite fille enfant est promue aux dignités dès l'âge de 12 ans, elle et son père en concluent qu'elle pourra, douze ans plus tard, devenir favorite du globe (1). Les choix, en favoritisme, ne se fondant que sur la préférence aveugle, il faut savoir charmer une région, un empire, un césarat, le monde entier représenté dans les grandes armées et congrès d'une cinquantaine d'empires. La jeune femme qui sait mettre cinquante armées à ses pieds est élue favorite du globe. Tous les moyens innocents, talent, beauté, amabilité, lui sont permis; elle peut même, selon la décision de SANCHEZ, mettre en jeu *le fichu transparent* que ce casuiste tolère, quand il s'agit de solliciter les juges et gagner un procès; il le permettra d'autant mieux lorsqu'il s'agira de captiver des armées et s'élever au trône du monde.

Quelle carrière pour les femmes aimables dont l'empire est si borné en civilisation, et de même pour les hommes distingués par l'esprit ou les talents! Quel moyen puissant de rallier le peuple aux grands et aux grandeurs, dont il est aujourd'hui l'ennem

---

(1) Est-il probable, dira-t-on, que les souverains consentent à la création de tant de sceptres nouveaux? Question oiseuse! Toute disposition d'harmonie est réglée selon le vœu individuel et collectif des souverains et des peuples. Il faut que chacune des souverainetés ou dignités à créer soit aussi agréable au monarque héréditaire, que le sont aujourd'hui les fonctions de ministre et de maréchal, dont il n'est pas plus jaloux que le pouce ne l'est des autres doigts, qu'il ne veut pas faire couper pour assurer sa supériorité.

parce qu'il ne peut pas y participer ! Cette perspective de sceptres et de dignités (IV, 436, note H) absorbera toutes les haines du peuple contre les castes supérieures ; elle opérera un des plus beaux ralliements en titre d'ambition. Je vais en citer un 4e, le plus difficile de tous.

4° En PATERNITÉ, en affections paternelle et filiale. C'est un sujet qu'il n'est pas possible d'abréger exactement ; je ne puis que l'indiquer, en renvoyant au traité (II, 444 à 451), encore bien succinct sur ce problème.

Décrivons des faits avant de poser des principes. Il faut spéculer sur des hommes de 140 à 150 ans : l'harmonie en donnera un sur douze. On en voit dès à présent : dernièrement la Revue Britannique a cité une cinquantaine d'individus de 140 à 180, tous d'époque assez récente.

Ithuriel, décédé à 150 ans, a vu sa 7e génération ; en tout 120 descendants à mentionner au testament. N'ayant en 1er degré qu'un fils et qu'une fille déjà enrichis, il donne de fortes parts aux 6e et 7e descendants. S'il léguait tout à sa 1re génération, il exciterait les six inférieures à désirer la mort de la 1re. Il donne à sa lignée des 7 degrés, une échelle d'environ 120 legs, comprenant moitié de sa fortune ; les deux autres quarts sont répartis entre une centaine d'adoptifs industriels qu'il a titrés dans le cours de sa vie, et une centaine d'amis et collatéraux, y compris ses épouses qui sont riches et n'ont pas besoin de fortes hoiries.

L'héritage, ainsi distribué, se répartira indirectement sur la phalange entière ; car il échoit à plus de 300 personnes, dont chacune peut avoir dans la phalange, soit en consanguins, sort en adoptifs, 5 à 6 héritiers autres que les 300 d'Ithuriel. Au moyen de ce ricochet, la succession se distribuera avec le temps entre les 1800 sociétaires. Et lors même qu'un huitième d'entre eux serait excepté de cette participation, l'hoirie serait encore distribuée *unitairement*, puisqu'elle s'étendrait, par voie indirecte, aux 7/8 qui, en mouvement, sont comptés pour le tout. D'ailleurs ce 1/8 exclu participera aux héritages de quelques autres gens riches. Si donc la phalange contient 40 riches, tout pauvre les considère en masse, comme ses donateurs ; car il peut espérer de 35 d'entre eux une portion d'hoirie, soit directement, soit indirectement : et il devient partisan des gens riches, quand il peut se croire participant à l'hoirie de 35 riches sur 40. C'est le point où il faut

atteindre pour établir l'équilibre dans l'affection familiale, en faire une voie de ralliement entre inégaux. Il n'y a équilibre dans une passion qu'autant qu'elle est développée de manière à contenter la masse de population, collectivement et individuellement. Mais pour amener les relations de famille à ce point, il faudra combiner, avec le régime des séries, une longévité qui ne naîtra que par degré en 7 à 8 générations. Jusque-là on se bornera à des approximations de mécanisme.

La morale nous engage à nous considerer comme une grande famille de frères : c'est un verbiage vide de sens. Lazare, jeune homme très pauvre, peut-il considérer comme frère le riche patriarche Ithuriel, s'il n'obtient de la grande fortune de ce patriarche aucune parcelle, ni en héritage, ni en autres prestations. Lazare peut, en harmonie, espérer ces avantages; il est peut-être l'un des descendants directs, ou des adoptifs continuateurs d'Ithuriel, ou l'un des collatéraux, ou l'un des héritiers *indirects*. En attendant, Lazare se rencontre avec Ithuriel dans divers groupes, où ils sont collègues; et dans les repas que ce vieux magnat donne à ses groupes, à titre de doyen, vétéran d'une industrie où il a brillé et dont il aime à s'entretenir.

Lazare qui aujourd'hui n'obtiendrait pas *les miettes* de la table de ce riche, deviendra, en harmonie, participant à sa fortune; il aura pour lui des sentiments de frère, et de même pour d'autres magnats de la phalange sur qui il fondera pareille espérance. Quant à présent, Lazare peut-il ressentir quelque affection fraternelle pour des égoïstes de qui il n'a rien à attendre, ni au présent ni à l'avenir? les philosophes nous disent que tout doit être lié dans un bon système; eh! quel lien peuvent-ils voir entre les riches et les pauvres, dans leur civilisation toute pétrie de haines et d'égoïsme?

Un des effets à obtenir en ralliement de paternité, est la franche affection de l'héritier, le désir sincère de prolonger la carrière du donateur. Il n'est guères en civilisation de côté plus dégoûtant que les sentiments secrets des légataires pour leurs bienfaiteurs. L'état actuel met aux prises *l'affection* et *l'intérêt*; il est clair que les 9/10 des héritiers n'écouteront que la voix de l'intérêt, et souhaiteront un prompt départ à celui dont ils attendent l'hoirie. D'autre part la civilisation habitue chaque père à oublier tout sentiment de philantropie et de charité, pour enrichir sa lignée directe, ne voir le monde social que dans cette réu-

nion d'enfants, et souvent dans un aîné à qui l'on immole les cadets et les filles. En tout pays, où les pères ne sont point réprimés par la loi, ils exposent et vendent leurs enfants; ils les jouent aux dés; ils les mutilent par la castration pour en faire commerce.

Le ralliement familial doit remédier à cette double dépravation des pères et des enfants; le problème est : *d'établir entre les testateurs et les légataires, soit consanguins, soit adoptifs, une affection assez vive pour que l'héritier désire prolonger la vie du testateur, qu'il est aujourd'hui si impatient de conduire au monument.*

Sur ce problème, la solution est la même que celle du ralliement précédent : une loterie de bonnes aubaines, d'héritages périodiques; le plaisir d'hériter, si rare en civilisation, devient en harmonie aussi fréquent que le retour des 4 saisons. En effet, quelle que soit la longévité des harmoniens, il en meurt quelques-uns chaque année, ne fût-ce qu'un centième, 18 sur 1800; il s'en trouvera

3 de haute fortune, 4 de moyenne,
5 de basse, 6 pauvres.

Si l'hoirie se répartit, comme je l'ai dit, à 1/8 directement et à 6/8 indirectement, chacun aura, dans le cours de l'année, au moins 1 à 2 hoiries directes et 4 indirectes. Il faut cette périodicité d'héritages dans un ordre de choses qui doit élever à l'infini tous les plaisirs.

La soif d'héritages est entièrement calmée par cette dissémination que je viens de décrire; elle habitue le jeune homme à des aubaines périodiques en lots de lignée ou d'adoption. La fréquence de ces récoltes le rend d'autant moins avide, qu'il a très peu de besoins en harmonie, où il trouve sans dépense les plaisirs de son âge, la plupart lucratifs pour lui : il s'habitue à considérer les héritages comme fruits successifs dont on attend patiemment les époques. On n'est guères désireux de raisins quand on jouit de la cerise et de la fraise; mais si on n'avait dans tout le cours de l'année qu'un seul fruit, d'une semaine de durée, on aurait cinquante semaines de vive impatience. Telle est la situation des héritiers civilisés; elle est pire encore pour le grand nombre qui n'a aucune hoirie à espérer.

La jeunesse en harmonie n'a rien du caractère ignoble et vorace des légataires civilisés, réduits à souhaiter la mort du dé-

tenteur. Un harmonien, recueillant chaque année quelque legs ou branche d'héritage, patiente sans peine sur les successions différées; il les envisage comme une réserve assurée, comme les bois dont on diffère la coupe afin d'en augmenter la valeur. Tel un héritier harmonien souhaite, pour son intérêt même, la longévité du testateur qui grossit le trésor; et lorsque l'hoirie lui échoit, il peut dire avec vérité : j'aurais désiré qu'elle fût différée, j'aurais un ami de plus, et autant en richesse; car il conservait et grossissait ma portion dont je n'ai aucun besoin.

Nota. L'affluence de dignités et fonctions publiques produit en harmonie même générosité chez tous les prétendants, aujourd'hui si impatients de la mort des titulaires. Quand on possède une vingtaine de dignités, on n'est pas avide d'en obtenir une 21e au prix de la mort d'un ami ou d'un supérieur estimé.

Résumons sur le ralliement familial, objet des vœux de tous les pères ; le thème est,

Que l'état sociétaire, en donnant à chaque passion le plus vaste développement, l'essor en tous degrés (III, 356) *est assuré d'en voir naître des gages de concorde générale, et des ralliements entre les classes les plus antipathiques, riches et pauvres, testateurs et héritiers, etc.*

Mais pour appliquer ce principe au lien de famille, que de conditions à remplir ! et dont la plupart exigeront plus d'un siècle : telles sont *la longévité*, qui ne sera bien recouvrée qu'à la 8e race harmonienne, et la *lignée en majorité*, effet à définir.

Sur 1800 individus de la phalange, le patriarche Ithuriel est parent de la majorité : ses descendants vivants, en ligne directe, s'élèvent à 120 ; ses adoptifs au même nombre, total 240, formant au delà du 8e du canton ; en y ajoutant les collatéraux de cette lignée directe, qui doivent être en nombre quadruple, on a 1200, les 2/3 de la phalange en parents d'Ithuriel. Sa lignée forme la MAJORITÉ ; de sorte que *par esprit de famille* il est forcé à désirer le *bien public*, le bien de toute la phalange, dont le tiers, non parent avec lui, se compose d'anciens amis et amies, et de leurs enfants. Ici l'intérêt familial se trouve d'accord avec l'intérêt public, dont il est sans cesse isolé en régime civilisé.

On a vu que ce 4e ralliement, cette fusion de la famille et de l'état, tient à absorber l'esprit de famille, le disséminer, le noyer dans la masse énorme de ses rameaux ; ce qui confirme le principe, *que tout ralliement d'antipathies s'établit en donnant à*

la passion de souche les plus vastes développements dont elle est susceptible.

Cette théorie, je l'avoue, devient très-aride en application au groupe de famille; elle serait excessivement gaie si on l'appliquait au groupe d'amour dont les développements, lorsqu'ils s'étendent à un grand nombre, au moins un millier d'acteurs, fournissent les combinaisons les plus gracieuses, les plus piquantes qui existent en jeux de passions. Malheureusement cette charmante branche de théorie ne peut pas être exposée à des lecteurs civilisés; notre politique sociale est trop pygmée, trop bouffie de préjugés pour pouvoir s'initier à ce nouveau grimoire.

Mais quoique le ralliement de paternité soit une théorie ardue, il convient de la faire entrevoir, pour garantir au lecteur qu'aucune partie des calculs n'a été négligée; j'ai dû insister sur cet accord, plus exactement encore que sur les autres accords, parce que le groupe de famille est pivot du mécanisme civilisé où il joue, parmi les 12 passions, le même rôle que JUDAS parmi les 12 apôtres; c'est de ce groupe que naît le vice radical, *morcellement et fausseté*; c'est donc sur ce groupe qu'il faut porter la cognée, par un régime d'association propre à absorber complètement les influences de la famille dans les intérêts de la masse.

En terminant cet aperçu des ralliements dont je n'ai fait qu'effleurer la théorie, observons que ce genre d'accords est de tous les phénomènes passionnels le plus propre à dissiper les préjugés d'impénétrabilité et de voiles d'airain, car il prouve que pour enlever le voile, il suffisait d'oser sortir de l'ornière philosophique, de ne pas spéculer sur la plus petite réunion domestique, mais sur la plus grande possible, et y appliquer la distribution recommandée par les philosophes mêmes, *tantùm series juncturaque pollet*. LA SÉRIE ET LE LIEN; la série qui est méthode adoptée par Dieu dans toute la distribution des règnes, et d'où naissent les liens les plus sublimes, les ralliements d'antipathies, les ressorts d'enthousiasme industriel et de perfection émulative, lorsqu'elle est appliquée à des masses de 1800 sociétaires.

COMPLÉMENT.

L'équilibre de population.

Parmi les inconséquences et les étourderies de la politique moderne, il n'en est pas de plus choquante que l'oubli de statuer sur l'équilibre de population, sur la proportion du nombre de consommateurs, avec les forces productives. En vain découvrirait-on des moyens d'atteindre au quadruple et même au centuple produit, si le genre humain était condamné à pulluler comme aujourd'hui, amonceler toujours une masse de peuple triple et quadruple du nombre auquel on doit se fixer, pour maintenir l'aisance graduée parmi les diverses classes.

De tous temps l'équilibre de population a été l'écueil ou l'un des écueils de la politique civilisée. Déjà les anciens, qui avaient alentour d'eux tant de régions incultes à coloniser, ne voyaient d'autre remède à l'exubérance de population que de tolérer l'exposition, le meurtre des enfants, égorger le superflu d'esclaves, comme le faisaient les vertueux Spartiates, ou les faire périr dans les naumachies pour l'amusement des citoyens de Rome, fiers du beau nom d'hommes libres, mais fort éloignés du rôle d'hommes justes.

Plus récemment on a vu les politiques modernes avouer leur déconvenue sur le problème de l'équilibre de population. J'ai cité (38) Stewart, Wallace et Malthus, seuls écrivains dignes d'attention sur ce sujet, parce qu'ils confessent l'impéritie de la science. Leurs sages opinions sur le cercle vicieux de la population sont étouffées par les jongleurs économistes, qui écartent ce problème comme tant d'autres. Stewart plus loyal l'a fort bien traité dans son hypothèse d'une île qui, bien cultivée, pourrait nourrir dans l'aisance mille habitants inégaux en fortune; mais, dit-il, si cette population s'élève à 3 et 4,000, à 10 et 20,000, comment la nourrir?

On répond qu'il faudra coloniser, envoyer des essaims; c'est escobarder sur la question; car si le globe entier était peuplé, porté au complet, où pourrait-on envoyer des essaims coloniaux?

Les sophistes répondent que le globe n'est pas peuplé et ne le sera pas de si tôt; c'est un des subterfuges de la secte Owen, qui

promettant le bonheur, élude le problème d'équilibre de population, et dit qu'il faudrait au moins 300 ans avant d'atteindre au PLEIN. Elle se trompe, il ne faudrait que 150 ans. Quoi qu'il en soit, c'est lâcher pied sur un problème que d'en renvoyer la solution à 300 ans, et sans garantir qu'elle serait donnée à cette époque; d'ailleurs, fallût-il 300 ans pour porter le globe au complet, ce serait toujours une théorie très-défectueuse que celle d'un bonheur ou prétendu bonheur qui, au bout de 300 ans, s'évanouirait par une faute de la politique sociale, par l'exubérance de population.

Or, comme il est certain que ce fléau ne tarderait pas 300 ans, et qu'il surviendrait au bout de 150 ans, dans le cas de paix universelle et abondance générale que donnera l'état sociétaire, il faut que la théorie de ce nouvel ordre fournisse des moyens très-efficaces de prévenir l'excès de population, réduire le nombre des habitants du globe à la juste proportion des moyens et des besoins, à la quantité de cinq milliards environ, sans risque de voir la population s'élever à 6, 7, 8, 10, 12 milliards, exubérance qui serait inévitable dans le cas où le globe entier organiserait le régime civilisé.

En tablant sur cinq milliards d'habitants riches et heureux, je suppose une restauration de température qui dégagerait le pôle arctique de ses glaces; à défaut, le globe ne pourrait pas nourrir dans l'opulence plus de trois milliards d'habitants. Quels seront les moyens de dégager et féconder ce pôle? Je me réserve de les faire connaître quand on le voudra sérieusement (J'y ai préludé II, 84 , note A). Sans nous engager dans ces détails, tenons-nous au fond de la question, au problème de maintenir dans la haute aisance, dans l'état de richesse progressive et de *minimum* garanti, une masse d'habitants, en la préservant de l'excès de population qui est l'un des écueils du système civilisé.

Ce moyen reposant en partie sur les coutumes de libre amour qui ne commenceront à s'établir que dans une soixantaine d'années, après l'extinction totale de la race civilisée, il n'y a pas d'inconvénient à en donner connaissance, d'autant mieux qu'on n'en sentira le besoin qu'au bout de cent ans, lorsque le globe approchera du complet. Provisoirement il faut prouver que la théorie sociétaire n'est en défaut, ni sur ce point, ni sur aucun autre ; et qu'elle ne doit pas être confondue avec celles qui esquivent de prime abord les problèmes les plus importants, population équilibrée, *minimum* décent, etc.

La nature, dans l'état sociétaire, oppose quatre digues à l'excès de population ; ce sont :

1° La vigueur des femmes, 3° Les mœurs phanérogames,
2° Le régime gastrosophique, 4° L'exercice intégral.

1° ***La vigueur*** : nous en voyons déjà les influences parmi les femmes *de la ville* ; sur 4 stériles, il en est 3 robustes, tandis que les femmes délicates sont d'une fécondité outrée et fâcheuse. Les stériles sont d'ordinaire celles qu'on aurait crues les plus aptes à procréer. On va répliquer qu'à la campagne les femmes robustes ne sont point stériles : je le sais, c'est une preuve de plus pour la méthode naturelle, qui doit opérer ***par enchaînement des 4 moyens conbinément appliqués***, et non pas par emploi isolé d'aucun des quatre.

2° ***Le régime gastrosophique*** : d'où vient cette différence d fécondité en faveur des paysannes robustes ? C'est l'effet de la vie sobre, de la nourriture grossière bornée aux végétaux. Les citadines ont des aliments délicats, c'est un moyen de stérilité qui deviendra bien plus puissant dans l'harmonie où chacun est gastronome raffiné. Dès lors, en combinant l'extrême vigueur des dames harmoniennes avec la chère délicate dont elles jouiront, l'on aura déjà deux moyens d'acheminement à la stérilité. Je passe brièvement sur les objections dont l'examen remplirait un article plus long que celui-ci ; on doit se rappeler que c'est ici un abrégé.

3° *Les mœurs phanérogames....* (Lacune...)

4° *L'exercice intégral* distribué sur toutes les facultés corporelles, au moyen de séances courtes et alternats de fonctions. L'on n'a jamais observé les effets que produit sur la puberté et la fécondité une différence d'exercice corporel ; les contrastes sur ce point sont frappants : nous voyons les villageois atteindre à la puberté bien plus tard que les citadins ou les enfants de riches campagnards ; la fécondité est de même subordonnée à ces influences de gymnastique. Si l'exercice corporel est ***intégral***, étendu à toutes les parties du corps alternativement et proportionnément, les parties génitales sont développées plus tard ; on en voit la preuve chez les enfants des princes qui sont mariés à 14 ans, tandis que les jeunes villageois ne sont souvent pas nubiles à 16 ans. Ce retard provient de la différence en exercices corporels et spirituels, qui s'opèrent à contre-sens chez les deux classes (On ne peut pas attribuer au genre d'aliments cette pré-

coce nubilité des princes, car ils sont très sobrement servis).

Les enfants de haut parage étant tout aux exercices de l'esprit et peu à ceux du corps, il en résulte que leurs facultés matérielles et vitales, très engorgées, font éruption de bonne heure sur les parties sexuelles, et font éclore la puberté bien avant le temps. On verra en harmonie l'effet contraire; les harmoniens atteindront la puberté plus tard que les paysans civilisés, parce que l'exercice continu et alternatif de tous leurs membres absorbera long-temps les sucs vitaux, et retardera l'instant où, par surabondance et défaut d'absorption, ils font survenir la puberté avant le terme voulu par la nature. Des enfants élevés en harmonie ne seront pas pubères avant 16 ans pour les hommes, et 15 ans pour les femmes; et le délai, au bout de trois siècles, sera porté à 18 et 17 ans, même en zône torride.

L'influence de la gymnastique intégrale sera la même sur la fécondité qu'elle entravera fortement; à tel point qu'une femme harmonienne, pour se disposer à la fécondité, devra se préparer par un régime calme et diététique observé pendant 3 mois, afin que les sucs, moins absorbés par *l'exercice intégral*, par le mouvement industriel de toutes les parties du corps, se portent sur la partie sexuelle. Cette partie les attire fortement aujourd'hui, chez la classe des citadins riches, où elle n'est pas contrebalancée par intervention de toutes les autres parties du corps, alternativement employées au travail actif.

Lorsqu'on saura employer *combinément* les quatre moyens exposés ci-dessus, les chances de fécondité et stérilité tourneront à contre-sens du mode actuel, c'est-à-dire qu'au lieu d'excès en population, l'on n'aura à redouter que le *déficit* ; et on prendra des mesures pour exciter cette fécondité, que tout homme prudent redoute aujourd'hui. L'homme sensé veut n'avoir qu'un petit nombre d'enfants, afin de leur assurer la fortune sans laquelle il n'est point de bonheur; l'homme sans raison et tout charnel procrée des enfants par douzaine, comme FETH-ALI, schah de Perse, en s'excusant sur ce que *c'est Dieu qui les envoie, et qu'il n'y a jamais trop d'honnêtes gens*. Dieu veut au contraire en limiter le nombre en proportion des moyens de subsistance; et l'homme social se ravale au niveau des insectes, quand il crée des fourmilières d'enfants, qui seront réduits à se dévorer entre eux par excès de nombre; ils ne se mangeront pas corporellement comme les insectes, les poissons, les bêtes fé-

roces; mais ils se dévoreront politiquement par les rapines, les guerres et les perfidies de civilisation perfectible.

A quoi bon cet excès de population, quand il est avéré que l'ordre civilisé, quelque populeux qu'il soit, ne parvient jamais à cultiver son territoire? En France plus d'un tiers des terres est en friche; en Chine on trouve de vastes déserts à 4 lieues de Pékin; et je gagerais qu'on en trouve beaucoup en Irlande, pays le plus *populacier* de l'Europe. (Je ne dis pas *populeux*; la Flandre est populeuse, l'Irlande est populacière.)

Lorsque des hommes bien pensants, comme le Suédois Herrenschwand, se sont élevés contre le double fléau de l'exubérance numérique et de l'indigence; lorsqu'ils ont prétendu qu'on avait manqué en politique toutes les voies d'amélioration, l'on a étouffé leurs voix, on les a accusés de démence; leurs philippiques avaient un côté faible, c'était de dénoncer le mal avant d'en avoir découvert le remède. Les obscurants, nommés philosophes, ont répondu qu'il fallait s'étourdir sur des maux inséparables de la civilisation perfectible; aussi l'indigence n'a-t-elle cessé de s'accroître, même en Angleterre, malgré l'excès d'industrie et la taxe annuelle de deux cents millions pour les pauvres. Confuse de ces résultats, la philosophie se retranche dans l'odieux principe *qu'il faut beaucoup de pauvres, pour qu'il y ait quelques riches*. On a vu par l'exposé du mécanisme d'harmonie, quel cas mérite cette opinion, ainsi que tous nos aphorismes politiques dont on rougira bientôt, notamment de ceux qui excitent à amonceler des fourmilières de populace, avant d'avoir pourvu à leur assurer un *minimum* décent.

J'ai dissipé, dans cette 9e notice, les préjugés qui traitent de vision l'idée d'équilibre en passions; j'ai prouvé que cet équilibre doit se fonder sur les vastes développements et non sur l'engorgement; que les penchants réputés les plus vicieux, tels que les goûts de domination universelle, bénéfice de loterie ou fortune subite, convoitise d'hoiries, et tant d'autres penchants qui ne poussent aujourd'hui qu'à tous les vices, deviennent des sources de vertus dans l'état sociétaire. C'en est assez pour confondre ces esprits forts qui prétendent que le mouvement et les passions sont l'effet du hasard, et que Dieu avait besoin des lumières de Platon et Sénéque pour apprendre à créer les mondes, et diriger les passions à l'harmonie.

DIXIÈME NOTICE.

ÉTUDE EN MÉCANIQUE DE PASSIONS.

CHAPITRE XXXVII.

Échelle des caractères et tempéraments.

Pour répondre succinctement aux objections qu'on ne manquera pas d'élever, il convient de faire entrevoir dans cette dernière notice combien la théorie a été restreinte et mutilée par les limites d'un abrégé. Le calcul des passions est une science très-vaste ; ceux qui la veulent en abrégé doivent s'attendre à des développements insuffisants sur divers points; ils ne seront pas pour cela fondés à accuser la science d'obscurité. Je m'engage à donner dans d'autres volumes tous les éclaircissements qu'on pourra désirer, mais non pas sur des futilités, comme de savoir si tel point de théorie coïncide avec Epicure ou Zénon, avec Mirabeau ou Platon : la philosophie ayant divagué sur des milliers de sujets, peut bien avoir confusément rêvé quelques effets du régime d'attraction; mais rien sur l'ensemble, sur le triomphe des vertus réelles alliées au libre exercice des 12 passions, par un ressort bien inconnu des philosophes, *les séries industrielles.*

Ici une lacune sensible est la classification des caractères : cette connaissance est très-nécessaire pour faciliter le jeu des séries passionnées. Je vais donner un aperçu de l'échelle ou clavier général des caractères : elle est composée en ordre domestique de 810 titres pleins et 405 mixtes (selon le tableau 110). J'indique le nombre et le genre de leurs passions dominantes : chacun a les 12 passions, mais c'est par la dominance de telles passions qu'on distingue un caractère.

LES 810 CARACTÈRES D'HARMONIE DOMESTIQUE.

UT	Solitones	576,	1 Dominante quelconque,
d,	b, *mixtes*	80,	1 animique, 1 sensuelle.

RE	Bitones	96,	2 animiques,
d,	b, *bimixtes*	16,	1 animique, 2 sensuelles.
MI	Tritones	24,	3 animiques.
FA	Tétratones	8,	4 animiques.
d,	b, *trimixtes*	8,	2 animiques, 3 sensuelles.
SOL	Pentatones	2,	5 animiques.

Les lettres d, b, signifient dièze et bémol, touches intermédiaires en gamme musicale et passionnelle.

Il faudrait ajouter à cette table celle des 405 caractères ambigus ; définissons seulement les pleins. On voit en première ligne 576 solitones, gens qui n'ont qu'une seule passion dominante ; ils ne sont pas en égal nombre sur les 12 passions, comme seraient 48 pour chacune ; la distribution est progressive. On trouvera beaucoup plus de solitones à dominante d'ambition, ou d'amour, ou de gourmandise, qu'à dominante d'*ouisme*, passion des plaisirs de l'ouie ; cependant on trouve des *ouistes* ou mélomanes qui ne vivent que pour la musique, ne font élever leurs enfants qu'à la musique, et ne prendraient pas pour gendre un homme qui ne serait pas musicien.

Bref, les solitones ont une passion dominante à laquelle ils rapportent tout : ils varient peu dans leurs goûts et ont de l'aptitude aux ouvrages de longue durée ; ils sont dans l'échelle des caractères ce que sont les simples soldats dans un régiment. Au contraire, les 2 pentatones, homme et femme, sont l'équivalent des colonels ; ils doivent, *à eux deux*, intervenir activement dans toutes les séries de la phalange : s'il y en a 400, il faut que chacun des pentatones en fréquente environ 200. Il faut donc pour pentatones des esprits actifs, subtils et très-étendus, comme Voltaire, Leibnitz, Fox, etc. César est d'un degré plus élevé encore, c'est un heptatone à 7 dominantes, Bonaparte et Frédéric sont deux hexatones à 6 dominantes.

Une phalange n'a pas un besoin spécial d'hexatones, 6e ; heptatones, 7e ; omnitones, 8e degré ; il suffit qu'elle s'élève aux pentatones. Les degrés plus élevés en caractère ont, de droit naturel et par convenance générale, une régie sur 3 à 4 phalanges, sur une douzaine, sur une quarantaine, et ainsi de suite : ils sont agents d'harmonie externe, quoique habitant une phalange.

En continuant depuis SOL, on a en titres externes

d, b.	*tétramixtes.*	2 animiques 4 sensuelles.
LA	*hexatones.*	6 animiques.

d, b.	*pentamixtes.*	2 animiques 5 sensuelles.
SI	*heptatones.*	6 animiques 1 sensuelle.
UT	*omnitones.*	7 animiques.

On peut pousser l'échelle beaucoup plus loin : toute cette 2e échelle de caractères est pour les emplois extérieurs, et pourtant elle figure avantageusement dans une phalange.

Je n'ai pas parlé des 405 ambigus qui doivent être adjoints à la 1re échelle (341), ni des variantes que subit l'assortiment de passions dans les divers degrés. Ce serait un détail immense : je veux seulement en venir à quelques études superficielles sur ses distributions les plus opposées à nos préjugés.

Remarquons d'abord que la morale déclare vicieux tous les caractères les plus distingués, les hauts titres, les officiers principaux ; elle les tolère parmi les monarques ou les gens puissants ; mais chez la masse des citoyens elle ne veut que des solitones, limités à une seule passion. Or la nature ne place pas les grands caractères parmi les hauts personnages, elle les sème au hasard ; l'omnitone, qui est le plus élevé de ces deux échelles, peut se rencontrer chez un pâtre. Les êtres doués de ces grands caractères sont politiquement étouffés par l'éducation, ils s'irritent contre les coutumes, et sont surnommés mauvais sujets, ennemis de la morale.

Dans l'ordre sociétaire chacun d'eux, homme ou femme, trouve son rang et s'y place du consentement de tout le monde ; car celui que la nature a fait solitone, n'a aucune envie de la présidence caractérielle d'une phalange, fonction qui l'obligerait à une prodigieuse variété de travaux : il n'y trouverait pas son bonheur ; d'ailleurs on a toujours mauvaise grace à sortir de son caractère. Dès lors personne n'est jaloux en voyant à la présidence caractérielle de la phalange, au poste de *Roi de Passions* et *Reine de passions,* deux êtres qui sont, par leur naissance, les plus pauvres peut-être de tout le canton. Malgré leur humble condition, ils s'élèveront sans faute au poste que la nature leur assigne, à la présidence caractérielle de l'un des 13 degrés, depuis celle d'une phalange, qui est le plus bas degré, jusqu'à l'omniarchat ou présidence du globe. C'est encore une très-belle loterie pour la classe pauvre ; une femme enceinte peut se dire : Je serai peut-être mère de la souveraine caractérielle du globe ; elle parviendra sans effort, par abandon à son caractère, au trône du monde ou à l'un des principaux sceptres.

L'éducation a pour tâche de développer ces caractères et, de plus, les tempéraments qui sont en même échelle que les caractères, mais non pas en assortiment : un pentatone qui est de 5e degré en caractère, n'est point certain d'avoir un tempérament de 5e degré; il aura quelquefois le plus opposé à son rôle passionnel.

Nos sciences réduisent à 4 les tempéraments, et cependant un remède administré à vingt bilieux opérera de vingt manières différentes. Pour classer les tempéraments, il faudra les développer dès le bas âge, principalement par la voie alimentaire : on voit les enfants remplis de goûts dépravés, comme de manger le plâtre des murs ; c'est qu'on les a laissé manquer de certains comestibles dont la nature leur fait sentir le besoin, et qu'ils ne peuvent pas définir. L'absence de ces aliments cause une contremarche de l'instinct, et pousse l'enfant à remplacer par des substances nuisibles celles que la nature lui destinait.

On présentera donc aux enfants une grande variété de comestibles, afin de discerner par leurs instincts alimentaires à quelle division ils appartiennent; on en jugera par la facile digestion des aliments préférés. A la suite de cette première échelle de genres et d'espèces, on cherchera à classer les espèces en échelle de variétés et ténuités; et un des moyens qu'on emploiera sera *l'antienne gastrosophique*. Je désigne sous ce nom un très-petit repas, avant-coureur de repas, et choisi de manière à exciter un violent appétit au bout d'une demi-heure. On voit des civilisés essayer ce prélude par un verre d'absinthe; ce n'est pas là une antienne régulière, qui doit se composer de solide et liquide, avec variantes selon les dispositions où se trouve l'estomac. On exercera chacun, homme et femme, à bien connaître ses antiennes, afin d'arriver à table avec appétit et digérer avec facilité. L'harmonie produira tant de subsistances, qu'il faudra habituer le genre humain à consommer quatre fois plus qu'en civilisation.

Plus on avancera dans l'art de classer les caractères et les tempéraments, plus il deviendra facile d'intriguer les séries méthodiquement, comme le groupe décrit chap. suivant. Du reste, il faut observer que si les caractères sont comprimés, ils se faussent et se développent à contre-sens; l'éducation actuelle, en leur donnant un vernis moral, les rend très-mauvais, au lieu de beaux qu'ils auraient été. Sénèque et Burrhus n'ont pas changé, mais faussé le caractère de Néron, tétratone à 4 dominantes bien distinctes, *cabaliste*, *composite*, *ambition*, *amour*. Henri IV

était comme Néron un tétratone, mais qui n'avait pas été faussé par une édudation morale.

Les caractères tournent au mal en civilisation, dès qu'ils ont en dominante un nombre de passions mécanisantes supérieur aux affectives; une femme tritone à dominantes d'amour, de cabaliste et de papillonne, sera communément très-vicieuse.

Rien n'est plus propre que la théorie des caractères à confondre ces esprits forts qui croient que les passions sont créées au hasard, et que Dieu a besoin de recourir aux moralistes pour les harmoniser. Les passions en mécanisme domestique sont un orchestre à 1620 instruments : nos philosophes en voulant les diriger sont comparables à une légion d'enfants qui s'introduirait à l'orchestre de l'opéra, s'emparerait des instruments et ferait un charivari épouvantable; faudrait-il en conclure que la musique est ennemie de l'homme, et qu'il faut réprimer les violons, arrêter les basses, étouffer les flutes? Non ; il faudrait chasser ces petits oisons, et remettre les instruments à des musiciens experts. Ainsi les passions ne sont pas plus ennemies de l'homme que les instruments musicaux: l'homme n'a d'ennemis que les philosophes qui veulent diriger les passions, sans avoir la moindre connaissance du mécanisme que leur assigne la nature. Quand il sera éprouvé, on reconnaîtra que les caractères les plus ridiculisés, comme celui d'*Harpagon*, y sont éminemment utiles.

CHAPITRE XXXVIII.

Des groupes de haute harmonie, ou d'équilibre compensatif.

Les optimistes ont de tout temps mis en scène des compensations chimériques: à les en croire, un pauvre qui n'a ni feu, ni lieu, pourrait trouver dans son dénûment autant de bonheur qu'un riche dans ses palais.

Jusqu'ici, les pauvres ne sont guères de cet avis, et les riches encore moins; car on ne voit aucun Crésus faire échange de condition avec le pauvre. Les compensations n'existent donc que dans les rêves de la morale qui prétend, selon Delille, que la nature est un échange perpétuel de secours et de bienfaits. On ne voit pas quels bienfaits elle répand sur la populace affamée d'Irlande, ni sur les peuplades livrées aux bourreaux, comme les Grecs sous

Ibrahim, ou les nègres de la Martinique sous le fer des colons français.

Quelques riches, pour pallier leur égoïsme, aiment à se persuader que le peuple est heureux, que ses misères sont compensées : on entretient les monarques dans cette illusion, elle est plus décente que le principe , *il faut dix pauvres pour un riche*. Tout sophiste est bienvenu, lorsqu'il suppose des compensations dont on ne trouve pas l'ombre dans l'état civilisé. La véritable compensation doit être *facultative*; SENTIE et AVOUÉE, comme elle le serait dans le groupe décrit au traité (IV, 488), groupe dont les relations peuvent servir de formulaire général en compensations. Je regrette de ne pouvoir pas insérer ici cet article assez long, qui présente une théorie positive sur les compensations, sujet des plus obscurcis par le sophisme; j'en transcrirai seulement quelques lignes qui donneront une légère idée du sujet.

Trois individus, Apicius, Mécène et Virgile, sont réunis dans un repas d'une dizaine de convives. Apicius, tout préoccupé de gourmandise, a pris peu de part à la conversation ; Virgile au contraire, peu attentif au matériel du repas, a fait grande dépense de bel esprit : il a brillé, il a fait le charme des convives, son amour-propre est flatté. Mécène s'est partagé entre les 2 plaisirs, conversation et gastronomie : les doses de plaisir ont été en rapport suivant :

Chez Apicius,	conversation	1,	gourmandise	3.	= 4.
Chez Mécène,	id.	2,	id.	2.	= 4.
Chez Virgile,	id.	3,	id.	1.	= 4.

Il y a ici compensation parfaite pour tous trois, quoique chacun ait goûté les deux plaisirs en doses fort inégales; mais chacun a eu l'option sur tous deux, et en a pris la part qu'il a voulue. On peut supposer neuf convives chez qui ces doses seront graduées en échelle régulière, et qui seront tous satisfaits compensativement, l'un plus en gourmandise et moins en conversation; l'autre plus en conversation, moins en gourmandise.

Tels doivent être les groupes réguliers ; ils doivent réunir au moins deux plaisirs dont chaque personnage puisse prendre la dose qui lui convient. Ce principe doit s'appliquer à toutes les situations de la vie ; on n'y trouve le bonheur, compensativement équilibré, qu'autant qu'on a l'option sur divers plaisirs réunis; l'équilibre passionnel n'admet ni égalité et conformité de goûts, ni simplicité de ressorts.

Si l'on suppose la réunion précédente bornée à un plaisir, à la conversation seule, au bel esprit ; Apicius y tombera dans l'ennui, Mecène sera moyennement satisfait, Virgile seul y trouvera grand plaisir. Telle est la situation dans laquelle nous place la morale ; elle ne donne jamais la faculté d'option compensative ; elle nous présente un seul plaisir, tel que l'amour de la modération : une modération réelle a besoin de contrepoids, comme on l'a vu plus haut dans Mécène qui a goûté les deux plaisirs modérément et en dose égale ; s'il n'en avait goûté qu'un, la modération l'aurait ennuyé. C'est en balançant les 2 plaisirs l'un par l'autre, qu'il a joui autant que ses convives A et V qui ont goûté immodérément l'un de deux plaisirs, et faiblement le second.

Mais est-il vrai que Mécène se soit modéré ? Non, car il est arrivé à la dose 4 en somme de plaisir, il a joui autant que les deux autres, quoiqu'en proportions différentes et balancées. Ainsi tous ces hommes qu'on appelle *modérés* et qui en font trophée, sont, ou des illusionnaires ou des charlatans ; ce sont des caractères qui se plaisent à goûter en dose égale deux plaisirs. Tel vous dit : « Je suis un exemple de morale, je modère mes passions, je fuis » les amusements et je n'aime que le commerce. » Il l'aime parce qu'il y a gagné un million, ou qu'il espère le gagner en trompant ceux qui achèteront ses calicos ; avec son masque de modération, il ne rêve que fourberie, que ruse pour duper les acheteurs. Voilà ce qu'on appelle un homme moral, un vertueux amant du commerce et de la charte ; c'est un être qui *sue le mensonge* et qui, en stricte analyse, ne se modère sur aucune passion, car il absorbe une passion par une autre, comme l'ont fait plus haut Virgile et Apicius ; ou bien il équilibre deux passions qu'il satisfait en dose égale et balancée, comme l'a fait Mécène qui n'est pas plus modéré que ses deux convives A et V, car il arrive comme eux à la somme 4 en jouissance ; qu'elle se compose de 3 et 1, ou de 2 et 2, elle est toujours 4.

Il faudrait, au lieu d'un petit article, plusieurs chapitres sur cette matière, afin de dissiper les préjugés qui régnent sur la modération et les compensations, sur la balance et l'équilibre, sur les contrepoids et les garanties en exercices de passions. Obligé de supprimer tous ces détails, je me borne à insister sur le principe que la modération est une chimère, que les passions admettent des jouissances contrebalancées, mais non pas des privations ; que celui qui paraît le plus modéré est souvent celui qui a le plus raffi-

né ses jouissances; et que nos théories d'équilibre moral et de compensation morale ne sont que des balivernes qu'on rougira d'avoir écoutées, quand on connaîtra les méthodes exactes en équilibre passionnel.

On les ignore à tel point que la classe des pères, qui fait les lois et désire les faire à son avantage, n'a su trouver aucun moyen d'établir l'équilibre qu'elle recherche le plus, celui des deux affections paternelle et filiale qui sont dans une disproportion choquante; celle de l'enfant ne s'élevant communément qu'au tiers ou au quart de celle du père. Il était évident, par ce défaut de balance, que l'équilibre devait provenir de voies indirectes. On a vu quelles sont ces voies: les pères doivent recueillir l'affection de 4 sources, des enfants directs en 4 à 5 générations au moins, des adoptifs en caractère identique ou contrasté, des adoptifs industriels ou continuateurs passionnés, des continuateurs en lignée directe ou collatérale. La passion atteindra à l'équilibre quand le père obtiendra par quart un tribut d'affection de ces 4 classes; jusque-là il n'est rien de plus dépourvu d'équilibre que l'amour paternel, rarement payé d'un quart de retour par les descendants directs. Si les philosophes n'ont pas vu ce désordre ou n'ont pas su y remédier, que pourra leur science pour atteindre à tant d'autres équilibres qu'elle n'a pas même entrevus, tels que celui des subsistances (II, 113) à fonder sur les produits combinés de plusieurs zônes.

Et quant aux compensations qui forment une partie de l'équilibre, comment concevoir des compensations sans option? la morale nous dit: Soyez heureux avec une écuelle de bois pour tout mobilier; Diogène assure que cela suffit; eh bien, que Diogène donne l'option sur une écuelle d'argent, nous pourrons croire au bonheur de celui qui, en toute liberté, aura préféré l'écuelle de bois à celle d'argent. Dans l'exemple que j'ai cité, chacun des 3 personnages A, M, V, a l'option sur deux plaisirs; d'où il est clair que chacun d'eux est compensé, en quelque dose qu'il use des deux plaisirs, cette option doit s'étendre à toutes les situations de la vie aux passions des trois sexes. Mais quelle option leur donne la morale, où sont les compensations pour un enfant reclus et menacé du fouet, pour une vieille femme dépourvue du nécessaire et encore plus des plaisirs, pour une masse de pauvres enfermés et rudoyés dans un dépôt de charité? Que la philosophie est novice en théorie compensative, comme en toute question de mouvement! Qu'est-ce qu'une compensation qui ne présente pas option facul-

tative? Vous donnez au peuple, pour indemnité de ses souffrances, le bonheur de vivre sous la charte, d'aimer la charte, admirer les beautés de la charte; mais s'il ne sait pas lire, ou s'il n'a pas deux sous pour acheter la charte, comment en admirera-t-il les beautés, surtout s'il est affamé? Que signifie cette billevesée de compensation qui nous donne, en dédommagement de nos maux, un plaisir imaginaire, sans aucune faculté d'option sur les plaisirs réels? Apprendre à se passer de ce qu'on n'a pas! C'est le talent du *renard gascon;* et on fait de ces sornettes une science dite *morale*! Que de jongleries imaginées pour vendre des livres! On en vendra cent fois plus quand on enseignera la vérité.

CHAPITRE XXXIX.

Du vrai bonheur (III, 183).

Je n'ai vu qu'un écrivain civilisé qui ait un peu approché de la définition du vrai bonheur; c'est M. Bentham, qui exige des réalités et non des illusions: tous les autres sont si loin du but, qu'ils ne sont pas dignes de critique. Il existait à Rome, au temps de Varron, 278 opinions contradictoires sur le vrai bonheur; on en trouverait bien davantage à Paris, surtout depuis que nos controversistes suivent deux routes diamétralement opposées; les uns prêchant le mépris des richesses et l'amour des plaisirs qu'on goûte sous le chaume, les autres excitant la convoitise effrénée des richesses; les moralistes plaidant pour l'auguste vérité, les économistes pour le trafic et le mensonge.

Débrouillons en peu de mots la vieille controverse de bonheur, l'une des Tours de Babel de la ténébreuse philosophie: Dieu nous a donné douze passions, nous ne pouvons être heureux qu'en les satisfaisant toutes les douze. S'il y en a une seule d'entravée, le corps ou l'âme est en souffrance; mais loin de pouvoir satisfaire chaque jour les douze passions, notre peuple essuiera plutôt douze disgrâces, car il en est 24 qui le menacent et le poursuivent sans cesse (III, 191 et 555). Les riches, mieux partagés sans doute, sont encore bien loin du bonheur, et ne peuvent guère se le procurer *une seule journée.* J'en ai donné pour preuve le détail d'une journée de vrai bonheur (IV, 535, 543), où l'on voit qu'il n'est pas même possible de faire lever par plaisirs les gens riches; ils com-

mencent leur journée par une lutte entre le plaisir et l'ennui; dans une belle matinée d'été chacun voudrait être levé dès l'aurore, mais chacun est retenu par l'ennui de s'habiller et de quitter le lit qui est un *plaisir simple.* Voilà un pauvre début de journée; plaisir simple et perspective d'un quart d'heure d'ennui : il manque à tous les civilisés une passion véhémente qui les sorte du lit par amorce d'un plaisir *composé*, assez fort pour faire dédaigner le plaisir simple de rester au lit.

Le jeu des trois passions mécanisantes exigeant de courtes séances, il faut, pour le courant de la journée, au moins quatorze séances, savoir : une majorité de 8 séances en plaisirs composés, 5 en plaisirs simples pour délassement des composés, plus un ou deux *parcours*, genre de jouissance tout-à-fait inconnu des civilisés, et qu'il faut définir.

Le parcours est l'amalgame d'une quantité de plaisirs goûtés successivement dans une courte séance, enchaînés avec art, se rehaussant l'un par l'autre, se succédant à des instants si rapprochés qu'on ne fasse que glisser sur chacun. L'on peut, dans le cours d'une heure, éprouver une foule de plaisirs différents et pourtant alliés, quelquefois réunis dans un même local, par exemple :

Léandre vient de réussir auprès de la femme qu'il courtisait. C'est plaisir composé, pour sens et âme. Elle lui remet l'instant d'après un brevet de fonction lucrative qu'elle lui a procurée ; c'est un 2e plaisir. Un quart d'heure après elle le fait passer au salon où il trouve des surprises heureuses, la rencontre d'un ami qu'il avait cru mort ; 3e plaisir. Peu après entre un homme célèbre, Buffon ou Corneille, que Léandre désirait connaître et qui vient au dîné ; 4e plaisir. Ensuite un repas exquis, 5e plaisir. Léandre s'y trouve à côté d'un homme puissant qui peut l'aider de son crédit et qui s'y engage, 6e plaisir. Dans le cours du repas un message vient lui annoncer le gain d'un procès, 7e plaisir.

Toutes ces jouissances, cumulées dans l'intervalle d'une heure, composeront un *parcours* qui doit *rouler sur un plaisir de base continué dans tout le cours de la séance.* Ici Léandre atteint le but par la compagnie de sa nouvelle conquête et le succès affiché au repas. C'est le plaisir pivotal qui broche sur le tout, et intervient en continuité pendant la durée des sept autres. Cette sorte de plaisir, nommé PARCOURS, est inconnue en civilisation; les rois mêmes ne peuvent pas se procurer des parcours, charme très fréquent en harmonie, où un homme riche est assuré de rencontrer

chaque jour au moins deux parcours, indépendamment des séances de plaisir *composé* à 2 jouissances, *sur-composé* à 3, et *bi-composé* à 4 jouissances cumulées. Qu'on juge après cela du dénuement des civilisés en fait de bonheur ! Voyez (III, 183) la définition méthodique du vrai bonheur.

Les parcours à septuple variante sont des jouissances réservées à la haute harmonie. Dans le début on aura à peine des parcours à quadruple variante; ce sera déjà merveille pour des échappés de civilisation, qui ne peuvent pas se procurer une seule journée de vrai bonheur. Pour composer à un civilisé une journée de cette espèce, il m'a fallu supposer (IV, 535) une réunion de jouissances beaucoup plus nombreuses et plus rapprochées que ne le comporte l'état civilisé; encore ai-je dû, en recourant à cette hypothèse, commettre 2 fautes: l'une d'y entremettre l'amour, qui est crime selon les lois civilisées, l'autre d'admettre dans la distribution de cette journée neuf vices d'équilibre passionnel, neuf lésions que n'éprouverait pas un harmonien. Je les ai admises parce que la civilisation est si bornée en plaisirs, que je n'ai trouvé dans les faibles ressources qu'elle présente aucun moyen de remplir le cadre d'une journée complètement heureuse, telle que l'obtiendra chaque jour le plus pauvre des harmoniens. Les civilisés sont si dénués de jouissances, que lorsqu'ils ont eu quelque sujet de charme, quelque fête passable, ils en rabâchent pendant une semaine entière; encore ces fêtes ne sont elles que de mauvaises caricatures des plaisirs vrais, des équilibres de passions que l'harmonie fait régner dans tous ses travaux, ses repas et ses festivités. On peut s'en convaincre par l'exposé des neuf vices (IV, 543) que j'ai été obligé d'introduire dans l'emploi d'une journée heureuse, bornée aux ressources de la mesquine civilisation.

Outre l'inconvénient de rareté de plaisirs, elle ignore complètement l'art de les aménager. Telle jouissance est usée au bout d'une quinzaine; elle se serait soutenue plusieurs mois, si on l'eût distribuée avec discernement et variantes nombreuses; mais la civilisation, en fait de plaisirs, *mange son blé en herbe,* épuise une jouissance en peu de temps, faute de variété pour la relayer. Aussi les riches civilisés sont-ils accablés de maladies résultant de ces excès. En harmonie l'aménagement des plaisirs est calcul de haute politique sociale, fonction des autorités principales: on n'y use aucune jouissance, parce que les relais et nouveautés surabondent. Si tel amusement n'est séduisant que de mois en mois,

on en a mille autres à mettre en scène dans l'intervalle, afin de varier artistement les nuances de bonheur, d'une séance à l'autre, d'un repas à l'autre, de jour en jour, de semaine en semaine, de mois en mois, de saison en saison, d'année en année, d'âge en âge, etc., jusqu'au terme d'une pleine carrière estimée 144 ans, âge auquel les riches harmoniens atteindront plus facilement que les pauvres, par l'extrême variété de plaisirs qui est le plus sûr garant contre les excès.

Quel sujet de réflexion pour cette philosophie qui place le bonheur en civilisation, et qui raisonne sur l'équilibre des passions aussi judicieusement qu'un aveugle-né, raisonnant sur les couleurs !

Pour compléter la leçon, il faudrait disserter sur le triste sort de tant de civilisés qui, pourvus de santé, fortune et moyens de bien-être, n'arrivent qu'à un extrême malheur. Les contretemps de toute espèce, les disgraces fondent parfois sur le riche comme sur le pauvre : le jeu, les piéges, la mort d'un enfant, l'inconduite d'une femme, les maladies, les échecs d'ambition, les revers de parti viennent empoisonner la vie de ceux dont on vante la condition comme suprême bonheur. Qu'est-ce donc de ceux que l'indigence accable, et quel parallèle à faire de tant de misères avec l'immensité de plaisirs qui seront prodigués à tous, dès qu'un fondateur aura fait l'épreuve d'où dépend l'issue de civilisation et l'avénement aux destinées heureuses !

CHAPITRE XL.

Boussole en étude des passions; le ralliement aux vues de Dieu.

L'un des piéges auxquels on a pris la multitude en tous les temps, a été de lui persuader que les vues de Dieu étaient impénétrables, que l'homme ne devait pas même chercher à connaître Dieu. Le bon sens exige tout le contraire; il veut que notre première étude soit celle de Dieu, la plus facile de toutes.

Dans l'antiquité, lorsque la fable travestissait le Créateur, en le confondant avec une cohue de 35,000 faux dieux, plus ridicules les uns que les autres, il était assurément difficile d'étudier les vues de Dieu, de les débrouiller à travers cette mascarade céleste; aussi Socrate et Cicéron se bornèrent-ils à s'isoler des sottises de leur siècle, et adorer le DIEU INCONNU, sans pousser plus loin

leurs recherches, qui auraient été contrariées par l'esprit du temps: Socrate en fut victime.

Aujourd'hui que ces superstitions sont dissipées, et que le christianisme nous a ramenés à de saines idées, à la croyance en un seul Dieu, nous avons une boussole fixe pour procéder à l'étude de la nature. En partant du principe que toute lumière doit venir de Dieu, et que la raison ne peut entrer dans les voies de lumière qu'en se ralliant à l'esprit du Créateur, il reste à déterminer les caractères essentiels de Dieu, ses attributions, ses vues et ses méthodes sur l'harmonie de l'univers, dont certaines règles déjà connues peuvent nous acheminer aux inconnues.

Il faut dans cette étude procéder par degrés, analyser d'abord un très petit nombre des caractères de Dieu, en s'attachant aux plus évidents, tels que les suivants.

1. *Direction* INTÉGRALE *du mouvement.*
2. Economie de ressorts.
3. Justice distributive.
4. Universalité de Providence
5. UNITÉ DE SYSTÈME.

1° ***Direction intégrale du mouvement.*** Si Dieu est le supérieur en direction du mouvement, s'il est seul maître de l'univers, seul créateur et distributeur, c'est à lui de diriger toutes les parties de l'univers, entre autres la plus noble, celle des relations sociales : en conséquence la législation des sociétés humaines doit être l'ouvrage de Dieu et non des hommes; et pour diriger au bien nos sociétés, il faut chercher le code social que Dieu a dû composer pour elles.

Grand sujet de querelle avec la philosophie ! Il s'ensuivrait que ce n'est pas elle qui doit faire des lois, et qu'on doit chercher un code social composé par Dieu. Dans ce cas Dieu se trouverait au 1er rang, et la raison humaine au 2e ; ce n'est pas ainsi que la philosophie établit les rangs; elle veut que Dieu soit au 2e et la raison humaine au 1er; en conséquence elle exclut Dieu de la prérogative de législation, pour la transmettre aux philosophes, à Diogène et Mirabeau.

2° ***Economie de ressorts.*** Si le mécanisme des sociétés était réglé par Dieu, on y verrait briller l'économie de ressorts que nous lui attribuons, en le nommant SUPRÊME ÉCONOME. Or, l'économie exige qu'il opère sur les plus grandes réunions sociétaires, et non pas sur la plus petite que nous nommons *famille*, *mé-*

nage conjugal. Elle exige surtout que Dieu choisisse pour moteur l'attraction passionnée, dont l'emploi lui garantit douze économies que l'on ne trouve pas dans le régime de contrainte; ce sont (II, 240 et 276) :

1. Boussole de révélation permanente; car l'attraction nous stimule, en tous temps et en tous lieux, par des impulsions aussi fixes que celles de la raison sont variables.
2. Facultés d'interprétation et d'impulsion combinées, ressort apte à révéler et stimuler à la fois.
3. Concert affectueux du Créateur avec la créature, ou conciliation du libre arbitre de l'homme obéissant par plaisir, avec l'autorité de Dieu commandant le plaisir.
4. Combinaison du bénéfice et du charme, par entremise de l'attraction dans les travaux productifs.
5. Epargne des voies coërcitives, des gibets, sbires, tribunaux et moralistes, qui deviendront inutiles quand l'attraction conduira au travail, source du bon ordre.
6. Elévation de l'homme au bonheur des animaux libres qui vivent dans l'insouciance, ne travaillant que par plaisir, et jouissant parfois d'une grande abondance où notre peuple, malgré ses fatigues, ne parvient jamais.
7. Garantie d'un minimum refusé aux animaux libres, et dont on aura le gage dans les immenses produits du régime sociétaire, étayé de l'équilibre de population.
8. Bonheur assuré à l'homme, dans le cas où la sagesse de Dieu serait moindre que la nôtre; car ses lois exécutées par attraction nous assureraient une vie heureuse, au lieu de la contrainte que nous imposent les constitutions des philosophes.
9. Intégralité de providence, par révélation des voies de bonheur social, ajoutée à la révélation des voies de salut des âmes, fournie par le Messie et l'Ecriture-Sainte.
10. Garantie de libre arbitre à Dieu, faculté à lui de régir l'univers, y compris le genre humain, par l'attraction, seul ressort digne de sa sagesse et de sa générosité.
11. Récompense des globes dociles par le charme du régime attrayant, et punition des globes rebelles par l'aiguillon de l'attraction toujours persistant.
12. Ralliement de la raison avec la nature, ou garantie d'avènement à la richesse, vœu de la nature. par la pratique de la justice et de la vérité, vœu de la raison.

Y. Unité interne, fin de la guerre interne qui met dans chacun la passion ou attraction aux prises avec la sagesse et les lois, sans moyen de conciliation (I, 184).

λ. Unité externe ou avènement au bien sous la direction du ressort

d'attraction, le seul employé par Dieu dans les harmonies visibles de l'univers.

Tel est le canevas sur lequel on doit établir l'incompétence de la raison humaine en législation. (Voyez les détails II, de 240 à 301, et les arguments négatifs II, 258.)

Il suffit de ces belles propriétés de l'attraction, pour prouver qu'un Dieu économe de ressorts n'a pas pu opter pour la contrainte, voie adoptée par les législateurs civilisés et barbares; et que c'est dans l'étude de l'attraction qu'il faut chercher le code social et industriel de Dieu.

3° *Justice distributive.* On n'en voit pas l'ombre dans la législation civilisée qui accroît la misère des peuples, en raison de leur industrie. Le premier signe de justice devrait être de garantir au peuple un *minimum* croissant en raison du progrès social. Nous voyons l'effet contraire dans l'influence de l'esprit mercantile qui tend à couvrir la zone torride d'esclaves noirs arrachés à leur pays, et couvrir la zone tempérée d'esclaves blancs, par les bagnes industriels, coutume éclose en Angleterre, et que la cupidité mercantile naturaliserait peu à peu en tous pays. Du reste peut-on voir quelque justice dans un état de choses où le progrès de l'industrie ne garantit pas même au pauvre la faculté d'obtenir du travail?

4° *Universalité de Providence.* Elle doit s'étendre à toutes les nations, aux sauvages comme aux civilisés. Tout régime industriel refusé par les sauvages, hommes vraiment libres, est opposé aux vues de Dieu; l'industrie que nous leur proposons, le morcellement agricole et domestique, n'est pas vœu de la Providence, puisque ce régime ne satisfait point les impulsions que la Providence donne aux hommes les plus rapprochés de la nature. Il en est de même de tout ordre qui repose sur la violence; toute classe violentée directement, comme les esclaves, ou indirectement, comme les salariés, est privée de l'appui de la Providence qui ne s'est réservé sur ce globe d'autre agent que l'attraction. Dès lors l'état civilisé et barbare, qui ne repose que sur la violence, est opposé aux vues de Dieu; et il doit exister un autre régime applicable à toutes les castes et à tous les peuples, s'il est vrai que la Providence soit universelle.

5° *Unité de système.* Elle implique l'emploi de l'attraction, qui est l'agent connu de Dieu, le ressort des harmonies sociales de l'univers, depuis celles des astres jusqu'à celles des insectes;

c'est donc dans l'etude de l'attraction qu'on doit chercher le code social divin. Quelques beaux esprits se vantent de faire cette recherche, comme Voltaire qui dit à Dieu, dans une prière en vers :

Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi.

Rien n'est plus faux, Voltaire n'a jamais cherché la loi sociale de Dieu, car il n'a jamais fait aucune étude de l'attraction passionnée, quoiqu'il fût l'un des hommes les plus aptes à ce travail.

D'autres savants, comme J.-J. Rousseau, crient à l'impénétrabilité, à l'insuffisance de la raison ; c'est encore une fausseté : la raison sera très-suffisante, quand elle voudra se placer à son rang naturel, au 2e et non au 1er ; quand elle voudra chercher le code social divin et non pas faire elle-même des codes. Mais au lieu de remplir cette tâche, elle nous paie, soit en *gasconnades*, comme Voltaire qui se vante de recherches qu'il n'a pas voulu faire, soit en *obscurantisme*, comme J.-J. Rousseau, qui accuse la raison d'incapacité, quand elle n'est que paresseuse et orgueilleuse, négligeant de faire le calcul de l'attraction passionnée, et la diffamant comme vice pour se disculper de n'en avoir fait, ni analyse, ni synthèse.

Il conviendrait d'ajouter ici un aperçu des absurdités sans nombre où serait tombé Dieu, s'il eût négligé de faire un code social pour les relations industrielles de l'homme (*Voyez* II, 258). J'en ai dit assez pour prouver que la voie des bonnes études était le ralliement à Dieu, la précaution de se guider sur les vues et les caractères que l'opinion universelle attribue à Dieu ; mais comme cette méthode ramène de toutes parts à l'étude de l'attraction, il n'est pas étonnant que la philosophie, qui veut maintenir ses propres lois, ait voué au ridicule la branche d'étude qui conduisait à la découverte des lois sociales de Dieu, et qu'elle ait nié le principe : *Toute lumière spirituelle doit venir de Dieu*, comme la lumière matérielle vient du soleil, emblème de Dieu, image sensible du père de l'univers.

Le ralliement à Dieu, dans nos études, conduisait encore à un acte de justice, auquel les philosophes ne veulent pas entendre ; c'est de lui concéder le *libre arbitre* que nous réclamons pour nous-mêmes. Si nous admettons qu'il en jouisse, il a donc eu le droit d'opter entre la contrainte et l'attraction pour agens de mouvement social. S'il eût opté pour la contrainte, il lui eût été facile

de créer des sbires plus puissants que les nôtres, des géants amphibies de cent pieds de haut, écailleux, invulnérables et initiés à notre art militaire. Sortant inopinément du sein des mers, ils auraient détruit, incendié nos ports, nos escadres, nos armées, et forcé en un instant les empires mutins à abjurer la philosophie, pour se rallier aux lois divines de l'attraction sociétaire. Si Dieu a négligé de se pourvoir de ces géants, aussi faciles à créer que les grands cétacées, on doit en conclure qu'il n'a spéculé que sur l'attraction, et qu'elle doit être la première étude d'un siècle qui voudra se rallier à Dieu, en exploration de la nature et des destins.

Toutefois, c'est une question très-neuve et digne d'un long examen, que celle du *libre arbitre* contesté à Dieu par la raison humaine ; il est fâcheux d'abréger sur ce sujet, l'un des plus brillants que présente l'étude de Dieu.

L'on a pu voir, par ce chapitre, que la connaissance de Dieu et de ses opérations, qu'on nous dépeint comme des mystères impénétrables, est au contraire la plus aisée, la plus élémentaire des sciences ; et l'on peut dire, la science des enfants, puisqu'elle n'exige que la dose de bon sens facile à trouver chez les enfants de dix ans, mais introuvable chez des pères tous égarés, désorientés par la philosophie ; et qui, pour rentrer dans les voies du sens commun, auraient besoin, dit fort bien Condillac, de *refaire leur entendement et oublier tout ce qu'ils ont appris des sciences philosophiques*.

FIN DE LA CINQUIÈME SECTION.

CONFIRMATION

TIRÉE DES SAINTS ÉVANGILES.

Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. (S. MATTHIEU, ch. XV.)

Je leur parle en paraboles, parce que selon la prophétie d'Isaïe : Ils entendront de leurs oreilles et ne comprendront pas; ils regarderont de leurs yeux, et ne verront pas. (*Ibid.*, ch. XIII.)

Eh ! quelle est la cause de cet aveuglement dont les peuples civilisés sont frappés? C'est qu'ils n'ont ni foi, ni espérance en Dieu. Ceux mêmes qui nous paraissent pieux, n'ont qu'une demi-croyance en la sagesse divine : ils s'imaginent que Dieu n'a pas pourvu à tout; ils consultent les philosophes sur les voies de bonheur social; ils doutent de l'universalité de la providence; ils n'espèrent point en la découverte des lois de Dieu.

Que signifie ce début ascétique? Est-ce un pèlerin revenant des saints lieux? Est-ce quelque anachorète arrivant du désert? Non, c'est un homme habitué au milieu de vous; mais qui, muni d'une boussole inconnue, d'une science neuve qui manque à vos esprits forts, peut vous indiquer l'issue du labyrinte politique où vous êtes égarés depuis tant de siècles, vous désabuser sur ce titre pompeux d'esprits forts dont se parent des têtes faibles et superficielles. Bientôt on qualifiera d'*intelligence faussée* tout siècle, tout savant qui n'a pas cru à l'universalité de la Providence.

J'ai employé le chap. XL à prouver que deux vertus dédaignées et presque ridiculisées, la foi et l'espérance en Dieu, auraient conduit directement à découvrir la théorie du mécanisme sociétaire ; je continue sur le thème des destinées, et sur le défaut de foi qui nous en a fait manquer si long-temps la découverte.

Défiants comme Moïse qui frappa deux fois le rocher, les hommes pieux semblent craindre que Dieu tarde à intervenir pour les besoins de l'humanité, quand elle réclamera son appui; ils sont encore les faibles disciples à qui Jésus Christ adressait

ce reproche : « O hommes de peu de foi ! ne vous inquiétez » point en disant : que mangerons-nous, que boirons-nous, de » quoi nous vêtirons-nous ? car votre père sait que vous en avez » besoin. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa » justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » (S. MATTH., VI.) « Considérez les corbeaux, ils ne sèment ni » ne moissonnent, ils n'ont ni celliers, ni greniers; cependant » Dieu les nourrit. Combien êtes-vous plus excellents qu'eux ! » (S. LUC, XII) et par conséquent plus dignes de la sollicitude de Dieu.

Moïse, en punition d'un doute outrageant à la Providence, fut privé d'entrer dans la terre promise; tel, le genre humain, en punition de son manque de foi, est banni de la terre promise à lui dans l'Évangile. Le royaume des cieux, ou harmonie sociétaire, était annoncé aux humains; ils pouvaient y entrer sans délai, s'ils eussent voulu *voir de leurs yeux et entendre de leurs oreilles*; VOIR l'absurdité du régime philosophique nommé civilisation, toujours favorable à l'injustice et à l'oppression; ENTENDRE la parole divine qui leur promet le royaume des cieux dès ce monde, s'ils veulent le chercher ; *quœrite et invenietis*, cherchez et vous trouverez.

J'essaie de dessiller leurs yeux dans cette homélie où j'expliquerai le sens mystérieux d'une parabole non comprise jusqu'à ce jour, celle du ROYAUME DES CIEUX, que le Messie conçoit en double sens : il annonce le royaume de justice *en l'autre monde et en celui-ci*, annonce évidente par la promesse des biens terrestres qu'il garantit formellement aux hommes, dès l'instant où ils auront trouvé *le royaume de Dieu et sa justice*, l'harmonie sociétaire, image du royaume céleste, et avant-coureur de la félicité promise aux élus dans une autre vie.

Jésus savait que dans l'autre monde nous n'aurons besoin ni de vêtements, ni de comestibles ; il ne prophétise donc pas pour la vie future, lorsqu'il nous promet ces biens terrestres ; et pour nous garantir de toute équivoque, il insiste en disant : « Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. » C'est assez nous avertir que la parabole est à double entente et qu'il faut la commenter pour en saisir le vrai sens.

Diverses causes, qui seront expliquées dans ce discours, ont empêché que les hommes pussent *entendre* cette révélation allégorique du destin sociétaire, et que le Christ pût s'expliquer plus

amplement sur ce sujet. Jésus annonce évidemment un royaume des cieux qui adviendra dès ce monde, indépendamment du bonheur promis dans l'autre; il reconnaît que si nous manquions des biens temporels, Dieu serait moins généreux envers l'homme qu'envers les oiseaux du ciel. Je vais exposer le vrai sens de ces paroles du Messie dans les 2 articles suivants, où j'examine 1° les erreurs en interprétation des saintes Ecritures, 2° l'impéritie en application de leurs sages préceptes sur nos études.

PREMIER POINT.

ERREURS EN INTERPRÉTATIONS DES SAINTES ÉCRITURES.

« Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux; » aucune parabole n'est plus connue, aucune n'est moins comprise. Quels sont ces pauvres d'esprit que préconise J. C. ? Ce sont les hommes qui se préservent du faux-savoir nommé philosophie incertaine; elle est l'écueil du génie, le chemin de la perdition, en ce qu'elle nous détourne de toutes les études utiles (37), d'où naîtrait l'harmonie sociétaire, le royaume des cieux et de justice que Jésus ordonne de chercher. Il faut nous prémunir contre l'abus de l'esprit, contre le labyrinthe de cette philosophie condamnée par ses auteurs mêmes qui disent à sa honte: « Mais » quelle épaisse nuit voile encore la nature ! » (*Voltaire.*) « Ces bi- » bliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, ne sont » qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs. » (*Anach.*)

Jésus nous apprend que la vraie lumière, la découverte du mécanisne sociétaire est réservée aux esprits droits qui dédaigneront le sophisme et étudieront l'attraction; tel est le sens de ce verset: « Je vous bénis, ô mon père, Seigneur du ciel et de la » terre, de ce que vous avez caché ces choses aux savants, et » que vous les avez révélées aux simples. » (S. Matth., XI.)

Il est donc des connaissances qui sont réservées aux simples, entre autres la découverte de l'harmonie sociale, où les esprits philosophiques ne pouvaient pas s'élever. Ainsi en disant : heureux les pauvres d'esprit! Jésus n'encense point l'ignorance, comme l'insinuent les railleurs; lui-même étonnait les docteurs par sa profonde érudition; il n'est donc point l'apologiste de l'ignorance; mais il témoigne du mépris pour les obscurants scientifiques obstinés à croupir dans l'ornière civilisée, et refusant de chercher

les nouvelles sciences (37) que Dieu révèlera aux esprits assez droits pour se défier de la raison humaine, et assez modestes pour se rallier à la raison divine ou attraction collective. Cette subordination doublera leur force et les conduira au but : ***humilem corde suscipiet gloria.***

On ne parviendrait jamais à concevoir le langage allégorique des livres saints, tant qu'on ignore qu'il est de nouvelles sciences et de nouveaux mécanismes sociaux à découvrir. L'ignorance du calcul des destinées répand de l'obscurité sur divers passages de l'Ecriture, où elles sont prédites ***indirectement*** et ***allégoriquement***; prophéties que les glossateurs les plus subtils ne peuvent pas expliquer d'une manière satisfaisante, faute de connaître la métamorphose future, le royaume de justice et d'harmonie dont ces passages renferment le pronostic, par exemple :

Comment expliquer ces versets de l'Evangile où Jésus nous dit : « Croyez-vous que je sois venu pour apporter la paix sur la » terre ? Non, je vous assure ; mais au contraire, la division ; car » désormais s'il se trouve cinq personnes dans une maison, elles » seront divisées les unes contre les autres, le père contre le fils, » la mère contre la fille, la belle-mère contre la belle-fille, etc. » Je suis venu pour mettre le feu sur la terre ; et qu'est-ce que » je désire sinon qu'il s'allume ? » (S. Luc, XII.)

Cependant ***Dieu est un dieu de paix et non de désordres***, dit saint Paul ; il est donc étrange d'entendre l'ange de paix, le rédempteur, déclarer qu'il vient apporter au monde les discordes de toute espèce ! Combien d'autres passages de l'Ecriture peuvent causer la même surprise, tant qu'on n'en connaît pas le vrai sens que je vais exposer en système général, car je ne peux pas m'engager ici dans les interprétations de détail.

Deux révélations sont nécessaires à l'humanité pour la guider : celle qui touche au salut des âmes a été faite par J. C. et les prophètes ; elle n'est point objet d'étude, mais de ***foi pure et simple.*** Celle qui touche au destin des sociétés, nous est faite par l'attraction ; elle est l'objet d'étude, objet de ***foi spéculative***, d'espérance en l'intervention de Dieu, et recherche méthodique de son code sociétaire (*Voyez* ch. XL).

Cette 2e révélation est conditionnelle ; le monde social peut pénétrer le mystère des destinées heureuses s'il veut en faire la recherche ; mais il ne s'élève pas à cette connaissance tant qu'il ne la cherche pas ; c'est pour cela que Jésus nous dit : « *Cherchez*

» *et vous trouverez, demandez et vous recevrez, frappez a la*
» *porte et on vous ouvrira*. Croyez-vous que Dieu ait eu moins
» de prévoyance pour vous qu'il n'en a pour les corbeaux, les
» oiseaux du ciel? » (St. Luc, XII.)

A quoi servirait de chercher si on ne devait trouver d'autre sort que la civilisation, abîme de misères, et reproduisant toujours les mêmes fléaux sous diverses formes? Il reste sans doute quelque société plus heureuse à découvrir, puisque le Sauveur nous excite si activement à la recherche; mais pourquoi ne nous a-t-il pas éclairés lui-même sur ce point? Connaissant le passé et l'avenir, le cadre entier des destinées, selon ce verset: « mon Père » m'a mis toutes choses entre les mains. » (St. Matth., ch. XI.) Ne pouvait-il pas nous instruire de notre destin sociétaire, au lieu de nous soumettre à en faire l'invention que notre folle confiance aux philosophes a différée depuis tant de siècles?

Je réponds à cette objection: chargé par son Père de la révélation religieuse, J. C. n'avait point été chargé de la révélation sociale qui, au contraire, était exceptée formellement de ses attributions, comme il le dit lui-même en ces mots: « Rendez à César » ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il s'isole bien positivement des fonctions dévolues, soit à l'autorité, soit à la politique sociale. Il n'aurait pas pu informer les hommes de leur destinée sociétaire, sans transgresser les décrets de son Père qui avait voulu que cette découverte fût la tâche de la raison et le prix des bonnes études sur l'attraction (ch. XL). Jésus connaissant cette destinée heureuse, sans pouvoir nous la révéler, gémit souvent sur la limite qui lui est imposée; car, selon St-Jean (ch. III), « Dieu n'a pas envoyé son fils dans le monde pour juger » le monde; mais afin que le monde soit sauvé par lui. » Sa mission se bornait donc au salut des âmes; c'est la plus noble partie de notre destinée; c'est pour cela que Dieu confia cette fonction sublime à son fils bien-aimé, réservant pour la raison humaine la branche subalterne, le salut politique des sociétés, et par suite la recherche des voies de Dieu en mécanique sociale, voies qu'on découvre par le calcul de l'attraction.

J. C. n'ayant pas dû nous éclairer sur ce sujet, ni nous dispenser des études auxquelles son Père nous astreint, il se borne à annoncer paraboliquement la destinée sociétaire sous le nom de royaume des cieux; elle en fait réellement partie, à titre de règne de la justice et image des harmonies célestes. C'est par allu-

sion à cette destinée heureuse que Jésus nous dit *en substance:* je vous ouvre la voie de salut des ames, c'est ce qui vous importe avant tout; quant aux corps, quant aux sociétés mondaines, elles sont encore dans l'abîme d'injustice nommé civilisation; vous y laisser, c'est vous apporter l'arbre de discorde, « *la dissension du père avec le fils, de la belle mère avec la belle fille* » *etc.*, obligé de vous cacher l'issue de cet enfer social, « *Je suis venu pour mettre le feu sur la terre et qu'est-ce que je désire, sinon qu'il s'allume?* » (St. Luc, XII).

Ce souhait, loin d'être malveillant, est de la part de J. C. une noble impatience de voir la philosophie combler la mesure de ses erreurs, aggraver tous les maux qu'elle prétend guérir, et nous amener enfin, par honte de notre folle confiance en elle, à chercher l'issue du labyrinthe politique où elle nous a plongés.

Aussi le divin maître s'élève-t-il avec chaleur contre les sophistes qui nous détournent de cette étude; il les maudit en disant : « Malheur à vous scribes et pharisiens hypocrites qui vous » êtes saisis de la clé de la science et qui, n'y étant point entrés » vous-mêmes, l'avez encore fermée à ceux qui voulaient y entrer.» (S. Luc. XI.)

Il est bien certain que les philosophes ont saisi la clé de la science, car ils ont commencé le calcul de l'attraction dans la branche inutile, et ils ne veulent pas qu'on l'achève dans la branche utile, dans celle qui nous ouvrira dès ce monde l'accès au royaume des cieux. Pour nous en fermer l'entrée, ils s'attachent à hérisser de subtilités métaphysiques l'étude de l'homme, qui est la plus simple de toutes, et qui n'exige qu'une raison libre de préjugés, confiante à l'attraction, comme les enfants. C'est pour nous ramener à cette raison naturelle que J. C. nous dit : « laissez ve» nir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est pour » ceux qui leur ressemblent. Je vous dis en vérité : Quiconque ne » recevra point le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera » point. » (S. Marc, X.)

En quoi consiste cette aptitude des enfants à recevoir le royaume de Dieu? c'est qu'ils sont tout à l'attraction et point à la morale; ils ont donc le genre d'esprit convenable pour s'initier au calcul de l'attraction qui conduit à la découverte du royaume de Dieu ou régime sociétaire. Les pères, au contraire, tout imbus de préjugés philosophiques, sont inhabiles aux calculs d'attraction; et c'est un reproche que leur adressent leurs écrivains judicieux, tels que Con-

disait disant : « Ceux qui n'auront rien étudié entendront mieux » que ceux qui ont fait de grandes études, et surtout que ceux qui » ont beaucoup écrit. » En effet ces hommes imbus de sophismes sont désorientés par la moindre nouveauté qui sort de leur étroite sphère, tandis que les simples et les enfants, moins prévenus contre l'attraction, sont plus disposés à en faire la facile étude.

Un grand obstacle à ce que les philosophes aient pu prendre le chemin des bonnes études, c'est l'égoïsme dont ils sont pétris, sous le masque de philantropie. Jésus le leur reproche avec véhémence en ces termes : «Comment, étant méchants comme vous l'êtes, pou» riez-vous dire quelque chose de bon ? (S. Matth. chap. XII.) Sé» pulcres blanchis, pleins d'ossements et de pourriture, au dehors » vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au de» dans vous êtes remplis d'hyprocrisie et d'iniquités. » (*Ibid.* chap. XXIII.) En effet leur civilisation, dont ils sont infatués, ne repose que sur les principes les plus odieux, tels que ceux-ci : « Il » faut beaucoup de pauvres pour qu'il y ait quelques riches; il faut » s'étourdir sur les maux inséparables de la civilisation, etc., etc. » Imbus de ces doctrines d'égoïsme, ils ne peuvent pas s'élever aux idées primordiales de justice, telles que la garantie d'un *minimum* à concéder au peuple, concession explicitement réclamée par Jésus-Christ : car lorsque les pharisiens lui reprochent que ses disciples font, le jour du sabbat, ce qui n'est point permis, il répond : « N'avez-vous jamais lu ce que fit David dans le besoin où il se » trouva, lorsque lui et ses compagnons furent pressés de la faim? » comment il entra dans la maison de Dieu, mangea les pains de » proposition et en donna à ceux qui étaient avec lui, quoiqu'il n'y » eût que les prêtres à qui il fût permis d'en manger? » (S. Marc, chap. II.) Jésus, par ces paroles, consacre le droit de prendre son nécessaire où on le trouve, et ce droit implique le devoir d'assurer un *minimum* au peuple; tant que ce devoir n'est pas reconnu, il n'existe point de pacte social. C'est le 1[er] précepte de la charité; la philosophie se refuse obstinément à le confesser, parce qu'elle ignore le moyen de procurer le *minimum* au peuple, concession vraiment impossible tant qu'on ne sait pas s'élever à quelqu'une des sociétés supérieures à la civilisation, au moins à la société des garanties solidaires, qui sont l'aurore du bonheur. (*Voyez* l'avant propos.)

Connaissant les voies de félicité sociale et de régime sociétaire, Jésus en admet franchement les conséquences, telle que la par-

ticipation du peuple au bien-être et la pratique des vertus, unie à la jouissance des biens de ce monde; ils nous sont annoncés dans ces paroles d'Isaïe : « L'esprit du Seigneur est sur moi; il » m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer » aux captifs la liberté, et aux aveugles le recouvrement de la » vue, et pour délivrer ceux qui sont dans l'oppression. » Or, comment pourra-t-on donner aux captifs, aux esclaves, aux nègres, la liberté, sinon par le régime d'attraction industrielle qui déterminera *spéculativement* tous les maîtres à proposer aux esclaves l'affranchissement (sauf commandite); et qui nous délivrera de toutes les oppressions sociales et domestiques?

En toute circonstance le Messie nous excite à vivre dans l'insouciance, pourvu que nous cherchions le royaume de justice, où sera l'abondance de tous biens. Jésus en donne un avant-goût à ceux qui ont la foi: aux noces de Cana il change l'eau en un vin exquis. Faut-il nourrir cinq mille hommes qui, de confiance, l'ont suivi dans le désert? Il fait en leur faveur le miracle des pains et des poissons multipliés; c'est la récompense de leur foi et de leur insouciance. Lui-même se plaint de ne pas posséder les biens de ce monde; il dit: « Les renards ont des tanières, les » oiseaux du ciel ont des nids, mais le fils de l'homme n'a pas » où reposer sa tête. » (S. Matth. ch. III.) Il réprimande les Juifs sur ce qu'ils lui reprochent d'aimer les bons repas; il leur dit : « Jean-Baptiste est venu, ne mangeant point de pain, ne bu- » vant point de vin, et vous avez dit : Il est possédé du démon. » Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et vous dites: » C'est un homme de bonne chère, qui aime à boire. » (S. Luc, » VII.) Jésus leur répond : « La sagesse a été justifiée par tous » ses enfants; » il juge la sagesse très compatible avec la jouissance du bien-être; et, pour joindre l'exemple au précepte, il va s'asseoir à une table délicate, chez un pharisien qui l'invite; une courtisane vient répandre sur lui des parfums, Jésus blâme le pharisien qui la critique, et il dit à cette femme: «Vos péchés vous sont remis, votre foi vous a sauvée. » Compatissant pour le sexe opprimé, il pardonne à la femme adultère et à Madeleine pécheresse; aussi nous dit-il : « Mon joug est doux, et mon fardeau est léger. » (S. Matth. XI.)

On voit, par ces paroles de l'Ecriture, que le divin maître ne se montre jamais ennemi des richesses ni des plaisirs; il exige seulement qu'à la jouissance de ces biens on joigne une foi vive,

parce que c'est la foi (chap. XL) qui doit nous conduire à la découverte du régime sociétaire, *du royaume de justice où tous ces biens nous seront donnés par surcroît*. Il ne blâme le désir des richesses que relativement aux vices qui y conduisent en civilisation ; quand il dit : « Il est plus aisé à un chameau de passer » par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le » royaume des cieux. » Cette parabole s'entend des injustices, des violences que commettent les civilisés pour atteindre à la fortune. Il se plaint de ces crimes en disant : « Depuis Jean-Baptiste » jusqu'à présent le royaume des cieux se prend par violence, et » ce sont les violents qui l'emportent. » (S. MATTH. ch. XI.) Ici le royaume des cieux est emblématique du bien-être envahi par l'iniquité ; mais pour exciter le génie à la recherche du royaume de justice, pour nous garantir des suggestions de la philosophie qui crie à l'impénétrabilité, Jésus dément ce sinistre augure, en disant : « Il n'y a rien de caché qui ne puisse être découvert, ni » rien de secret qui ne vienne à être connu. » (S. LUC ch. XI.)

En effet : tout était facile à découvrir, pourvu que dans l'investigation, l'on eût apporté les deux qualités recommandées par J. C., la simplicité des enfants en étude de l'attraction, et la foi aux promesses du Messie qui nous garantit l'avènement au royaume de justice, pourvu que nous cherchions avec une pleine confiance, avec cette foi vive *qui transporte les montagnes*, allusion à la force d'intelligence que fournit la foi pour résoudre les problêmes gigantesques de l'harmonie universelle, réputés impénétrables. Ils sont enfin résolus; mais ils ont dû être inaccessibles à des générations aveuglées qui, selon S. MARC, (ch. VII.) « abandonnent la loi de Dieu (le fanal divin de l'attraction), pour s'attacher à la tradition des hommes (aux fausses lumières de la philosophie). »

J'ai prouvé que le sens des SS. Ecritures n'a pas pu être bien saisi, tant qu'on a ignoré la destinée heureuse dont elles contiennent des prédictions voilées. En vain opposerait-on à cette interprétation, certaines phrases où le Messie s'exprime en termes généraux et abréviatifs, comme celle-ci : *mon royaume n'est pas de ce monde*. S'il n'en est pas quant à présent, c'est parce que la loi divine sur le mécanisme des passions n'est, ni connue, ni établie; mais ce bas monde peut s'élever à l'harmonie, ou règne des vertus; dès lors il sera royaume de J. C., de même

que le monde civilisé, barbare et sauvage, est royaume de Satan et Moloch.

Certes Jésus ne veut pas régner sur les mondes qui sont l'image de l'enfer ; mais il nous reconnaîtra pour dignes de son sceptre lorsque, dociles à sa voix, nous aurons *cherché et trouvé* ce royaume de justice dont il nous annonce allégoriquement les délices dans un parallèle dont Jean-Baptiste est l'objet : « je » vous dis en vérité que parmi ceux qui sont nés des femmes, il » n'y en a point eu de plus grand que Jean-Baptiste ; mais celui » qui est le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand » que lui » (S. Luc, ch. VII) ; et de même, le plus pauvre dans le royaume de justice et d'harmonie qui va être fondé, surpassera en bonheur le plus riche d'entre les civilisés. (*Voyez* les tableaux du chap. XXXIX.)

Terminons cette glose en disant avec Jésus-Christ, aux nations civilisées : « ne voyez-vous pas que vous êtes dans l'erreur, » parce que vous ne comprenez ni les Ecritures, ni la puissance » de Dieu ? » (S. Marc, ch. XII.) de Dieu dont les volontés vous sont interprétées par l'attraction ; aussi Jésus nous dit-il : « Si » quelqu'un parle contre le Fils de l'homme, son péché lui sera » remis ; mais si quelqu'un blasphème contre le St-Esprit, il ne » lui sera point remis (S. Luc, ch. XII.), ni dans ce siècle, ni » dans le siècle à venir. » (S. Matth. ch. XII.)

Pourquoi cette indulgence accordée aux blasphêmes contre le Père et le Fils, tandis que l'offense faite au Saint-Esprit ne trouvera aucune grace ? c'est que le Paraclet, l'Esprit Saint qui procède du Père et du Fils, étant l'organe de l'un et de l'autre, (d'après l'unité des trois personnes), c'est les outrager toutes trois que de méconnaître leur organe, le S.-Esprit, en résistant à son impulsion *collective* ; elle nous est communiquée par l'attraction dont il faut déterminer les développements *collectifs*, la tendance *collective* au mécanisme des séries passionnées et de l'unité universelle. (Soit dit pour réponse aux calomniateurs qui prétendent que j'admets pour bonnes les attractions individuelles déployées en civilisation, et toujours malfaisantes hors des séries passionnées.)

C'est pour nous exciter à cette étude de l'attraction que J. C. pardonne les outrages dont il est l'objet, mais non pas l'outrage fait au S. Esprit qui, par entremise de l'attraction, est révélateur permanent des décrets de la Sainte Trinité sur l'harmonie socié-

taire. Celui qui offense le Père ou le Fils par des blasphèmes, ne nuit qu'à lui-même et ne mérite que le dédain, peut-être l'indulgence; mais un philosophe qui outrage l'Esprit Saint en s'opposant au calcul de l'attraction, nuit à l'humanité entière; car il lui cache sa destinée, il l'éloigne du bonheur; il ne doit trouver grâce, ni en ce monde, ni en l'autre.

C'est assez prouver que l'Ecriture, dans certains passages mystérieux, avait besoin d'un interprète guidé par des connaissances nouvelles. Il reste à parler de notre incapacité à mettre en usage les bons préceptes dont elle est parsemée : ce sera le sujet du 2e article.

DEUXIÈME POINT.

IMPÉRITIE EN APPLICATION DES PRÉCEPTES DE L'ÉCRITURE.

Je n'en examinerai que deux : un contre la confiance aveugle aux sophistes, et un contre l'indifférence en matière de religion, l'apathie fardée de piété.

1° LA CONFIANCE AVEUGLE AUX SOPHISTES.

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts » de peaux de brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants. » *Vous les reconnaîtrez à leurs fruits* : peut-on cueillir des » raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? » (S. MATTH. ch. VII.)

Voilà en peu de lignes la boussole des bonnes études ; si on l'eût suivie on aurait depuis long-temps échappé à la civilisation. Pour nous abuser, la philosophie s'empare de ce précepte, et l'applique à contre-sens. Le prince des sophistes modernes, DESCARTES, s'affubla de cette peau de brebis ; il affecta de prêcher le doute subordonné à l'expérience ; il parut se défier des lumières de la raison humaine. C'était une ruse pour se mettre en scène ; car il ne voulut point soumettre au doute expérimental cet arbre de mensonge qu'on nomme CIVILISATION, qui ne produit au peuple que des épines et des ronces, et au monde social que l'injustice et la fourberie. Malgré ces caractères odieux, il opina à nous engouffrer dans la civilisation, au lieu d'en chercher l'issue.

Si l'on eût voulu, selon l'Evangile, juger l'arbre par son fruit, aurait-on pu hésiter un instant à condamner la civilisation, et proposer la recherche du royaume de justice promis dans l'Ecri-

ture? Mais on ne comprenait pas le sens de l'Evangile tel que je viens de l'interpréter ; de là vient que les hommes pieux sont restés PASSIFS devant le règne du mal. Cela ne suffisait point; il eût fallu prendre le rôle ACTIF, chercher en mécanique sociale ce royaume de justice dont J. C. nous promet si expressément la découverte. C'est peu d'une piété stérile qui se borne à déclamer contre les égarements de la raison humaine ; il faut recourir franchement, activement à la raison divine, à l'étude des impulsions naturelles ou attractions et répulsions. La classe pieuse devait les étudier, par cela même que la philosophie les condamne.

L'Eglise n'avait-elle pas en surabondance des personnages très-doctes qui pouvaient remplir la tâche que la philosophie refusait ou n'osait tenter; tâche éludée astucieusement par les Voltaire et les Rousseau (355).

L'Eglise avait des hommes si capables, tels que les Bossuet, les Fénélon, et tant d'autres! Ils n'ont excité aucune recherche sur l'attraction; ils n'ont proposé, ni concours, ni prix pour cette branche d'études. Jésus les a bien définis en ces mots : « Ils disent ce qu'il faut faire et ils ne le font pas. » (S. Matth. ch. XXIII.) Pieux ou impies, tous commettent même profanation, usurpant de concert les droits du Créateur en législation. La seule différence entre eux est celle du rôle actif que prennent les sophistes : Voltaire par ses railleries sur la foi, et Rousseau par ses préventions d'obscurantisme, nous conduisent au même écueil. Tous deux, en divers sens, nous enseignent l'insuffisance de la raison pour connaître Dieu et pénétrer ses décrets, chose la plus facile (on l'a pu voir ch. XL); J. C. même nous l'assure, en disant : « Il n'y a rien de caché qui ne puisse être découvert; » cherchez et vous trouverez. » Mais les faux prophètes revêtus de la peau de brebis, étouffent toute idée d'investigation. L'un (355) nous persuade qu'il a cherché quand il n'en est rien, l'autre détruit l'espérance et nous détourne des recherches. Déception d'une part, impéritie de l'autre; tels sont les carctères de ceux qui dirigent la raison humaine.

Ce protée, qu'on appelle philosophie, vaincu sous une forme, en revêt un autre: aux chimères de liberté et d'égalité bien usées, on voit succéder un nouveau sophisme fardé des noms *d'Association*, *esprit d'association*. L'on y découvre deux sectes différentes qui, l'une et l'autre, sont *les loups ravissants couverts de peaux de brebis*. D'une part est l'esprit d'industrialisme qui, sous

masque d'association, tend à récréer l'esclavage dans les bagnes mercantiles, forme des coalitions de publicains pour brocanter le revenu des empires, pour dévorer l'avenir, etc. Cette secte n'a point d'esprit inventif; elle n'a pas su découvrir le moyen d'envahir le fonds, le territoire; de réduire la masse des nations en vassalité de quelques chefs mercantiles, et créer le monopole féodal qui constituerait l'entrée en 4e phase de civilisation. Alors la carrière du crime et de la fourberie serait exploitée bien plus grandement qu'en 3e phase, où nous sommes. Pourquoi a-t-on tardé à découvrir ce redoublement d'infamies sociales? C'est que le caractère distinctif des philosophes qui nous dirigent est la petitesse, même dans le crime.

L'autre secte, qui prétend fonder l'association, a pour agents de nouveaux philosophes appelés *Owenistes*, du nom de leur chef; gens qui forment, sous le nom d'association, des réunions anti-sociétaires, car ils repoussent les méthodes d'où naîtraient l'accord des passions et l'attraction industrielle, buts de l'état sociétaire.

Ces établissements ne remplissent aucune des conditions à imposer à tout fondateur sociétaire : la première est d'opérer par attraction, entraîner à l'imitation les sauvages, et surtout des propriétaires d'esclaves dont aucun n'a adhéré au régime Oweniste. Ce régime est donc un leurre de plus, comme toutes les conceptions philosophiques; d'ailleurs, que pouvait-on attendre d'une secte qui débutait par s'isoler de Dieu, lui refuser le culte public? Son chef, avec une grande ostentation de charité et de philantropie, a repoussé obstinément la précaution que dictait une charité réelle : c'était de mettre au concours l'invention du procédé naturel en régime sociétaire, et prendre toutes les mesures qui pouvaient provoquer cette découverte ou les approximations.

Rob. Owen a évité soigneusement cette démarche, qui eût blessé son orgueil; il voulait être à la fois inventeur, fondateur et orateur de l'association; cumuler les 3 rôles qui exigent trois personnages différents; il voulait pour lui seul toute la gloriole (154). Il s'est emparé du *mot* association, sans s'inquiéter de la *chose*, ne songeant qu'à s'arroger l'honneur d'une découverte à faire; qu'à détourner de cette étude, en persuadant qu'il avait rempli la tâche à lui seul.

Abîme tout plutôt, c'est l'esprit des Sophistes.

Cet orgueil démesuré aurait pu long-temps encore éloigner les

modernes de recherches sur l'association, si, par un heureux hasard, l'invention n'était survenue à l'époque même où Rob. Owen s'en attribue l'honneur, bien qu'il ne soit qu'un médiocre sophiste, un copiste de G. Penn, fondateur des Quakers; enfin un homme aussi incapable d'invention que dépourvu de philantropie réelle. On en jugera par une analyse succincte de ses méthodes que j'examinerai à la Postface.

Il recueillera de sa folle prétention, le même honneur que cet Erostrate qui détruisit le temple d'Ephèse pour se faire un nom dans l'histoire. Ainsi, Rob. Owen, pour se donner comme G. Penn le lustre de chef de secte, n'a travaillé qu'à leurrer les sociétés industrielles, qu'à faire manquer les recherches d'où dépend leur avénement au bonheur sociétaire. Heureusement il aura été déjoué à temps.

Le succès momentané de cette jonglerie doit rallier les hommes prudents à la boussole donnée par l'Evangile, au doute expérimental, guide le plus fidèle en études sur l'association, comme sur tout autre sujet. Il faut *juger l'arbre à son fruit*, et *se défier des loups déguisés en brebis*. Or, quels sont les fruits de cette nouvelle secte? A-t-elle entraîné les sauvages et les maîtres d'esclaves? Non. Si Rob. Owen, avec la faculté qu'il a de fonder de grands établissements, avait quelque notion du mécanisme sociétaire, il l'aurait, depuis vingt ans, répandu sur le globe entier par la seule influence du bénéfice et du plaisir; il n'existerait plus ni sauvages, ni barbares, ni civilisés : il n'a au contraire abouti qu'à profaner le MOT, sans rien faire pour la CHOSE; qu'à inspirer une telle défiance pour l'idée d'association, qu'il faut aujourd'hui exclure ce *mot* d'une théorie qui enseigne la *chose*, le procédé d'association naturelle.

Tel est notre 19e siècle, vantant ses progrès en raison, et ne sachant organiser que l'anarchie scientifique d'où il sortirait à l'instant, s'il voulait se rallier au précepte évangélique : *suspecter les faux savants*, et *juger l'arbre à son fruit*. Au lieu de cette prudence, il s'engage de chimère en chimère; il n'encourage que les inventions malfaisantes, les subtilités fiscales et les piéges d'agiotage. Entraînée par le torrent mercantile, notre philosophie ne s'aperçoit pas que le monde social court à la 4e phase de civilisation, plus scélérate encore que la 3e, où nous sommes. Les philosophes modernes, dit fort bien l'Evangile, sont *les aveugles qui conduisent les aveugles*.

Cette secte de prétendus esprits forts, piquée de n'avoir que du bel esprit sans génie inventif, a formé une ligue secrète pour étouffer les découvertes qui sortent de la sphère académique. « Ils ont (dit J. C.) saisi la clé de la science pour en fermer l'en-» trée. » Ils reprochent à leurs rivaux le principe *Compelle intrare* ; et ils adoptent le principe encore pire : *Prohibe intrare* ; aussi, tout en promettant des torrents de lumières, se refusent-ils à mettre au concours les nombreuses inventions qui restent à faire, et surtout la continuation et l'achèvement du calcul de l'attraction commencé par Newton. Tel est l'état de la raison au dix-neuvième siècle ; tel est l'abîme où elle s'est plongée, par son obstination à ne pas *juger l'arbre par son fruit*, vice dont le résultat inévitable est d'ouvrir la porte à toutes les charlataneries, et fermer l'accès aux vraies lumières.

L'examen d'un seul des préceptes évangéliques, celui de *juger l'arbre par le fruit*, suffirait à démontrer que les civilisés ne veulent faire aucune application régulière des doctrines certaines ; je pourrais étendre la démonstration à vingt autres préceptes, il suffira d'un second, d'où on conclura, comme celui-ci, que notre siècle, en affectant de rechercher la vérité, ne cherche qu'à l'étouffer ; car de tous ces écrivains qui ont prôné le doute, pas un n'a voulu douter de la nécessité des deux sociétés civilisée et barbare, mettre en problème si elles sont destin ultérieur, ou si elles sont des monstruosités temporaires, des échelons pour s'acheminer plus loin, pour s'élever à des périodes sociales moins malheureuses ?

Une remarque à faire sur les préceptes évangéliques, est qu'ils sont la source où vont puiser leurs antagonistes mêmes. Qu'est-ce après tout que cette doctrine de Descartes, restaurateur de la philosophie moderne ? C'est un exposé pompeux du précepte bien concis dans l'Évangile : *se défier des oppinions et juger l'arbre par le fruit*. Descartes a bâti sur ce principe un vaste système qu'il n'a point suivi ; il s'est donné le relief de novateur, quand il n'a fait que paraphraser une idée empruntée à Jésus-Christ, la torturer et l'accommoder à ses doctrines sans en faire un usage régulier, tel que l'ordonne son auteur. Toutes nos sciences philosophiques ne reposent de même que sur des plagiats, dont on retrouverait les types dans les saintes Écritures, Genèse, Évangile, etc. C'est ainsi que les idéologues, pour se créer une science, ont travesti le mot *âme* en une périphrase gothique, la *percep-*

tion de sensation, de cognition du moi humain. La philosophie n'étant qu'une spéculation de librairie, il faut bien qu'elle complique et embrouille chaque sujet, qu'elle y mette autant de prolixité qu'il y a de concision aux sources où elle a puisé.

Redisons que les philosophes ne sont pas les seuls coupables du long délai qu'aura éprouvé l'avènement à l'harmonie ; faisons à chacun sa part des torts. Ceci nous conduit à l'examen d'un 2e précepte : *cherchez et vous trouverez*; et des égarements où sont tombés les hommes pieux, par leur mépris pour cet avis répété en triple sens par le Sauveur qui nous dit : CHERCHEZ, DEMANDEZ, FRAPPEZ A LA PORTE.

Si la classe qui se dit pieuse avait eu quelque dose de foi et d'espérance, elle aurait essayé de prendre à la lettre les pronostics de Jésus-Christ qui nous fait augurer sans cesse la découverte du code divin, *si nous voulons le chercher*; et qui nous fait sentir combien il serait injurieux à nous, de soupçonner son père d'un manque de prévoyance en quelque point, le soupçonner d'avoir eu pour nous moins de sollicitude qu'il n'en a pour des êtres méprisables tels que les corbeaux. Jésus nous dit au contraire que Dieu entre dans l'examen de nos besoins jusqu'au point de *compter tous les cheveux de notre tête* (allusion à l'extrême prévoyance de Dieu) ; comment donc aurait-il omis de pourvoir au besoin le plus pressant des sociétés humaines, celui d'un code régulateur de nos relations industrielles, garant de la justice? je l'ai dit ailleurs : Dieu fait des lois d'harmonie sociale pour les créatures les plus immenses comme les mondes planétaires, et pour les plus petites, les abeilles, les fourmis ; aurait-il pu manquer à en faire pour l'homme, ainsi qu'il le dit lui-même?

Tel est le problème principal qui devait occuper les classes pourvues de foi et d'espérance. Que de discussions importantes seraient nées de cette question, que de lumières elle pouvait répandre, que d'ardeur elle aurait inspirée pour procéder enfin aux recherches selon le précepte, *cherchez et vous trouverez*! J'extrais du *Traité* (II, 250) quelques phrases sur ce sujet.

Si c'est à l'humanité à se donner des lois, s'il n'est pas besoin que Dieu intervienne, il aura donc jugé notre raison supérieure à la sienne en conceptions législatives. De deux choses l'une : ou il n'a pas su, ou il n'a pas voulu nous donner un code social favorable à l'équité : *s'il n'a pas su*, comment a-t-il pu croire que notre raison réussirait dans une tâche où il aurait craint d'échouer

lui-même? *s'il n'a pas voulu*, comment nos législateurs peuvent-ils espérer de construire l'édifice dont Dieu aurait voulu nous priver ?

Prétendra-t-on que Dieu a voulu laisser à la raison une portion de régie, une carrière en mouvement social ; qu'il nous a départi les fonctions législatives, quoique pouvant mieux les exercer lui-même ; qu'il a voulu laisser cette chance à notre génie politique? Mais nos essais de 3,000 ans prouvent assez que le génie civilisé est insuffisant, inférieur à la tâche ; Dieu a dû prévoir que tous nos législateurs, depuis Minos jusqu'à Robespierre, ne sauraient qu'enraciner les fléaux connus, indigence, fourberie, oppression, carnage.

Connaissant, avant même de nous créer, cette impéritie et ces résultats déplorables de la législation humaine, Dieu nous aurait donc donné à plaisir une tâche au-dessus de nos forces, et qui aurait été si légère pour les siennes ! Quels motifs aurait-il eus pour se refuser à nous donner un code étayé d'attraction? Il y a sur cette lacune sextuple alternative :

1° *Ou il n'a pas su* nous donner un code garant de justice, vérité, attraction industrielle ; dans ce cas il est injuste à lui de nous créer ce besoin, sans avoir les moyens de nous satisfaire, comme les animaux, pour qui il compose des codes sociaux, attrayants et régulateurs du système industriel.

2° *Ou il n'a pas voulu* nous donner ce code ; dans ce cas il est persécuteur avec préméditation, nous créant à plaisir des besoins qu'il nous est impossible de contenter, puisque aucun de nos codes ne peut extirper les fléaux connus.

3° *Ou il a su et n'a pas voulu* ; dans ce cas il est l'émule du démon, sachant faire le bien et préférant faire le mal.

4° *Ou il a voulu et n'a pas su* ; dans ce cas il est incapable de nous régir, connaissant et voulant le bien qu'il ne saura pas faire, et que nous saurons encore moins opérer.

5° *Ou il n'a ni su ni voulu* ; dans ce cas il est au-dessous du démon qu'on peut bien accuser de scélératesse, mais non pas de bêtise.

6° *Ou il a su et il a voulu* ; dans ce cas le code existe, et il a dû nous le révéler ; car à quoi servirait ce code, s'il devait rester caché aux humains à qui il est destiné?

La conclusion sur les six alternatives est que le code existe ; on devait donc le chercher, puisque J. C. nous dit que nous ne

trouverons qu'autant que nous chercherons, *quærite et invenietis; pulsate et aperietur vobis*.

On n'aurait pas douté un seul instant de ce code, si l'on eût observé combien il est aisé à Dieu de nous accorder cette faveur. En effet, pour nous délivrer du fléau des fausses lumières, pour nous donner un code propre à harmoniser nos relations domestiques, industrielles et sociales, qu'en coûte-t-il à Dieu? RIEN: oui, *rien du tout*. Il n'a pas même besoin de génie dont sans doute il est bien pourvu; il lui suffit de VOULOIR; car d'après la faculté que lui seul possède, d'après son *pouvoir d'imprimer attraction*, le plus mauvais code composé par lui, et étayé d'attraction, se soutiendrait de soi-même, et s'étendrait à tout le genre humain par l'appât du plaisir ; tandis que le meilleur code composé par les hommes, ayant besoin d'être étayé de contrainte et de supplices, devient une source de discordes et de malheurs, par la seule absence d'attraction pour l'exécution des lois. Aussi toutes les constitutions des hommes s'écrouleraient-elles à l'instant, si on cessait de les soutenir de sbires et de gibets.

On peut de là tirer une conclusion bizarre, mais fort juste; c'est que notre bonheur ne peut naître que des lois divines, lors même que Dieu serait moins habile en législation que les philosophes. Que sera-ce donc si Dieu est leur égal en génie, ce qu'on peut présumer sans leur faire injure. Son code ne fût-il que l'égal des leurs en sagesse, aura toujours un titre de supériorité inappréciable, en ce qu'il sera soutenu de l'attraction passionnée, seul gage de bonheur pour ceux qui obéissent. L'homme est plus heureux d'obéir à une maîtresse que de commander à un esclave. Ce n'est pas de la liberté seule que naît le contentement, mais aussi de la convenance d'une fonction avec les goûts de celui qui l'exerce.

Ainsi Dieu serait assuré de faire notre bonheur par un code *attrayant*, fût-il inférieur en sagesse à ceux des hommes; et, d'autre part, Dieu est assuré de nous voir tomber dans le malheur sous tous les codes venant de la raison humaine, par cela seul qu'ils ne seront pas *attrayants*; car le législateur humain n'a pas la faculté de nous imprimer attraction pour ses percepteurs, sbires, garnisaires, conscriptions et autres perfectibilités des chartes civilisées, qu'on dit libérales.

Ces considérations qui n'ont pas pu échapper à la sagesse divine, ont dû la déterminer à nous donner un code social quel-

conque, étayé du ressort d'attraction passionnée. Ces mêmes considérations devaient stimuler les hommes à rechercher si ce code divin qui régirait tout par attraction, n'est pas existant et ignoré par suite des méthodes vicieuses de la science, qui n'aura su, ni le découvrir, ni même le chercher. Il fallait donc mettre en question par quelles voies on devait procéder à la recherche et à la détermination de ce code. Tout raisonnement sur ce sujet eût conduit à mettre au concours *l'étude analytique et synthétique de l'attraction passionnée*, facile étude qui est l'épouvantail des philosophes, et qui est pourtant la seule voie directe et méthodique pour s'élever à l'invention du calcul de l'harmonie sociétaire.

Si nous en étions au coup d'essai, aux premiers âges de civilisation, nous serions peut-être excusables de fonder quelque espoir de bien social sur nos propres lumières, sur ces constitutions philosophiques qui ont tant pullulé depuis un demi siècle. Mais nous sommes amplement désabusés par une longue expérience, nous n'avons évidemment rien de bon à espérer de nos quatre sciences, Morale, Métaphysique, Politique et Economisme. Vingt-cinq siècles d'épreuve ont prouvé qu'elles sont autant de cercles vicieux qui, loin de remplir aucune de leurs promesses, ne donnent que des fantômes de garantie et ne savent que faire éclore de nouvelles calamités, aggraver tous les fléaux qu'elles promettaient d'extirper.

Il faut le redire : dans cette Angleterre, foyer de l'industrialisme, la capitale, (30), à elle seule, contient deux cent trente mille indigents; les provinces en proportion; et le secours annuel de deux cents millions aux pauvres, ne sert qu'à y perpétuer une misère et un esclavage dont les tableaux font horreur. Voilà les fruits de la nouvelle chimère d'industrialisme, et le sceau de réprobation pour ce siècle qui, rétif aux instructions de l'Evangile, ne veut point *juger l'arbre à son fruit, se défier des faux savants, espérer en Dieu seul* et *chercher son code si on veut le découvrir*. (*Voyez* II, 258, le tableau des absurdités sans nombre où serait tombé Dieu, s'il eût manqué à la composition et révélation d'un code social attrayant.)

D'après cet aperçu des égarements de l'esprit humain en calcul des destinées, il est bien évident que la saine partie des civilisés, la classe qui se dit et se croit pieuse, est tombée dans la même erreur que les impies, dans la défiance de la providence, et surtout de

l'*universalité* de cette providence. Le plus grand outrage à lui faire, est de la croire limitée, partielle, insuffisante, selon l'opinion civilisée. Ceux mêmes qui écrivent contre l'indifférence en matière de religion, sont coupables de cette apathie qu'ils dénoncent; coupables du manque de foi et d'espérance, puisqu'ils ont refusé de chercher le code social divin, et qu'ils ont, *par le fait,* secondé les philosophes tous ligués pour empêcher l'étude des sciences vierges et négligées (37), conduisant à l'invention de ce code.

Jésus-Christ nous dit de la secte philosophique : ce *sont des aveugles qui conduisent des aveugles*; mais quel redoublement de déraison! Ces aveugles, qui reconnaissent que la philosophie les a conduits en fausse route, ce siècle qui déclame contre l'irréligion, soutient la prétention sacrilège des philosophes à dépouiller Dieu de la législation; il doute encore de l'intervention de Dieu, quand il est évident que Dieu, par l'attraction, dicte des lois sociales à tout l'univers. La théorie Newtonienne, dont notre siècle s'enorgueillit, lui a révélé cette vérité et il persiste à la méconnaître : il repousse le code divin qui lui est apporté. C'est donc pour notre siècle que l'Évangéliste a dit : « Et la lumière « est venue des ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point com« prise. » (S. JEAN, ch. I.)

J'ai pu leur paraître bizarre lorsque j'ai dit, au début de cette homélie : *Les nations modernes se sont perdues par défaut de foi et d'espérance en Dieu*; langage ridicule aux yeux d'une génération habituée à railler sur ce qu'elle ne comprend pas de prime abord. Quand Voltaire plaisante sur ce que la nouvelle Jérusalem aura 500 lieues de haut, il ignore que c'est une allusion aux 500,000 phalanges que formera, dans son début, l'harmonie sociétaire ou nouvelle Jérusalem.

Combien citerait-on de ces allégories qui, par leur style oriental, semblent risibles à nos esprits forts, et qui seront des tableaux aussi gracieux que fidèles, dès que l'esprit humain aura quitté le sentier des fausses lumières! Par exemple, nous voyons que J. C. n'adopte que les nombres XII et VII; qu'il choisit 12 apôtres, et leur promet 12 trônes au jour de la régénération; c'est un emblème de l'harmonie qui reposera sur le règne des 12 passions. Par analogie, J. C. a dû choisir douze colonnes de sa doctrine, et admettre parmi les douze, un traître, un Judas, image de la passion dite *lien de famille,* qui est source du mal, germe

de l'industrie morcelée et de la fausseté en relations sociales.

Négligeons ces détails qui sont hors de notre sujet; bornons-nous à signaler les torts intelligibles selon les lumières actuelles : il est évident que sous un vernis de sentiments religieux, nos hommes pieux ne sont que des philosophes mitigés, des sceptiques niant les propriétés primordiales de Dieu (352). Ce sont des fauteurs de l'incrédulité, doutant de la suffisance de Dieu, sanctionnant la prétention des hommes à faire des lois sociales, comme si Dieu avait pu oublier d'en faire.

Les voilà confondus par la découverte du code social divin. S'ils persistent à soutenir cette philosophie qui veut ravir à Dieu la prérogative de législation, il faut se borner à leur répondre : ***jugez l'arbre à son fruit***, voyez quels fruits a produits la législation humaine, INDIGENCE, FOURBERIE, OPPRESSION, CARNAGE, et tant d'autres fléaux inséparables du régime civilisé et barbare ; concluez-en qu'il eût fallu depuis long-temps chercher l'issue du labyrinthe où la raison est égarée : ***quærite et invenietis***.

Lorsqu'enfin un homme a cherché et trouvé le code dont vous désespériez, quelle conduite devez-vous tenir à l'égard de cette invention ? Êtes-vous sensés si vous la diffamez avant qu'elle n'ait subi un examen régulier ? Vous accordez aux chimères d'athéisme de la secte OWEN vingt épreuves dans autant d'établissements qui trouvent des fondateurs en Europe et en Amérique, et vous ne voulez pas même permettre accès à la véritable théorie sociétaire ! Rougissez de cet acte de vandalisme ; c'est pour vous que l'évangéliste a dit : ***La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres, parce que leurs actions étaient mauvaises*** (S. JEAN, ch. III) ; parce que leurs sciences trompeuses, dites morale et politique, ne pouvaient supporter aucun parallèle avec la science de vérité, avec l'oracle des décrets divins, le calcul mathématique de l'attraction passionnée.

Hommes qui prétendez à la piété, et qui ne croyez pas à l'universalité de la Providence, à la transmission de son code, vous êtes dans l'erreur, voulez-vous y persévérer ?

Errare humanum est, perseverare autem diabolicum. Vous pratiquez l'égoïsme et non la piété ; vous ajoutez, au défaut de

foi et d'espérance, le défaut de charité, vice dont S. Paul nous dit : « quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter » les montagnes, si je n'ai la charité je ne suis rien. » (Ep. aux Corinth.)

Vous deviez, pour l'amour du prochain, un tribut d'études, une exploration active des lois sociales de Dieu ; vous deviez, au moins mettre au concours cette recherche ; et vous avez, par indolence, éludé la tâche, laissé le champ libre aux philosophes, en vous bornant à quelques déclamations contre leur malfaisance, à quelques simulacres d'esprit religieux : vous êtes les pervers dont J. C. a dit : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur » cœur est loin de moi ; et le culte qu'ils me rendent est vain et » frivole, puisqu'ils enseignent des maximes et des ordonnances » humaines. » (S. MATTH. ch. XV.)

Voilà, en termes précis, la condamnation des lois des hommes et de ceux qui croient à la sagesse de ces lois.

Puisqu'enfin le code social de Dieu vous est apporté, n'hésitez point à abjurer vos erreurs : voulez-vous renouveler le scandale donné par les siècles d'obscurantisme qui persécutèrent les Colomb, les Galilée ?

Votre capitale du sophisme a hérité de cet esprit satanique, de ce vandalisme du quinzième siècle. C'est pour toi, moderne Babylone, pour toi, ville de Paris, que J. C. a dit : « Jérusalem, » Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui sont » envoyés vers toi. » Tes docteurs sont une légion de Zoïles que Jésus a démasqués, en disant : « Malheur à vous, scribes et pha- » risiens qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et qui dites : » si nous eussions été du temps de nos pères, nous ne nous fussions » pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. » (S. Luc. XI, S. MATTH. XXIII.)

Tel est aujourd'hui votre langage, sophistes qui pervertissez l'opinion; vous déclamez contre les générations qui ont persécuté de vrais savants, et vous êtes plus iniques encore contre les inventeurs que la providence vous envoie. Pour les traverser, vous vous affublez d'un manteau de raison qui n'est que manteau de vandalisme, pire qu'au siècle des Colomb, des Galilée.

Et vous, hommes pieux, qui croyez servir Dieu en soutenant le parti des philosophes ennemis de toute découverte, faisant commerce de sophismes, vous prétendez bâtir la maison du Seigneur, et vous ne bâtissez que pour Belzébuth, car vous favo-

riens la philosophie, en étouffant la théorie d'attraction passionnée, interprète du code divin,

Vous avez depuis vingt siècles servi Dieu en vaines paroles, en stériles holocaustes ; faites enfin quelque chose pour la foi et la charité ; fondez la maison de Dieu, la phalange d'essai en harmonie sociétaire, essai qui ralliera subitement le globe entier sous la bannière divine et qui comblera de richesse et de gloire tous les fondateurs, même les coopérateurs secondaires.

Que sont vos entreprises actuelles ? des raffinements de barbarie pour river les fers des peuples par la réduction du salaire, et par l'emprisonnement de la classe pauvre dans les bagnes industriels, nommés grandes manufactures, qui ne lui assurent ni bien-être, ni retraite. Ces vexations mercantiles sont réprouvées de J. C. et des Pères de l'Eglise. S. Chrysostôme nous dit *qu'un marchand ne saurait être agréable à Dieu*, et Jésus battait de verges les marchands; il les chassait du temple en leur disant : *Vous faites de ma maison une caverne de voleurs.*

Jusqu'ici, il a pu vous sembler difficile de lutter contre le protée qu'on appelle commerce. Vous ne saviez par quel point l'attaquer, car il maîtrise les gouvernements mêmes devenus ses vassaux. Enfin la Providence vous envoie un guide qui connaît les côtés faibles de l'hydre mercantile, et qui, par inauguration du régime véridique, vous délivrera de ce veau d'or, idole digne d'une secte d'aveugles qui conduisent des aveugles, idole digne des philosophes modernes.

« Et toi, Capharnaüm (toi, philosophie), t'élèveras-tu toujours » jusqu'au cieux ? Non, tu seras précipitée jusqu'au fond des en- » fers. » (S. LUC, ch. X.) Voilà votre arrêt, sophistes ennemis de l'attraction, ennemis des richesses et de l'harmonie; Jésus vous l'a dit : « Vous êtes des sépulcres blanchis qui, au dedans, » sont pleins de pourriture. Serpents, race de vipères, comment » pourrez-vous éviter d'être condamnés au feu éternel? (S. MATTH., ch. XXIII.) « Quelle secte a plus mérité d'être plongée dans la » géhenne, où il n'y a que pleurs et grincements de dents ?

Laissons à Dieu le soin de vous juger, et de discerner s'il en est parmi vous quelques-uns dignes de sa clémence : jusque-là couvrez-vous de cendre ; hâtez-vous, comme l'hérésiarque GENTILIS, de faire abjuration publique et de déchirer vos livres. Votre châtiment, dès ce monde, sera de voir les nations s'élever au bonheur et à l'opulence, en foulant aux pieds vos doctrines

perfides. Vous-mêmes livrerez aux flammes ***ces bibliothèques, dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs***; tandis que les nations, délivrées de leurs chaînes, s'introniseront dans la nouvelle Jérusalem, en disant avec Siméon : « Seigneur, nous » avons assez vécu, puisque nous avons vu l'œuvre de votre sa» gesse, le code sociétaire que vous avez préparé pour le bonheur » de tous les peuples. »

Alors le monde entier retentira de malédictions contre les lois des hommes et contre les infâmes sociétés civilisée et barbare ; alors les peuples, comblés de richesses, de délices, et trouvant les voies de fortune dans la pratique de la vérité, s'écrieront dans une sainte ivresse : « Voici venir les jours de miséricorde promis » par le Rédempteur disant: Heureux ceux qui ont faim et soif » de justice, car ils seront rassasiés. (S. MATTH., ch. V.) C'est » vraiment par l'harmonie sociétaire que Dieu nous manifeste » l'immensité de sa providence, et que le Sauveur, selon sa pro» phétie, vient à nous ***dans toute la gloire de son père***. C'est le » règne du Christ ; il triomphe, il est vainqueur : CHRISTUS » REGNAT, VINCIT, IMPERAT. »

FONDATIONS APPROXIMATIVES.

J'avais promis un article très-détaillé sur les approximations de mécanisme sociétaire : des compagnies peu fortunées pourront désirer de fonder en petit; c'est la manière favorite des Français; ébaucher, tâtonner. La plupart opineront pour un essai réduit à moitié, à 900 personnes, ou au tiers, 600 personnes.

Je leur observe qu'en réduisant une mécanique, on en fausse le système, si on ne conserve pas toutes les pièces : nous savons réduire une immense horloge de clocher en un petit coffret ou montre d'un pouce de diamètre; mais cette montre contient toutes les pièces de la grande mécanique, même la sonnerie ; dès lors le système, quoique réduit, n'est point changé.

Il n'en est pas ainsi d'une mécanique de passions : pour la réduire dans la proportion d'une horloge de cathédrale à une petite montre, il faudrait avoir des hommes en miniature, des Lilliputiens hauts d'un demi-pied, des animaux et des végétaux de même di-

mension; il serait facile d'en former une petite phalange en miniature, 1800 pygmées logés dans un castel, et bornés à cultiver un terrain carré de cent toises de base. Cette phalange serait complète en mécanisme ; elle aurait en petit son assortiment de caractères; elle opérerait aussi exactement que des hommes de notre stature.

Mais s'il faut retrancher sur le nombre, se réduire de 1800 à 900 ou 600, on se prive des ressorts nommés caractères, et on fausse le mécanisme d'attraction industrielle, d'équilibre des passions. Dès lors le jeu de la machine se complique, se ralentit en raison composée de la diminution des ressorts.

Si les 3 phalanges sont de	1800,	900,	600,
la force motrice ou dose d'attraction industrielle, qui alimente les séries passionnées, ne sera pas en rapport de. . .	18,	9,	6,
mais à peu près de.	18,	6,	3,
Par la suite, la cohorte salariée suppléant aux lacunes d'attraction, devra être de	100,	150,	200,
et mieux encore de	100,	200,	300,

car elle sera chargée de tous les travaux qui n'exciteront pas d'attraction ; or ils seront bien plus nombreux dans une petite phalange que dans une grande; la petite, bornée à 600, ayant des séries mal engrenées, faibles de ressorts (ch. V, VI), pourra à peine créer attraction sur les deux tiers des travaux ; cette lacune exigera une cohorte d'environ 300 salariés pour l'autre tiers de l'ouvrage.

Plus la phalange sera petite, plus on devra s'attacher à avoir un grand nombre d'enfants, dût-on les prendre à pension ; car les enfants sont celui des 3 sexes qui se livre le plus franchement à l'attraction, et qui se passionne le plus promptement pour le régime des séries industrielles.

Une société qui n'aura pas pu réunir la masse de capitaux nécessaires pour fonder en grand, devra opérer comme si elle était certaine de trouver ces capitaux dès l'année suivante; car elle les trouvera réellement, si elle fait ses dispositions ***pour un commencement de grande phalange, et non pas pour une phalange réduite.***

Selon ce plan, elle devra construire, au lieu d'un édifice régulier, un tiers du grand édifice tracé page 123, une aile seulement, pour expectative des 2 autres portions, centre et 2ᵉ aile. Je sup

pose qu'elle construirait. la portion qui s'étend de O en *a*, puis les bâtimens X et Z.

La petite phalange construisant un tiers de grand phalanstère, et non pas un petit phalanstère, son terrain devra être disposé dans le même sens; tout en débutant sur une petite surface d'un tiers de lieue carrée, elle devra prendre des arrangements pour avoir en contiguité une lieue entière, et en jouir dès l'année suivante. Si elle manquait à ces précautions, elle serait bientôt devancée par d'autres compagnies qui se formeront en concurrence avec elle, et qui prouveraient qu'elle n'a rien prévu; qu'elle n'a pas osé envisager l'opération; qu'elle n'est composée que de chefs pusillanimes, d'avortons intellectuels. Ces objections seraient valables et feraient perdre à une phalange réduite le prix de fondation. Elle perdrait en outre l'immense bénéfice des curieux payants qui se porteraient tous dans une phalange de plein mécanisme, telle qu'on se hâterait d'en fonder lorsque la petite phalange d'essai aurait donné l'éveil, et prouvé que le mécanisme des séries passionnées et d'attraction industrielle est de la plus grande facilité.

La petite phalange, en formant ce plan d'extension, aura d'autant plus de chances pour trouver de nouveaux actionnnaires, qu'on pourra juger des économies que produira la grande phalange. Par exemple, sur les engagements de maîtres ouvriers et instituteurs quelconques, il sera évident que les maîtres engagés pour 600, serviraient de même pour 1800, sauf la transmission graduée en mode mutuel (295).

Plus la petite phalange périclitera par défaut de nombre, plus elle devra spéculer sur la forte dose d'attraction, et considérer qu'il faut savoir semer pour recueillir; elle devra donc s'attacher à la gastrosophie (258), principale semaille d'attraction. Ce sera la branche où on pourra former promptement des séries passionnées, et apprécier leur influence dès les premiers mois. On ne trouvera pas cet avantage dans des cultures, troupeaux et colombiers réduits au tiers de la grande phalange; le jeu des séries y sera gêné, l'exercice parcellaire (ch. VI), y sera bien restreint. Il est aisé, dans un groupe de 30 sectaires, de former 5 à 6 sous-groupes, chacun de 5 à 6 sectaires; mais si le groupe n'est que de 10 personnes, il devient très-difficile d'y organiser des sous-groupes et l'exercice parcellaire, si précieux pour donner de l'intensité aux attractions industrielles.

Pensera-t-on qu'il faudra restreindre le nombre des fonctions, afin de pouvoir y adapter des séries copieuses? C'est raisonner en moraliste qui croit mener l'attraction à volonté; la nature distribue les attractions en travail domestique, sur 1620 personnes; si on réduit ce nombre au tiers, on ne peut pas tripler les attractions : tel travail, comme le soin des pigeons, qui aurait rencontré 60 sectaires passionnés sur une masse de 1620, n'en aura que 20 si vous réduisez au tiers le nombre de sociétaires sur lequel il faut trouver une secte de *pigeonistes*; et si on veut la porter à 40, pour favoriser l'exercice parcellaire, il y en aura moitié qui ne seront pas passionnés; la série sera très-défectueuse, mal intriguée, sans ardeur, sans dextérité, sans unité d'action.

D'autre part, si on a trop peu de séries, si pour les renforcer en nombre de sectaires, on se réduit à peu de fonctions, beaucoup de gens ne pourront pas donner cours à leurs attractions et seront faussés. D'ailleurs une phalange d'un petit nombre de series échouerait sur l'accord de répartition, parce que les séries ne seraient pas suffisamment engrenées (74). Les impulsions de cupidité ne seraient pas assez graduées pour s'équilibrer, s'entraîner spéculativement à la justice (309).

Il n'est pas besoin d'ajouter que moins la phalange sera nombreuse, plus elle devra éviter la grande culture et les travaux de long cours, dont les produits ne peuvent se recueillir à des époques rapprochées : les graminées sont de ce nombre, et la vigne encore plus. Il faut à une réunion faible en ressorts, des récoltes promptes pour soutenir et alimenter l'intrigue. Ainsi, les pigeons qui multiplient très-vite, la confiserie dont les produits sont fabriqués en peu de jours, seront les genres les mieux appropriés à la circonstance; tous les petits légumes présentent cet avantage.

Je pourrais étendre fort loin cet examen des entraves à redouter dans une petite phalange : c'est assez faire entrevoir que pour diriger cette machine, il faudra bien se garder des méthodes morales et économiques; il faut un mécanicien qui ait étudié à fond la théorie, et qui ne prétende pas régenter et maîtriser l'attraction; c'est le vice où tomberait tout philosophe.

On devra s'étudier à discerner quelles lacunes on peut admettre selon l'assortiment des caractères et des goûts des sociétaires; c'est une opération des plus délicates et qui décidera du succès d'une petite phalange. Tant que je ne sais pas en quel lieu elle serait fondée, quelle serait la juste dose de ses moyens en chaque

genre, je perdrais trop de temps à examiner et peser les nombreuses chances d'erreur qui pourront s'y renconter.

Je me borne à indiquer deux grands moyens, les plus sûrs pour une petite phalange: le renfort d'enfants et la gastrosophie. Que les enfants impubères soient assez nombreux pour exécuter les manœuvres chorégraphiques à 72 figurants; que le peuple soit enthousiasme dès les premiers jours par la gastrosophie sériaire, qni est le moyen le plus prompt pour le séduire; qu'il se croie transporté dans la *maison de Dieu*, c'est le nom que donne le peuple à une maison où l'on vit dans l'abondance et l'insouciance; enfin que les chefs se pénètrent bien du but à atteindre. Je l'ai dit plusieurs fois: il ne s'agira pas de produire plus ou moins de choux, peu importera la quantité de récoltes, d'autant mieux que les séries, pour peu qu'elles soient bien formées, en donneront toujours une masse infiniment supérieure à celle de la civilisation.

Mais les prodiges qu'il faut créer dès la première campagne, sont l'équilibre des passions et l'attraction industrielle, buts où l'on n'atteint que par un bon engrenage des séries, et un lien actif entre les travaux de production, consommation, préparation. Si l'on peut étaler de bonne heure les accords sublimes que présente une masse de séries bien engrenées, la cause sera gagnée, même avant d'arriver au dénouement ou accord de répartition. Dès qu'on pourra admirer dans ce germe d'harmonie les accords contrastés de passions échelonnées (63), les accords indirects d'antipathiques, l'emploi avantageux des discords, l'emploi utile des passions réputées vicieuses, l'entraînement des enfants à l'industrie dès le plus bas âge, la vérité et la justice devenues voies de fortunes, enfin le vrai bonheur social, le contentement de chaque sectaire confirmé par son enthousiasme, les curieux arriveront en foule pour voir le prodige des prodiges, la mécanique des passions, et pour s'humilier d'avoir eu la sottise d'ajouter foi à des sciences qui enseignent que Dieu a créé les passions au hasard, sans leur avoir assigné un mécanisme digne de sa sagesse.

PLAN DES SECTIONS VI ET VII,

FORMANT LA CONTRE-PREUVE.

PRÉAMBULE. Sur un sujet aussi neuf que la théorie de l'attraction passionnée et du mécanisme sociétaire, le lecteur est en droit d'exiger des preuves surabondantes. Je voulais, selon la méthode mathématique, ajouter à la théorie une contre-preuve, tirée de l'ignorance où sont les modernes sur les caractères, les propriétés, la marche et les fins de la civilisation, dont ils ont la bonhomie d'espérer quelque perfectionnement; et sur les voies qu'ils auraient dû suivre pour s'élever, par degrés en échelle sociale, à la période 6e, celle des garanties. (Voyez l'AVANT-PROPOS.)

Les prétentions des modernes au perfectionnement, sont une tendance à sortir de la civilisation, et à s'élever aux garanties dont ils rêvent quelques parcelles sans savoir les réaliser; car ils n'ont de garanties que celles que le hasard a introduites, comme le régime monétaire et les assurances, qui sont dues à l'instinct et non à la science. D'autre part, les fausses méthodes adoptées par notre siècle, notamment ses systèmes d'industrie anarchique, de concurrence individuelle et mensongère, et surtout sa bévue de prendre la régie actionnaire pour association, allaient nous précipiter en 4e phase de civilisation, état diamétralement opposé aux garanties sociales.

Pour débrouiller ce chaos politique, il faudrait, je l'ai dit, une analyse détaillée de la civilisation, et un *parallèle* des caractères de cette 5e période, avec ceux des deux périodes contiguës, savoir: la 6e, dite *Garanties solidaires*, et la 4e, dite *Barbarie*. Ce serait un travail fort étendu et auquel suffirait à peine un volume de la dimension de celui-ci. Je comptais donner sur cette matière deux sections, mais elles seraient encore insuffisantes; c'est un sujet à traiter séparément, et je me borne à en donner le plan sur lequel on pourra juger de l'importance de cette branche d'études, et de l'étourderie de notre siècle qui oublie de faire l'analyse de la civilisation, et qui croit la perfectionner quand il la conduit à un déclin rapide. Nous distinguerons les caractères de cette société en huit ordres; chacun sera exposé dans huit petits articles, dont je comptais former d'amples chapitres qu'il faut remplacer par des aperçus.

SECTION SIXIÈME.

ANALYSE DE LA CIVILISATION.

ONZIÈME NOTICE.

CARACTÈRES DE BASE ET DE LIEN.

CHAPITRE XLI.

Caractères successifs des quatre phases.

Les sociétés ont, comme le corps humain, leurs quatre âges différenciés par des caractères qui se succèdent : on ne peut pas juger des progrès ou décadences, tant qu'on n'a pas assigné très-distinctement les caractères qui doivent signaler une société. Nos naturalistes sont si scrupuleux sur cette distinction, quand il s'agit de classer d'inutiles végétaux, pourquoi les politiques ne suivent-ils pas cette méthode, en assignant à leur civilisation chérie des caractères adaptés à chacune des quatre phases ? C'est le seul moyen de reconnaître si elle avance ou rétrograde.

CARACTÈRES SUCCESSIFS DE LA CIVILISATION.

Vibration ascendante		ENFANCE, OU 1re PHASE.
	Germe simple,	Mariage exclusif ou monogamie.
	» composé,	Féodalité patriarcale ou nobiliaire.
	PIVOT,	*Droits civils de l'épouse.*
	Contre-poids,	Grands vassaux fédérés.
	Ton,	Illusions chevaleresques.
		ADOLESCENCE, OU 2e PHASE.
	Germe simple,	Privilèges communaux.
	» composé,	Culture des sciences et arts.
	PIVOT,	*Affranchissement des industrieux.*
	Contre-poids,	système représentatif.
	Ton,	Illusions en liberté.

APOGÉE, OU PLÉNITUDE.

Germes,	Art nautique, chimie experimentale.
Caractères,	Déboisement, emprunts fiscaux.

VIRILITÉ, OU 3e PHASE.

Vibration descendante.

Germe simple,	Esprit mercantile et fiscal.
» composé,	Compagnies actionnaires.
PIVOT,	*Monopole maritime*,
Contre-poids,	Commerce anarchique.
Ton.	Illusions économiques.

CADUCITÉ, OU 4e PHASE.

Germe simple,	Monts-de-piété urbains.
» composé,	Maîtrises en nombre fixe.
PIVOT,	*Féodalité industrielle.*
Contre-poids,	Fermiers de monopole féodal.
Ton,	Illusions en association.

Transitions en 6e période { régulières, les 12 garanties, ch. 50. irrégulières, les 32 issues, App. à ch. 52.

(*Nota.*) On ne mentionne pas ici les caractères permanents qui règnent dans tout le cours des 4 phases, mais seulement ceux qui constituent telle ou telle phase, et ses mixtes avec telle autre. Par exemple, la civilisation d'Athènes était une 2e phase incomplète, altérée, en ce qu'elle manquait du caractère pivotal, liberté des industrieux. C'était une 2e phase bâtarde et faussée, ayant en pivot un caractère de barbarie. Quand on connaîtra ce grimoire des caractères sociaux, dont je vais décrire huit ordres, il sera aisé de dissiper les illusions en progrès social.

La civilisation actuelle de France et d'Angleterre est une 3e phase déclinante. Il y a longtemps qu'elle a fait éclore les caractères de 3e phase; elle tend fortement à la 4e, dont elle a les deux germes; mais elle ignore l'opération à faire sur ces germes pour entrer en 4e phase, qui serait un progrès très-petit, le moindre possible; tandis que l'état actuel est une stagnation pénible où le génie est comme emprisonné, fatigué de sa stérilité, s'agitant vainement pour produire quelque idée neuve. C'est un état qui use le corps social par une station trop longue en 3e phase. (*Voyez* ch. 48, les caractères qui signalent cette lassitude.)

A défaut de génie inventif, l'instinct fiscal ne tarderait guères à découvrir les moyens d'organiser la 4e phase, qui est un progrès, mais non pas en bien. On n'entrerait dans la voie du bien

qu'en organisant l'ambigu de civilisation et garantisme (Voyez chap. 47 et 48). C'est la manœuvre qu'on devait opposer au libéralisme, esprit stationnaire qui ne sait point avancer, et qui se passionne pour un caractère de la 2e phase, pour le ***système représentatif***; gimblette bonne dans une petite république, telle que Sparte ou Athènes, mais tout-à-fait illusoire dans un empire vaste et opulent, comme la France.

J'ai observé (36 et 43,) que les anti-libéraux, classe non moins abusée que les libéraux, commettent une maladresse choquante en essayant de lutter contre les chimères libérales, par une rétrogradation en 1re phase. C'est un moyen d'autant plus vicieux, que l'accroissement des dettes publiques nous entraîne irrésistiblement vers la 4e phase ou caducité.

Un examen détaillé du tableau des caractères permanents désignés dans ce chapitre, suffirait déjà à dissiper nos illusions de vol sublime, et prouver que notre vol, en échelle sociale, est celui de l'écrevisse; car tendre à la 4e phase de civilisation, à la caducité d'une période essentiellement vicieuse, c'est un progrès si l'on veut, mais un progrès en déclin, un progrès comparable à celui d'une femme dont les cheveux blanchiraient à 60 ans; si elle disait que sa chevelure se perfectionne, qu'elle va égaler la blancheur de l'albâtre ; si elle s'écriait : « quel vol sublime de ma chevelure » vers la perfectibilité perfectibilisante! » Chacun sourirait de pitié : le corps ne se perfectionne pas quand il vieillit.

Telle est l'illusion de progrès dont s'énorgueillit notre vieille civilisation, courant à la caducité. Les sociétés, comme les individus, courent à leur perte, quand elles s'endettent et se livrent à l'usurier. C'est le fait de notre siècle ; il ne va que d'emprunts en emprunts.

« Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli. » C'est un pli bien pris que celui des emprunts fiscaux; chaque ministère nouveau fera un nouvel emprunt ; car il faut , dit le proverbe, ***manger quand on est au ratelier***. Quelque parti qui vienne à dominer, la finance qui tient les rênes du char, ne rétrogradera pas vers la route de l'économie. Quel sera donc le dénouement de cet ulcère fiscal, de ce chancre de dettes et d'emprunts qui ne font que croître et embellir dans tous les empires? Ce dénouement sera expliqué au chap. qui traite de la 4e phase de civilisation, phase ou la force des choses nous entraîne, sans que nos guides, les économistes, voient l'abîme où court le monde social.

On peut les comparer au mauvais cavalier de qui les rieurs disent : *Ce n'est pas lui qui mène son cheval, c'est son cheval qui le mène.* Tels sont nos génies politiques : ce n'est pas eux qui mènent le gouvernement civilisé, c'est lui qui les mène, eux à qui il eût été si facile de nous diriger vers les routes du progrès réel, s'ils eussent voulu *sortir de l'ornière*, sortir des préjugés de morcellement agricole et d'anarchie commerciale, ou concurrence individuelle de fourberie.

CHAPITRE XLII.

Caractères permanents de la période.

C'est un sujet bien étendu et qui exigerait au moins douze grands chapitres, car j'ai recueilli une liste de 144 (douze douzaines) de ces caractères parmanents qui règnent dans le cours des 4 phases : si je les classe en une douzaine de genres, par 10, 12, 15 de chaque genre, ce ne sera pas trop de douze chapitres bien amples pour les décrire : qu'on juge par là de l'étendue qu'il faudrait donner à une analyse complète de la civilisation. Il est des caractères dont la définition emploierait un grand chapitre ; tels sont ceux définis page 34, *la contrariété des deux intérêts collectif et individuel*, et *l'échelle simple en répartition de la fortune.*

Le sens commun a suffi de tous temps pour faire entrevoir quelques-uns de ces caractères parmanents, tels que celui-ci : *Ligue des gros voleurs pour faire prendre les petits.* On aurait dû s'occuper à réunir, en tableau de genres et d'ordres, une centaine de ces caractères ; c'eût été un commencement d'analyse de la civilisation (branche des caractères parmanents). Au lieu de se livrer à cette analyse, on a plaisanté sur leurs résultats vraiment ridicules ; mais la plaisanterie empêchait-t-elle de procéder à un recueil classé ?

D'autres fois on s'est livré à de graves déclamations contre les caractères les plus vicieux, tels que celui-ci, *vertu ridiculisée, honnie, persécutée.* Sans doute ce résultat mérite d'exciter l'indignation ; mais puisque la civilisation présente une affluence de ces résultats déplorables ou ridicules, classez-les en bon ordre, afin qu'on puisse voir d'un coup-dœil l'essence et les fruits de cette abominable société.

Divers écrivains ont cru ces caractères peu dignes d'attention, parce qu'ils sont inséparables de l'état civilisé; c'était un motif de plus pour en former un tableau intitulé classe des PERMANENTS, qui forment un ordre différent des SUCCESSIFS, exposés au chap. 41. Par exemple, *l'enchaînement de l'opinion* est un caractère bien permanent, même sous le règne des philosophes qui ne veulent pas que le peuple connaisse et réclame ses droits primordiaux, entre autres celui de *minimum* proportionnel; cette garantie n'étant pas admissible hors du régime d'attraction industrielle.

Quoiqu'on ait sans cesse déclamé contre nos vices, il en est beaucoup qui ne sont pas aperçus, et qui sont privilégiés, consacrés sous prétexte de liberté; telle est la *tyrannie de la propriété individuelle contre la masse.* Un propriétaire se permet cent dispositions vexatoires pour la masse, même des constructions malsaines, resserrées, qui font périr les enfants; tout cela est sanctionné comme liberté, parce que la civilisation n'ayant pas connaissance des garanties sociales, admet pour justes quantité de licences individuelles des plus abusives: ces sortes de caractères ne sont pas aperçus.

D'autres sont négligés et non signalés, parce qu'ils se lient et forment une chaîne; tel est celui de *déni indirect de justice au pauvre.* On ne lui refuse pas DIRECTEMENT justice; il est bien libre de plaider; mais il n'a pas de quoi subvenir aux frais de procédure; ou s'il entame les réclamations les plus justes, il est bientôt exténué par le riche spoliateur qui le traîne en appel et réappel; il ne peut pas suffire à de tels frais, il est forcé de céder. On donne un défenseur gratuit à un parricide, on en devrait aussi au pauvre qui veut réclamer; mais il y aurait, dit-on, trop de procès. La civilisation n'est meublée que de pauvres dépouillés injustement, puis de chicaneurs qui, sous prétexte d'indigence, voudraient plaider aux frais de l'état; ce serait tomber d'un mal dans un pire, tomber du déni indirect de justice dans le cercle vicieux. Il est vrai, tout le mécanisme civilisé n'est que cercle vicieux; et, par suite, le CERCLE VICIEUX est un des caractères essentiels de cette société, de même que le *déni indirect de justice*: on ne les a pas signalés comme tels, parce qu'ils sont liés et naissent l'un de l'autre; c'était un motif de plus pour les placer au rang de caractères permanents.

C'est ainsi que sur des raisons plus ou moins frivoles, on a né-

gligé en plein l'étude des caractères permanents; omission d'autant plus préjudiciable que ce travail étant le plus facile de toute l'analyse, aurait été bien vite mené à terme, et aurait conduit à aborder l'étude des autres ordres de caractères indiqués plus loin. Peu à peu on en serait venu à se désabuser sur la civilisation, dont les analyses auraient excité l'horreur générale.

Je supprime le tableau des 144 caractères permanents, parce que tous, ou presque tous, auraient besoin d'un article explicatif, par exemple :

1. Minorité d'esclaves armés contenant une majorité d'esclaves désarmés.
2. Egoïsme obligé par insolidarité des masses.
3. Duplicité d'action et d'éléments sociaux.
4. Guerre interne de l'homme avec lui-même
   Déraison posée en principe.
6 Exception prise pour règle en politique.
7. Génie noueux, faussé, pusillanime.
8. Entraînement forcé à la pratique du mal.
9. Péjoration en correctifs.
10. Malheur composé chez l'immense majorité.
11. Absence d'opposition scientifique.
12. Détérioration postérieure des climats.

Chacun de ces caractères exigera de longs détails. A défaut, l'idée peut sembler fausse, comme la 12, détérioration *postérieure* des climatures. Il est certain qu'une civilisation naissante améliore le climat ; mais au bout de quelques siècles, l'industrie désordonnée détruit les forêts, tarit les sources, excite les ouragans et tous les excès atmosphériques. Aussi le climat de France est-il sensiblement dégradé : l'olivier bat en retraite ; il était à Montélimar il y a un demi-siècle, on ne le trouve aujourd'hui qu'au-dessous de la Durance. L'oranger a presque disparu d'Hières ; toutes les cultures périclitent parce qu'on a déchaussé les Alpes, les Cévennes et autres chaînes. L'espace me manque pour expliquer ces 12 caractères ; il est donc inutile de donner une liste des 144. Il suffit que l'on voie, par ce peu de définitions, que l'analyse exacte de la civilisation est une science trop neuve pour être susceptible d'abrégé dans sa première apparition. L'on s'en convaincra sur la branche du commerce, dont on a tant raisonné sans en avoir fait aucune analyse.

CHAPITRE XLIII.

Caractères du commerce, EN GENRES.

Quelle est la cause de cette vénération des modernes pour le commerce qui est détesté en secret par toutes les autres classes du corps social ? D'où vient ce stupide engouement pour les marchands que Jésus-Christ battait de verges ? La cause en est qu'ils ont gagné beaucoup d'argent, et qu'une puissance insulaire exerce sur le monde industriel une tyrannie de monopole mercantile.

Ces extorsions, cette tyrannie, ne proviendraient-elles pas de quelque erreur commise par la politique moderne ? Cette science rampante n'a pas osé faire l'analyse du commerce, de ses caractères qu'il faut distinguer en genres et espèces; de sorte que le monde social ne sait pas ce qu'est le commerce. Quelques flagorneurs de l'agiotage dépeignent les marchands comme une légion de demi-dieux ; chacun reconnaît au contraire qu'ils sont une légion de fourbes; mais à tort ou à raison ils ont envahi l'influence; tous les philosophes sont pour eux, le ministère même et la cour fléchissent devant les vautours mercantiles, tout suit l'impulsion donnée par la science dite *économisme*, et par suite le corps social tout entier se soumet aux rapines mercantiles, de même que l'oiseau fasciné par le serpent, va se rendre dans la gueule du reptile qui l'a charmé.

Une politique honorable aurait dû mettre au concours les moyens de résistance, et s'enquérir des bévues qui donnent le sceptre du monde industriel à une classe improductive, mensongère et malfaisante.

On est si neuf sur l'analyse du commerce, que chacun le confond avec les manufactures qu'il s'occupe à entraver et rançonner. Les principaux négociants, nommés marchands de matières premières, ne sont occupés qu'à machiner la spoliation des manufacturiers et des consommateurs, s'informer des raretés qui surviennent sur chaque denrée, pour l'accaparer, l'enchérir, la raréfier, et par suite pressurer le fabricant et le citoyen.

La science dite économisme suppose un profond génie à ces accapareurs et agioteurs qui ne sont que des barbouillons, des joueurs aventureux, des malfaiteurs tolérés. On en a vu en 1826 une preuve des plus frappantes, lorsqu'en pleine paix, après dix

ans de calme, il survint tout-à-coup une stagnation et un engorgement d'autant plus imprévus, que tous les journaux triomphaient des nouvelles chances ouvertes au commerce par l'émancipation des deux Amériques. Quelle était la cause de cette crise qui fut si mal jugée? Elle provenait du jeu compliqué de deux caractères commerciaux :

Le refoulement pléthorique, *le contre-coup d'avortement.*

Le *refoulement* est un effet périodique de l'aveugle cupidité des marchands qui, lorsqu'un débouché leur est ouvert, y envoient d'abord quatre fois plus de denrées que n'en comporte la consommation. Les deux Amériques renferment à peine 40 millions d'habitants, en déduisant les sauvages, les nègres et la populace espagnole du pays chaud qui est presque nue, il ne reste pas vingt millions d'individus à vêtir; si on y porte des étoffes pour cent millions, il y aura engorgement et refoulement. C'est ce qu'ont fait en 1825 nos marchands de culottes et ceux d'Angleterre; ils ont encombré l'Amérique de leurs drogues, à tel point qu'elle en avait pour une consommation de 3 à 4 ans : il en est résulté mévente, stagnation, avilissement des étoffes, et banqueroute des vendeurs, effet nécessaire de cette pléthore toujours causée par les imprudences du commerce, qui se fait illusion sur les doses de consommation possible. Comment une cohue de vendeurs jaloux, aveuglés par l'avidité, pourrait-elle juger des bornes à établir en exportation ?

Il suffisait déjà de cette maladresse pour causer les banqueroutes et le bouleversement des marchés et des fabriques, lorsqu'un autre caractère est intervenu au même instant pour aggraver le mal. Des accapareurs de New-Yorck, Philadelphie, Baltimore, Charleston, etc., avaient prétendu s'emparer de tous les cotons, d'accord avec leurs affidés de Liverpool, Londres, Amsterdam, le Hâvre et Paris; mais l'Égypte et autres marchés ayant fourni une récolte copieuse, l'accaparement a échoué, la hausse n'a été qu'un feu de paille, les vautours d'Amérique ont été engorgés ainsi que leurs coopérateurs d'Europe; la mévente causée par la crise de refoulements pléthoriques a dû arrêter les fabriques, et faire sauter les accapareurs de coton qui, ayant compté sur la hausse, ne pouvaient pas même vendre à la baisse. La machination avortée en Amérique a causé *par contre-coup* mêmes banqueroutes en Europe.

Au résumé, cette crise, sur laquelle on a fait tant de bel esprit, était l'effet des deux caractères coïncidents :

Refoulement pléthorique et contre-coup d'avortement.

Les journaux et ouvrages qui en parlaient tombaient tous dans la même erreur ; ils rapportaient à une seule cause (quelquefois très-mal définie), le désordre qui provenait de deux causes opérant combinément. Aucune des deux n'était avouée avec *franchise* par les écrivains ; ils ne s'étudiaient qu'à innocenter les deux classes qui avaient causé le mal par deux menées contradictoires, l'une en obstruant les marchés d'un superflu gigantesque, l'autre en dépouillant ces marchés d'un aprovisionnement nécessaire : c'était d'un côté profusion folle, et de l'autre soustraction vexatoire ; excès en tous genres et confusion en mécanisme, voilà le commerce, l'idole des sots.

Souvent on trouve 3 et 4 caractères influant combinément dans une machination mercantile ; comment parvenir à la cure du mal, quand nos économistes, loin de vouloir analyser cette complication de ressorts, s'étudient à les déguiser, les farder de sagesse ?

Je viens de définir deux caractères du commerce anarchique nommé *libre concurrence*, en m'étayant d'évènements récents ; car il faut, en pareille analyse, démontrer par application à des faits connus.

Combien d'autres caractères malfaisants pourrait-on énumérer dans une stricte analyse du système commercial actuel ! J'en ai une liste de 72, dont 36 énoncés au traité (II, 219).

Chacun de ces caractères emploierait, même en définition succincte, un fort chapitre (total, 72 chapitres), pour donner des exemples variés et tirés de faits notoires, comme celui qui vient d'être cité.

En outre, certains caractères, tels que l'agiotage, la banqueroute, pourraient employer chacun une dizaine de chapitres, si on en définissait les espèces et variétés.

Et pourtant le commerce n'est qu'une branche du mécanisme civilisé : deux volumes tels que celui-ci ne suffiraient pas à l'analyse des caractères du commerce, même en négligeant les détails de pratique, tels que les fourberies de chaque métier, dont Bacon voulait qu'on dressât des tableaux circonstanciés. On aurait bien à faire aujourd'hui de composer ce tableau ; il formerait un ouvrage plus énorme que l'Encyclopédie, tant le perfectionnement du

commerce a raffiné et multiplié les fourberies. Je ne propose ici que le tableau des caractères, que l'analyse des ressorts principaux ; j'essaie d'en citer seulement une douzaine des plus saillants, pour signaler la perfidie de la science qui garde le silence, et sanctionne un régime d'où naissent de telles infamies.

Agiotage.	Salaire décroissant.
Accaparement.	Disettes factices.
Banqueroute.	Lésion sanitaire.
Usure.	Estimation arbitraire.
Parasitisme.	Fausseté légalisée.
Insolidarité.	Monnaie individuelle.

Sur ces douze, quelques-uns peuvent paraître peu intelligibles jusqu'à l'explication ; mais il en est au moins six qui seront très-bien compris, et dont chacun pourra dire : comment se fait-il que la science dite ÉCONOMISME, qui traite du commerce, n'ait pas donné des chapitres d'analyse sur ces caractères, et sur tant d'autres?

Ici, comme au chap. 42, remarquons les caractères engrenés qui naissent l'un de l'autre ; tels sont :

La distraction de capitaux, l'abondance dépressive.

On voit les capitaux affluer chez la classe improductive : le banquiers et marchands se plaignent fréquemment de ne savoir que faire de leurs fonds ; il en ont à 3 %, quand le cultivateur ne peut pas en avoir à 6 % ; il est réduit à traiter avec des gens d'affaires qui, prêtant à 5 % nominalement, perçoivent réellement 16 et 17 % par les charges accessoires et indirectes. Tout l'argent est concentré dans le commerce, vampire qui pompe le sang du corps industriel, et réduit la classe productive à se livrer à l'usurier. Par suite les années d'abondance deviennent un fléau pour l'agriculture : une disette commence à obérer le laboureur, comme on l'a vu en 1816 ; l'abondance de 1817 vient consommer sa ruine, en le forçant à vendre les grains subitement, et au-dessous de la valeur réelle, pour satisfaire ses créanciers. Ainsi le mécanisme qui distrait tous les capitaux pour les concentrer dans le commerce, réduit par contre-coup l'agriculture à gémir de l'abondance de denrées dont elle n'a ni vente, ni consommation, parce que la consommation étant inverse (33), la classe qui produit ne participe pas à cette consommation. Aussi les propriétaires et cultivateurs sont-ils réduits à désirer les fléaux, grêles et gelées ; on a vu en 1828 l'épouvante dans tous les

pays vignobles, en juin où ils craignaient une bonne récolte, et une *abondance dépressive*.

Ne suffirait-il pas de ces monstruosités politiques, pour prouver que le système actuel du commerce est un MONDE A REBOURS, comme tout le mécanisme civilisé ? Mais tant qu'on ne voudra pas analyser les caractères, comment parviendra-t-on à se diriger dans ce labyrinthe ? Nous avons à profusion des faiseurs de systèmes commerciaux, dont le talent est d'encenser tous les vices de de l'hydre mercantile : on sera fort étonné, quand on verra la franche analyse du système commercial mensonger, d'avoir été si long-temps dupes d'un désordre que l'instinct nous dénonce en secret, car le commerce est haï de toutes les autres classes.

Il suffirait de l'extrême fausseté où il est parvenu, pour dessiller les yeux ; la fourberie, l'altération de toutes les matières est à tel point, qu'on doit désirer le monopole général comme PRÉSERVATIF contre le commerce. Une régie serait bien moins fausse, elle donnerait au moins des denrées naturelles à qui y mettrait le prix, tandis qu'il est impossible aujourd'hui d'obtenir du commerce rien de naturel : on ne trouverait pas dans Paris un pain de sucre qui ne fût mélangé de betterave, pas une tasse de lait pur, pas un verre d'eau-de-vie pure, chez tous les crêmiers et cafetiers de Paris. Le désordre, la vexation sont au comble, et le commerce ne pouvait pas tarder long-temps à subir une punition éclatante, qu'auraient amenée la pénurie fiscale et la vindicte publique. Bientôt l'anarchie de fourberie aurait été remplacée par le MONOPOLE PRÉSERVATIF ; c'est un pis-aller auquel tendait secrètement Bonaparte, et auquel on eût été forcé d'en venir à défaut d'invention du vrai correctif. Du reste, tous les peuples, fatigués des extorsions commerciales, auraient applaudi avec transport au châtiment des sangsues qu'on appelle marchands, dont la chute aurait constitué l'entrée en 4e phase de civilisation, en féodalité industrielle (386).

CHAPITRE XLIV.

Caractères du commerce, EN ESPÈCES.

Chacun des caractères de genre, comme agiotage, banqueroute, etc., peut présenter une grande échelle d'espèces et de variétés qu'il eût fallu analyser et classer : au lieu de le faire, on s'est

amusé de quelques-unes de ces variétés assez risibles, comme la banqueroute du savetier qui ne rend qu'une botte sur deux qu'on lui a données à raccommoder. C'est une faillite de 50 °/o qui, sur les théâtres devient une banqueroute *pour rire* ; mais n'est-il point de banqueroute pour pleurer ? Quand un banquier enlève les dépots confiés par vingts pauvres domestiques, dont chacun a supporté des privations pendant vingt ans pour se ménager quelques épargnes, est-ce une chose risible, ou un crime à punir ?

Que de dépravations dans le monde philosophique ! La littérature est une prostituée qui ne s'étudie qu'à nous familiariser avec le vice, le peindre sous des couleurs plaisantes, pour attirer des recettes aux salles de comédie. La morale est une radoteuse décréditée qui n'ose pas déclamer contre les vices impunis, tels que la banqueroute ; elle flagorne toutes les classes de larrons, pour s'en faire des prôneurs et faciliter la vente de ses livres. Quant à l'économisme, qui ne sait rien inventer, il ne cherche qu'à innocenter les vices de ses favoris les marchands. C'est ainsi qu'aucune des sciences ne songe à remplir sa tâche, l'analyse des vices de civilisation et la recherche du remède.

Contre la banqueroute, l'agiotage, les menées mercantiles, il n'est qu'un remède (hors de l'harmonie sociétaire), c'est la SOLIDARITÉ ; mais c'est une opération de longue haleine : elle emploierait 6 ans ; et, de plus, il fallait en inventer le procédé qui n'est point l'engagement direct. Personne ne voudrait y souscrire, se rendre garant pour les autres marchands ; tout riche négociant quitterait : il faut au contraire opérer de manière à éliminer tous les pauvres qui ne présentent pas de garantie, les renvoyer au travail productif, aux cultures, aux fabriques. Ensuite il y aurait encore des procédés neufs à employer pour amener les riches à la solidarité.

Mais ce nouveau mode commercial, garant de vérité et de solvabilité, exigeait des inventions ; et dès qu'il faut inventer, nos sciences philosophiques sont d'accord pour lâcher pied sans combat. Il est bien plus commode et plus lucratif d'encenser les vices dominants tels que la banqueroute, afin de se dispenser d'en chercher l'antidote politique. « Nous ne l'encensons pas, repliquent-ils, nous la flétrissons dans tous nos écrits. » Eh ! qu'importent ces verbiages impuisssants ! C'est prêter appui au vice que de se borner à le flétrir ; il se rit des critiques littéraires quand il tient la richesse et qu'il voit les moralistes mêmes empressés de

figurer dans ses salons. Il faut au lieu de critiques du mal, une invention de l'antidote.

Et pour remédier aux vices, il faut avant tout les définir et les classer. J'ai donné (III, 124) sur la hiérarchie de la banqueroute, un tableau en 3 ordres, 9 genres et 36 espèces. On pourrait aisément étendre cette liste au triple et au quadruple ; car il en paraît chaque jour de nouvelles espèces, tant cette industrie se perfectionne, surtout en banqueroutes fiscales, où la France vient d'innover par le genre *doubledupe*, *amphidupe*, aidant elle-même à se faire spolier de diverses manières.

Puisque notre siècle exige que dans l'attaque du vice, on prenne le ton facétieux, *castigat ridendo* ; qu'on évite la teinte rébarbative des moralistes du siècle passé, il eût été bien aisé de le satisfaire, tout en flétrissant le vice ; car dans le tableau de la banqueroute cité plus haut, j'ai présenté en sens plaisant chacun des 9 genres et chacune des 36 espèces ; par exemple :

le 5e genre, celui des TACTICIENS,
comprenant 5 espèces de banqueroute,
17e, en échelons ; 18, en feu de file ; 19, en colonnes serrées ;
20, en ordre profond ; 21, en tirailleurs.

Ces cinq espèces forment l'un des genres du centre de série (III, 124), sont en analogie très-exacte avec les manœuvres militaires ; aussi ai-je donné, à ce genre et au précédent, les noms de *tacticiens* et *manœuvriers*.

Il est donc fort aisé de satisfaire au précepte oratoire de remontrance amusante, *castigat ridendo*, tout en se ralliant à la vérité et en donnant de franches analyses du vice. Je pourrais, selon la méthode des journalistes, donner ici une liste des espèces de banqueroutes, pour faire désirer les chapitres ; chacun serait curieux de lire une définition des banqueroutes dont suit le nom :

Sentimentale, enfantine, cossue, cosmopolite ;
Galante, béate, sans principes, à l'amiable ;
De bon ton, de faveur, au grand filet, en miniature,
En casse-cou, en tapinois en Attila, en invalide ;
En filou, en pendard, en oison, en visionnaire ;
En posthume, en famille, en repicqué, en poussette.

Le détail de ces sortes de banqueroutes fournirait des chapitres amusants, d'autant mieux que je suis enfant de la balle, né et élevé dans les ateliers mercantiles. J'ai vu de mes yeux les infamies du commerce, et je ne les décrirai pas sur des ouï-dire,

comme le font nos moralistes qui ne voient le commerce que dans les salons des agioteurs, et n'envisagent dans une banqueroute que le côté admissible en bonne compagnie. Sous leur plume, toute banqueroute (surtout celles d'agens de change et banquiers) devient un incident sentimental, où les créanciers mêmes sont redevables au failli qui leur fait honneur en les colloquant dans ses nobles spéculations. Le notaire leur annonce l'affaire comme une fatalité, une catastrophe imprévue causée par les malheurs des temps, les circonstances critiques, les revers déplorables, etc. : début ordinaire des lettres qui notifient une faillite.

Au dire du notaire et des compères *qui ont en secret une provision sur le tout*, ces faillis sont si honorables, si dignes d'estime ! ! ! Une mère tendre qui s'immole au soin de ses enfants; un vertueux père qui ne les élève qu'à l'amour de la charte; une famille éplorée, digne d'un meilleur sort, animée de l'amour le plus sincère pour chacun de ses créanciers ! Vraiment ce serait un meurtre que de ne pas aider cette famille à se relever; c'est un devoir pour toute âme honnête.

Là dessus interviennent quelques aigrefins moraux à qui on a graissé la patte, et qui font valoir les beaux sentiments; la commisération due au malheur; ils sont appuyés par de jolies solliciteuses, fort utiles pour calmer les plus récalcitrants. Ebranlés par ces menées, les trois quarts des créanciers arrivent à la séance tout émus et désorientés. Le notaire, en leur proposant une perte de 70 p. 0/0, leur dépeint ce rabais comme effort d'une famille vertueuse qui se dépouille, se saigne pour satisfaire aux devoirs sacrés de l'honneur. On représente aux créanciers, qu'en conscience ils devraient, au lieu de 70 p. 0/0 en accorder 80, pour rendre hommage aux nobles qualités d'une famille si digne d'estime, si zélée pour les intérêts de ses créanciers.

Là dessus quelques barbares veulent résister; mais les affidés répandus dans la salle prouvent, en *a parte*, que ces opposants sont des gens IMMORAUX; que tel ne fréquente pas les offices de paroisse; que tel autre a une maîtresse entretenue; que celui-ci est connu pour un harpagon, un usurier; que celui-là a déjà fait une faillite; c'est un cœur de roche sans indulgence pour ses compagnons d'infortune. Enfin la majorité des titulaires abonne et signe le contrat; après quoi le notaire déclare que c'est *une affaire très-avantageuse pour les créanciers*, en ce qu'elle prévient l'intervention de la justice qui aurait tout consumé.

et qu'elle fournit l'occasion de faire une bonne œuvre, en aidant une famille vertueuse. Chacun (ou du moins chacun des sots qui forment la majorité,) s'en va rempli d'admiration pour la vertu et les beaux sentiments dont cette digne famille est le modèle.

Ainsi se conduit et se termine une banqueroute *sentimentale*, où on raffle au moins les deux tiers de la créance; car la banqueroute ne serait qu'*honnête*, et non pas sentimentale, si elle se limitait à un escompte de 50 0/0, tarif si habituel, qu'un failli en se bornant à ce taux modéré, n'a pas besoin de mettre en jeu les ressorts de l'art. A moins d'imbécilité du banqueroutier, une affaire est sûre quand on ne veut gruger que 50 0/0.

Si l'on eût publié un ouvrage décrivant une centaine d'espèces de banqueroute, avec plus de détails que je n'en donne ici sur la *sentimentale*, ce livre aurait fait connaître l'une des gentillesses du commerce, l'un de ses caractères. Quelques écrits sur d'autres caractères, comme l'agiotage, l'accaparement, auraient fait ouvrir les yeux, et provoqué les soupçons sur le mécanisme commercial nommé *libre concurrence*, mode le plus anarchique et le plus pervers qui puisse exister.

Un scandale bien honteux pour notre siècle, est que le monde savant, surtout les moralistes, n'aient pas mis au concours la recherche du correctif naturel de la banqueroute. C'est à leur silence officieux sur les dépravations les plus révoltantes, qu'on peut juger des vues secrètes de la science. Elle ne veut que vendre des livres, les composer en l'honneur du vice, parce que c'est un ton plus *marchand* que celui d'attaque du vice.

Un seul homme a bien jugé le tripot commercial, c'est Bonaparte qui en a dit : *On ne connait rien au commerce.* Il brûlait de s'en emparer, et ne savait comment s'y prendre; déjà il avait envahi indirectement une belle branche, celle des denrées coloniales qu'il tenait en monopole, au moyen des licences d'entrée; il méditait d'autres empiétements, celui du roulage, etc. Ainsi l'esprit fiscal tend fortement à s'emparer du commerce; il ne lui reste qu'à connaître la méthode à suivre pour saisir la proie sans secousse et au grand contentement des peuples. En France, le gouvernement gagnerait deux cents millions à la métamorphose du système commercial, et l'agriculture un milliard.

L'un des caractères commerciaux qui intimidaient Bonaparte, était la *répercussion* ou faculté qu'a le commerce de reporter sur la masse industrieuse toute lésion qu'il éprouve de la part

du gouvernement. Dès que le commerce est menacé, il resserre les capitaux, il sème la défiance, entrave la circulation ; il est l'image du hérisson que le chien ne peut saisir par aucun point : c'est ce qui désole en secret tous les gouvernements, et les réduit à fléchir devant le veau d'or. Un jour le ministre Wallis voulut à Vienne regimber contre les menées de la bourse, y introduire une police contre l'agiotage; il fut déconfit et obligé de céder honteusement. Il faut des inventions pour lutter contre l'hydre commerciale, c'est le sphinx qui dévore ceux qui ne devinent pas son énigme; du reste, il n'est rien de plus facile à attaquer que ce colosse de mensonge ; quand on connaîtra les batteries à employer, il ne pourra pas même essayer de résistance.

Les manufactures qu'il faut se garder de confondre avec le commerce, y touchent en divers points, surtout par la faculté de tromperie, accaparement, banqueroute, etc. ; elles doivent subir une réorganisation, être assujetties à double solidarité contre les fraudes et banqueroutes, et contre l'abandon des ouvriers. Tel fabricant possède une fortune de vingt millions, quoique ayant débuté sans le sou ; si les solidarités existaient, il n'aurait gagné que cinq millions ; cinq autres auraient été affectés aux garanties solidaires, et dix auraient passé au fisc. Tel est le régime distributif d'où naîtrait le bon ordre ; mais tant que les sciences aduleront cet état monstrueux, qui fait passer vingt millions dans les mains d'un seul fabricant, et tant que les gouvernements ne suspecteront pas cette anarchie, ne provoqueront pas quelqu'invention de correctifs, peuples et gouvernements seront les jouets de ce colosse mercantile qui grandit chaque jour, et dont l'influence croissante est un sujet d'alarme secrète pour les castes supérieures.

On a créé en France 300 académies d'agriculture : quelle devait être leur première fonction ? s'occuper des moyens de ramener les capitaux dans la campagne, ouvrir des concours sur ce sujet : aucune d'elles n'y a songé. Cependant quel essor peut prendre l'agriculture, tant qu'elle ne trouve pas le moyen d'obtenir des capitaux au même cours que le commerce? Les sociétés agricoles, qui ne donnent aucune attention à ce problème, ne seraient-elles pas, selon l'Evangile, *trois cents cohortes d'aveugles, conduisant trente millions d'aveugles.*

Il règne sur ces questions de réforme commerciale tant de cécité et de prévention, qu'on n'a pas même le pouvoir de dénoncer le

vice. Un jour le fameux critique Geoffroy voulut hasarder dans son feuilleton quelques plaisanteries *fort justes* sur les vices du commerce, il fut assailli, criblé par les autres journaux; il se radoucit et se tint pour battu. C'était lui qui avait raison et qui capitula, tant il est vrai, comme l'a dit un trop fameux défunt, *qu'on ne connaît rien au commerce.*

La philosophie n'a pas voulu qu'on acquît sur ce point des notions exactes; elle connaissait fort bien la route à suivre : elle nous dit sans cesse qu'il faut *procéder par analyse et synthèse pour atteindre aux lumières*; elle devait donc, en études commerciales, commencer par l'analyse des ordres, genres et espèces de caractères, selon le plan que je viens de tracer, et que chacun eût pu tracer avant moi. Ce travail une fois fait, aurait fourni les moyens de passer à la synthèse du mode véridique, ou régime des garanties.

Mais, sur le commerce comme sur les autres branches du système civilisé, la philosophie, tout en posant de bons principes d'études, n'en a jamais voulu pratiquer aucun; faut-il s'étonner après cela que le génie moderne soit noueux et stérile; que le mouvement soit stationnaire et souvent rétrograde, en dépit des jactances de vol sublime; et qu'on ne sache atteindre à aucune amélioration du sort des peuples, quand il reste à faire tant de découvertes faciles qui conduiraient au but? (*Voyez* Section VII. Intermède, issue du chaos social.)

Le monde social est trahi par ses beaux esprits : telle sera ma conclusion quand j'aurai achevé cette analyse qui les convainct de refus d'étude et collusion d'obscurantisme. Toutefois, si le monde est leur dupe, ils sont doublement dupes d'eux-mêmes, en cherchant la fortune par des spéculations abjectes, par l'apologie de cette civilisation qui est l'objet de leurs mépris secrets, et qui les accable de toutes les servitudes sans les enrichir. Quel rôle honteux que d'opter pour encenser une vieille furie qui les baîllonne, tandis qu'en la démasquant, en la livrant à la risée, ils deviendraient les libérateurs de l'humanité; ils s'élèveraient tout à coup au faîte de la fortune et de la gloire et au libre essor de la pensée, qu'ils n'obtiendront jamais en civilisation!

J'ai défini, en caractères civilisés, 2 ordres de base, les successifs et les permanents, et 2 de lien ou négoce. Passons à 4 autres ordres qui complètent l'analyse,

DOUZIÈME NOTICE.

CARACTÈRES DE FANAL ET D'ÉCART.

CHAPITRE XLV.

Caractères de répercussion harmonique.

Il est aisé de comprimer les passions par violence : la philosophie les supprime d'un trait de plume ; les verrous et le sabre viennent à l'appui de la douce morale. Mais la nature appelle de ces jugements, elle reprend en secret ses droits : la passion étouffée sur un point se fait jour sur un autre, comme les eaux barrées par une digue ; elle se répercute comme l'humeur de l'ulcère fermé trop tôt.

Naturam expellas furcâ tamen usque recurret. Cette *récurrence* ou retour des passions vers leurs buts (47), vers le luxe, les groupes, le mécanisme et l'unitéisme, produit des effets comparables à celui qu'on appelle en physique DIFFRACTION, ou réflexion des couleurs à la surface des corps noirs et opaques. La civilisation est, *au figuré*, un corps opaque, tout noir de fourberie et de crime ; cependant elle présente quelques reflets d'harmonie. Une description va expliquer cet effet, apprendre à discerner un ordre de caractères bien précieux et bien inconnus.

Je choisis 2 exemples tirés du *jeu* et du *bon ton* ; ce sont deux effets de passions répercutées, deux *récurrences* de la cabaliste et de l'unitéisme.

Le JEU est un aliment factice qu'on donne à la manie d'intrigue dont l'homme est possédé par aiguillon de la 10e passion, dite cabaliste (69). Les esprits vides, comme les paysans, aiment beaucoup le jeu ; il développe en eux la passion dite cabaliste, qui n'a guère d'aliment sous le chaume ; il plaît de même aux têtes ardentes, faute d'activité suffisante en intrigue : il convient à une compagnie d'étiquette, parce que la vérité en est bannie par les convenances ; la passion ne peut pas s'y montrer, tout y est glacial ; il faut créer à cette assemblée une intrigue artificielle par le

moyen des cartes ; mais on ne proposera pas les cartes à des gens qui ont une véritable intrigue en action : un conciliabule d'agioteurs qui machinent un coup de filet, une rafle pour la bourse du lendemain ; des amants qui se réunissent en orgie galante pendant les instants où les pères sont absents ; des conspirateurs qui se concertent au moment de frapper le grand coup, regarderaient en pitié la proposition de jouer aux cartes. Là où est l'intrigue réelle, il n'est pas besoin d'intrigue factice comme celle du jeu, des romans, de la comédie, etc. Aussi les harmoniens n'auront-ils emploi des cartes que pour les malades et infirmes, hors d'état de prendre une part active aux intrigues industrielles, qui préoccuperont tellement, qu'aucun être en santé ne voudra jouer; il n'aura déjà pas assez de la journée pour subvenir aux intrigues réelles qui seront au nombre d'une trentaine chaque jour, à n'en supposer que deux par chaque séance industrielle ou autre.

Le BON TON est un effet de la passion *unitéisme* (51), qui se répercute faute d'essor. Le bon ton, en civilisation, n'entraîne qu'à l'oisiveté, au train de vie des gens dits *comme il faut*, qui sont oisifs, oppresseurs de la multitude laborieuse. Il y a pourtant dans le bon ton un très-beau côté qui est l'unité passionnée en mœurs et usages. C'est un brillant effet du bon ton, que de déterminer toute la belle compagnie d'Europe à adopter des langages unitaires, comme le *français* pour la conversation, et *l'italien* pour la musique. Sous ce rapport, le bon ton est *image renversée* de l'harmonie sociétaire, où les mœurs ne règneront que par le consentement unanime, sans intervention de morale, ni de lois, encore moins de châtiments. Mais le bon ton chez les harmoniens entraînera au travail productif; il dirigera à ce but toutes les classes et toutes les passions. Chez nous, au contraire, il n'excite qu'à l'indolence et aux mœurs dangereuses ; il est donc image *renversée* et non pas image directe de l'unitéisme, qui conduirait à l'industrie.

Il en est de même de la 10ᵉ passion, la cabaliste, citée plus haut : ses intrigues ne tourneront en harmonie qu'à l'avantage de l'industrie ; chez nous, elles ne produisent que le mal, en tout sens , par le jeu et autres désordres qui sont image des cabales industrielles de l'harmonie , mais images *renversées* produisant le mal.

Il existe une grande différence de propriétés entre les deux répercussions que je viens de citer. Le *bon ton* produit des effets

brillants et souvent très-utiles, dont le seul tort est de ne pas entraîner à l'industrie; le *jeu* produit des effets odieux, la ruine des familles, le crime, le suicide. Il faut donc distinguer, dans les passions répercutées ou récurrentes, deux genres très-opposés : l'harmonique et le subversif. Celles qui conduisent aux accords, comme le bon ton, sont du genre précieux que je nomme *harmonique*, ou récurrence directe vers le but; celles qui conduisent aux discordes et aux crimes, sont du genre malfaisant que je nomme subversif, ou récurrence inverse vers le but. Les deux genres ont une propriété commune et très-brillante, c'est de donner, en mode renversé, des images de l'harmonie; d'en peindre tous les détails dans le jeu des passions répercutées. (Leur nom régulier serait DIFFRACTÉES, mais on ne veut point de mots scientifiques.)

Précisons bien le sens de cette expression, *image en mode renversé* : les passions répercutées, au lieu de conduire le monde social 1, au luxe, 2, aux séries de groupes, 3, au mécanisme 4, à l'unité, le conduisent à l'appauvrissement, à la désunion, à la confusion, à la duplicité d'action. Elles opèrent comme un miroir qui renverse l'objet tout en le retraçant fidèlement; en effet, les violentes émotions des joueurs de tripot élèvent la passion au même degré de véhémence où s'élèveront les intrigues industrielles de l'harmonie, qui stimuleront plus vivement que nos fêtes civilisées; et de même la docilité, l'unité passionnée d'une réunion de cour pour les manières dites bon ton, malgré la gêne qui y est attachée, cette déférence mutuelle, est l'image de l'accord unitaire des harmoniens pour la distribution judicieuse des relations industrielles, aussi utiles que les momeries d'étiquette sont superflues.

Un détail très-intéressant dans l'analyse de ces caractères, que je nomme répercutés ou récurrents (nom que leur donne Horace), est de distinguer *leur engrenage*, discerner à quelle période sociale ils sont empruntés.

S'il est vrai, selon les philosophes, que tout est lié dans le système de l'univers (14), chacune des neuf périodes sociales, mentionnées à l'avant-propos, doit se lier aux autres par certains caractères empruntés des périodes supérieures ou inférieures, et formant engrenage de son système dans ces périodes. Athènes, quoique société civilisée, engrenait dans la société barbare, par l'esclavage des industrieux et par les cruautés exercées envers

ces. Nous engrenons en barbarie par le code militaire, coutume pleinement barbare, quoique nécessaire. Le besoin et l'instinct forcent chaque période à emprunter sur ses voisines : ainsi le système monétaire, tout opposé aux règles de la libre concurrence, est un emprunt sur la période 6, GARANTISME, où l'on saurait organiser les vraies garanties sociales dont la civilisation n'a aucune connaissance dans ses bavardages de liberté.

Les barbares mêmes opèrent cet engrenage de caractères, et franchissent la période civilisée pour aller emprunter, sur la période 6e, garantisme, le caractère nommé parmi nous *système monétaire*, qui n'est qu'un rameau de la concurrence véridique ou RÉGIE EXCLUSIVE CONTRE-BALANCÉE. La civilisation, 5e période, franchit de même le garantisme, 6e période, pour emprunter sur la 7e, SOCIANTISME, *séries industr. simples*, une coutume très-ingénieuse ; celle des postes en relais, qui est une véritable série industrielle simple, opérant 1° en courtes séances, 2° en exercice parcellaire, 3° en échelle compacte. Ce sont les trois conditions requises pour une série industrielle (ch. V et VI).

Répliquera-t-on que les postes en relais sont un usage de civilisation perfectible ; qu'elles sont donc partie intégrante et caractère de civilisation ? Non vraiment ; la poste en relais est un caractère d'emprunt, d'engrenage pris sur une période supérieure. Le besoin des gouvernements leur a suggéré cette méthode ; l'instinct en a fait aisément l'invention : elle n'est pas moins un caractère ultra-civilisé, et qui prouve, ainsi que le régime des monnaies, que tout ce que nous avons de bon en civilisation est étranger à cette société, et provient d'engrenages ou caractères empruntés sur des sociétés plus élevées. La méthode civilisée consisterait à se voiturer avec les mêmes chevaux qui, pour vous conduire de Paris à Lyon, emploieraient deux cents heures au moins, tandis que la poste vous y mène en 43 heures. C'est quadruple bénéfice de temps : si la poste est plus coûteuse, cela tient aux lacunes industrielles du régime civilisé. La poste, en harmonie, coûtera bien moins que le voyage à mêmes chevaux ; mais dès à présent, la poste en relais nous donne déjà *sur le temps*, une économie du quadruple. C'est la propriété générale des séries industrielles de donner quadruple bénéfice, en tout parallèle avec l'industrie civilisée.

A quelle branche de passion se rattache cette invention de la poste en relais, qui n'était pas connue des anciens ? Elle tient à

l'ambition et au tact; *à l'ambition*, par impatience de célérité dans les entreprises et les relations; *au tact*, par impatience du dégoût causé par la voiture au pas. C'est donc, je l'ai dit plus haut, un effort de passions entravées sur quelque point, et qui se font jour sur un autre point : c'est une répercussion ou récurrence de genre harmonique, puisqu'elle produit le bien; elle est subversive en quelques points, comme dans la coutume française de surcharger, forcer et crever les chevaux de poste, qui seront ménagés, en harmonie, plus que ne le sont aujourd'hui les petites maîtresses.

Le seul caractère de répercussion, nommé postes en relais, fournirait un ample chapitre, si je voulais l'analyser en plein. Que serait-ce d'une analyse de 100 caractères de répercussion dont j'ai le recueil! Qu'on juge par là de l'énorme travail qu'exigerait une analyse de civilisation! Voilà un seul ordre de caractères qui emploierait cent chapitres.

Sans ce triage des caractères, sans ce classement qui rapporte à chaque période ce qui lui appartient, on ne peut pas juger des progrès ou déclins sociaux. C'est faute de ce triage que les philosophes s'embrouillent à qui mieux mieux dans leurs opinions sur cette société : elle est 5e en échelle. Avance-t-elle, quand elle conserve des caractères d'échelon, no 2e sauvage, 3e patriarcal, 4e barbare, dont elle devrait chercher à se dégager?

Loin de là, notre civilisation, dite perfectible, s'obstine à engrener en sauvagerie par *déni de minimun*, abandon des vieillards et des pauvres; vice pardonnable aux sauvages, parce que, dans les disettes, la horde n'a réellement pas de quoi alimenter celui qui ne chasse ni ne pêche : mais la civilisation est-elle recevable à dire qu'elle manque d'approvisionnements? Aux caractères sauvages, elle en joint d'autres, empruntés de périodes patriarcales et barbares; tant qu'on ne distinguera pas ce mélange, il sera impossible de voir clair dans le dédale nommé CIVILISATION.

Sur une liste d'environ cinquante caractères de répercussion harmonique, il en est très peu qui ne soient d'un vif intérêt, par la surprise et la confusion qu'ils exciteraient, en prouvant que la civilisation n'a de bon que ce qu'elle vole aux périodes supérieures, comme les caractères suivants qui sont autant de larcins, ou si l'on veut, des emprunts, des engrenages sur le mécanisme des garanties, 6e période.

1. L'unité scientifique, ou accord des sociétés savantes, malgré les guerres et rivalités nationales.
2. La guerre mixte ou relations amicales, hors de combat, entre les troupes belligérantes.
3. Les ouvriers artistes, figurant au théâtre en acteurs et choristes (Usage d'Italie, de Toulouse).
4. Les quarantaines sanitaires.
5. Les lettres de change avec solidarité d'endosseurs.
6. Les assurances, tant individuelles que mutuelles.
7. Les défenseurs d'office.
8. Les caisses d'épargne, de coopération parcellaire.
9. Les retenues de vétérance.
10. Les caisses d'amortissement.
11. Les prud'hommes et arbitres.
12 Les cautionnements en garantie industrielle.
⋈. L'ébauche du système d'unité métiique.

La philosophie revendiquera ces caractères ultra-civilisés, comme perfectionnement de son cru, et tenant au domaine de la civilisation perfectible ; il n'en est rien, ce sont des enjambements, des engrenages en périodes supérieures ; leur invention, comme celle des relais de poste, est due à l'instinct, au besoin, et non à la science qui n'a pas même pu faire adopter le caractère *d'unité métrique*, dont elle a essayé l'introduction et manqué en plein le système naturel.

Elle répondra : si, selon la table qui précède, nous avons adopté, soit par instinct, soit par génie scientifique, douze caractères précieux d'une période supérieure, caractères qui appartiennent au garantisme, nous sommes donc identifiés avec cette période, et il est irrégulier de vouloir la distinguer de la civilisation? Non, vous n'êtes point parvenus à cette période et vous n'y tendez même pas. Vous êtes embourbés dans l'ornière civilisée : on ne sort d'une période qu'autant qu'on en quitte les caractères *pivotaux* ; or, vous ne tentez aucunement de sortir des pivots de civilisation, tels que le morcellement agricole et domestique, et autres pivots généraux dont je n'ai pas donné la table au chap. 42; vous ne songez pas même à abandonner les pivots partiels, ou pivots de phases, exposés au chap. 41 ; car vous vous obstinez à maintenir les caractères de 3e phase, tels que le monopole maritime insulaire que vous avez renforcé par une lutte maladroite, et vous vous cramponnez sur certains caractères de 2e phase, tels que les illusions du gouvernement représentatif qui, dans

divers cas, conduit à la rétrogradation. Vous êtes donc en marche rétrograde plutôt qu'en marche ultrograde. La preuve en est qu'on ne sait pas tirer parti de deux germes déjà anciens (387), monts-de-piété et maîtrises, dont une modification judicieuse élèverait la civilisation de sa 3e à sa 4e phase.

Au résumé : loin d'avancer vers les garanties, vers la période 6e, nous n'avançons pas même dans la carrière civilisée dont nous ne savons pas organiser la 4e phase. Au reste, ce qui prouve l'ignorance générale sur ce sujet, c'est que l'Europe a chanté le progrès rapide de l'Egypte vers la civilisation, quand l'Egypte ne faisait que ce que fait aujourd'hui la Turquie, passer de 3e en 4e phase de barbarie, progrès qui ne tend pas plus à la civilisation, que la civilisation, dans son état actuel, ne tend au garantisme dont elle s'éloigne très-maladroitement par l'esprit mercantile.

Brisons sur ce sujet, puisqu'on ne peut en traiter qu'avec des lecteurs qui connaîtraient en plein les phases et caractères des diverses périodes; achevons de leur faire connaître les caractères de civilisation, avant de leur expliquer comment cette société, vraie torpille en politique, ne fait qu'entraver les progrès du génie social, tout en se flattant, à chaque instant, de lui imprimer un vol rapide vers la perfectibilité.

CHAPITRE XLVI.

Caractères de répercussion subversive.

Je les ai définis au chap. 45 ; il reste à en donner quelques exemples, comme celui du JEU, déjà décrit : c'est un caractère opérant sur des individus ; il faut citer un de ceux qui opèrent sur des masses. Je choisis le *janissariat politique*.

Je comprends sous ce nom toute corporation affiliée qui envahit le pouvoir, maîtrise le gouvernement et s'empare des fonctions principales, ou les fait donner à ses agents dans toute l'étendue d'un empire, comme faisaient les janissaires dans l'empire ottoman, où ils jouaient aux boules avec les têtes des ministres, et obligeaient le sultan à leur présenter, dans un bassin d'argent, ces têtes des grands qu'ils avaient proscrits.

La secte des jacobins a joué un grand rôle en janissariat ; elle a bien des successseurs : sa tactique a passé chez ses adversaires ; le jacobinisme, comme Elie, a légué son manteau; et l'on ne voit sous diverses couleurs que des jacobinières ou janissariats

politiques, des ligues affiliées qui veulent tout maîtriser, tout envahir, comme les jacobins. *Uno avulso, non deficit alter.*

C'est un caractère inhérent à la civilisation ; il était moins sensible en 1788, parce que les janissaires, sous le nom de NOBLESSE, étaient plus nombreux, mais tendant, comme les janissaires ottomans, à tout envahir ; car sous Louis XVI ils avaient fait exclure le tiers-état du service militaire et de la majeure partie des emplois.

Ce fléau de janissariat est l'effet d'une passion répercutée : l'ambition tend à former des séries graduées hiérarchiquement, elles se formeraient dans l'état sociétaire pour s'appliquer à l'industrie productive ; mais comme l'industrie n'est point attrayante chez nous, l'ambition se répercute sur l'autorité qu'elle envahit, et qu'on ne songerait pas à envahir fédéralement dans l'harmonie, où cela ne serait pas possible.

On voit aussi des janissariats subalternes dans l'industrie commerciale, où la classe opulente organise des envahissements fédéraux : elle marche à ce but sous le masque d'esprit d'association. Sitôt qu'elle connaîtrait le moyen d'étendre ses empiètements industriels (moyen dont elle a manqué la découverte), elle envahirait les fonctions administratives à la suite des commerciales. C'est toujours au gouvernement que tendent ces sectes de janissaires politiques : leur malignité va croissant, et c'est un fâcheux avenir pour la civilisation actuelle, qui ne sait qu'engendrer de nouveaux caractères vicieux ou renforcer les anciens.

Le ***jeu***, quant aux passions individuelles,

Et le ***janissariat***, quant aux passions collectives,

fournissent des définitions très-exactes de passions répercutées qui ne produisent que le mal : ce sont deux ***récurrences de genre subversif***. Les philosophes croient que ce sont des vices accidentels ; non, il sont essentiels et inhérents à toute période sociale qui manque d'intrigues utiles ; aussi les sauvages sont-ils très-passionnés pour le jeu, et encore plus pour les ligues fédérales d'envahissement.

Dans tout effet de passion récurrente ou répercutée, il faut toujours observer ***l'image renversée*** des usages de l'harmonie : remarquons-la dans un 3e caractère de répercussion subversive; c'est ***le monopole effleuré*** ou ***tâtonné*** : on en voit poindre des rameaux dans chaque empire civilisé. En France, monopole des tabacs ; en Russie, de l'eau-de-vie ; en Espagne, de la morue ; en Perse, de

l'eau à boire. C'est partout qu'on retrouve la tendance au monopole, coutume vexatoire sans doute : c'est une image renversée de l'harmonie où le gouvernement régit tout le commerce, et où les phalanges ne souffriraient pas qu'aucun individu commerçât pour son compte. Mais le monopole général qu'exerce un gouvernement harmonien, présente aux administrés des garanties plus complètes encore que celle du système monétaire actuel qui est vœu des peuples, quoique monopole ; car personne, excepté les fraudeurs, ne voudrait que la monnaie fût livrée à la libre concurrence, et qu'on eût dans un empire mille monnaies de faux titres, pour l'honneur des libertés du commerce, qui sont autant de chaînes imposées au producteur et au consommateur.

Les monopoles seraient donc tous utiles, s'ils pouvaient être organisés comme celui de la monnaie, en *régie fiscale contre-balancée*. Dès lors la tendance au monopole général est un bien, sauf invention du régime des contre-poids ; la nature doit donner ce penchant à tous les gouvernements, puisqu'il est leur destin : il est la fonction principale qui leur est réservée en harmonie. Ce penchant se manifeste par des lueurs de monopole, comme celui des tabacs ; ces monopoles partiels et dénués de contre-poids sont assurément vexatoires et, par cette raison, *images renversées* du régime d'harmonie, qui emploierait au bien général un procédé employé aujourd'hui à des vexations partielles.

Ainsi que je l'ai fait pour les divers ordres de caractères, j'ajoute ici, sur les *récurrents subversifs*, une liste de douze non définis. Il serait inutile de donner des listes plus étendues, puisque chacun des caractères a besoin d'un paragraphe ou d'un chapitre de définition.

1. Bacchanales joyeuses.
2. Excès périodiques du peuple.
3. Récréations, fêtes et vacances.
4. Mendicité spéculative.
5. Polygamie secrète.
6. Prostitution publique et secrète.
7. Sérails où ils sont tolérés.
8. Exposition des enfants, si on la tolère.
9. Loteries et monopoles de vice.
10. Luttes sans cause, gavots et dévorants.
11. Joug des préjugés secoué par la classe haute.
12. Anoblissement du service domestique royal.

×. Inertie nobiliaire.

On ne comprendra point, sans commentaire, en quel sens chacun de ces caractères tient au genre dit *récurrent subversif;* j'en vais donner, sur trois seulement, une légère idée.

1° *Bacchanales joyeuses*. D'où vient ce penchant du peuple à causer du dégât, se livrer au désordre dans ses divertissements? Les enfants surtout sont sujets à cette manie de ravage, quand ils se mettent en gaîté. L'âge adolescent, dans la classe opulente, se livre aux mêmes folies : on ne verra guères un repas de Provençaux ou de Languedociens se terminer sans qu'on brise les vaisselles (si c'est en local libre, ou chez un traiteur). Cet effet de passion est un essor d'amitié qui conduit à l'opposé du but, car le premier but des passions est le LUXE ; or ce dégât inutile ne produit que l'appauvrissement ; c'est un effort de passion comprimée qui fait éruption violente et va à son but, à l'enthousiasme, par les voies du mal, faute de pouvoir assouvir sa fougue cabalistique sur une industrie attrayante qu'on trouverait à chaque pas dans le mécanisme des Séries passionnées.

2° *Excès périodiques du peuple*, tels que les orgies du dimanche et du carnaval, où il consume le fruit de ses travaux : il est donc bien malheureux les autres jours ! Voit-on la classe opulente se livrer à ces excès ? Non, parce qu'elle a chaque jour l'abondance dont le peuple cherche une ombre dans ses folies ruineuses du dimanche et du lundi.

3° *Récréations, fêtes et vacances*. On est donc bien ennuyé aux jours et heures de travail, si l'on a besoin de ne rien faire pour être heureux ! Les harmoniens ne sauront pas ce que c'est que récréation ; et pourtant ils travailleront beaucoup plus que nous, mais par attraction. Les séances de travail seront pour eux ce qu'est l'affluence de fêtes pour les sybarites parisiens, qui ne sont en peine que du choix des spectacles, des festins, des bals, des maîtresses, etc.

Ce sont là trois effets vicieux où la fougue amicale, manie d'insouciance et de joie collective, marche à son but par des voies improductives ou nuisibles. Il eût fallu classer tous les jeux de passions qui tiennent à cet ordre ; plus le tableau en serait nombreux, plus on sentirait la nécessité d'inventer un ordre de choses propre à ramener la passion dans les voies d'utilité, lui donner un plein développement, un essor fougueux dans l'exercice de l'industrie productive. Cet effet n'a lieu que dans les Séries passionnées.

D'après l'examen de cet ordre de caractères nommés récurrents ou répercutés, on peut apprécier l'impéritie des moralistes qui veulent réprimer les passions. Qu'en arrive-t-il? Entravées sur un point, elles font éruption sur un autre ; elles vont à leur but par les voies désastreuses, au lieu d'y aller par les voies bienfaisantes. C'est pour le corps social double dommage, perte du produit qu'aurait donné la passion appliquée à l'industrie, et perte des frais de répression et de châtiment qu'il faut opposer à la passion égarée dans les voies du mal. Si la belle France ne commettait pas chaque année 120,000 crimes à procès, elle aurait le double bénéfice d'employer utilement les tribunaux, les gendarmes qui poursuivent les criminels, et d'utiliser de même des hommes que la compression a poussés au crime.

Les moralistes répondent : il faut aimer la vertu et l'industrie. On peut leur dire : sachez les rendre aimables, elles ne peuvent plaire à l'homme que par entremise des séries passionnées ; sachez donc organiser cet ordre, maintenant qu'on vous évite la peine de l'inventer. Mais tant que durera le régime d'industrie morcelée et répugnante, c'est en vain qu'on opposera aux passions les oracles de Diogène et Mirabeau ; elles marchent à leur but *per fas et nefas*. Dieu a placé dans nos âmes 12 aiguillons de mouvement qui nous pousseront au but, en dépit des leçons de Mirabeau et Diogène. Il serait bientôt temps que la philosophie s'occupât à étudier les ressorts du mouvement, leurs propriétés, leur tendance leur vœu, au lieu de perdre sottement des siècles à la tentative chimérique de réprimer les passions.

Mais pour découvrir l'art de les développer en harmonie, il eût fallu se résoudre à des travaux d'analyse et de synthèse que la philososophie recommande et ne veut pas pratiquer. Elle badine les prédicateurs en leur appliquant cette devise : *Faites ce que je vous dis, et non pas ce que je fais* ; devise bien plus applicable aux philosophes, car on n'a jamais pu obtenir d'eux aucune observance de leurs principes, ni en théorie où ils s'opiniâtrent à repousser toute analyse et synthèse des passions et de leurs caractères, ni en pratique où ils nous prêchent l'amour de la modération et de la médiocrité. Eh ! s'ils avaient quelque penchant pour la modération et la médiocrité, ils n'auraient pas amoncelé cette immense quantité de systèmes, cet océan de controverse qui est si fort au-dessus du médiocre par l'infinité des volumes, et si fort au-dessous du médiocre par l'infinité des contradictions.

CHAPITRE XLVII.

Caractères de rétrogradation greffée.

Un parti, effrayé des abus de la fausse liberté, croit prudent de revenir aux us et coutumes du 10e siècle, à la féodalité nobiliaire, aux superstitions obscurantes, etc.; mais retrouvera-t-il un peuple et une bourgeoisie tels qu'au 10e siècle ? Non assurément; et ce ne sera, ni en une génération, ni en deux, qu'il changera les mœurs actuelles. Il veut donc greffer les usages du 10e siècle sur ceux du 19e, greffer la 1e phase de civilisation sur la 3e qui conservera bien ses mœurs et propriétés, car certains ressorts tout-puissants tels que le commerce et la finance, ne céderont pas et entraîneront tel parti qui croira les maîtriser.

D'autre part, les champions de vol sublime, les libéraux, sont encore une classe de rétrogradateurs, fouillant dans les oripeaux d'Athènes et de Rome pour remettre en scène de vieilles charlataneries, de faux droits de l'homme (Avant-Propos), et greffer sur le 19e siècle des illusions qui ramènent la civilisation de 3e en 2e phase, en mixte des deux phases.

Ainsi chacun des deux partis rétrograde à sa manière, l'un pour le bien des ténèbres, l'autre pour le bien des lumières. Quel sera le plus sage des deux ? Celui qui s'emparera du rôle que ses rivaux ne savent pas prendre, *avancer et non pas rétrograder.* Or, pour avancer, il faut au moins s'élever en 4e phase de civilisation (chap. 49). Si la caste nobiliaire adoptait ce parti très-avantageux pour elle, dans quel discrédit tomberaient les libéraux, quand ils seraient convaincus de cette marche rétrograde qu'ils dénoncent.

On convertirait à la fois les deux partis, on les réconcilierait en organisant cette 4e phase de civilisation qui, sans être heureuse, présente déjà des côtés avantageux, comme d'extirper et prévenir la mendicité, assurer constamment du travail au peuple, fournir un fonds suffisant pour la prompte extinction des dettes publiques, restaurer les forêts et les routes, etc.

Ces perspectives doivent être flatteuses pour des hommes qui ne veulent pas entendre à l'idée de sortir de la civilisation. Cependant elles ne sont encore qu'un abîme social, en comparaison des biens qu'on obtiendrait en s'élevant un peu plus haut, à l'em-

bigu de garantisme. Cette 4e phase civilisée confondrait les 2 partis, dont l'un ne pourrait plus titrer de sagesse la sotte politique de rétrogradation, quand on verrait le bien naître d'un progrès réel ; l'autre ne pourrait plus vanter son vol sublime, quand il serait évident que ses méthodes ramèneraient la civilisation au mixte de 3e et 2e phase, au lieu de la pousser en 4e phase d'où elle s'élèverait assez facilement au garantisme.

Quant à la 3e phase, où nous sommes, elle est une impasse ou cul-de-sac social, d'où l'esprit humain ne sait plus sortir ; il s'y escrime en systèmes qui n'aboutissent qu'à empirer tous les fléaux : c'est l'emblème de Sisyphe gravissant avec son rocher, et retombant sans jamais atteindre le but. Nous sommes au contraire, sur divers points, dans une rétrogradation évidente causée par la chimère de gouvernement représentatif qui introduit une foule de caractères vicieux ; par exemple :

1. Faire payer à une nation le prix de la corruption de ses représentants. Abus inévitable dans un grand empire où le gouvernement dispose d'un budget énorme qu'il n'avait pas dans la petite république d'Athènes. Ce régime engendre tant d'abus qu'on a vu des chefs mêmes du libéralisme déclarer que le gouvernement représentatif n'est pas convenable pour les Français. (Benj. Constant).

En le réprouvant, je suis loin de me déclarer partisan de l'absolutisme ; il ne peut convenir qu'à ceux qui l'exercent ; je veux seulement dire que les bienfaits qu'on espère follement du système représentatif ne peuvent naître que du progrès réel ou passage en 4e phase de civilisation, en ambigu de garantisme, et aux phases de garantisme. Ce progrès réel aurait la belle propriété de satisfaire toutes les classes qui, aujourd'hui, alarmées du faux progrès, effrayées du système d'où on a vu éclore les Marat et les Babœuf, s'engageront dans les mesures les plus folles, plutôt que de se concilier avec le libéralisme. De là naissent divers caractères des plus désastreux à accoler au précédent.

2. L'effarouchement des cours, devenues déraisonnables par la frayeur que leur inspire le faux libéralisme.

3. Le pis-aller de ces mêmes cours qui cherchent un appui chez les ennemis de leur indépendance.

4. Le supplice des dupes, des Espagnols, Portugais, Napolitains et Piémontais, envoyés à l'échafaud.

5. La discorde entre les diverses classes de citoyens, par suite des brigues électorales.

6. L'accroissement de dépenses fiscales causées par cette lutte des gouvernements contre les peuples.

On compterait quantité de ces caractères malfaisants, d'origine toute récente, bien soutenus depuis plusieurs années, et produits par le faux libéralisme. Je le nomme faux, parce qu'il est une rétrogradation politique tendant à l'oligarchie, sous un masque de popularité, et produisant toujours des effets contraires aux promesses. Par exemple, en 1728, la France, à force de bel esprit parlementaire, a obtenu une économie de 300,000 f., faisant un centime par contribuable; dans la même année elle dépense trois cents millions d'extraordinaire, savoir :

80 millions d'emprunt fiscal,
84 millions de créance abandonnée à l'Espagne,
136 millions environ prêtés sur ses bons illusoires.

Plus, des bagatelles comme le million envoyé chaque mois à la cour d'Espagne pour son entretien: c'est environ 300 millions de perte, sans autre compensation que le tiers d'un million obtenu à force de verbiages oratoires et par des voies mesquines, comme de *liarder*, rogner quelques écus sur les fonctionnaires, tandis qu'il y aurait cinquante millions à recouvrer sur les seuls cautionnements des courtiers. La classe nommée courtiers de fonds publics ou agents de change, redoit à elle seule 24 millions pour différence du prix fiscal de ses cautionnements avec le prix réel de vente des charges. Le libéralisme n'aperçoit rien de cela dans ses éternels débats sur les affaires fiscales; on lui citerait quantité d'autres lésions du fisc s'élevant jusqu'a cent et deux cents millions qu'il pourrait percevoir *annuellement* sans nouvel impôt. Si ce parti est si aveugle sur la finance, objet dont il s'occupe constamment, il l'est bien plus sur les autres vices politiques auxquels il ne donne aucune attention; et comme il ajoute à ces torts celui de conduire le char social en sens rétrograde, greffer la 3e phase sur des caractères de 2e, c'est une chimère dont on n'a aucun bien à espérer. (1)

---

(1) Les libéraux croient se justifier en disant : « Ne voyez-vous pas » que sans le système réprésentatif et les efforts de l'opposition, l'on tom» berait sous le plus pesant despotisme? » Je le sais; mais il n'est pas moins certain que leur tactique de heurter de front les rétrogradateurs, ne sert qu'à les exaspérer, les pousser de plus en plus à l'obscurantisme. Dès lors le parti même qui veut la liberté, travaille indirectement contre elle : c'est opérer comme l'ours qui, d'un coup de pavé, casse la tête à son ami pour le dégager d'une mouche. Il est certain que ce régime, dit libéral, n'opère aucun bien positif, et que l'esprit libéral est stérile sur

On serait depuis long-temps revenu de cette illusion, si on eût procédé à l'analyse des caractères de civilisation et donné un article spécial à ceux de rétrogradation greffée. Je ne les mentionne ici qu'au nombre de 6, pour ne pas approfondir ce sujet délicat, sur lequel il convient de glisser. Observons seulement que, sur ce point, les deux partis peuvent aller de pair en sagacité politique, tous deux logés au 4e signe du zodiaque, à l'enseigne de l'écrevisse : l'un des deux devrait se piquer d'honneur, se décider à aller en avant, pour couvrir l'autre de confusion.

---

tous les grands problèmes d'amélioration sociale, comme l'affranchissement des nègres et l'abolitition *consentie* de la traite : il n'enfante que des discours, et jamais une idée neuve.

Ne dissertez pas tant sur le progrès social, mais sachez l'effectuer ; sachez inventer des moyens faciles. Le bel esprit court les rues, il surabonde ; c'est de génie inventif qu'on a besoin et non de faconde oratoire. Si vous aviez quelques vues franchement libérales, vous auriez pris des mesures pour exciter aux inventions vraiment libérales, et leur assurer accès à leur apparition ; mais comme l'a dit l'un de vous (M. de Pradt) : *La Charte fait perdre la tête à ses amants* : ils croient avoir tout fait, quand ils ont péroré sur la Charte, vraie pomme de discorde, édifice chancelant qui ne pourra jamais se soutenir. Inventez un ordre de choses qui plaise à toutes les castes, et qui les rallie toutes aux voies de progrès réel; quant aux chartes, la fortune leur a décidément tourné le dos : elles conduisent à l'échafaud tous les partis qui en veulent établir. (Voyez l'Espagne, le Portugal, le Piémont et Naples.) C'est partout qu'on voit échouer le parti libéral, même dans la politique de détail. S'il obtient, après de longues clameurs, un changement de ministère, c'est pour être mystifié sous d'autres formes. Il semble que la fortune, lasse de l'impéritie des libéraux, lasse de leur stérilité de génie, se plaise à les molester pour les amener à résipiscence. Les peuples qui prennent parti pour le libéralisme, n'aboutissent qu'à se faire décimer ; les ministres, Canning et autres, sont frappés de mort s'ils embrassent cette cause. Les souverains mêmes sont malheureux quand ils suivent cette bannière. La Russie qui, après six ans d'hésitation, se décidait bien tard à soutenir les chrétiens d'Orient, est venue échouer pitoyablement et empirer le sort des Grecs, dont la France aussi veut abandonner la cause. Partout la fortune se déclare contre le libéralisme ; avis à lui de quitter sa position, qui n'est plus tenable, et de recourir aux inventions de progrès réel qui lui sont apportées.

CHAPITRE XLVIII.

Caractères de dégénération de la 3e phase.

Les immobilistes sont une secte aussi ridicule que les rétrogradateurs. Le mouvement social répugne à l'état stationnaire : il tend au progrès; il a, comme l'eau et l'air, besoin de circuler; il se corrompt par la stagnation; aussi ne connaît-on rien de plus vicieux que les Chinois, nation la plus immobiliste du globe. Chez eux l'intérêt légal est 35 0/0 ; l'usure et la fourberie mercantile y sont honorées, ils jouent aux dés, leurs enfants traînent leurs dieux dans la boue : ce sont des héros de morale, selon Raynal.

Notre destin est d'avancer ; chaque période sociale doit s'avancer vers la supérieure : le vœu de la nature est que la barbarie tende à la civilisation et y arrive par degrés; que la civilisation tende au garantisme, que le garantisme tende à l'association simple, et ainsi des autres périodes. Il en est de même des phases : il faut que la 1e tende à la 2e, celle-ci à la 3e, celle-ci à la 4e, celle-ci à l'ambigu, et consécutivement. Si une société languit trop long-temps dans une période ou dans une phase, la corruption s'y engendre, comme dans une eau qui croupit. (Cette règle est sujette à certaines exceptions pour les périodes inférieures à la civilisation).

Nous ne sommes que depuis un siècle en 3e phase de civilisation, mais dans ce court espace de temps, la phase a marché très rapidement, à raison du progrès colossal de l'industrie ; de sorte qu'aujourd'hui la 3e phase excède sa limite naturelle. Nous avons trop de matériaux pour un échelon si peu avancé ; et ces matériaux n'ayant pas leur emploi naturel, il y a surcharge et malaise dans le mécanisme social. De là résulte une fermentation qui le corrompt; elle y développe un grand nombre de caractères malfaisants, symptômes de lassitude, effets de la disproportion qui règne entre nos moyens industriels et l'échelon subalterne auquel ils sont appliqués. Nous avons trop d'industrie pour une civilisation si peu avancée, retenue en 3e phase ; elle est pressée du besoin de s'élever au moins en 4e ; de là naissent les caractères d'exubérance et de détérioration dont je vais énumérer les plus saillants. En réplique aux jactances de perfectionnement, je vais signaler des effets de dégénération évidente, et pourtant très-récents.

1. *Centralisation politique.* Les capitales transformées en gouffres qui absorbent toutes les ressources, attirent tous les riches à l'agiotage, et font dédaigner de plus en plus l'agriculture.

2. *Progrès de la fiscalité*, des systèmes d'extorsion, banqueroute indirecte, anticipations, art de dévorer l'avenir. Necker, en 1788, ne savait où prendre 50 millions de déficit annuel; aujourd'hui on sait ajouter non pas 50, mais 500 millions au budget de 1788.

3. *Consolidation du monopole maritime.* Il était rivalisé et contenu en 1788, il est maintenant dominateur exclusif, sans qu'il reste aux Européens aucune chance de rétablissement des marines rivales.

4. *Atteintes à la propriété.* Elles dégénèrent en habitude, par les prétextes de révolution qui deviennent règle pour les partis suivants : La France a confisqué, l'Espagne et le Portugal imitent; et cette méthode prévaudra, parce qu'il n'y a aujourd'hui de progrès assuré qu'au désordre. Celui-ci est un caractère d'engrenage en barbarie.

5. *Chute des corps intermédiaires*, états provinciaux, parlements et corporations qui opposaient des barrières au pouvoir. C'est grâce à leur chute qu'on a su trouver un renfort annuel de 500 millions, là où Necker n'en pouvait pas puiser 50.

6. *Spoliation des communes*, vilainement compensée par les octrois qui fatiguent l'industrie, désaffectionnent le peuple des villes, et provoquent toutes les fraudes mercantiles, tout le commerce d'empoisonnement légal.

7. *Dépravation judiciaire*, déni indirect de justice au pauvre, accroissement des procès par la subdivision des propriétés et la complication des lois de plus en plus impuissantes. Elles sont muettes devant un fournisseur pillant de son aveu 76 millions; elles sont inflexibles pour le pauvre Elissando qui a volé un chou : il est condamné à mort.

8. *Instabilité des institutions* frappées par cette raison d'impuissance, même dans le cas de sagesse, et contrariées par le manque absolu de méthodes justes en toutes branches d'administration : L'on ne sait pas même faire une division territoriale régulière, basée sur les convenances générales, on n'a aucune règle sur cette opération.

9. *Imminence de schisme.* Les gallicans étayés des opinions de Saint Louis et de Bossuet, ne tarderaient guères à en venir au schisme contre des prétentions outrées, de là les guerres civiles.

Guerre intestine, discordes fomentées par l'ignorance de la Politique sociale qui ne sait inventer aucune voie de conciliation, par progrès réel en échelle (415).

11. *Hérédité du mal*, coutume d'adopter les vices introduits par le parti vaincu, tels que les loteries, les jeux publics et autres moyens odieux de la fiscalité.

12. *Dévergondage de la politique*, bassesse des puissances chrétien-

nes avec les musulmans et les pirates, concert passif pour le paiement de tribut aux pirates et le soutien de la traite des nègres.

13. *Progrès de l'esprit mercantile* : Agiotage érigé en puissance qui se rit des lois, envahit tout le fruit de l'industrie, entre en partage d'autorité avec les gouvernements, et répand partout la frénésie du jeu.

14. *Faveur au commerce en raison de sa péjoration.* Marseille construit des vaisseaux pour capturer les chrétiens et en peupler les bagnes d'Afrique; Nantes a des fabriques d'instruments de supplice pour la torture des nègres dont il fait la traite en dépit des lois; d'autres villes naturalisent la coutume anglaise des bagnes, où le peuple travaille seize heures, au rabais d'une minute de chômage : plus le commerce grandit en malfaisance, plus il est favorisé.

15. *Scandales industriels* : Progrès de la falsification tolérée, fréquence des crises d'abondance dépressive (396), abandon des récoltes sur pied pour le bénéfice de vente des futailles, entraves à la charité par l'exigence des percepteurs de droits réunis qui grèvent les donateurs.

16. *Traite des blancs favorisée :* On en laisse contracter l'habitude, même aux puissances qui ne l'avaient pas, comme le pacha d'Egypte, et on n'y oppose que des fadaises diplomatiques.

17. *Mœurs du siècle de Tibère :* Espionnages gradués jusqu'au soldat, délations secrètes, progrès visibles de l'hypocrisie, de la bassesse, et des vices inhérents à l'esprit de parti.

18. *Jacobinisme communiqué :* Les partis qui l'ont combattu en ont adopté toute la tactique, l'art de fabriquer des conspirations, de raffiner en calomnie est devenu général, et a enlevé au caractère des modernes le peu de noblesse qui lui restait.

20. *Noblesse vandale :* Elle inclinait en 1788 aux idées d'amélioration judicieuse; aujourd'hui elle retombe dans la barbarie, ne songeant qu'à détruire l'industrie qui lui porte ombrage dans les élections.

20. *Naumachies littéraires :* Les savants et lettrés arborent cette bannière de vandalisme, se déchirant entre eux pour l'amusement du public à qui ils ont inoculé le goût de la détraction calomnieuse, et ne s'unissant que pour étouffer les lumières, les découvertes utiles. Nos libertés électorales ont produit un trio de vertus neuves, une noblesse vandale, une bourgeoisie calomnieuse, et des savants pétris de zoïlisme.

21. *Tactique destructive*, ou accélératrice, qui double les ravages de guerre, fait renaître les coutumes barbares : Vendées, Guérillas, landsturmes, armements des femmes et des enfants.

22. *Tendance au Tartarisme*, par les conscriptions et mobilisations déjà établies en Prusse, tentées plus grandement en Russie sous Aracktchejew; méthode qui une fois introduite en quelques empires

obligera tous les autres à adopter par mesure de sûreté cette organisation tartare.

23. *Initiation des barbares à la tactique.* C'est un moyen sûr de renforcer la piraterie des barbaresques et d'établir bientôt celle des Turcs, qui feront payer aux Dardanelles un tribut à toutes les puissances faibles.

24. Quadruple *peste* : nous ne connaissons que l'ancienne d'Orient, il faut y joindre la fièvre jaune pire encore, le typhus qui fait de grands ravages, et le *choléra morbus* déjà parvenu du Bengale à Alep. C'est un nouveau quadrille de perfectibilités croissantes.

A ces vices récents, tous vices de circonstance, ajoutons le plus honteux, l'admission des Juifs au droit de cité.

Il ne suffisait donc pas des *civilisés* pour assurer le règne de la fourberie; il faut appeler au secours les nations d'usuriers, les *patriarcaux improductifs*. La nation juive n'est pas civilisée, elle est patriarchale, n'ayant point de souverain, n'en reconnaissant aucun en secret, et croyant toute fourberie louable, quand il s'agit de tromper ceux qui ne pratiquent pas sa religion. Elle n'affiche pas ses principes, mais on les connaît assez.

Un tort plus grave chez cette nation, est de s'adonner exclusivement au trafic, à l'usure, et aux dépravations mercantiles, selon le tableau de Londres (30), tableau qui ne nous apprend que ce que chacun sait.

Tout gouvernement qui tient aux bonnes mœurs devrait y astreindre les Juifs, les obliger au travail productif, ne les admettre qu'en proportion d'un centième pour le vice: *une famille marchande pour cent familles agricoles et manufacturières* ; mais notre siècle philosophe admet inconsidérément des légions de Juifs, tous parasites, marchands, usuriers, etc.

Lorsqu'on aura reconnu (et cela ne tarderait guères) que la saine politique doit s'attacher à réduire le nombre des marchands, pour les amener à la concurrence véridique et solidaire, on aura peine à concevoir l'impéritie de cette philosophie qui appelle à son secours une race toute improductive, mercantile et patriarcale, pour raffiner les fraudes commerciales déjà intolérables.

Récapitulons sur ces symptômes et caractères de dégénération causée par le retard de progrès en échelle, et par l'inconvenance d'une industrie si vaste, avec un système social si retardé, si traînant. Nous pouvons rattacher les désordres à 4 causes radicales qui sont:

DÉPRAVATION MORALE DES SCIENCES; refus obstiné d'explo-

rer les branches d'étude négligées (37), jonglerie de persuader que tout est découvert, que tout est perfectibilisé, qu'il faut bafouer les inventeurs.

DÉPRAVATION MATÉRIELLE DES SCIENCES, par l'emploi vicieux de la chimie qui ne travaille qu'à vexer le pauvre, en fournissant au commerce des moyens de dénaturer et falsifier toutes les denrées communes dont se nourrit le peuple, et à limiter aux seuls riches la faculté de trouver des comestibles et liquides naturels.

RÉTROGRADATION INTELLECTUELLE, par abus d'esprit; *cataracte politique*, dominance des faux principes qui, sous un masque de philantropie, repoussent toute garantie pour le pauvre, et nient les droits naturels de l'homme, droits qu'un code équitable doit compenser :

1, Chasse; 2, Pêche; 3, Cueillette; 4, Pâture;
5, Vol extérieur; 6, Insouciance; 7, Ligue intérieure;
⋈, Liberté satisfaisante; K, minimum proportionnel; et qui nous détournent de toute étude sur les vues de Dieu et la théorie des destinées.

RÉTROGRADATION POLITIQUE, esprit d'immobilisme qui a gagné les cours et les grands; ils suspectent l'idée de progrès social, au lieu de suspecter la méthode rétrograde, l'esprit philosophique. De là naît double égarement, celui des gouvernements qui se défient des nouveautés utiles qu'ils confondent avec la philosophie, et celui du vulgaire obstiné à espérer le bien des philosophes, gens opposés à toute étude des sciences neuves qui peuvent conduire au progrès réel (37).

Remarquons que les 24 caractères de dégénération précités, et dont on pourrait doubler le nombre, sont *accidentels* et non pas *essentiels* à la période civilisée. Elle aurait échappé à cette irruption de vices, pour peu qu'elle eût accéléré sa marche, qu'elle eût su s'élever à temps de la 3ᵉ phase à la 4ᵉ, se rehausser en échelle sociale autant qu'elle s'exhaussait en industrie; elle en a trop pour la 3ᵉ phase, elle en aurait trop peu pour la 4ᵉ. Cette pléthore n'est donc pas vice essentiel, mais accidentel, vice enrichi de variantes en pléthores d'exentricité et concentricité : ainsi, Mulhouse accumule *excentriquement*, au point le plus éloigné des 4 mers, telles fabriques dont les matières partent de ces mers pour revenir sur leurs côtes; et le Hâvre, par *concentration* des manufactures au nord, accumule un entrepôt colossal qui appauvrit les régions de Loire, Garonne et Rhône.

Si l'on manque à établir une proportion entre l'échelon social et le degré d'industrie; si le mécanisme social reste en panne, en 3ᵉ phase de civilisation, tandis que le mécanisme industriel fait

des pas gigantesques, c'est fausser tout le jeu du mouvement; et il en doit résulter des monstruosités, comme notre état actuel, présentant une industrie colossale qui se trouve appliquée à un échelon subalterne et incapable d'en porter le faix. A l'aspect de cette disparate, dont nos économistes devraient rougir, à l'aspect des légions de pauvres qui sont le fruit du SARCOCÈLE INDUSTRIEL, nos philosophes s'écrient : quelle marche rapide vers la perfectibilité croissante ! On peut les rappeler à leur principe sur la nécessité des proportions et des liens : *tantùm series juncturaque pollet.* Si vous voulez avancer immodérément en industrie, sachez avancer en même rapport dans l'échelle sociale, et vous élever au moins à la 4e phase de civilisation qui pourra comporter et régulariser ce colosse industriel, devenu un sarcocèle politique, tant que nous croupissons dans la 3e phase de civilisation. (*Voyez* sur la 4e le chap. XLIX.)

RÉSUMÉ SUR LA SIXIÈME SECTION.

NÉCESSITÉ D'UNE OPPOSITION SCIENTIFIQUE.

Là se termine l'analyse des branches connues de la civilisation : il reste encore à parler de la 4e phase non avenue ; mais comme elle est à créer, c'est un sujet qui tient à la *Synthèse* du mécanisme civilisé, et non à *l'analyse* de ses phases connues, déjà écloses, dont j'ai décrit ici les caractères. Je crois à propos d'en récapituler les 8 ordres, et d'indiquer deux lacunes que j'ai dû laisser dans ce tableau, pour abréger.

DISTRIBUTION DES CARACTÈRES CIVILISÉS...

de BASE	les SUCCESSIFS, régissant une phase,	XLI.
	les PERMANENTS, régnant dans les 4 phases,	XLII.
de LIEN	les COMMERCIAUX *en genres*,	XLIII.
	les COMMERCIAUX *en espèces*,	XLIV.
de FANAL	les RÉCURRENTS, *harmoniques*,	XLV.
	les RÉCURRENTS, *subversifs*,	XLVI.
d'ÉCART	les RÉTROGRADES, *greffés*,	XLVII.
	les DÉGÉNÉRANTS, *accidentels*,	XLVIII.

Il faudrait à ces huit sortes, en ajouter deux qui en forment le complément, savoir :

⋉, Les PIVOTAUX, division à extraire des permanents ; tels sont les trois suivants :

Effet composé, jamais simple, en bonheur ni en malheur. (III, 183, 535 et 543 ; et, ici IV, 348.)

Alliage de politique astucieuse et violente.

Contrariété des intérêts collectifs et individuels.

K, Les AMBIGUS, empruntés franchement ou fortuitement sur des périodes inférieures, tels sont :

Le code militaire,	emprunt sur la *barbarie*,		période 4.
Le droit d'aînesse,	»	sur le *patriarchat*,	période 3.
L'abandon du faible,	»	sur la *sauvagerie*,	période 2.
Et quelques emprunts faits	»	sur la *primitive*,	période 1.

qui n'existe plus ; on en voit des caractères greffés sur les périodes civilisée et barbare : telles sont les coutumes phanérogames de NÉPAUL, JAVA, LANCEROTE, HAMIL, LAPONIE et autres lieux présentant des lueurs de la phanérogamie qu'on trouve bien établie à OTAHITI.

Tous les caractères civilisés qu'on pourra indiquer se rattacheront à l'un de ces dix ordres : l'analyse du plus copieux, celui des *permanents*, n'a été qu'effleurée ; j'y ai confondu les PIVOTAUX qu'il eût fallu en distraire. Je n'ai voulu, dans cette section, que faire entrevoir le travail très-étendu qu'exigerait une analyse intégrale de la civilisation, et signaler l'étourderie de tant de philosophes qui, se battant les flancs pour découvrir un sujet neuf, n'ont pas entrevu celui-là, le plus facile de ceux indiqués page 34, et le plus homogène avec leurs connaissances ; car il n'exigerait qu'un aveu de la vérité, un aveu des vices dominants pris pour voies de perfectionnement.

D'où vient cette stérilité des esprits modernes ? De ce que le monde savant manque d'un ressort nécessaire, UNE OPPOSITION, un corps exerçant l'opposition en affaires scientifiques et intervenant pour signaler les torts de la science, les lacunes qu'elle laisse, de propos délibéré, dans les divers genres d'études. Les philosophes nous disent que l'opposition est le palladium des libertés ; pourquoi l'excluent-ils du monde savant qui manque de ce ressort, et qui y a si peu songé, que nul savant ne saurait dire comment doit être organisé un corps d'opposition scientifique, régulièrement contrebalancé ?

Les gouvernements qui ont à redouter les abus de la presse, auraient dû aviser à cette création d'un corps d'opposition scien-

tifique; employer contre leur ennemi naturel, contre la philosophie, les armes qu'elle emploie contre eux, *l'opposition* et les lumières.

Si les corps savants inclinaient à l'équité, aux garanties de liberté, ils reconnaîtraient que la détraction est pire de nos jours qu'au siècle de Colomb, et qu'on ne veut prêter l'oreille à aucune nouveauté utile. Ce n'est point le gouvernement, ce sont les faux savants qui exercent cet obscurantisme ; il faudrait donc pour contrebalancer leur influence, un corps d'opposition qui, rappelant au siècle les études à faire, assurerait protection et accès à quiconque apporterait des découvertes demandées.

Mais le monde savant ne désire que la confusion en études ; il ne veut pas même qu'on s'oriente, que l'esprit humain reconnaisse le terrain qu'il parcourt, et fasse une analyse de la civilisation. C'est par là qu'aurait débuté un corps d'opposition ; il aurait provoqué cette analyse et celle des périodes parcourues avant l'état civilisé, afin de reconnaître par un parallèle si on avait avancé dans la carrière du mal ou dans celle du bien ; on aurait constaté par ce travail que la civilisation perfectionne l'industrie seulement, mais qu'elle déprave les mœurs en raison du progrès de l'industrie. On doit donc, pour arriver au bien, découvrir un autre mécanisme social qui opère sur les mœurs et fasse naître la justice, la vérité, du progrès de l'industrie.

Au lieu de tendre franchement à ce but, la science persiste à donner le change, et prétend que « le sens naturel du mot CIVI-
» LISATION est l'idée de *progrès* de *développement* ; il suppose
» un peuple *qui marche* : c'est le perfectionnement de la vie
» civile et des relations sociales; c'est la répartition *la plus équi-
» table* de la force et du bonheur entre tous les membres. »

En réponse au professeur qui s'exprime ainsi dans une chaire de Paris où le sophisme est sûr de tout accueil, on peut l'inviter à aller voir, à la manufacture de glaces et autres ateliers, de quelle répartition équitable, de quel bonheur jouissent les ouvriers qui servent les fantaisies des oisifs dont se compose l'auditoire du professeur. S'il est vrai selon lui que l'ordre civilisé embrasse toute perfection, tout progrès, tout développement, les barbares sont donc des civilisés, car ils ont beaucoup perfectionné l'industrie dans la Chine, le Japon, l'Indostan et la Perse ; mais si on analyse les caractères de barbarie et ceux de civilisation,

l'on reconnaîtra une prodigieuse différence entre les 2 périodes sociales (ch. LII).

Ce n'est pas seulement à l'industrie que la perfection doit s'appliquer, elle doit embrasser aussi les mœurs et le mécanisme social, deux relations que l'ordre civilisé ne sait que dépraver. Son emploi bien restreint est seulement de *poursuivre* dans les 3 carrières, sciences, arts, industries, les études que les barbares ont commencées et poussées très-loin. Cette tâche une fois remplie, la civilisation n'a autre chose à faire qu'à disparaître et faire place à d'autres sociétés qui perfectionneront le tout, les mœurs et la mécanique sociale, tout en raffinant l'industrie et les sciences que l'état civilisé ne peut pas élever à moitié du développement dont elles sont snsceptibles. On a pu en juger par les tableaux du travail des séries passionnées.

Du reste si le mot civilisation suppose un peuple *qui marche*, d'où vient que notre siècle s'arrête si gauchement dans la carrière même de la civilisation, sans pouvoir arriver à la 4e phase? Cependant ce siècle se trémousse; il fabrique à foison des constitutions et des systèmes; c'est l'écureuil qui galope dans sa roue sans bouger de place. Pauvre siècle! il vante l'esprit d'association; que ne cherche-t-il à associer son bel esprit, sa faconde inutile, avec le bon esprit de quelque génie inventif qui lui enseignerait l'issue du labyrinthe civilisé, et le chemin de sciences neuves où il trouverait la fortune et la gloire!

ARGUMENT DE LA SECTION VII.

SYNTHÈSE GÉNÉRALE DU MOUVEMENT.

ARGUMENT DE LA TREIZIÈME NOTICE.

PREMIER AGE DU MONDE SOCIAL.

CHAPITRE XLIX.

Construction de la 4e phase civilisée et de son ambigu en garantisme.

C'est ici la section des délassements scientifiques : on y traitera, entr'autres sujets amusants, celui de la chute prochaine du colosse nommé COMMERCE. Quiconque n'est pas banquier ou marchand, se réjouit à cette idée : comment s'y prendrait-on pour écraser cet hydre qui épouvante les rois et les oblige à fléchir ? Il est plaisant de penser qu'une petite opération qui ne coûtera qu'un décret, peut mettre les gouvernements en possession du commerce, de la banque et de bénéfices plus énormes que n'en savent faire ces deux vampires qui se consument en frais parasites. Cette réforme aurait lieu, lors même qu'on tarderait à organiser l'harmonie.

L'occupation pourrait s'effectuer de deux manières, l'une par méthode brusque et coërcitive, d'où naîtrait la 4e phase de civilisation ; l'autre par méthode concurrente et séduisante, d'où naîtraient l'ambigu et la première phase de garantisme.

On va dire qu'il n'y a pas à hésiter sur l'alternative, et que la 2e méthode est bien préférable : cela n'importe. On préférera ce qu'on voudra ; mais je suis obligé de décrire toutes les chances d'option, vicieuses ou non, et de commencer par le moindre progrès, celui de mode violenté, qui ne conduirait qu'en 4e phase de

civilisation ; ensuite j'indiquerai le mode concurrent, qui est ingénieux, facile et lucratif, et qui conduirait bien plus haut que la civilisation. Toutefois je dois faire connaître l'échelle des progrès possibles, des périodes et phases intermédiaires entre la civilisation et l'harmonie ; c'est le sujet de cette XIII notice.

Venez, subtils athlètes des bourses de Paris, Londres et Amsterdam ; ce ne sont pas des éloges, mais des huées que vous allez recueillir ! Venez, Lilliputiens en pillage, financiers, gens d'affaires et grapilleurs de minuties, qui vous arrêtez à des millions, là où il y a des milliards à griveler. Votre talent se borne à dévorer le présent et l'avenir DU REVENU ; si vous étiez moins pygmées en brigandage, vous auriez su attaquer LE FONDS et non le revenu. Voilà, petites gens, ce que vous n'avez pas su faire : vous êtes dignes de votre siècle ; vous êtes médiocres dans le crime, comme il l'est en génie politique ; vous n'avez su qu'escarmoucher en rapine fiscale, sans oser concevoir le plan de bataille décisive, *d'enlèvement du fond.*

Les empires modernes succombent sous le poids des dettes publiques toujours croissantes : ils marchent tous à la banqueroute dont l'Espagne donne le signal ; il ne sera que trop fidèlement compris. Il faut donc, lors même qu'on ignorerait le moyen de s'élever à l'harmonie sociétaire, découvrir des ressources nouvelles pour subvenir aux dépenses croissantes de la civilisation. Quelques sophistes disent : il faut monétiser le territoire ; mais il faut que le gouvernement le possède, au moins en partie, avant de le monétiser. On va voir que lorsqu'il en possédera seulement un tiers, il n'aura pas besoin de monétiser les deux autres.

Au fait : Je suppose un roi qui serait ennuyé de la stérilité des philosophes, et qui se dirait : voyons si avec le secours du sens commun je saurai atteindre aux divers biens d'où nous éloignent les controverses philosophiques, prévenir l'indigence, éteindre les dettes publiques, réprimer la banqueroute et l'agiotage, établir la vérité dans le commerce à la place du mensonge !

Supposons que ce roi, sans être doué de génie inventif, eût seulement une volonté forte comme le tigre Mahmoud, et qu'il se résolût à tenter des essais ; d'abord celui des méthodes coërcitives à défaut de vraie science : on va voir que ce parti désespéré conduirait déjà au but.

Selon ce plan, il opinerait à forcer les réunions économiques,

rasssembler toute la classe pauvre, toutes les familles sans moyens, dans des *fermes fiscales* où on leur procurerait à peu de frais des occupations gaies et très-productives, aux jardins, aux étables, et à des fabriques variées à choix. On pourrait créer ces fermes en proportion de *un dixième* de la population rurale, car dans les campagnes, sur mille familles il y en a cent et plus qui n'ont pas de quoi subsister. On fonderait lesdites fermes en nombre de une par 400 familles, afin de pouvoir réunir dans chacune, au moins 40 familles, formant 200 personnes. C'est le nombre nécessaire pour atteindre 3 buts : *subsistance bonne et économique, travaux variés et lucratifs, gestion peu coûteuse.*

On forcerait la classe indigente à s'incorporer à ces fermes fiscales. Il faut, comme on l'a vu lors des *jantes larges*, forcer le peuple civilisé à faire le bien, après quoi il remercie ceux qui l'ont contraint. D'ailleurs les fermes portées à 40 familles seraient des séjours agréables, sauf la variété des travaux et l'option pour les variantes en divers genres, aux jardins, aux étables, à la grande culture, aux fabriques.

On rendrait ces fermes lucratives, en s'emparant de la fonction la plus profitable, celle du commerce dont chaque ferme réunirait les divers détails, banque, prêt sur gage, commission, entrepôt, vente, achat; le gouvernement exerce au Mont-de-piété la plus ignoble de ces fonctions, pourquoi hésiterait-il à exercer les autres qu'on croit plus distinguées ?

J'ai dit (386) que les 2 germes à développer pour élever la civilisation en 4e phase, sont les Monts-de-piété et les maîtrises. J'ai indiqué l'emploi de l'un des deux, il reste à parler des maîtrises.

Il est ridicule et vexatoire de décider qu'il n'y aura que tant de gens exerçant telle profession, tel nombre de cordonniers, tel nombre de courtiers, tel nombre de bouchers, etc. : ce nombre doit varier selon les temps et les chances de travail. La maîtrise ne doit jamais être limitée en nombre, ni exclusive ; il faut seulement, par une patente croissante, en éliminer tout le superflu numérique et tous ceux qui ne présenteraient pas des ressources pour coopérer à la solidarité qui doit être le but du gouvernement. Elle doit s'appliquer aux classes passibles de banqueroute, aux marchands et fabricants : si telle patente est de 100 fr. en 1829, il faut l'élever progressivement à 200 fr. en 1830, 300 en 1831, 400 en 1832, etc., et ainsi du cautionnement.

Mais ce sera expulser tous les plus pauvres que cette patente

écraserait! Tel en est le but: qu'ils retournent à la culture, où il y aura place dans les fermes fiscales dont ils deviendront actionnaires, et peut-être employés. S'ils n'ont point de capitaux, ils doivent quitter le commerce où ils tomberaient en banqueroute au moindre choc, à la moindre stagnation. S'ils ont des capitaux, ils continueront leur trafic, parce que la patente croissante, en élaguant le grand nombre, augmentera les ventes du petit nombre à qui cette amorce sera nécessaire pour l'amener à souscrire aux solidarités. Tant que le corps social confie à des marchands son revenu annuel, son capital même, il doit exiger d'eux une garantie solidaire. Les Parisiens voulurent appliquer cette règle aux agents de change lors de la banqueroute Sandrié, où ils furent étrillés ; mais le commerce est trop puissant pour se soumettre à des lois répressives ; c'est un valet qui tient le maître enchaîné.

Qu'on demande à présent les détails d'organisation de ces établissements de maîtrise solidaire et fermes fiscales, le mode d'admission et participation des actionnaires coïntéressés avec le fisc, et toutes les minuties relatives à cette régie ; je ne peux pas dans une section d'argument, descendre à ces particularités ; je me borne à poser les bases de l'opération : elle roule, comme on le voit, sur deux germes qui ne sont pas d'imaginative ; ce ne sont pas des ressorts de faiseurs de système, car il y a bien long-temps que nous les voyons en usage sans entrevoir les développements dont ils sont susceptibles. Observons à ce sujet que les gouvernements étant sous la griffe du commerce, ils devraient tenter quelque moyen de résistance ; le plus naturel est de s'en emparer par concurrence.

Archimède disait : *qu'on me donne un point d'appui et je soulèverai l'univers.* Il en est de même dans cette affaire : ayez un point d'appui et vous opérerez contre le commerce qui ne pourra pas tenir un instant, parce qu'il n'a ni unité d'action, ni concours de l'opinion qui déteste ses fourberies. Le point d'appui pour le gouvernement se composera des fermes fiscales ou fermes d'asile dans les campagnes, et des maîtrises réduites dans les villes où on les subordonnera par la solidarité et les cautionnements croissants.

J'indiquerai plus loin le mode d'envahissement du commerce. Observons ici qu'il y va de l'honneur des gouvernements ; ils sont sous la férule, sous le couteau des agioteurs ; une manœuvre d'agiotage, une famine factice renversa Bonaparte, en faisant

avorter la campagne de Russie par un délai qui donna des soupçons aux Turcs, et les détermina à signer la paix. Les agioteurs auraient contrecarré de même tout autre souverain.

D'autre part les monarques, pressés par les dettes et par l'imminence de banqueroute, doivent aviser à grossir leur revenu. On ne peut prendre que sur le commerce qui accumule tant de millions, tout en plaignant sa misère. La partie lucrative du commerce est l'usure : on remarquait en 1800, que les Juifs, dans les 4 départements Cis-Rhénans (Mayence, Trèves, Cologne, Coblence), avaient envahi en dix ans, par l'usure, un quart des propriétés. Il faut que le gouvernement s'empare *de cette branche et des autres*, par entremise des fermes fiscales. Il acquerra bientôt un tiers des propriétés, tout en ménageant les emprunteurs. Il aura donc en France un domaine de deux milliards de rente, dont un pour les actionnaires et agents, et un pour lui, indépendamment des impôts courants; il aura de plus une influence par 80,000 fonctionnaires à sa nomination dans les fermes fiscales; il perdra à la vérité quelques produits en patentes et autres genres, mais cette réduction sera plus que compensée par l'accroissement de l'agriculture, et par le retour de 500,000 agents mercantiles au travail productif. (Je ne parle ici que de la France.) Voilà des opérations grandioses à substituer aux pauvretés qu'on nomme *plans de finances*, dont on peut dire : *beati pauperes spiritu*, puisque les pauvres d'esprit, les gens dénués d'esprit inventif, gagnent des renommées et des sinécures à ces pitoyables conceptions nommées plans de finance, livrant l'état aux usuriers, au lieu de livrer *l'usure à l'état*.

CHAPITRE L.

Construction partielle de 6e période, Garantisme.

Obligé de franchir les détails, je transporterai le lecteur à l'époque où les *fermes fiscales*, *fermes d'asile*, auraient pris consistance, et commenceraient à opérer grandement sous la direction du ministre de l'intermédiaire; à l'époque où elles approcheraient de leur but, qui est de rendre le peuple heureux, fier d'être admis à la ferme, aussi fier de cette nouvelle condition qu'il est confus aujourd'hui de son sort philosophique, de sa chau-

mière sans pain, de ses légions d'enfants à qui il est obligé de donner le fouet quand ils demandent du pain.

Qu'en coûterait-il à la ferme d'asile pour opérer cette métamorphose? Presque rien : quelques améliorations faciles, comme les salles d'éducation des petits enfants (sect. III), les tentes, ou dais mobiles fournis aux groupes de jardiniers, les avances en uniformes de travail bien remboursées sur le produit. Ces bagatelles, jointes à l'avantage de nourriture saine et copieuse, et de vie insouciante, suffiraient pour amener toute la classe gênée à détester ses petits ménages moraux, demander l'admission à la ferme, en lui vendant leurs lambeaux de champs.

Dès leur début, ces fermes extirperaient l'indigence dans les campagnes; aucun mandiant n'obtiendrait d'aumônes; chacun lui répondrait : « allez à la ferme d'asile où tout indigent trouve » bonne nourriture et travail varié à option. » Quant aux infirmes, la ferme s'en chargerait moyennant quelques centimes additionnels fournis par le canton d'environ 2 à 3,000 habitants.

Il ne resterait aucun risque de disette; la ferme aurait des approvisionnements en silos, en greniers; aucun gouvernement ne redouterait les famines; la restauration des climatures et des forêts serait assurée, en ce que la consommation de bois serait très-diminuée et le vol de bois en même proportion; quelques poêles remplaceraient les feux de 50 et de 100 pauvres familles prodigues du bois qu'elles volent dans les communaux, le vol étant l'occupation des paysans pauvres, des petits ménages si chers à la morale.

On aurait dans tout canton une grande affluence de volailles et bestiaux, de bons légumes et bons fruits, par le jardin et la ferme d'asile : pour l'agrément de ses ouvriers, elle s'adonnerait au soin des jardins et étables, de préférence aux travaux de grande culture. Enfin on verrait naître en petit la plupart des biens que j'ai décrits dans l'abrégé de l'association.

Le plus remarquable des avantages serait la chute du commerce. Toutes les fermes d'asile se concerteraient, par entremise du ministre et des préfets, pour se passer des négociants, faire leurs achats et ventes, directement les unes chez les autres : elles auraient abondance de denrées en vente, car elles tiendraient entrepôt pour les petits cultivateurs ou propriétaires qui n'ayant ni bons greniers ni bonnes caves, ni valets nombreux, déposeraient volontiers à la ferme, sauf modique rétribution pour les

frais de manutention et vente. D'ailleurs le propriétaire en versant à l'entrepôt, recevrait des avances à un prix modique, et serait dispensé par là des ventes prématurées qui avilissent les denrées.

Dès lors tous les amis du commerce, les légions de marchands se trouveraient dénués, comme des files d'araignées qui périssent dans leur toile, faute de moucherons, quand une fermeture exacte en interdit l'entrée. Cette chute de marchands serait effet de *libre concurrence*, car on ne les empêcherait pas de trafiquer; mais personne n'aurait confiance en eux, parce que les fermes d'asile et leurs agences provinciales, *dont je ne peux pas décrire ici l'organisation*, présenteraient des garanties suffisantes de vérité. Les vertueux amants du commerce n'auraient d'autre ressource que de sonner la retraite, en déplorant le *bon temps du mensonge*, les beaux jours de l'anarchie philosophique ou liberté mercantile sans concurrence; car la licence mercantile n'a aucune concurrence, il n'existe de lutte qu'en fourberie : ce sont toujours les plus fourbes qui réussissent le mieux.

La retraite des marchands amènerait la formation de l'entrepôt trinaire, ou triple agence opérant sous la direction du ministre. La concurrence est pleinement établie à 3 compétiteurs : chacun des 3 entrepôts aurait ses agences dans les diverses villes et dans les grands marchés, d'où elles correspondraient avec les fermes fiscales, dont chacune serait libre de consigner, soit à tel des 3 entrepôts, soit à chacun des 3, selon son choix.

Les capitaux disponibles se trouveraient tous entre les mains des fermes fiscales, car on n'en aurait plus le placement chez les accapareurs, banquiers ou marchands qui n'existeraient plus. Les capitalistes n'auraient d'emploi qu'en terres, fabriques, entreprises judicieuses. Les 3 entrepôts n'auraient besoin d'autre capital que de la petite somme nécessaire aux frais de manutention.

Toutes les fabriques, ou du moins la très-majeure partie, abandonneraient les villes pour se disséminer dans les fermes fiscales, où l'ouvrier pouvant varier ses travaux, alterner entre les jardins, les étables, les fabriques, etc., jouirait d'une existence aussi douce qu'elle est pénible dans les greniers des villes, où il fait du matin au soir, pendant 365 jours, le même ouvrage, au grand préjudice de sa santé.

Je ne parle pas de sa nourriture et du bien-être du peuple dans les fermes d'asile; on a vu dans le cours de cet abrégé, combien

les grands établissements sont favorables à la bonne tenue du peuple, pourvu qu'on ne les organise pas à la manière philosophique, sous la direction de *prétendus économes* dont personne ne peut inspecter les comptes ni les tours de bâton. La comptabilité des fermes fiscales serait visible à tout porteur d'un certain nombre d'actions, à tout représentant des porteurs.

Redisons que la classe pauvre se hâterait de se défaire de ses ambeaux de terre, pour acheter des coupons d'actions à la ferme, s'y enrôler, y mener une vie joyeuse, et abandonner son ménage moral et sans pain. Il ne resterait d'exploitations séparées que celles des propriétaires ou fermiers aisés, qui paieraient cher les domestiques mieux disposés pour la ferme que pour eux. Elle joindrait à ces parcelles de terrain beaucoup de domaines acquis des emprunteurs obérés ; elle posséderait bien vite le tiers du territoire et des établissements industriels, dont le produit estimé six milliards en France, donnerait un revenu de deux milliards, élevé à trois : un au fisc, et deux aux actionnaires et coopérateurs.

Observons que la ferme serait lucrative, en raison du charme qu'elle procurerait aux classes inférieures. A l'instar des phalanges d'harmonie, on donnerait au peuple une *fête réelle* aux jours de festivité, repas plus délicats, danses, jeux, etc., au lieu des tortures et pénitences auxquelles on l'assujétit dans nos dépôts de mendicité : un pauvre y coute 25 sous par jour à l'Etat (*Voyez* les comptes détaillés sur le dépôt de mendicité de Clermont en Auvergne, établi sous le règne de Bonaparte) ; il en rendrait au contraire 25 dans les fermes d'asile : on le stimulerait par les chances d'avancement en grade, esprit de propriété inhérent aux coupons d'action, insouciance de l'éducation dont se chargerait la ferme ; elle se rapprocherait du régime sériaire et de l'attraction industrielle, dès que les enfants seraient assez nombreux pour former les tribus et les chœurs, au moins trois tribus au lieu de cinq.

Je n'aborderai pas ici les détails relatifs à la garantie de vérité qui régnerait dans les fermes d'asile, et d'où résulterait l'envahissement du commerce en gros et en détail. Ce tyran des rois et des peuples n'est qu'un colosse au pied d'argile, qui tombera sans coup férir quand on saura l'attaquer par voie indirecte. Si l'on heurte le serpent de front, l'on sera atteint de sa morsure ; il faut le saisir par la queue, lui ôter son point d'appui : c'est ce qu'ont ignoré le ministère autrichien (401), et tous ceux qui comme lui

ont essayé la répression des menées mercantiles : tous ont commis double faute, *laisser au commerce son point d'appui, et n'en donner aucun au gouvernement.* Quand un siècle opère si gauchement, faut-il s'étonner qu'il en vienne à dire avec Bonaparte, *on ne connaît rien au commerce* ! Dites plutôt que vous ne connaissez rien à la politique sociale.

Au moins devait-on apercevoir dans ce colosse nommé commerce, qui menace de tout envahir, les propriétés odieuses de fourberie et d'obscurantisme ! Si nos moralistes cherchaient sincèrement la vérité, ils auraient bien vu qu'elle n'est pas dans le commerce, vraie patrie de l'obscurantisme ; car tout jeune homme qui laisse entrevoir du goût pour les sciences et les arts, est réprouvé dans les comptoirs des négocians et n'y obtiendra pas d'avancement. Le bon sens ne conseillait-il pas de suspecter ce vampire d'obscurantisme et de fourberie, qui peu à peu s'empare de toutes les richesses ? N'était-il pas évident qu'à défaut de connaître un procédé pour rivaliser le commerce, on aurait déjà essuyé moins de lésions sous un monopole général et préservatif ? Comment l'administration et la philosophie, qui ont reconnu les dangers de la fourberie dans diverses professions, telles que médecine et pharmacie, jugent-elles bon de la favoriser dans le commerce et d'y encourager une pullulation d'agens élevée au vingtuple du nécessaire ? D'ou vient tant d'impéritie chez les modernes, sinon de leur obstination à se confier aux sciences politiques et morales dont la tactique est d'encenser tous les vices dominants, pour se dispenser d'en chercher le remède ?

On a vu, dans ces deux chapitres, la marche que suivrait l'industrie dans le cas de progrès réel et antérieur à la découverte des Séries passionnées ; j'aurais pu distinguer dans cette marche bien des degrés dont le plus bas forme la 4ᵉ phase de civilisation, et le plus élevé est la 2ᵉ phase de garantisme, 6ᵉ période sociale et initiative de bonheur dont nous allons parler.

Tirons de ce chapitre une conclusion sur le savoir-faire de nos écrivains politiques : ils veulent, disent-ils, *pondérer les pouvoirs*, équilibrer le mécanisme social, et ils confient la direction du mouvement industriel à une caste mercantile qui, par le libre exercice de la fourberie, envahit toutes les richesses, maîtrise tous les ressorts de la circulation, et paralyse les gouvernements mêmes. Nos économistes n'opposent à ces cosaques industriels aucun contrepoids, aucune corporation opérant par la vérité. Dès

lors le mensonge doit triompher sans obstacle; aussi l'arbre de fausseté grandit-il à vue d'œil; la banque, l'agiotage et le commerce accumulent de plus en plus les trésors, tandis que la pauvre agriculture végète sans moyens de fortune. Voilà l'œuvre de ces philosophes modernes dont les écrits ne retentissent que de *balance, contrepoids, garantie, équilibre, et amour de l'auguste vérité.* N'est-ce pas le cas de dire, avec Beaumarchais, *que les gens d'esprit sont bêtes*; ou bien *que les badauds sont bêtes de se confier aux beaux esprits*, et que les gouvernements sont aveugles *de ne pas voir qu'ils manquent d'un point d'appui pour résister au commerce.*

CHAPITRE LI.

Construction intégrale de la 6e période.

J'envisage ici l'ensemble du régime des garanties ; le sens commun nous en indique d'abord deux, savoir : celle de travail, subsistance et bien-être pour la classe pauvre, et celle de vérité en relations sociales pour les classes moyenne et riche.

La philosophie ne veut entendre à aucune de ces garanties ; elle consacre la pleine licence des marchands, qui font régner la fourberie universelle en relations d'achats et ventes, puis elle organise une législation qui expose tout propriétaire sans défense, ou sans astuce , à être spolié par les gens d'affaires, gens de justice, etc.

Voilà pour la classe aisée ; quant aux pauvres, la philosophie leur donne, pour toute ressource, les dépôts de mendicité, séjour de supplice, et les bagnes industriels nommés *grandes fabriques* ; deux sortes de prisons où le pauvre fait son enfer dès ce monde.

J'ai démontré qu'il n'eût pas été difficile d'imaginer les deux méthodes qui créeront une garantie de sûreté et vérité pour les riches, en affaires d'intérêt; une de bien-être pour le pauvre qui n'a, en civilisation, d'autre garantie que celle d'être fusillé, décimé, s'il vient en masse demander du travail et du pain qu'on refuse aux individus, ou s'il ose demander un adoucissement aux corvées et tortures qu'on lui inflige pour prix d'une chétive subsistance; puis d'être décoré du beau nom d'homme libre, lors-

qu'on l'envoie, la chaîne au cou, mourir pour une charte octroyée. Telles sont les garanties que la philosophie a su imaginer pour le peuple dont elle se dit l'amie. Quel génie en amitié !

Les garanties, en cadre général, doivent s'appliquer aux douze passions, assurer du plus au moins le libre exercice de chacune. Il suffit que la garantie s'étende aux neuf dites sensuelles et affectueuses ; elle s'étendra par suite aux 3 autres, nommées mécanisantes.

En relations industrielles on avait, dans le système monétaire, un beau fanal de garantie qu'il eût fallu étendre au commerce entier. Tel serait l'effet de *l'entrepôt trinaire concurrent.* Ce serait une régie à double contrepoids formé par la liberté de ventes particulières, et par l'entremise d'actionnaires surveillants. Les fermes fiscales ou fermes d'asile rentrent dans ce mécanisme.

Les garanties doivent s'étendre aux plaisirs des sens comme aux autres passions ; or la philosophie, sous prétexte de liberté individuelle, frustre de bien-être sensuel tout le corps social. Examinons les lésions des sens.

1°. Le tact : une de ses branches le plus précieuses est le contact de l'air; un air insalubre donne la mort, et pourtant les philosophes consacrent la liberté de construction insalubres qui, dans certains quartiers de Paris, font périr les sept huitièmes des petits enfants dès leur première année. Un système de garantie *en tact* défendrait ces constructions meurtrières; il mettrait en vigueur un code architectural pourvoyant à la salubrité et à l'embellissement, et astreignant à ces deux fins l'intérieur comme l'extérieur des édifices (*Voyez* III, 302, un aperçu de ce code auquel on n'a jamais songé).

2°. La vue : elle est de toutes parts blessée par cette licence de construction. L'on voit quantité de vandales travailler à plaisir pour l'enlaidissement, construire tel mur qui ne leur donne d'autre profit que de masquer une demi douzaine de voisins : c'est le bonheur suprême pour les petits esprits ; ils aiment à enlaidir le quartier, les alentours, et molester les voisins pour jouir du beau nom d'homme libre. La philosophie applaudit à ce vandalisme qu'elle nomme liberté, et qui n'est que désordre comme toutes les libertés individuelles sans contrepoids, sans subordination au douze garanties. On croit faire preuve de sagesse en méprisant les garanties de *l'agréable*, comme celle des constructions harmoniques (III, 302); l'esprit humain a commis

dans cette affaire un fâcheux mécompte, car en négligeant les constructions harmoniques, branche de garantie visuelle, il a manqué l'invention des approximations sociétaires, où l'aurait conduit ce genre de construction.

3°. L'OUIE : la nation française, remplie de prétentions, a l'oreille faussée comme l'esprit; une seule ville fait exception : le peuple, ou du moins partie du peuple de Toulouse, a l'oreille juste et va chanter sur le théâtre dans les chœurs. Ce qui a été possible à Toulouse ne l'était-il pas dans toute la France? pourquoi donc laisse-t-on passer des siècles sans songer à régénérer les oreilles? La morale répond que cela est inutile, qu'un vrai républicain ne doit s'occuper qu'à planter des raves : c'est avec ce sot principe qu'elle a faussé le jugement des nations civilisées. Dans l'ordre garantiste, il faut *que l'utile et l'agréable marchent de front*; si on manque les garanties de l'agréable, on manque par contre-coup celles de l'utile, et de là vient que les civilisés sont privés des unes et des autres. Ils ont si peu d'idées justes sur ce point, qu'ils autorisent dans Paris, sous prétexte de liberté, 3 à 4,000 empoisonneurs publics nommés marchands de vin, vrais marchands de poisons déguisés qui minent la santé du peuple; c'est absence de garantie sur le sens du goût.

Tout absorbés dans les visions de charte et de système représentatif, les modernes sont frappés de cataracte sur tout ce qui touche aux vraies libertés, aux garanties solidaires. Je n'ai examiné ici que les matérielles, parce qu'on les croit indignes d'attention; si je passais aux spirituelles, à celles d'ambition, d'amour, d'amitié, de paternité, je pourrais analyser dans notre politique plus d'aveuglement encore qu'elle n'en a sur le matériel : son travers en toutes branches de garantie est de vouloir opérer sur l'utile sans y joindre l'agréable, croire qu'on peut scinder le système de la nature, en admettre telles branches et repousser telles autres; établir des garanties pour les droits des farouches républicains, sans en établir pour les classes moins farouches.

Si je donnais une théorie détaillée du mécanisme des garanties sociales, on y verrait toutes les passions marcher de front, et l'agréable toujours allié à l'utile (1). Comment des hommes

(1) Ici devrait se trouver un chapitre sur la construction de la 7ᵉ pé-

qui ne veulent pas reconnaître ces règles primordiales du mouvement, osent-ils nous dire qu'ils étudient la nature, qu'ils sont amis de la nature? Voyez la belle nature sociale qu'ils ont établie sur ce globe! Quatre sociétés, civilisée, barbare, patriarcale et sauvage, qu'on croirait l'ouvrage des petits infernaux! Si on donnait aux démons notre globe à gouverner, pourraient-ils y organiser un ordre plus odieux que ces 4 sociétés, réceptacles de toutes les infamies?

CHAPITRE LII.

Construction des 4 phases infra-civilisées.

L'ANALYSE de ces périodes nommées BARBARIE, PATRIARCAT, SAUVAGERIE, et PRIMITIVE, est un des nombreux sujets dont la science n'a jamais daigné s'occuper: elle est très active a chercher de vieilles pierres et vieilles inscriptions remontant au déluge, ardente à tout travail inutile, sans vouloir toucher aux branches utiles de l'Archéologie, aux recherches sur le mécanisme de la société primitive. Il en reste partout le globe des traditions confuses, sous le nom de *paradis terrestre* ou *Eden*, qui était un mécanisme de *Séries passionnées* informes, ébauchées; elles ne purent pas se soutenir au delà de 300 ans. Il serait assez curieux d'apprendre par quels moyens l'instinct, aidé de quelques circonstances, put enseigner aux premiers hommes ce beau mécanisme dont nos sciences, avec toutes leurs subtilités, ne peuvent retrouver aucune trace. Les tableaux de cette société, primitive et antérieure au petit déluge (LIV), pourraient fournir quelques chapitres fort intéressants.

Il existait alors abondance de fruits, de gibier et de poissons, de troupeaux d'une grande beauté, et de plus liberté d'amour et rareté de population. Il fallut une combinaison de ces moyens, dans des climats fort tempérés et exempts de bêtes féroces, pour que l'instinct pût s'élever au mécanisme des séries passionnées,

---

riode, SOCIANTISME ou ASSOCIATION *simple*. J'ai cru devoir le détacher, le placer 380, sous le nom de FONDATIONS APPROXIMATIVES, parce qu'il tient à la théorie directe, plus qu'à la CONTRE-PREUVE formée des sections VI et VII.

qui dut déchoir au bout de deux siècles, par l'accroissement de population et l'approche des bêtes féroces qui avaient été créées sous l'équateur, loin des peuplades blanches de la zône tempérée, bien plus fertile alors qu'elle ne l'est aujourd'hui.

On a commis l'erreur de croire que la nature primitive était l'ordre sauvage, il n'en est rien : les végétaux et animaux qui entouraient les premiers hommes étaient d'espèce plus parfaite que ne sont aujourd'hui ceux de nos plus riches métairies. L'aurochs et le moufflon sont des dégénérations, et non pas des espèces primitives ; il en est de même de l'homme sauvage : il est fort au dessous de l'homme primitif dont la taille commune était de 73 1/2 pouces de Paris ; elle remontera au delà de ce degré, et quoique tombée aujourd'hui à 63 pouces, elle s'élèvera en harmonie, d'un septième en sus que la stature primitive ; elle haussera de 73 1/2 à 84 pouces ou sept pieds de Paris. Ce sera, au bout de douze générations, la taille moyenne des hommes d'harmonie. Quant à la race actuelle, sa taille est au dessous de l'extrême dégénération ; l'on en peut juger par un parallèle avec quelques races mieux conservées, comme les Albanais et Monténégrins qui, en voyant la troupe française, ne pouvaient pas concevoir que des hommes si petits eussent fait de si grandes conquêtes.

Il faudrait, non pas un chapitre, mais une notice de 4 chapitres, pour faire connaître en abrégé les 4 sociétés antérieures à la nôtre. Qu'on en juge par un aperçu de la barbarie, très digne d'analyse par sa contiguité en échelle avec nous.

En régime barbare, le caractère de pivot général, celui qui forme contraste avec la civilisation, c'est le *simplisme d'action ;* l'action est toujours composée en mouvement civilisé.

On peut établir le parallèle sur un petit nombre de caractères barbares, huit seulement :

1. Immobilisme	5. Dignité réelle de l'homme.
2. Fatalisme.	6. Essor franc des passions.
3. Prompte justice.	7. Théocratie amalgamée.
4. Monopole simple.	8. Foi à l'immortalité.
⋊. Action simple.	K. Direction par instinct.

Cette petite échelle est bien insuffisante, puisqu'elle ne distingue pas même les caractères de phases, les successifs (ch. XLI), et qu'elle ne donne qu'un petit nombre de permanents (ch. XLII). Pour disserter régulièrement sur ces dix caractères barbares, il

me faudrait plus de pages que je n'en vais donner à tout le restant de l'ouvrage. Cette lacune fera sentir la nécessité d'une seconde édition plus étendue.

Le parallèle des deux périodes civilisée et barbare serait très-curieux, par exemple sur le caractère pivotal ⋈, sur *l'action simple* : un pacha demande l'impôt parce qu'il lui plaît de piller et dîmer ; il ne va pas chercher dans les chartes de la Grèce et de Rome des théories de droits et de devoirs; il se borne à vous avertir que si vous ne payez pas, on vous coupera la tête pour vous apprendre à vivre. Ce pacha emploie donc un seul ressort, la violence, l'action simple.

Un monarque civilisé emploie double ressort, d'abord les sbires et garnisaires qui sont les vrais appuis de la constitution ; l'on y ajoute un attirail philosophique de subtilités morales sur le bonheur de payer l'impôt pour l'équilibre du commerce et de la charte ; pour la jouissance de nos droits imprescriptibles, des financiers vertueux surveilleront l'emploi de cet impôt ; le prince qui l'exige est un tendre père qui ne veut qu'enrichir ses sujets ; il ne perçoit l'impôt que pour obéir aux immortels représentants qui l'ont consenti ; c'est donc le peuple même qui a voté le paiement et qui désire payer. Là dessus le paysan dit qu'il n'avait pas envoyé des députés pour faire augmenter les impôts ; on lui répond qu'il doit étudier les beautés de la charte, où il apprendra que la dignité des hommes libres consiste à bien payer, ou aller en prison.

Dans cette méthode l'action est double, elle repose sur deux ressorts hétérogènes, la violence et la morale. Chez les barbares l'action est simple, reposant sur la seule violence. On retrouve cette différence fondamentale dans tout parallèle du régime civilisé avec le barbare : tous deux vont au même but ; mais la civilisation ajoute l'astuce à la violence qui suffit aux barbares ; quoique fardée du justice, elle n'est pas plus juste qu'eux.

Ce serait une thèse très-curieuse, si je l'appliquais seulement aux dix caractères que je viens d'énumérer ; mais il faut abréger, supprimer l'examen de ces 3 périodes, barbare, patriarcale et sauvage, dont l'analyse mettrait en évidence les turpitudes, les hypocrisies de la civilisation, sa profonde perversité qui, pour être mieux masquée que dans ces 3 périodes, n'en est pas moins réelle.

Du reste comment se fait-il que nos observateurs de l'homme

n'aient jamais donné la moindre analyse de ces trois sociétés, qui comprennent une ample majorité de l'espèce humaine, au moins les trois quarts? Il est clair que nos philosophes ont voulu esquiver l'analyse de l'homme, tableau qui eût été un facheux affront pour leurs sciences politiques et morales, en prouvant que la civilisation perfectible ne sait que cumuler, sous de beaux masques, toutes les infamies réunies dans les trois autres sociétés.

INTERMÈDE.

ISSUES DU CHAOS SOCIAL.

S'il a été préjudiciable pour nous de ne pas savoir disséquer et analyser les 4 périodes où nous sommes engagés, il est bien plus funeste encore de n'avoir su, ni en trouver, ni en chercher les issues, qui sont au nombre de 32.

4 Voies de transition.

1. Les utopies sociétaires ou tâtonnements.
2. La thèse de monde à rebours.
3. Le code d'architecture combinée.
4. L'analyse de la civilisation, conformément à la VIe section.

6 Voies de génie directes.

5. Les recherches en garantie intégrale.
6. Les calculs sur l'association agricole.
7. La concurrence commerciale véridique.
8. La théorie d'affranchissement gradué des femmes.
9. Le calcul des propriétés de Dieu.
10. L'étude des passions récurrentes (403).

6 Voies de génie indirectes.

11. Le calcul de restauration climatérique intégrale (II, 84).
12. Le problème de civilisation universelle.
13. L'étude de l'analogie.
14. Le doute méthodique.
15. Le calcul d'assurance universelle.
16. L'application du régime des monnaies.

6 Voies d'originalité.

17. L'esprit de contradiction, ou génie en casse-cou.
18. L'archéologie prédiluvielle.
19. L'analyse critique du commerce.
20. Le calcul des courtes séances en industrie.
21. Le problème du libre arbitre pour Dieu et l'homme.
22. L'écart absolu.

6 Voies de contrainte.

23. La perquisition forcée,
24. Le monopole préservatif ou de pis-aller,
25. L'usure intégrale.
26. La conquête simple intégrale.
27. La conquête composée.
28. Le monopole composé unitaire.

4 Voies de pivot.

29. La synthèse de l'attraction passionnée.
30. L'exploration intégrale du domaine des sciences.
31. La foi intégrale en Dieu.
32. L'algèbre sociétaire ou calcul de la vérité supposée.

Pour l'explication de ses 32 issues, 32 pages ne suffiraient pas, Quelle est l'impéritie de ce *monde savant* qui, sur 32 voies de salut, n'en sait pas trouver une seule; et quelle est l'étourderie du *monde badaud*, qui ne sait exiger des savants aucunes garanties de service effectif? On ne raisonne que de garanties, et l'on ne peut en établir aucune : elles sont nombreuses en paroles et nulles en réalité ; nulles sur l'objet primordial, sur les subsistances dont la disette se fait périodiquement sentir (1808, 1812, 1817); nulles sur le travail qu'on ne peut pas assurer au peuple (crise de 1826); nulles sur le progrès social, car nous ne savons pas même élever la civilisation en 4e phase; nulles sur les libertés politiques, toujours sacrifiées aux intrigues; nulles sur l'emploi des deniers publics, dévorés plus audacieusement que jamais par les sangsues; nulles sur le progrès des lumières, nos sciences éludant leur tâche, au moyen de contes sur les voiles d'airain; nulles sur la vérité dont on s'éloigne, de plus en plus, par la licence accordée aux astuces commerciales, aux falsifications de toute espèce; nulles pour les savants qui sont la classe la plus mal rétribuée, la plus asservie, la plus bâillonnée de toutes les classes à éducation; enfin nulles pour les inventeurs, sur qui les sophistes se vengent de leur stérilité.

On remplirait des pages du tableau des garanties dont manque la civilisation, *et dont on s'éloigne de plus en plus*, par exemple : sur le service des armées, les munitionnaires qui, autrefois, pillaient par cent mille écus, pillent aujourd'hui par cent millions ; et ceux de Russie, les Puschkin, les Abacoumoff, viennent de rivaliser les exploits de ceux de France : ils ont fait mourir de faim et de misère la pauvre armée russe ; ils en ont plus tué que n'en ont tué les Turcs. Ainsi le mal seul fait des progrès ; on en voit la preuve dans les subsistances du peuple, qui deviennent de plus en plus mauvaises et dénaturées, grâces à la libre concurrence des amis du commerce. Il n'y a maintenant de bien-être que pour la classe cousue d'or (422). Quant au pauvre, il ne lui reste qu'une garantie, c'est d'être pendu pour la moindre peccadille, comme le misérable Elissando de Pau, condamné à mort pour avoir volé UN CHOU (419), au même instant et dans le même lieu où un fournisseur volait IMPUNÉMENT 76 millions à l'Etat. Voilà à quoi se bornent les garanties que la philosophie a su imaginer pour le bonheur du peuple, et pour le sage emploi des contributions qu'on lui arrache ; voilà le fruit de nos belles théories d'économie politique sur la responsabilité et autres chimères de balance, contrepoids, garantie, équilibre ; ces théories éloquentes n'assurent au peuple qu'un patrimoine de haillons, de bagnes industriels, de galères et de gibets. L'économie politique et le libéralisme ne sont libéraux que de haillons ; c'est tout ce que le peuple recueille de leur intervention. Si vous en doutez, interrogez les 230,000 pauvres de Londres, les cinq millions de pauvres d'Irlande, où il n'y a que 6 1/2 millions d'habitants.

Que de billevesées académiques, quelle stérilité chez le génie moderne, quand il existe 32 voies et plus pour nous ouvrir une issue du labyrinthe. C'est donc à bon droit que madame Staël a dit de nos torrents de lumières : « Les sciences incertaines ont détruit beaucoup d'illusions sans établir aucune vérité ; on est retombé dans l'incertitude par le raisonnement, dans l'enfance par la vieillesse. » En effet la pauvre civilisation est bien vieille, bien radoteuse en perfectibilité ; et le génie social, pour se donner carrière, a bon besoin d'un théâtre moins étroit que les antiquailles philosophiques.

ARGUMENT DE LA QUATORZIÈME NOTICE.

PARTIE TRANSCENDANTE DU MOUVEMENT.

CHAPITRE LIII.

Métaphysique générale : détermination du plan de Dieu sur l'ensemble des destinées.

Il est heureux pour les partisans du voile d'airain que je sois obligé, faute d'espace, de laisser en suspens cette section où j'aurais prouvé que le voile n'est que de gaze. Comment ont-ils envisagé la nature ? Ils n'ont étudié en mouvement que les EFFETS, sans tenir compte des CAUSES. Sur toute question relative aux causes, ils restent muets (I, 32). Qu'on demande pourquoi Dieu a donné à Saturne sept satellites et quatre à Jupiter bien plus gros ; ils se retrancheront derrière le prétendu voile d'airain ; cependant qu'est-ce qu'une théorie du mouvement, sans la connaissance des causes ?

Pour les pénétrer il faut déterminer le plan, les ressorts, le mécanisme et le but du mouvement. Sur quelles bases Dieu a-t-il assis son plan, quelles règles a-t-il suivies, quel but s'est-il proposé ? ils ont par hasard entrevu le but qui est l'unité d'action ; qu'ils nous expliquent donc pourquoi l'homme est hors de cette unité, et si évidemment discordant avec le système de l'univers, que tous les savants l'entrevoient (p. 28). Aussi lord Byron a-t-il fort bien dit : « Notre vie est une fausse nature, elle n'est pas » dans l'harmonie universelle. »

Le plan de Dieu a été de mettre le mouvement en accord avec son auteur. Il faut pour cette unité que le mouvement représente Dieu, qu'il soit en analogie avec Dieu, avec les douze passions primordiales dont se compose l'essence divine ; et quand les livres saints nous disent : Dieu fit l'homme à son image et ressemblance, ils nous enseignent le plan de Dieu sans l'expliquer en détail.

L'univers étant fait à l'image de Dieu, et l'homme étant miroir de l'Univers, il en résulte que l'homme, l'univers et Dieu sont identiques, et que le type de cette trinité est Dieu. Si le Créateur

ne s'était pas peint lui-même dans le système de l'univers, quoi donc aurait-il pu y peindre ?

Les philosophes entrevoient ces analogies, mais ils évitent d'en expliquer aucune parcelle. Si on leur demande en quel sens une rave ou un chou représente l'homme, l'univers et Dieu, ils répondent que ces trivialités sont au-dessous de la philosophie. Si on leur adresse des questions d'analogie transcendante sur la distribution des astres, ils répondent : cela est hors de la sphère de l'esprit humain. Habiles escobars, bien pourvus de voiles d'airain, pour éluder tout problème qui les embarrasse !

Les ressorts du mouvement ont été expliqués dans la 1re notice ; ils sont les mêmes en matériel ou en social : la matière tend comme les passions à 3 foyers, au luxe ou soleil, aux groupes, au mécanisme.

Le mécanisme de l'univers et de toutes ses parties est dualisé, sujet à des âges d'harmonie et de subversion : nous voyons ce double effet dans les planètes et comètes. Les comètes qui sont aujourd'hui en mécanisme subversif et incohérent, passeront un jour à l'état d'harmonie comme les planètes. Il en est de même des sociétés humaines qui aujourd'hui sont dans l'âge de subversion, fausseté et discorde, âge d'extrême jeunesse ; elles passeront bientôt à l'âge d'harmonie et d'unité.

L'harmonie et la subversion sont sujettes à des degrés : le *simple*, le *mixte*, le *composé* et autres degrés secondaires. Dans les planètes d'ordre simple, qu'on nomme satellites, les habitants peuvent se contenter d'un bonheur simple et modéré ; mais dans les planète lunigères, comme Saturne, Herschel, Jupiter et la Terre, l'Humanité est faite pour le bonheur ou le malheur composé, double jouissance ou double disgrace.

Le but du mouvement est de donner au bien, aux âges d'harmonie, une durée septuple au moins de celle du mal qui a son rang assigné dans l'ordre général. On ne peut pas éviter qu'il règne plus ou moins de temps, aux deux extrémités de carrière, d'un homme, d'une nation, d'un globe, d'un univers. (*Voyez* le chap. suivant.)

Le mouvement est lié, et son lien se forme par le mode ambigu que les philosophes n'ont pas voulu distinguer, quoiqu'il règne dans tout le système : entre les âges harmonique et subversif, entre les modes simple et composé, on rencontre toujours l'ambigu. C'est par obstination à le méconnaître, que la philosophie tombe

sans cesse dans les écarts systématiques, prenant l'ambigu, les transitions ou exceptions, pour des bases de système. Manquerait-elle d'être ignorante sur l'ambigu, quand elle l'est sur tout l'ensemble et tous les détails du mouvement ? Je ne pousserai pas plus loin cette dissertation peu à portée des lecteurs, même de la classe savante.

CHAPITRE LIV.

Analogies générales du mouvement.

Un des travers de l'esprit civilisé est de ne savoir pas envisager l'unité, l'étudier dans l'infiniment grand, comme dans l'infiniment petit. Si on leur dit qu'une planète comme Jupiter, Saturne, la Terre, est une créature ayant une âme et des passions, une carrière à parcourir, des phases de jeunesse et de vieillesse, des époques de naissance et de mort, ils crient au visionnaire; cela est trop vaste pour leurs petits esprits, et pourtant ils posent en principe l'unité et l'analogie dans le système de l'univers.

Si on leur dit que notre tourbillon, d'environ 200 comètes et planètes, est l'image d'un abeille occupant une alvéole dans la ruche; que les autres étoiles fixes entourées chacune d'un tourbillon, figurent d'autres abeilles; et que l'ensemble de ce vaste univers n'est compté à son tour que pour une abeille, dans une ruche formée d'environ cent mille univers sidéraux, dont l'ensemble est un BINIVERS; qu'ensuite viennent les TRINIVERS, formés de plusieurs milliers de binivers, et ainsi de suite; enfin que chacun de ces univers, binivers, trinivers, est une créature ayant comme nous son âme, ses phases de jeunesse et vieillesse, mort et naissance; et que nos âmes, après la mort de notre planète, parcourront cette infinité de mondes; ils ne laisseront pas achever sur ce sujet, ils crieront à la démence, aux rêveries gigantesques; et pourtant ils posent en principe l'analogie universelle (14).

A quoi bon, disent-ils, ces excursions dans l'immensité ? bornez-vous au sujet. D'accord; mais je veux le traiter exactement, et non pas à la manière gasconne de nos auteurs qui, fabriquant des systèmes de la nature, promettent des preuves et n'en donnent aucune. Je dois donc faire savoir que je possède les preuves et surtout la principale, celle de l'analogie universelle tant pro-

clamée par les faiseurs de systèmes ; tel que Schelling, cité p. 14, et tant d'autres qui, posant en principe l'analogie et la recommandant pour boussole d'études, n'en disent jamais un seul mot, et ne savent établir aucune échelle d'analogies entre l'homme l'univers et Dieu, entre les passions et les substances créées dans les divers règnes.

Je puis renvoyer sur ce sujet à un article de cosmogonie appliquée (III, 241 à 268), et aux articles MOSAÏQUE, en divers règnes (III 212, 222).

Je me bornerai ici à quelques lignes sur la carrière générale du genre humain. On a vu, à l'Avant-Propos, une table de neuf périodes sociales formant la 1re phase ou enfance du monde, et meublées jusqu'à présent de trois créations, dont la 1re a été détruite par le cataclysme général ou grand déluge, différent du petit déluge. Elle était création d'essai, faite sur un échantillon bien plus ample que celui des suivantes ; car les fossiles qu'on en trouve sont de dimension colossale : des crocodiles de 60 pieds, et autres formes gigantesques, dont la proportion aurait exigé des hommes de neuf pieds de haut. Cet échantillon fut reconnu trop fort : on adopta le degré inférieur (différence de 16 à 17).

L'espèce humaine, qui n'existait pas lors de cette création d'échantillon, ne fut formée qu'à l'époque des deux créations, nº 2 et 3, qui furent faites ; la 2e sur l'ancien continent, la 3e en Amérique. Elles sont distribuées pour servir de mobilier aux périodes 1, 2, 3, 4, 5, 6. Le globe ne pourra avoir un nouveau mobilier que pour les périodes 7 et 8 qui recevront les créations nº 4 et 5.

Si le monde social s'élevait par degrés à la période 7, nommée *Sociantisme*, il recevrait aussitôt la création nº 4, bonne, mais peu brillante : et lorsqu'on parviendrait à la période nº 8, *Harmonisme*, on recevrait la création nº 5, déjà très-magnifique, mais moins encore que celles qui suivront, et qui formeront le mobilier des périodes nº 9 et au-dessus.

Comme nous allons franchir les périodes 6 et 7, et nous élever immédiatement à la 8e, nous recevrons cumulativement les deux créations nº 4 et 5. Elles commenceront dès la pleine fondation de l'harmonie : cette plénitude aura lieu 3 à 4 ans après l'installation de la phalange d'essai. Il suit de là que si on eût fait les préparatifs de l'essai en 1823 et l'installation en 1824, l'année 1828 aurait vu s'achever l'organisation générale, et l'année 1829 verrait la Création en pleine activité, nous donnant tous les CONTRE-

MOULES des créations 2 et 3; tels que l'anti-rat, l'anti-punaise, etc. Le beau Paris, si richement meublé de punaises, de rats et autres beautés, trouverait bien son compte à cette création qui nous délivrerait de toute l'engence démoniaque dont notre globe est souillé : 130 espèces de serpents, 42 espèces de punaises, autant de crapauds. En voyant ce mobilier d'ordures, on peut bien se demander, comme en voyant les 4 sociétés existantes, qu'est-ce que l'esprit infernal ferait de pis, si on lui donnait à meubler et régir le globe ?

Cependant ces horribles créations sont l'ouvrage d'un Dieu infiniment sage et prévoyant: quels motifs l'ont déterminé à des œuvres si malfaisantes pour l'homme ? Vous l'avez dit vous-mêmes ; ce motif, c'est l'unité de système que proclament vos philosophes (Schelling cité p. 14). Il faut pour cette unité, pour ce miroir analogique, donner à chaque période sociale un mobilier emblématique des jeux de passions qu'elle produira. En conséquence, Dieu a dû vous meubler de deux créations épouvantables, où sont représentés tous les jeux de passions civilisées, barbares, patriarcales et sauvages; les 130 serpents représentent 130 effets de la calomnie et de la perfidie, qui sont l'essence des sociétés mensongères distribuées par familles. Vos âmes étant pour le moment l'image des démons, Dieu a dû, par analogie, peindre sous les traits du tigre, du grand singe et du serpent sonnette, les passions de Moloch, Belial et Satan, dont vos âmes civilisées sont les miroirs fidèles. Mais dès que vous serez parvenus aux sociétés 7 et 8, où vos âmes renaîtraient par degrés à la vertu, vous recevrez des créations qui seront miroir des vertus affectées à ces périodes sociétaires

Et comme tout le système du mouvement doit être lié, il faut que les créations infernales, nº 2 et 3, contiennent un rameau de transition formé de quelques bons animaux, cheval, bœuf, mouton, abeille, qui nous peignent le système des créations futures, où tout se ralliera à l'homme, et qui fournissent à nos sociétés les moyens de créer la grande industrie et de s'élever aux périodes 6, 7 et 8, où d'autres créations *contre-moulées* purgeront le globe, ses terres et ses eaux, de l'horrible mobilier que Dieu dû lui donner pour les périodes 1, 2, 3, 4, 5, 6, selon le principe d'analogie et d'unité.

C'est, parmi les civilisés, un plaisant préjugé que de croire qu'une planète qui a fait des créations n'en pourra pas faire

d'autres. Autant vaudrait prétendre que celui qui a planté un verger, n'en pourra pas planter un autre, ou qu'une femme qui a fait un enfant n'en pourra pas faire un second. Les créations *mobilières*, bien différentes des *reproductives*, sont pour chaque planète une opération périodique; les satellites, ou étoiles inférieures, en font *quinze*; les lunigères, Saturne, la Terre, en font *vingt-huit*; parce que sur nos 36 périodes sociales, il en est 8 qui ne reçoivent pas de mobilier : elles sont 4 en phase d'enfance, et 4 en phase de caducité de la planète.

(*Nota.*) Au TRAITÉ j'ai compté seulement 32 périodes, omettant à dessein les 2 d'apogée, entre la 16e et la 17e, et les 2 transitoires, avant la 1re et après la 32e. Cette différence de compte n'est pas erreur, mais abréviation.

Expliquons le phénomène d'un double déluge : le 1er fut énorme, il détruisit la création d'essai; le 2e, faible, n'a pas anéanti les races produites en 2e et 3e créations.

Redisons que ce chapitre, qui effarouchera les pygmées, est *obligé* dans une synthèse générale du mouvement. Je passe de l'analogie générale aux spéciales, où le monde savant va trouver un côté bien charmant, même pour les moralistes, beaucoup moins ennemis des richesses qu'ils n'affectent de l'être.

CHAPITRE LV.

Analogies spéciales du mouvement.

Les beaux esprits qui nous disent : *l'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine*; *la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie* (Schelling, p. 14). Nous diront-ils comment un cèdre ou une rave, qui font partie de l'univers, nous réfléchissent une idée de tout? quelle portion de l'univers est dépeinte dans un chou, un oignon, dans un chêne, un oranger?

Interrogeons d'abord les raves qui vont répandre des torrents de lumière et se montrer dignes du haut rang que leur assigne la morale. C'est une pépinière de belles analogies que la bourgeoise famille des raves et betteraves, carottes et panais, salsifix, céléris et toutes racines qui nourrissent l'homme. Leur collection représente les coopérateurs du travail agricole : chacun de ces

légumes s'allie avec la classe dont il est le portrait. La grosse rave morale reste à la table des gros paysans dont elle est l'image; le navet, moins rustique, est l'emblème du fermier huppé, traitant avec les grands; aussi le navet peut-il, moyennant de bons apprêts, figurer aux bonnes tables; la petite rave ronde peint l'homme opulent qui, à la campagne, effleure l'agriculture, en prend une légère idée; la petite rave, pivotante ou allongée, peint cet homme riche approfondissant le sujet, faisant son délassement de l'agronomie; toutes deux, par analogie, figurent sans aucun apprêt aux tables de la classe riche dont elles dépeignent l'intervention superficielle en agriculture.

Ainsi chaque sorte de raves s'accolle avec ses pareilles : il en est de même des autres racines : la carotte représente l'agronome raffiné, expérimenté, utile par tout; aussi est-elle un légume précieux, employé par la confiserie et la médecine, légume utile en tous sens, fournissant par sa feuille un fourrage salutaire, par la torréfaction un parfum de potage, etc.; le céléri, dans son acerbe saveur, dépeint les amours champêtres, les tendres paysans et paysannes se courtisant à grands coups de poing.

L'étude de l'analogie est à double fin, elle conduit à l'agréable et à l'utile. C'est pour nous une triste énigme que l'histoire naturelle, tant que nous ignorons les effets de passions dépeints hiéroglyphiquement dans chaque substance, comme je viens de les expliquer trop brièvement sur quelques légumes. Des fleurs peuvent nous plaire, mais elles ont plus de charme quand on connaît le sens de ces tableaux; quand on apprend, par vingt détails explicatifs sur chaque fleur, que la rose peint la fille vierge et pudique; l'œillet peint la fille pressée par le besoin d'amour; l'hortensia peint la coquette; la scabieuse peint la prude; etc.

Ceci ne touche qu'à l'agréable; il est un but bien autrement important dans la science de l'analogie, c'est de découvrir les propriétés cachées de toutes les substances des divers règnes; il faut toujours que le hasard vienne à notre secours pour nous indiquer leurs vertus occultes : pendant 3,000 ans le café fut dédaigné dans les champs de Moka, jusqu'à ce que les chèvres, par leur ivresse, en eussent décélé la propriété. Il en serait de même encore du quina, du mercure et des autres antidotes, si le hasard ne nous eût enseigné leurs emplois curatifs.

Il s'agit donc de déterminer, par calcul général sur l'ensemble des règnes, toutes les propriétés des substances; nous connaîtrons

alors le remède aux maladies les plus rebelles à l'art, telles que goutte, rhumatisme, épilepsie, hydrophobie, etc. La théorie de l'analogie peut seule nous conduire à ce but. On demandera pourquoi je me suis borné sur ce sujet à des parcelles d'étude? C'est qu'il m'eût fallu, pour aborder la théorie générale, au moins trois années d'étude sur l'histoire naturelle, et je n'ai pas pu y donner ce temps. Je lègue au monde savant cette nouvelle science et tant d'autres dont je ne puis que livrer la clé, me bornant à la branche de l'attraction industrielle et du mécanisme sociétaire.

Pour aperçu d'analogie, en ce qui touche à l'utile, mettons en scène la betterave, illustrée dans le monde mercantile à qui elle a fait cadeau du faux sucre qui fait couler et gâter les confitures au bout de six mois. Cette plante va nous expliquer une des méthodes à suivre en recherches d'analogie, la règle du contact des extrêmes.

Tout est lié en système de la nature; les analogies se lient entre elles, et la connaissance de l'une conduit à d'autres. Si l'on avait su que la canne à sucre et sa liqueur sont emblèmes de l'unité sociétaire en industrie (unité *composée* alliant l'accord matériel et l'accord passionnel), on aurait cherché le contre-sucre, ou sucre simple et faux, dans un emblème de l'unité industrielle *simple*, de l'action combinée sans passion, telle qu'on la voit dans nos bagnes à nègres et à fabricants où le peuple, à force de tortures ou de privations, se soumet à une discipline d'industrie combinée. C'est arriver par excès de malheur à l'unité d'action, où l'on arrivera en harmonie par excès de bonheur. On trouve, dans ce contraste, un *contact d'extrêmes*.

Les réunions d'unité simple en culture doivent être dépeintes dans quelqu'un des végétaux hiéroglyphiques de la classe agricole : elles sont figurées par la betterave, *fruit de sang*, d'où on voit ruisseler le sang; il est l'image de ces esclaves forcés à l'unité simple d'action, par les tortures. Ladite racine doit contenir la liqueur d'unité simple et fausse, le CONTRE-SUCRE, fade, sans mordant, et qui, à dose double, sucre moins que celui de canne. C'est une caricature du vrai sucre, comme l'unité d'action matérielle, dans nos bagnes d'esclaves coloniaux, est une caricature de l'unité passionnée des travaux harmoniens, dont la force productive sera double et quadruple de celle des travaux civilisés.

Il faudrait appuyer ces analogies d'amples détails, d'abord sur

les feuilles des végétaux cités. La feuille crispée de la betterave dépeint le travail violenté des esclaves et ouvriers ; la feuille grotesque de la rave étale un massif supérieur dominant plusieurs follicules inférieures, c'est l'image du chef de famille villageoise qui s'adjuge tout le bénéfice, pour le bien de la morale ; il prend tout, et ne laisse rien aux enfants et valets. Dans la pomme de terre, qui peint le travail facile des groupes et séries passionnées, une feuille bien graduée et entrecoupée de follicules minimes peint l'assemblage des inégaux, et des enfants associés en travail avec les pères.

On vient de voir, au sujet du contre-sucre, que l'étude de l'analogie procède comme l'algèbre par des raisonnements et des comparaisons ; et qu'appliquée à chaque substance, elle en déterminera les propriétés cachées, les antidotes naturels des maladies qui sont l'écueil de l'art, et les emplois utiles en divers genres.

Entre autres fruits à recueillir du calcul de l'analogie, on y trouvera la preuve *théorique* de l'immortalité de l'âme (ch. LVI), preuve dont on ne soupçonnait pas l'existence et qu'on ne songeait pas à chercher.

Pour encourager cette nouvelle science, à laquelle on devra tant de lumières et de charme, on accordera une récompense *d'un sou par feuille* publiant des analogies découvertes, pourvu qu'elles aient été contrôlées en jury provincial, et réduites à leur plus simple expression.

Ce prix *d'un sou par feuille* de 16 pages in 8°, rendra aux auteurs une somme d'environ DOUZE MILLE FRANCS PAR LIGNE, tout *au moins*. Celui qui aura pu fournir une page de 40 lignes, aura environ 500,000 francs de bénéfice ; et celui qui aura fourni une feuille entière, *huit millions de francs*.

L'ouvrage, en totalité, pourra contenir quatre mille tomes égaux à celui-ci, et quatre cents tomes en abrégé restreint. Dans l'impatience de connaître les analogies, le globe les fera publier en abrégé, feuille par feuille, à mesure d'invention. Ce sera un moyen de favoriser les études ; car tout étant lié dans cette science, dès qu'une feuille de 16 pages dévoilera une trentaine d'analogies nouvelles, chaque lecteur, homme ou femme, pourra en tirer parti dans l'exploration, et découvrir à son tour quelque analogie qui, admise pour 10 ou 20 lignes, lui vaudra 125 ou 250,000 francs. Je vous le demande, moralistes, cette nouvelle science, *vraie, utile et belle,* ne vaudra-t-elle pas mieux que vos tristes doctri-

nes sur le mépris des richesses et l'amour du trafic, doctrines où tout est faux et impraticable?

Il existe plus d'un million d'analogies à déterminer. Dès qu'on en aura trouvé et publié seulement une collection de 500, tout sera entraîné; les naturalistes mêmes condamneront leur système, et proclameront l'insuffisance, la stérilité des classifications actuelles, toutes entachées du défaut de SIMPLISME, toutes classant des caractères matériels sans faire mention des passionnels. Chacun se ralliera à l'analogie qui marie les deux classifications: j'en puis donner pour initiative une collection de 200 articles très-variés; j'en aurais donné plus de 2,000 si j'avais pu employer trois années exclusivement à l'étude de l'histoire naturelle, surtout des branches négligées, ambigu, etc.

Dire qu'une science nouvelle, du contenu d'environ 400 tomes, rendra aux auteurs *douze mille francs par ligne*, c'est de quoi faire palpiter le cœur de tout barbouilleur de papier; il se contenterait de gagner seulement *douze sous par ligne*. Observons que je parle ici des lignes de 1re apparition, lignes contrôlées et réduites par jury. Il faudra, sur ce profit gigantesque, une preuve bien exacte, bien arithmétique : elle se trouve plus loin, à l'Epilogue où je dois revenir sur l'analogie.

Ceux qui en désirent des aperçus moins succincts, peuvent consulter les articles *Mosaïque en règnes animal et végétal* (III, 212 à 240); *Cosmogonie appliquée* (III, 241 à 268).

CHAPITRE LVI.

De l'immortalité de l'âme.

C'est la question qui doit terminer une étude intégrale de la nature; c'est le sujet sur le lequel les modernes ont le plus échoué.

L'immortalité doit être démontrée en preuve *composée* et non pas simple. Nous avons la preuve simple, tirée des doctrines religieuses qui nous garantissent l'immortalité; c'est une très-bonne preuve sans doute, mais elle est *simple*. Pour l'élever au mode composé, il faut y ajouter la preuve scientifique : l'esprit humain ne peut pas l'obtenir, tant qu'il n'est pas initié à l'analogie d'où on tire les sept branches de preuves nécessaires en théorie de l'im-

mortalité. C'est une étude fort étendue que je me borne à indiquer ; elle comprend :

1, 2, 3, 4, les 4 traités d'analogie appliquant les 4 règnes animal, végétal, minéral et aromal, au règne passionnel ou pivotal, règne *hominal* ;

5 le traité de l'ambigu, des transitions ;

6 le traité du contact des extrêmes ou diffraction ;

7 le traité du ralliement des extrêmes en hauts degrés.

Enfin l'analogie mathématique. (*Voyez* sur ce sujet II, 304, où j'ai préludé à la théorie de l'immortalité en y appliquant les théorèmes des aires proportionnelles aux temps, et des carrés de temps périodiques proportionnels aux cubes des distances.)

Tel est le cortége de preuves nécessaires : faut-il s'étonner que les philosophes n'aient su en donner aucune ? Elles sont toutes puisées dans l'analogie dont ils n'ont jamais voulu faire aucune étude.

Un débat récemment élevé dans le monde savant, sur le magnétisme, peut nous servir ici pour aperçu d'une preuve qui se rapporte à la 6e branche du tableau ci-dessus, au contact des extrêmes.

Dieu nous devant sur ce point une preuve *composée*, une preuve matérielle et rationnelle, il faut que certaines démonstrations soient de nature à affecter nos sens, les initier momentanément aux facultés dont l'âme jouit dans une autre vie. Ce serait peu de connaître ces facultés par le raisonnement, il faut des preuves palpables.

Pour les chercher recourons à la boussole de la justesse, à la série progressive : spéculons sur une série de 3 situations de l'âme, savoir : une situation moyenne et deux extrêmes, qui doivent être en contact.

La situation moyenne sera l'état de VEILLE, l'existence pleine où le corps opère combinément avec l'âme : c'est le mode *composé*.

La situation extrême inférieure sera l'état de SOMMEIL, vie faussée, mode *simple*, état ou le corps ne s'associe pas aux volontés de l'âme.

L'extrême supérieur sera la vie ULTRA-MONDAINE et *surcomposée*, dont il s'agit de déterminer les facultés.

Précisons la différence entre ces 3 situations de l'âme :

Etat *simple* et *infra-mondain*, le sommeil.

Etat *composé* ou *mondain*, la veille.

Etat *surcomposé* ou *supra-mondain*, la vie future dans laquelle nos âmes prendront des corps plus parfaits. Nos corps actuels sont TERRE-AQUEUX, formés des deux éléments grossiers qu'on nomme terre et eau ; les corps de nos âmes dans l'autre vie, seront ETHER-AROMAUX, formés de deux éléments subtils nommés air et arome.

Selon la règle du contact des extrêmes, les deux existences extrêmes, dites *infra-mondaine* et *supra-mondaine*, doivent être en rapport : la plus basse doit donner des images de la plus élevée ; en effet le sommeil peut, chez certains sujets et dans certains cas, initier l'homme aux facultés sensuelles des supramondains. On en voit la preuve par les somnambules artificiels, ou magnétisés, et par les somnambules naturels ; l'un et l'autre état donnent à l'homme des sens ultra-humains, comme la faculté de lire un écrit malgré l'interposition d'un corps opaque, de voir ce qui ce passe à de grandes distances, en lieu fermé où l'œil ne pourrait pas atteindre. Ces somnambules ont donc les facultés visuelles des ultra-mondains ; ils sont en contact avec le terme supérieur de la série d'existence dont ils forment le terme inférieur. Ainsi l'exige la loi de diffraction, étendue à toute la nature.

Pour donner du poids à cette explication, il faudrait que le lecteur connût les contacts d'extrêmes, qu'on trouve par centaines, et dont on n'a jamais fait aucun tableau. J'en ai décrit deux au chap. LV, en traitant du faux sucre et de l'esclavage. Une collection imprimée, d'un millier de ces contacts d'extrêmes, convaincrait que ce contact, nommé diffraction, est loi fondamentale dans l'ordre de la nature, et qu'elle doit s'appliquer à la théorie de l'immortalité, en former une des branches.

En théorie de l'immortalité, il faut bien parler de la mort qui est le point de passage, et parler des emblèmes de la mort qui sont les plus répugnants de toute l'analogie. Les lecteurs français seraient déraisonnables sur ce point ; ils ne veulent que des tableaux agréables : cela m'oblige à supprimer la plus palpable des preuves de l'immortalité qu'on puisse tirer du corps humain et de son mécanisme.

Quant à la preuve citée, celle du magnétisme, on peut trancher sur le débat qui existe à cet égard. Les médecins allemands ont pleinement raison d'y croire, malgré le scepticisme de la fa-

culté de Paris, dont la résistance est dictée par un calcul d'intérêt; qu'elle se rassure : le magnétisme, quoique moyen très certain et qui sera généralement employé en harmonie, ne peut pas faire de progrès en civilisation; il est entravé par des vices matériels inhérents à cette société. J'en cite quatre :

1° On n'a aucune méthode pour discerner les sujets magnétisables; on ne sait pas cultiver en eux cette faculté dès l'enfance; on l'émousse, on la fausse par une éducation compressive de la nature; et au lieu d'avoir option sur les bons, l'on ne rencontre d'ordinaire que les plus imparfaits, stimulés par appât du gain.

2° On ignore et on ne pourrait pas former l'appareil sympathique du magnétisé; il doit se composer de ses deux sympathiques de tempérament, en identité, et de ses 2 sympathiques de caractère, en identité et contraste. Comment rassembler cet appareil quand on ne connait, ni l'échelle des tempéraments, ni celle des caractères?

3° On gâte, on use les magnétisés; on les déprave par des amorces d'intérêt qui, même dans le sommeil de consulte, influent sur leur faculté ultra-humaine, en faussent la vertu, la perspicacité.

4° On les vicie encore par des emplois confus, en les obsédant de consultations hétérogènes avec leur genre d'aptitude, qu'on ne sait pas discerner.

D'autres fautes concourent à faire avorter ces opérations et neutraliser presque tous les fruits qu'on pourrait tirer de ce puissant ressort; il n'est pas fait pour la civilisation. Sur ce point, comme sur tant d'autres, elle dépasse la limite de ses attributions. Toujours malencontreuse en génie, elle est adroite à pénétrer sur les points que la nature lui interdit; elle est incapable d'entrer dans les voies de progrès réel où la nature l'appelle.

Les contre-temps que j'ai cités, empêcheront que le magnétisme puisse jamais prendre quelque essor en civilisation : il prête le flanc aux malins par les vices précités et autres; mais il sera en grande vogue, en pleine utilité dans l'harmonie. A cette époque les médecins seront trop riches pour s'alarmer, comme à présent, de la découverte des remèdes; leur bénéfice alors s'établira en raison de la santé générale; il n'auront plus à redouter, mais à désirer l'invention d'antidotes efficaces dont s'effraie la cupidité civilisée.

Je n'ai donné ici sur l'immortalité qu'une preuve du 6e ordre; on en accumulera de chacun des sept ordres, et rien ne paraîtra plus certain que cette vie future dont nos soi-disant *esprits forts* nous ravissent l'espoir. En reniant l'âme et Dieu, ils ne renient

que leur propre science : ils ont supposé, dans leurs systèmes anciens, un Dieu stupide et méchant ; STUPIDE en ce qu'il aurait créé le monde sans plan, sans moyens d'établir le bonheur de tous ; MÉCHANT, en ce qu'il voudrait nous cacher ses plans, s'il en a fait sur les destinées ; et nous condamner à perpétuité aux tortures de l'état civilisé et barbare.

Tout est faux dans ces opinions : Dieu veut nous donner beaucoup plus de lumières et de bien être que nous n'en désirons ; mais sous la condition de chercher ces biens dans l'étude de l'homme, ou de l'attraction, *quærite et invenietis*. Ayant repoussé cette étude et, par suite, manqué toutes les voies de lumière, nos philosophes ont été secrètement confus de leur doctrine qui, en nous assignant l'état civilisé et barbare pour destinée, transforme Dieu en Créateur sot et méchant, et nos âmes en créatures démoniaques. Pour échapper à ce labyrinthe scientifique, ils ont renié ce Dieu ignare et malfaisant qu'ils avaient imaginé, et l'âme de boue, l'âme civilisée qu'ils avaient formée. C'est renier leur propre science et leur pauvre génie, dénoûment digne *d'aveugles qui conduisent des aveugles*, signe évident de la cataracte intellectuelle dont la philosophie enveloppe l'esprit humain.

FIN.

ÉPILOGUE SUR L'ANALOGIE (450),

PREUVE DE L'ÉNORME PRIX DE DOUZE MILLE FRANCS PAR LIGNE.

J'ai prévenu que dans ces estimations, qui semblent monstrueuses au premier coup-d'œil, je cave toujours bien au-dessous de la réalité. On va s'en convaincre.

Il faut préluder à cette démonstration par quelques détails d'analogie. Nos beaux esprits, en faisant du pathos sur le *grand livre de la nature*, sa voix éloquente et ses beautés, ne savent pas nous expliquer une seule ligne de ce GRAND LIVRE; il n'est pour nous qu'une désolante énigme, sans le calcul de l'analogie qui débrouille tous les mystères impénétrables, et fort plaisamment, car il dévoile toutes les hypocrisies; il arrache tous les masques civilisés, et prouve que nos prétendues vertus sont vices dans l'ordre de la nature. C'est donc à bon droit que Bernardin de Saint-Pierre les a nommées *frivoles et comédiennes vertus*.

Venons au grand livre : Quelques auteurs ont voulu disserter sur le langage emblématique des fleurs ou des plantes; comment pourraient-ils interpréter les tableaux de l'harmonie sociétaire qui ne leur est pas connue? La fleurette qu'on nomme PENSÉE peint les relations des cinq tribus de l'enfance, chérubins, séraphins, lycéens, gymnasiens, jouvenceaux (p. 110) ; les 3 chœurs les plus âgés exercent fonctions de pères, et réprimande sur les 2 plus jeunes; par analogie, la pensée place deux pétales violets sous trois pétales supérieurs joignant le jaune, couleur de paternité, au violet couleur d'amitié, selon la gamme suivante.

X Noir,	1 violet,	2 azur,	3 jaune,	4 rouge.
Egoïsme,	*amitié*,	*amour*,	*paternité*,	*ambition*.
	5 indigo,	6 vert,	7 orangé,	⋈ blanc.
	Cabaliste,	*papillonne*,	*composite*,	*unitéisme*.

Si nos beaux esprits ne veulent pas admettre les gammes, qu'il est pourtant forcé d'admettre en musique, de quelle boussole feront-ils usage pour connaître le langage des couleurs, l'emblème de chacune? Tant qu'on ne veut pas reconnaître de gammes élémentaires en couleurs et en étude des passions, l'on ne peut pas s'initier à l'analogie ; mais à l'aide des gammes de couleurs, dont le soleil nous donne seulement la première, on a de prime-abord des données sûres pour discerner à quelle passion se rattache un hiéroglyphe animal, végétal, ou minéral : en voyant un serin, oiseau tout vêtu de jaune, on peut dire à

coup sûr, cet oiseau représente quelqu'une des relations de paternité ; en effet, le serin est le petit enfant gâté, il veut vivre de friandises, de sucreries ; les enfants gâtés ont un babil agréable, dépeint par le gazouillement du serin ; il est impérieux, furibond comme eux ; il se fait bien servir et obéir ; aussi la nature lui a-t-elle placé la couronne sur la tête, par emblème de l'enfant gâté qui est roi dans le ménage, commandant à père et mère, à sœurs et bonnes : tout fléchit sous sa loi.

Etudions de plus grands mystères, à l'aide de la couleur jaune raillée par les plaisants. Observons sur la tête du perroquet kakatoës, une bannière jaune en aigrette. Molière dirait que c'est la bannière du..... mariage, cela est vrai ; mais expliquons dans quel sens. Les perroquets sont l'emblème des sophistes du monde philosophique ; par analogie, cet oiseau manie très-bien la parole, mais il n'a que du verbiage sans raison. Tels sont les brillants systèmes de la philosophie représentés par des variantes contrastées dans la distribution des couleurs dont le perroquet est chamarré : l'un a du jaune en sommet d'aile, et du rouge en pointe ; l'autre a le rouge en sommité, le jaune en pointe ; ainsi les sophistes, comme Epicure et Zénon, sont dans leurs dogmes la contre-partie l'un de l'autre. Sur quoi reposent tout leur échafaudage de systèmes ? Sur le régime de famille, sur le morcellement par petits ménages conjugaux : toute la philosophie roule sur ce vicieux pivot, qui est l'antipode du régime sociétaire. Il faut, par analogie, que le perroquet pivotal, qui est le blanc, déploie la bannière jaune, emblême du groupe de paternité : ce groupe est la base de tous les systèmes sociaux conçus par la philosophie ; aussi le perroquet BANNERET, le kakatoës est-il baignant dans le jaune qui colore toutes les plumes inférieures de son corps.

Ce serait un sujet fécond en analogies, que l'étude du perroquet ; négligeons-la, puisqu'elle nous dévoilerait tous les côtés faibles des philosophes qui, prêchant la tolérance et les charmes de la vérité, sont aussi peu enclins à pratiquer la tolérance, qu'à entendre la vérité sur leur savoir-faire.

C'est une étrange contradiction, chez les sophistes, que de poser en principe *l'unité et l'analogie du système de la nature* (Schelling, p. 14), et vouloir que les fanaux de direction fournis par la nature, comme la gamme septénaire des couleurs primitives, ne soient analogues A RIEN ! Si l'unité et l'analogie existent réellement, il faut bien que ce fanal primitif soit emblème de quelque chose ! De quoi donc, sinon des passions ? Prétendra-t-on que cette gamme de couleurs primitives ne représente que des harmonies matérielles, comme les sept côtes combinées et la clavicule, les sept os du crâne et le frontal, les sept notes musicales prononcées et la 8e d'écho ? C'est accumuler contre la philosophie quatre griefs d'ignorance ; car si la nature cumule ainsi les analogies en matériel, il faut, selon le principe d'unité, qu'elles se reproduisent en passionnel et qu'on sache déterminer, parmi les passions, une gamme de

7 ressorts primordiaux, non compris les gammes secondaires par 12 en semi-tons, par 24 en majeur et mineur, par 32 en transitions, etc., etc.

Abrégeons sur ces fastidieux principes, revenons à la pratique; reprenons les détails d'analogie des couleurs; et passant du jaune au rouge, mettons en scène un charmant emblème, le chardonneret dont la tête coiffée de rouge, baigne dans le rouge couleur de l'ambition, selon la gamme précédente. Cet oiseau est l'opposé du serin: son plumage gris-boueux, mais propre et lustré, indique une pauvreté industrieuse; il dépeint l'enfant issu de parents pauvres, tenu sévèrement, élevé par eux aux idées ambitieuses, à la prétention de s'avancer. Il est préoccupé de cette idée et, par analogie, son cerveau baigne dans le rouge, couleur de l'ambition. Son ramage, emblème de l'esprit cultivé, égale celui du serin, qui est le portrait de l'enfant riche et pourvu de bons maîtres. Ainsi, l'enfant pauvre et stimulé s'élèvera au même degré d'éducation et d'instruction que l'enfant opulent; il saura dérober la science qu'on prodigue au riche ; et comme il ne parviendra à cette instruction que par les secours de sa famille, la nature a empreint de jaune les pennes de son aile, pour indiquer que son élévation est due au soutien de sa famille, au groupe de paternité figuré par le jaune. Cet enfant pauvre ne s'épouvante pas des ronces de la science; il surmonte les obstacles de l'étude, il deviendra habile jurisconsulte, fameux médecin. Par analogie, le chardonneret se plait sur le chardon, plante épineuse et sympathique avec la classe rustique habituée aux épines de l'industrie. C'est pour figurer ces rapports que la nature met en sympathie, sur le chardon, deux personnages constrastés : le chardonneret, emblème de l'enfant studieux issu du paysan, et l'âne, emblème du paysan, de son patois ou braiement risible, de sa nourriture chétive, de sa résignation aux mauvais traitements, et de sa sotte obstination dans les vicieuses méthodes.

Ici le chardon présente double analogie : une sensuelle, une spirituelle. Le paysan aime les liqueurs fortes, les mets piquants et les émotions violentes, comme l'aspect des supplices; delà vient que l'âne, emblème du paysan, aime à se nourrir des piquants du chardon, et envisager un précipice effrayant.

C'est ainsi que, par entremise de l'analogie, les êtres les plus dédaignés, l'âne et le chardon, inspirent de l'intérêt. Ce que Boileau a dit de la mythologie s'applique mieux encore à l'analogie :

« Là pour nous enchanter, tout est mis en usage
» Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage. »

Sans l'analogie, la nature n'est qu'un vaste champ de ronces; les 73 systèmes de la botanique ne sont que 73 tiges de chardon. Rousseau les a bien qualifiés de science rebutante, qui vient cracher du grec et

du latin au nez des dames. Dites aux dames, pour les intéresser, que tel effet de passions est dépeint dans tel végétal; montrez-leur les variétés de l'amour dans l'iris, la tubéreuse, l'œillet, la hyacinthe, la pêche, l'abricot, le pigeon et le coq, vous les amorcerez mieux à l'étude qu'en leur débitant vos légendes barbares, vos ronces académiques : TRAGOPOGON, MESEMBRYANTHEMUM, TETRANDRIA, RHODODENDRUM. Joli concert pour attirer le beau sexe à l'étude!

Sans recourir aux végétaux brillants, aux bosquets de Cythère, on peut dans les plantes les plus bourgeoises, dans le chou et l'oignon, expliquer des analogies très-gracieuses. Essayons :

Le chou est emblème de l'amour mystérieux, de ses intrigues secrètes masquées par centuple ruse, pour échapper aux argus et aux obstacles. De même, le chou cache sa fleur sous les voiles de cent feuilles emboîtées. Ses feuilles, bouillonnées et ondoyantes, figurent les efforts astucieux d'amants obligés de cacher leur lien; elles sont plutôt bleues que vertes, parce que l'azur est la couleur de l'amour; l'azur domine dans la feuille de l'œillet qui peint la jeune fille fatiguée par réplétion d'amour, privation d'amant.

Le chou-fleur qui est contre-partie du chou, dépeint la situation opposée; l'amour sans obstacle, ni mystère; les ébats de la jeunesse libre qui voltige de plaisir en plaisir; aussi le chou-fleur est-il un océan de fleurs, image des charmes du bel âge : sa feuille n'est, ni azurée, ni bouillonnée, parce que la jeunesse libre, formant des orgies, est peu amoureuse, n'a pas besoin de recourir aux astuces, comme la jeunesse entravée dont le chou est symbolique.

Le chou-fleur a comme certains végétaux un vice de fétidité; il infecte l'eau et le local où il cuit; l'artichaut infecte la main qui le cueille, et l'asperge infecte les urines. Dans ce vice commun aux 3 plantes, la nature dépeint différents désordres de l'amour libre : observons ce tableau dans le chou-fleur emblème du jeune homme à bonnes fortunes, du séducteur en vogue; de l'homme pour qui les amours sont un océan de fleurs. Un tel homme sème le trouble dans les familles, il n'est bruit que de femmes et filles séduites par lui : de là les caquets, les querelles domestiques, les incidents fâcheux; et par emblème le chou-fleur infecte l'élément symbolique de la famille, selon ce tableau :

Terre,	Air,	Arome,	Eau,	✕ Feu,
Amitié,	Ambition,	Amour,	Famille,	Unité.

On explique de même, par analogie aux désordres d'amour, les deux infections que produisent l'asperge et l'artichaut; mais ces sujets seraient trop obscènes : la tendre et simple nature est parfois *trop simple*, trop amie de l'auguste vérité. Parmi ses tableaux, il en est beaucoup qui ne sont pas admissibles en bonne compagnie; et je ne pourrais guères expliquer, par écrit, les emblèmes que fournissent l'asperge

et l'artichaut, tous deux hiéroglyphes de scandales amoureux qui sont très-bien dépeints dans leurs feuilles, leurs fruits et toutes leurs habitudes. On ne peut les expliquer qu'en comité d'hommes, tant le tableau est fidèle, surtout en y joignant les contre-parties, comme le cardon qui est l'opposé de l'artichaut : l'un représente la fille d'honneur, et l'autre la libertine.

Toutefois, les vérités crues de l'analogie sont bien admissibles sur ce qui touche aux classes et caractères subalternes. Qu'on explique, dans la chèvre et le bouc, un tableau des mœurs vénales du peuple en amour, cela n'offensera que des gens qui ne savent pas lire ; quant aux avares sordides, on ne craindra pas de leur présenter un miroir dans le pourceau et le chêne, deux portraits d'avarice qui doivent se convenir et s'assembler, car ils sont le même tableau en diverses nuances ; aussi le fruit du chêne, le gland, n'est-il en affinité qu'avec le cochon.

L'analogie dissipera nos préjugés en politique, ainsi qu'en morale. Deux analyses de la ruche et du guêpier réduiront à leur juste valeur nos préjugés sur les libertés administratives et les garanties : l'unité d'action est moulée dans la ruche, la duplicité dans le guêpier ; ce sont deux analogies magnifiques.

Un vice des beaux esprits civilisés, vice qui les a égarés dans l'étude de la nature, est de ne pas rapporter tout aux convenances de l'homme. Selon ce principe, quels que soient les tableaux fournis par l'abeille et la guêpe, l'une dépeint le bien, puisqu'elle nous donne richesse composée, par le miel et la cire ; l'autre dépeint le mal, puisqu'elle donne pauvreté composée par son carton inutile et ses ravages. Telle est aussi l'araignée, image du commerce mensonger, du piège de libre concurrence.

Les analogies sont déjà très-séduisantes isolément, par la fidélité du pinceau de la nature. On vante le tableau du tartufe peint par Molière, la fleur dite Amarante et le reptile nommé Caméléon, sont des tableaux de l'hypocrisie plus parfaits encore. Pour en juger il faudrait une longue description de toutes les parties de ces deux moules.

Les analogies redoublent de charme quand elles sont présentées en contraste et en graduation. L'aigle et le vautour nous dépeignent deux autorités qui s'élèvent de fait au rang suprême, qui savent régner ; mais il est des princes qui se traînent, et sont incapables de régner ; ils ont pour emblèmes l'autruche, ou pauvre d'esprit, grand corps sans tête ; et le dronte, image du sot orgueilleux, tête ignoble dont le cerveau ne produit qu'une crête ridicule et inutile à l'homme, ainsi que tout le corps de l'oiseau.

Pour faciliter l'étude de l'analogie, il faut assembler des galeries de portraits sur un même sujet : s'agit-il de l'auguste vérité, il faut étudier combinément les emblèmes de vérité ; tels sont le cygne, la girafe, le cerf, le sapin, le cèdre, le lys, tous hiéroglyphes des différents

emplois de cette vérité si ingrate pour ceux qui la pratiquent. En voyant son triste sort, dépeint dans ces divers animaux et végétaux, aucun civilisé ne sera tenté de pratiquer la vérité, quoi qu'en disent nos philosophes qui, cherchant à nous duper, ne veulent pas qu'on connaisse le sort fâcheux réservé aux amants de la vérité.

Les tableaux de nos passions deviennent très-gracieux lorsqu'on les étudie en détails comparatifs, comme serait une échelle des degrés de sottise, de bel esprit et de bon esprit, représentés par les coiffures d'oiseaux : leurs huppes, crêtes, appendices, aigrettes, colliers, excroissances, et ornements de tête. L'oiseau étant l'être qui s'élève au-dessus des autres, c'est sur sa tête que la nature a placé les portraits des sortes d'esprit dont les têtes humaines sont meublées. Aigle, vautour, paon, dronte, perroquet, faisan, coq, pigeon, cygne, canard, oie, dinde, pintade, serin, chardonneret, etc., sont, quant à l'extérieur des têtes, le portrait de l'intérieur des nôtres. L'analyse comparative de leurs coiffures fournit une galerie amusante, un tableau des divers genres d'esprit ou de sottise, dévolus à chacun des personnages dont ces oiseaux sont l'emblème.

L'aigle, image des rois, n'a qu'une huppe chétive et fuyante en signe de la crainte qui agite l'esprit des monarques, obligés de s'entourer de gardes, et entourer leurs sujets d'espions pour échapper aux complots. Le faisan peint le mari jaloux tout préoccupé des risques d'infidélité et, pour s'en garantir, épuisant les ressorts de son esprit. Aussi voit-on, du cerveau d'un faisan, jaillir en tout sens des plumes fuyantes. (Le genre fuyant est symbole de crainte.) On voit une direction contraire dans la huppe du pigeon, relevée audacieusement, peignant l'amant sûr d'être aimé, et dont l'esprit est libre d'inquiétude, fier du succès.

Parmi les coiffures d'oiseau, la plus digne d'étude est celle du coq, emblème de l'homme du grand monde, l'homme à bonnes fortunes; mais comme les analogies ne sont intéressantes que par opposition des contrastes, il faut, à côté du coq, décrire son moule opposé, le canard, emblème du mari ensorcelé qui ne voit que par les yeux de sa femme. La nature, en affligeant le canard mâle d'une extinction de voix, représente ces maris dociles qui n'ont pas le droit de répliquer quand leur femme a parlé; aussi le canard, lorsqu'il veut courtiser sa criarde femelle, se présente-t-il humblement, faisant des inflexions de tête et de genoux, comme un mari soumis, mais heureux, bercé d'illusions; en signe de quoi la tête du canard baigne dans le vert chatoyant, couleur de l'illusion.

Le coq dépeint le caractère opposé, l'homme courtois qui, sans maîtriser les femmes, sait tenir son rang avec elles; c'est l'homme de *bon esprit*; aussi la nature fait-elle jaillir de son cerveau la plus belle et la plus précieuse des coiffures, une SÉRIE de chair *belle et bonne,*

autant que celle du dronte est déplaisante et inutile, comme le sot orgueilleux qu'elle représente. Mais laissons ce joli sujet, qui nous con duirait trop loin.

J'en ai dit assez pour démontrer que le grimoire de l'analogie est enfin surpris; que la théorie de l'analogie et *des causes en création* va être pleinement dévoilée, sauf études : *quærite et invenietis.*

Quant aux naturalistes actuels, bornés à observer *des effets* lorqu'ils chantent les beautés du grand livre de la nature, ne ressemblent-ils pas au sénateur aveugle qui fit l'amusement de la cour de Domitien ? Dans le conseil sur l'apprêt du fameux turbot, ce sénateur avait le dos tourné au poisson, et ne le voyant pas, il s'extasiait sur sa beauté. Tels sont nos écrivains prônant les beautés du grand livre dont ils ne comprennent pas une ligne, pas même les hiéroglyphes les plus intelligibles, comme la chenille, emblème dégoûtant des 4 sociétés odieuses qui acheminent au mécanisme sociétaire ; elles sont représentées par les 4 sommeils de la chenille, à laquelle succède la chrysalide, emblème de l'état mixte ou garantisme, et le papillon emblème de l'harmonie sociétaire.

Si l'on échoue sur des tableaux si frappants, comment en expliquerait-on de plus difficiles, tels que le haricot et le pois représentant les Petites Hordes et les Petites Bandes (Chap. XXI et XXII), corporations bien inconnues de nos moralistes ! S'ils veulent enfin s'initier au grimoire de la nature, il faut faire trêve d'orgueil académique, et se résoudre à l'étude facile des passions et de l'analogie ; le premier qui suivra cette marche entraînera tout. Quel affront pour ces savants d'être réduits à prêcher l'obscurantisme, comme Cicéron : *latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris*, etc., et de ne rien comprendre aux tableaux de choses dont ils s'occupent chaque jour, pas même aux portraits de *leur cheval de bataille*, *de leur auguste vérité*, peinte dans le cygne et la girafe, qui figurent la vérité inutile, dont on n'emploie que l'enveloppe ; et dans le cerf figurant la vérité poursuivie par les grands et l'administration (par l'homme et le chien) !

Pour essayer de rallier un noyau de savants à l'étude de la nature et des CAUSES en création, je publierai prochainement un volume d'initiative, intitulé : PREMIÈRE CENTAINE D'ANALOGIES, que je choisirai parmi les plus amusantes, les plus propres à faire goûter cette nouvelle science, qui seule peut répandre du charme sur l'étude de la nature, donner à chaque animal ou végétal ou minéral, *un corps*, *une âme*, *un esprit*, *un visage*.

Venons au but de cet acticle, au débit qu'obtiendront les feuilles abréviatives des analogies découvertes. Lorsque la science aura été exposée dans un bon traité, appuyée d'un millier de tableaux intéressants par des descriptions complètes, et non par des croquis parcellaires, comme j'en ai donné sur la rave et le perroquet, la vente des feuilles à 3 sous, y compris le sou de bénéfice alloué, sera au moins de MILLE

par phalange, enfants non comptés, car on ne les initiera pas à l'analogie. Le produit de cette vente (50 f.), multiplié par 500,000 phalanges, donne 25 millions de fr.; or je n'ai tablé que sur 8 millions de bénéfice, et non pas sur 25 millions. J'ai donc supposé la vente réduite à 320 feuilles par phalange, au lieu de 1,000. C'est caver beaucoup trop bas, vu l'avidité qui existera pour cette lecture.

Le principal motif d'empressement pour la feuille apportant 30 ou 40 analogies nouvelles, c'est que chacun espèrera y participer *en continuation* : je m'explique.

Un hiéroglyphe, tel que chien ou chat, peut présenter jusqu'à cent tableaux de passions, surtout dans sa conformation intérieure, qui n'est pas visible ; ajoutons que dans les parties visibles, on est long-temps à deviner les nombreuses énigmes : je connaissais depuis dix ans les analogies principales de l'éléphant, avant d'avoir pu expliquer les deux allégories de ses yeux ridicules par petitesse et disproportion, et de ses oreilles choquantes par énormité et aplatissement. Ainsi l'un des étudiants expliquera ce que l'autre aura manqué ; chacun se hâtera de consigner, dans la feuille du jury abréviatif, le peu qu'il aura découvert sur un hiéroglyphe ; chacun craindra d'être devancé par un autre interprète qui obtiendrait priorité ou partage, selon les dates et les circonstances ; on se hâtera donc de livrer au jury chaque solution partielle de problèmes. X présente sur la perdrix une traduction qui n'est admise que pour *cinq lignes ;* c'est toujours soixante mille francs de gagnés sans préjudice du surplus ; cela n'empêchera pas qu'il n'obtienne peut-être 120,000 fr. la semaine suivante, s'il peut présenter sur le même sujet une traduction d'autres détails, admise pour dix lignes. Après lui divers collaborateurs pourront obtenir le prix de *douze mille francs par ligne*, s'ils ajoutent des détails reconnus exacts quant à l'analogie. On verra souvent une douzaine d'interprètes fournir successivement des articles sur un même hiéroglyphe ; dès-lors le premier qui aura ouvert la voie, en indiquant le caractère principal de la perdrix (ou autre moule), servira utilement tous les explorateurs ; ils trouveront après lui beaucoup à moissonner ; ils ne seront pas *glaneurs*, car ils recueilleront peut-être plus que celui qui aura pris l'initiative. C'est par cette raison que les feuilles d'abrégé sur l'analogie seront accueillies comme une mine d'or par toute la classe des continuateurs ; classe bien nombreuse, car sur cent personnes il en est 99 qui sont, comme les Français, habiles à perfectionner et inhabiles à inventer. Les femmes auront une grande aptitude à ce genre de travail.

Ainsi, la feuille d'analogie sera *dévorée* chaque fois qu'elle paraîtra : tout homme ou femme riche en prendra une demi-douzaine, pour en placer une à sa collection, une ou deux à sa poche pour le travail, et en donner 2 ou 3 à ses amis pauvres, à ses collègues industriels. On peut donc estimer la vente à *mille* par phalange ; or je n'ai tablé que sur 320,

nombre qui réduit la récompense à 12,000 fr. par ligne. Je pratique partout cette réduction estimative ; quiconque voudra prendre la plume et vérifier arithmétiquement, verra que je suis toujours bien en dessous de la somme réelle. Beau sujet de réflexions, pour les savants, sur l'immense fortune dont ma découverte leur ouvre la voie ! L'article suivant va leur prouver qu'ils pourront, dans l'état sociétaire, gagner des millions bien plus aisément que ne le font aujourd'hui ces agioteurs aux pieds de qui la philosophie moderne est sottement prosternée.

POSTFACE.

SUR LA CATARACTE INTELLECTUELLE.

DUPERIE DU MONDE SAVANT ET DES PARTIS POLITIQUES.

C'en est fait des voiles d'airain ; adieu l'excuse de l'indolence académique : plus de mystères de la nature, elle a capitulé, nous tenons la clé de son grimoire, en dépit de certains anges de ténèbres.

Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense;

a dit notre fabuliste ; et, de même, le plus obscurant des trois (noblesse, clergé, philosophes), n'est pas celui qu'on pense : écoutons les vrais obs curants se dénonçant eux-mêmes.

« Souvenez-vous, ô mon fils, que la nature est couverte d'un voile d'airain que tous les efforts des siècles ne sauraient percer ! » (BARTHÉLEMY, *Voyage d'Anacharsis.*)

C'était un prestige bien commode que ce voile d'airain pour les monopoleurs de génie qui, ne voulant pas se donner la peine d'inventer, aimant mieux fabriquer des systèmes à la toise, prétendent *que l'esprit humain doit s'arrêter à tel point ;* qu'il ne faut ni étudier les sciences intactes, ni continuer l'exploration des sciences ébauchées, comme l'attraction, dont Newton a fait le calcul en matériel seulement, et non en passionnel.

Ce travail est achevé : je me suis attaché à l'étayer de preuves redoublées sur les points principaux; tels sont :

Les ressorts des Séries passionnées, Chap. V et VI.

Les ressorts d'attraction indirecte, Chap. XXI et XXII.

Les ressorts de répartition équilibrée, Ch. XXXIV et XXXV.

J'ai fourni partout les preuves en mode composé t non pas simple ;

toujours la preuve et la contrepreuve, comme en mathématiques ; on ne prétextera pas d'insuffisance en démonstration.

Il manque ici un aperçu sur les Séries mesurées (108 109); mais c'est un genre d'accords trop vastes et trop magnifiques pour des commençants; il leur suffit de connaître les Séries libres (38).

Grâce à cette découverte, le monde va être délivré des commotions anarchiques et des querelles de partis. Je vais lui présenter un tableau des degrés de restauration; les spéculateurs pourront aviser au choix, opter sur 15 phases de progrès réel, dont 14 placées entre la 3e de civilisation, où nous languissons, et la 1re phase d'harmonisme, où nous pouvons passer immédiatement.

ÉCHELLE DES 15 PHASES DE PROGRÈS RÉEL, A OPTION.

1.	CIVILISATION	3e phase.	9.	*Ambigu* de Gar. et Soc.	
2.		4e phase.	10.		1re phase.
3.	*Ambigu* de Civil. et Gar.		11.		2e phase.
4.		1re phase.	12.	SOCIANTISME	APOGÉE
5.		2e phase.	13.		3e phase.
6.	GARANTISME	APOGÉE.	14.		4e phase.
7.		3e phase.	15.	*Ambigu* de Soc. et Harm.	
8.		4e phase.	16.	HARMONISME	1re phase.

Plus le choix se rapprochera du n° 1, plus l'opération sera lente : il en serait de même des bénéfices et du bien-être, *faibles* au n° 2, qu'on organiserait lentement, *immenses* au n° 16, qu'on peut organiser avec la rapidité de l'éclair. Il est, dans la recherche des fondateurs et actionnaires, beaucoup de précautions à prendre : je vais les indiquer en 5 petits articles qui serviront d'instruction aux négociateurs, et qui définiront exactement la cataracte intellectuelle et les causes qui l'ont produite.

I. CANDIDATURE SPÉCULATIVE.

Il faut se garder de compter pour cette fondation sur aucun des partis politiques : libéraux, absolutistes et mixtes seraient de mauvais juges, tout absorbés dans la polémique et les intrigues électorales; si on les sort de cette controverse banale, ils sont ébaubis comme un chat dépaysé, changé de logis.

Les libéraux, qui ne tiennent qu'aux mots et non aux choses, suspecteraient la théorie pour l'honneur D'UN MOT ; ils exigeraient que les 15 phases de progrès réel fussent nommées *civilisation perfectible*, nom qui ne convient qu'aux phases où règnent la fourberie commerciale et le morcellement agricole.

Les absolutistes ont pour caractère *l'effarouchement*; ils poussent la crainte de révolution jusqu'à la déraison : semblables à Pourceaugnac effarouché par les apothicaires, et croyant voir partout des lavements. Ainsi les absolutistes, qui ne rêvent que répression, s'effarouchent à l'i-

dée de métamorphose universelle et subite, quelque heureuse qu'elle puisse être.

Il faut donc se garder de spéculer sur des partis. On doit s'adresser à un de ces hommes qui ont de grands moyens en fortune ou en influence et qui, ayant manqué un ministère, seront flattés de s'élever subitement à un poste bien supérieur, tout en faisant d'énormes bénéfices. Quant aux partis, ils peuvent voir aux chap. L et LI que, même en se bornant à organiser la 4e phase du tableau précédent, en créant dans les campagnes la *ferme fiscale garante*, et dans les villes *l'entrepôt trinaire concurrent*, on obtiendrait déjà dix fois plus d'améliorations que le libéralisme et la philosophie n'osent en rêver; on verrait cesser en moins de 3 ans la mendicité, l'indigence, les fourberies, les brigandages, les extorsions fiscales, etc. Les gouvernements y gagneraient grandes propriétés, grands revenus, moyens d'extinction des dettes, et stabilité sans inquiétude.

Une classe vivement intéressée à cette heureuse innovation est celle des journalistes de Paris, tous assis sur un volcan. Si l'absolutisme triomphe, comme tout l'annonce, il leur donnera à tous un congé de réforme, sans distinction de partis, et ne conservera qu'une seule gazette assoupissante, comme à Vienne ou Madrid. D'autre part, si on procède à sortir de la civilisation, les journaux obtiennent le lendemain triple nombre d'abonnés, cours en tous pays, et main-levée du bâillon, parce que les querelles politiques seront oubliées à l'instant.

Ce changement importe surtout au parti libéral, très-chancelant; s'il regagnait du terrain, une ordonnance ou un coup d'état en ferait raison. Il oublie que l'opinion est peu de chose, qu'en civilisation le 8e oppresseur l'emporte sur les 7/8es résistants, et qu'en lutte politique, il faut des moyens neufs et non des discours. Il faut que les deux partis soient bien aveuglés pour ne pas reconnaître que l'unique voie de salut est de s'élever plus haut que la civilisation, et non pas de rétrograder comme ils le font tous deux. Quoi qu'en disent les libéraux, c'est rétrograder que d'organiser la discorde permanente entre les princes et les peuples, tandis que les opérations de garantisme, telles que la ferme fiscale et l'entrepôt concurrent, établiraient la concorde, l'unité de vues, d'intérêts et d'action entre toutes les classes. Alors les absolutistes comprendraient qu'il leur convient de tendre au progrès réel, et non pas de retourner au 10e siècle; mais ils s'obstineront nécessairement dans les voies obscurantes, si on persiste à leur tendre le piège du faux libéralisme, vraie cataracte intellectuelle, puisqu'il repose sur quadruple cécité du monde savant.

1° Cécité des économistes qui, pour nous enrichir, emploient la plus petite et la plus coûteuse réunion, celle de famille; et la plus grande fourberie possible ou concurrence anarchique des marchands.

2° Cécité des moralistes qui veulent donner à l'homme des vertus avant de lui donner du pain, veulent armer l'homme contre ses passions, vantent la vérité et l'amour du trafic ou mensonge.

3° Cécité des politiques, organisant la ruine du peuple par la baisse du salaire, par l'exubérance de population et cent autres monstruosités.

4° Cécité des méthaphysiciens qui prétendent que Dieu a créé les passions au hasard, ou sans révéler à l'homme les lois de leur harmonie, et qui croient étudier l'homme, sans étudier l'attraction, moteur de l'homme.

On remplirait des pages sur les absurdités de chacune de ces 4 sciences, dont le quadrille forme la cataracte intellectuelle, servant de guide à l'esprit libéral. Faut-il s'étonner qu'il ne sache que perpétuer le mal, et que ses antagonistes le repoussent comme une coupe empoisonnée ! Lequel des deux partis est le plus obscurant, ou de celui qui rétrograde franchement, ou de celui qui promettant le progrès social, est de fait *immobiliste*, ne voulant pas que l'esprit humain avance au-delà du bourbier civilisé, s'efforçant de nous ramener à la 2e phase de civilisation, aux commotions démocratiques, et poussant l'autre parti à la rétrogradation par les craintes qu'il lui inspire.

Lorsqu'enfin le remède à cette anarchie est découvert, chacun sentira combien il est fâcheux de manquer d'un ressort d'opposition aux vandales, d'un jury examinateur des inventions, obligé de poser, en séance publique et en présence de l'inventeur, des questions dont la première serait celle-ci : Est-il certain que l'auteur ait continué la théorie commencé par Newton, l'étude de l'attraction; qu'il l'ait étendue du matériel au passionnel ? Ensuite de la décision affirmative, d'autres questions succèderaient, et le débat réduirait au silence la détraction qui a tout pouvoir, tant qu'on ne lui oppose pas un contrepoids, tant qu'il n'existe dans le monde savant, comme dans le monde commercial, qu'une concurrence de fraude, sous le masque de vérité et de liberté.

Prenons en flagrant délit cet obscurantisme scientifique. Dernièrement un physicien de France, M. Arago, démontrait (Annuaire du bureau des longitudes, 1829) que l'invention du mécanisme à vapeur est due à Papin, Français natif de Blois. Molesté d'abord par l'Académie des sciences de Paris, Papin fut accueilli en 1681 par la société royale de Londres; et 80 ans plus tard, en 1764, Watt se fit passer pour inventeur de ce mécanisme, qu'il avait un peu travesti, selon l'usage des plagiaires. Ainsi la France revendique après coup toutes les découvertes, même les minuties comme la *soupe Rumford*. Pourquoi donc est-elle si vandale envers les inventeurs, qu'aucun d'eux ne peut, DE SON VIVANT, trouver accès et examen méthodique en France ? Elle prétend aujourd'hui :

Que la vaccine, attribuée à Jenner, est du français Rabaud ;

Que l'enseignement mutuel, attribué à l'école de Lancastre, est du français Saint-Paulet ;

Que l'arbre encyclopédique, attribué à Bacon, est du sieur Savigny de Rethel ;

Que le bateau à vapeur n'est point de Fulton, mais du comte de Jouffroy (Version de 1822) ;

Que ledit bateau n'est ni de Jouffroy ni de Watt, mais de Papin, mort il y a un siècle (Version de 1829).

Il faut donc qu'un inventeur soit trépassé depuis long-temps pour trouver grâce aux yeux des académiciens français ! Là-dessus M. Arago nous dit :

L'homme de génie est toujours méconnu quand il devance son siècle dans quelque genre que ce soit.

C'est la faute de ces corps savants que Thomas a dénoncés avant M Arago, en disant : « Le dernier des crimes qu'on pardonne est celui d'annoncer des vérités nouvelles. » Consentiront-ils à être justes dans cette circonstance, à faire examiner le calcul de l'attraction ; ou bien suivront-ils leur méthode usitée, diffamer un inventeur dans les journaux et faire refuser l'insertion de sa réplique ? On ne voit autre chose en France que détraction dans le monde savant, fourberie dans le monde mercantile, et calomnie dans le monde électoral. Tels sont les trophées de la belle France régénérée par le commerce et la philosophie.

Aucune classe n'est plus dupe de ces travers que les philosophes et les savants. Chacun d'entre eux pourra, en Harmonie, se former un revenu (93) bien supérieur au médiocre budget de 400,000 fr., qu'ils se partagent dans Paris. J'ai indiqué dans l'épilogue un de ces moyens de fortune colossale, j'en ajoute quatre.

2° Les récompenses unitaires (93). Qu'un ouvrage couronné obtienne 1 franc, par vote moyen des phalanges, c'est 500,000 fr.

3° La vente directe. Si l'ouvrage est bon, la consommation de 7 ou 8 exemplaires par phalange fait 4 millions d'exemplaires avec profit estimé cinq sous, c'est pour l'auteur deux millions de fr.

Quel coup de fortune pour ces écrivains qui, aujourd'hui, se plaignent que tout le bénéfice est pour les libraires ! Quel motif pour ceux de Paris de prendre leurs mesures pour que la langue française soit adoptée, comme langue unitaire provisoire, pendant le premier siècle d'harmonie ! Cette affaire importe surtout aux journalistes de Paris, qui, dans ce cas, auraient subitement cours par tout le globe, et qui verraient tripler le nombre de leurs abonnés, du moment où la fondation d'une phalange d'essai près Paris exciterait une curiosité ardente et ferait oublier les vieilles disputes politiques, pour ne s'occuper que des approches du bonheur général.

4° Autre amorce pour les écrivains : ils se plaignent tout de manquer de sujet ; ils en sont réellement dépourvus. Ils auront, outre l'analogie (459), beaucoup de sujets excessivement féconds, neufs et faciles, entre autres la glose critique des 4 sciences philosophiques. On en réimprimera tous les ouvrages notables, avec la glose en regard (voyez-en

deux exemples sur le *Télémaque*, IV, 477, et sur *L'Homme des champs*, 560). Ce seul sujet pourra, pendant plus de vingt ans, entretenir de nombreux écrivains, avec débit à 20 par phalange, dix millions d'exemplaires.

Enfin l'enseignement sera une autre mine d'or pour les savants, artistes et lettrés. Les sciences et les arts devenant productifs dans l'harmonie, il faudra que tout le peuple reçoive la haute instruction ; mais on n'aura pas le vingt-millième des instituteurs nécessaires : on se les disputera pour former des écoles normales de canton, pour inspecter des provinces, des districts ; les moindres savants de nos cités obtiendront de forts dividendes sur plusieurs cantons; et, par cette seule branche de travail, ils jouiront des bénéfices et du lustre dont jouit en France un grand maître de l'Université.

C'est donc à eux un acte de démence que de contrecarrer l'examen et l'essai de la théorie d'attraction industrielle : Duperie d'autant plus grande, que depuis vingt ans ils protégent une secte d'association fausse, dirigée par M. Owen ; secte qui n'a aucun moyen neuf. Il faut, à ce sujet, conclure sur ce qui a été dit aux pages 4, 153, 369, et dessiller les yeux sur le compte de ces *loups couverts de peaux de brebis*. La crédulité qu'ils ont obtenue est un des indices les plus frappants de la *cataracte intellectuelle* qui offusque notre siècle.

II. RÉFUTATION DES OWÉNISTES.

Depuis vingt ans environ, l'opinion est circonvenue par ces sycophantes de la secte OWEN, gens très-dangereux, non par le mal qu'ils font, mais par le bien qu'ils empêchent ; car en persuadant que leur chef est un homme intelligent en mécanisme sociétaire, ils ont tellement fasciné l'opinion, que chacun croit le problème entièrement résolu par la sagacité de M. Owen, qui, loin d'avoir en association la moindre connaissance, est précisément à l'opposé des méthodes naturelles dans sa bizarre doctrine, réduite à trois thèses des plus saugrenues que j'examinerai à quelques lignes d'ici.

On assure que la société qui le soutient a dépensé depuis vingt ans des sommes énormes pour faire retentir les journaux des vertus de ce régénérateur présomptif, et le faire présenter au congrès de Vienne et à divers souverains. D'autres disent que c'est lui-même qui a fourni à tous ces frais, à l'aide de sa grande fortune ; en ce cas, il est bien maladroit, car avec le quart des dépenses qu'il a faites pour être CANONISÉ TOUT VIVANT, il aurait pu fonder la véritable association, et s'élever au plus haut degré de fortune, à une gloire durable, méritée.

Le public débonnaire, habitué depuis longues années à un chorus d'apologies sur ce nouveau thaumaturge, pense qu'on est un blasphémateur, si on ne considère pas M. Owen comme un saint ; et qu'on est sacrilège,

si on prétend donner sur l'association des lumières plus certaines que ses diatribes contre la propriété, la religion et le mariage.

Son plan de communauté a eu d'abord quelque vogue, parce que c'était un masque d'esprit de parti, un voile du plan secret qui tend à détruire les prêtres et le culte. Cette perspective rallia au prédicant Owen toute la coterie de l'athéisme; quant à ses deux autres dogmes, celui de communauté des biens est si pitoyable qu'il ne mérite pas de réfutation; celui de suppression subite du mariage est encore une monstruosité (Voyez 154).

La vraie association suivra les 3 routes opposées : 1° elle sera religieuse par passion, par conviction de la haute sagesse de Dieu, dont elle recueillera à chaque instant les bienfaits. Le culte public sera pour elle un besoin : le moindre vicaire y jouira du sort actuel des évêques, et on sera obligé en France de créer, par ordination accélérée, au moins trente mille prêtres, afin que chaque phalange en ait un nombre suffisant pour exercer en relais, sans assujettissement journalier à leurs fonctions ; 2° en opposition à l'esprit de communauté, on excitera l'esprit de propriété par des coupons d'action et des *votes économiques* accordés aux prolétaires qui, par des économies assidues, auront accumulé le 12ᵉ du capital donnant vote en aréopage : on l'accordera aussi à beaucoup d'autres titres, afin de ne pas imiter les civilisés, qui, dans leur système représentatif, n'estiment le mérite qu'au marc d'argent. 3° Quant au mariage, on a vu (154) qu'il sera, *avec le temps*, modifié, gradué et non pas supprimé ; et l'on n'y touchera que par degrés dans la génération prochaine, lorsque les modifications auront été votées par 4 classes réunies, gouvernement, sacerdoce, pères et maris.

Toutefois c'est bien une preuve de la cataracte intellectuelle du siècle que de s'être laissé abuser sur l'objet le plus important au monde social, sur le mécanisme sociétaire, par un prédicant qui n'a ni doctrines neuves, ni dogmes précis. Son plan de destruction des prêtres est un résidu de révolution : si on supprimait toutes les classes qui abusent de leurs fonctions, je ne sais quelle classe de civilisés pourrait être conservée. Son dogme de communauté est un réchauffé de Sparte et de Rome; celui de libre amour est de même un plagiat sur divers peuples (155), entr'autres les Népauliens, les Otahïtiens, etc.

Le côté remarquable dans ces dogmes c'est l'ambiguïté, les réserves d'escobarderie, les moyens de remanier le système selon les évènements. Ainsi, en affaires de religion, Rob. Owen ne renie pas positivement Dieu, il le condamne seulement à garder l'*incognito*, sans prêtres ni culte, jusqu'à ce qu'on ait statué sur le rôle qui lui sera assigné ; rôle variable selon les progrès de la secte qui, dans le cas d'échec, lui accorderait une ombre de culte, et, dans le cas de succès, pourrait bien donner congé absolu à Dieu comme au sacerdoce ; car qui congédie l'un, est suspect de vouloir congédier l'autre.

Les dispostions de M. Owen sur l'amour tombent également dans le vague, l'ambigu et l'anarchie : on voit que ce novateur à voulu, sur chaque dogme, se ménager des faux-fuyants, afin de pouvoir modifier ses méthodes selon les circonstances. On le voit surtout dans sa doctrine de communauté des biens ; elle ne s'étend pas à toutes les classes de sociétaires ; il en dispense les actionnaires, prévoyant bien qu'ils n'auront pas assez de philanthropie pour renoncer à l'agio de leurs capitaux.

Dans ses lubies morales, il veut persuader aux cénobites de New-Lanark (pauvres tisserands allant nu-pieds en pays très froid) qu'ils vont entrainer le monde entier à l'imitation, qu'ils vont *convertir tous les voisins*. Ces pauvres gens, dépendant de lui pour la subsistance, n'ont garde de contredire ses sermons ; mais on n'a pas vu depuis vingt ans que leurs voisins, le duc d'Hamilton et les riches négociants de Glasgow, aient renoncé à tenir bonne cuisine et bonne cave ; qu'ils aient opiné à boire de l'eau claire et aller nu-pieds pour s'élever à la hauteur de la philanthropie oweniste.

Il faut toute la bonhomie de notre siècle pour avoir admis, comme voie d'association, ce réchauffé de lieux communs philanthropiques, ce ramas de paradoxes baroques, tel que celui qui prétend que les trois sources de mal en politique, sont la religion, la propriété et le mariage, et que leur suppression va nous élever au superlatif de la sagesse : *risum teneatis!* Mais le prédicant qui débite ces fadaises promet d'anéantir tous les prêtres ; dès-lors c'est un colosse de vertu, au dire de quelques biographies ; c'est un thaumaturge en régénération ; c'est un astre moral devant qui pâlissent tous les flambeaux de vertu présents et passés.

Je m'abstiendrais de réfuter cette chimère, si elle n'eût mis en scène que des bizarreries sans conséquence, comme celles de son modèle W. Penn, qui défend de mettre des boutons aux habits, et ne veut d'autre couleur que du gris. Ces niaiseries morales ne causèrent aucun préjudice au genre humain ; mais la secte Owen a jeté les modernes dans un égarement funeste, en leur donnant le change sur l'important problème de l'association ; en persuadant que tout est fait en ce genre d'étude, et que toute recherche serait inutile après M. Owen, génie sans pareil, foudre de philanthropie à qui on doit croire aveuglément, sans aucun examen de ses moyens, sans tenir compte de l'expérience qui le confond depuis vingt ans, par le refus d'adhésion des sauvages et des civilisés voisins, en Ecosse et en Amérique.

L'influence de ce sophiste, la confiance qu'il a usurpée, étant le principal obstacle à l'essai du régime sociétaire naturel, il importe de le réfuter exactement. Je résume par deux arguments sur la déraison et les escobarderies de sa doctrine.

Il veut retrancher 3 parties d'un tout *collectivement vicieux*, retran-

cher du régime civilisé le sacerdoce, la propriété et le mariage. Le restant vaudra-t-il mieux après cette suppression? Jugeons-en par un parallèle : qu'un homme soit atteint d'une contagion, peste ou fièvre jaune, sera-ce un moyen curatif que de lui couper un pied, une main et une oreille, parce que ces parties sont infectées du virus? Chacun répond qu'il faut traiter le corps entier au lieu de faire une amputation de trois parties qui n'aboutirait qu'à tuer le malade. Il en est ainsi de la Civilisation; c'est dans son entier qu'elle est gangrenée; et non pas dans telles parties exclusivement; les autres portions, le commerce, la finance, la judicature, la police, la diplomatie, et même la Cour, ne sont-elles pas encroûtées de vices comme les 3 que proscrit M. Owen? Il faut donc purger l'ensemble au lieu d'en amputer trois portions. Si vous coupez quelques branches de l'euphorbe ou du mancenillier, l'arbre n'en sera pas moins vénéneux; il faut le remplacer par un autre d'espèce salubre. Voilà ce que ne peut promettre M. Owen : il ne connaît pas les sociétés supérieures à la civilisation, XI. Il voit que le siècle raisonne confusément d'association, et il bâtit sur ce mot une chimère sociétaire, un régime tout monastique, étayé de quelques diatribes morales.

Un siècle judicieux lui aurait dit : vous voulez, comme les agitateurs de 89, débuter par détruire nos coutumes, quelle garantie donnez-vous de les remplacer utilement? Vous parlez d'association, en avez-vous résolu les problèmes; et d'abord les deux principaux, ceux d'attraction industrielle et de répartition proportionnelle aux 3 facultés, capital, travail et talent?

C'est ici qu'on reconnaît son plan d'escobarderie ; quant à l'attraction, il répond : ON TÂCHERA de rendre les fonctions attrayantes autant que possible; mais tâcher n'est pas effectuer; il y a 3,000 ans qu'on TÂCHE de rendre les hommes vertueux, et l'on est moins avancé qu'au premier jour; il faut des moyens absolument neufs et plus sûrs qu'une promesse de TÂCHER. Voyez ces ressorts aux chap. V et VI. (Les 3 passions mécanisantes, appliquées à des séries échelonnées en double sens 63).

En se bornant à *tâcher*, sans aucun moyen fixe, M. Owen a-t-il réussi à préserver ses disciples des vices généraux, tels que le grivelage? Non; car ses établissements sont spoliés à tel point qu'on ne dit mot du bénéfice, et que beaucoup d'actionnaires en retirent leurs fonds. Cependant le profit et les économies devraient être copieux dans des réunions excédant mille personnes; mais il paraît que dans ces *communautés morales* il se trouve, parmi les gérants, quelques philanthropes *un peu trop amis du bien commun*, et mettant le bénéfice du côté de l'épée. Faut-il s'en étonner? toute grande réunion industrielle, qui n'est pas distribuée en Séries passionnées, est sujette à deux vices radicaux :

Médiocrité de produit, faute d'attraction industrielle;
Gaspillage, faute de garantie sur la gestion.

De là vient que les owénistes ne font pas mention des bénéfices ni des dividendes annuels, première chose dont ils devraient parler. Ils s'en tiennent à vanter les charmes de la philanthropie, le bonheur d'être utile à la communauté, dont quelques aigrefins soutirent les profits.

Reconnaissons enfin que, pour associer, il fallait découvrir une théorie régulière, mathématiquement exacte, et qu'on devait imposer des conditions; à défaut on verra vingt sophistes se flatter, comme M. Owen, qu'ils ont résolu le problème, et qu'on doit se fier aveuglément à leurs illusions philanthropiques. Il n'en est rien : j'ai prouvé que la vraie science, en mécanique sociétaire, est partout d'une exactitude mathématique, notamment sur le problème principal, celui de la répartition (chap. XXXIVe et XXXVe), dont les owénistes esquivent savamment la solution, au moyen de leurs dogmes de COMMUNAUTÉ.

Je pourrais ajouter beaucoup de preuves de leur impéritie et de leurs intentions suspectes; mais je crois avoir suffisamment désabusé cette multitude crédule qui, lorsqu'on parle d'association, répond : *Eh ! c'est M. Owen qui fait l'association, il faut lui parler de cela.* On peut voir maintenant quel rôle il joue en ce genre (4, 153, 369), le même rôle qu'ont joué les alchimistes avant la naissance de la chimie expérimentale, ou les magiciens avant la naissance de la médecine. Toute science, dans son origine, est la proie des intrigants, jusqu'à ce qu'on ait substitué une théorie exacte aux charlataneries. Faut-il s'étonner que la théorie sociétaire, dont on ne s'occupe que depuis très-peu d'années, ait été, comme toutes les sciences, profanée dans sa naissance par les charlataneries !

III. DU SIMPLISME OU CAUSE DE LA CATARACTE.

Ce reproche de cataracte intellectuelle, adressé à un siècle savant sur divers points, pourrait sembler indécent si je ne l'étayais de preuves très-palpables. Je serai bref sur ce sujet peu flatteur; il va débrouiller une vieille querelle qui s'élève entre chaque siècle et ses inventeurs. Tout siècle se hâte de dire que les inventeurs ont perdu la raison, parce qu'ils ne sont pas d'accord avec le préjugé d'impossibilité; mais d'ordinaire, c'est le siècle qui, comme au temps de Colomb, manque de raison.

La cause de ces bévues générales, de ces faux jugements de la multitude, naît d'un vice que j'ai nommé SIMPLISME ou manie d'envisager en mode simple tout le système de la nature. Ce travers suffit à fausser les plus beaux génies : c'est le *péché originel* de l'esprit humain.

Par exemple, nos philosophes prétendent étudier l'homme, l'univers et Dieu, et ils font de Dieu une âme sans corps; de l'homme, un corps sans âme; et de l'univers, un vaisseau sans pilote, sans moteur, sans chef. Ainsi, l'homme, l'univers et Dieu seraient trois corps simples Aujourd'hui les philosophes, par crainte de l'autorité, ont modifié ces

doctrines; ils les désavouent au besoin; mais on sait quelles ont été leurs opinions dans les temps où régnait sur ce point une pleine liberté, à l'époque du matérialisme et des dictionnaires d'athées: on n'admettait pas même un Dieu *simple*, esprit sans corps; encore moins un Dieu de nature composée, ayant âme et corps (Son corps est le feu).

Même simplisme dans les détails : ceux qui admettent l'âme, ne lui attribuent qu'une destinée simple en ce monde; ils la condamnent à végéter sans retour dans l'état subversif, chaos civilisé et barbare. En étude de l'univers, ils admettent l'analogie nominalement, et ne l'admettent pas réellement, car ils contestent que le monde social ait, comme le monde sidéral, deux destinées figurées par les planètes et comètes (Harmonie et subversion). Ils nient aussi, PAR LE FAIT, que l'analogie s'étende aux substances dont notre globe est meublé, et qu'elles soient miroir des passions, parce qu'ils ne savent pas expliquer ce miroir dans chaque animal, végétal et minéral.

Leur intelligence est donc tout-à-fait faussée par la manie des jugements simples, qui ne savent pas assembler une conséquence avec un principe, et qui prônent tel ressort, commerce ou autre, sans tenir compte de ses résultats vicieux, comme fausseté universelle, etc., etc.

C'est sur ce travers de jugements simples que reposent les 4 sciences philosophiques; elles tomberaient du moment où on les soumettrait au jugement composé, exigeant le sceau de l'expérience, conformément à l'avis de Jésus-Christ et de Descartes (368): elle frapperait de nullité toute science, morale, économisme, donnant des résultats contraires à ses promesses.

On remplirait cent pages si l'on voulait donner un tableau de nos jugements et méthodes SIMPLISTES, comme d'établir des garanties pour la classe riche, sans en établir pour la classe pauvre, qui n'a pas même celle de travail et subsistance; des garanties pour le sexe masculin, et non pour le féminin; accueillir des théories d'industrie qui repoussent toute étude sur l'attraction industrielle; des perspectives de bonheur applicable aux civilisés et non aux barbares et sauvages; des systèmes de mœurs qui veulent faire aimer la vertu simple, sans l'étayer du bénéfice et du plaisir, associer l'industrie sans associer les passions, établir le libéralisme et n'admettre pour base d'éligibilité que le marc d'argent; chercher des lumières, et n'estimer les écrits que selon le style.

C'est par cette habitude de faux jugements que l'esprit humain s'est engouffré dans tous les ridicules, et dans un abîme intellectuel qui est la DUPLICITÉ D'ACTION. Il serait trop long de la définir; j'en signale seulement les principaux, tels que contrariété de l'intérêt collectif avec l'individuel (34); haine réciproque (324) des trois classes qui composent le corps social; dissidence entre les gouvernements et les peuples; dissidence entre les sexes, dont l'un ne cherche qu'à opprimer le faible, et l'autre qu'à tromper l'oppresseur; dissidence de l'homme avec lui-

même, par opposition de la raison au vœu des passions; dissidence de la science avec elle-même, par recherche de la vérité, et apologie du trafic ou mensonge; études pour le bonheur du peuple, et apologie de la civilisation qui ne donne pas même du pain au peuple. On n'en finirait pas du tableau de ces duplicités d'action; c'est à tel point que dans une famille réunie on trouvera au moins douze duplicités, comme discord de la belle-mère avec la belle-fille, et discords de goûts en toutes choses en éducation, comestibles, degrés de chaleur des appartements, occupations, délassements, animaux, etc.

La création a bien dépeint ce destin des sociétés actuelles; elle a soumis par analogie tout le mobilier du globe à la duplicité de système, et d'abord le matériel de l'homme qui tombe en duplicité par la double couleur de races *blanche*, *noire* et mixte; par sa discordance avec les eaux de mer dont il ne peut pas s'abreuver, et avec les eaux douces qu'il ne peut parcourir faute d'amphibéité : (elle ne tient qu'à l'ouverture de la cloison du cœur : c'est une des facultés dont jouira la race régénérée après douze générations passées en harmonie),

Il sera curieux de rechercher la source de ces jugements simples qui nous abusent sur le faussement évident du mécanisme des passions et des sociétés, sur le MONDE A REBOURS que le peuple entrevoit confusément, selon l'adage, *un mal ne va pas sans un autre*, *Abyssus abyssum invocat*. La philosophie, au contraire, loin de s'apercevoir que l'homme est fait pour un sort composé, bonheur ou malheur composé, et jamais simple (348), persiste à nous vanter la simple nature, qui est l'antipode de notre destinée.

J'en ai dit assez pour convaincre que le reproche de cataracte intellectuelle n'est pas une facétie critique : l'infirmité est bien régulière dans ses causes, ses développements et ses résultats; car la civilisation et la philosophie seraient confondues dès le moment où on voudrait passer des jugements simples aux composés, consulter l'expérience, mettre en parallèle théories et résultats de nos sciences, dont l'une prêche la vérité et rend les nations de plus en plus fourbes; l'autre promet aux nations des richesses, et ne fait qu'augmenter le nombre de leurs indigents. Il y a certainement croûte de ténèbres sur les esprits d'un siècle qui ne s'aperçoit pas de cette subversion sociale; et l'honneur de dégager l'entendement humain de ce crétinisme scientifique, de lui lever la cataracte du SIMPLISME, est une des palmes à faire briller aux yeux d'un fondateur.

IV. DÉMONSTRATIONS FAMILIÈRES DE LA CATARACTE.

J'ai abrégé sur la partie aride, sur l'analyse de la cause, dite SIMPLISME; on sera mieux convaincu par quelques tableaux des effets : je

vais les observer dans diverses branches de nos connaissances, en choisissant les ridicules à portée de tout le monde.

Dénûment matériel. On nous vante la richesse des nations, le lustre des sciences, et pourtant les grandes capitales, Paris et Londres, n'ont pas même de livres élémentaires pour l'étude de la nature. Il faudrait un ouvrage contenant cent mille planches enluminées, comme celles du cerveau, Par Vicq d'Azyr, et représentant tous les animaux, végétaux et minéraux, dans les diverses phases de leur carrière; plus, les explications annexées aux 100,000 planches. L'ouvrage contiendrait au moins mille volumes in-4°: il en faudrait 2 ou 3 exempl. dans chacune des 500,000 phalanges du globe; ce sera un des premiers travaux de l'harmonie, travail bien impossible en civilisation: elle ne pourrait pas, avec toutes ses perfectibilités, subvenir au quart des frais qu'exige un tel ouvrage. Ces frais seront une bagatelle pour l'harmonie sociétaire qui aura, sur la seule branche des *colonisations attrayantes*, un bénéfice de quatre mille milliards, somme inconcevable; mais on a vu (466) que, dans les estimations, je cave toujours à demi, ou tiers, ou quart en dessous de la réalité.

Dénûment intellectuel. On voit de bons écrivains se tourmenter toute leur vie à chercher un sujet sans le trouver; être réduits à des commentaires, des travaux de compilation, etc. On badinait les défunts Auger, Aignan et autres, sur ce que leur génie ne s'élevait pas plus haut que la notice: forcés de se rabattre sur les carrières épuisées, et voulant y paraître neufs, ils tombent dans les paradoxes les plus choquants. Dernièrement un journal de Paris vantait un auteur dont je n'ai pas lu l'ouvrage; mais sur une citation d'une demi-page que donnait ce journal, je recueillis douze monstruosités très-applaudies des Parisiens, dont la première était celle-ci :

Il y a en effet unité dans la civilisation des divers états de l'Europe. Unité vraiment plaisante! Chacun de ces états diffère en langage, en codes, en monnaies et mesures, en coutumes et en tout. Dans la seule France, on compte seize langues différentes : l'antipathie européenne pour l'unité est telle, que les Allemands, qui occupent le centre et qui sont réputés gens de bons sens, ne veulent pas adopter l'écriture romaine, généralement répandue dans l'Ouest et l'Amérique; et pourtant ils se disent continuateurs de l'empire romain. Ainsi l'unité, sur le seul point où elle ait fait *par hasard* quelque progrès, est repoussée par la nation qu'on croirait la plus sensée. Qu'est-ce donc des autres qui ne veulent pas même adopter certaines unités justes, comme celle du méridien de l'île de Fer?

Je ne cite là qu'une des douze absurdités recueillies dans une page de citations; combien en trouverais-je dans l'ouvrage, que je n'ai pas lu? Cette page était pourtant des meilleures, car un journal apologétique choisit ce qu'il y a de mieux.

Il est plaisant de voir l'avidité des Parisiens pour ces discussions pa-

rasites qui ne roulent que sur des faussetés ou des riens fastueusement présentés comme thèses transcendantes, quand il ne faut qu'une légère dose de sens commun pour y répondre. Jugeons-en par quelques assertions faisant suite à celle-ci.

La civilisation est un fait général, complexe, difficile à décrire. Non, rien n'est moins difficile, on vient d'en voir une description très-exacte aux neuf chap. XLI à XLIX. Supposez cette matière étendue dans 1, 2, 3 volumes, ce qui serait très-facile, vous aurez une description précise de cette civilisation que je n'ai pu, faute d'espace, définir ici qu'en sommaire des sujets à traiter.

La civilisation est-elle un bien, est-elle un mal, est-elle universelle, s'étend-elle au genre humain? Questions oiseuses, vrai sujet de facéties et non de discussions.

Il est clair qu'elle est limitée au 6e du genre humain. Les paysans russes et polonais, travaillant à coups de fouet, ne sont pas civilisés. *Est-elle un bien?* Oui pour quelques riches; *est-elle un mal?* Oui pour l'immense majorité, qui voit le bien-être dont elle est privée. La civilisation n'est un bien sur chaque globe qu'autant qu'elle y dure peu, et qu'on atteint vite au 6e échelon, Garantisme, à l'aide des sciences et arts qu'elle crée (426); mais si elle se prolonge 25 siècles de trop, elle devient un fléau terrible, par les misères croissantes du peuple (30); par l'industrialisme qui opère la baisse du salaire, le retour à l'esclavage en bagnes mercantiles et agricoles; par la destruction des forêts, pentes, sources et climatures. Qu'on ose, après cela, mettre en problème si elle est un bien ou un mal!

Tel est l'usage des philosophes, élever des controverses académiques sur de graves riens, et négliger toutes les études utiles; aussi n'a-t-on pas même déterminé l'ALPHABET NATUREL, encore pleinement inconnu. Nous avons pourtant des virtuoses en GRAMMAIRE GÉNÉRALE (1).

Cette omission est un des indices les plus plaisants de la cataracte intellectuelle dont le monde savant est affligé. Que n'oubliera-t-il pas s'il oublie l'alphabet en grammaire, et l'attraction en étude de l'homme? Veut-il donc en toute science prendre le roman par la queue, terminer par où il faudrait commencer?

Cette cataracte, cet instinct du faux qui domine dans le monde savant, me justifie assez du reproche d'irrévérence pour lui : dois-je féliciter un aveugle sur ce qu'il marche vers un précipice et qu'il veut y entraîner avec lui d'autres aveugles? Mais il faudrait, dit-on, prendre des formes académiques; eh! si j'avais le bel esprit des académiciens, je ne saurais

---

(1) En harmonie, l'une des premières opérations sera de rassembler un congrès de grammairiens et naturalistes pour composer une langue unitaire, dont le système sera réglé sur l'analogie, avec les cris des animaux et autres documents naturels. Ce travail sera à peine fini au bout d'un siècle; et, pour l'achever, on aura *une boussole certaine qu'il n'est*

fournir comme eux qu'un tribut de belles paroles et non de bonnes découvertes. Obligé de blâmer toutes les classes de savants, même les géomètres sur leur tolérance pour les 4 sciences trompeuses, je serais ré-

---

pas encore temps de faire connaître. Bornons-nous ici à disserter sur le cadre de l'alphabet, base des études qui doivent concourir à la formation d'une langue générale.

CADRE FIGURATIF DES LETTRES

POUR L'ALPHABET GÉNÉRAL A 48 SIGNES.

Forcées majeures.	F	F		F	F
Consonnes maj.	CC	CCR		CCCC	CCC
Ambiguës maj.	A				A
VOYELLES maj.		VV		VV	
PIVOTALES.			PP		
VOYELLES min.		ΛΛ	dd	ΛΛ	
Ambiguës min.	∀				∀
Consonnes min.	ↃↃ	ↃↃ		ꓤↃↃↃↃ	ↃↃↃ
Forcées mineures.	Ⅎ	Ⅎ		Ⅎ	ꓘ

Dans ce tableau, je n'ai pas désigné les lettres, mais seulement le cadre des genres et espèces. Les grammairiens pourront controverser sur l'emplacement de quelques lettres, d'après les doutes que je vais exprimer.

Pivotales, *â, a, o, ô* sont les plus éclatants en long et en bref.

Voyelles maj. *é, ê, eu, ou.* } toute autre voyelle usitée, è, ai,
» min. *et, i, e, u.* } rentre dans l'une de ces douze.

Consonnes maj. *zze, ze, b, d,* R maigre, } *que, gue, je, ve, le, me, ye,*
» min. *sse, se, p, t,* ꓤ gras.. } *quieu, guieu, che, fe, lle, ne, gne.*

Ambiguës majeures, ACH, HHA, mineures OOE, AN.

Chacune des 4 ambiguës comprend tous les sons qu'on peut former en son genre ; ainsi AN comprend les nasales, *an, en, in, on, un*. Il en est de même des sons *oue, eue, ie, ée, ue, aie*, etc., variétés de OOE, et des sons tels que *ohe, hohen*, qui sont variétés des ambiguës HHA et ACH.

Les huit FORCÉES en majeur et mineur comprendront les sons bizarres, gloussements et autres que forment les sauvages, les Arabes, etc.

Les diphthongues ou voyelles combinées n'ont pas place dans l'alphabet. Chacune des 12 voyelles peut former 22 diphthongues avec les 11 autres, et beaucoup encore par amalgame avec les ambiguës.

Nous n'avons pas de signe indiquant le son blessé, 1re consonne ; je l'ai figuré par une lettre redoublée, zze, sse.

Les consonnes et voyelles doivent être dualisées, assemblées par paires identiques, en son fort et faible comme b, p.

Je désigne par ll, le l mouillé des mots paille, treille.

Quieu et *guieu* ne sont pas les sons de Montesquieu et Périgueux qui emploient la voyelle u ; ceux-ci emploient l'eu bref, comme *leur* gueule.

Ye est l'oye des Russes, dans l'interjection aie, le mot rayon.

Je n'ai pas admis en paire de consonnes les tch et dg des Italiens ; ce sont des consonnes redoublées, et non pas des sons purs. D'autres pourront opiner différemment ; c'est là-dessus que s'établira la controverse. Je déclare moi-même que je ne soutiens pas cet alphabet, mais seulement le cadre auquel je l'applique, et auquel devra se conformer tout grammairien qui voudra modifier mon aperçu d'alphabet Les sons de la parole sont une série mesurée de 3e degré, et distribuée en deux gammes et 4 sous-gammes, comme les 32 chœurs de phalange (p. 110), et comme les 32 planètes sur leur pivot, ou soleil. Je dis 32 planètes, parce qu'il en reste 4 à dé-

duit à torturer chacune de mes phrases, si je voulais user de ménagements outrés; j'en ai gardé beaucoup, en négligeant quantité de parallèles que j'aurais pu donner sur des philosophes existants qui, en écrits,

---

couvrir (III, 245), et que la lune Phœbé, astre mort, n'est plus à compter, son remplaçant VESTA étant déjà entré en plan, pour venir avec Mercure, Cérès, Junon et Pallas, se conjuguer sur notre globe, dès qu'il sera parvenu à l'harmonie (III, 558). Les 4 planètes inconnues sont, deux satellites d'Herschel, et les deux ambiguës de Saturne et Herschel.

PONCTUATION.

Outre l'alphabet des lettres, il faudra créer celui de la ponctuation, qui doit contenir même nombre de signes; il est inconnu à tel point que les Français n'ont que sept signes ponctuants, savoir , ; : . ! ?). Le crochet n'est plus en usage, c'était le 8e; quant aux accents é è ê ë, ils sont signes de voyelles différentes, et non de ponctuation. Il en est de même de l'apostrophe, qui exigerait un signe spécial et non une virgule exhaussée. Notre langue est si pauvre en ce genre, qu'on est obligé d'employer, ou le point, ou les deux points; ce qui cause une confusion.

J'avais commencé un travail sur la gamme de ponctuation, je l'avais poussé à 25 signes, appuyés d'exemples dénotant le ridicule et l'ambiguïté de nos signes actuels : j'ai perdu ce travail avant qu'il fût achevé et je ne l'ai pas recommencé depuis. Observons à ce sujet que le premier de nos signes, le plus bas, nommé *virgule*, doit être différencié au moins en quadruple forme, pour faire apprécier les différentes portées de la virgule, ses acceptions qui, variant à l'infini, sont exprimées confusément par un seul signe : c'est le comble du désordre. Il en est de même des autres signes, ils cumulent 3 ou 4 sens : la ponctuation civilisée est un vrai chaos, comme l'orthographe, qui varie dans chacune des imprimeries de Paris. L'Académie, avec son principe obscurant de ne permettre aucune correction des vices les plus saillants, a révolté les esprits à tel point, qu'il en est résulté une rébellion générale, une anarchie universelle en grammaire.

NOTATION MUSICALE.

L'antipathie académique, pour toute nouveauté utile, est au point de maintenir tous les usages ennemis des arts, comme l'emploi de huit clés en musique, méthode si complicative qu'elle rebute les 9|10es des élèves.

Cette confusion ne tient qu'à la vicieuse coutume de noter sur onze lignes au lieu de douze, dont deux seraient intermédiaires et espacées, entre les basses et le dessus. On n'aurait alors qu'une clé, en plaçant celle de SOL en 1re ligne, où elle sera beaucoup mieux qu'en 2e; car aujourd'hui les modulations sont bien plus élevées qu'autrefois, surtout depuis l'usage des pianos à six octaves. Voici un exemple de cette annotation, où les deux portées de basse et dessus sont les mêmes pour l'œil et la note.

1, 2, 3, 4, 5. . . 6, 7. . . 8, 9, 10, 11, 12.

Clé de FA en 5e, clé de SOL en 8e ligne. Les parties mixtes, ALTO, etc., notées ou sur 3, 4, 5. . . 6, 7; ou sur 6, 7. . . 8, 9, 10.

Ici la méthode arrive à l'unité, parce qu'on emploie la gamme douzainale, selon le vœu de la nature. Je m'étonne que nos savants, si ennemis des gammes et séries, n'aient pas envoyé au Soleil un huissier, pour lui signifier qu'il ait à devenir philosophe, et qu'il cesse de nous déployer dans ses rayons une gamme élémentaire de 7 couleurs, les gammes étant réprouvées par les vrais philosophes.

L'instinct du faux éclate dans toutes les habitudes civilisées comme dans la numération DIZAINALE (III, 586, la note). (Je ne dis pas DÉCIMALE, parce qu'on attache à ce mot un sens puissanciel.) La division dizainale est contraire à la nature et à l'économie, puisque douze est le nombre qui, en basse catégorie, contient la plus grande somme de diviseurs communs dans la moindre somme d'unités. Leur instinct pour le faux s'étend aux minuties de nul intérêt; ils ont choisi pour côté d'honneur la droite, quoique le viscère d'honneur, le cœur, soit à gauche, et que la planète présente la gauche au soleil.

Le génie civilisé, toujours malencontreux en tous genres d'étude, même en mathématiques, où une étourderie l'empêche de résoudre au-delà du

invoquent les lumières, les découvertes et qui, en actions, sont des obscurants éhontés. J'aime à présumer qu'il se trouvera parmi eux quelque juge équitable; j'en ai déjà rencontré un seul dans Paris. Cette faible exception confirme la règle, et j'invite les savants, *pour leur intérêt*, à revenir de cette manie d'obscurantisme, dénoncée récemment par l'un d'entre eux, en ces mots (471) : *L'homme de génie est toujours méconnu quand il devance son siècle dans quelque genre que ce soit;* mais les autres hommes de génie n'ouvraient pas à tous les savants et littérateurs les chances de fortune colossale (471), et les carrières de gloire que leur ouvre ma découverte : avis à eux de faire, pour leur propre intérêt, une exception à la coutume de zoïlisme qui, dans cette conjoncture, serait pour eux un excès de duperie.

V. CANDIDATURE INDIVIDUELLE.

C'est ici un appel à ceux qui veulent, SANS DÉLAI, obtenir la fortune et la gloire. J'ai dit que, pour fonder l'association sur le globe entier par une phalange d'essai, il faut le concours de quatre individus : 1° le fondateur ou chef de compagnie; 2° le négociateur; 3° l'orateur (un homme peut cumuler deux de ces rôles); 4° l'inventeur, pour garantir l'établissement des fautes de mécanisme et de l'esprit philosophique, ou action simple et fausse.

Le négociateur est le premier qui doit opérer; il faut pour ce rôle un homme en rapport avec les grands et les capitalistes, ou bien un homme investi de la confiance générale, comme le docteur Eynard, philanthrope *en actions* et non *en paroles*.

On a vu (116) que le capital doit être de quinze millions; mais il suffira bien du tiers pour commencer à fonder; car dès qu'on aura mis

---

1e degré, devient hésitant et pusillanime lorsqu'un coup de hasard l'entraîne dans la bonne route, dans l'attaque du préjugé : en voici un exemple récent.

Janvier 1829. L'un des journaux de Paris, *la Quotidienne*, a osé soutenir une thèse des plus vraies (qu'elle a pu lire dans mon Traité de 1822), c'est que *toute concurrence illimitée en commerce n'est autre chose qu'un piège*. C'était choisir un thème brillant qui suffirait à confondre notre mécanisme commercial et industriel, notre MONDE A REBOURS ! Le journal qui abordait un si beau sujet a semblé douter de sa force, et craindre le reproche d'hérésie philosophique; il a gâté sa thèse en y insérant des diatribes contre les machines fort innocentes des travers de nos sciences économiques; il a fait comme feu Geoffroy, qui émit un jour une opinion fort juste, savoir : *que le commerce est l'art de vendre six francs ce qui en coûte trois.* (Art de tous les accapareurs qui sont les seuls admirés et titrés d'*habile garçon, bonne tête;* art de tous les marchands de liquides qui, fabriquant du vin avec quelques drogues et de l'eau exempte d'octroi, disent très-véridiquement : *j'ai dans ma cour une pompe qui me rend dix mille francs par an.*) Geoffroy ne sut pas soutenir son opinion; il se laissa battre par ses adversaires, qui ne donnaient pas une raison valable. Ainsi *la Quotidienne* se laissera battre sur la thèse la plus régulière, la plus évidente.

la main à l'œuvre, les actions doubleront de prix ; la fougue s'y mettra, et la compagnie vendra aisément au prix de VINGT MILLIONS sa réserve des deux tiers : ce sera dix millions de bénéfice, indépendamment des autres profits; jusque-là elle trouvera des fonds à 5 °/o, et elle opère de manière à ne laisser aucun doute sur le succès, aucun soupçon d'esprit philosophique, ou action simple, dans le mécanisme de la phalange d'essai.

Le négociateur devra former d'abord une petite société d'adeptes, comme on en voit tant à Paris. Dans toutes les sociétés existantes, on pourra trouver facilement des prosélytes ; car elles sont toutes en fausse position par la découverte du mécanisme d'attraction industrielle ; citons-en seulement trois:

1° La société de MORALE CHRÉTIENNE OU ABOLITION DE LA TRAITE est convaincue par expérience que son plan est illusoire, que son entremise n'aboutit qu'à redoubler les horreurs de la traite, ajouter celle des blancs à celle des noirs. On vend à la Martinique des femmes de couleur, quoique libres. Il est donc évident que cette société est SIMPLISTE en méthode, qu'elle prend les intentions pour des moyens ; et qu'il n'y a plus d'autre voie pour aller au but que la théorie d'attraction industrielle et de quadruple produit, entrainant les maîtres mêmes à proposer l'affranchissement.

2° La société D'ENCOURAGEMENT DE L'INDUSTRIE est de même SIMPLISTE en méthode, n'encourageant que le matériel, que les machines dont les progrès redoublent la misère des prolétaires (Voyez l'Angleterre, 29, 30). Il faut un moyen d'établir EN TOUS PAYS la hausse du salaire ; et l'on a vu que cet effet ne peut naître que de l'attraction industrielle.

3° La société de GÉOGRAPHIE : Elle voit périr misérablement tous les voyageurs, les MUNGO PARCK, les CLAPPERTON, etc., etc. Il faut, pour garantir leur sûreté et les progrès de la science, policer subitement les barbares et sauvages de l'intérieur des continents africain et autres; le moyen ne peut être que le mécanisme d'attraction industrielle : en repoussant cette méthode, la société géographique tomberait, comme celle de morale chrétienne, dans le simplisme, ou illusion de tendre au bien par de stériles discours, sans méthode efficace.

Les autres sociétés seront également convaincues de simplisme, et la société d'essai se peuplera de leurs scissionnaires (car les masses ne se convertissent pas) ; celle d'agriculture en fournira sans doute bon nombre. D'après la théorie publiée, il est évident que le mode actuel, en agriculture, est l'absence de toute économie et de toute raison, absence de moyens et de connaissances : la banlieue de Paris ne sait pas cultiver les pommes de terre.

La réunion à former devra prendre le titre de société de RÉFORME INDUSTRIELLE, tendant à corriger le système morcelé et mensonger

qui règne dans toutes les branches d'industrie. Elle devra se pourvoir d'un journal qui sera bientôt le plus recherché, par la facilité qu'offre la doctrine sociétaire de frapper de ridicule toutes les opérations et opinions tenant au système philosophique, au morcellement domestique et agricole, au trafic mensonger, et à la manie d'irriter les partis politiques sans jamais les concilier.

Le négociateur, dans ses propositions aux personnages compétents, devra faire valoir d'abord l'importance d'une innovation qui, seule, pouvant concilier les intérêts des gouvernements et des peuples, s'établira par tout le globe avec la rapidité de l'éclair ; et le PIS-ALLER, qui, dans le cas de fausseté du calcul de l'attraction, serait de doubler, dès la première année, capital et revenu ; CAPITAL, par le tribut des curieux payants qu'amènerait le spectacle du concert des passions avec l'industrie; et REVENU, par les bénéfices matériels du régime des Séries, tout-à-fait inconnu en Civilisation. En supposant donc le calcul faux, sous le rapport des effets d'attraction, il resterait juste quant au mécanisme sériaire, et il élèverait le produit de la France de six milliards à douze. BEAU PIS-ALLER !

Quels que soient les hommes et les classes à qui s'adressera le négociateur, il pourra toucher au côté faible de chacun : parlant à un prince, il lui représente l'éclat de la récompense, devenir empereur des empereurs, César ou Auguste (231 et 326) ; à un ministre, il présente la perspective d'obtenir sous 2 ans un empire ou un césarat héréditaire ; à un financier, l'honneur d'éteindre subitement toutes les dettes des nations et de gagner une fortune proportionnée au service ; à un banquier, tant de bénéfices, que j'emploierais une page à en donner la liste ; à un philanthrope voulant extirper l'indigence, on dépeint l'honneur de bannir à jamais ce fléau du globe entier, de l'anéantir dès la première année, ainsi que l'esclavage et tant d'autres écueils du pauvre génie philosophique ; à un prélat, l'honneur d'anéantir sans retour l'athéisme et le matérialisme ; à un ambitieux qui convoite un ministère, le charme de voir sous quelques mois tous les monarques et les ministres l'accabler de décorations et de récompenses ; à un philosophe, l'honneur de former école en un mois, entraîner tout, et prouver que cette philosophie moderne qui se dit ÉCLECTIQUE n'est que SIMPLISTE, n'observant que les effets, que la superficie en mouvement social, sans étudier *les causes*, analysant les idées, au lieu d'analyser l'attraction moteur de l'homme; étudiant l'attraction en mode simple, en matériel, au lieu de l'étudier en matériel et en passionnel.

Le négociateur aura quelques sophismes à réfuter ; tels sont les trois suivants, très-familiers aux Français :

1° *L'exception prise pour règle*, c'est l'usage de tout ergoteur : l'exception confirme la règle, et n'établit pas une règle.

2° *L'insuffisance des ressources connues :* On doit spéculer ici sur les

ressources que fournit la Série passionnée, moyen très-inconnu, et non sur les faibles ressorts de civilisation.

3° *Le défaut de fonds :* Ils abondent quand on propose un placement sans hypothèque, tel que l'emprunt d'Espagne. Plus la chance est dangereuse, mieux les Parisiens y topent, même à des folies de 100 millions, comme la rue Impériale du Louvre à la Bastille, même à des folies de 3 et 400 millions, pour la gloriole d'amener les grands vaisseaux à Paris, quand il suffirait de les amener à Rouen, de canaliser la barre de Quillebœuf, et couper quelques isthmes. En affaires particulières, ils sont de même aventureux pour des entreprises sans gloire ou sans bénéfice majeur. (Voyez, page 12, les brasseries et la société commanditaire.) En duperies individuelles, on a vu récemment un pair colloqué pour 3 millions dans une affaire d'agiotage d'où il ne retirera peut-être pas le dixième. Ce ne sont donc pas les fonds qui manquent, mais le discernement en emplois : on n'incline que pour ce qui est dangereux.

Par indication du genre de candidats à rechercher, je vais citer quelques défunts. En Angleterre, lord Byron eût convenu pour orateur ; il méprisait la civilisation. Quant au fondateur, le feu duc de Bedford, par sa fortune et ses inclinations vraiment libérales, eût été le mieux disposé. En France, le feu duc de la Rochefoucault pour fondateur, et le général Foy pour orateur, auraient entraîné la confiance, et décidé d'emblée la souscription.

Il faut de ces hommes qui ont l'estime de tous les partis ; j'en pourrais citer bon nombre parmi les vivants : comme orateur, M. de Chateaubriand, par ses précédents, est l'apôtre naturel de la théorie sociétaire qui foudroie l'athéisme et qui, en mécanique sociale, établit la suprématie de Dieu et l'incompétence de la raison humaine. S'il épousait cette noble thèse, il serait assuré du même succès qu'obtint saint Augustin contre les faux dieux. Elle conviendrait de même à ceux qui se disent philosophes ÉCLECTIQUES ; s'ils veulent *choisir et assembler* les bons ressorts, ils doivent, *en attraction*, assembler le passionnel avec le matériel ; et *en industrie*, combiner l'économie sociétaire avec la mécanique matérielle, seule branche cultivée par nos industrialistes.

On voit des Anglais DÉPENSER en frais d'élection 600,000 fr. En faisant l'AVANCE de 600,000 fr. sur hypothèque, un d'eux formerait la compagnie, fonderait la phalange d'essai, et obtiendrait le sceptre omniarchal et héréditaire du globe; poste un peu supérieur à celui de député. Je désigne entre autres sir F. Burdett.

Un moyen décisif serait de persuader un prince de haute influence; pour peu qu'il prît la première action, les autres seraient placées le lendemain (On n'en devra livrer que le tiers). Parmi les monarques, l'opinion désigne le roi de Bavière. Je nommerais aussi les princes français, si quelqu'un pouvait leur faire savoir que la théorie du mécanisme sociétaire garantit la chute des systèmes philosophiques et des esprits

de parti. Tous les monarques ont le même intérêt à cette métamorphose, depuis le plus grand, celui de Russie, pour peupler et tempérer ses vastes états, jusqu'au plus petit, celui de Saxe, pour recouvrer plus qu'il n'a perdu, obtenir le sceptre omniarchal.

Les plus opulents, comme celui de France, manquent du nécessaire en impôt : la belle France, avec 1,300 millions d'impôt, dont 1,000 *intra* et 300 *extra*-budget, n'a pas de quoi payer les militaires; car on demande à ceux en activité un abandon partiel de solde pour soutenir les retraites bien diminuées par les décès. Quant aux soldats, ils n'ont pas de feu dans leurs casernes pendant les plus grands froids; on ne leur donne qu'un peu de charbon pour cuire la soupe, et passé ce temps, la chambrée est sans feu, ce qui cause beaucoup de maladies et de morts. S'ils se plaignent, on les met en prison, ou bien, en Angleterre, on les accable de coups. Sir R. Fergusson a présenté en vain au parlement un tableau effrayant des tortures qu'on fait éprouver au soldat. Voilà le fruit des garanties du système représentatif; il fait le bien du peuple en paroles, et le mal en réalité. En dépit de nos illusions de garantie, le mal fait dix pas en avant quand le bien en fait un.

Combien les souverains si gênés auraient-ils besoin du régime sociétaire qui leur garantit le doublement de l'impôt effectif! Les partis politiques sont encore plus intéressés à un changement. Les libéraux sont sur un baril de poudre, menacés, comme les petits enfants, d'un ogre qui arrivera de Londres ou de Capharnaüm pour les dévorer. Tout régime contre lequel on peut machiner impunément sera tôt ou tard anéanti : un ordre si précaire est indigne de confiance; il faut un régime fondé sur l'intérêt et l'adhésion passionnée des Cours; tout autre finira comme la charte de Portugal, ou comme les stupides Cortès qui, au lieu d'armées, n'opposaient à leurs ennemis que les discours d'Arguellès.

Le libéralisme travaille, dit-il, pour le peuple, et il aboutit à maintenir l'impôt des droits réunis, qui fait peser sur la classe pauvre tout le fardeau fiscal et tout le préjudice d'altération des comestibles et liquides. Plus on perfectionne le libéralisme, plus on voit s'accroître le gaspillage. La France dépense à l'entretien de 200,000 soldats le double de ce que coûte à la Prusse l'entretien de 500,000. Si les libéraux ignorent ce désordre, à quoi sert leur surveillance; et s'ils ne peuvent pas y remédier, à quoi sert leur faconde, leur pléthore de bel esprit dénué de génie inventif, ne sachant pas même inventer la 4e phase de civilisation? (Chapitre XLIX.)

Aux jours de leur influence, ils n'ont su pourvoir à aucun des besoins de la France, tels que division régulière et équitable du territoire, en remplacement des circonscriptions ridicules et gênantes qu'ont établies les Constituants; reboisement des pentes et landes, par engagement solidaire des communes environnantes; code d'architecture pourvoyant à la salubrité, à l'embellissement et aux garanties réciproques. Ils ne

savent qu'irriter les maîtres, et faire peser leur colère sur quelques villes non protégées, dont le précédent ministère a détruit les fabriques et les établissements. Bref, c'est un parti perdu par sa manie d'employer des philippiques là où il faudrait des inventions. En outre, ils sont en mauvaise veine, échouant partout malgré quelques lueurs de retour ; ils conduisent la France au sort de la Péninsule, faute de savoir inventer les moyens de rallier l'intérêt du peuple à celui de la cour. (Chap. XLIX et L.) D'ailleurs la tactique a passé du côté de leurs rivaux, qui sont bien plus intelligents en fabrique de conspirations, en tocsin d'alarme, en diffamations, etc. Ce n'est pas avec de la justice, ni de la raison qu'on triomphe en civilisation : Canning le disait au parlement anglais.

Cette situation critique des libéraux devrait en convertir quelques-uns, les convaincre de la nécessité de sortir de l'abîme civilisé, de fonder une des phases du tableau (468).

Quant au parti opposé, il est comme ses rivaux assis au volcan. J'ai prouvé que son système d'obscurantisme et de rétrogradation ne le conduirait pas où il pense; diverses causes et surtout la complication financière tendent à replonger l'Europe dans les révolutions, si on ne se hâte pas d'avancer en échelle. La vile politique anglaise attiserait tous ces ferments de trouble, pour favoriser la vente de ses calicots, en replongeant le continent dans la demi-barbarie de la Péninsule. Elle aurait pu, par emploi du monopole composé (442), ou système des libertés fédérales et de la réduction d'impôt, faire la conquête du globe presque sans combat. Les modernes ont manqué cette invention, en choisissant pour guides l'athéisme et le trafic, au lieu de choisir Dieu et l'honneur; de spéculer sur la recherche du code divin et la répression de la fourberie mercantile. Combien l'un et l'autre parti, libéraux et absolutistes, avaient besoin qu'une découverte leur offrît le moyen d'échapper à eux-mêmes, à leur propre impéritie ; qu'ils sont bien dignes tous deux du titre que leur donne l'Évangile, *aveugles qui conduisent des aveugles !*

Ramenons-les en peu de mots dans la droite voie ; que cherchent-ils l'un et l'autre ? Des richesses, du pouvoir, des dignités. J'ai démontré qu'ils seront pleinement satisfaits dans le régime d'attraction industrielle.

Mais on redoute les illusions, parce que le siècle a été mystifié depuis 20 ans par Robert Owen sur l'association : c'est la faute du siècle. Il a mérité sa duperie en n'imposant aucune condition; en se déclarant pour l'homme et non pour la chose, comme l'a fait la société coopérative de Londres : la voilà plaisamment désappointée, maintenant que son patron est convaincu d'ignorance en association, et que ses vingt établissements n'ont pu séduire aucune horde sauvage, aucune province de civilisés !

En terminant, rappelons aux savants, artistes, littérateurs, institu-

teurs, que c'est ici un coup de haute fortune pour chacun d'entre eux. Le ressort nommé Séries passionnées créera DU PREMIER JET, EN 2 MOIS D'EXERCICE, le mécanisme sociétaire que les owénistes n'ont pas su créer en vingt années de tâtonnements : ils nous ont payés en fausse monnaie philanthropique.

Cette duperie n'est pas un motif de se rebuter, mais de mieux s'orienter : toute science n'a-t-elle pas été dans ses débuts en proie à la charlatanerie ? Enfin l'on tient en association la théorie régulière diamétralement opposée aux utopies et jongleries philanthropiques des owénistes. Il s'agit de réparer au plus vite le tort d'une folle confiance ; et puisqu'on a facilité aux charlatans sociétaires la fondation de VINGT etablissements en méthode fausse et répugnante, qu'on en essaie au moins UN en méthode attrayante ou Séries passionnées : l'on en obtiendra aussitôt tous les bienfaits annoncés au frontispice et dans le cours de cet ouvrage.

FIN.





